



8

12-a

5



4-12-2-5





Fig. 2. 1. 1. 1. del.

L. Zucchi fecit. D. 1840.



OEUVRES
DE MESSIRE
JACQUES BENIGNE BOSSUET
EVÊQUE DE MEAUX,
CONTENANT TOUT CE QU'IL A ECRIT
SUR DIFFERENTES MATIERES.
VOLUME QUATRIÈME
DEDIÉ
A SON ALTESSE ROÏALE LA
GRANDE DUCHESSE
DE TOSCANE.



ARGENTINA AUX DÉPENS DE JEAN BAPTISTE ALBRIZZI
MARCHAND LIBRAIRE A' VENISE.
M. DCC. XXXVIII.

1871



Alonso Barranti delincent.

Marino Schiavelli Sculp. Venetia.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100





A SON ALTESSE ROÏALE
M A R I E T H E R E S E
 ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE,
 ET GRANDE DUCHESSE DE TOSCANE.



JEAN BAPTISTE ALBRIZZI.

L*Es Oeuvres de M^r. Jacques
 Benigne Bossuet Evêque de Me-
 aux ne sont pas inconnues à V. A. R.*

*Cet esprit de pieté & d'onction
qui règne en tout ce que ce savant
Evêque a écrit, nous donne une juste
idée du vôtre. Je n'ose pourtant
dire, que Vous l'aïez fait sur cet
unique modèle, quoique excellent.
L'Auguste Sang dont Vous êtes
issue, les preceptes, & les exem-
ples de vos Augustes Parens y ont
eu beaucoup de part. Mais sur tout
devez à Vous même ce que Vous
êtes. V. A. R. parcourut toutes les
sciences qui sont propres à une Prin-
cesse Aînée de l'Auguste Maison.*

d'Autriche. On n'a pas tant admiré en Vous, cette vaste capacité qui Vous rendoit tout aisé & facile, & ce profond jugement qui donnoit à chaque science son véritable prix. L'Histoire qui Vous peignoit les caractères de la Sagesse, & l'application de votre esprit, qui Vous faisoit connoître le chemin pour y parvenir, Vous étoient les choses le plus chéries. Mais ce qui faisoit l'admiration de ceux qui avoient l'honneur de Vous approcher, c'étoit que Vous dirigiez tout à la piété.

Vous voïez par tout le doigt de Dieu ; & Vous appreniez à lui devouer vôte cœur , à mesure que les sciences éclaircissoient vôte esprit . Ainsi Vous donniez à la pieté ce que les autres donnent à la curiosité .

S. A. R. vôte Epoux a été des premiers à Vous connoître , & Vous admirer . Plein lui même d'une profonde pieté & des vertus dignes de Vous , il ne se crût heureux qu'après s'être uni à Vous par les sacrés liens du Mariage .

Je ne parlerai pas de vôtre justice, de vôtre clemence, de vôtre generosité, & des autres vertus qui sont dignes du Trône de vos Aïeux. La Cour, l'Allemagne, l'Italie sont témoins de vos Augustes actions. Il n'y a personne qui n'avoue, que toute louänge est au dessous de vôtre merite. Je n'aurois pas même osé d'entrer dans un camp aussi étendu, si ce n'eût été pour justifier le choix que je fais, en Vous dédiant une Partie des Oeuvres de M. l'Evêque de Meaux. Vous sa-

vez combien l' *Auteur* merite votre
Auguste Protection; & je sai aussi
bien , qu'il n' y a que votre *Au-*
guste clemence qui puisse m' excuser
d' avoir osé moi-même Vous le pré-
senter.

CE VOLUME RENFERME
LES SIX AVERTISSEMENS
AUX PROTESTANS
SUR LES LETTRES
DU MINISTRE JURIEU.

PREMIER
AVERTISSEMENT.

Le Christianisme flétri, & le Socinianisme autorisé par le Ministre Jurieu. page 1.

SECOND
AVERTISSEMENT.

La Réforme convaincue d'erreur & d'impiété par M. Jurieu. 69

TROISIÈME
AVERTISSEMENT.

*Le salut dans l'Eglise Romaine ,
selon M. Jurieu : le Fanatisme
établi dans la Réforme par les
Ministres Claude & Jurieu, se-
lon la doctrine des Quakers : tout
le Parti Protestant exclus du ti-
tre d'Eglise par M. Jurieu . 113*

QUATRIÈME
AVERTISSEMENT.

*La sainteté & la concorde du Ma-
riage chrétien violées. 177*

CINQUIÈME
AVERTISSEMENT.

*Le fondement des Empires renversé
par le Ministre Jurieu. 195*

SIXIÈME ET DERNIER

AVERTISSEMENT.

*L'Antiquité éclaircie sur l'immu-
bilité de l'Être divin , & sur
l'égalité des trois Personnes di-
vines .*

*L'état présent des controverses &
de la Religion Protestante , contre
la sixième & septième Lettre du
Tableau de M. Jurieu. 325*



AVERTISSEMENTS
AUX PROTESTANS
 SUR LES LETTRES
 DU MINISTRE JURIEU
 CONTRE L'HISTOIRE DES VARIATIONS.

PREMIER AVERTISSEMENT

LE CHRISTIANISME FLETRI, ET LE SOCINIANISME AUTORISÉ
 PAR CE MINISTRE.

MES CHERS FRÈRES,

Dieu qui permet les hérésies pour éprouver la foi^{1.}
 de ses ferviteurs, permet aussi par la suite du Carac-
 même conseil, qu'il y ait des hommes hardis, ar- res des
 tificieux, errans, & jettans les autres dans l'erreur; hérésies
 qui sachent donner au mensonge de belles couleurs; & des do-
 que le peuple croie invincibles, parce qu'ils ne se teurs qui
 rendent jamais à la vérité, infatigables à disputer & les défen-
 à écrire, & d'autant plus triomphans en apparence^{2.} S^t. Paul.
 qu'ils sont plus évidemment convaincus.<sup>1. Cor. 11.
2. Tim.</sup>

Vol. IV.

A

Mais il leur arrive comme aux criminels , qui plus ils multiplient leurs discours dans une aveugle confiance d'éblouir leurs juges, plus ils se coupent & se contredisent : ainsi en est-il de ces docteurs de mensonge , à qui saint Paul a aussi donné ce caractère, qu'ils se condamnent eux-mêmes par leur propre jugement .

C'est ce qui paroît manifestement par les continuelles variations des heresies qui ne cessent de se condamner elles-mêmes en innovant tous les jours, & en tombant d'absurditez en absurditez, en sorte qu'on voit bien-tôt, comme dit le même saint Paul, que ceux qui en entreprennent la défense , n'entendent ni ce qu'ils disent eux-mêmes , ni les choses dont ils parlent avec assurance . En effet, plus ils sont hardis à décider, plus ils montrent qu'ils n'entendent pas ce qu'ils disent. Ce qui se pousse à la fin à de tels excez, que leur folie est connue à tous, selon la prédiction du même Apôtre ; & c'est alors qu'on peut esperer avec lui qu'ils ne passeront pas plus avant, & que l'excez de l'égarement sera la marque du terme où il devra prendre fin : Ils n'iront pas plus loin, dit ce grand Apôtre , & ils cesseront de tromper les peuples , parce que leur folie sera manifeste à toute la terre .

II. Ne vous fâchez pas , Mes Freres, si j'entreprends de vous faire voir que ces caracteres marquez par saint Paul , paroissent manifestement au milieu de vous. Le seul qui s'y fait entendre depuis tant d'années , & à qui par un si grand silence, tous les autres semblent laisser la défense de votre cause, c'est le Ministre Jurieu, qui , outre qu'il est revêtu de toutes les qualitez qui donnent de l'autorité dans un Parti ; Ministre , Professeur en theologie , Ecrivain fameux parmi les siens, qui seul par ses prétendues Lettres Pastorales exerce la fonction de Pa-

II.
Que ces
caracteres
convien-
nent ma-
nifeste-
ment au
ministre
Jurieu .

flueur dans un troupeau dispersé, ajoute à tous ces titres celui de Prophete par la temerité de ses prédictions : mais en même tems il n'avance que des erreurs manifestes ; il favorise les Sociniens ; il autorise le Fanatisme ; il n'inspire que la revolte, sous prétexte de flatter la liberté ; sa politique met la confusion dans tous les états : au reste il n'y a personne contre qui il parle plus que contre lui-même, tant sa doctrine est insoutenable, & il vous pousse si loin qu'il est tems enfin d'en revenir.

Cinq ou six Avertissemens semblables à celui-ci le convaincront de tous ces excez. Vous lui allez voir aujourd'hui déchirer les siecles les plus purs, flétrir le Christianisme dès son origine, soutenir les Sociniens, montrer le salut dans leur communion ; & pour défendre la Réforme contre les variations dont on l'accuse, effacer toute la gloire de l'Eglise & de la doctrine chrétienne.

J'avois donné pour fondement à l'Histoire des Variations, que varier dans l'exposition de la foi, étoit une marque de fausseté & d'inconsequence dans la doctrine exposée ; que l'Eglise n'avoit aussi jamais varié dans ses décisions, & qu'au contraire les Protestans n'avoient cessé de le faire dans leurs Actes qu'ils appellent Symboliques, c'est-à-dire, dans leurs propres Confessions de foi, & dans les decrets les plus authentiques de leur Religion. Sans qu'il soit besoin de défendre ce que j'avance sur le sujet des Protestans, il faut bien que ces Messieurs se sentent coupables des variations dont je les accuse ; autrement il n'y auroit eu qu'à convenir avec nous de la maxime generale, & se défendre sur l'application qu'on en fait à la doctrine Protestante. Mais, Mes Freres, ce n'est pas ainsi qu'on procede. Ce que vôtre ministre trouve insupportable, c'est que j'aie osé avancer que la foi ne varie pas dans la vraie Eglise, & que la vérité venue

III.
Le mini-
stre en-
tend
de soute-
nir que l'
Eglise
dans ses
plus
beaux sie-
cles a tou-
jours va-
rié dans
sa foi.
Préf. des
Var. n. 2.
& suiv.
Ibid. n. 3.

*Lett. 6.
3. an. p.
42. Pref.
des Var.
ibid.*

*Vinc. Li-
rin, Com-
manz. 1.
init.*

*Lett. 6. p.
41. col. 2.*

*Ibid.
Col. 1.*

*Ibid.
Col. 2.*

*Ibid. p.
49.*

de Dieu a d'abord sa perfection. Ce ministre fait l'étonné, comme si j'avois inventé quelque nouveau prodige, & non pas repeté fidèlement ce qu'ont dit nos Peres; que la doctrine catholique est celle, qui est toujours, & par tout. *Quod ubique, quod semper*: c'est ce que disoit le docte Vincent de Lerins, une des lumieres du quatriéme siecle; c'est ce qu'il avoit posé pour fondement de ce celebre Avertissement, où il donne le vrai caractère de l'heresie, & un moien general pour distinguer la saine doctrine d'avec la mauvaise. Les orthodoxes avoient comme lui toujours raisonné sur ce beau principe; les heretiques mêmes n'avoient jamais osé le rejeter ouvertement, & l'obscurcissoient plutôt qu'ils ne le noient: mais lors que je l'avance, M. Jurieu ne le peut souffrir. Je suis, dit-il, tenté de croire que M. Bossuet n'a jamais jeté les yeux sur les quatre premiers siecles: ce sont donc les quatre premiers siecles, c'est-à-dire, le plus beau tems du Christianisme dont il entreprend de montrer que la doctrine est incertaine & variable. Comment, poursuit-il, se pourroit-il faire qu'un homme savant pût donner une marque d'une si profonde ignorance? Je ne suis pas seulement dans une ignorance grossiere: ma temerité, dit-il, tient du prodige; elle va même jusqu'à l'impiété. On ne sait, dit-il, si l'on dispute avec un Chrétien ou avec un Païen: car c'est ainsi précisément que pourroit raisonner le plus grand ennemi du Christianisme; & il m'accuse d'avoir livré la Religion Chrétienne piez & poings liez aux Infidelles, parce que j'ai osé dire: que la verité venue de Dieu a eu d'abord sa perfection; c'est-à-dire, qu'elle a été très-bien connue & très-heureusement expliquée d'abord. C'est le contraire de cela, continué-t-il, qui est précisément vrai: & pour le nier, il faut avoir un front d'airain, ou être d'une ignorance crasse & surprenante. Ainsi, pour bien parler de la verité au gré de vôtre ministre, il faut dire qu'elle n'a

pas été bien connue d'abord, ni heureusement expliquée. La vérité de Dieu, poursuit-il, n'a été connue que par par-^{ibid.} celles: la doctrine chrétienne a été composée par pie-ces; elle a eu tous les changemens, & le plus essentiel de tous les défauts des sectes humaines; & lui donner comme j'ai fait ce beau caractère de divinité, d'avoir eu d'abord sa perfection, ainsi qu'il appartenait à un ouvrage parti d'une main divine, non seulement ce n'est pas la bien connoître; mais encore c'est un prodige de temerité, une erreur & une ignorance jusqu'au dernier excez, & une impiété manifeste.

Mais, Mes Freres, prenez y garde : ces étonne-^{IV.} mens affectez de vôtre ministre, ces airs de confiance ^{Ce mini-} qu'il se donne, & les injures qu'il dit à ses adver-^{stre ne se} saires, comme s'ils n'avoient ni foi ni raison, ni ^{fouviert} même le sens commun, sont des artifices pour vous ^{plus d'un} éblouir, ou pour cacher sa foiblesse: on en a ici ^{passage de} une preuve bien convaincante. Ce ministre qui fait ^{Vincent} l'étonné, lors qu'on lui dit que la foi ne varie ja-^{de Lerins} mais, & comme un ouvrage divin, qu'elle a eu d' ^{qu'il a-} abord sa perfection, ne peut ignorer que ce ne soit ^{voit pro-} la doctrine commune des Catholiques; & pour venir ^{duit ail-} aux anciens dont on pourroit produire une infinité ^{leurs.} de passages, il ne peut du moins ignorer cet endroit ^{IV.} célèbre de Vincent de Lerins, où il dit que l'Eglise ^{Ce mini-} de JESUS-CHRIST, soigneuse gardienne des dogmes qui ^{stre ne se} lui ont été donnez en dépôt, n'y change jamais rien: elle ^{fouviert} ne diminue point; elle n'ajoute point; elle ne retranche point ^{plus d'un} les choses nécessaires; elle n'ajoute point les superflues. Tout ^{passage de} son travail, continue ce Pere, est de polir les choses qui ^{Vincent} lui ont été anciennement données, de confirmer celles qui ^{de Lerins} ont été suffisamment expliquées, de garder celles qui ont été ^{qu'il a-} confirmées & définies, de consacrer à la posterité par l'Ecrite-^{voit pro-} ture ce qu'elle avoit reçu de ses ancêtres par la seule Tra-^{duit ail-} dition. M. Jurieu reconnoît ce passage qu'il cite lui-^{leurs.}

même avec honneur dans son livre de l'Unité. J'aurois peut-être pu le mieux traduire ; mais j' aime mieux le reciter simplement comme il l' a lui-même traduit : *Cela est précis*, dit ce ministre , & rien ne le peut être davantage : l' Eglise n' ajoute rien de nouveau ; elle ne fait donc pas de nouveaux articles de foi. Je l' avouë ; cela est précis , mais contre lui . Les Conciles confirment , dit-il après Vincent de Lerins , *ce qui a toujours été enseigné*. Il n' y a rien de plus précis pour démontrer que l' Eglise ne varie jamais dans sa doctrine. M. Jurieu n' étoit pas d' humeur à contester alors cette vérité , puis qu' il ne trouve rien à redire dans ce beau passage de Vincent de Lerins , & qu' au contraire il s' en sert pour confirmer sa doctrine.

v.
Que ma
proposi-
tion que
le mini-
stre trou-
ve si nou-
velle , est
précisé-
ment cel-
le que
Vincent
de Lerins
a ensei-
gnée.
Vinc. Liv.
Cem. 1.

Mais ce n' est pas assez à ce Pere d' établir la même vérité que j' ai posée pour fondement ; il l' établit par le même principe , qui est que la vérité venuë de Dieu , a d' abord la perfection comme un ouvrage divin. Je ne puis assez m' étonner , dit-il , *comment il y a des hommes si emportez , si aveugles , si impies & si portez à l' erreur , que non contents de la regle de la Foi une fois donnée aux fidelles , & reçue de toute antiquité , ils cherchent tous les jours des nouveautés , & veulent tous jours ajouter , changer , ôter quelque chose à la Religion , comme si ce n' étoit pas UN DOGME CELESTE qui révèle UNE FOIS NOUS SUFFIT , mais une INSTITUTION HUMAINE qui ne puisse être amenée à sa perfection qu' en la réformant ; ou , à dire le vrai , en y remarquant tous les jours quelque défaut*. Voilà dans Vincent de Lerins un étonnement bien contraire à celui de M. Jurieu. Ce saint docteur s' étonne qu' on puisse penser à varier dans la Foi : le ministre s' étonne qu' on puisse dire que la Foi ne varie jamais. Le saint docteur traite d' aveugles & d' impies ceux qui ne veulent pas reconnoître que la Religion soit une chose où l' on ne peut jamais ôter ni ajouter , ni changer en quel-

que tems que ce soit: le ministre impute au contraire à aveuglement & à impiété de n'y vouloir point connoître de changement ni de progrès. Mais afin de mieux comprendre la pensée de Vincent de Lerins, il faut encore entendre ses preuves. Pour combattre toute innovation ou variation qui pourroit arriver dans la Foi, il dit que les oracles divins ne cessent de crier : Ne remuez point les bornes posées par les anciens, & ne vous mêlez point de juger par-dessus le juge : c'est-à-dire visiblement, par-dessus l'Eglise ; & il soutient cette vérité par cette sentence apostolique, qui, dit-il, à la manière d'un glaive spirituel, tranche tout-à-coup toutes les criminelles nouveautés des hérésies : O Timothée, gardez le dépôt, c'est-à-dire, comme il l'explique, non ce que vous avez découvert, mais ce qui vous a été confié ; ce que vous avez reçu par d'autres, & non pas ce qu'il vous a fallu inventer vous-même ; une chose qui ne dépend pas de l'esprit, mais qu'on apprend de ceux qui nous ont devancés ; qu'il n'est pas permis d'établir par une entreprise particulière, mais qu'on doit avoir reçue de main en main par une tradition publique ; où vous devez être, non point auteur, mais simple gardien ; non point instituteur, mais sectateur de ceux qui vous ont précédés ; c'est-à-dire, non pas un homme qui mene, mais un homme qui ne fait que suivre les guides qu'il a devant lui, & aller par le chemin battu. Selon la doctrine de ce Pere, il n'y a jamais rien à chercher ni à trouver en ce qui concerne la Religion : non seulement elle a été bien enseignée par les Apôtres, mais encore elle a été bien retenuë par ceux qui les ont suivis ; & la regle pour ne se tromper jamais, c'est, en quelque tems que ce soit, de suivre ceux qu'on voit marcher devant soi. Voilà précisément ma proposition : Il n'y a jamais rien à ajouter à la Religion, parce que c'est un ouvrage divin qui a d'abord sa perfection. Loin de s'étonner avec M. Jurieu de ce qu'on reconnoît cette

Prov. 16.

22. 23.

Eccl. 1.

27.

Vinc. Liv.

ibid.

1. Tim.

6. 20.

perfection de la doctrine chrétienne dès les premiers tems, ce grave Auteur s'étonne de ce qu'on peut ne la pas reconnoître; & il n'y a rien en effet de plus étonnant que de voir des Chrétiens, qu'on nous veut donner pour Réformez, qui sont encore à savoir cette verité, & à qui leur plus celebre ministre la donne comme un prodige inouï parmi les fideles.

VI.
Que les
varia-
tions in-
troduites
par le mi-
nistre re-
gardent le
fond de la
croïance,
même
dans les
dogmes
princi-
paux; la
Trinité
informe
selon lui.

Mais peut-être que ce qui manque selon ce ministre, à la Religion chrétienne dans les plus beaux tems & dès les premiers siècles du Christianisme, ce n'est pas des dogmes, mais des manieres de les expliquer, & des termes pour les faire entendre, en sorte que la difference entre les Peres & nous, ne soit que dans les expressions; ou si elle est dans les dogmes mêmes, ce ne sera pas dans les dogmes les plus importants. C'est-ce que M. Jurieu sembloit d'abord avoir voulu dire, car il n'osoit déclarer tout ce qu'il avoit dans le cœur; mais il a bien vu que s'en tenir là, ce ne seroit pas se tirer d'affaire sur tant d'importantes variations dont les Eglises Protestantes sont convaincues: c'est pourquoi il est contraint d'aller plus avant. Premièrement, pour les termes, il s'en fait lui-même l'objection par ces paroles: *On dira que toutes ces Variations n'étoient que dans les termes, & que dans le fond l'Eglise a toujours cru la même chose: mais il rejette bien loin cette réponse. Il n'est pas vrai, poursuit-il, que ces Variations ne fussent que dans les termes; car les manieres dont nous avons vu que les anciens ont exprimé la generation du Fils de Dieu & son inégalité avec son Pere, donnent des idées très-fausSES & très-differentes des nôtres. Il ne s'agit donc pas de termes, mais de choses; ni de manieres d'expliquer, mais du fond; ni dans une matiere peu importante, mais dans la plus essentielle, puis que c'est l'inégalité du Pere & du Fils, sur laquelle les anciens avoient des idées si fausses & si differentes de nôtres. C'est en*

effet par ce grand mystere, par le mystere de la Trinité que le ministre commence à vous montrer les variations de l'Eglise. Ce mystere, vous dit-il, est de la dernière importance, & essentiel au Christianisme: cependant, continue ce hardi docteur, chacun sait combien ce mystere demeura INFORME jusqu'au premier Concile de Nicée, & même jusqu'à celui de Constantinople. Le mystere de la Trinité informe! Mes Freres, je vous le demande; eussiez-vous cru devoir entendre cette parole d'une autre bouche que de celle d'un Socinien? Si dès le commencement on a adoré distinctement un seul Dieu en trois personnes égales & coéternelles, le mystere de la Trinité n'étoit pas informe: or, selon votre ministre, il étoit informe, non seulement jusqu'à l'an 325. où se tint le Concile de Nicée: mais encore cinquante ans après, & jusqu'au premier Concile de Constantinople qui se tint en l'an 381. dont les premiers Chrétiens dans la plus grande ferveur de la Religion, & lors que l'Eglise enfantoit tant de martyrs, n'adornoient pas distinctement un seul Dieu en trois personnes égales & coéternelles: saint Athanase lui-même & les Peres de Nicée n'entendoient pas bien cette adoration; le Concile de Constantinople a donné la forme au culte des Chrétiens: jusqu'à la fin du quatrième siecle le Christianisme n'étoit pas formé, puisque le mystere de la Trinité, si essentiel au Christianisme, ne l'étoit pas: les Chrétiens versaient leur sang pour une religion encore informe, & ne savoient s'ils adornoient trois Dieux ou un seul Dieu.

Pour prouver ce qu'il avance, le ministre fait enseigner aux Peres des premiers siecles, que le Verbe n'est pas éternel en tant que Fils; qu'il étoit seulement caché dans le sein de son Pere comme Sapiance, & qu'il fut comme produit & devint UNE PERSONNE DISTINCTE de celle du Pere peu de vant la creation, & qu'

VII.
Selon M.
Jurieu les
premiers
Chrétien-
s ne
croioient
pas que la
personne
du Fils de

Dieu &
toute la
Trinité
sûit éter-
nelle.

ainsi la Trinité des personnes NE COMMENÇA qu'un peu avant le monde. Il n'y a personne qui n'ait ouï parler de l'herésie des Sabelliens qui ne faisoient du Pere & du Fils qu'une seule & même personne, & qui par là aneantissoient jusqu'au batême : on fait combien cette herésie fut détestée; mais elle étoit véritable jusqu'au moment que le monde fut créé. *Telle étoit, du moins selon M. Jurieu, la theologie des anciens, celle de l'Eglise des trois premiers siècles sur la Trinité, celle d'Athenagoras contemporain de Justin martyr, qui écrivoit quarante ans après la mort des derniers Apôtres; celle de Tatien disciple de Justin martyr, & il est clair que le disciple avoit appris cela de son maître: c'étoit la foi des martyrs, & c'étoit en cette foi qu'ils versèrent leur sang.*

Lett. 6.
p. 44.

Ibid. 43.

Ibid. 44.

VIII.
Aveugle-
ment du
ministre
qui déci-
de que
cette er-
reur qu'il
attribue
aux an-
ciens, n'
est pas
fonda-
mentale.
Ibid. 44.
c. 2.

C'est aussi en consequence de cet aveu que le ministre est contraint de dire qu'une si insigne variation dans la doctrine de l'Eglise, n'est pas essentielle ni fondamentale. Ce n'est pas une erreur fondamentale de dire que le Fils de Dieu n'est pas de toute éternité une personne distincte de celle du Pere; & que cette distinction de personnes entre le Pere & le Fils, & enfin, pour trancher plus net, la Trinité des personnes, non seulement a commencé, mais encore n'a commencé qu'un peu avant la création du monde : en sorte que l'univers est presque aussi ancien que la Trinité qui l'a fait, & que ce qui est adoré comme Dieu par les Chrétiens, est nouveau.

Je n'ai pas besoin ici de remarquer l'avantage que cette doctrine donne aux Ariens & aux Sociniens; le ministre l'a bien senti, mais il s'en sauve d'une étrange sorte : C'est, dit-il, que les Ariens faisoient le Fils produit du néant sans rien reconnoître d'éternel en lui, ni l'essence, ni la personne, & les anciens le faisoient produit de la substance du Pere, & de même substance avec lui : seulement, poursuit le ministre, ils

vouloient que la generation DE LA PERSONNE se fût faite AU COMMENCEMENT du monde; & ce ministre de doctrine, selon lui, n'a rien qui combatte l'essence du Christianisme; ce n'est pas là une variation essentielle & fondamentale. On peut être un vrai chrétien & dire qu'une personne divine, & en un mot ce qui est Dieu & vrai Dieu autant que le Pere, a commencé.

Mais la cause qu'il attribue à cette erreur des anciens est pire que leur erreur même: car leur erreur, poursuit le ministre, *venoit en partie d'une méchante philosophie, parce qu'ils n'avoient pas une juste idée de l'immutabilité de Dieu.* En effet, puis qu'il survenoit à Dieu quelque chose, & encore quelque chose de substantiel, une nouvelle generation & une nouvelle personne qui n'y avoit point été de toute éternité, la substance de Dieu se changeoit & s'alteroit avec le tems: ainsi ce qu'on croit Dieu est nouveau, & ne prévient la creature que de quelques heures: ce qui n'est pas seulement, comme l'avouë le ministre, *n'avoir pas une juste idée de l'immutabilité de Dieu*, mais la détruire en termes formels; de sorte que tout le secours que donne vôtre ministre aux Chrétiens des trois premiers siècles, pour les distinguer des Ariens, c'est de les faire plus impies, puisque c'est une impiété beaucoup plus grande d'ôter à Dieu l'immutabilité de son être, qui étoit connue même des Philosophes, que de lui ôter seulement avec les Ariens la personne de son Fils, bien moins nécessaire à connoître la perfection de son être que son immutabilité, sans quoi on ne peut pas même le concevoir comme Dieu.

L'eussiez-vous cru, Mes chers Freres, qu'on dût jamais vous débiter cette doctrine dans des lettres qu'on ose nommer Lettres Pastorales? Est-ce un Pasteur qui écrit ces choses, ou bien un loup ravissant qui

IX.
Selon M.
Jurieu, les
premiers
Chrétien-
s ne
croioient
pas que
Dieu fût
immua-
ble.
Ibid.

Ibid. 44.
col. 2.

vient ravager le troupeau? N'est-il pas tems de vous réveiller, lors que celui qui fait parmi vous le docteur & le prophete, & à qui vous avez remis la défense de vôtre cause, en vient à cet excez d'égarement, de ne distinguer les Chrétiens des trois premiers siècles, & les martyrs mêmes d'avec les Ariens, qu'en les faisant plus impies, qu'en leur faisant rejeter non seulement le dogme le plus essentiel du Christianisme, qui est l'éternité du Fils de Dieu; mais encore, ce que les Païens n'ont pû méconnoître, l'immuabilité de l'être divin; de sorte que les saints docteurs en perdant la foi, n'aient pû même retenir les restes de la lumiere naturelle que les Philosophes païens avoient conservez.

Lett. 6.
p. 44.

Et celui qui vous annonce de tels prodiges, loin d'en rougir, s'en glorifie. Je me suis, dit-il, un peu étendu à expliquer la theologie de l'Eglise des trois premiers siècles sur la Trinité, parce que je n'ai trouvé aucun auteur jusqu'ici qui l'ait bien comprise. C'est la lumiere de nôtre siècle: il se vante de découvrir dans la theologie des trois premiers siècles ce que personne n'avoit compris avant lui. Mais encore qu'a-t-il découvert dans leur theologie? Il y a découvert ce grand mystere, que Dieu n'étoit pas immuable, & qu'un Dieu n'étoit pas éternel. Voilà la belle découverte de ce grand personnage M. Jurieu; c'est pour cela qu'il nous vante sa grande science, & qu'il avertit l'Evêque de Meaux, qu'un Evêque de Cour comme lui, & les autres dont le métier n'est pas d'étudier, devoient un peu ménager ceux qui n'ont point d'autre profession. C'est dommage en effet, qu'on ne se tait pas par toute la terre pour laisser M. Jurieu écrire tout seul, afin que toute la Chrétienté apprenne cette merveille; que les siècles les plus voisins des Apôtres, où est la force & la gloire du Christianisme, ne croioient pas Dieu immuable, ni la generation de son Fils

Lett. 8.
p. 61.

éternelle, & que cette erreur est de celles qui ne sont ni essentielles ni fondamentales.

Si cette horrible flétrissure du Christianisme, si une corruption si manifeste de la foi n'est pas l'accomplissement de ce que dit l'Apôtre saint Paul sur les herétiques, *que leur folie sera connue de tous*, je ne sai plus quand il le faut attendre. Mais vôtre docteur continue; & il est vrai, poursuit-il, *que les anciens jusqu'au quatrième siècle, ont eu une autre fausse pensée au sujet des personnes de la Trinité: c'est qu'ils y ont mis de l'inégalité.* Ils n'ont donc pas adoré en un seul Dieu trois Personnes égales: ils ont adoré le Fils comme Dieu, mais ils ne l'ont pas connu comme étant égal à son Pere. Un Dieu n'est pas égal à un Dieu; il y a de l'imperfection, puis qu'il y a de l'inégalité dans ce qui est Dieu; on peut concevoir un Dieu qui n'est pas parfait: voilà les prodiges qu'on vous enseigne; voilà, dit vôtre ministre, ce que croient les martyrs, & les siècles les plus purs. Que reste-t-il à conclure, sinon que les Ariens raisonnoient mieux, & avoient une doctrine plus pure sur la divinité, que les docteurs de l'Eglise?

Mais remarquez, Mes chers Freres, que non content d'attribuer de tels prodiges aux siècles les plus purs de la Religion, vôtre docteur est encore contraint de dire, comme vous venez de l'entendre, que ces prodiges ne sont pas contraires aux fondemens de la foi; car l'erreur des anciens, dit-il, *n'est ni essentielle ni fondamentale*; & il faut bien qu'il en parle ainsi à moins de condamner l'ancienne Eglise lors qu'elle enfantait les martyrs, & de dire qu'elle étoit Eglise sans avoir les fondemens de la foi. Triomphez donc Ariens, & Sociniens: on peut, sans blesser l'essence de la piété, dire que la Personne du Fils de Dieu n'est pas éternelle, qu'il est engendré dans le tems, qu'il n'est pas égal à son Pere. Mais triom-

X.
Que selon
M. Jurieu,
les pre-
miers
Chrê-
tiens cro-
ioient les
personnes
divines
inégales.
2. Tim.
3. 9.
Lett. 6.
p. 45.

XI.
Que selon
M. Jurieu,
on peut
être dans
les mê-
mes er-
reurs, &
reconnol-
tre du change-
ment
dans la
substance
de Dieu
sans rui-
ner les fonde-
mens de
la foi.

phez en particulier, ô Sociniens, qui osez dire qu'il arrive à l'être de Dieu quelque chose de nouveau : M. Jurieu vous donne les mains, puis qu'il avouë qu'on peut croire sans blesser le fond de la pieté, non pas qu'il survient à Dieu des accidens comme à nous, & de nouvelles pensées, ce qui autrefois faisoit horreur : mais, ce qui est beaucoup pis, qu'il change dans la substance, & qu'une Personne divine commence d'être ; non seulement on le peut croire sans aucun peril de son salut, mais on l'a cru autrefois, & c'étoit la foi des martyrs.

XII.
Que le
ministre
approuve
lui-même
qu'on
mette le
Fils de
Dieu au
rang des
choses
faites, &
que per-
sonne ne
le reprend
de ses er-
reurs.
Lett. 6. p.
44. c. 1.

Je ne m'étonne pourtant pas que ce ministre parle ainsi après avoir vu non ce qu'il tolere dans les autres, mais ce qu'il enseigne lui-même. Car en parlant de Tertullien & de son livre contre Hermogene, *Là il explique, dit-il, la generation du Fils comme nous par l'entendement divin, qui en se comprenant & s'entendant lui-même, a fait son image & son Verbe qui est son Fils : cela va bien jusques-là.* Remarquez, Mes Freres, ce blasphême : Dieu a fait son Verbe : Dieu a fait son Fils. Que disoient de pis les Ariens ? Mais le ministre l'approuve ; Tertullien, dit-il, *l'entend comme nous : & cela va bien jusques-là.* Cela va bien de dire que Dieu fait son Fils, & que celui par qui Dieu a fait toutes choses, est lui-même au nombre des choses faites. Un homme qui ne rougit pas de se donner pour savant, tombe dans une erreur qu'un theologien de quatre jours auroit évitée, & vous ne voïez pas encore que ce remeraire theologien dans les embarras où le jette la défense de votre cause, hazarde tout, & que l'heure est venuë où, comme disoit l'Apôtre, la folie de vos docteurs doit être connuë de tout l'univers ?

Il n'est pas ici question d'expliquer le sentiment de Tertullien : d'autres docteurs & des docteurs Protestans l'ont fait devant nous, & ont très-bien justi-

fié qu'il n'a jamais dit absolument que le Fils de Dieu eût été fait, ni autrement qu'il est écrit du Pere même qu'il a été fait nôtre refuge, & le refuge du *peu-ple*. Mais quand Tertullien le seroit trompé, selon M. Jurieu, avant que la foi de la Trinité eût été formée, maintenant que de son aveu elle a reçu sa forme, falloit-il encore errer avec lui, & mettre le Fils de Dieu au rang des choses faites? Et on lui laisse dire parmi vous toutes ces choses. Il n'en est pas moins Ministre; pas moins Professeur en theologie. Il adresse toutes ces erreurs à tous ses freres sous le titre le plus vénérable que pût prendre un vrai Pasteur, sans que personne le contredise. Il a trouvé parmi vous des contradicteurs sur ses prétendus propheties: on l'a traité sur cela de visionnaire: on s'est moqué de ce qu'il a dit sur ces prétendus prophètes de Vivarez & de Dauphiné, où toute la marque de l'Esprit de Dieu est de se laisser tomber par terre, & de crier de toute leur force, en fermant les yeux & faisant semblant de dormir. On lui a reproché publiquement qu'en autorisant ces illusions, il autorisoit la tromperie & le fanatisme, & exposoit le parti Protestant à la risée de tout l'univers: on ne l'a pas épargné sur toutes ces choses. Il attaque le fondement de la Foi; il impute à l'ancienne Eglise dès l'origine du Christianisme des erreurs essentielles sur la Trinité; il les tolere, il les approuve, il les adopte: cependant on ne lui dit mot sur tout cela; & ses Lettres Pastorales courent l'univers sans être, je ne dis pas notées par les Eglises, mais reprises par aucun particulier: tant le soin de l'orthodoxie, si je puis parler de la sorte, est abandonné parmi vous. Vos gens délicats sur l'esprit craignent qu'on ne leur impute des visions & des foiblesses; & ils ne craignent pas qu'on leur impute des erreurs.

XIII.
Le my-
stere de l'
Incarna-
tion éga-
lement
ignoré
par les
premiers
Chrê-
tiens, se-
lon M.
Jurieu.
p. 45. 46.

Si les anciens ont été si aveugles dans le mystere de la Trinité, ils n'auront pas mieux entendu celui de l'Incarnation, dont la Trinité est le fondement: aussi vôtre ministre vous enseigne-t-il que les anciens docteurs, & sur tout ceux du troisieme siecle, & même ceux du quatrieme siecle, ont mêlé d'épaisses tenebres les lumiers qu'ils avoient sur ce mystere; qu'ils ont confondu le Fils & le Saint Esprit; qu'ils nous ont fait un Dieu CONVERTI EN CHAIR, selon l'heresie qu'on a attribuée à Eutyches, & que ce n'est que par la voie des longues contentions, qu'enfin cette verité venue de Dieu est arrivée à sa perfection; de sorte que loin d'y être d'abord, comme sont les œuvres où Dieu met la main d'une façon particuliere, à peine y étoit-elle après quatre siecles.

XIV.
Les pre-
miers
Chrê-
tiens
igno-
roient
ce que la
raison
naturel-
le en-
seignoit
aux Pai-
ens, &
même l'
unité de
Dieu &
sa per-
fection.
p. 46.

Comment les anciens auroient-ils compris les veritez particulieres au Christianisme, puisqu'ils ont ignoré ce que la raison naturelle a enseigné aux Gentils? Ecoutez parler vôtre ministre: Je voudrois bien, poursuit-il, que l'Evêque de Meaux me prouvât cette maxime (que la verité venue de Dieu ne peut souffrir de variations, & qu'elle atteint d'abord toute sa perfection) seulement dans le dogme d'un Dieu unique, tout puissant, tout sage, tout bon, infini & infiniment parfait. Avons-nous bien entendu? Quoi! Ce n'est plus l'immutabilité de l'être divin que ce ministre fait ignorer aux premiers Chrétiens; c'est encore tous les autres attributs divins que nous venons de nommer. Repetons encore ces paroles, de peur de nous être trompez en lui faisant dire des nouveutez si étranges: Je voudrois bien que l'Evêque de Meaux me prouvât cette maxime, (que la verité arrive d'abord à sa perfection) seulement dans le dogme d'un Dieu unique, tout puissant, tout sage, tout bon, infini & infiniment parfait. Il n'y a point d'endroit, continue-t-il, où les peres de l'Eglise auroient du être plus

uniformes & plus exemtes de variations que celui-là; puisqu'il est celui qu'ils devoient savoir le mieux, s'y exerçant perpetuellement dans leurs disputes contre les Païens: cependant ils ne le savoient qu'imparfaitement. Car, poursuit-il, combien trouve-t-on dans tous ces dogmes de variations & de fausses idées? Ainsi l'unité de Dieu, qui étoit le dogme le plus éclatant du Christianisme, n'étoit qu'imparfaitement connu par les fidèles des trois premiers siècles. Il le faut bien, puis qu'ils adoroient comme Dieu le Pere, la Personne du Fils & du Saint-Esprit, qui ne lui étoient ni égales ni coéternelles; ce n'étoit donc pas un même Dieu, puisque Dieu ne peut être inégal à soi-même. Les Chrétiens qui faisoient semblant de tant détester la multiplicité des dieux, en avoient trois bien comptez dans les premiers siècles; & afin de n'errer point sur ce seul article, selon eux, la bonté de Dieu étoit un accident, comme la couleur: la sagesse de Dieu n'est pas sa substance; & ce n'étoit pas seulement la pensée d'ATHENAGORAS & de TERTULLIEN, c'étoit, dit-il, la theologie du siècle. On ne croïoit pas que Dieu fut par tout, ni qu'il fût être en même tems dans le ciel & dans la terre: la plupart des anciens ont cru Dieu corporel & étendu, comme TERTULLIEN; afin que les Sociniens qui ont de Dieu cette basse idée, aient pour garans la plupart des saints docteurs. Quel prodige ne peut-on donc pas soutenir par l'autorité de l'Eglise primitive? Et il ne faut pas s'étonner, puis qu'on y représentoit Dieu muable & divisible, changeant ce germe de son Fils en une Personne, & divisant une partie de sa substance pour son Fils sans la détacher de soi. Qui peut dire que Dieu est muable & divisible, lui peut attribuer toutes les passions, tous les défauts, & même tous les vices avec les Païens. S'il peut changer & devenir ce qu'il n'étoit pas, il n'est plus celui qui est: il tient plus du néant que de l'être. Il n'est plus la vérité

même, la sainteté même; & il peut perdre tout ce qu'il peut aquerir: ainsi on lui peut ôter, non seulement son Fils & son Saint-Esprit, mais encore tous ses attributs & son propre être. C'est où vous conduit vôtre ministre; & il conclut cet étrange discours, en disant, *que cette belle & juste idée que nous avons aujourd'hui de l'être parfait, quoique vérité venue de Dieu, n'a pas atteint toute sa perfection d'abord.*

Lib. 3. ad
Marionem c. 3.

Vous l'entendez, Mes chers Freres: l'idée de l'être parfait est une idée d'aujourd'hui. Quand Tertullien a dit que Dieu étoit le souverain grand, & par là unique, sans pouvoir avoir son égal, autrement qu'il ne seroit point Dieu; quand tous les Peres des premiers siècles aussi bien que de tous les autres, ont soutenu aux Païens la même chose; quand ils leur ont prouvé mille & mille fois l'unité de Dieu par la souveraineté & la singularité de sa perfection; quand ils ont dit que jamais nul n'avoit prononcé le nom de Dieu, qu'en y attachant l'idée de la perfection, ils n'étoient pas entendus, & ils ne s'entendoient pas eux-mêmes: selon M. Jurieu cette idée que nous avons aujourd'hui n'est pas celle de l'antiquité; & il semble que ce ministre ne l'auroit pas eue, ou n'y auroit pas fait d'attention, si un philosophe moderne n'étoit venu lui apprendre que l'idée de Dieu étoit jointe à celle de l'être parfait.

XV.
Suite de
la doctrine
du ministre:
tous les
fondemens
de la foi
ignorez
& combattus
par les Chré-
tiens des
quatre
premiers
siècles.

Quoiqu'il en soit, il est certain selon lui, que les Peres, & même ceux des trois premiers siècles, ne l'avoient pas, non plus que celles de l'éternité, & de l'immutabilité de l'être de Dieu, ni des Personnes divines, & les autres que nous avons vuës. C'est ce que dit ce ministre dans la sixième Lettre de cette année, qui est la première qu'il a opposée à l'Histoire des variations. La seconde qui est en ordre la septième, n'est pas moins pleine d'erreur & d'égaremens. Il la commence en repetant, qu'il y a trois

veritez essentielles & fondamentales imparfaitement expliquées par les plus anciens docteurs de l'Eglise, la Trinité des Personnes, l'Incarnation de la seconde, & l'idée d'un Dieu unique qui est l'être infiniment parfait; & on a vu que ce qu'il appelle explication imparfaite de ces dogmes, c'étoit les anéantir tout-à-fait, & établir en termes formels des dogmes contraires. Il est bien aisé de comprendre que le reste ne se soutient plus, après qu'on a renversé ces fondemens. Aussi étoit-ce l'opinion constante & regnante dans ces premiers siècles de l'Eglise, que Dieu avoit abandonné le soin de toutes les choses qui sont au-dessous du ciel, sans en excepter même les hommes, & ne s'étoit réservé la providence immédiate que des choses qui sont dans les cieux. Ainsi la providence particulière tant célébrée dans l'Ecriture, & poussée par JESUS-CHRIST même jusqu'au moindre de nos cheveux, étoit oubliée par les Chrétiens, quoiqu'elle fût si sensible que les Philosophes Platoniciens & Stoiciens mieux instruits que les Chrétiens & que les martyrs, la reconnussent. O Dieu, quelle patience faut-il avoir pour entendre dire des choses si fausses, & si avantageuses non seulement aux Sociniens, mais encore à tout le reste des libertins & des impies! Ce n'est pas tout: La grace qu'on regarde aujourd'hui avec raison comme l'un des plus importants articles de la religion Chrétienne, étoit entièrement INFORME jusqu'au tems de Saint Augustin. Avant ce tems les uns étoient Stoiciens & Manichéens; d'autres étoient purs Pélagiens; les plus Orthodoxes ont été Semipélagiens. Quoi! même sans en excepter saint Cyprien tant cité par saint Augustin contre ces hérétiques? quoiqu'il ait dit en trois mots tout ce qu'il falloit pour les confondre, en disant si précilément & en prouvant avec tant de force, qu'il ne se faut glorifier de rien, parce que nul bien ne vient de nous? Les autres Pères n'en ont pas moins dit; & néanmoins, dit votre ministre:

Let. 7. p. 49.

Ibid.

Ibid. p. 50.

Lib. de
Dono per-
sec. Gr.
Op. pref.
in Hil. lib.
1. 2.
Ad Romif.
lib. 4. c. 8.
& seq. &c.
Tertim.
lib. 3. n. 4.

Tous en general ont discoursu sur cette matiere d'une maniere à faire voir qu'ils n'y avoient fait aucune attention, quoique ce soit le fondement de la pieté & de l'humilité chrétienne, & n'avoient pas étudié l'Ecriture là-dessus. Mais quoique saint Augustin & les Conciles de son tems eussent fait sur ce sujet, selon le ministre même, des décisions si justes, on n'a pas laissé de varier: dans le sixième siècle & dans les suivans, l'Eglise Romaine devint quasi Pélagienne; pendant que le Pape S. Gregoire un si fidelle disciple de saint Augustin y presidoit: l'article de la satisfaction de JESUS-CHRIST, celui de la justification & celui du péché originel sont mal enseignez par les anciens Peres: le péché originel est conçu comme l'un des importants articles de la religion chrétienne; cependant le ministre me désie de lui faire voir cette importante vérité dans les Peres qui ont précédé saint Augustin, toute formée, toute conçue comme elle a été depuis, encore qu'il sache bien, pour ne pas ici citer tous les auteurs, qu'on la trouve dans un Concile tenu par saint Cyprien aussi constamment & aussi clairement posée que dans saint Augustin même, & que sur ce fondement du péché originel on y établisse la nécessité du Batême des petits enfans, en termes aussi forts qu'on l'a fait depuis dans les Conciles de Mileve & de Carthage.

*Epist. ad
fid. de In-
fan. Bap-
tiz.*

Mais il ne s'agit pas ici de soutenir la doctrine de l'Eglise: il s'agit de manifester aux yeux du monde la basse idée que l'on en a dans la Réforme. S'il y a, poursuit le ministre, doctrine importante dans toute la Religion, & qui soit clairement enseignée dans l'Ecriture, c'est celle de la satisfaction de JESUS-CHRIST, qui a été mis en notre place, & qui a souffert les peines que nous avons méritées. Ce dogme si important & si fondamental est demeuré SI INFORME jusqu'au quatrième siècle, qu'à peine peut-on rencontrer un ou deux passages qui l'expliquent bien. On trouve même dans saint Cyprien

Ibid.

des choses très-injurieuses à cette doctrine; & pour la justification, les Peres n'en disent rien; ou ce qu'ils en disent est faux, mal digéré & imparfait. Ainsi de tous les articles qui servent de fondement à la piété, il ne s'en est trouvé aucun où la foi des trois premiers siècles ait été pure: que dis-je? aucun où il n'ait regné des erreurs essentielles: & ce n'étoit pas seulement trois ou quatre auteurs qui se trompoient, le ministre repete encore que c'étoit la theologie du siècle, *ibid.* dont il rend cette raison; que dans un tems où le savoir étoit rare entre les Chrétiens, deux ou trois s'avans entraînoient la foule dans leurs opinions; tant le fondement de la foi étoit foible & mal établi! en sorte que la theologie de ces siècles étoit non seulement imparfaite & flottante, mais encore pleine d'erreurs capitales, sur tous les articles qu'on vient de voir, quoique ce soit sans difficulté les plus essentiels du Christianisme.

Il ne faut pas s'en étonner: C'est, dit le ministre, que la vérité n'a pris sa dernière forme que par une très-longue & très-attentive lecture de l'Ecriture sainte; & poursuit-il, il ne paroît pas que les anciens docteurs des trois premiers siècles s'y soient beaucoup attachez. O Dieu, encore un coup, est-il bien possible que ces saints docteurs, un saint Justin, un saint Irenée, un saint Clement d'Alexandrie, un saint Cyprien, tant d'autres qui passaient les jours & les nuits à méditer l'Ecriture sainte, dont leurs écrits ne sont qu'un tissu, qui en faisoient toutes leurs délices, & y trouvoient leur consolation durant tant de persecutions, ne s'y soient point attachez, ou qu'ils n'y aient pas vu les mysteres de la piété qu'on prétend y être si clairs, qu'il ne faut à présent aux plus ignorans, aux artisans les plus grossiers, aux plus simples femmes, qu'ouvrir les yeux pour les y trouver! C'est ainsi qu'on parle de ceux qui ont fondé après les Apôtres l'Egli-

xvi.
Que les
Peres, se-
lon le mi-
nistre,
loin d'en-
tendre
l'Ecritu-
re sainte,
ne la li-
soient
même
pas.
Ibid.



se Chrétienne, non seulement par leurs prédications & par leurs travaux, mais encore par leur sang. Non seulement le savoir étoit rare parmi eux, comme on vient d'entendre, quoiqu'il y eût alors tant de philosophes, tant d'excellens orateurs, tant de doctes jurisconsultes, & en un mot tant de grands hommes de toutes les sortes qui embrassoient le Christianisme avec connoissance de cause: mais, ce qu'il y a de plus étrange, c'étoit le savoir qui regardoit la Religion, & l'Ecriture elle-même qui étoit rare alors, même parmi ceux qu'on regardoit comme les docteurs. *Ils sortoient*, dit votre ministre, *des écoles des Platoniciens: ils étoient pleins de leurs idées, & ils en ont rempli leurs ouvrages au lieu de s'attacher uniquement aux idées du Saint-Esprit.*

Ibid.

XVII.
Réflexion sur les erreurs attribuées aux premiers siècles du Christianisme.

Il faut ici se souvenir que lors que l'on accuse la theologie des anciens d'être imparfaite & sans forme, il ne s'agit pas seulement de certaines expressions précises qu'on a opposées depuis aux subtilitez & aux faux-fuyans des heretiques; il s'agit du fond de la doctrine, puisque le ministre soutient comme on a vu, qu'on alloit jusqu'à détruire l'éternité & la Trinité des Personnes divines, l'immutabilité, la spiritualité, l'immensité, l'unité & la perfection de l'être divin, l'Incarnation de JESUS-CHRIST, la corruption aussi-bien que la réparation de nôtre nature, la providence, la grace, jusqu'à être Stoïcien & Manichéen, ou Pélagien & Demi-Pélagien, je dis même *les plus orthodoxes*: en sorte qu'il n'y avoit aucune partie du mystere & de la doctrine de JESUS-CHRIST, je ne dis pas qui fût demeurée en son entier, mais qui ne fût altérée dans son fond: c'est ainsi que la Réforme se défend. Attaquée dans ses variations, elle ne peut se défendre qu'en accusant l'antiquité, & sur tout les trois premiers siècles, non seulement de la plus grossière ignorance, mais encore des erreurs les plus ca-

pitales. M. Jurieu est l'auteur d'une si belle défense: au moins, dit-il, nous ne périrons pas tous seuls; nous nous sauverons par le nom & la dignité de nos complices; & s'il faut que la Réforme soit convaincue d'instabilité & par là de fausseté manifeste, elle entraînera tous les siècles précédens, & même les plus purs dans sa ruine. N'importe que les Sociniens gagnent leur cause: ils nous sont moins odieux que les Papistes; & puis qu'il nous faut périr, périssent avec nous les plus saints de tous les Peres, & périssent, s'il le faut ainsi, toute la gloire du Christianisme.

Nous avons observé ailleurs ce que ce ministre téméraire dit des Peres de ces trois siècles: *que c'étoit de pauvres theologiens qui ne marchaient que rez-pié rez-terre*; il n'excepte que le seul Origene, c'est-à-dire de tous ces docteurs, celui dont les égaremens sont les plus fréquens; & il laisse dans l'ordure & dans le mépris saint Justin, saint Irenée, saint Clement d'Alexandrie un si sublime theologien, saint Cyprien un si grand Evêque & un martyr si illustre, Tertulien un prêtre si docte & si venerable tant qu'il demeura dans le sein de l'Eglise, saint Ignace même & saint Polycarpe disciples de saint Pierre & de saint Jean, & toutes les autres lumieres de ces tems-là. Encore si ces *pauvres theologiens* n'étoient qu'ignorans, quoique ce soit un grand crime à des docteurs d'avoir si profondément ignoré les principes de la piété; mais pour comble d'ignominie il leur faut attribuer des erreurs plus grolières & plus impies que celles des Païens mêmes; & ceux qui ne se défendent que par de si grands outrages envers le Christianisme, osent encore se glorifier d'en être les réformateurs, & les seuls restaurateurs de la piété.

Mais ce n'est pas-là tout le mal: en lortant de cette ignorance & des erreurs capitales des trois pre-

XVIII.
Que l'E-
glise
Chrétienne,
selon le
ministre,
a été la
plus mal-
heureuse
& la plus
mal in-
struite de
toutes les
societéz.
Apoc.
Avert. n.
32. 34.
Jur. acc.
des Proph.
2. p. 333.

Apoc.
Avert. n.
28. 31.

miers siècles, & en venant au quatrième qui est le siècle de lumière, on n'en vaut pas mieux ; on retombe en ce moment dans l'idolatrie, & dans une idolatrie la plus dangereuse de toutes, aussi bien que la plus grossière & la plus maligne, puisque c'est l'idolatrie antichrétienne, où sous le nom des saints, on rétablit les faux dieux & tout le culte des Païens. Ouï, dit-on, c'est en sortant des trois premiers siècles si grossiers & infectés de tant d'erreurs, qu'aussi-tôt on est replongé dans une si détestable idolatrie ; & ces grandes lumières du quatrième siècle, ces grands hommes sous qui on avouë que la théologie chrétienne a du moins pris à la fin sa dernière forme, saint Basile, saint Ambroise, saint Gregoire de Nazianze & saint Augustin, qui seul, dit-on, *renferme plus de théologie dans ses écrits que tous les Peres des premiers siècles*, fondus ensemble, sont les auteurs de ce culte impie & de cette idolatrie antichrétienne.

ibid.

Ce ne sont point ici des conséquences que nous tirions de la doctrine de votre ministre : nous avons produit ailleurs les termes exprès, où il dit que tous ces grands hommes du quatrième siècle y ont fait regner l'idolatrie, qu'ils ont été séduits par les esprits abuseurs pour rétablir le culte des démons ; & enfin que c'est sous eux que se sont formés l'impiété, les blasphèmes, les persécutions, & pour tout dire en un mot, les idolatries de l'antechrist.

ibid. n. 36.

C'est ce que j'appellerois, si je le voulois, des prodiges de temerité, d'impiété, d'ignorance, & je ferois retomber sur le ministre tous les outrages dont il me charge pour avoir dit seulement que la vérité chrétienne, comme un ouvrage divin, a eu d'abord sa perfection. Je pourrois dire à juste titre, qu'on ne sait si on a affaire à un Chrétien ou à un Païen ; lorsqu'on entend ainsi déchirer le Christianisme, sans l'épargner dans ses plus beaux jours. Mais laissant à

part toutes exaggerations, considerons de sang froid la constitution qu'on veut donner à l'Eglise chrétienne. Les derniers siècles depuis mille ans sont le regne de l'antechrist. Autrefois les Protestans vantoient du moins le quatrième comme le plus éclairé, & ils ne peuvent encore lui refuser cet honneur: mais cependant c'est la source de l'idolatrie antichrétienne; c'est-là qu'elle s'est formée; c'est-là qu'elle regne. La Réforme poussée dans ce siècle vouloit, ce semble, se faire un refuge dans les siècles des martyrs, & maintenant ce sont les plus infectés d'ignorance & d'erreurs; je dis même dans les points les plus essentiels, & dans le fond de la piété. Où est donc cette Eglise de JESUS-CHRIST contre laquelle l'enfer ^{Matt. 16. 18.} ne devoit pas prévaloir? Où est cet ouvrage des Apôtres dont JESUS-CHRIST avoit dit: Je vous ai choisis & je vous ai établis, afin que vous alliez & que vous ^{Joan. 15. 16.} portiez du fruit, & que votre fruit demeure? Cependant tout tombe; & tout est renversé aussi-tôt après les Apôtres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que même en se redressant on laissoit en son entier la plus grande partie de l'erreur. Le mystère de la Trinité étoit encore *informe* au Concile de Nicée, comme on a vu, & jusqu'au Concile de Constantinople qui est le second général; le mystère de l'Incarnation n'a été formé que par de longues disputes avec les Ariens, les Nestoriens, & les Eutychiens; & ainsi il ne l'étoit pas au second Concile general. Le sera-t-il du moins dans le troisième qui est celui d'Ephèse, où après la défaite des Ariens on triompha de Nestorius ennemi de l'Incarnation? Non, il faut encore essuyer les disputes avec Eutyches. La perfection de ce mystère étoit réservée au Concile de Calcedonie & au Pape saint Leon, quoique ce soit l'antechrist. Mais le Concile d'Ephèse a-t-il du moins expliqué en termes con-

XIX.
La déci-
sion du
Concile
d'Ephèse
censurée
par le mi-
nistre Ju-
rieu. Les
Sociniens
triom-
phent se-
lon ces
maximes,

venables le mystère de l'Incarnation contre Nestorius qui le détruisoit ? On avoit cru jusqu'ici que ce saint Concile de deux cens Evêques assemblez de toute la terre, & auquel tout le reste de l'univers donnoit son consentement, avoit parlé convenablement contre cette erreur, en décidant que la sainte Vierge étoit vraiment Mere de Dieu : car il n'y avoit rien de plus précis pour faire voir que JESUS-CHRIST étoit né Dieu ; également Fils de Dieu, & Fils de Marie : ce qui ne laissoit aucune évasion à ceux qui divisoient la Personne, & ne vouloient pas avouer qu'un enfant de trois mois fut Dieu. C'étoit donc là de ces expressions inspirées de Dieu à son Eglise, comme le Consubstantiel, comme les autres, que tous les siècles suivans ont réverées. Mais écoutons M. Jurieu l'arbitre des Chrétiens, & le censeur souverain des premiers Conciles œcuméniques : *Ce fut, dit-il, aux docteurs du cinquième siècle une temerité malheureuse d'innover dans les termes, en appelant la sainte Vierge, Mere de Dieu ; terme qui n'étoit point dans l'Ecriture, au lieu de se contenter de l'appeler avec l'Ecriture, Mere de JESUS-CHRIST. Le ministre continue : Aussi Dieu n'a-t-il pas verse sa benediction sur la fausse sagesse de ces docteurs : au contraire il a permis que la plus criminelle & la plus outrée de toutes les idolatries de l'antichristianisme ait pris son origine de là ; il veut dire la devotion à la Sainte Vierge. Mais il faut bien avouer qu'elle étoit devant ce Concile, puisque l'Eglise où il étoit assemblé, & qui sans doute étoit bâtie avant qu'il se tint, s'appelloit Marie, du nom de cette Mere Vierge ; & que long-tems avant ce Concile, saint Gregoire de Nazianze avoit raconté qu'une martyre du troisième siècle avoit prié la Vierge Marie d'aider une vierge qui étoit en péril. Le ministre devroit donc dire, selon ses principes, que ce fut en punition de cette idolatrie du quatrième sie-*

*Lettre. 16.
1. an. p.
130. 131.*

*Conc.
Eph. 451.*

*Orat. in
Cyr. &
Jusi.*

clé, que Dieu livra le cinquième qui la suivit, à la temeraire entreprise d'appeller Marie, Mere de Dieu. Mais quelle est donc cette faute des Peres du Concile d'Ephese si hautement censurée par vôtre ministre? Est-ce que la bienheureuse Vierge n'est pas en effet Mere de Dieu? Le ministre n'ose le dire. C'est donc à cause que cette expression si propre à confondre l'erreur qui partageoit JESUS-CHRIST, n'étoit pas dans l'Ecriture. A ce coup, que deviendra l'*homonisios* de Nicée, & le *Deus de Deo* du même Concile? Il deviendra ce que dit Calvin, une expression dure qu'il eût fallu supprimer, puisque même, selon cet auteur, le Fils de Dieu est *Dieu de lui-même* comme son Pere, & n'en reçoit pas l'essence divine. C'est ainsi que ces temeraires censeurs méprisent les plus saints Conciles, & toute l'antiquité ecclésiastique. Le Concile d'Ephese ne leur est plus rien; celui de Nicée n'est pas plus ferme: en méprisant les expressions propres & précises qui servoient de barrière aux dogmes contre les fuites & les équivoques des heretiques, ils ouvrent la voie aux Sociniens. En effet, ces temeraires docteurs n'épargnent rien. Ils nous ont fait un Christianisme tout nouveau où Dieu n'est plus qu'un corps, où il ne crée rien, ne prévoit rien que par conjectures comme nous; où il change dans ses résolutions & dans ses pensées; où il n'agit pas véritablement par sa grace dans nôtre interieur; où JESUS-CHRIST n'est qu'un homme; où le Saint-Esprit n'est plus rien de subsistant; où pour la grande consolation des libertins l'ame meurt avec le corps, & l'éternité des peines n'est qu'un songe plein de cruauté. Tel est ce nouveau christianisme que Socin & ses sectateurs ont introduit. Vous vous écriez avec raison contre ces blasphêmes; mais ces subtils adversaires ne s'étonnent pas de vos cris. Pourquoi se tant récrier? vous diront-ils: vos ministres sont pour

*Opusc. ex-
plic. perfid.
Valem.
Gen. p.
673. 681:
ib. 665.
672. Ec.
1. Infit.
n. 13. 19.
Ec.*

nous, vous leur avez vu attribuer aux premiers docteurs de l'Eglise la partie la plus importante des dogmes qui vous font peine dans nôtre doctrine. Dieu change, Dieu est un corps, le Fils & le Saint-Esprit ne sont pas des choses subsistantes de toute éternité; la grace & le péché originel sont des dogmes que les premiers siècles ne connoissoient pas: c'est ce que nous avons déjà gagné de l'aveu de vos ministres. Vous vous accoutumez peu à peu à tout le reste de nos dogmes, & alors la réformation sera vraiment accomplie. Vous le savez, c'est ainsi qu'ils parlent; mais que leur répondrez-vous selon des principes de vôtre ministre? Pendant qu'ils abusent de l'Ecriture, & la tournent en mille manieres plausibles au sens humain qu'elles flattent, si vous pensez, Mes chers Freres, donner un frein à leur licence en disant qu'ils ne peuvent montrer un seul auteur chrétien qui ait entendu l'Ecriture comme ils font, & plutôt, qu'on leur montrera que tous les auteurs leur sont contraires: cette preuve la plus sensible & la plus propre à leur conviction qu'on puisse leur opposer, par le secours de vos ministres n'est plus qu'un jouët de ces esprits libertins. Leur vanterez-vous le quatrième & le cinquième siècle; l'autorité de leurs Conciles, & les lumieres admirables de leurs docteurs? Mais c'est la source & le siege de l'idolatrie antichrétienne. Irez-vous aux siècles précédens? Mais tout y est plein d'erreurs & d'ignorance, & vos ministres leur y font trouver plus de partisans que de censeurs. Qu'y a-t-il donc d'entier dans le christianisme, & où le trouverons-nous dans sa pureté?

XX.
L'Ecriture
même
ne sub-
siste plus.
J. C. &

Dans l'Ecriture, dites-vous? Voilà dequoi on vous flatte; mais vous ne considerez pas que pour l'honneur de l'Ecriture il faut trouver quelqu'un qui l'ait entendu: or si nous en croïons vôtre ministre il n'

eut jamais de livre plus universellement mal entendu que cette Ecriture, ni de doctrine plutôt oubliée que celle de JESUS-CHRIST, ni enfin de docteurs plus malheureux que les Apôtres, puisqu'à peine avoient-ils les yeux fermés, que l'Eglise qu'ils avoient plantée fut toute défigurée par des erreurs capitales. Et par qui est arrivé ce malheur sur le travail des Apôtres? par leurs disciples, par leurs successeurs, par ceux qui remplirent leurs chaires incontinent après eux, par ceux qui versèrent leur sang pour leur doctrine: tant ils avoient mal instruit leurs disciples; tant leur travail qui devoit être si solide & si permanent, fut tôt dissipé.

Là vous aurez à essuyer la risée & les railleries des libertins: Où sont, diront-ils, les promesses de JESUS-CHRIST? où la fermeté de son Eglise? où la pureté tant vantée du Christianisme? Les Sociniens déclarez ne seront pas moins terribles: Pourquoi nous condamnez-vous avec tant d'aigreur pour des dogmes qui nous sont communs avec les martyrs? Mais ceux qui pressent le plus M. Jurieu, sont ceux qu'il appelle les Tolerans, c'est-à-dire des Sociniens déguisez, mitigez, si vous le voulez; dont tout la Religion, dit votre ministre, est dans la tolérance des différentes heresies. Ces sortes de gens, poursuit-il, tirent avantage des variations des anciens, & ils disent: Il faut bien que les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation ne soient pas couchés si clairement dans l'Ecriture, puisque les premiers Peres ont varié là-dessus.

Assurément il n'y a rien de plus pressant que cet argument des Tolerans. Car ces anciens qu'on accuse d'avoir varié sur ces mysteres, ne sont pas les simples & les ignorans; ce sont les docteurs & les Evêques, ce ne sont pas quelques esprits contentieux qui obscurcissoient exprès les Ecritures; ce sont les saints & les martyrs. Si donc on avoue aux Sociniens, ou,

les Apôtres n'ont plus d'autorité.

XXI. Les Sociniens, autrement les Tolerans, poussent le ministère dans une manifeste contradiction, & ne lui laissent aucune réplique. Lett. 7. p. 56.

si vous voulez à ces Tolerans, que ces mysteres n'étoient pas connus dans les premiers siècles, il s'en suit qu'ils n'étoient pas clairs dans l'Ecriture, & qu'il faut encore maintenant excuser ceux qui ne peuvent les y voir.

ibid. Que répondra ici vôtre ministre? Ecoutez & étonnez-vous de la prodigieuse contradiction de sa doctrine. Il faut répondre à cela, dit-il, qu'il n'est pas vrai que les anciens Peres aient varié sur les parties essentielles de ces mysteres. Car ils ont tous constamment reconnu qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & une seule essence divine: dans cette seule essence trois Personnes, & que la seconde de ces Personnes s'est incarnée & a pris chair humaine. Voilà une réponse qui tranche; mais les Tolerans lui feront bien voir qu'il ne la peut avancer sans se contredire. Vous nous assurez maintenant, diront-ils, que les anciens n'ont point varié dans les parties essentielles de ces mysteres; mais vous nous disiez tout-à-l'heure, qu'ils nioient l'éternité de la Personne du Fils, & qu'ils croioient que pour en expliquer la generation, il falloit dire qu'il étoit arrivé du changement en Dieu, en sorte que son propre Fils ne lui étoit pas coéternel; par conséquent, ni l'éternité de sa Personne, ni l'immutabilité de son éternelle generation ne sont pas parties essentielles du mystere de la Trinité.

ibid. Cela est embarrassant pour vôtre ministre, & vous voyez bien qu'il n'en sortira jamais. Mais ces Tolerans le poussent encore plus avant: Les anciens Peres, dites-vous, n'ont point varié là-dessus, c'est-à-dire sur les mysteres de la Trinité & sur celui de l'Incarnation; & c'est une preuve évidente que l'Ecriture est claire sur ces articles. Tout ce donc où ils ont varié n'étoit pas clair; or selon vous ils ont varié, non seulement sur l'éternité de la Personne du Verbe, & sur l'immutabilité de l'être divin, mais encore sur

la providence particuliere, sur la spiritualité & l'im-
mensité de Dieu, sur la grace, sur le libre arbitre,
sur la satisfaction de JESUS-CHRIST, & sur tous les
autres points qu'on a vûs; donc l'Ecriture n'est pas
claire sur tous ces points, & il faut tolerer ceux qui
les rejettent.

Que sert ici à vôtre ministre la distinction de la
foi & de la theologie? *La foi des anciens*, dit-il, *n'* *Ibid.*
a pas varié; mais seulement *leur theologie*. Ces impor-
tuns Tolerans ne le laisseront pas en repos. Qu'ap-
pellez-vous leur theologie, que vous distinguez de
leur foi? *C'est*, dit le ministre, *l'explication qu'ils* *Ibid.*
ont voulu faire des articles de la foi. Mais voïons
encore, quelle explication? Etoit-ce une explication
qui laissât en son entier le fond des mysteres, ou
bien une explication qui le détruisît en termes for-
mels?

Ce n'étoit pas une explication qui laissât en son
entier le fond du mystere, puisqu'on lui a démon-
tré que selon lui c'étoit les choses les plus essentiel-
les, que les anciens ignoroient, comme sont l'éter-
nité du Fils de Dieu, la perfection de l'être divin,
& les autres choses semblables. Ainsi leurs explica-
tions regardoient immédiatement le fond de la foi;
la distinction de theologie dont on vous amuse, n'est
qu'une illusion & un discours jetté en l'air pour
tromper les simples.

Reconnoissez donc, Mes chers Freres, que vôtre
docteur, incertain de ce qu'il doit dire, hazarde tout
ce qui lui vient dans la pensée, selon qu'il se sent
pressé par les difficultez qu'on lui propose, & vous
le donne pour bon sans vous ménager. Dans son si-
stème de l'Eglise il a eu besoin de dire qu'elle n'
avoit jamais varié dans les articles fondamentaux: il
l'a dit; & s'il y a une verité qui ne puisse être
contestée, c'est celle-là, puisqu'il est de la dernière

XXII.
Que le
ministre
poussé par
les embêr-
ras de sa
cause, vi-
siblement
ne s'ait, ou
il en est
Syst. de l.
Eg. p. 256
2. & suite.
296. &

453. &
suiv.
Ibid.

évidence, que l'Eglise ne subsiste plus quand on en a renversé jusqu'aux fondemens. D'ailleurs il n'a point trouvé de meilleur moïen pour distinguer les articles fondamentaux d'avec les autres, qu'en disant que les articles fondamentaux sont ceux qui ont toujours été reconnus: on n'a donc jamais varié sur ces articles. C'étoit ici une doctrine où il falloit absolument demeurer ferme, & selon les principes particuliers, & selon la vérité même: mais l'Histoire des Variations a fait changer un principe si constant. Pour justifier les variations de la Réforme, il a fallu en trouver dans l'ancienne Eglise. Votre ministre avoit cru d'abord qu'il lui suffiroit d'en montrer dans la maniere seulement d'expliquer les choses; mais dans la suite de la dispute il a bien vu qu'il n'avançoit rien, s'il ne montrait des variations dans le fond même: il a donc fallu en attribuer aux premiers siècles, & dans les matieres les plus essentielles. Les Tolerans sont venus qui lui ont prouvé par ses principes que ces matieres n'étoient donc plus si essentielles, s'il étoit vrai que les premiers siècles les eussent ignorées ou rejetées. Alors il a fallu revenir à ses premieres pensées, & répondre que les premiers siècles n'avoient point varié dans tous ces points.

Lettre 7.
p. 42. &
suiv.

Ainsi dans la même Lettre on trouve les trois premiers siècles accusez d'erreurs capitales sur la Personne du Fils de Dieu, sur la foi de la providence, sur la satisfaction & la grace de JESUS-CHRIST, & le reste que nous avons vu; & on y trouve en même tems, qu'on n'a jamais varié sur les parties essentielles de ces mysteres. Le même homme dit ces deux choses dans la même Lettre; & pour s'expliquer plus clairement, il commence par assurer que la foi des simples n'a jamais varié sur la Trinité, sur l'Incarnation, & sur les autres articles fondamentaux, comme sur la satisfaction que JESUS-CHRIST a offerte par sa mort pour nos pechez,

Ibid. p. 36.

& enfin sur la providence, qui seule gouverne le monde
& disperse tous les évènements particuliers. Voilà donc
déjà la foi des simples, c'est-à-dire du gros des fi-
deles, en sûreté; mais de peur qu'on ne s'imagine
que les docteurs ne fussent ceux dont la subtilité eût
tout brouillé, il ajoute que cette foi des simples étoit en
même tems la foi des docteurs. Voilà ce qu'on trouve
en termes formels dans les mêmes Lettres de votre
ministre: c'est-à-dire, qu'on y trouve en termes for-
mels dans une matiere fondamentale les deux pro-
positions contradictoires; tant il est peu ferme dans
le dogme, & tant il est manifestement de ceux dont
parle saint Paul, qui n'entendent ni ce qu'ils disent eux-
mêmes, ni les choses dont ils parlent avec le plus d'as-
surance. Tit. 3. 11.

Il faudra enfin toutefois que ce ministre choisisse, XXIII.
puisque'on ne peut pas soutenir ensemble les deux Que tout
contradictaires. Mais, Mes Freres, que choisira-t-il ce qu'il
puisque'il est également pris, quoiqu'il choisisse? Di- pourra
ra-t-il que la foi de l'Eglise n'a jamais varié? Il fait dire sera
pour moi; & il confirme ma proposition qu'il a égale-
trouvée si étrange, si prodigieuse, si pleine de temerité ment
& d'ignorance, & plus digne enfin d'un Païen que d'un contre
Chrétien. Prendra-t-il le parti de dire que l'Eglise des lui.
premiers siècles a varié dans ses dogmes? Ils ne se-
ront donc plus fondamentaux ni si certains que le
prétend ce ministre même: il sera forcé de recevoir
ceux qui les nieront; & les Tolerans, c'est-à-dire,
comme on a vu, des Sociniens déguisez gagneront
leur cause.

Peut-être que pour couvrir ces contradictions & son
erreur, il dira qu'à la vérité les Peres qu'il a citez
ont enseigné ce qu'il avance: mais que c'étoient des
particuliers qui n'entendoient pas les vrais sentimens
de l'Eglise. Mais déjà, s'il est ainsi, ma proposition
tant condamnée par votre ministre est en sûreté,

Lettre 6.

P. 46. 7. p.

49. et de-

sur n. 8.

puisqu'il demeure pour constant qu'on ne peut plus acculer la foi de l'Eglise ni soutenir qu'elle ait varié ; & d'ailleurs ce n'est ici qu'une échapatoire, puisque le ministre n'a pas prétendu montrer de l'erreur dans la doctrine des particuliers, mais par la doctrine des particuliers en faire voir dans l'Eglise même ; y faire voir comme il dit, *des erreurs capitales dans la theologie de ces siècles-là ; une opinion régnante & constante*, & le reste que nous avons vu ; & quand il n'auroit voulu rapporter que des erreurs particulieres, il ne laisseroit pas d'être convaincu de ne les avoir pas assez rejetées ; puisque pour les rejeter autant qu'il faut, il faut les rejeter jusqu'à dire qu'elles sont dânnables. Or elles ne sont pas dânnables si elles se sont trouvées dans les Martyrs ; si l'Eglise les y a vuës, & les y a tolerées : il faudra donc mettre au rang de ceux qu'on tolere, ceux qui nient que la generation & la Personne du Fils de Dieu soient éternelles. La consequence est si bonne que vôtre ministre a été contraint de l'avouer : d'avouer, dis-je, que l'erreur où l'on nioit l'éternité de la Personne du Fils de Dieu n'étoit pas *essentielle & fondamentale* : ce qui donne aux défenseurs de cette impieté la même entrée qu'aux Luthériens dans la communion de la vraie Eglise.

XXIV.

Etrange
état où
ce mini-
stre met
les Prote-
stants.

Mais enfin, direz-vous, venons au fond. Est-il vrai, ou ne l'est-il pas, que les saints Docteurs aient varié sur tous ces dogmes ? Helas, où en êtes-vous, si vous avez besoin qu'on vous prouve que les articles les plus essentiels, & même la Trinité & l'Incarnation, ont toujours été reconnus par l'Eglise Chrétienne ! Il n'y a que les Sociniens qui aient besoin d'être instruits sur ce sujet-là. Que si vous êtes ébranlez par l'autorité de M. Jurieu, qui vous dit si hardiment que ces importantes veritez n'étoient pas connues des anciens, vous devez en même tems vous

souvenir que sa doctrine ne se soutient pas, & que ce qu'il assure si clairement dans un endroit, il ne le défavoue pas moins clairement en l'autre. Ce ministre n'est donc plus bon qu'à vous faire voir la confusion qui régné dans vos Eglises, où ce qu'il y a de plus important & de plus certain devient douteux.

Mais après tout, que vous dit-on pour vous prouver les variations qu'on attribue aux anciens? Pour vous faire croire, par exemple, que les anciens admettoient en Dieu du changement, on vous produit Athenagoras; mais cet auteur dans le propre endroit qu'on vous allégué, repete trois & quatre fois que *Dieu est non seulement un être immense, éternel, incorporel, qui ne peut être entendu que par l'esprit, & par la pensée;* mais encore, ce qui est précisément ce qu'on nous conteste, *indivisible, immuable;* où qu'on me montre ce que veut dire ce mot *ἀπαθής*, si ce n'est inaltérable, immuable, imperturbable, incapable de rien recevoir de nouveau en lui-même, ni d'être jamais autre chose que ce qu'il a été une fois. Voilà, ce me semble, assez clairement l'immutabilité de l'être divin, & en passant son immense perfection que votre ministre ne veut pas qu'on ait connu distinctement en ces tems-là. Il ne me seroit pas plus difficile de défendre les autres Peres d'une si grossière erreur; & si je parle d'Athenagoras à votre ministre, c'est à cause que c'est le premier qu'il a cité, & le premier de ces saints auteurs qui m'est tombé sous la main: mais à Dieu ne plaise, Mes Freres, que j'aie à défendre la doctrine des premiers siècles contre vous sur l'éternelle generation du Fils de Dieu.

Si votre ministre en doute, & qu'il ne veuille pas lire les doctes traités d'un Pere Thomassin qui explique si profondément les anciennes traditions, ou

XXV.
Les Peres
calo-
nniez
par M.
Jurieu, ju-
stifient
non seu-
lement
par les
Catholi-
ques, mais
encore
par les
Prote-
stans; la
calomnie
du mini-
stre con-
tre Athe-
nagoras.
Athenag.
Legat. pro
Christi.

Deum.
Theolog.
Thomass.
Tom. 3.

Petau.
Præf.
Tom. 2.
Theolog.
dogm.
Bull. Def.
PP.

la savante préface d'un Pere Petau, qui est le dénouement de toute la doctrine sur cette matiere, je le renvoie à Bullus ce savant Protestant Anglois dans le traité où il a si bien défendu les Peres qui ont précédé le Concile de Nicée. Vous devez ou renoncer, ce qu'à Dieu ne plaise, à la foi de la sainte Trinité, ou présupposer avec moi que cet auteur a raison. L'antiquité n'a pas moins connu les autres points, & sans m'arrêter ici à vous nommer tous les Peres, le seul saint Cyprien suffiroit pour confondre M. Jurieu. Je le défie de me faire voir dans ce grave auteur la moindre teinture des erreurs dont il accuse les trois premiers siècles: au contraire il seroit aisé de lui faire voir toutes ces erreurs condamnées dans ses écrits, si c'en étoit ici le lieu; & vous pouvez en faire l'essai dans un des passages que vôtre ministre produit.

XXVI.
Calo-
minie de
M. Jurieu
contre
saint Cy-
prien.
Lett. 7. p.
50. c. 2.
Cyp. Tr.
de Opér. &
Elemens.

Pour vous montrer que saint Cyprien n'entendoit pas la satisfaction de JESUS-CHRIST, il a produit un passage, où il dit que *la remission des pechez se donne dans le Batême par le Sang de JESUS-CHRIST; mais que les pechez qui suivent le Batême sont effacez par la penitence & par les bonnes œuvres*. Il voudroit vous faire croire que la remission des pechez que saint Cyprien attribue à la penitence & aux bonnes œuvres, est opposée à celle qu'il attribue au Sang du Sauveur; mais c'est à quoi ce saint Martyr ne songeoit pas. Il ne fait que rapporter les passages de l'Ecriture où la remission des pechez est attribuée à l'aumône & aux bonnes œuvres. Si ces expressions emportoient l'exclusion du Sang de JESUS-CHRIST, il faudroit donc faire le même procez non plus à saint Cyprien, mais à Salomon qui a dit, que le *peché* a été nettoié par la foi & par l'aumône; à l'Ecclesiastique qui enseigne, que comme l'eau éteint le feu ardent, ainsi l'aumône résiste aux pechez; à Daniel qui

Prov. 15.
27.

Eccle. 3. 33.

a dit: *Rachetez vos péchez par vos aumônes*; au Livre ^{Don. 4. 24.} de Tobie où il est écrit, que l'aumône délivre de la ^{Tob. 12. 9.} mort, & qu'elle lave les péchez; à JESUS-CHRIST même, qui dit: *Faites l'aumône, & tout est pur pour* ^{Luc. 11. 41.} *vous*. Mais si dans ces passages celebres que saint Cyprien produit, & qu'il produit tous sous le nom d'Ecriture sainte, même ceux de l'Ecclesiastique & de Tobie, ne veulent pas dire que l'aumône sauve indépendemment du Sang de JESUS-CHRIST, pourquoi imputer cette erreur à saint Cyprien qui ne fait que les répéter? Si donc il attribue particulièrement à JESUS-CHRIST la remission des péchez dans le Batême, c'est à cause qu'il y agit seul, & sans qu'il soit nécessaire d'y joindre nos bonnes œuvres, ou comme parle saint Cyprien, nos *satisfactions particulières*, ainsi qu'il paroît dans les enfans; mais au surplus, quand il dit qu'il faut SATISFAIRE, qu'il ^{Cyp. de Op. & Elem.} *faute MERITER la bienveillance de notre juge; le fléchir par nos bonnes œuvres, & le faire notre débiteur*; il n'entend pas pour cela que la remission des péchez & la grace que nous acquerons par ce moïen, ne viennent pas de son Sang; car au contraire il reconnoît que lorsque ce juste juge donnera à nos *bonnes œuvres* ^{Ibid.} A NOS MERITES *les récompenses qu'il leur a promises*, la vie éternelle que nous obtiendrons nous sera donnée par son Sang. Il faut, dit-il, SATISFAIRE à Dieu ^{Epi. 27. Luc. 11.} *pour les péchez*: mais il faut aussi que la satisfaction soit reçue par notre Seigneur. Il faut croire que tout ce qu'on fait n'a rien de parfait ni de suffisant en soi-même, puisqu'après tout, quoique nous ^{Ibid.} faisons, nous ne sommes que des serviteurs inutiles; & que nous n'avons pas même à nous glorifier du peu que nous faisons, puisque, comme nous l'avons déjà rapporté, tout nous vient de Dieu par JESUS-CHRIST, en qui seul nous avons accéssé auprès du ^{Tesim. 1. 3. 4. 27.} Pere.

Voilà les paroles de saint Cyprien ; & vous voyez bien, Mes chers Freres, que sa doctrine est la nôtre. Nous distinguons avec lui la grace pleinement donnée dans le Batême d'avec celle qu'il faut obtenir par de justes satisfactions, comme parle le même Pere ; & néanmoins qu'il ne faut attendre, dit-il encore dans le même endroit, *que la divine misericorde.*

Ep. 40.
ad plebi.

Vôtre ministre vous a donc fait voir que saint Cyprien ne connoissoit pas non plus que les autres Peres la justification Protestante ; il a raison, & il vous confirme ce que j'ai fait voir ailleurs, que votre justification par pure imputation est un mystere inconnu à toute l'antiquité, comme nous avons démontré que les Protestans, & Mélancton même le plus zelé défenseur de cette doctrine, en demeurent d'accord. Ainsi saint Cyprien n'avoit garde de parler en ce point-là comme vous faites ; & tout ce qu'a gagné votre ministre en vous citant ce saint Martyr, ç'a été de vous montrer la condamnation ; non d'une verité vraiment chrétienne, mais d'un article particulier de votre Réforme.

Var. liv. 5.
n. 29. 30.

XXVII.
Passage
de saint
Augustin
pour
montrer
que l'E-
glise ap-
prend de
nouveaux
dogmes :
que ce
passage
est fau-
sifié, &
prouve
tout le
contraire.

Let. 6. p.
42. c. 1.
August. de
civ. Dei
lib. 16. 2.

Mais enfin, direz-vous encore, il cite un passage exprès de saint Augustin, où ce sublime theologien reconnoît qu'en combattant les heretiques, *l'Eglise apprend tous les jours de nouvelles veritez ; ce ne sont donc pas, conclut le ministre, de nouvelles explications & de nouvelles manieres que les heretiques donnent moiennement à l'Eglise d'apprendre, mais de nouvelles veritez.* Ce passage est concluant, direz-vous. Il est vrai : mais par malheur pour votre ministre, ces nouvelles veritez sont de son invention. Voici ce que dit saint Augustin dans le passage qu'il allegue. *Il y a, dit-il, plusieurs choses qui appartiennent à la foi catholique, lesquelles, de les étant agitées par les heretiques, dans l'obligation où l'on est de les soutenir contre-eux, sont considerées plus soigneusement, plus clairement entendues, plus vivement incul-*

quées; en sorte que la question émise par les ennemis de l'Eglise est une occasion d'apprendre. Voilà tout ce que dit saint Augustin sans y rien ajoûter ni diminuer. Si j'avois eu à choisir dans tous les ouvrages un passage exprès contre ce ministre, j'aurois préféré celui-ci à tous les autres; puisqu'il est clair, selon les paroles de ce saint Docteur, qu'apprendre dans cet endroit n'est pas découvrir de nouvelles veritez, comme le ministre l'ajoûte du sien, mais se confirmer dans celles qu'on sait, s'y rendre plus attentif, les mettre dans un plus grand jour, les défendre avec plus de force: ce qui présuppose manifestement ces veritez déjà reconnues. Après cela fiez-vous à votre ministre quand il vous cite des passages. Non, Mes Freres, il ne les lit pas, où il ne les lit qu'en courant: il y cherche des difficultez & non pas des solutions; de quoi embrouïller les esprits, & non de quoi les instruire; & il n'épargne rien pour vous surprendre.

Comme quand pour vous faire accroire, que la *theologie des Peres* étoit imparfaite sur le mystere de la Trinité, il fait dire au P. Petau *en propres termes*, qu'ils ne nous en ont donné que les premiers linéamens. Mais ce savant auteur dit le contraire à l'endroit que le ministre produit, qui est la Préface du Tome II. des Dogmes Theologiques. Car il entreprend d'y prouver que la doctrine catholique a toujours été constante sur ce sujet; & dès le premier chapitre de cette préface il démontre que le principal & la substance du mystere a toujours été bien connu par la Tradition; que les Peres des premiers siècles conviennent avec nous dans le fond, dans la substance, dans la chose même, quoique non toujours dans la maniere de parler: ce qu'il continue à prouver au second chapitre par le témoignage de saint Ignace, de saint Polycarpe, & de tous les anciens Docteurs: enfin dans le troisième

Qu'un passage du P. Petau produit par M. Jurieu, dit encore tout le contraire de ce que prétend ce ministre.
Lett. 6. p. 45.
Theolog. Dogm. tom. 2. Préface. c. 1. n. 7. 10. 11. Ibid. c. 2. Ibid. 3.

chapitre, qui est celui que le ministre nous objecte en parlant de saint Justin, celui de tous les anciens qu'on veut rendre le plus suspect, ce savant Jesuite décide que ce saint Martyr *a excellemment & clairement proposé ce qu'il y a de principal & de substantiel dans ce mystere* : ce qu'il prouve aussi d'Athenagoras, de

Ibid. n. 3. Theophile d'Antioche, & des autres, qui tous ont tenu, dit-il, le principal & la substance du dogme sans aucune tache; d'où il conclut que s'il se trouve dans ces saints Docteurs quelque passage plus obscur, c'est à cause qu'ayant à traiter avec les Païens & les Philosophes, ils ne déclaroient pas avec la dernière subtilité & précision l'intime & le secret du mystere dans les livres qu'ils donnoient au public; & pour attirer ces Philosophes, ils le tournoient d'une manière plus conforme au Platonisme qu'ils avoient appris : de même qu'on a fait encore long-tems après dans les Catechismes qu'on faisoit pour instruire ceux qu'on vouloit attirer au Christianisme, à qui au commencement on ne donnoit que les premiers traits, ou comme le ministre le traduit, les premiers linéamens des mysteres: non qu'ils ne fussent bien connus, mais parcequ'on ne jugeoit pas que ces ames encore infirmes, en pussent soutenir tout le poids; en sorte qu'on jugeoit à propos de les introduire dans un secret si profond avec un ménagement convenable à leur foiblesse: voilà en propres termes ce que dit ce Pere. Votre ministre lui fait dire tout le contraire en propres termes. Il lui fait dire que la theologie étoit imparfaite, à cause qu'il dit qu'elle se temperoit, & qu'elle s'accommodoit à la capacité des ignorans; & il prend pour ignorance dans les maîtres, le sage temperament dont ils se servoient envers leurs disciples.

XXIX.
Erreur
gr ossiere
du mini-
stre qui

Et pour vous découvrir encore plus clairement les illusions dont on tâche de vous éblouir, y en a-t-il une plus grossiere que celle d'avoir voulu

vous faire accroire que la foi de l'Eglise n'a été formée que lorsqu'à l'occasion des heresies survenue, il a fallu en venir à des décisions expresse? Mais au contraire on n'a fait les décisions qu'en proposant la foi des siècles passez. Par exemple, votre ministre a osé vous dire que la foi de l'Incarnation n'a été formée qu'après qu'on eut essuyé les disputes des Nestoriens & des Eutychiens, c'est-à-dire, dans le Concile de Calcedoine: mais ce n'est pas ce qu'en a pensé le Concile même. Car par où a-t-on commencé cette venerable assemblée, & par où a commencé saint Leon qu'elle a eu pour conducteur? Par dire peut-être que jusqu'alors on n'avoit pas bien entendu ce mystere, ni assez penetré ce qu'en avoit dit l'Ecriture? A Dieu ne plaise: on commence par faire voir que les saints Docteurs l'avoient toujours entendu comme on faisoit encore alors, & qu'Eutyches avoit rejeté la doctrine & les expositions des Peres. C'est par là que commença saint Leon, comme on le voit par ses divines Lettres que ce Concile a admirées; c'est ce que fait ce Concile même; & il n'approuve la Lettre de saint Leon qu'à cause qu'elle est conforme à saint Athanase, à saint Hilaire, à saint Basile, à saint Gregoire de Nazianze, à saint Ambroise, à saint Chrysostome, à saint Augustin, à saint Cyrille, & aux autres que saint Leon avoit citez.

croit que la foi de la Trinité & de l'Incarnation s'est formée, quand on a fait des décisions; preuve du contraire par le Concile de Calcedoine.

Conc.
Chal.
Act. 2.

Mais peut-être qu'on crut ajoûter la perfection qui manquoit aux décisions des Conciles précédens. Point du tout: car on commence par les rapporter tout au long, & à les poser pour fondement; puis le saint Concile parle ainsi: Cette sainte assemblée suit *AA. 1.* & embrasse la règle de la foi établie à Nicée, celle qui a été confirmée à Constantinople, celle qui a été posée à Ephese, celle que suit saint Leon homme Apostolique & Pape de l'Eglise universelle, & n'y veut ni ajoûter ni

Def. Chal.
Art. 5.

diminuer. La foi étoit donc parfaite; & si l'on se fût avisé de dire à ces Peres, comme fait aujourd'hui votre ministre, qu'avant leur décision elle étoit in-forme, ils se seroient récriez contre cette parole temeraire comme contre un blasphème; c'est pourquoi ils commencent ainsi leur définition de foi: *Nous renouvellons la foi infailible de nos Peres qui se sont assembles à Nicée, à Constantinople, à Ephese sous Celestin & Cyrille. Pourquoi donc font-ils eux-mêmes une nouvelle définition de foi? Est-ce que celle des Conciles précédens n'étoit pas suffisante? Au contraire elle suffisoit, continuent-ils, pour une pleine déclaration de la vérité. Car on y montre LA PERFECTION de la Trinité, & de l'Incarnation du Fils de Dieu. Mais parceque les ennemis de la vérité, en débitant leurs heresies, ont inventé de nouvelles expressions; les uns en niant que la sainte Vierge fût Mere de Dieu, & les autres en introduisant une prodigieuse confusion dans les deux natures de JESUS-CHRIST: ce saint & grand Concile enseignant que la prédication de la foi est dès le commencement TOUJOURS IMMUABLE, a ordonné que la foi des Peres DEMEUREROIT FERME, & qu'il n'y a rien A Y AJOUTER, comme s'il y manquoit quelque chose; ainsi la définition de ce Concile n'a rien de nouveau, qu'une nouvelle déclaration de la foi des Peres & des Conciles précédens appliquée à de nouvelles heresies.*

XXX.
Suite de
la preuve
en re-
montant
du Con-
cile de Cal-
cedoine
aux Con-
ciles pré-
cédens,
& jusqu'à
l'origine
du Chri-

Ce qu'on fit alors à Calcedoine, on l'avoit fait à Ephese. On commença par y faire voir contre Nestorius, que saint Pierre d'Alexandrie, saint Athanase, le Pape saint Jule, le Pape saint Felix, & les autres Peres avoient reconnu JESUS-CHRIST comme Dieu & Homme tout ensemble, & par conséquent la sainte Mere comme étant vraiment Mere de Dieu; en sorte que saint Gregoire de Nazianze n'hésitoit pas à anathematifer ceux qui le nioient;

on renouvela la foi de Nicée comme pleinement suffisante pour expliquer le mystère, & on montra que les saints Peres l'avoient entendu comme on faisoit à Ephèse; on décida sur ce fondement que saint Cyrille étoit défenseur de l'ancienne foi, & que Nestorius étoit un novateur qui devoit être chassé de l'Eglise. Nous détestons, disoit-on, son impiété: tout l'univers l'anathematise: que celui qui ne l'anathematise pas, soit anathème.

Arianisme.
Passage
de saint
Athana-
se.
Conc. Epb.
Ait. 1.
Greg. Naz.
Epi. ad
Cledon.
Conc. Epb.
Ait. 1.

On vous dira qu'on n'entend parler que des Peres & des Conciles; & que c'est trop negliger l'Ecriture sainte. Détrompez-vous de cette erreur: loin de negliger par là l'Ecriture, c'est le moien qu'on prenoit pour en fixer l'interpretation & ne varier jamais: on ne trouvoit point de plus sùre interpretation que celle qui avoit toujours été publique & solennelle dans l'Eglise; ainsi on faisoit gloire à Calcedoine d'entendre l'Ecriture sainte comme on avoit fait à Ephèse, & à Ephèse comme on avoit fait à Constantinople & à Nicée. Mais est-il vrai qu'à Nicée la Foi de la Trinité fût encore informe, & qu'elle ne fut formée qu'à Constantinople, où l'on définit la divinité du Saint-Esprit? Il est vrai qu'on ne définit expressement à Nicée que ce qui étoit expressement revoqué en doute, qui étoit la divinité du Fils de Dieu: car l'Eglise toujours ferme dans sa foi ne se presse pas dans ses décisions; & sans vouloir émouvoir de nouvelles difficultez, elle ne les resout par decrets exprès, qu'à mesure qu'on les lui fait; de sorte qu'on ne prononça aucun decret particulier sur la divinité du Saint-Esprit, dont on ne dispuoit pas encore alors. Cependant, comme dit très-bien le Concile de Calcedoine, LA FOI de la Trinité étoit PARFAITE, puisqu'après avoir déclaré qu'on croioit au Pere, & au Fils comme son égal; lorsqu'on disoit avec la même force & la même simplicité, Je

Allec. ad
Mari. Imp.
Conc.
Cbalc. p. 3.

croi au Saint-Esprit ; on nous apprenoit suffisamment à y mettre nôtre confiance comme on la met en Dieu ; mais parce que dans la suite on fit à l'Eglise une nouvelle querelle sur le Saint-Esprit, il en fallut déclarer plus expressement la divinité dans le Concile de Constantinople ; non que la foi de Nicée fût informe & insuffisante : à Dieu ne plaise ; mais afin de fermer la bouche plus expressement aux esprits contentieux.

En effet, il est bien certain que saint Athanase qui étoit l'oracle de l'Eglise, avoit parlé aussi pleinement de la divinité du Saint-Esprit, qu'on fit depuis à Constantinople ; & il fait voir clairement dans sa Lettre, où il expose la foi à l'Empereur Jovien, que les Peres de Nicée en avoient parlé de même ; aussi les Peres de Constantinople firent profession de n'exposer que la foi ancienne, dans laquelle tous les fidèles avoient été baptisés ; par ce moïen on n'innovoit rien à Constantinople, mais on n'avoit pas plus innové à Nicée. Saint Athanase a fait voir aux Ariens, que la foi de ce saint Concile étoit celle dans laquelle les Martyrs avoient versé leur sang. Ce grand homme avoit vu la persécution ; il en restoit dans l'Eglise un grand nombre de saints confesseurs avec qui il conversoit tous les jours, & personne n'ignoroit la foi des martyrs. Il démontre dans un autre endroit, que la Foi de la divinité de JESUS-CHRIST avoit passé de pere en pere jusqu'à nous. Il prouve qu'Origene même, que les Ariens vantoient le plus comme un des leurs, avoit très-bien expliqué la saine doctrine sur l'éternité & la consubstantialité du Fils de Dieu. C'est cette foi, dit-il, qui a été de tout tems ; & c'est pourquoi, continue-t-il, toutes les Eglises la suivent, (en commençant par les plus éloignées) celle d'Espagne, de la Grande Bretagne, de la Gaule, de l'Italie, de la Dalmatie, Dacie, Mysie, Macedoine, celles de tout la Gre-

Ath. T. 1.
Epist.
Cath.
Orat. 1.
C. seq.
cont. Arian.
Ep. 1. ad Jov.
rap. de Spir. S.
Epist. ad Antioch.
T. 2. Ep. ad Serap.
3. 4.
Conc. Constant.
Epist. ad Dam. &c.
Ep. ad Jov. Imp.
de fid. T. 1.
Ep. de fid. ad Jov.
T. 1.
Dec. fid. Nic. ibid.

Ep. ad Jov.

ce, de toute l'Afrique : les Iles de Sardaigne, de Chypre, de Crete, la Pamphylie, la Lycie, l'Isaurie, l'Egypte, la Lybie, le Pont, la Cappadoce : les Eglises voisines ont la même foi, & toutes celles d'Orient, à la réserve d'un très-petit nombre ; le peuples les plus éloignés pensent de même ; & cela c'étoit à dire, non seulement tout l'Empire Romain, mais encore tout l'univers. Voilà l'état où étoit l'Eglise sous l'Empereur Jovien, un peu après la mort de Constance ; afin qu'on ne s' imagine pas que ce dernier prince pour avoir été défenseur des Ariens, ait pu réduire l'Eglise à un petit nombre par ses persecutions ; au contraire, poursuit saint Athanase, tout l'univers embrasse la foi catholique, & il n'y a qu'un très-petit nombre qui la combattent. C'est ainsi que l'ancienne foi & la foi des Peres s'étoit non seulement conservée, mais encore répandue par tout. Pour vous, disoit-il, ô Ariens, Quels Peres nous nommerez-vous ? Des. Nic. Il met en fait qu'ils n'en peuvent produire aucun, ni Id. ibid. nommer pour leur doctrine aucun homme sage, ni d'autres prédecesseurs que les Juifs & Caïphe. Voilà comme parloit saint Athanase au commencement du quatrième siècle : dans le tems que la memoire des trois premiers siècles étoit récente, & qu'on en avoit tant d'écrits que nous n'avons plus. Après que les Ariens ont été condannez par toute la terre, & que le fait de leur nouveauté objecté en face à ces heretiques par saint Athanase, a passé pour constant, nous serions trop incredulés & trop malheureux si nous avions encore besoin qu'on nous le prouvât, ou qu'il fallût renouveler le procès avec M. Jurieu, & mettre en compromis la foi des premiers siècles sur l'éternité du Fils de Dieu.

Mais ce fait de la nouveauté des Ariens étant averé, le même saint Athanase en conclut dans un autre endroit, que leur doctrine n'étoit point venue

T. 1. Orat.
2. in A-
rian.

1: Tim.
3. 1.

Soc. lib.
5. cap. 30.
cui.
Valif.

Ep. ad
amn. Ep.
& ad A-
lex. Eps

XXXI.
Maniere
abregée
& de lait,
pratiquée
dans les

des Peres, & au contraire qu'ayant été inventée DE-
PUIS PEU, on ne les pouvoit ranger qu'au nombre de
ceux dont saint Paul avoit prédit qu'il viendrait dans
les derniers tems quelques gens qui abandonneroient la
foi, en s'attachant à des esprits d'erreur: remarquez
ces mots, quelques gens, & ces mots, abandonneroi-
ent la foi, & ces mots, dans les derniers tems. Les
heretiques sont toujours des gens qui abandonnent la
foi; je dis même leur propre foi, comme remarque
ici saint Athanase, depuis qu'ils se separent de
leurs maîtres & de la foi qu'ils en avoient eux-
mêmes reçue; des gens qui par conséquent trouvent
établi ce qu'ils quittent & ce qu'ils attaquent; qui
sont donc, non pas le tout qui demeure, mais
quelques-uns qui innovent & qui se détachent, qui
viennent aussi dans les derniers tems, après tous
les autres, dans les tems posterieurs, *en tous les tems*
après, & qui n'ont pas été dès le commencement.
Il n'en fait pas davantage pour les convaincre. Pour
convaincre les Ariens avec toutes les autres sectes
qui vouloient gagner Theodose le Grand, un saint
Evêque conseilla à cet Empereur de leur demander
s'ils s'en vouloient rapporter aux anciens Peres;
ce qu'ils refuserent tous, tant ils étoient assurés d'y
trouver leur condamnation, & dès qu'Arius parut,
Alexandre d'Alexandrie son Evêque lui reprocha la
nouveaué de sa doctrine, & le chassa de l'Eglise
comme un inventeur de fables impertinentes, reconnois-
sant hautement qu'il n'y avoit qu'une seule Eglise Ca-
tholique & Apostolique que tout le monde ensemble n'étoit
pas capable de vaincre, quand il se réuniroit pour la com-
battre.

C'étoit donc, sans aller plus loin, & sans qu'il
fût nécessaire de remuer tant de livres, une preuve
courte & convaincante de la nouveauté des hereti-
ques; c'en étoit, dis-je, une preuve, que lorsqu'

ils venoient, tout le monde se récrioit contre leur doctrine, comme on fait contre des choses inouïes. Pourquoi venez-vous nous inquieter, leur disoit-on? Avant vous on ne parloit point de votre doctrine, & vous-mêmes vous avez cru comme nous. On disoit aux Eutychiens : *Vous avez rompu avec tous les Evêques du monde, avec nos Peres, & avec tout l'univers* : que ne gardiez-vous la foi que vous aviez vous-mêmes reçue avec nous? Pour nous, nous ne changeons pas ; nous conservons la foi dans laquelle nous avons été baptisés ; & nous y voulons mourir comme nous y sommes nez : nous baptisons en cette foi, disoient les Evêques, comme nous y avons été baptisés : c'est ce que nous avons cru & ce que nous croions encore. Le Pape Leon croit ainsi, Cyrille croit de même : c'est la foi qui NE CHANGE PAS ET QUI DEMEURE TOUJOURS. Il n'y a donc point de variation : tout le monde est orthodoxe : qui sont ceux qui contredisent ? A peine paroissoient-ils dans le grand nombre des Catholiques.

Conciles pour prouver la nouveauté des herétiques .
Cone.
Chalcopart.
3. Epist. n.
20. 26. 37.

1b. AR.4.

On en disoit autant à Ephèse aux Nestoriens. Tout l'univers anathématisa l'impieeté de Nestorius : *Quoi ! préférera-t-on un seul Evêque à six mille Evêques ? Et ailleurs : Ils ne sont que trente qui s'opposent à tout l'univers*. On en dit autant à Nicée contre Arius & les siens : à peine avoient ils cinq ou six Evêques : encore ce peu d'Evêques avoient-ils cru autre-fois comme les autres ; aussi ne prenoient-ils point d'autre parti que de mépriser la simplicité de tous leurs collègues, & de se vanter d'être les seuls sages, les seuls capables d'inventer de nouveaux dogmes : louange que les orthodoxes ne leur envioient pas.

Cone.
Ephes. p. 2.
Ait. 1.
Appl. Dat.
mat. Cone.
Ephes. part.
2. edit.
Rom. p.
477. Relat.
ad Imp.
ait. 5.
Epist. Alex.
Arian.
dix. ad
cens. Ep.
Epist. d. Ep.
ap. Theod.
lib. 5. hist.
c. 3.

Sur ce fondement inébranlable de l'antiquité de la foi, & de l'innovation des herétiques justifiée si évidemment pour leur petit nombre, les Conciles prenoient aisément la résolution qu'ils devoient pren-

xxxii.
Rien à
hêuter
dans les
Conciles,
& rien à

chercher
après.

Conc. Chal.
p. 3^e m. 30.

Edin. Val.
& Marc.
ibid. n. 3.

XXXIII.
Ce que c'
est que la
Catholi-
cité. Que
l'herésie
a toujours
été une
opinion
particu-
lière, &
celle du
petit
nombre
contre le
grand.

1. Tim.
4. 1.

Comm. 1. p.
369. & c.

XXXIV.
La même

dre, qui étoit de confirmer l'ancienne foi qu'ils avoient trouvée établie par tout lorsque les heresies s'étoient élevées. On estimoit autant les derniers Conciles que les premiers, parcequ'on savoit qu'ils alloient tous sur les mêmes vestiges. Dans cet esprit on disoit aux Eutychiens : *C'est en vain que vous reclamez les anciens Conciles: le Concile de Calcedoine vous DOIT SUFFIRE, puisque par la vertu du Saint-Esprit, tous les Conciles orthodoxes y sont renfermez; & si après cela on vouloit douter ou faire de nouvelles questions, c'en est assez, disoit-on: après que les choses ont été si bien discutées, ceux qui veulent encore chercher trouvent le mensonge.*

Cette courte histoire des quatre premiers Conciles ne contient que des faits constans & incontestables qui suffisent pour faire voir que loin que la foi de la Trinité & celle de l'Incarnation fût *informe*, comme on vous le dit, avant leurs décisions, au contraire ces décisions la supposent déjà formée & parfaite de tout tems. On voit aussi très-clairement par les mêmes faits, que les heresies n'ont jamais été que des opinions particulieres, puisqu'elles ont commencé par cinq ou six hommes; par *quelques-uns*, nous disoit saint Paul, *qui abandonnoient la foi* qu'ils trouvoient reçue, enseignée, établie par toute la terre, & de tout tems; puisque les heretiques mêmes, quelque effort qu'ils fissent, n'ont jamais pu marquer la date de son commencement, comme l'Eglise la montrait à chacun d'eux. De cette sorte, lorsque les heresies se sont élevées, il n'a jamais pu être douteux quel parti l'Eglise avoit à prendre, personne ne pouvant douter raisonnablement, comme dit Vincent de Lerins, qu'on ne dût préférer *l'antiquité à la nouveauté, & l'universalité aux opinions particulieres.*

Mais ce qui paroît dans ces heresies qui ont atta-

qué la foi de la Trinité, & celle de l'Incarnation, ne paroîtroit pas moins clairement dans les autres, s'il étoit question d'en faire l'histoire. Votre ministre apporte comme un exemple de variation la doctrine du peché originel & de la grace; mais c'est précisément sur cet article que saint Augustin, qu'il a cité comme favorable à la prétention, lui dira que la foi chrétienne & l'Eglise Catholique n'ont jamais varié. En effet, on ne peut nier que lorsque Pelage & Celestius sont venus troubler l'Eglise sur cette matiere, leurs profanes nouveautés n'aient fait horreur par toute la terre, comme parle saint Augustin, à toutes les oreilles Catholiques; & cela autant en Orient qu'en Occident, comme dit le même Pere; puisque même ces heresiarches ne se sauverent dans le Concile de Diospoli en Orient, qu'en désavouant leurs erreurs; encore trouva-t-on mauvais que ces Evêques d'Orient se fussent laissez surprendre aux équivoques de ces heresiarches, & ne les eussent pas frapés d'anathême. Voilà le sort qu'eut l'heresie de Pelage d'abord qu'elle commença de paroître: à peine put-elle gagner cinq ou six Evêques qui furent bien-tôt chassés par l'unanime consentement de tous leurs collegues, avec l'applaudissement de tous les peuples, & de toute l'Eglise Catholique; jusque-là que ces heretiques étoient contraints d'avouër, comme le rapporte saint Augustin, premierement, qu'un dogme insensé & impie avoit été reçu dans tout l'Occident; & quand ils virent que l'Orient n'étoit pas moins déclaré contre eux, ils dirent en général qu'un dogme populaire prevaloit, que l'Eglise avoit perdu la raison, & que la folie y avoit pris le dessus: ce qui étoit, ajoutoient-ils, la marque de la fin du monde: tant eux-mêmes ils craignoient de dire que ce malheur y eût duré, ou y pût durer long-tems. Telle est la plainte commune de toute heresie: & Julien le Pe-

chose est prouvée dans la matiere de la grace, & c. entre les Pologiens.

August. l. 1. comp. Jul. . . o.

Lib. 4. ad Bonif. . . 2.

Ibid. c. 8.

Lib. de Gresi. Pelag.

August. l. 4. ad Bonif. 8.

Op. perf. cont. Jul.

lib. 1. cap. 12. lib. 2. c. 2. & c.

lagien la faisoit en ces propres termes pour lui & ses compagnons; en sorte qu'il ne lui restoit que la malheureuse consolation de se dire eux-mêmes, ce petit nombre de sages qu'il falloit croire plutôt que *Aug. ibid.* la multitude qui étoit pour l'ordinaire ignorante & insensée : ce qui étoit même en se vantant, un aveu formel de la singularité, & par conséquent de la nouveauté de leur doctrine. Aussi n'eut-on point de peine à les convaincre de s'être opposez à la doctrine des Peres. Saint Augustin leur en a produit des passages, où la foi de l'Eglise se trouve aussi claire avant la foi des Pelagiens, qu'elle l'a été depuis : d'où ce grand homme concluoit très-bien qu'il n'y avoit jamais eu de variation sur ces articles, puisqu'il étoit bien constant que ces saints Docteurs n'avoient rien fait autre chose *Lib. 1. & 2. contra Jul. Lib. 4. ad Bonif. S. & seq. De præd. SS. 14. De bon. Pers. 4. §. 19.* que de conserver ce qu'ils y avoient trouvé; d'enseigner ce qu'ils y avoient appris, & de laisser à leurs enfans ce qu'ils avoient reçu de leurs Peres. Qu'on nous allegue après cela des variations sur ces matieres. Mais quand on ne voudroit pas en croire saint Augustin, témoin si irréprochable en cette occasion : sans avoir besoin de discuter les passages particuliers qu'il a produits, personne ne niera ce fait public, que les Pelagiens trouverent l'Eglise en possession de batiser les petits enfans en la rémission des pechez, & de demander dans toutes ses prieres la grace de Dieu comme un secours nécessaire, non seulement à bien faire, mais encore à bien croire, & à bien prier; ce qui étant supposé comme constant & incontestable, il n'y auroit rien de plus insensé que de soutenir après cela que la foi de l'Eglise ne fût point parfaite sur le peché originel & sur la grace.

XXXV.
Com-
ment l'
Eglise

Si maintenant on demande avec le ministre, comment donc il sera vrai de dire que l'Eglise a profité par les heresies, saint Augustin répondra pour nous:

Que chaque heresie introduit dans l'Eglise de nouveaux ^{profite} doutes , contre lesquels on défend l'Ecriture sainte avec ^{des here-} plus de soin & d'exacritude que si on n'y étoit pas for- ^{sies, & si} c'ést dans ^{c'est dans} c'ést par une telle necessité . Ecoutez ; on la défend avec ^{le fond de} plus de soin , & non pas , on l'entend mieux dans ^{la doctri-} le fond . Le celebre Vincent de Lerins prendra aussi ^{ne.} en main nôtre cause , en disant , que le profit de ^{Lit. 6. &} la Religion consiste à profiter dans la foi , & non pas ^{7. De bon.} à la changer ; qu' on y peut ajouter l'intelligence , la ^{Perf. 20.} science , la sagesse , mais toujours dans son propre genre , ^{Com. 2.} c'est-à-dire , dans le même dogme , dans le même sens , dans le même sentiment ; & ce qui tranche en un mot toute cette question , que les dogmes peuvent recevoir avec le tems la lumiere , l'évidence , la distinction ; mais qu'ils conservent TOUJOURS la plénitude , l'intégrité , la propriété ; c'est-à-dire , comme il l'explique , que l'Eglise ne change rien , ne diminue rien , n'ajoute rien , ne perd rien de ce qui lui étoit propre , & ne reçoit rien de ce qui étoit étranger . Qu'on nous dise après cela qu'elle varie .

Que si l'on nous presse encore , & qu' on nous demande en quoi donc ont profité à l'Eglise les nouvelles décisions ; le même docteur répondra que ^{Ibid.} les décisions des Conciles n'ont fait autre chose que de donner par écrit à la posterité ce que les anciens avoient cru par la seule tradition ; que de renfermer en peu de mots le principe & la substance de la foi , & servent pour faciliter l'intelligence d'exprimer par quelque terme nouveau , mais propre & précis , la doctrine qui n'avoit jamais été nouvelle ; en sorte , comme il venoit de l'expliquer encore plus précisément en deux mots , qu'en disant quelquefois les choses d'une ^{Ibid.} maniere nouvelle , on ne dit néanmoins jamais de nouvelles choses . Ut cum dicas nove , non dicas nova .

Et c'est encore en ceci que se fait paroître la xxxvi. profonde ignorance de vôtre savant . L'Evêque de ^{Téméraire} re raison-

nement
& gros-
siere er-
reur de
M. Ju-
rien.
Lett. 6. p.
3. 1.

Meaux, nous dit-il, osera-t-il bien me nier que la plus sûre marque dont les sçavans de l'un & de l'autre parti se servent pour distinguer les écrits supposés & faussement attribuez à quelques Peres, est le caractère & la maniere de la theologie qu'on y trouve? La theologie chrétienne, poursuit-il, se perfectionnoit tous les jours, & ceux qui sont un peu versés dans la lecture des anciens reconnoissent aussi-tôt de quel siecle est un ouvrage, parce qu'ils sçavent en quel état étoit la theologie & les dogmes en chaque siecle. Il ne fait assurément ce qu'il veut dire, & confond ignoramment le vrai & le faux. Car s'il veut dire qu'on discerne ces ouvrages, parcequ'il paroît dans les derniers de nouveaux dogmes qui ne fussent point dans les anciens, il compose le Christianisme de pièces mal assorties, & il dément tous les Peres. Que s'il veut dire qu'après la naissance des erreurs on trouve l'Eglise plus attentive, & pour ainsi dire, mieux armée contre elles; qu'on emploie des termes nouveaux pour en confondre les auteurs, & qu'on répond à leurs subtilitez par des preuves accommodées à leurs objections, il dit vrai; mais il s'explique mal, & ne fait rien pour lui ni contre nous.

XXXVII.
Que cette
methode
de con-
vaincre
les here-
tiques par
leur petit
nombre,
est an-
cienne &
apostoli-
que.

Que ce docteur enflé de sa vaine science, apprenne donc des anciens maîtres du Christianisme, que l'Eglise n'enseigne jamais des choses nouvelles, & qu'au contraire elle confond tous les heretiques, en ce que lorsqu'ils commencent à paroître, la surprise & l'étonnement où tous les peuples sont jettez, fait voir que leur doctrine est nouvelle; qu'ils dégènerent de l'antiquité & de la croïance reçue. C'est la methode de tous les Peres, & Vincent de Lerins qui l'a si bien expliquée, n'a fait au fond que répéter ce que Tertullien, saint Athanase, saint Augustin, & les autres avoient dit aux heretiques de leur tems, & par des volumes entiers. Je ne veux

ici rapporter que ce peu de mots de saint Athanasius: *La foi de l'Eglise Catholique est celle que JESUS-CHRIST a donnée, que les Apôtres ont publiée, que les Peres ont conservée; l'Eglise est fondée sur cette foi; & celui qui s'en éloigne n'est pas Chrétien.* Tout est compris en ces quatre mots: JESUS-CHRIST, les Apôtres, les Peres, nous & l'Eglise Catholique; c'est la chaîne qui unit tout; c'est le fil qui ne se rompt jamais; c'est-là enfin nôtre descendance, nôtre race, nôtre noblesse, si on peut parler de la sorte, & le titre inalterable où le Catholique trouve son extraction: titre qui ne manque jamais aux vrais enfans, & que l'étranger ne peut contrefaire.

*Tit. Ep. 1.
ad Serap.
de Sp. S.*

Quand nous parlons des saints Peres, nous parlons de leur consentement & de leur unanimité: si quelques-uns d'eux ont eu quelque chose de particulier dans leurs sentimens ou dans leurs expressions, tout cela s'est évanoui, & n'a pas fait tige dans l'Eglise; ce n'étoit pas là ce qu'ils y avoient appris, ni ce qu'ils avoient tiré de la racine. Ce qui demeure, ce qu'on voit passer en décision aussi-tôt qu'on trouble l'Eglise en le contestant; ce qu'on marque du sceau de l'Eglise comme vérité reçue de la source, & qu'on transmet aux âges suivans avec cette marque: c'est ce qui a fait & fera toujours la règle certaine de la foi.

Selon cette methode si simple & si sûre, toutes les fois qu'il paroît quelqu'un qui tient dans l'Eglise ce hardi langage: *Venez à nous, ô vous tous ignorans & malheureux qu'on appelle vulgairement catholiques: venez apprendre de nous la foi véritable que personne n'entend que nous; qui a été cachée durant plusieurs siècles; mais qui vient de nous être découverte.* Prêtez l'oreille, Mes Freres: reconnoissez qui sont ceux qui disoient au siècle passé qu'ils venoient de découvrir la vérité qui avoit été inconnue durant plusieurs siècles.

*Vinc. Lin.
Ibid.*

Toutes les fois donc que vous entendrez de pareils discours, toutes les fois que vous entendrez de ces docteurs qui se vantent de réformer la foi qu'ils trouvent reçue, prêchée & établie dans l'Eglise quand ils paroissent; revenez à ce dépôt de la foi dont l'Eglise catholique a toujours été un fidelle gardienne: & dites à ces novateurs dont le nombre est si petit quand ils commencent, qu'on les peut compter par trois ou quatre; dites-leur avec tous les Peres, que ce petit nombre est la conviction manifeste de leur nouveauté, & la preuve aussi sensible que démonstrative, que la doctrine qu'ils viennent combattre étoit l'ancienne doctrine de l'Eglise. Car si à Calcedoine, si à Ephese, si à Constantinople, si à Nicée on a confondu les auteurs des heresies qu'on y condannoit par leur petit nombre, comme par une marque sensible de leur nouveauté; si on les a convaincus, comme on vient de le faire voir, par les actes les plus autentiques de l'Eglise, que tous les peuples se sont d'abord soulevez contre eux, ce qui montrait invinciblement que la doctrine qu'ils venoient combattre, non seulement étoit déjà établie, mais encore avoit jetté de profondes racines dans tous les esprits; si enfin on leur fermoit la bouche, en leur disant qu'ils avoient eux-mêmes été élevez dans la foi qu'ils attaquoient, ce qu'ils ne pouvoient nier, & ce qui étoit pour eux & pour tous les autres une preuve d'expérience de leur nouveauté; si non seulement les Eutychiens, & plus haut les Nestoriens, & plus haut les Macedoniens, & plus haut les Ariens, mais encore les Pelagiens ont été si clairement confondus par cette marque sensible, par ce moien positif, par cette preuve expérimentale: concluez que c'étoit-là la preuve commune donnée à l'Eglise contre toutes les nouveautez. Car si on s'est récrié à la nouveauté lorsque ces nouvelles do-

étrines ont commencé à paroître, on se seroit récrié de même à toute autre innovation. La doctrine qui est donc venue sans jamais avoir excité ce cri de surprise & d'averfion, porte la marque certaine d'une doctrine qui a toujours été. Jamais il ne viendra de secte nouvelle qu'on ne convainque de sa nouveauté par son petit nombre : on lui fera toujours avec Vincent de Lerins ce reproche de Saint Paul : *Est-ce de vous qu'est venue la parole de Dieu, ou bien n'est-elle venue qu'à vous seuls ?* comme s'il disoit, le reste de l'Eglise ne l'entend-il pas ? Comment osez-vous vous opposer au consentement universel ? Reconnoissez donc, Mes Freres, que si on s'est servi dans tous les tems de cet argument tiré du consentement de l'Eglise, & si on s'en sert encore, c'est à l'exemple des Apôtres ; & si encore on l'a tiré de l'exemple des Apôtres, c'est à l'exemple des Peres. Que si on nous dit après cela qu'il n'y a point de sûreté dans l'opinion de la multitude qui pour l'ordinaire est ignorante ; nos Peres, ou plutôt l'Ecriture même, ne nous ont pas laissé sans repartie : car ils nous ont appris à fermer la bouche à ceux qui ne cedoient pas à la multitude du peuple de Dieu, en leur disant : *Pourquoi méprisez-vous la multitude que Dieu a promise à Abraham ? je te ferai, dit-il, le pere non de plusieurs hommes, mais de plusieurs nations, & en toi seront benis tous les peuples de la terre.* Distinguez donc la multitude abandonnée à elle-même, & livrée à son ignorance par un juste jugement de Dieu, de la multitude choisie, de la multitude séparée, de la multitude promise & benie, conduite par consequent avec un soin special de Dieu & de son Esprit ; ou pour parler avec saint Athanase, *Distinguez la multitude qui défend l'héritage de ses Peres, telle qu'étoit la multitude que ce grand homme vient de nous montrer dans l'Eglise, d'a-*

Ibid.
1. Cor. 14.
36.

Vin. Ltr.
Ibid.

*Ad eos quibz
jud. multibz.
Jer. T. 2.
Ci de fus
n. 36.*

avec la multitude qui est éprise de l'amour de la nouveauté, & qui porte par ce moïen sa condamnation sur son front.

XXXVIII.
Que le
ministre
Jurieu a
refusé de
confondre
les
Sociniens
par cette
methode;
parce qu'
il se fe-
roit aussi
confondre
lui-mê-
me.

C'est par cette sûre methode que tous nos Peres, sans exception, ont fermé la bouche aux heretiques. Si vôtre ministre avoit considéré, je ne dis pas seulement leur autorité, mais leurs raisons, il ne se feroit pas laissé séduire aux illusions des Sociniens, & il ne leur auroit pas abandonné jusqu'aux premiers siecles de l'Eglise, sur l'éternité de la Personne du Fils de Dieu, & l'immutabilité de son éternelle generation. Il n'auroit non plus accordé aux Pelagiens & aux autres ennemis de la grace chrétienne, que la foi en fût imparfaite, flottante & informe devant eux. Mais en prenant tous ces heretiques dans le point de leur commencement & de leur innovation, où étant en si petit nombre ils osoient rompre avec le tout, dans lequel eux-mêmes ils étoient nez, il les auroient convaincus que leur doctrine étoit une opinion particuliere; & la contraire, la foi Catholique & universelle. Mais s'il avoit suivi cette sûre & infailible methode dont nul autre qu'un catholique ne se peut jamais servir, il auroit à la verité confondu les Sociniens; mais il se feroit aussi confondu lui-même, puisqu'aussi-tôt nous lui aurions objecté ce qu'il auroit objecté aux autres: c'est pourquoi il a mieux aimé avec les Sociniens, imputer des variations à l'Eglise Catholique, que de les confondre en disant avec tous les Saints, selon la promesse de JESUS-CHRIST, que la foi Catholique est invariable.

XXXIX.
Qu'on
mene in-
sensiblement
les
Prote-
stans au
Socinia-
nisme, &
par quels
degrés.

Eveillez-vous donc ici, Mes très-chers Freres, & voyez où l'on vous mene pas à pas. Dès que vos auteurs ont paru, on leur a prédit, qu'en ébranlant la foi des articles déjà reçus, & l'autorité de l'Eglise & de ses decrets, tout jusqu'aux articles les plus importants, jusqu'à celui de la grace, jusqu'à celui

de l'Incarnation, jusqu'à celui de la Trinité, vien-
droient l'un après l'autre en question; & la chose
étoit évidente pour deux raisons. La première, que
la methode dont on se servoit contre quelques
points, comme par exemple, contre celui de la pré-
sence réelle, de recevoir la raison & le sens humain
à expliquer l'Ecriture, portoit plus loin que cet ar-
ticle, & alloit generalement à tous les mysteres. La
seconde, qu'en méprisant les siecles postérieurs &
leurs décisions, les premiers ne seroient pas plus en
sûreté; de sorte qu'il en faudroit enfin venir à re-
nouveler toutes les questions déjà jugées, & à refon-
dre, pour ainsi dire, le Christianisme; comme si l'
on n'y eût jamais rien décidé. C'est ainsi qu'on l'
avoit prédit, & c'est ainsi qu'il est arrivé. Les So-
ciniens se sont élevés sur le fondement du Luthé-
ranisme & du Calvinisme, & sont sortis de ces deux
sectes; le fait est incontestable, & nous en avons
fait l'histoire ailleurs. Mais s'il y a des opiniâtres
& des entêtés qui ne veulent pas se rendre à ces
preuves, la conduite que tient encore aujourd' hui
votre ministre, ne leur laissera aucune réplique;
puisque déjà il abandonne aux Sociniens dans les
articles les plus pernicioeux de leur doctrine, les sie-
cles les plus purs de l'Eglise, & que par là il se
voit contraint contre ses principes, à tolerer leur
erreur.

Quand je lui ai reproché dans l'Histoire des Va-
riations son relâchement manifeste envers les Soci-
niens, jusqu'à leur avoir donné place dans l'Eglise
universelle, & à faire vivre des saints & des élus
parmi eux; il s'est élevé contre ce reproche d'une
maniere terrible, & m'a donné un démenti outra-
geux. J'avouë, dit-il, que j'ai besoin de toute ma pa-
tience pour m'empêcher de dire à M. Bossuet ses vérités
tout rondement. Il ne fut jamais de fausseté plus indigne,

Var. liv. 5.
n. 310. liv.
15. n. 122.
123.

Var. 15. n.
123.

XL.
Que le
ministre
Jurieu a
rangé les
Sociniens
dans le
corps de l'
Eglise
universelle.
Lett. 10.
p. 79.

ni de calomnie plus hardie. Voilà comme il parle quand il se modere, quand il craint que la patience ne lui échappe, mais il en faut venir au fond. N'est-il pas vrai qu'il a mis les Sociniens dans le corps de l'Eglise universelle? La démonstration en est claire à l'endroit où il divise l'Eglise en deux parties, dont l'une s'appelle le corps, & l'autre l'ame; la première est visible, & comprend tout ce grand amas de sectes qui font profession du Christianisme dans toutes les Provinces du monde. Il poursuit: Toutes les sectes du Christianisme, herétiques, orthodoxes, schismatiques, pures, corrompues, saines, malades, vivantes & mortes, sont toutes parties de l'Eglise Chrétienne, & même en quelque sorte véritables parties; c'est-à-dire, qu'elles sont parties de ce que j'appelle le corps de l'Eglise: & enfin, ces sectes qui ont rejeté ou la foi, ou la charité, ou toutes les deux ensemble, sont des membres de l'Eglise, c'est-à-dire véritablement attachés à son corps par la profession d'une même doctrine qui est JESUS crucifié, Fils de Dieu, Redempteur du monde; car il n'y a pas de secte entre les chrétiens qui ne confesse la doctrine chrétienne, au moins jusques-là. Remarquez: il n'y a, dit-il, aucune secte qui ne le confesse; par conséquent les Sociniens le confessent au moins jusques-là, comme les autres, & sont compris par le ministre parmi les membres véritables de l'Eglise chrétienne.

XLI.
Que le corps de l'Eglise chrétienne, & le corps de l'Eglise catholique, c'est le même selon ce ministre, & que les Sociniens y sont

Mais peut-être distinguera-t-il le corps de l'Eglise chrétienne d'avec le corps de l'Eglise Catholique ou universelle, dont il est parlé dans le Symbole? Point du tout: car après avoir rejeté, non seulement la définition que nous donnons à cette Eglise Catholique, mais encore celle qui lui voudroient donner les Protestans, la sienne est que l'Eglise universelle ou catholique, c'est le corps de ceux qui font profession de croire JESUS-CHRIST le véritable Messie & Redempteur; corps, ajoute-t-il, divisé en un grand nombre de sectes,

mais qui conserve une considérable partie, au milieu de laquelle se trouve toujours un nombre d'élus qui croient véritablement, sincèrement, & purement tout ce que le corps en général fait profession de croire. On voit ici; selon son idée, le corps & l'ame de l'Eglise Catholique: ce corps est ce grand nombre de sectes divisées, & néanmoins unies en ce point de croire JESUS-CHRIST le véritable Messie & le Redempteur: ce qu'aussi il venoit de dire qu'on croïoit dans toutes les sectes sans en excepter aucune; de sorte qu'ayant défini le corps de l'Eglise Catholique confessée dans le Symbole par ce qui est commun à toutes les sectes, on voit qu'il les y met toutes, & par conséquent celle des Sociniens comme les autres. Voilà donc les Sociniens non seulement chrétiens, mais encore Catholiques; & ce nom autrefois si précieux & si cher aux orthodoxes, est prodigué jusqu'aux ennemis de la Divinité du Fils de Dieu.

Le ministre nous répond ici qu'il a mis les Sociniens parmi les Chrétiens, comme il y a mis aussi les les Mahometans qui croient que JESUS-CHRIST Fils de Marie a été conçu du saint Esprit, & qu'il est le Messie promis aux Juifs. Mais il nous jouë trop ouvertement quand il parle ainsi. Car veut-il mettre les Mahometans dans l'Eglise chrétienne? en font-ils une véritable partie? Sont-ils compris dans cet article du Symbole: Je croi l'Eglise Catholique, comme le ministre y vient de comprendre les Sociniens? Et les comptera-t-il encore parmi les membres du corps de l'Eglise Catholique? Je ne croi pas qu'il en vienne à cet excès: il faut pourtant y venir, ou cesser de nous faire accroire qu'il ne reçoit les Sociniens dans le Christianisme, qu'au même titre qu'il y reconnoît les Mahometans.

Le ministre triomphe néanmoins, comme s'il m'avoit fermé la bouche après ce bel exemple des Ma-

compris,
Ibid. p. 29.

XLII.
Que ce ministre se moque quand il dit qu'il met les Sociniens dans l'Eglise Catholique ou universelle, au même sens qu'il y met les Mahometans.
Lett. 10. p. 76.

XLIII.
Que ce ministre

enseigne
positive-
ment qu'
une locie-
té Soci-
nienne
peut con-
tenir dans
sa com-
munion
de vrais
enfants de
Dieu, &
qu'on y
peut faire
son salut.

hometans, & joignant le dédain avec la colere, *Lé-
sieur Bossuet*, dit-il, *a lu cela: & après il dit, qu'à plei-
ne bouche je mets les Sociniens entre les communions vé-
ritablement chrétiennes dans lesquelles on peut se sauver;*
il ne faut que ce seul article & ce seul exemple pour rui-
ner la réputation de la bonne foi de cet auteur. Mais c'
est vainement qu'il s'emporte, & on va voir claire-
ment, pourvu qu'on veuille se donner la peine de
considérer sa doctrine, qu'il reconnoît des élus dans
la communion des Sociniens.

*Syst. de P.
Fig. liv. 1. §.
12. p. 98.
99. 100.*

Il pose donc pour certain que la parole de Dieu
par tout où elle est, & par tout où elle est prêchée,
a son efficace pour la sanctification de quelques ames.
Il est impossible, dit-il, que la parole de Dieu demeure
inefficace; d'où il conclut, que la prédication de la paro-
le de Dieu ne peut demeurer sans produire quelque véri-
table sanctification; & le salut de quelques uns.

Mais peut-être qu'on croira que pour avoir cet ef-
fet, il faudra, selon le ministre, que cette parole soit
prêchée dans sa pureté? Point du tout; puisqu'il met
au nombre des locietez où la prédication a son effet,
des Eglises séparées entre elles de communion & de
doctrine, telles que sont l'*Ethiopienne*, *Jacobite*, *Nesto-
rienne*, *Grecque*, & généralement toutes les communions de
l'*Orient*, quoiqu'elles soient dans une grande décadence;
d'où il conclut, que Dieu peut se conserver des élus dans
des communions & des sectes très-corrompues: jusques-là
qu'il s'en est conservé dans l'Eglise la plus corrom-
pue & la plus perverse de toutes, qui est l'*antichré-
tienne*, d'où il fait sortir les cent quarante-quatre mil-
le marquès dans l'*Apocalypse*; c'est-à-dire, un très-
grand nombre d'élus; & tout cela par ce principe
general, que la parole de Dieu n'est jamais prêchée en
un pais, que Dieu ne lui donne efficace à l'égard de quel-
ques-uns: encore, comme on voit, qu'elle soit si loin
d'y être prêchée purement.

*Ibid. p.
101. 225.
Prej. legis.
p. 16.
Ibid.*

Le principe fondamental sur lequel il appuie cette doctrine: c'est, dit-il, que la parole de Dieu écrite & prêchée est pour les élus; & ne seroit jamais adressée aux réprouvés, s'il n'y avoit parmi eux des élus mêlés; ce qu'il prouve finalement, & comme pour mener les choses au premier principe, en disant que ce ne seroit pas concevoir un Dieu sage & misericordieux, s'il faisoit annoncer sa parole à des peuples entre lesquels il n'a pas d'élus, parceque cela ne serviroit qu'à les rendre plus inexcusables, ce qui seroit cruaute & non pas misericorde.

De principes si generaux il suit clairement que Dieu conservant parmi les Sociniens sa parole écrite & prêchée, il a dessein de sauver quelqu'un parmi eux; autrement cette parole ne leur serviroit, non plus qu'aux autres, qu'à les rendre plus inexcusables; ce qui est, selon le ministre, une cruaute qu'on ne peut attribuer sans égarement à un Dieu sage & misericordieux. *ibid.* Mais de-peur qu'on ne nous reproche que nous imputons à M. Jurieu une consequence qu'il rejette, il la prévoit & l'approuve par ces paroles: On ne me doit pas dire que par mon raisonnement il s'ensuivroit que Dieu pourroit avoir des élus dans les societez Sociniennes qui conservent l'Evangile, le prêchent & le lisent; & que cependant j'ai mis les societez qui ruinent le fondement entre celles où Dieu ne conserve point d'élus. Voilà du moins la difficulté bien prévue & bien posée: voiez maintenant la réponse: Je répons, que si Dieu avoit permis que le Socinianisme se fût autant répandu que l'est, par exemple, le Papisme, ou la religion Grecque, il auroit aussi trouvé des moyens d'y nourrir ses élus, & de les empêcher de participer aux heresies mortelles de cette secte; comme autrefois il a trouvé bon moyen de conserver dans l'Arianisme un nombre d'élus, & de bonnes ames qui se garantirent de l'heresie des Ariens. Mais comme les Sociniens ne sont point de nombre dans le monde; qu'ils y sont dispersés sans

y faire figure ; qu'en la plupart des lieux ils n'ont point d'assemblées, ou de très-petites assemblées : il n'est point nécessaire de supposer que Dieu y sauve personne, parce-qu'une si petite exception ne fait aucun préjudice à la règle generale ; savoir que Dieu ne fait jamais prêcher sa parole où il n'a pas d'élus. Voilà le passage entier dans toute sa suite, & voilà sans difficulté la société Socinienne par elle-même en état d'élever des enfans à Dieu. D'où vient donc, selon le ministre, qu'il ne s'y en trouve point à présent ? Ce n'est pas à cause qu'elle rejette des veritez fondamentales, comme il faudroit dire si on vouloit l'exclure par sa propre constitution de donner à Dieu des élus, c'est à cause que les Sociniens ne sont pas assez multipliez : tout dépendoit du succez, & s'ils trouvent moïen de s'étendre assez pour faire quelque figure dans le monde, ils forceront Dieu à faire naître parmi eux de vrais fidelles.

Mais pourquoi n'y en auroit-il pas eu, & n'y en auroit-il pas encore à present, puisqu'il est constant qu'ils ont eu des Eglises en Pologne, & qu'ils en ont encore aujourd'hui en Transilvanie ? Dieu n'est-il cruel qu'à ces sociétés ? mais pourquoi plutôt qu'aux autres ? Est-ce à cause qu'il y a aussi d'autres sectes en Transilvanie ? Il y en a aussi beaucoup d'autres dans les païs où nôtre ministre a sauvé les Jacobites & les Nestoriens. Mais quoi ? s'il ne restoit en Transilvanie que des Sociniens, y auroit-il alors de vrais fidelles parmi eux ? ou bien cette nation seroit-elle la seule reprouvée de Dieu, où sa Parole écrite & prêchée se conserveroit sans aucun fruit, & seulement pour la rendre plus inexcusable ? Quel motif pourroit avoir cette cruauté, comme l'appelle M. Jurieu ? Quoi ! ce petit nombre & le peu d'étendue de ces Eglises ? Qu'on nous montre donc dans quel nombre & dans

quelles bornes sont renfermées les sociétés où Dieu peut être cruel, selon le ministre.

C'est en substance ce que j'avois objectée dans l'histoire des Variations, & on n'y répond que par ces paroles : *Il est vrai*, dit le ministre, *j'ai dit quelque part : que si Dieu, par une supposition impossible, avoit permis que le Socinianisme eût gagné tout le monde, ou une partie, comme a fait le Papisme, il s'y seroit conservé des élus* : illusion si grossière, qu'un aveu formel de la faute ne seroit pas plus honteux ni moins convaincant. On n'a qu'à relire le passage de son système qu'on vient de citer pour voir s'il y a un mot de *supposition impossible*, ou rien qui y tende : au contraire, M. Jurieu prend pour exemple une chose déjà arrivée, qui est le salut dans l'Arianisme ; car enfin il le veut ainsi : à tort ou à droit, il ne nous importe. Il veut, dis-je, encore un coup, qu'on se soit sauvé dans une société où l'on nioit la divinité du Fils de Dieu. Comment donc pouvoit-il exclure les Sociniens après un préjugé si favorable, ou s'imaginer que leur nombre ne pût jamais égaler celui des Calvinistes ou des Luthériens, ou le nôtre ou celui des Grecs, ou celui des Nestoriens & des Jacobites, ou en tout cas celui des Ariens, parmi lesquels le ministre a reconnu de vrais fideles ? Quel privilege avoient-ils de se multiplier malgré leurs blasphêmes contre la divinité de JESUS-CHRIST ? Et où est-ce que Dieu a promis que les Sociniens ne parviendroient jamais à ce nombre ? Mais s'il a voulu avoir des élus dans plusieurs sociétés divisées, où a-t-il dit que le grand nombre lui fût nécessaire pour y en avoir ? à quel nombre s'est-il fixé ? & s'il méprise le petit nombre, pouvoit-il avoir des élus parmi les Luthériens & les Calvinistes, au commencement de leur secte où l'on sait que leur nombre étoit plus petit & leurs sociétés moins formées que ne sont celles qui

XLIV.
Que le ministre avoue qu'on se sauroit parmi les Sociniens s'ils faisoient nombre, & qu'il se moque en disant que cela veut dire sans nombre impossible.
Var. liv. 15, n. 79.
Jur. Lett. 10. p. 79.

Préj. pag. 6.
Syst. pag. 125.

restent aux Sociniens? Ne voit-on pas qu'on se moque lorsqu'on dit de pareilles choses, & qu'on insulte en soi-même à la credulité d'un foible lecteur?

XLV.
Autre illusion du ministre, & que selon la doctrine on se peut sauver en communiquant à l'échors avec les Sociniens.
Lettre. 10.

Mais voici une seconde réponse. J'ai ajouté, dit-il, *en meme-tems, que s'il y avoit des élus (dans une telle société) Dieu se les seroit conservés par miracle, comme il a fait dans le Papisme; c'est-à-dire, qu'il peut y avoir des élus & des orthodoxes cachez dans la communion des Sociniens; mais ce n'est pas à dire qu'on put être sauvé dans la communion des hérésies Sociniennes.*

Nouvelle illusion: car que veut dire qu'il y peut avoir des élus cachez dans la communion des Sociniens? Est-ce à dire qu'il peut y avoir de vrais Chrétiens cachez au milieu des Sociniens? Ce n'est rien dire, car il y en a bien parmi les Turcs & parmi les autres Mahometans. Il faut donc dire, comme il est prouvé dans l'Histoire des Variations, qu'il y a des élus dans la communion extérieure des Sociniens, qui assistent à leurs assemblées, à leurs prêches, à leur cene, si vous le voulez, sans aucune marque de detestation, & qui entendent tous les jours blasphémer contre JESUS-CHRIST dans les assemblées où ils vont pour servir Dieu: c'est ce qu'on a objecté à M. Jurieu dans le Livre des Variations; c'est à quoi ce ministre ne répond rien: mais il demeure muet à une objection bien plus importante.

Var. 15. v.
8c.

XLVI.
Que le ministre a accordé encore la tolerance aux Ariens & aux Sociniens.
Var. 15. n.
8o.

Je lui ai soutenu qu'on pouvoit selon la doctrine être du nombre des *élus* de Dieu, non-seulement en communiant à l'extérieur avec les Ariens, mais encore *en tolerant leurs dogmes en esprit de paix.* On peut donc étendre la paix & la tolerance jusqu'à ceux qui nient la divinité de JESUS-CHRIST; ce dogme est devenu indifférent, ou du moins non fondamental. C'est tout ce que demandent les Sociniens, qui gagneront bien-tôt tout le reste si on leur accorde ce point. Mais M. Jurieu en a fait le pas, & malgré

tout ce qu'il a dit, il ne leur peut refuser la tolérance en esprit de paix qu'il a déjà accordée à leurs freres les Ariens. Le passage en est rapporté dans l'histoire des Variations; il est tiré de mot à mot du livre des Préjugez, & le ministre qui l'a vu cité dans l'histoire des Variations, n'y replique rien dans sept ou huit grandes lettres qu'il a opposées à ce livre.

Mais qu'auroit-il à y repliquer, puisque dans ces Lettres mêmes, il dit pis que tout cela, & qu'il dit qu'on s'est sauvé dans les premiers siècles, & même qu'on y a eu rang parmi les martyrs en niant l'éternité de la personne du Fils de Dieu, & l'immutabilité de sa generation éternelle? *Ce n'est pas-là*, dit-il, *une variation essentielle & fondamentale*: on peut varier là-dessus, sans varier sur les parties essentielles du mystere. Il niera encore cela, car il nie tout: mais vous venez d'entendre ses propres paroles, & il donne gain de cause aux Tolerans, qui ne sont, comme on a vu plusieurs fois, que des Sociniens déguisez.

Je ne m'étonne donc pas si ces heretiques triomphent, ni s'ils inondent de leurs écrits artificieux toute la face de la terre. Ils gagnent visiblement du païs parmi vous, puisque déjà on leur accorde des élus cachez dans leur société, & même la tolérance pour leurs dogmes principaux; mais ce qu'il y a de pis, votre ministre les combat si foiblement & par des principes si mauvais, que jamais ils ne se sont sentis plus forts, & jamais ils n'ont conçu tant d'esperance.

C'est en vain que ce ministre répond que jamais homme n'eut plus de chagrin que lui contre les Tolerans: ce n'est point du chagrin qu'il faut avoir pour ceux qui errent; car outre que le chagrin met dans le cœur de l'aigreur & de l'amertume, il fait agir par passion, & par humeur: chose toujours variable, comme aussi vous venez de voir une perpetuelle in-

Var. ibid.
Prej. legis.
1. p. 22.

Lettre 6. p.
44.

Cy dessus
n. 8. 11.
12. 21.

XLVII.
Les Sociniens plus fiers que jamais par les pas qu'on leur fait vers eux dans la Réforme précedue.

Lettre 10.
p. 79.

constance dans ce ministre; ce sont des principes, c'est une doctrine constante & suivie. qu'il faut opposer à ces novateurs; & parceque votre ministre n'a rien eu de tout cela à leur opposer selon les maximes de la Réforme, vous avez vu clairement qu'il n'a fait par tous ses discours que relever leurs espérances.

XLVIII.
Blasphème des
Sociniens,
confirmé
par la doctrine
du ministre
Jurieu.
*Hist. ref.
Pol. lib. 1.
c. 1.*

Désiez-vous, mes chers Freres, de ces dangereux esprits, de ces hardis novateurs, en un mot, des Sociniens, qui bien-tôt, si on les écouloit, ne laisseroient rien d'entier dans la religion chrétienne. Ils viennent de publier leur histoire, où ils avouent que *la vérité a cessé de paroître dans l'Eglise; depuis le tems qui suit immédiatement la mort des Apôtres; & ils racontent que Valentin Gentil, un de leurs martyrs, persecuté par Calvin & par Beze, s'opposoit fortement à la vulgaire croiance de la Trinité; qu'on a même écrit qu'en ces tems ne sachant à quoi se résoudre dans des commencemens si embarrassans & si difficiles, il lui avoit préféré le Mahometisme.* En effet, si les Sociniens & leurs prédécesseurs ont raison, le Mahometisme qui rejette la Trinité & l'Incarnation, est plus pur en ce qui regarde la divinité en general, & en particulier en ce qui regarde la personne de JESUS-CHRIST, que n'a été le christianisme depuis la mort des Apôtres. La doctrine du Fils de Dieu est plus pure dans l'Alcoran que dans les écrits de nos premiers Peres. Mahomet est un docteur plus heureux que ne l'ont été les nôtres, puisque ses disciples ont persisté dans sa doctrine, au-lieu que les Chrétiens ont abandonné celle des Apôtres, qui est celle de JESUS-CHRIST même, incontinent après leur mort. Vous avez horreur de ces blasphêmes & avec raison. Ouvrez-donc les yeux, mes chers Freres, & voyez où l'on vous mene, puisque déjà on vous dit, à l'exemple des Sociniens, que les disciples des Apôtres & les Martyrs, dont la passion a suivi la leur de si près, ont telle-

ment degeneré de leur doctrine, qu'ils lui ont même préféré la philosophie avec des erreurs aussi capitales que celles que vous venez d'entendre.

Mais vous entendrez dans la suite, des choses bien plus étranges que celles que j'ai relevées dans ce discours, & si étonnez de tant de foiblesses, de tant de contradictions, des égaremens si étranges de votre ministre, vous vous demanderez à vous-mêmes, comment il se peut faire, je ne dis pas qu'un theologien, mais qu'un homme, quel qu'il soit, pour peu qu'il ait de bon sens, y soit tombé. Souvenez-vous qu'il est écrit, *que Dieu envoie l'esprit de vertige, l'esprit d'étonnement, & une efficace d'erreur à ceux qui résistent à la vérité*; & cela véritablement par un jugement terrible sur les docteurs de mensonge; mais en même-tems, mes chers Freres, par un conseil de misericorde sur vous & sur tous ceux qui sont abusez & prévenus; afin, comme je l'ai dit au commencement avec saint Paul, *que la folie de ces séducteurs étant connue de toute la terre*, le progrès de la séduction soit arrêté, & qu'on revienne du schisme & de l'erreur. C'est à quoi Dieu vous conduit si vous n'êtes point sourds à sa voix. Considérez l'état où vous êtes: votre prétendue Réforme, à ne regarder que les soutiens du dehors, ne fut jamais plus puissante ni plus unie. Tout le parti Protestant se ligue, & a encore trouvé le moien d'entraîner dans ses desseins tant de puissances Catholiques qui n'y pensent pas assez. Votre ministre triomphe, & avec un air de prophete il publie dans toutes ses Lettres que c'est-là vraiment un coup de Dieu: mais il y a des coups de Dieu de plus d'une sorte. Pendant qu'à l'exterieur la Réforme est plus redoutable, & tout ensemble plus fiere & plus menaçante que jamais, elle ne fut jamais plus foible dans l'interieur; dans ce qui fait le cœur d'une religion. Sa doctrine n'a jamais paru plus déconcertée;

XLIX.
Conclusion de ce discours.
Réflexion sur l'état présent du parti Protestant.

II. XIX.
14. XIX.

2. Thesal.
2. 11.

tout s'y dément, tout s'y contredit; vous en avez déjà vu des preuves surprenantes; vous en verrez d'autres dans la suite, mais ce que vous voyez déjà est assez étrange. Jamais on ne mit au jour tant de monstrueuses erreurs; jamais on n'écoula tant de fables, tant de vains miracles, tant de trompeuses prophéties: la gloire du christianisme est livrée aux Sociniens; le mal est monté jusqu'à la tête, & les plus celebres docteurs sont ceux qui s'égarent davantage. Ainsi la mesure semble être au comble, & il est tems ou jamais d'ouvrir les yeux. Dieu est assez bon & assez puissant pour confondre encore les liguees, & ensemble tous les projets de la Réforme entreprenante: mais quand, contre toute apparence, elle auroit remporté autant de victoires que les prophetes lui en promettoient, ceux qui s'y laisseroient tromper ne seroient jamais qu'un troupeau errant, enivré du succès, & ébloui par les esperances du monde.





S E C O N D
A V E R T I S S E M E N T
A U X P R O T E S T A N S

LA RÉFORME CONVAINCUE D'ERREUR ET D'IMPIÉTÉ PAR
M. JURIEU.

Vous avez vu, Mes chers Freres, selon ma promesse, dans un premier Avertissement, le Christianisme flétri & le Socinianisme autorisé par votre ministre. Vous avez été étonnez de ce qu'il a dit en faveur d'une secte qui se vante d'avoir porté la Réforme à perfection, en niant la divinité du Fils de Dieu, & en affoiblissant tout le christianisme. Mais cessez de vous arrêter à tant de choses étranges que vous vu qu'il a avancées sur le sujet des Sociniens: il en a dit de plus essentielles contre lui-même, & contre toute la Réforme, puisqu'il l'a chargée d'erreurs capitales & dans son commencement & dans son progrès. Il en a dit encore de plus importantes en

I.
Dessein
des deux
Avertis-
semens
suivans.

Vol. IV. E 3

faveur de l'Eglise Catholique, puisqu'il a dit qu'on se peut sauver dans sa communion. Il a dit tout cela, Mes Freres; vous l'allez voir dans la dernière évidence. Il a nié de l'avoir dit: vous ne le verrez pas moins clairement. Il ne s'agit pas de conséquences que je veuille tirer de sa doctrine: ce sont des termes formels pour l'affirmative & formels pour la négative que j'ai à vous rapporter; c'est-à-dire, qu'il y a des veritez contraires à la Réforme, & favorables à l'Eglise, si claires qu'un ministre ne les a pu nier, & à la fois si décisives contre lui qu'il a honte de les avoir avouées. Si à ce coup vous n'ouvrez les yeux, vous les aurez bien assoupis. Commençons.

II.
Emporte-
ment du
ministre,
qui appel-
le l'au-
teur de l'
histoire
des Va-
riations
au juge-
ment de
Dieu
comme
un calom-
niateur.
Lett. 10. p.
77.

Ecoutez-le, Mes Freres; c'est lui qui parle dans la dixième Lettre de cette année, & la cinquième de celles qu'il oppose aux Variations. Il s'agit d'une addition au Livre XIV. qui a jetté M. Jurieu dans d'étranges emportemens. Si, dit-il, cette addition est importante, c'est à faire voir le caractère de M. Bossuet; car il est vrai que rien n'est plus propre à le faire reconnoître dans le monde pour un déclamateur sans honte & sans sincérité. Voici la cause de ces reproches. On trouve, continue-t-il, dans cette belle addition, que je suis demeuré d'accord que Luther dans son Livre De servo arbitrio, avoit employé des termes trop durs au sujet de la nécessité qui repose sur la volonté; & tout ce que j'ai conclu, c'est que l'on ne doit pas condamner les gens sur des expressions dures, quand les sentimens dans le fond sont innocens, & qu'on se doit tolerer dans ces expressions. Il poursuit. On trouvera dans cette addition ces paroles pleines de calomnies & indignes d'un homme d'honneur: M. Jurieu a raison d'avouer de bonne foi des Reformateurs en général, qu'ils ont enseigné que Dieu pouvoit les pécheurs aux crimes énormes. M. Jurieu n'a point avoué cela; & M. Bossuet rendra compte quelque jour devant Dieu d'une imputation aussi fautive & aussi maligne.

Mais s'il craignoit ce jugement de Dieu où il m'appelle, il songeroit qu'un jour on y recitera ces paroles, où traitant la paix avec les Lutheriens, après leur avoir reproché que leurs premiers Réformateurs, c'est-à-dire, Melancton & Luther même, ont approuvé du moins par leur silence les écrits du Calvin, ceux de Zuingle, ceux de Zanchius que les Lutheriens d'aujourd'hui accusent de ce détestable Particularisme, comme ils l'appellent, qui ôte le libre arbitre & fait Dieu auteur du péché: il continue ainsi son discours: *Mais ce n'est pas seulement par leur silence, ou par l'approbation que vos Réformateurs ont été de dire prédestinateurs, & ont enseigné EN PAROLES EXPRESSES, & encore des plus dures, le particularisme, la prédestination & la réprobation avec une nécessité qui provient de la force des decret. Que Melancton paroisse le premier: c'est de lui qu'est cette parole que nos calomnieurs ont tant relevée. Que l'adultère de David & la trahison de Judas n'est pas moins l'œuvre de Dieu que la conversion de Saint Paul.*

III.
Dieu auteur du péché.
Premier blasphème de la Réforme, prouvé par le ministre Jurieu. Paroles de Melancton approuvées par Luther.
Consult. de l'innocent. p. 209.

Il cite en marge le commentaire de cet auteur sur le Ch. 8. aux Romains, où il est vrai qu'on trouve en autant de mots cet execrable blasphème. Sont-ce donc là seulement des paroles dures, comme M. Jurieu avoué qu'il en a lui-même imputé aux premiers Réformateurs, ou, comme nous le disons, une doctrine abominable? Il continue: *Mais on lisoit ces paroles dans les premières éditions des lieux communs de Melancton: La divine prédestination ôte la liberté à l'homme, car tout arrive selon ses decret. dans toutes les creatures; & non-seulement les œuvres extérieures, mais encore les pensées intérieures.* Tout arrive selon les decret. de Dieu, & au-dedans & au-dehors de l'homme: par conséquent toutes ses pensées bonnes & mauvaises, & autant les crimes que les bonnes œuvres; & de-peur qu'on ne crût que Melancton eût enseigné ces blasphêmes sans l'aveu de Luther, M. Jurieu ajoute: *Luther a vu cela, & il*

Jur. ibid.

a approuvé le livre de Melancton, jusqu'à le juger digne non-seulement de l'immortalité, mais encore d'être inséré parmi les Ecritures canoniques. Il cite pour le prouver le livre du serf arbitre de Luther, où il est vrai que se trouve cette approbation très-expresse des blasphèmes de Melancton; & pour ne laisser aux Lutheriens aucun moyen de s'échaper, il se fait cette objection: Mais, dites-vous, Melancton a retracté cette opinion dans les éditions suivantes de ses lieux communs, au titre de la cause du péché. Il est vrai, il l'a retractée & avec raison: car qui pourroit souffrir cette parole QUI DETRUIT TOUTE RELIGION, Que la divine prédestination ôte à l'homme son libre arbitre? Voilà l'objection proposée, & Melancton bien convaincu d'avoir enseigné une impiété manifeste, & détruit toute Religion. Mais de-peur qu'il ne lui échape non plus que son maître Luther, il ajoute premierement contre Melancton, qu'il n'a retracté cette opinion que mollement & en doutant; & contre Luther, que lorsqu'il approuva les lieux communs de Melancton, ils n'avoient point encore été corrigés; donc, poursuit-il, il a admis cette dure opinion de la prédestination qui ôtoit le libre arbitre à l'homme. Est-ce-là dire seulement des paroles dures, & non pas admettre une opinion qui détruit toute religion, & établit l'impiété?

IV.
Pareils
blasphèmes
trouvez dans
Luther
par le mi-
nistre Ju-
rieu.
Consult. 16.

C'est assez pour confondre ce téméraire ministre dans le jugement de Dieu où il m'appelle: mais il passe encore plus avant, & voici comme il parle de Luther: Il n'a pas seulement approuvé les paroles de Melancton, mais il en a dit de même dans le livre du serf arbitre, dont le titre seul fait connoître le sentiment de l'auteur. Ecoutons donc comme il parle: C'est le fondement de la foi de croire, que Dieu est clement, quoiqu'il sauve si peu d'hommes, & en danne un si grand nombre; de croire qu'il est juste, quoiqu'il nous FASSE DANNABLES nécessairement PAR SA VOLONTE, en-sorte qu'il semble prendre plaisir au supplice des malheureux, & plus digne de haine

que d'amour. Si donc je pourrais entendre par quelque moyen que Dieu est miséricordieux & juste, pendant qu'il ne fait paroître que colere & injustice, je n'aurois pas besoin de foi. Dieu caché dans sa Majesté, ni déplore la mort des pécheurs, ni ne la détruit; mais il opere la vie & la mort, & toutes choses dans tous. Il ne veut point la mort du pécheur, EN PAROLE, JE L'AVOUE, mais il la veut par cette secrète & impenetrable volonté. Voilà les paroles de Luther, où il reconnoît que Dieu fait les hommes d'annables par sa volonté, & les fait inévitables & nécessairement d'annables. Les faire d'annables de cette sorte, c'est sans doute les faire pécheurs, & Luther l'enseigne ainsi en termes formels, puisqu'il prouve ce qu'il avance en disant, qu'il fait toutes choses, & par conséquent le péché dans les hommes. D'où il s'ensuit que Dieu veut effectivement & leur péché & leur perte, quoiqu'à l'entendre parler (c'est toujours Dieu qu'il entend) il fasse semblant de ne les vouloir pas, *in verbo scilicet*. Qui jamais parla ainsi de Dieu, si ce n'est ceux qui n'en croient point, ou qui ont perdu toute la révérence qu'inspire naturellement un si grand nom? Voilà ce que M. Jurieu a tiré du livre du serf arbitre de Luther; & il ose encore prendre Dieu en son redoutable tribunal à témoin, comme il n'attribue à Luther que des paroles trop dures, pendant qu'il le convainc avec tant de force de ces execrables sentimens. Mais il le presse encore par des paroles tirées de ce même livre du franc arbitre: *C'est en vain*, disoit Luther, *qu'on tâche d'excuser Dieu en accusant le libre arbitre. S'il a prévu la trahison de Judas, Judas étoit fait traître PAR NECESSITE, & il n'étoit point en son pouvoir ni dans celui d'aucune creature de faire autrement ni de changer la volonté de Dieu.* En est-ce assez pour convaincre Luther? Mais pour ne lui laisser pas le loisir de respirer, le ministre lui reproche encore d'avoir dit: *Si nous trouvons bon que Dieu couronne des indi-*

Page 222.

gues, il ne faut pas trouver moins bon qu'il donne des innocens : en l'un & en l'autre, il est excessif selon les hommes ; mais il est juste & véritable en lui-même. C'est maintenant une chose incompréhensible de donner les innocens ; mais on le croit jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit révélé. C'est donc l'objet de la foi, que Dieu donne les innocens & les fait lui-même coupables ; puisque les faire damnables, comme dit Luther, & les faire pécheurs & coupables, c'est la même chose ; & voilà, selon Luther, le grand mystère qui nous sera révélé dans la vision bienheureuse.

ibid. Luther est terriblement pressé, vous le voyez ; mais le ministre revient encore à la charge : Voici, dit-il, par où il finit ; c'est toujours de Luther qu'il parle : Si nous croions qu'il est vrai que Dieu prévoit & préordonne toutes choses, & que d'ailleurs il n'est pas possible qu'il se trompe, ou qu'il soit empêché dans sa science & dans la prédestination, & enfin que rien ne se fait sans sa volonté : la même raison nous fait voir qu'il ne peut y avoir aucun libre arbitre ni dans l'homme, ni dans l'ange, ni dans aucune creature. Tout ce qui se fait par nous dans ce qui regarde le salut & la damnation, se fait par une pure nécessité, & non point par le libre arbitre : l'homme n'en a point ; il est esclave & captif de la volonté de Dieu ou de celle de Satan ; en sorte qu'il n'a aucune liberté ni libre arbitre de se tourner d'un autre côté ou de vouloir autre chose, tant que l'esprit ou la grace de Dieu dure en l'homme : & j'appelle nécessité, poursuit Luther cité par le ministre, non pas la nécessité de contrainte, mais celle d'immuabilité ; & le reste toujours soutenu de la même force ; ce qu'il achève de prouver par Calixte Luthérien, dont voici les propres termes citez par M. Jurieu : Tout le but du livre de Luther est de faire voir que toutes les actions des hommes, & tous les evenemens qui en dépendent, ne peuvent arriver autrement qu'ils arrivent ; ni se faire avec contingence ou par la volonté du

libre arbitre de l'homme, mais par la pure & unique volonté, disposition & ordre de Dieu. Ce n'est donc pas seulement le sentiment de Luther, que Dieu veut & fait tout le bien & tout le mal qui se trouve dans le monde, mais c'est-là encore tout le but de son traité du serf arbitre; & ce n'est pas seulement M. Jurieu ou les Calvinistes qui objectent ces énormes excès à Luther, mais ce sont encore ses sectateurs mêmes & les Lutheriens les plus doctes & les plus célèbres, du nombre desquels est Calixte, dont les paroles citées par le ministre Jurieu se trouvent en effet dans le livre de ce fameux Lutherien intitulé, *Jugement sur les controverses*, &c.

Et parcequ'on pourroit penser que Luther auroit dit ces choses comme douteuses ou problematiques, continue M. Jurieu: au contraire, dit ce ministre, il les pose comme des dogmes certains qu'il n'est ni permis ni sur de révoquer en doute; & pour les prouver, il allègue ces paroles par où Luther conclut: *Ce que j'ai dit dans ce livre, je ne l'ai pas dit comme en disputant ou en confessant, mais je l'ai assuré & je l'assure, & je n'en laisse le jugement à personne, mais je conseille à tout le monde de s'y soumettre.* Ce qu'il veut qu'on reçoive avec une entière soumission, c'est que tout est nécessaire d'une absolue nécessité: & souvenez-vous, poursuit-il, vous qui m'écoutez, que c'est moi qui l'ai enseigné; en-sorte qu'il ne paroît pas seulement que Luther a établi ces dogmes impies, mais encore qu'il les a établis avec toute la certitude qu'on peut jamais donner à un dogme, comme un des fondemens qu'il veut le plus inculquer à ses sectateurs.

Si j'avois à convaincre Luther devant Dieu & devant les hommes de ces horribles impietez, je ne produirois autre chose que ce que produit ici M. Jurieu. Mais pour le convaincre lui-même d'avoir regardé tous ces discours de Luther non-seulement comme durs,

V.
M. Jurieu démontre que Luther a établi ces blasphèmes comme dogmes capitaux & ne les a jamais retraités. *ibid.*

mais comme impies; & non-seulement comme contenant des expressions excessives, mais encore comme contenant des dogmes affreux; je n'ai encore qu'à produire ces paroles de ce ministre au Lutherien Sculten.

Jur. Ibid. Voilà, lui dit-il, toute cette suite de dogmes que vous appelez dans nos auteurs de grands monstres, des monstres affreux & horribles. Voilà tous nos dogmes, & beaucoup plus que nous n'en disons, & ce que nous serions bien fâchez de dire. C'est donc de tous ces dogmes qu'on vient de voir, & dont il témoigne lui-même tant d'horreur, qu'il a convaincu Luther; & afin de ne nous laisser aucun doute de ce qu'il déteste dans ce chef de la Réforme, après avoir rapporté tous les dogmes qu'il en reçoit, Nous embrassons, dit-il, de tout nôtre cœur tous ces dogmes de Luther; mais en voici qui lui sont propres: Que Dieu par sa volonté nous REND DANNABLES NECESSAIREMENT; que c'est en vain qu'on excuse Dieu en accusant le libre arbitre; qu'il n'étoit point au pouvoir de Judas de n'être point traître; que Dieu damne les hommes par sa propre volonté; qu'il damne des innocens comme il couronne des indignes; qu'il ne peut y avoir de libre arbitre, ni dans l'ange, ni dans aucune creature, & que tout ce qui se fait par nous, se fait non point par le libre arbitre, mais par une pure nécessité. Nous rejettons, poursuit-il, toutes ces choses, & nous les rejettons AVEC HORREUR, comme choses QUIDETRUISSENT TOUTE RELIGION, & qui ressentent le MANICHEISME. Je le dis à regret, & malgré moi, favorisant autant que je puis la mémoire de ce grand homme: grand homme, comme vous voyez, qui vomit des impietez & des blasphêmes qu'on n'entendra peut-être pas dans l'enfer même: mais voilà les grands hommes de la Réforme, & voilà comme ils sont traités par ceux-là mêmes qui font profession de les révéler.

Et parcequ'on pourroit penser en faveur de Luther qu'il auroit du moins changé de sentiment, quoiqu'

En avoir en un seul moment de si dânnables , & avoir commencé par de tels blasphèmes la réformation de l'Eglise , ce seroit toujours une preuve d'un homme livré à Satan ; il ne laisse pas même aux Lutheriens cette misérable consolation : Car, poursuit-il, ^{Jur. Ibid. 217.} on me dira qu'il s'est retracté ; mais qu'on me montre ou est cette retractation. On ne voit, dit-il, sur le libre arbitre aucune retractation. S'il a retracté & condamné son livre du libre arbitre , où est l'anathème qu'il lui a dit ? comment l'a-t-il laissé parmi ses ouvrages ? Il a parlé plus doucement dans la ruse Saxonique , en reconnoissant le libre arbitre dans les choses civiles & morales , & pour les autres extérieures de la loi ; mais il ne nie nulle part ce qu'il avoit assuré dans son livre du serf arbitre ; & on peut aisément concilier ce qu'il a dit dans ces deux livres . Il le concilie en effet , en remarquant que Luther pourroit avoir admis le libre arbitre , en entendant sous ce mot , qu'on n'agit pas malgré soi , mais très-volontairement ; ce qui , poursuit-il , n'empêcheroit pas qu'il ne fût toujours véritable , comme Luther l'avoit dit dans le livre du serf arbitre , que Dieu par sa volonté rend les hommes nécessairement dânnables ; & que par sa pure volonté il donne des innocens ; Luther , dit-il , n'a point retracté cela : Il a raison ; on a quelque part adouci , quoique foiblement , les expressions ; on a nommé le libre arbitre même dans la confession d'Ausbourg , sans bien expliquer ce que c'étoit ; mais on ne trouve en aucun endroit la condamnation d'un livre si abominable , ni aucune retractation de tous ces excès. Il ne falloit pas attendre de Luther que jamais il avouât ou qu'il crût avoir failli , & il valoit mieux certainement laisser en leur entier tous les blasphèmes du livre du serf arbitre , que de se rabaisser jusques-là.

Ainsi le Lutherien n'a point de réplique ; & le bien-heureux Luther (car c'est ainsi qu'on affecte de

le nommer dans le parti) demeure convaincu par notre ministre, non-seulement d'avoir commencé la Réforme, mais encore d'avoir perseveré jusqu'à la fin dans cette impiété.

Il est donc plus clair que le jour, que le ministre n'a pas seulement avoué, mais encore qu'il a prouvé invinciblement les impietez de Luther; & s'il les nie maintenant, s'il tâche de revoquer son aveu, c'est qu'il a honte pour la Réforme, de la voir commencer par des blasphèmes, & de lui voir pour ses chefs des blasphémateurs & des impies; & si pour repousser ce juste & inévitable reproche, il s'emporte jusqu'à m'appeller au redoutable tribunal de Dieu, & à invoquer contre moi à témoin ce juste juge: il ressemble manifestement à ces profanes qui se servent d'un si grand nom pour éblouir les simples, & donner de l'autorité au mensonge.

VI.
Calvin & Beze convaincus d'avoir dit les mêmes choses que le ministre Jurieu a reconnu pour des blasphèmes, & qu'il n'a osé les excuser tout-à-fait d'impie-
té.

Var. 32.
32. 34.
Addit. 9.
Jur. de
pag. 214.
Var. Ibid.

Ce n'a donc pas été une calomnie, mais une vérité, non-seulement avouée, mais encore démontrée par M. Jurieu, de dire que les Réformateurs ont fait Dieu auteur du péché. Ce ministre passe déjà condamnation pour Luther & pour Melancton, c'est-à-dire, pour les premiers des Réformateurs. Mais j'ai fait voir que Calvin & Beze n'en avoient pas moins dit que les deux autres, & qu'aussi M. Jurieu, sans oser entreprendre de les justifier, n'en avoit pu dire autre chose, sinon qu'ils étoient sobres en comparaison de Luther: ce qui montre, non pas qu'il les croit innocens, mais qu'il les croit seulement moins coupables, c'est-à-dire, moins impies & moins grands blasphémateurs. Mais en cela il se trompe: car j'ai produit les passages de Calvin & de Beze, où ils disent que Dieu fait toutes choses selon son conseil défini, voire même celles qui sont méchantes & execrables; qu'ayant ordonné la fin, qui est de glorifier sa justice dans le supplice des reprobés, il faut qu'il ait quant

Et quant ordonné les causes qui amènent à cette fin, c'est-à-dire sans difficulté, les péchés; que le péché du premier homme, quoique volontaire, est en même tems nécessaire & inévitable; qu'Adam n'a pu éviter sa chute, & qu'il ne laisse pas d'en être coupable; qu'elle a été ordonnée de Dieu, & qu'elle étoit comprise dans son secret dessein; qu'un conseil caché de Dieu est la cause de l'endurcissement; qu'on ne peut nier que Dieu n'ait VOULU ET DECRETE LA DESERTION d'Adam, puisqu'il fait tout ce qu'il veut: que ce decret fait horreur, mais qu'enfin on ne peut nier que Dieu n'ait prévu la chute de l'homme, puisqu'il l'a voit ordonnée par son decret; qu'il ne faut point se servir du terme de permission, puisque c'est un ordre exprès; que la volonté de Dieu fait la nécessité des choses; & que tout ce qu'il ordonne arrive nécessairement; que c'est pour cela qu'Adam est tombé par un ordre de la providence de Dieu, & parceque Dieu l'a voit ainsi trouvé à propos; que les réprouvés sont inexcusables, quoiqu'ils ne puissent éviter la nécessité de pécher, & que cette nécessité leur vient par ordre de Dieu; que Dieu leur parle, mais que c'est pour les rendre plus sourds; qu'il leur envoie des remèdes, mais afin qu'ils ne soient point guéris; & que si les hommes veulent repliquer qu'ils n'ont pu résister à la volonté de Dieu, il les faut laisser plaider contre celui qui saura bien défendre sa cause, sans qu'il soit permis, comme on voit, de la défendre, en disant qu'il laisse l'homme à sa liberté, & qu'il ne veut point son péché. Voilà ce qu'on dit Calvin & Beze, ce qui, comme on voit, n'est pas moins mauvais que ce qu'on dit Luther & Melancton.

Aussi voyons-nous manifestement que si le Calviniste ferme la bouche au Lutherien sur son Melancton & sur son Luther, le Lutherien ne remporte pas un moindre avantage sur les Calvinistes: car écoutez comme les presse le docteur Gerard: Qu'ils donnent donc gloire à Dieu, & à la vérité en desavouant

VII.
Que le
ministre
Jurieu n'a
rien eu à
dire aux
Lutheriens,
qui
convain-
quent les

Calvini-
stes des
mêmes
blasphè-
mes dont
les Calvi-
nistes les
convain-
quent, &
qu'il a a-
voué le
fait.
Ger. de
clest. &
reprob. ap.
10. n. 117.
Jug. sur les
Atheis. p.
143.

publiquement telles & semblables expressions qui se trouvent dans les écrits des gens de leur parti: Que Dieu a préordonné par un décret absolu certains hommes, & même la plupart des hommes, aux péchez & aux peines des péchez; que la providence divine a créé quelques hommes afin qu'ils vivent dans l'impiété; que Dieu pousse les méchans aux crimes énormes; que Dieu en quelque sorte est cause du péché: qu'ils condamnent de semblables propositions qui se trouvent en autant de termes dans leurs écrits publics, s'ils veulent être reconciliez avec l'Eglise. Voilà les impietez que les Lutheriens reprochent aux Calvinistes; & le passage qu'on vient de voir du docteur Gerard est cité mot à mot par M. Jurieu. Mais qu'y répond ce ministre? Nie-t-il le fait? Je veux dire, nie-t-il que ceux de son parti aient enseigné que Dieu préordonne les hommes aux péchez, les pousse aux crimes énormes & soit en quelque sorte cause du péché? Point du tout. Voici la réponse: Il est vrai: nous reconnissons qu'entre ces expressions il y en a de trop dures. Nous n'avons pas pour nos auteurs la même soumission que ces messieurs les Lutheriens ont pour Luther, & nous ne nous faisons pas une honte d'abandonner leurs manieres quand elles nous paroissent propres à scandaliser, & dures à digerer. Telles sont celles que nous venons de voir, dont aussi nul des nôtres NE SE SERT PLUS AUJOURD'HUI, & dont on ne s'est plus servi DEPUIS CENT ANS.

Ibid. p.
143.

VIII.
Que le
ministre
Jurieu dit
pour tou-
te excuse,
que la Ré-
forme s'
est corri-
gée de ces
blasphè-
mes de-
puis cent
ans; mais
qu'en mê-
me tems

Il avoué donc en termes formels que ses auteurs ont avancé ces propositions impies; Que Dieu préordonne au péché; que Dieu pousse aux crimes énormes; qu'il est en quelque sorte cause du péché. Il ne sert plus rien de le nier, ni de dire que je lui fais une calomnie aussi fausse que maligne, en disant qu'il a avoué des Réformateurs en général, & même de ceux de son parti, qu'ils enseignent que Dieu pousse l'homme aux crimes énormes; le docteur Gerard lui reproche que cette proposition & d'autres aussi impies se trouvent en

autant de mots dans ses auteurs. Loin de dire ici qu'il fait voir qu'elle y persevere encore, & qu'elle ne s'est corrigée qu'en apparence.

on le calomnie, ou d'appeller le Docteur Gerard au redoutable tribunal de Dieu, il confesse tout, quoiqu'il tâche de pallier ce fait honteux, & d'adoucir ces propositions qui sont autant de blasphèmes, en les appellent seulement *des expressions trop dures & des manieres propres à scandaliser*; enfin il avouë la chose: ces propositions se trouvent dans les auteurs du Calvinisme comme dans ceux du Lutheranisme: il n'y a point d'aveu plus formel que de dire tout simplement, *Il est vrai*: la Réforme ne trouve d'excuse à cet excès, qu'en disant qu'on n'y tombe *plus depuis cent ans*, & se trouve bien honorée pourvû qu'on accorde qu'elle n'a été que soixante ou quatre-vingt ans dans le blasphème. Mais encore n'aura-t-elle pas cette miserable excuse: on lui montre qu'elle y est encore, & on le montre par les paroles du ministre même qui la défend. Si elle étoit bien revenue de l'abominable erreur de faire Dieu auteur du péché; de dire qu'il le *préordonne & pousse les hommes aux crimes énormes*, elle ne diroit pas seulement que ce sont *des expressions trop dures, des manieres propres à scandaliser, & dures à digerer*: car en parler de cette sorte, c'est en avouant qu'on a avancé des propositions si impies, soutenir qu'au fond on les tient encore pour veritables; qu'on tient, dis-je, pour veritable, que *Dieu pousse aux crimes énormes, & qu'il est cause du péché*. Que le ministre ne réponde pas que selon la proposition on dit qu'il en est cause *en quelque sorte*: car outre que ce pitoiable adoucissement ne se trouve pas dans les autres propositions qu'on vient de voir, c'est en se tenant à celle-ci, une proposition assez impie contre le Saint d'Israël, que le faire *en quelque sorte*, & pour peu que ce soit, cause du péché; car c'est de quoi il est éloigné jusqu'à l'infini par la sainteté, par la bonté, par la perfection: il n'est donc cause du péché

Lettre 10. en aucune sorte. Le ministre veut s'imaginer que ses auteurs, qui ont dit que Dieu le préordonne, & que Dieu y pousse, n'entendoient pas néanmoins le lui attribuer. Mais que falloit-il donc dire pour cela, si ce n'est pas assez de dire que Dieu préordonne, que Dieu pousse, que Dieu est cause? Qu'il pense donc tout ce qu'il voudra de ses Réformateurs, le fait demeure pour constant : les propositions impies, qui font Dieu cause du péché, le trouvent non par conséquence, mais en termes formels dans leurs écrits. S'il ne tient qu'à dire que ce sont seulement des expressions ou des manières trop dures, j'excuserai quand il me plaira toutes les impietez & tous ceux qui les proferent, & dans le fond il n'y aura plus de blasphémateurs ni d'heretiques.

IX.
Que loin
d'avoir
justifié la
Réforme
de l'erre-
ur de
faire Dieu
auteur du
péché, M.
Jurieu en
est lui-
même au-
tant con-
vaincu que
Luther
qu'il en
convainc.
Lettre 10.
p. 76.
Hist. des
Var. liv.
14. n. 43.
Jur. Jug.
sur les
Méth. scél.
15. p. 129.
130.

Mais voici bien plus. Je maintiens à la Réforme & à M. Jurieu, que les adoucissements qu'ils prétendent avoir apportez à leurs expressions depuis cent ans, ne sont qu'en paroles, & qu'ils croient toujours dans le fond que Dieu est la vraie cause du péché. M. Jurieu cite ces paroles du livre des Variations: Car enfin tant qu'on ôtera au genre humain la liberté de son choix, & qu'on croira que le libre arbitre subsiste avec une entière & inévitable nécessité, il sera toujours véritable, que ni les hommes ni les anges prévaricateurs n'ont pas pu ne pas pécher; & qu'ainsi les péchez où ils sont tombés sont une suite nécessaire des dispositions où le Créateur les a mis, & M. Jurieu est de ceux qui laissent en son entier cette inévitable nécessité. Voilà en effet mes propres paroles, & on m'avouera qu'il n'y a aucune réponse à une preuve si concluante, que de nier cette entière & inévitable nécessité de pécher, ou de bien faire: mais M. Jurieu ne la nie pas; au-contraire, il la reconnoît, comme on va voir. M. de Meaux, dit-il, de-vroit nous apprendre comment la prédetermination physique des Thomistes subsiste avec l'indifférence de la volonté. Il nous de-vroit faire comprendre

Lettre 10.
p. 76.

comment la grace efficace par elle-même, que lui-même défend, n'apporte à la volonté aucune nécessité. Enfin il devoit nous expliquer comment les decrets éternels qui imposent une vraie nécessité à tous les événemens, & une nécessité inévitable, ne ruinent pas la liberté. Voilà donc, selon ce ministre, en vertu des decrets de Dieu une vraie & inévitable nécessité; & cela dans tous les événemens, parmi lesquels manifestement les péchez mêmes sont compris. Qu'a dit de pis Luther pour faire Dieu cause du péché, comme ce ministre l'en a convaincu? Est-ce peut-être que Luther a dit que Dieu contraignoit les hommes à pécher malgré qu'ils en eussent, & qu'ils ne péchoient pas volontairement? Mais on a vu le contraire; & le ministre lui-même a rapporté les passages où il dit en termes formels, que la nécessité qu'il admet n'est pas une nécessité de contrainte, mais une nécessité d'immuabilité. Ainsi pour faire Dieu auteur du péché, Luther n'a dit autre chose, si ce n'est que les hommes y tomboient nécessairement, quoi-qu'en même-tems volontairement par une vraie & inévitable nécessité prévenue du decret de Dieu. Or c'est ce que dit encore M. Jurieu en termes formels: donc par la même raison qu'il a convaincu Luther d'impiété, il s'en est convaincu lui-même, & sa preuve porte contre lui.

Aussi pour aller au fond de ses sentimens, nous lui avons démontré dans le livre des Variations, qu'il pose un principe qui ne lui permet pas de décider, si c'est Dieu ou l'homme qui est l'auteur du péché. Ce principe, c'est ce qu'il dit dans son Jugement sur les Méthodes, que nous ne savons rien de notre ame, sinon qu'elle pense. Nous ne savons donc pas si elle a, ou si elle n'a pas la liberté de son choix; s'il est en son pouvoir de choisir ou ne choisir pas une chose plutôt qu'une autre: d'où il conclut en effet, que c'est une témérité de définir que la liberté est cela, ou n'est pas cela.

Ci-dessus
n. 4.

Luth. de
serv. orb.

Var. liv.
14. n. 9.
Jur. Jug.
sur les
Méth. p.
129. 130.

que pour être libre il faut être en tel ou en tel état ; qu'une telle chose , ou une autre ruine la liberté. Il pousse donc son ignorance jusqu'à ne vouloir pas sentir , quand il pèche , s'il pouvoit ne pécher pas : en faisant le philosophe il est sourd à la voix de la nature , & il étouffe sa conscience qui lui dit comme à tous les autres hommes , à chaque péché où il tombe , sur-tout à ceux où il tombe délibérément , qu'il auroit pû s'empêcher d'y tomber , c'est-à-dire , d'y consentir ; car c'est en cela que consiste le remors : & s'il fait aller son ignorance jusqu'à douter si cela est , il ignore donc aussi s'il agit ou s'il n'agit pas dans le mal comme dans le bien avec une nécessité inévitable , c'est-à-dire , s'il n'est pas poussé à l'un comme à l'autre par une force supérieure & toute-puissante ; ce qui est douter finalement , si c'est Dieu ou l'homme qui est l'auteur du péché , puisqu'une nécessité contre laquelle il ne peut y avoir en nous aucune résistance , ne peut venir que de la nature de la volonté , également déterminée au mal comme au bien , selon les dispositions où elle est mise par une force majeure , & en un mot par la force de celui qui nous donne l'être..

Voilà ce qu'on lui objecte dans le livre des Variations ; voilà d'où on a conclu qu'il ne fait encore lui-même , si c'est Dieu ou lui qui est auteur de son péché : doute qui emporte le Manichéisme , puisque s'il n'est pas constant que celui qui pèche a été libre à ne pecher pas , il n'est pas constant que le péché ne vienne pas de la nature , & qu'il n'y ait pas hors de l'homme un principe inévitable du mal autant que du bien . Il ne sert de rien d'objecter que dans toute opinion où l'on reconnoît un péché originel , on reconnoît un péché inévitable ; car pour ne nous point ici jeter sur de questions qui ne sont pas de ce sujet , il doit du moins être constant , que le péché a dû

être tellement libre dans son origine, qu'il ait été au pouvoir de l'homme de l'éviter : on ne peut donc point douter de la nature de la liberté ; & le ministre qui en veut douter , doute en même-tems du principe par lequel seul on peut assurer que Dieu n'est pas celui qui nous pousse au crime. C'est à quoi il falloit répondre s'il avoit quelque chose à dire ; mais il se tait , & montre qu'il ne sait pas qui est l'auteur du péché, de Dieu ou de l'homme.

Pour sortir de ce doute impie , il voudroit que je lui apprisse comment s'accorde le libre arbitre ou le pouvoir de faire ou ne faire pas, avec la grace efficace & les decretz éternels. Foible theologien qui fait semblant de ne savoir pas combien de veritez il nous faut croire , quoique nous ne sachions pas toujours le moïen de les concilier ensemble ! Que diroit-il à un Socinien qui lui tiendrait le même langage qu'il me tient , & le presseroit en cette sorte ? Je voudrois bien que M. Jurieu nous expliquât comment l'Unité de Dieu s'accorde avec la Trinité . Entrerait-il avec lui dans la discussion de cet accord , & s'engagerait-il à lui expliquer le secret incomprehensible de l'être divin ? Ne croiroit-il pas l'avoir vaincu , en lui montrant que ces deux choses sont également révélées , & par conséquent , malgré qu'il en ait , & malgré la petitesse de l'esprit humain qui ne peut les concilier parfaitement , qu'il faut bien que l'infinité immense de l'être de Dieu les concile & les unisse ? Mais sans nous arrêter à ce mystere , qu'est-ce en tout & par-tout que nôtre foi , qu'un recueil de veritez saintes qui surpassent nôtre intelligence , & que nous aurions non pas crues , mais entendues parfaitement & évidemment, si nous pouvions les concilier ensemble par une methode manifeste ? Car par-là nous en verrions, pour ainsi parler, tous les tenans & tous les aboutissans ; nous en verrions les dénouemens autant

X.
Qu'il appelle va-
nement à son se-
cours les Thomi-
stes & les autres
docteurs Catholi-
ques ; &
qu'il ne se
soutient
pas un
seul mo-
ment.
Lettre, 10.

que les nœuds , & nous aurions en main la clé du mystère pour y entrer aussi avant que nous voudrions. Mais cela n'est pas ainsi : & quand cela sera , ce ne sera plus cette vie , mais la future ; ce ne sera plus la foi , mais la vision. Que faut-il faire en attendant , sinon croire & adorer ce qu'on n'entend pas , unir par la foi ce qu'on ne peut encore unir par l'intelligence , & en un mot , comme dit Saint Paul , *réduire son esprit en captivité sous l'obéissance de JESUS-CHRIST* ?

2. Cor. 10.
5.

Ceux qui ne peuvent s'y résoudre ne trouvent que des écueils dans la doctrine chrétienne , & font autant de naufrages qu'ils décident de questions ; car il y a par-tout la difficulté , à laquelle si on succombe , on perit . Et pour venir en particulier à celle où nous sommes , le Socinien éprouve en lui-même la liberté de son choix : nulle raison ne lui peut ôter cette expérience ; mais ne pouvant accorder ce choix avec la préscience de Dieu , il nie cette préscience ; il succombe à la difficulté ; il se brise contre l'écueil ; & , comme dit S. Paul , *il fait naufrage dans la foi*. Le naufrage du Calviniste , qui pour soutenir la préscience ou la providence , ôte à l'homme la liberté de son choix , & fait Dieu auteur nécessaire de tous les événemens humains , est-il moindre ? Point du tout : l'un & l'autre s'est brisé contre la pierre. Celui qui tient ensemble les deux veritez que les autres commettent ensemble & détruisent l'une par l'autre ; qui les concilie le mieux qu'il peut ; & sachant bien qu'il n'est pas ici dans le lieu d'entendre , les surmonte par la foi en attendant qu'il y atteigne par l'intelligence : faudroit-il dire à M. Jurieu s'il étoit theologien , que c'est le seul qui navige sûrement , & qui seul pourra parvenir à la verité comme au port ? Que sert donc d'alleguer ici la grace efficace & les Thomistes ? Ces docteurs , comme les autres Catholiques , sont d'accord à ne point mettre dans le choix de l'homme une

1. Tim. 19.

inévitabile nécessité , mais une liberté entiere de faire & ne faire pas. S'ils ont de la peine à l'accorder avec l'immutabilité des decrets de Dieu , ils ne succombent pourtant pas à la difficulté : ils rament de toutes leurs forces pour s'empêcher d'être jettez contre l'écueil. M. Jurieu , qui pour tout brouiller lorsqu'il s'agit simplement d'établir la foi , voudroit m'engager à discuter les moïens par lesquels on tâche de l'expliquer , ne veut qu'anuser le monde ; & c'est assez qu'on ait vû que ce n'est point par des conséquences , mais par un aveu formel , que Luther , Melancton , Calvin , Beze & les autres Réformateurs ont fait Dieu auteur du péché ; que lui-même tantôt l'avouë & tantôt le nie ; que dans le fond il est prêt à retomber dans l'erreur dont il semble vouloir excuser la Réforme ; qu'il y retombe en effet sans avoir pû s'en défendre ; & que semblable à un criminel pressé par des preuves invincibles , il ne peut pas demeurer un seul moment dans la même contenance , ni se soutenir devant ses accusateurs .

En effet , ne voïez-vous pas comme il vacile ? D'abord il faisoit le fier ; & pendant que je l'accusois , il m'accusoit moi-même comme un calomniateur devant le jugement de Dieu ; mais quand le Lutherien s'est élevé contre lui , en accusant les auteurs du Calvinisme de faire Dieu cause du péché , jusqu'à nous pousser lui-même aux crimes énormes par une immuable & inévitable nécessité , il n'a pas eu de réplique , & il a dit , *Il est vrai*. Le voilà vaincu de son aveu propre , & il n'a plus songé , comme on a vu , qu'à pallier le crime. Mais il n'a pas été moins fort contre le Lutherien que le Lutherien l'a été contre lui ; & il a très-bien convaincu non-seulement Melancton , mais encore Luther lui-même , de n'avoir pas moins blasphémé que Calvin & les Calvinistes. Entendez ceci , Mes chers Freres ; les deux que nous accusons

xi.
Réflexion sur les blasphèmes des réformateurs & de la réforme .

s'accusent entre eux : nous n'avons plus besoin de parler, & ils se convainquent l'un l'autre sans se laisser aucune évasion. Car le ministre Jurieu croioit échaper; & pour pallier le mieux qu'il pouvoit les blasphèmes de son parti, il les appelle seulement des *expressions dures, des manières propres à scandaliser, & dures à digérer*. Mais il a lâché le mot contre Luther; & quoique Luther n'en ait pas dit davantage que Calvin & les Calvinistes, non content de lui attribuer, comme à eux, seulement des expressions dures, M. Jurieu est contraint par la vérité, à lui attribuer des dogmes affreux, qui tendent au *Manichéisme & renversent toute religion*. Que dira-t-il maintenant? Le fait est constant de son aveu : la qualité du crime n'est pas moins certaine; & lui-même l'a qualifié d'impie-té. Il n'y a donc plus qu'à le condamner par sa propre bouche, & dans une cause égale faire tomber sur son parti la même sentence.

1. Tim. 6.
20.

Saint Paul écrit à Timothée : *O Timothée, gardez le dépôt, en évitant les profanes nouveautez de paroles, & les contradictions de la science faussement appelée de ce nom*. Quelle nouveauté plus profane que celle de parler de Dieu comme de celui qui nous pousse aux crimes énormes, & qui en ruinant nôtre libre arbitre par ses decrets, impose aux démons comme aux hommes, la nécessité de tomber dans tous les péchez qu'ils commettent? Déjà la Réforme n'a pas évité ces profanes nouveautez dans les paroles, puisqu'elle a proféré celles-ci. Mais saint Paul ne s'arrête pas à condamner seulement les paroles; dans les paroles il a regardé le sens, & il a voulu nous faire entendre que les profanes nouveautez dans les paroles marquoient de nouveaux prodiges dans les sentimens : c'est pourquoi il a condamné dans ces paroles profanes, la science faussement nommée d'un si beau nom. Reconnaissons donc dans

la Réforme , je dis dans les deux partis , & autant dans le Calvinisme que dans le Lutheranisme , cette fausse & dangereuse science , qui pour montrer qu'elle entendoit les plus hauts mystères de Dieu , a trouvé dans ses decrets immuables la ruine du libre arbitre de l'homme , & en même tems l'extinction du remors de conscience. Car si tout , & le péché même , nous arrive par nécessité , & que nous n'ayons non plus de pouvoir d'éviter le crime que la mort & les maladies , nous pouvons bien nous affliger d'être pécheurs comme d'être sourds ou paralytiques , mais nous ne pouvons nous imputer notre péché comme une chose arrivée par notre faute , & que nous pouvions éviter : qui est précisément en quoi consiste cette douleur qu'on nomme remors de la conscience. Avec elle s'en va aussi la penitence : on se peut croire malheureux , mais non pas coupable : on se peut plaindre d'être pécheur , impudique , avare , orgueilleux , comme on se plaint d'avoir la fièvre : encore peut-on quelquefois reconnoître qu'on a la fièvre par sa faute , & pour l'avoir contractée par des excès qu'on pouvoit éviter : mais si tout , & la faute même , est inévitable , l'idée de faute s'en va ; personne ne frappe sa poitrine , *ni ne se repent de son péché*, en s'accusant soi-même , & en disant , *Qu'ai-je fait ?* la conscience dit à un chacun , *Je n'ai rien fait* qu'une force supérieure & divine ne m'y ait poussé , & Dieu m'entraîne au péché comme à la peine.

Telle est la fausse science que la Réforme a professée , quand elle a cru pouvoir pénétrer tous les mystères de Dieu ; mais voici en même tems ses contradictions. Prenez garde , disoit saint Paul , *aux contradictions de cette fausse science* : c'est que toute fausse science se contredit elle-même. Il en est ainsi arrivé à la Réforme ; & parceque la science est fausse , elle est tombée dans de visibles contradictions. Elle a fait Dieu cause du pé-

ché; elle a eu honte de cette erreur, & a voulu s'en dédire: elle a voulu qu'on crût du moins qu'elle s'en étoit corrigée, & en s'en dédisant elle a posé des principes pour y retomber. Elle y retombe en effet dans le tems qu'elle tâche de s'en excuser; & ne voulant pas avouer ce que la nature & sa propre conscience lui dictent sur son libre arbitre, elle établit dans tous les maux, même dans celui du péché, la nécessité dont nul que Dieu ne peut être auteur.

Voilà l'esprit de blasphème au milieu de ceux qui se sont dits des chrétiens réformez; & le voilà même dans ceux qu'ils appellent les Réformateurs. Le voilà dans Luther, dans Melancton, dans Calvin, dans Beze, dans les deux partis des Protestans, de l'aveu de M. Jurieu, & le voilà dans M. Jurieu lui-même, qui tâche d'en excuser la Réforme. Qu'elle écoute donc la sentence de la bouche de Dieu: *Chafsez du camp le blasphémateur & celui qui a maudit son Dieu*, c'est-à-dire, *qui a dit du mal contre lui*. Mais qui dit plus de mal contre son Dieu, que ceux qui disent qu'il fait tout le mal? Pouvoit-on le maudire davantage? l'Eglise a obéi à la voix de Dieu, & a chassé ces impies, qui aussi-bien se séparoient déjà eux-mêmes, selon la prédiction & contre le précepte de saint Jude, ou plutôt de tous les Apôtres, comme saint Jude l'a remarqué. Mais vous, ô troupeau errant, vous les avez mis à votre tête, & vous en avez fait vos Réformateurs. Ha, revenez à vous-mêmes, du moins à la voix de votre ministre, qui vous a montré le blasphème au milieu de vous!

XII.
Semi-
pelagianisme
des Lutheriens
avoué par
le ministre
Jurieu

Souvenez-vous maintenant, Mes Freres, des outrageantes paroles dont a usé M. Jurieu, en m'appellant déclamateur, calomniateur, homme sans honneur & sans foi, devant Dieu & devant son juste jugement. Vous voyez qu'il avoit tort; & il employoit cependant pour vous tromper, non-seule-

ment les expressions & les injures les plus atroces, mais encore ce qu'il y a de plus saint & de plus terrible parmi les hommes. Pour toute réparation de tous ces excès, je vous demande seulement, Mes Freres, de bien connoître & de ne vous plus laisser émouvoir à ses clameurs, lorsqu'il se plaint qu'on le calomnie. Mais passons à un autre endroit où il fait encore la même plainte, & avec une égale injustice. *Il est faux, dit-il, pareillement qu' on soit demeuré d'accord que les Lutheriens soient Semi-pelagiens.* Mais la propre preuve le refute. La voici. Car encore, continue-t-il, *qu'ils donnent à l'homme quelque chose à faire avant la grace, savoir d'écouter & de se rendre attentif; cependant, selon eux, la premiere grace est de Dieu, & c'est cette premiere grace qui fait la conversion.* Aveugle qui ne voit pas que les Semi-pelagiens n'ont jamais seulement pensé que la premiere grace, c'est-à-dire, ce qui est de Dieu, ne fût pas de Dieu; mais qu'ils étoient Semi-pelagiens, en ce qu'ils attachoient cette premiere grace à quelque chose qui dépendoit purement du libre arbitre de l'homme, comme à prier, à demander, à desirer du moins son salut, & par-là le commencer tout seul. M. Jurieu osera-t-il dire que les Lutheriens n'en font pas autant, puisqu'en mettant que la grace fait par elle-même la conversion de l'homme, ils font dépendre cette grace de l'attention que l'homme prête par lui-même à la parole de Dieu. Qu'est-ce être Semi-pelagien, si cela ne l'est? Car être Semi-pelagien, n'est pas nier que Dieu n'acheve l'ouvrage, c'est-à-dire qu'il ne l'acheve que parceque l'homme l'a auparavant commencé. La grace, dit le Lutherien, est inséparablement attachée à la parole, d'où elle ne manque jamais de sortir avec efficace. A la bonne heure. L'homme qui se rend attentif à la prédication, aura sans doute la grace selon ces principes. Je le veux bien. Mais pour-

quoi aura-t'il la grace ? Parcequ'il s'est rendu attentif. Je le veux encore. Allons plus avant. Est-ce la grace qui lui a donné cette attention, ou bien se l'est-il donnée à lui-même ? C'est lui-même, dit le Lutherien. Il se doit donc à lui-même d'avoir la grace : c'est à lui-même qu'il doit le commencement de son salut. Non, dit M. Jurieu ; la grace prévient & se présente d'elle-même avant tout acte de volonté. Illusion. Car quelle est la grace qui se présente de cette sorte ? C'est la grace de la doctrine & des promesses, c'est-à-dire, la grace des Pelagiens anciens & modernes ; la grace que ces heretiques, que les Sociniens, que les Pajonistes, nouveaux heretiques de la Réforme, qui ne reconnoissoient de grace que dans la prédication, admettoient ; une grace extérieure qui frappe l'oreille, & qui n'excite l'ame que par le dehors. Mais, dit-on, le Lutherien va plus avant ; & pourvu qu'on écoute par soi-même cette parole qui est présentée, il en sortira une grace qui agira dans le cœur. Je l'avouë ; mais il faut auparavant que l'homme vienne de lui-même, de lui-même se rendre attentif, c'est commencer son salut sans aucun besoin de la grace intérieure. Mais dans le commencement est renfermé le salut entier, puisqu'il entraîne nécessairement la conversion toute entière : tout cet ouvrage se réduit enfin à une operation purement humaine comme à sa première cause, & l'homme se glorifie en lui-même & non pas en Dieu ; ce qui est l'erreur la plus mortelle à la piété. Qu'on démêle ce nœud, ou qu'on cesse d'excuser les Lutheriens du Semi-pelagianisme, c'est-à-dire, comme je l'ai démontré, du plus dangereux poison que le Pelagianisme verse dans le cœur.

XIII.
Preuves
de M. Ju-
rieu pour
le Semi-

Mais que nous importe, direz-vous, ce n'est pas cette question que vous avez à démêler avec M. Jurieu ? Et il ne s'agit pas de savoir si les Lutheriens

sont devenus Demi-pelagiens , mais si ce ministre en est d'accord, comme vous l'en accusez. Hé, je vous prie, que veut-il donc dire par les paroles que vous venez d'entendre, *Ils donnent à l'homme quelque chose à faire avant la grace: savoir, d'écouter & de se rendre attentif*? Si cela est avant la grace, il n'est donc pas de la grace, & le salut commence par quelque chose d'humain. Qui a-t-il de plus Demi-pelagien? Mais où prend-on que l'attention à la parole, lorsqu'elle est aussi sérieuse & aussi sincère qu'il faut, n'est pas encore un don de Dieu? Ceux qui viennent à JESUS-CHRIST pour écouter sa parole, ne sont-ils pas de ceux que son Père tire; c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, de ceux à qui son Père donne d'y venir? N'est-ce pas là qu'ils commencent à être enseignés de Dieu, à écouter la voix du Père, & à apprendre de lui? Ces brebis qui écoutent si volontiers la voix du pasteur, ne sont-elles pas de celles que le pasteur a auparavant rendu dociles, qu'il connoît & qui le suivent? On sait que l'efficace de la parole se fait quelquefois sentir aux profanes; que la curiosité, ou la coutume, ou d'autres semblables motifs y attirent; mais ce n'est pas la voie commune: ordinairement de tels auditeurs sont de ceux qui n'ont pas d'oreilles pour entendre; ils sont de ces sourds spirituels à qui JESUS-CHRIST n'a pas encore ouvert l'oreille. Les Lutheriens veulent-ils promettre à de semblables auditeurs, que la parole sera toujours efficace pour eux? Non sans doute, cette promesse n'est que pour ceux qui viennent poussés par la foi & avec une bonne intention. Mais cette foi, mais cette bonne intention, à la prendre dès son premier commencement; si ce n'est pas Dieu qui la lui donne, il n'y a plus de grâce chrétienne, & JESUS-CHRIST est mort en vain; car c'est tout ôter à la grace que de lui ôter le commencement de nôtre sanctification, puisque même ce

pelagianisme des
Luthériens
Jur. Lett.
80.

Joan. 6.
44. 45.

Ibid. 66.

Joan. 10.
5. 27.

Mat. 11. 25.
Marc. 7.
35.

Phil. 1.6. commencement n'est pas moins attribué à la grace dans l'Ecriture, que l'entier accomplissement de nôtre salut. J'espere, disoit saint Paul, *que celui qui a commencé en vous ce saint ouvrage, y donnera l'accomplissement.* Voilà ce qu'il falloit dire aux Lutheriens, & non pas les excuser dans une erreur si bien reconnue, & tant de fois condamnée du commun consentement de toute l'Eglise, ni leur permettre d'attacher la grace à la volonté que nous avons d'écouter & de nous rendre attentifs avant la grace.

Jur. Conf. Mais, Mes Freres, je ne craindrai point de vous le dire: on ne connoît point parmi vous cette exactitude qu'il faut garder dans les dogmes; & si M. Jurieu prend soin de convaincre les Lutheriens de leur erreur, c'est pour leur faire valoir la facilité qu'on a de les tolerer. Voici en effet comme il leur parle: *Il semble, dit-il, que les Protestans de la Confession d'Ausbourg aient passé à l'opinion directement opposée à cette Confession, & fassent dépendre l'efficace de la grace de la volonté humaine, & du bon usage du libre arbitre.* Ibid. C'est ainsi, dit-il à Scultet, *que vous avez dit souvent vous-même, que Dieu convertit les hommes, quand eux-mêmes ils prêtent l'oreille attentive & respectueuse à la parole.* Donc la conversion dépend de cette attention précédente, qui ne dépend que du libre arbitre, & precede toute grace convertissante & excitante. Vous ajoutez, poursuit-il, *que lorsqu'on ne se met pas en devoir de convertir & réparer l'homme, Dieu le laisse aller par les voies criminelles.* Donc, conclut M. Jurieu, devant que Dieu retire l'homme du péché, il doit lui-même & par ses propres forces se mettre en devoir de se convertir. Vous poursuivez, continue-t-il, parlant toujours au docteur Scultet, & vous dites que Dieu veut donner à tous les adultes (à tous font qui arrivés à l'âge de raison) la contrition & la foi vive, à condition qu'auparavant ils se mettront en devoir de convertir l'homme. Donc encore

un coup, conclut vôte ministre, l'homme se doit préparer par le bon usage de ses propres forces à la contrition & à l'infusion de la foi vive. Je ne puis assez m'étonner, continue M. Jurieu, comment & par quelle destinée vous vous êtes si éloignés de Luther vôte auteur, qui a hai le Pelagianisme & le Demi-pelagianisme, jusqu'à se rendre suspect du Manicheisme, & d'avoir entièrement renversé la liberté. C'est ce qui m'étonne aussi-bien que lui, & qu'on soit passé de l'extrémité de nier le libre arbitre, dont Luther est plus que suspect, comme on a vu, quoique M. Jurieu veuille bien employer ici un si doux terme, jusqu'à celle de faire dépendre avec les Pelagiens & les Semi-pelagiens le salut de ses propres forces.

Mais vôte ministre poursuit encore : Calixte, dit-il, un des plus célèbres de vos théologiens, dit dans son abrégé de la théologie, qu'il reste aux hommes DES FORCES D'ENTENDEMENT & de volonté, & des connoissances naturelles, dont, s'il use bien, s'ils ont soin de leur salut, & qu'ils y travaillent autant qu'ils peuvent, Dieu pourvoira à leur salut par des moyens qui les conduiront à une plus grande perfection, c'est-à-dire, à celle qui est appuiee sur la révélation. Il parle, poursuit le ministre, de ceux qui n'ont pas seulement oui parler de JESUS-CHRIST ni du Christianisme : ceux-là par leur propre mouvement peuvent bien user des forces de la volonté, & des connoissances naturelles, prendre soin de leur salut & y travailler. Voilà sans doute le Semi-pelagianisme tout pur dans les Lutheriens. M. Jurieu a raison de s'en étonner. Quel changement, ô bon Dieu, dit-il, comment peut-on passer à cette opinion de celle où on reconnoissoit le libre arbitre tellement esclavé ou de Satan ou de Dieu, qu'il ne pouvoit pas même commencer un ouvrage tendant au salut sans Dieu & sa grace ? C'est-à-dire, comme on voit, en d'autres termes ; comment peut-on passer du Manicheisme ou du Stoïcisme qui détruisent le libre arbitre, au Demi-

xiv.
Suite
des preuves de M.
Jurieu.
Passage
de Calixte.
Ibid.
p. 118.

pelagianisme qui lui attribue le salut en le lui faisant commencer, & l'attachant tout entier à ce commencement ? C'est de quoi les Lutheriens sont coupables. M. Jurieu ne les en a pas accusés seulement, quoique depuis il l'ait voulu nier ; mais encore il les en a convaincus ; & si on ajoûte à ces preuves celles que j'ai rapportées du livre de la Concorde, qui contient non les sentimens des particuliers, mais les décisions de tout le parti, il n'y aura rien à désirer pour la conviction.

*V. ar. liv. 8.
25. Cf. sup.*

XV.
Prodi-
gieuse va-
riation de
toute la
Réforme
dans le
Semi-pe-
lagianisme
des Luthé-
riens &
dans le
consentement
des Calvinistes.

Le premier parti de la Réforme est tombé dans cette effroyable variation ; mais il ne faut pas que les Calvinistes, c'est-à-dire, le second parti se vante d'en être innocent ; puisque, comme nous l'avons dit, ils ne s'étudient à convaincre les Lutheriens de leur erreur, que pour leur faire valoir l'offre qu'on leur fait de la tolérer. Ainsi, ce que les Lutheriens sont par erreur, les Calvinistes le sont par consentement, en leur offrant la Communion, en les admettant à la Table & au nombre des enfans de Dieu, malgré l'injure qu'ils font à sa grace. Ce qui fait dire décisivement à M. Jurieu contre les maximes de sa secte & contre les siennes propres, que le *Semi-pelagianisme ne donne pas*. Quel intérêt, Mes chers Freres, prend-on parmi vous aux Semi-pelagiens ennemis de la grace de JESUS-CHRIST ? Que peut-il y avoir de commun entre ceux qui donnent tout au libre arbitre, & ceux qui lui ôtent tout ? Et d'où vient que vôtre ministre en est venu jusqu'à dire, que le Semi-pelagianisme ne donne pas ? Ne voiez-vous pas plus clair que le jour, que c'est qu'on sacrifie tout aux Luthériens ? La doctrine de la grace chrétienne autrefois si fondamentale parmi vous, cesse de l'être, & il ne tient qu'aux Lutheriens de vous faire changer autant qu'ils voudront les maximes qu'on croioit les plus sûres parmi vous.

*Syst. liv. 2.
ch. 3. p. 249
251.
Hist. de la
Var. div. 8.
59. 14. 24.*

En effet, ce même M. Jurieu, qui dans sa huitième & dans sa dixième Lettres s'empporte si violemment contre moi de ce que je range le Semi-pelagianisme parmi les erreurs mortelles, en a dit beaucoup plus que moi quand il a parlé naturellement, puisqu'il a dit ces paroles; *On a beau faire; on ne rendra jamais les vrais Chrétiens, Pelagiens & Semi-pelagiens*. Et encore: *Il n'y a que deux articles généraux que le peuple doit bien savoir, & sur lesquels tout le reste doit être bâti: le premier que Dieu est le principe & la cause de tout nôtre bien; cela est d'une nécessité absolue pour servir de fondement au service de Dieu, à la prière & à l'action de grâces; ce qui arrache jusqu'aux moindres fibres de la doctrine de Pelage comme incompatible avec le salut, & avec le fondement de la piété. Il dit encore en un autre endroit, & dans la Consultation qui est son dernier ouvrage: Qu'il est nécessaire en toutes manières de bien enseigner au peuple qu'on ne doit point tolérer l'hérésie Pelagienne dans l'Eglise; que Dieu est la cause de tout le bien qui est en nous en quelque manière que ce soit: que le libre arbitre de l'homme en tout ce qui regarde les choses divines & les œuvres par lesquelles nous obtenons le salut, est tout-à-fait mort; que dans l'œuvre de la conversion, Dieu est la cause du commencement, du milieu, & de la fin. Tout cela c'est ou les rameaux, ou la racine, ou les fibres du Pelagianisme qu'il ne faut pas supporter. Mais le Semi-pelagianisme est exclus par-là. Car dira-t-on qu'il faut laisser avaler au peuple la moitié d'un poison si mortel? S'il faut que le peuple sache que le libre arbitre est mort dans toutes les œuvres qui ont rapport au salut, il est donc mort pour écouter & se rendre utilement attentif à la parole comme à tout le reste. S'il faut encore un coup, que le peuple sache que Dieu est l'auteur du commencement, comme du milieu & de la fin, que reste-t-il aux Semi-*

XVI.
Contradiction de M. Jurieu sur le Semi-pelagianisme: Que c'est une erreur mortelle, & que ce n'en est pas une.
Lett. 8. p. 6. 10. 7.

Jur. Con.
Sul. p. 282.

pelagiens qui sont d'ailleurs convaincus d'attribuer à l'homme tout le salut, en lui attribuant ce commencement auquel est attachée toute la suite? Ainsi, selon M. Jurieu, le Semi-pelagianisme est intolérable.

Jur. Syll.

p. 249.

253. *Var.*

liv. 8. m.

59. 14. m.

83. 84.

Jur. Lett.

8. & 10.

Jur. Jug.

sur les

Metib. p.

114. *Var.*

14. 23.

Il est vrai pourtant qu'il dit ailleurs, & le répète par deux fois, que le Semi-pelagianisme ne donne pas : il est vrai qu'il s'échauffe dans ses Lettres jusqu'à l'emportement pour soutenir une doctrine si favorable à cette hérésie. S'il a crû sauver ces contradictions, en disant comme il a fait, que ces Semi-pelagiens qu'il sauve dans la Confession d'Ausbourg & ailleurs, pendant qu'ils sont Semi-pelagiens dans l'esprit, sont disciples de saint Augustin dans le cœur; il ne connoît gueres ce que c'est ni que l'esprit, ni que le cœur. Car par où est-ce que le poison d'une mauvaise doctrine passe dans le cœur, si ce n'est par l'esprit? C'est donc par l'esprit qu'il faut commencer à empêcher le poison d'entrer, & ne pas tolérer une doctrine qui portera la mort dans le cœur aussi-tôt qu'elle y arrivera.

XVII.

Etrange

parole du

ministre,

Jurieu, qu'il

il faut ex-

horter à

la Pela-

gienne.

Incon-

stance de

sa doctri-

ne: quel-

le en est

la cause.

Jug. sur les

Metib. Scell.

15. p. 131.

Var. l. 14.

no. 92.

Var. l. 14. n.

83. 84.

Mais le ministre s'entend encore moins lui-même, lorsqu'en posant comme un fondement que l'hérésie Pelagienne ne doit pas être tolérée parmi les fidèles, il ne laisse pas de décider que dans les exhortations il faut nécessairement parler à la Pelagienne : parole insensée s'il en fut jamais, sur laquelle il n'ose aussi dire un seul mot, quoiqu'on la lui ait objectée dans l'histoire des Variations. Mais qu'il y répond du moins maintenant, & qu'il nous explique, s'il peut, ce que c'est que parler à la Pelagienne. Est-ce presser vivement l'obligation & la pratique des bonnes œuvres? C'est la gloire du Christianisme & celle de JESUS-CHRIST, qu'il ne faut pas transporter à Pelage & à ses disciples. Ou bien est-ce qu'il ne faut prêcher que la justice des œuvres, & l'obligation de les faire, sans parler de la grace par laquelle on les fait? C'

est établir la justice Pharisaïque tant réprouvée par saint Paul. On ne sait donc ce que veut dire ce téméraire docteur, qui non content de conseiller de prêcher à la Pelagienne, ajoute encore qu'il le faut nécessairement; comme s'il n'y avoit point d'autre moïen d'exciter les hommes à la vertu que de flater leur présomption. Tout cela ne s'accorde pas : mais sachez que Dieu n'aveugle vôtre ministre jusqu'à permettre qu'il tombe dans de si visibles & si surprenantes contradictions, qu'afin que vous entendiez qu'on ne peut parler conséquemment parmi vous. Pour être bon Calviniste, il faut concilier trop de choses opposées. Le Calvinisme voudroit une chose; le Lutheranisme qu'il faut contenter, en fait dire une autre : on tourne à tout vent de doctrine, & il n'y a point de sable si mouvant.

Quant à ce que pour recriminer, M. Jurieu nous objecte que nos *Molinistes* sont *demi-Pelagiens*, & que l'Eglise Romaine tolere un *Pelagianisme tout pur & tout cru* : pour ce qui regarde les Molinistes, s'il en avoit seulement ouvert les livres, il auroit appris qu'ils reconnoissent pour tous les élus une préférence gratuite de la divine miséricorde : une grace toujours prévenante, toujours nécessaire pour toutes les œuvres de piété; & dans tous ceux qui les pratiquent une conduite spéciale qui les y conduit. C'est ce qu'on ne trouvera jamais dans les Semi-pelagiens. Que si on passe plus avant, & qu'on fasse précéder la grace par quelque acte purement humain, à quoi on l'attache, je ne craindrai point d'être contredit par aucun Catholique, en assurant que ce seroit de soi une erreur mortelle qui ôteroit le fondement de l'humilité, & que l'Eglise ne toléreroit jamais, après avoir décidé tant de fois, & encore en dernier lieu dans le Concile de Trente, que tout le bien, jusqu'aux premières dispositions de la conversion du pécheur, vient d'une grace excitante & prévenante, qui n'est préce-

Rom. 3.4.8.
10.

XVIII.
Vaine
recrimina-
tion de M.
Jurieu sur
les Moli-
nistes.
Calomnie
contre l'
Eglise
Romaine
Lett. 8. p.
61.
Lett. 10. 17.

Jeff. 6. c.
3. Can. 2. 3

dée par aucun mérite ; & avoir ensuite prononcé : „ Si
 „ quelqu'un dit qu'on peut croire, espérer, aimer &
 „ faire pénitence sans la grace prévenante du Saint-
 „ Elprit, & que cette grace est nécessaire pour faire
 „ plus facilement le bien, comme si on le pouvoit
 „ faire, quoique plus difficilement, sans ce secours,
 „ qu' il soit anathème. “ Voilà comme l'Eglise Ro-
 maine tolere un *Pélagianisme tout pur & tout cru*, pen-
 dant qu'elle en arrache jusqu'aux moindres fibres, en
 attribuant à la grace jusqu'aux moindres commence-
 mens du salut : & on ne veut pas revenir de calomnies
 si atroces, & ensemble si manifestes !

*Lett. 8. p.
 61. Conf.
 Aug. art.
 11. Var. 3.
 37.*

Tout ce que dit M. Jurieu pour soutenir celle-ci,
 c' est qu' on donne à l' homme le pouvoir de rési-
 ster à la grace . Si c' est-là être Pelagien, il y a
 long-tems que les Lutheriens le sont, puisqu' ils en-
 seignent dans la Confession d' Ausbourg, qu' on peut
 résister à la grace jusqu'à la perdre entierement après
 l' avoir reçue. Saint Augustin est aussi du nombre des
 Pelagiens, puisqu' il répète si souvent, même contre
 ces heretiques, que la grace vient de Dieu ; mais qu'
 il appartient à la volonté d' y consentir ou de n' y
 consentir pas. Mais ce n' est pas ici le lieu de traiter
 cette question ; & nous en dirons davantage. si le mi-
 nistre entreprend un jour de nous prouver ce para-
 doxe inouï jusqu'à présent, qu' on ait condamné les Pe-
 lagiens pour avoir dit qu' on peut résister à la grace, ou
 qu' on y résiste souvent, jusqu'à en rendre les inspira-
 tions inutiles, quand même on diroit avec cela que
 Dieu, dont les attrait sont infinis, a des moïens sûrs
 pour prévenir & pour empêcher cette résistance. Qu'
 on me montre encore un coup, que les Conciles qui
 ont condamné les Pelagiens, ou saint Augustin, ou quel-
 qu' autre Auteur, quel qui soit, les aient condamnés
 pour cela, ou qu' on ait mis ce sentiment parmi leurs
 erreurs : c' est ce que j' oserai bien assurer qu' on ne mon-

*De spir. &
 lit. 6. 33.*

trera jamais, & qu'on ne tentera même pas de le montrer: ainsi ce Pelagianisme tout pur & tout cru que M. Jurieu impute à l'Eglise Romaine, n'est assurément que dans sa tête.

Mais voici une autre objection que je l'accuse d'avoir faite aux Lutheriens: *Il n'est pas possible*, leur dit-il, *de dissimuler votre doctrine sur la nécessité des bonnes œuvres*. Il est vrai: il faut renoncer au Christianisme pour dissimuler l'erreur des Lutheriens, lorsqu'ils ont osé condamner cette proposition: *Les bonnes œuvres sont nécessaires au salut*. Nous en avons pourtant rapporté la condamnation faite par le consentement unanime des Lutheriens dans l'assemblée de VVormes en 1557. Le ministre avoué qu'il ne peut dissimuler cette doctrine des Lutheriens; & il semble montrer par ces paroles qu'il en a l'horreur qu'elle merite; mais cependant il entre en traité avec eux; & pour ne les point exclure de la société de l'Eglise, il est contraint de tolérer une erreur si préjudiciable à la piété. Que dira-t-il? Quoi! Peut-être que les Lutheriens ont depuis changé d'avis? Mais au contraire, il rapporte avec une espèce d'horreur ce passage de Scultet lui-même, où il dit, qu'il n'est pas permis de donner une obole des richesses bien acquises pour obtenir le pardon de ses péchés; & encore, que l'habitude & l'exercice des vertus n'est pas absolument nécessaire aux justifiés pour le salut; que ce n'est pas même ni dans le cours ni à la fin de leur vie une condition sans laquelle ils ne l'obtiendront pas; que Dieu n'exige pas d'eux les œuvres de charité comme des conditions sans lesquelles il n'y a point de salut. Voilà des blasphèmes; puisque, poursuit M. Jurieu, Si ni l'habitude, ni l'exercice des vertus n'est nécessaire, pas même à l'heure de la mort, un homme pourroit être sauvé quand il n'auroit fait, ni dans tout le cours de sa vie, ni même à la mort, aucun acte d'amour de Dieu. Ces impiétés que votre ministre déteste avec

XIX.
Erreurs
desLuthé-
riens sur
la nécessité
des
bonnes
œuvres,
détectée,
& en même
tems
tolérée
par M.
Jurieu.
Consultez de
page-p. 353
Var. 3. 11.
8. 103. 8.
31.

Ibid. 44.

raison dans les Lutheriens d'aujourd'hui, viennent du fond de leur doctrine, & sont des suites inévitables du dogme de la justice par imputation; car par-là on est mené à dire que la justice que Dieu même fait en nous par l'infusion & par l'exercice des vertus, & même de la charité, est la justice des œuvres reprochée par l'Apôtre, de sorte que la grace de la justification précède la charité même; d'autant plus que selon les principes de la secte, il n'est pas possible d'aimer Dieu qu'après s'être parfaitement reconcilié avec lui; d'où il s'ensuit que le pécheur est justifié sans avoir la moindre étincelle de l'amour de Dieu: ce qui est une suite affreuse de la justice par imputation, & ce qu'aussi nous avons vu établi en conséquence de cette doctrine dès l'origine du Lutheranisme.

XX.
Noire calomnie du ministre, qui accuse l'Eglise Romaine, & qui accuse l'Evêque de Meaux d'avoir nié dans son catéchisme l'obligation d'aimer Dieu.

Var. 1.
17. Jur.
Lett. 20.
75.

Catéch. de Meaux.

Je ne puis ici m'empêcher de me réjouir avec M. Jurieu, de ce qu'il semble vouloir corriger ce mauvais endroit du système Protestant; mais en même tems il fait deux fautes capitales; l'une de tolérer dans les Lutheriens cette insupportable doctrine, ce qui le fait consentir au crime de la soutenir; l'autre, de l'imputer par une insigne calomnie à l'Eglise Romaine & à moi-même. A mon égard, voici ce qu'il dit dans la vingtième Lettre de cette année: *L'Evêque de Meaux qui fait profession pourtant de n'être pas de la doctrine des nouveaux Casuistes, établit dans son Catechisme, que la contrition imparfaite, c'est-à-dire, celle qui naît seulement de la crainte de l'enfer, suffit pour obtenir la remission des péchés.* Il ne faut plus s'étonner de rien après les hardis mensonges qu'on a vus dans les discours de ce ministre; mais il est pourtant bien étrange de me faire dire une chose quand je dis tout le contraire en termes exprès. Voici l'endroit qu'il produit de mon Catechisme: *Ceux qui n'ont pas cette contrition parfaite ne peuvent-ils pas espérer la remission des péchés?* A quoi on répond:

Ils le peuvent par la vertu du Sacrement, pourvu qu'ils y apportent les dispositions nécessaires. Il faudroit donc examiner quelles étoient ces dispositions que j'appellois nécessaires; mais sans en prendre la peine, le ministre croit avoir droit de décider de son chef sur mes sentimens; &, dit-il, ces dispositions ne sont autre chose que la peur de l'enfer; ainsi, conclut-il, un scélérat qui à la fin de sa vie se confessera avec la crainte de la mort éternelle, pourra être sauvé, sans jamais avoir fait aucun acte d'amour de Dieu; c'est à quoi se réduit la morale sévère de notre convertisseur.

*Infr. sur la
Pénit. dans
le 2. Cat.
Lef. 2.*

Il croit avoir triomphé quand il me donne ce titre que je voudrois avoir mérité; mais pour le confondre, il n'y a qu'à lire la suite du passage qu'il produit. Car en expliquant ces dispositions nécessaires que le ministre a interprétées de la seule crainte de l'enfer, je dis selon le Concile de Trente, que ces dispositions nécessaires pour obtenir le pardon de ses péchés, sont premièrement, de considérer la justice de Dieu & s'en laisser effraier; secondement, de croire que le pécheur est justifié, c'est-à-dire remis en grâce par les mérites de JESUS-CHRIST, & espérer en son nom le pardon de nos péchés; & enfin, de commencer à l'aimer comme la source de toute justice, c'est-à-dire, comme celui qui justifie le pécheur gratuitement & par une pure bonté. Il faut donc nécessairement du moins commencer à aimer Dieu; & cela par le motif le plus propre à la grâce de la conversion, en l'aimant comme celui qui justifie le pécheur par une pure & gratuite miséricorde. Ainsi manifestement pour avoir la remission des péchés, si l'on n'a pas la contrition parfaite en charité, qui d'abord réconcilie le pécheur, il faut du moins commencer à aimer Dieu à cause de sa bonté gratuite; & par cet amour commencé se préparer le chemin à l'amour parfait qui consomme en nous la justice, & qui même seroit capable de nous justifier avec le

*Catech. de
Méaux, ib.*

vœu du Sacrement, quand on ne l'auroit pas actuellement reçu. Loin de me contenter de la seule crainte de l'enfer, j'explique pourquoi la crainte ne suffit pas seule; en peu de mots à la vérité, comme il falloit à des enfans, mais de la maniere qui me paroissoit la plus propre à s'insinuer dans ces tendres esprits; à quoi j'ajoute expressement, qu'il faut apprendre plus clairement à ceux qui sont plus avancés, que ce qu'il faut faire dans le Sacrement de Penitence pour Y ASSURER SON SALUT *autant qu'on y est tenu*, c'est de *desirer vraiment d'aimer Dieu, & S'Y EXCITER DE TOUTES SES FORCES*; où non content du desir de l'amour de Dieu, qui ne peut être sans un amour déjà commencé, je demande encore qu'on s'excite de toutes ses forces à exercer cet amour. Votre infidele ministre a supprimé toutes ces paroles de mon Catechisme, non-seulement pour prendre de là occasion de me calomnier, lui qui m'impute sans raison tant de calomnies; mais encore de-peur que vous ne voïiez les saintes dispositions que nous proposent les Peres de Trente, c'est-à-dire, toute l'Eglise Catholique, pour obtenir le pardon de nos péchés.

Mais la plus coupable infidelité de cet écrivain, & celle où il vous fait voir qu'il n'a plus aucun égard à la bonne foi, a été celle de me faire dire dans ce même Catechisme, *qu'on pourroit être sauvé sans jamais avoir fait aucun acte d'amour de Dieu*. A Dieu ne plaise que j'instruise si mal le peuple que le Saint-Esprit a commis à ma conduite, & que je donne aux enfans ce poison mortel au lieu du lait que je leur dois. Voici quelle est ma doctrine dans la leçon où je traite expressement cette matiere. J'y enseigne très-soigneusement entre-autres choses, *Que celui qui manque à* **LA PRINCIPALE OBLIGATION** *de la loi de JESUS-CHRIST qui est une loi d'amour,*

Ibid. Let.
3.

11. Cat. 4.
Par. Let.
5.

à la PRINCIPALE OBLIGATION de la creature raisonnable, qui est de reconnoître Dieu comme son premier principe, c'est-à-dire, la premiere cause de son être, & comme sa fin dernière, c'est-à-dire, celle à laquelle on doit rapporter toutes ses actions & toute sa vie; en sorte qu'étant difficile de déterminer les circonstances particulieres où il y a une obligation speciale de donner à Dieu des marques de son amour, nous en devons tellement multiplier les actes, que nous ne soions pas CONDANNEZ pour avoir manqué à un exercice si NECESSAIRE. On seroit donc condamné, si on y manquoit, faute d'avoir satisfait à la principale de ces obligations, & comme chrétien, & même comme homme; & voilà comme j'ai dit, qu'on peut être sauvé sans aimer Dieu.

Le ministre ne rougit pas de me l'imputer, pendant que je m'étudie à établir précisément le contraire. Mais ce n'est pas là son plus grand crime: l'excès de son aveuglement, c'est qu'en m'accusant faussement d'une erreur si opposée à l'amour de Dieu, il en convainc les Lutheriens & en même tems il les supporte; de sorte que tout le zele qu'il a pour la charité & pour l'Evangile, c'est qu'il condamne séverement dans les Catholiques, à qui il l'impute par calomnie, ce qu'il trouve effectivement & ce qu'il tolere dans les Lutheriens.

Mais de-peur qu'il ne s'imagine que ce qu'il trouve dans mon Catechisme soit ma doctrine particuliere, je veux bien lui declarer que s'il s'est trouvé des auteurs parmi nous qui aient ôté l'obligation d'aimer Dieu par un acte special, ou qui aient voulu la reduire à quatre ou cinq actes dans la vie; les Papes, les Evêques & les Facultés de theologie s'y sont opposés par de séveres censures: témoin ces propositions censurées à Rome par les Papes Alexandre VII. & Innocent XI. avec l'applaudissement de tout l'Ordre Episcopal, & de toute l'Eglise Catholique. 1. L'on n'est tenu de former en aucun tems de la vie des actes de foi, d'esperance & de charité en vertu

XXI.
Calomnie
contre l'
Eglise qu'
on accuse
aussi de
nier l'o-
bligation
d'aimer
Dieu,
pendant
qu'elle
censure
ceux qui
la nient.
Prop.
damn. ab
Alex. VII.
24. Sep.

1665. Et
ab Jan. XI.
2. Mart.
1679.
Prop. 2.
Alex. VII.
Inq. XI.
56. 7.

des preceptes qui appartiennent à ces vertus. 5. Nous n'osons pas décider si c'est pécher mortellement que de ne former qu'une seule fois en sa vie un acte d'amour de Dieu. 6. Il est probable que le precepte d'amour de Dieu n'oblige pas, même à la rigueur, tous les cinq ans. 7. Il n'oblige que lorsqu'il est nécessaire pour être justifié & que nous n'en avons point d'autre moyen. On fait voir en condamnant ces propositions autant absurdes qu'impies, que le precepte de l'amour de Dieu oblige les chrétiens, & ne les oblige pas pour une fois ni dans certains tems seulement, mais continuellement & toujours, à la manière qu'on vient d'expliquer.

XXII.
Les Cal-
vinistes
coupables
du crime
qu'ils
nous im-
putent.

Il seroit aisé de vous faire voir que de semblables propositions ont été souvent condamnées par les Papes, par les Evêques, & par les Universités, si c'en étoit ici le lieu. Ecoutez-moi donc, Mes chers Freres, & ne vous laissez point séduire par ces paroles de mensonge : les catholiques tolèrent toutes les mauvaises doctrines, jusqu'à celle qui nie la nécessité d'aimer Dieu. Vous voyez par ces censures comme on les tolère : mais ô Dieu, vous êtes juste ! ceux qui nous accusent faussement de les tolérer, livrés à l'esprit d'erreur en punition de leurs calomnies, sont eux-mêmes coupables du crime qu'ils nous imposent, puisqu'ils tolèrent ces erreurs dans les Lutheriens, parmi lesquels ils sont forcés de les reconnaître d'une manière plus insupportable qu'elles ne se sont jamais trouvées dans aucuns auteurs.

XXIII.
Compensation
d'erreurs
proposée
entre les
Lutheriens
& les Cal-
vinistes.
Mauvaise
foi du mi-
nistre qui
le nie, &
ses récri-
minations

C'est à quoi les pousse, malgré qu'ils en aient, cette malheureuse compensation de dogmes qu'ils ne cessent de négocier avec ceux de la Confession d'Ausbourg par toutes sortes de moyens. Votre ministre s'est offensé d'une manière terrible, de ce que j'ai osé lui reprocher ce commerce infame. Je n'ai pu, dit-il, lire sans pitié ces paroles de M. de Meaux. Après toutes ces vigoureuses récriminations que font les Calvinistes aux Lutheriens, on croiroit que le ministre Jurieu va conclure à détester dans les Lutheriens tant d'abominables excès, tant de visibles contra-

dictions, un aveuglement si manifeste. Point du tout, il
 n'accuse les Lutheriens de tant d'énormes erreurs que pour en
 venir à la paix. Nous vous passons tous les prodiges de vô-
 tre doctrine; nous vous passons votre monstrueuse ubiquité;
 nous vous passons votre Demi-pelagianisme; nous vous pas-
 sons ce dogme affreux qui veut que les bonnes œuvres ne soient
 pas nécessaires au salut: passez-nous donc aussi les decretis ab-
 solus, la grace irresistible, la certitude du salut, &c. Je re-
 connois mes paroles, il les a fidèlement rapportées;
 & voilà, poursuit-il, ce que j'appelle faire le comédien &
 le déclamateur sans jugement & sans foi. Il n'est point vrai
 qu'on reconnoisse dans les Lutheriens des dogmes énormes,
 des prodiges de doctrine, d'abominables excès. Prêtez l'oreille,
 Mes Freres; l'ubiquité constamment enseignée par
 les Lutheriens, n'est plus un monstre de doctrine: lais-
 sons celui-là qui trouvera sa place ailleurs: l'erreur d'
 attribuer à l'homme le commencement, & par-là tout
 l'ouvrage de son salut; celle de dire que les bonnes
 œuvres ne sont pas nécessaires au salut, & qu'en effet
 on est sauvé sans les vertus, sans leur exercice & sans
 celui de l'amour de Dieu, n'est pas un dogme énorme,
 ni un abominable excès: tout cela est supportable; car
 il a la marque du Lutheranisme qui rend tout sacré &
 inviolable. Retenez bien, Mes Freres, ce que dit ici
 votre ministre; mais écoutez comme il continue: C'est
 être comédien encore une fois que d'appeler ainsi des erreurs
 humaines. Remarquez encore: toutes ces erreurs des Lu-
 theriens ne sont plus que des erreurs humaines, c'est-à-
 dire très-supportables, auprès desquelles les erreurs des
 Molinistes, & celles des défenseurs de la souveraine autorité
 Papale, sont de vrais monstres que M. Bossuet tolere pourtant
 dans son Eglise, quoi-qu'il fasse profession de ne le croire pas.
 Je n'offre point la tolerance aux Lutheriens, pour les abomina-
 bles dogmes, que l'amour de Dieu n'est pas nécessaire pour
 être sauvé. Rompez donc avec eux, puisque vous ve-
 nez de les convaincre de cette erreur. Mais après ce

calomni-
 euses.
 Lett. 10.
 p. 77.
 Var. Ad.
 dit. au liv.
 14. n. 4. 8.
 Jur. Let.
 10.
 Ibid.
 Jur. 16. J.

petit mot d'interruption, reprenons les paroles du ministre. Je n'offre point, poursuit-il, la tolérance aux Lutheriens, pour les abominables dogmes; que la fornication n'est pas un péché mortel; que la sodomie & les autres impuretez contre nature ne sont que des péchés veniels; qu'on peut tuer un ennemi pour un écu, à plus forte raison pour mettre son honneur en sûreté. Ce sont là des abominations que M. Bossuet tolère dans son Eglise. Quoi! Mes Freres, sous les yeux de Dieu oser dire qu'aucun auteur Catholique ait pu tenir pour péchés veniels les impuretez qu'on vient d'entendre! j'en rougis pour votre ministre. Il n'en nommera jamais un seul. Que s'il y a quelque malheureux qui ait enseigné dans quelques cas métaphysiques, qu'on peut s'opposer à la violence jusqu'à tuer un voleur qui veut vous ravir un écu; son opinion est réprouvée par les censures dont on a parlé, & on n'en souffre les auteurs dans l'Eglise que parce qu'ils sont soumis à ses decrets.

Mais voyons s'il en est ainsi de l'échange qu'on négocie avec les Lutheriens. Le ministre se tourmente en vain pour s'en excuser; c'est lui-même qui parle en ces termes au docteur Scultet dans la Consultation pour la paix entre les Protestans. Le dernier argument, dit-il, qui persuade une mutuelle tolérance, c'est que les Réformez ne demandent rien qu'ils n'offrent. Nous demandons la tolérance pour notre dogme que vous appelez Particularisme, c'est-à-dire, pour la certitude du salut, & les autres de cette nature dont nous avons tant parlé. On ne doit point la tolérance, mais les consentement à la vérité; mais supposé que le Particularisme soit une erreur, nous vous offrons la tolérance pour des erreurs bien plus importantes. Là il fait un long dénombrement des erreurs des Lutheriens qu'on vient de voir: il est tout prêt à communier avec ceux qui les enseignent; ou plutôt en tant qu'en lui est, il y communie en effet, lui & tous ceux de son parti, puisqu'ils offrent la communion aux Lutheriens avec ces

erreurs ; & ils ont trouvé le moïen en faisant semblant de les rejeter , de s'en rendre en effet coupables, puisqu'ils y consentent.

Après cela faut-il avoir de la conscience, pour nier qu'on ait proposé ce honteux échange de dogmes ? Le voilà en termes formels dans les écrits de votre ministre, & le public peut voir à présent qui est le comédien, qui est le déclamateur, qui est l'homme sans jugement & sans foi ; de moi qui lui reproche ce lâche traité, ou de lui qui le fait. Mais je ne m'étonne pas qu'il en ait honte ; car après tout, qui vous a permis de negocier à la face de tout l'univers de tels accommodemens, & d'acheter la communion des Lutheriens aux dépens de la grace de JESUS-CHRIST, & des préceptes les plus sacrés de l'Evangile ? Qui vous a, dis-je, donné le pouvoir de recevoir à la sainte Table les ennemis de la grace qui en attribuent les premiers dons au libre arbitre ; & les ennemis de ces saints préceptes, qui nient qu'il soit nécessaire de les pratiquer pour se sauver ? On voit bien que la sainte Table ne vous est de rien ; & si vous vous en croïez les dispensateurs veritables, vous ne l'abandonneriez pas à des gens que vous avez convaincus de tant d'erreurs capitales. Mais encore par quels moïens pretendez-vous parvenir à cette union tant désirée avec les Lutheriens ? Par l'autorité des princes. Selon vous, ce sera aux princes à déterminer les articles dont on pourra convenir, & ceux qu'on pourra du moins tolerer. M. Jurieu ne nie pas du moins qu'il n'ait fait la proposition de rendre les princes & leurs conseillers souverains arbitres des points qu'on pourra concilier, & de la maniere de le faire ; ce qui est remettre entre leurs mains l'essentiel de la Religion. Et pourquoi leur donner tout ce pouvoir ? *Parceque*, dit-il, *soutte la Ré-*
forme s'est fait par leur autorité. Vous ne m'en croïez

Consult. de
pace ca2.
12. pag.
260. Et
seq.
Var. Ad.
dit. au lin.
14. n. 9.

Consult.
ibid.
Var. ibid.

pas quand je vous le dis : mais vôtre ministre l'avouë : à ce coup il a raison. On a vu dans toute l'histoire des Variations que la Réforme est l'œuvre des princes & des magistrats ; c'est par eux que les ministres se sont établis ; c'est par eux qu'ils ont chassé les anciens pasteurs aussi-bien que les anciens dogmes : après de si grands engagements il est trop tard pour en revenir ; & l'accord des Religions doit être l'ouvrage de ceux par qui elles se sont formées. Mais il y a encore une autre raison de leur soumettre tout : *parceque*, ajoute M. Jurieu, *les ecclesiastiques sont toujours trop attachez à leur sentiment* : c'est pourquoi il faut appeller *les politiques*, qui apparemment feront meilleur marché de la Religion. Jugez-en vous-mêmes, mes Freres ; qu'est-ce qu'une Religion où la politique domine, & domine jusqu'à un excès si honteux ? C'est aux princes & aux politiques que vôtre ministre permet de déterminer de la doctrine, & de prescrire les conditions sous lesquelles on donnera le Sacrement de nôtre Seigneur : les theologiens com-

Ibid. menceront *par jurer* qu'ils se soumettront à l'accord des Religions qu'auront fait les princes : c'est la loi que leur impose M. Jurieu, sans quoi il ne voit point d'union à esperer : les pasteurs prêcheront ce que les princes auront ordonné, & distribueront la Cene à leur mandement. Mais qui les a préposés pour cela ? Est-ce aux princes que JESUS-CHRIST a dit : *Faites ceci ?* & , *je serai avec vous jusqu'à la consommation des siecles ?* ou bien, est-ce sur la confession & la foi des princes qu'il a fondé son Eglise, & qu'il lui a promis une éternelle stabilité contre l'enfer ? Les Lutheriens se tiennent plus fermes, je l'avouë, & ne semblent pas disposés à entrer dans ces honteux accommodemens : les ministres Calvinistes ont toujours fait toutes les avances ; & celle que fait ici M. Jurieu, ne dégenere pas de toutes les autres.

Le ministre n'a osé toucher tous ces endroits . je voi bien qu'il a rougi pour la Réforme où l'on ne gocie de tels traitez à la veuë de tout l'univers. Mais, direz-vous, qui l'en avouë ? Ce seroit à vous à le savoir. Mais non. Quand la politique du Parti fit résoudre qu'on recevroit les Lutheriens à la Cene, & que le synode de Charenton en eut fait la décision , il fallut bien y passer. Il en seroit de même en cette occasion. On vous dira éternellement qu'on vous laisse la liberté de juger de tout , & même de vos synodes ; mais on fait bien qu'on ne manque pas de vous mener où l'on veut sous ce prétexte.

Vous pouvez voir maintenant combien est vain le discours de M. Jurieu , lorsqu'en tant d'endroits de ses Lettres il tâche de vous faire accroire que les erreurs des Lutheriens ne font rien contre vous. Elles font si bien contre vous, qu'elles vous convainquent de tolerer l'aneantissement de la grace , celui de la charité & des bonnes œuvres, & de toutes les autres impietez que le ministre Jurieu a reprochées aux Lutheriens. Je ne m'étonne donc pas s'il ne veut plus maintenant les en avoir convaincus : c'est visiblement qu'il rougit d'avoir par-là convaincu toute la Réforme d'une impieté manifeste. Toute la Réforme est convaincue d'avoir commencé par le blasphème , en faisant Dieu auteur du péché , & en niant le libre arbitre. Le Calvinisme persiste dans cette impiété : que si le Lutheranisme s'en corrige , c'est pour aller à l'impiété opposée, & de l'excès de nier le libre arbitre à l'excès de lui donner tout. Le Calvinisme à la verité n'enseigne pas une erreur si préjudiciable au salut ; mais il l'approuve dans les Lutheriens assez pour les recevoir au nombre des enfans de Dieu. Il approuve de la même sorte d'autres grossieres & insupportables erreurs, & même celle d'avoir rejeté la nécessité des bonnes œuvres pour obtenir le salut.

xxiv.
Que les Calvinistes ne peuvent plus dire, que les erreurs des Lutheriens ne les touchent pas.

Ainsi les Lutheriens sement ces erreurs ; les Calvinistes marchent après pour les recueillir , & ce que ceux-là font par erreur, les autres, comme on a vu, le font par consentement ; & voilà en trois mots l'état présent de la Réforme.

XXV.
Conclu-
sion de
cet Avertis-
sement, &
le sujet
du sui-
vant.

Mais il faut passer à d'autres matieres , & après vous avoir montré la Réforme condamnée par son propre jugement, il reste encore à vous faire voir l'Eglise Romaine , elle que les Protestans chargent de tant d'opprobres, justifiée néanmoins, non-seulement par des conséquences tirées de leurs principes , mais encore en termes formels & de leur aveu. Ce sera le sujet de l'Avertissement suivant. En attendant qu'il paroisse, ô Seigneur , écoutez-moi ! O Seigneur , on m'a appelé à votre terrible jugement comme un calomniateur qui imputoit des impietez, des blasphêmes , d'intolérables erreurs à la Réforme; & qui non-seulement lui imputoit tous ces crimes, mais encore qui accusoit un ministre de les avoir avouëz : ô Seigneur , c'est devant vous que j'ai été accusé ; c'est aussi sous vos yeux que j'ai écrit ce Discours , & vous savez combien je suis éloigné de vouloir rien ajouter aux excès déjà si étranges des Prétendus-Réformez. Si j'ai dit la verité , si j'ai convaincu de blasphême & de calomnie ceux qui m'ont appelé à votre jugement comme un calomniateur , un homme sans foi , sans honneur , sans conscience , justifiez-moi devant eux. Qu'ils rougissent ; qu'ils soient confondus : mais, ô Dieu , je vous en conjure ; que ce soit de cette confusion salutaire qui opere le repentir & le salut.



TROISIEME AVERTISSEMENT AUX PROTESTANS

LE SALUT DANS L'EGLISE ROMAINE, SELON M. JURIEU : LE FA-
NATISME ETABLI DANS LA REFORME PAR LES MINISTRES CLAU-
DE ET JURIEU, SELON LA DOCTRINE DES QUAKERS ; TOUT LE
PARTI PROTESTANT EXCLUS DU TITRE D'EGLISE PAR M. JURIEU

UNE des promesses de l'Eglise, & celle qui fait
le mieux sentir que la verité plus puissante que
toutes choses est en elle ; c'est qu'elle verra ses en-
nemis, & même ceux qui la calomnient, abbatués à ses
piez l'appeler, malgré qu'ils en aient, la cité du Sei-
gneur, la Sion du Saint d'Israël. Personne, je l'oserai
dire, n'a jamais plus indignement calomnié l'Eglise
Romaine que le ministre Jurieu ; & néanmoins on le
va voir forcé à la reconnoître pour la cité de Dieu,
puisqu'il avoué pour vraie l'Eglise qui porte ses élus
dans son sein, & dans laquelle on se sauve. Il nie de

1.
Dessein
de cet
Avertis-
sement.
Que de l'
aveu du
ministre
on se sau-
ve dans l'
Eglise
Romaine ;
& que c'
est en vain
qu'il tâ-
che de re-
voquer
cet aveu.
If. 60. 14.

Vol. IV.

H

l'avoir dit; & peut-être voudroit-il bien ne l'avoir pas fait. Mais nous allons vous montrer, & cela ne nous sera point fort difficile; premièrement, qu'il l'a dit; secondement, qu'il faut qu'il le dise encore une fois, & qu'il justifie l'Eglise Romaine de toutes les calomnies qu'il lui fait lui-même; à moins de renverser en même-tems tous les principes qu'il pose, & en un mot, tout son système de l'Eglise: Je n'ai pas pu négliger, dit-il, les deux accusations que M. Bosfuet me fait dans son dernier livre (c'est le XV. des Variations) de sauver les gens dans le Socinianisme & dans le Papisme. Peut-être, continue-t-il, aurois-je pu me passer de répondre sur la première accusation, mais il est fort nécessaire de repousser la seconde; c'est que, selon le ministre, on se peut sauver dans l'Eglise Romaine, & qu'ainsi c'est une grande temerité d'en sortir. Vous voyez, Mes Freres, comme il s'élève contre cette accusation: avouer qu'on se sauve dans le Papisme, c'est selon lui un si grand crime, qu'il trouve plus nécessaire de s'en défendre, que d'avoir mis le salut parmi les Sociniens; mais malgré ses vaines défaites vous l'avez vu convaincu sur le dernier chef, & vous pouvez présumer dès-là qu'il le sera bientôt sur l'autre.

La preuve en est concluante en présupposant la distinction que fait le ministre, de l'Eglise considérée selon le corps, & de l'Eglise considérée selon l'ame. La profession du Christianisme suffit pour faire partie du corps de l'Eglise; (ce qu'il avance contre M. Claude, qui ne compose le corps de l'Eglise que de véritables fideles) mais pour avoir part à l'ame de l'Eglise, il faut être dans la grace de Dieu. L'Eglise, dit le ministre, est composée de corps & d'ame: on en convient dans les deux communions; l'ame de l'Eglise est la foi & la charité.

Pour décider maintenant, selon ce ministre, ce qui

II.
Que l'Eglise Romaine est rangée par le ministre parmi les societes qu'il appelle vivantes, & ce que veut dire ce mot.
Var. liv. 15. n. 54.
Syll. p. 10.

donne part à l'ame de l'Eglise, ou, comme il parle en d'autres endroits, ce qui rend les societez vivantes; il ne faut qu'entendre le même ministre dans son système. Premièrement nous distinguons les sectes qui^{syll. p. 147} ruinent le fondement de celles qui le laissent en son entier, & nous disons que celles qui ruinent le fondement sont des societez mortes; des membres du corps de l'Eglise à la vérité, mais des membres sans vie, & qui n'ayant pas de vie n'en sauroient communiquer à ceux qui vivent du milieu d'elles. Par la raison opposée, les societez où les fondemens sont en leur entier, ont la vie & la communiquent; & voici quelles elles sont selon le ministre. Nous appellons communions les *ibid.* Grecs, les Armeniens, les Cophtes, les Abyssins, les Russes, les Papistes, & les Protestans. Toutes ces societez ont forme d'Eglise: elles ont une confession de foi, des conducteurs, des sacremens, une discipline: la parole de Dieu y est reçue, & Dieu y conserve ses vérités fondamentales. Vous voyez qu'il range les Papistes avec les Grecs & les autres, qui, selon lui, ont conservé les vérités fondamentales, & parmi lesquels pour cette raison il reconnoît qu'on se sauve par la vertu de la parole qui y est prêchée; car c'est-là son grand principe, comme vous l'avez déjà vu dans l'Avertissement précédent, & comme vous le verrez de^{1. Avert. n. 4.} plus en plus dans la suite: voilà ce qu'il appelle les societez vivantes.

Il raisonne de la même sorte dans ses Préjugés légitimes. L'Eglise universelle s'est divisée en deux grandes parties, l'Eglise Grecque & l'Eglise Latine. L'Eglise Grecque avant ce grand schisme, étoit déjà subdivisée en Nestoriens, en Eutychiens, en Melchites, & en plusieurs autres sectes: l'Eglise Latine s'est aussi partagée en Papistes, Vaudois, Hussites, Taborites, Lutheriens, Calvinistes, Anabatistes, divisez en eux-mêmes en plusieurs branches. C'est une erreur de s'imaginer que toutes ces

Préj. Leg. 1. P. p. 6.

différentes parties aient absolument rompu avec JESUS-CHRIST, en rompant les unes avec les autres. Je ne m'arrêterai pas à l'ignorance de votre ministre, qui en comptant les Melchites parmi les sectes de l'Orient, les oppose aux Nestoriens & aux Eutychiens, sans songer que le nom de Melchites, qui veut dire Roïalistes, est celui que les Eutychiens donnerent aux Orthodoxes, à cause que les Empereurs qui étoient Catholiques, autorisoient la sainte doctrine par leurs édits, & au-contraire proscrivoient les Eutychiens; ce qui fait voir en passant que ce n'est pas d'aujourd'hui que les heretiques, qui n'ont pas pour eux les puissances, tâchent de tirer avantage de ce que l'Eglise Catholique en est protégée. Mais laissant à part cette remarque, arrêtons-nous à cette parole du ministre : *Il ne faut pas croire que toutes ces sectes, ce sont celles qu'il vient de nommer, parmi lesquelles il nous range, en rompant entr'elles aient rompu absolument avec JESUS-CHRIST.* Nous avons observé

Var. 15.5. ailleurs que *qui ne rompt pas avec JESUS-CHRIST, ne rompt pas, pour ainsi parler, avec le salut & avec la vie; & qu'aussi pour cette raison le ministre a compté ces sociétés parmi les sociétés vivantes, sans s'émouvoir de l'objection qu'on leur fait de renverser le fondement par des conséquences qu'ils nient; ce que le ministre pousse si loin qu'il ose bien dire, que les Eutychiens renversoient le fondement, c'est-à-dire, l'Incarnation du Verbe, en supposant que le Verbe s'étoit fait chair non par voie d'assumption, mais par voie de changement, comme l'air se fait eau, & l'eau se fait air; en supposant que la nature humaine étoit absorbée dans la nature divine, & entièrement confondue. Si tel a été leur sentiment, continue-t-il, ils ruinoient le mystère de l'Incarnation; mais c'étoit seulement par conséquence; car d'ailleurs ils reconnoissoient en JESUS-CHRIST divinité & humanité; & ils avouoient que le Verbe avoit pris*

chair réellement & de fait. Cette doctrine du ministre sur l'Incarnation paroîtra étrange aux Theologiens; mais ce qu'il dit de Nestorius ne l'est pas moins: Si Nestorius a cru qu'il y a dans JESUS-CHRIST deux personnes, aussi-bien que deux natures, son heresie étoit notoire; cependant elle ne détruisoit l'Incarnation que par conséquence: car cet heresiarque confessoit un Redempteur Dieu beni éternellement avec le Pere; d'où il conclut, qu'il est aisé que Dieu se conserve des élus dans ces sortes de sectes; parce qu'il y a dans ces communions mille & mille gens qui ne vont point jusqu'aux conséquences, & d'autres qui y allant les rejettent formellement.

Je ne veux point disputer avec le ministre sur la doctrine de Nestorius & d'Eutyches, ni s'il est permis à des gens sages d'en croire plutôt des auteurs modernes qui viennent les excuser après douze cens ans, que les Peres qui ont vécu avec eux & les ont ouïs, & que les Conciles d'Ephese & de Calcedoine où leur cause a été jugée. Mais qu'en supposant leur erreur, telle qu'on la vient de rapporter, on s'en puisse contenter jusqu'à les sauver de détruire formellement l'Incarnation: c'est ce qu'aucun Catholique, aucun Lutherien, aucun Calviniste n'avoit osé dire. Les termes mêmes y résistent, puisque l'Incarnation n'étant autre chose que deux natures unies en la même personne divine; pour peu que l'on divise la personne, ou que l'on confonde les natures, le nom même d'Incarnation ne subsiste plus. On sauve néanmoins ces heretiques; on sauve, dis-je, les Nestoriens ou les Eutychiens, bien qu'on avouë qu'ils renversent le mystere de l'Incarnation; c'est-à-dire, bien qu'on avouë qu'ils renversent le fondement de la redemption du genre humain. On traite aussi favorablement ceux qui font naître le Fils de Dieu dans le tems, & seulement un peu avant la creation du monde. Si ceux-là conservent le fond

1. *Avant. m.*
6. & *suiv.*

de la Trinité; il ne faut plus s'étonner qu'on fasse aussi conserver le fond de l'Incarnation à ceux qui divisent la personne de JESUS-CHRIST, ou lui ôtent ses deux natures en les absorbant l'une dans l'autre, comme parle M. Jurieu. Tout est permis à ce prix: le mystère de la piété est anéanti: la théologie n'est que dans les mots, & les hérétiques les plus pervers sont orthodoxes. Mais laissons cela: ce dont nous avons ici besoin, c'est de ce principe du ministre; qu'il ne faut point imputer les conséquences à qui les nie. Sur ce principe il a dit, & il a dû dire que l'Eglise Romaine étoit comprise parmi les sociétés vivantes, puisque selon lui elle ne renverse aucun des fondemens de la foi, & que si on lui impute de les renverser par des conséquences, on doit répondre pour elle, ou qu'elle n'y entre pas, ou qu'elle les nie; ce qui en effet est très-véritable; de-sorte que, pour parler avec le ministre. *il est aisé à Dieu de s'y conserver des élus.*

III. A la vérité, il est honteux à la Réforme de ne sauver les enfans de l'Eglise Catholique qu'avec les Nestoriens & les Eutychiens, & avec tant d'autres sectes reprouvées: cela, dis-je, est honteux à la Réforme; car pour nous, notre témoignage vient de plus haut; & quand tous les Protestans conspireroient à nous danner, notre salut n'en seroit pas moins assuré. C'est à eux qu'il est avantageux de nous mettre au rang des vrais fidèles, quoique ce soit avec ceux envers qui il ne faudroit pas être si facile; & dans la haine que M. Jurieu a contre nous, c'est une espèce de miracle qu'il ait pu être forcé à cet aveu. Voici comme il s'en défend, & voici en même-tems comme il en est convaincu. *On accuse, dit-il, M. Jurieu d'avoir franchi le pas, & d'avoir avoué rondement qu'on se peut sauver dans l'Eglise Romaine: en quel en-*

III.
Deux raisons dont se sert le ministre, pour montrer qu'il n'a pas pu dire qu'on se sauve dans la communion de l'Eglise Romaine.
Yardiv 15.

Let. 11.
p. 8.

droit a-t-il donc franchi ce pas? N'a-t-il pas dit par-tout que le Papiſme eſt un abominable Paganisme, & que l'idolâtrie y eſt auſſi groſſiere qu'elle étoit autrefois à Athènes? Il l'a dit, je le confeſſe: il paſſe outre; & après avoir exagéré nos idolâtries avec l'aigreur dont il a coutume d'accompagner ſes paroles, il continue en cette ſorte: *N'a-t-il pas dit ce miniſtre qu'on accuſe de reconnoître qu'on ſe peut ſauver dans l'Egliſe Romaine, qu'elle étoit cette Babylone de laquelle on étoit obligé de ſortir ſous peine d'éternelle damnation par le commandement de Dieu, Sortez de Babylone mon peuple?* Il a dit tout cela, & il a pouſſé ces calomnies au dernier excès. Mais avec tout cela Dieu eſt le maître: Dieu force les ennemis de la vérité & les calomniateurs de ſon Eglife, à dire plus qu'ils ne veulent; & tout en calomniant l'Egliſe Romaine de la manière qu'on voit, il faut qu'il vienne aux piés de cette Eglife avouer qu'on ſe ſauve dans ſa communion, & que les enfans de Dieu ſont dans ſon ſein.

Les deux raiſons qu'il allegue pour ſe défendre de cet aveu, ſont, premièrement, que l'Egliſe Romaine ſelon lui, eſt idolâtre; & ſecondement, qu'elle eſt l'Egliſe antichrétienne. Pour commencer par l'idolâtrie, voici les paroles du miniſtre: *L'Egliſe*, dit-il, *dans le cinq, le ſix, le ſept & le huitième ſiècle adopta des divinités d'un ſecond ordre, en mettant les Saints & les Martyrs ſur les autels deſtinés à Dieu ſeul: elle adora des reliques; elle ſe fit des images qu'elle plaça dans les temples, & devant leſquelles elle ſe proſterna. C'étoit pourtant la même Eglife, mais devenue malade, infirme, ulcéreufe; VIVANTE POURTANT, parce que la lumière de l'Evangile & les vérités du Chriſtianisme demeuroient cachées, mais non étouffées ſous cet amas de ſuperſtitious. Voilà donc en propres termes. l'Egliſe vivante, malgré ſes idolâtries envers les Saints, envers leurs reliques, & même envers leurs images. Il n'y*

iv.
Que l'idolâtrie attribué par le miniſtre à l'Egliſe Romaine, ſelon lui, n'empêche pas qu'on ne s'y ſauve. Prej. lettr. 2. Pub. l. p. 5.

a point ici d'équivoque: ce que le ministre appelle *l'Eglise vivante*, c'est l'Eglise où sont ceux qui vivent, c'est-à-dire les vrais fideles; ceux qui participent à l'Eglise, non-seulement *selon son corps*, c'est-à-dire, selon la profession extérieure de sa foi, mais encore *selon son ame*, c'est-à-dire, selon la foi & la charité, comme on a vu. Si donc l'Eglise est vivante malgré les idolâtries dont on l'accuse, ces idolâtries n'empêchent pas que la foi & la charité ne s'y trouvent, ni par conséquent qu'on ne s'y sauve.

V.
Vains
emporte-
mens du
ministre,
qui n'op-
pose que
des injures
aux passa-
ges tirés
de ses li-
vres, dont
on l'accu-
se.
Var. 40. 15.
N. 54.
Lettre. 11.
Ibid.

J'avois produit ce passage dans l'histoire des Variations; mais le ministre le passe sous silence, & se contente de s'écrier en cette sorte: *Quelle hardiesse faut-il avoir pour avancer qu'un auteur qui dit tout cela, c'est-à-dire, qui dit entre autres choses que l'Eglise Romaine est idolâtre, a franchi le pas, & avoué rondement qu'on se peut sauver dans l'Eglise Romaine? Il faut avoir un front semblable à celui du sieur Bossuet. Il est en colere, vous le voyez: mais cela n'est rien en comparaison de ce qui paroît dans la suite, lorsqu'il dit que bien des gens mettent ce prélat au nombre des hypocrites qui connoissent la vérité, & qui la trahissent sans doute, en parlant contre leur conscience; ce qu'il repete encore en d'autres endroits. Que lui servent ces emportemens & tous ces airs de dédain qui lui conviennent si peu? Il voudroit bien avoir avec moi une dispute d'injures, ou que je perdisse le tems à répondre aux siennes; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Puisqu'il se vante de répondre à l'accusation que je lui fais, de nous sauver malgré nos idolâtries prétendues, il faudroit répondre aux passages dont je la soutiens; & c'est un aveu de sa foiblesse de ne mettre que des injures à la place d'une défense légitime.*

VI.
Saint
Leon

Mais il va être poussé bien plus avant. Selon lui, du tems de saint Leon l'idolâtrie étoit assez grande

dans l'Eglise pour en faire une Eglise antichrétienne, & faire ce saint Leon l'Antechrist même ; & néanmoins le ministre écrit ces paroles dans la treizième Lettre de cette année : Pendant que l'Antechrist fut petit, il ne ruina pas l'essence de l'Eglise. Leon (car il n'est plus saint , & M. Jurieu l'a dégradé) Leon donc, & quelques-uns de ses successeurs furent d'honnêtes gens , autant que l'honnêteté & la piété sont compatibles avec une ambition excessive. Il est certain aussi que de son tems l'Eglise se trouva engagée FORT AVANT DANS L'IDOLATRIE du culte des creatures , qui est un des caractères de l'antichristianisme ; & bien que ces maux ne fussent pas encore extrêmes , & ne fussent pas tels qu'ils DANNASSENT la personne de Leon , qui d'ailleurs avoit de bonnes qualités ; c'étoit pourtant assez pour faire les commencemens de l'antichristianisme . Vous voyez donc qu'on n'est pas damné , quoiqu'on soit non-seulement idolâtre , mais encore fort avant engagé dans l'idolâtrie du culte des creatures . Si on n'est pas du nombre des Saints , & qu'il faille rayer saint Leon de ce catalogue , on est au moins du nombre des honnêtes gens , & le mal de l'idolâtrie n'est pas si extrême qu'on en perde le salut.

Poussions encore . On a démontré dans le livre des Variations & ailleurs , avec les paroles expresses de saint Jean , que la Bête & l'Antechrist ont blasphémé & idolâtré dès leur naissance , & pendant toute l'étendue des 1260. jours de leur durée . Le ministre a voulu le dissimuler , pour n'être point obligé de reconnoître ces attentats , du tems & dans la personne de saint Leon , de saint Simplicie , de saint Gelasie , & des autres saints Pontifes du cinquième siècle ; mais à la fin il a fallu trancher le mot. Il est certain que des ce tems commencerent tous les caractères de la Bête . Des le tems de Leon les Gentils ou Païens commencerent à fouler l'Eglise aux piés ; car le Paganisme qui est

quoique
fort avant
engagé
dans l'ido-
lâtrie, s'
est sauvé
selon le
ministre .
Lettre 15.
de 1689. p.
98.

Var. I. 13.
n. 21; Apoc.
Avert. aux
Prot. n. 27.
28;
Apoc. XI. 2.
XII. 6. 14.
XIII. 5. 6.

Let. 13. p.
99. 2. 4.

appelle idolâtrie, & adoration des reliques, étoit devenu *considerable* sur la fin du *quatrième siècle*, où ces grans hommes fleurissoient. Non-seulement ils souffroient, mais encore ils enseignoient cette idolâtrie: ils prêchoient les miracles dont le démon, dit le ministre, fascinoit les yeux des hommes pour l'autoriser; & il est certain, dit M. Jurieu, que ce fut un esprit trompeur qui abusa saint Ambroise, & qui lui découvrit ces reliques (ce furent celles de saint Gervais & de saint Protas) pour en faire des Idoles. Voilà donc non plus seulement un adorateur de l'idole, mais celui qui l'érige dans la maison de Dieu, & que le diable abuse pour le faire servir d'organe à l'impieeté, au nombre des Saints. Saint Augustin entre en part de ce crime, puisqu'il le rapporte, qu'il le louë, qu'il le consacre. Voilà donc des Saints idolâtres; & l'idolâtrie loin d'être un crime qui danne, n'empêche même plus qu'on soit saint.

Ibid.
Act. des
Prop. p.
166.
Apocal.
Avert. aux
Prot. n. 36.

Le ministre a prévu cette objection, & voici comme il se la fait à lui-même : Vous avouez que l'invocation des Saints a plus de douze cens ans sur la tête; cela ne vous fait-il point de peine, & comment pouvez-vous croire que Dieu ait laissé reposer son Eglise sur l'idolâtrie depuis tant de siècles? Il n'y a personne qui ne fremât à une semblable objection, & ne crût qu'il n'y a de salut qu'à nier le fait; mais le ministre accorde de tout; & sans s'étonner, Nous répondons, dit-il, que nous ne faisons point respecter l'antiquité sans vérité. Nous ne sommes point étonnés de voir une si vieille idolâtrie dans l'Eglise, parceque cela nous a été formellement prédit; il faut que l'idolâtrie règne dans l'Eglise chrétienne 1260. ans. Voilà donc l'état de l'Eglise dès le quatrième siècle. Dans le siècle de saint Basile, de saint Ambroise, & de saint Chrysostome, l'idolâtrie régnoit; l'Eglise se reposoit sur l'idolâtrie: on se sauvait néanmoins; on parvenoit à la sainteté dans cette Eglise, où régnoit l'

VIII.
Cette ob-
jection
méprisée,
& le fait
confirmé
par le mi-
nistre
Avert. sur
les Prop.
n. 29. p. 605
Jur. Lett.
7. de Cal.
ann. p. 139.

idolâtrie, & qui se reposoit dessus. Il ne faut donc plus alleguer l'idolâtrie de l'Eglise pour montrer qu'on ne s'y lauve pas.

IX.
Réponse
de M. Ju-
rieu, qui
se détruit
par elle-
même.
Etat du
culte des
Saints
dans le
quatrième
siècle.
Lett. 20.
au Comte,
p. 315.

Quelqu'un me dira peut-être : J'ai trouvé dans M. Jurieu la résolution de cette difficulté. L'Evêque de Meaux, dit-il, répète la vaine déclamation tirée de ce qu'en accusant le culte de l'Eglise Romaine d'idolâtrie, cette accusation tombe nécessairement sur les saint Ambroise, & les saint Augustin, les saint Jerome, les saint Gregoire de Naziance, & sur tous les chrétiens de ces siècles, qui ont veneré les reliques & invoqué les Saints : La déclamation est pressante sans doute ; mais voyons si le ministre qui la méprise, osera du moins nier le fait qu'on y avance sur le sentiment des Peres du quatrième siècle. Point du tout. Voici sa réponse : Nous avons répondu à cela bien des fois. C'en est assez pour tromper les ignorans ; il ne faut que leur dire qu'on y a répondu. Mais qu'avez-vous répondu ? Que dans ces siècles il n'y avoit point de superstitions des reliques, ou d'invocation des Saints ? Non. Nous avons répondu, dit-il, que dans ces siècles la superstition des reliques & de l'invocation des Saints n'étoit pas encore montée au degré d'idolâtrie, où elles sont arrivées depuis ; & que Dieu a toléré quelques sortes de superstitions dans ces grans hommes, qui d'ailleurs ont rendu tant de services à l'Eglise. Quelle misere de gauchir toujours, & de n'oser jamais parler franchement dans une matiere de religion ! Cette superstition des reliques, cette invocation des Saints, qui étoit alors, & qui selon vous étoit pratiquée par les saint Augustin, par les saint Ambroise, par les saint Basile & les autres, étoit-ce une idolâtrie, ou n'en étoit-ce pas une ? Si c'en étoit une, ils sont damnés ; si ce n'en étoit pas une, nous sommes absous. Ou, peut-être c'en étoit une, mais non encore dans le degré qu'il falloit pour danner les hommes ; & il y a une idolâtrie, c'est-à-dire, un transport du culte

divin à la creature qui ne donne pas, & qu'on peut si bien compenſer par d'autres ſervices, que Dieu n'y prendra pas garde; comme ſ'il pouvoit y avoir un ſervice agreable à Dieu dans ceux qui rendent le culte divin à la creature. Qui jamais ouït parler d'un égarement ſemblable? Mais encore, que manquoit-il à l'idolâtrie de ſaint Auguſtin & de ſaint Ambroïſe? à celle qui ſelon vous régnoit alors, & ſur laquelle on ſe repoſoit? Que vôtre miniſtre ne vous diſe pas que cette idolâtrie n'étoit pas publique: car qu'importe, premièrement, qu'elle ſoit publique? eſt-ce que l'idolâtrie qui ſe feroit en particulier ne danneroit pas? Michas ceſſe-t-il d'être idolâtre, à cauſe que l'idole qu'il ſervoit, étoit dans ſa maiſon? L'Ephod dont la maiſon de Gedeon ſe fit une idole, mérita-t-elle moins ce nom, parcequ'elle ne fut pas poſée dans un temple, & que ſelon les apparences ce faux culte prit commencement dans une famille particulière? Quelle erreur donc de vouloir excuſer les Peres & les chrétiens du quatrième & cinquième ſiècle, ſous prétexte qu'ils n'idolâtroient qu'en particulier? Mais d'ailleurs, quelle illuſion d'oſer nous dire que l'idolâtrie n'étoit pas publique, pendant qu'on nous avouë qu'elle étoit *regnante*? pendant qu'on la reconnoît dans les ſermons de ces Peres, qui ſans doute étoient publics & ſe faiſoient dans les Eglîſes & dans l'aſſemblées des fideles, & faiſoient alors comme maintenant & toujours, une partie eſſentielle du culte divin; & non-ſeulement dans leurs ſermons, mais encore dans leurs liturgies, dans les Eglîſes où ils ſervioient Dieu, dans les oratoires des Martyrs, & juſques ſur les autels où leurs reliques étoient déposées par honneur, comme dans le lieu le plus ſaint du temple de Dieu? Qu'en mette, diſoit ſaint Ambroïſe, ces triomphantes victimes dans le lieu où JESUS-CHRIST eſt l'hoſtie. Les fideles, dit ſaint Jérôme, regardent les tombeaux des

Jud. 17. 4.

Let. 15. de
la 1. an. p.
123. Acc.
des Propb.
1. 5. ch. 14.
Eccl. 1. 1.
1. 13. n.
23. & ſu. v.

saints Martyrs comme des autels de JESUS-CHRIST. Nous honorons leurs reliques, dit saint Augustin, *jusqu' à les placer sur la sublimité du divin Autel*. Voilà, ce me semble, pour n'appuier pas sur l'autel & sur le sacrifice dont il ne s'agit pas ici; voilà pour les Saints & pour leurs reliques une veneration assez marquée, assez publique, assez solennelle; & ceux qui non-contens de la leur rendre la prêchent avec tant de force, ne laissent pas d'être saints.

Jur. Ibid. Et qu'on ne nous dise pas que les Saints n'avoient point alors d'oratoires ni de chapelles; car on demeure d'accord qu'ils en avoient au quatrième & cinquième siècle: & encore qu'on ose dire que la sainte Vierge n'en avoit pas dans ces deux siècles, c'est une ignorance grossière; puisque le Concile d'Ephèse, comme il paroît par ses actes, fut assemblé en 430. dans une Eglise appelée *Marie*, du nom de la sainte Vierge, qui sans doute ne fut pas construite alors pour y tenir le Concile.

*Conc. Eph.
Act. 1. &c.*

Qu'on ne dise pas que ces Peres n'emploioient point envers Dieu les merites des Saints; car au contraire on convient que c'est par-là que l'on commença. *Dans le commencement*, dit M. Jurieu, *les prieres s'adressoient au Dieu des Martyrs, par rapport aux merites & aux souffrances des Martyrs*.

*Let. 15. p.
123.*

Qu'on ne dise pas que du moins l'Eglise n'avoit pas été avertie de la prétendue erreur de ce culte: car elle l'avoit été par Vigilance que saint Jérôme mit en poudre dès sa naissance; & tout l'Eglise d'alors prit tellement le parti de ce Saint, que depuis on n'entend pas seulement parler de Vigilance ni de son erreur.

Voilà donc en tout & part-tout la prétendue idolâtrie de ce tems-là dans le même état où elle a été depuis: & quand tout cela ne seroit pas, se prosterner devant les reliques, & demander des prieres aux

Martyrs; les appeller des remparts & des forteresses, ce que M. Jurieu appelle le culte des Maozzins après son Auteur Joseph Mede; en quelque sorte qu'on le fasse, en particulier ou en public, dans l'Eglise, dans les cimetières ou dans les maisons; c'est toujours une idolâtrie selon les ministres, toujours par conséquent un crime d'annable; & quand cette idolâtrie ne seroit pas assez formée au quatrième siècle, elle l'étoit au cinquième, & sous saint Leon, que néanmoins on n'ose d'annable non plus que les plus prochains successeurs. Votre ministre prononce lui-même, que le faux culte des Saints & la doctrine des seconds intercesseurs étoit si bien formée dans les paroles de Theodoret en l'an 450., qu'il y en avoit assez pour constituer deslors l'Eglise antichrétienne, & assez d'adhérence à cette erreur dans saint Leon pour en faire un Antechrist formé, sauvé toute-fois; & voilà encore insensiblement la seconde défense de votre ministre entièrement renversée. Car, peut-il dire qu'on ne peut trouver son salut dans une Eglise antichrétienne, puisque selon lui on est sauvé, non-seulement étant sectateur de l'Antechrist, mais encore étant l'Antechrist même? Qui jamais ouït parler d'un semblable excès, & que faut-il davantage pour appliquer à un auteur ce mot de saint Paul, que sa folie est connue à tous? Mais allons encore plus avant, & voyons comme le ministre a établi par principes le salut uni avec l'antichristianisme.

Il est vrai qu'il a semblé donner pour règle qu'on ne peut pas se sauver dans l'Eglise antichrétienne; ce qui est très-vrai dans le fond, parce que, comme dit le ministre, il n'y a point de communion entre Christ & Belial: mais ce qui en soi est indubitable, dans les principes du ministre, ne peut être qu'une vaine exagération que cet auteur refuse lui-même par le discours que voici. Je ne veux point définir quelles sont les sectes où Dieu peut avoir des élus

Acc. des
Propb. 1.
p. 6. 14.
Etc. Lett.
17. de la 1.
an. p. 16. 17
Avert.
aux Prot.
n. 28. Var.
liv. 1. 3. 4.
23. Et suite.
Acc. 2. p.
21. 22.

x.
Passage
exprès du
ministre,
où il dit
qu'on se
peut sau-
ver dans
les Eglis-
es les
plus cor-
rompues,
& jusques
dans cel-

le de l'
Ante-
christ.
Avoir à
tout les
Christ.
amis. Ac.
p. 23. 49.
Préf. légis.
1. P. 26. 2.
p. 16.

Et où il n'en peut avoir : l'endroit est trop délicat & trop périlleux. Mais ce que je puis assurer, c'est que Dieu se peut conserver des élus dans les communions & dans les sectes tres-corrompues, ce qui est clair ; parce qu'il s'en est conservé dans le règne même de l'Antechrist, & dans celle de toutes les religions, qui sans avoir renoncé aux principes de la Religion, est pourtant la plus antichrétienne. S. Paul nous dit expressement que l'Antechrist doit être assis dans le temple de Dieu, c'est-à-dire dans une Eglise qui sera chrétienne, & qui aura assez de reste du véritable Christianisme pour conserver le nom d'Eglise & de temple de Dieu. Ces cent quarante-quatre mille de l'Apocalypse sont représentés être dans l'empire de l'Antechrist comme les Israélites étoient dans l'Egypte où les poteaux de leurs maisons furent marqués, afin que l'Ange destructeur ne les touchât point. Voilà, ce me semble, des élus en assez grand nombre, & assez bien marqués dans l'Eglise de l'Antechrist, c'est-à-dire, selon le ministre, dans la Romaine, sans que son antichristianisme les en empêche. Mais achevons le passage puisque nous y sommes. Les Eglises de l'Orient & du Midi sont assurément dans une grande décadence. Sans doute, selon les principes du ministre, puisqu'on y voit bien assurément tout le culte & des images & des Saints, qu'on nous impute à idolâtrie. L'Eglise des Abyssins n'est pas trop pure, puisqu'outre ces idolâtries on y suit les erreurs de Dioscore, & on y déteste la sainte doctrine du Concile de Calcedoine. Cependant, poursuit le ministre, il n'y a pas lieu DE DOUTER que Dieu ne s'y conserve un résidu selon l'élection de la grace ; car jamais la parole n'est prêchée en un pays que Dieu ne lui donne efficace à l'égard de quelques-uns. Voilà toujours son grand principe, qui est la fécondité de la parole de Dieu par-tout où elle est prêchée.

Mais afin que cette parole ait cette fécondité & cette

efficace , il ne faut pas s'imaginer qu'elle doit être prêchée dans sa pureté ; puisque , comme on voit , ces Eglises ne sont gueres pures . Il n'y a point d'Eglise moins pure que celle de l'Antechrist ; & néanmoins on y trouve cent quarante-quatre mille élus . Votre ministre a écrit ces choses ; vous les voyez , vous les lisez de vos propres yeux ; & toutefois , Mes chers Freres , il se tient si assuré de vous faire croire tout ce qu'il voudra , qu'il ose nier qu'il les ait écrites ; & il se fait fort de vous persuader que jamais il n'a songé à mettre des élus parmi nous , ni à confesser qu'on se sauve dans nôtre communion , parce que c'est la communion de l'Antichrist .

Ce qu'il dit dans le Systême de l'Eglise , est encore plus fort ; puisqu'il entreprend d'y prouver par l'Apocalypse , que l'Eglise peut être dans Babylone , & que Babylone peut entrer dans l'Eglise . Il est vrai , poursuit-il , nous soutenons , & nous avons raison de soutenir que l'Eglise Romaine est la Babylone spirituelle depeinte dans l'Apocalypse ; mais Dieu dit de cette Babylone : Sortez de Babylone , mon peuple , de-peur que participant à ses péchés , vous ne participiez à ses peines . Voilà donc encore une fois le peuple de Dieu dans Babylone , & cela jusqu'au moment où les crimes sont montés si haut qu'elle n'a plus à attendre que la dernière sentence , & qu'il n'y a plus aucun délai à son supplice .

Entrez-prenez la défense ; imaginez tout ce qu'il peut dire , & lui-même au même moment il le refutera . Vous pourriez croire que ce peuple qui est renfermé dans Babylone jusqu'à ce moment fatal , n'est appelé le peuple de Dieu que selon la prédestination éternelle . Mais non , dit M. Jurieu ; il ne faut pas dire que le peuple de Dieu sorte de Babylone , comme les Chrétiens sortent du milieu des Païens quand ceux-cy se convertissent ; car Dieu n'appelle point son peuple , des gens en état de damnation ; & si le peuple de Dieu renfermé dans Ba-

XI.
Autre
passage,
où il met
le peuple
saint dans
Babylone
jusqu'au
jour de sa
chûte, & il
le prouve
par l'A-
pocalypse
Syn. liv. 1.
ch. 19. p.
144. 145.
Var. liv.
15. n. 36.
Jur. Ibid.

bylone étoit lui-même un peuple Babylonien , Dieu ne le pourroit plus appeller son peuple. Il est plus clair que le jour , que Dieu dans ces paroles, Sortez de Babylone, mon peuple, fait allusion au retour du peuple Juif de la captivité de Babylone ; & pendant que les Juifs furent dans Babylone, ils ne cessèrent pas d'être Juifs , & le peuple de Dieu. Vous le voyez, Mes chers Freres: il ne dit pas seulement , mais il prouve par tous les principes dont on convient dans la Réforme, que le vrai peuple de Dieu, le peuple justifié, le peuple saint & séparé des méchans par la grace qu'il a reçue , se trouve dans la Babylone , qui est l'Eglise Romaine, jusqu'au moment de sa chute ; & cet homme ose dire encore, qu'il n'a jamais enseigné qu'on se sauvât parmi nous.

XII.
Illusion
du mini-
stre, qui
répond
qu'il n'a
sauvé
dans l'E-
glise Ro-
maine
que les
ensans
baptisés.
Jur. Lett.
1. t. p. 80.
ibid.

Mais, dit-il, ceux qui s'y sauvent ce sont les enfans ; car il avoué dans la Lettre, qu'il dit bien, que dans l'Eglise Romaine il y a une infinité d'ames sanctifiées par la vertu du Christianisme ; mais qu'il a ajouté que ces ames sont celles des enfans qui ont été baptisés au nom de JESUS-CHRIST, & qui étant morts avant l'âge de raison, n'ont pris aucune part aux abominations du Papisme. Ce qu'il repete encore une fois en ces termes : Nous ne reconnissons d'élus dans l'Eglise Romaine qu'entre les enfans qui ne sauroient prendre part à ses idolâtries. Sans doute c'est aux enfans qui n'ont pas atteint l'âge de raison que s'adresse cette parole , Sortez de Babylone, mon peuple : ils entendront à merveille que Babylone c'est l'Eglise Romaine ; que c'est celle-là d'où il faut sortir , & qu'il faut passer en Hollande pour se joindre au peuple de Dieu ; les enfans entendent cela avant l'usage de la raison , & ils sont le peuple de Dieu à qui s'adresse cette voix du Ciel. Qu'on espere de vous faire croire de telles absurditez ! Mais si vous n'avez pas oublié ce que vôtre docteur vient de vous dire , ceux qui se sauvent dans la communion

Romaine , c'est-à-dire , dans la Babylone spirituelle , ont été comparez aux Juifs qui étoient dans la Babylone temporelle ou en Egypte , qui sans doute étoient des adultes & non pas des petits enfans avant l'âge de raison. On attribuoit tout à l'heure le salut de ce grand nombre d'élus qui se trouve dans Babylone & sous le regne de l'Antechrist, à l'efficace de la parole qui n'est jamais prêchée inutilement : est-ce que ces enfans écouteront cette parole, & qu'à la faveur des vérités qu'elle contienne , ils sauront bien se séparer de la corruption ? Pour qui veut-on vous faire passer , & dans quel rang met-on ceux qu'on espère de contenter par de tels moyens ? Il n'y a donc rien à répondre à des passages si clairs : les plus sours les entendent ; les plus ignorans en sont frappez ; & il ne vous reste que le seul refuge où l'on se jette ordinairement quand on n'en peut plus ; c'est de dire ce que tous les jours nous entendons de votre bouche : *Nous ne saurions vous répondre , mais notre ministre , s'il étoit ici , vous répondroit bien .* Quelle réponse pour des gens à qui tout est clair , & qui croient pouvoir décider seuls au-dessus de tous les docteurs & de tous les synodes ? Mais encore , ce misérable refuge vous est-il fermé à cette fois ? Il n'est pas question de dire que votre ministre répondra quand on lui objectera ces passages tirés de ses livres : on les lui a objectez dans l'Histoire des Variations ; vous les trouverez dans ce livre XV. qu'il reconnoît avoir lû , & auquel il s'est engagé de répondre du moins pour les endroits qui le touchent ; il ne dit mot néanmoins de ceux-ci ; & ces témoignages qu'il a portez contre lui-même , lui ferment la bouche.

Var. sup. n. 2. 10.

Var. liv. 15. n. 56.

Mais vous trouverez dans ce même livre , de quoi le confondre plus démonstrativement . Le ministre propose deux voies , dont Dieu se sert pour sauver

XIII. Suite des passages du mini-

son peuple au milieu de la corruption de Babylone : la première est la voie de tolérance, parce qu'il *supporte les erreurs & les superstitions en ceux qui y vivent de bonne foi, & qui d'ailleurs ont beaucoup de piété & de charité* ; la seconde est la voie de séparation, parce qu'il *éclaire ceux qu'il veut sauver, jusqu'à leur faire séparer la doctrine divine des additions humaines*. C'est ainsi, dit-il, qu'on se *saufve dans le regne même de l'Antechrist*. Or constamment ce n'est pas ainsi que Dieu veut sauver les enfans : ni il supporte leurs erreurs, ni il ne leur donne de discernement ; ce n'est donc pas eux qu'on entend par ce peuple sauvé dans Babylone ; ce sont les adultes : ce sont, dis-je, ceux-là qui selon les principes de votre ministre sont sauvés dans l'Eglise Romaine, non-seulement en rejetant ses prétendues erreurs, mais encore en les croiant de bonne foi.

Vous ne croïez pas, Mes chers Freres, qu'on en pût venir parmi vous dans la conjoncture présente jusqu'à nous donner cet avantage ; mais Dieu l'a voulu ainsi : Dieu qui a soin de votre salut a voulu vous donner ce témoignage par la bouche d'un ministre, d'ailleurs si implacable envers nous, & il n'a pû s'en défendre. Car il a déclaré formellement que la voie de la tolérance pour les erreurs, regarde ceux qui y vivent de bonne foi ; & ce qu'il n'a dit qu'en passant dans ses Préjugés légitimes, il l'explique à fond dans son Système où il parle ainsi : *Pour ce qui est des sectes qui renversent le fondement par addition, sans l'ôter pourtant, (vous entendez bien que c'est de nous & de nos semblables qu'il veut parler) il est certain qu'on n'y peut communier sans péché ; & afin de pouvoir esperer de Dieu quelque tolérance, il faut premièrement qu'on y soit engagé par la naissance. 2. Qu'on ne puisse communier avec aucune autre société plus pure. C'est pourquoi il n'eût pas été permis de communier tantôt*

Préj. Théol.
Syst. liv. 1.
p. 158. 159.
166. 174.
175. 195.
759.

avec les Vaudois, & tantôt avec les prétendus Catholiques. 3. Qu'on y communie de bonne foi, croiant qu'elle a conservé l'essence des Sacremens, & qu'elle n'oblige à rien contre la conscience. Vous voyez donc clairement que ceux qui se sauvent dans ces communions impures, où néanmoins les fondemens subsistent toujours, ce sont ceux qui y vivent de bonne foi, & qui croient qu'on n'y oblige à rien qui blesse la conscience. Car, pourluit-il, si on croit que cette société oblige à quelque chose contre la conscience, on pèche mortellement quand on participe à ses Sacremens; c'est pourquoi il ne vous est pas permis de communier alternativement avec les prétendus Catholiques & avec les Réformez; parce qu'étant dans les sentimens des Réformez, nous sommes persuadés que le Papisme nous oblige dans sa communion à bien des choses contre la conscience, comme, dit-il, à adorer le Sacrement; par où l'on voit manifestement qu'il a compris l'Eglise Romaine avec celles où l'on peut se sauver en y vivant de bonne foi, c'est-à-dire, en participant sincèrement à sa doctrine & à son culte; & c'est pourquoi il n'oblige à péché mortel que ceux qui communieroient ou adoroient avec nous, sans croire de bonne foi notre doctrine.

On voit par-là le pas important qu'il a fait au-delà de M. Claude & du commun de sa secte. M. Claude avant la Réforme ne savoit parmi nous que ceux qui n'étoient pas de bonne foi en demeurant dans le sein de notre Eglise sans y croire: M. Jurieu, qui a bien vu combien il étoit absurde de ne sauver que les hypocrites, a été forcé de passer outre, & d'accorder le salut plutôt à la bonne foi qu'à la tromperie.

Il est vrai qu'il semble y mettre deux conditions; l'une qu'on soit engagé à une communion par la naissance; l'autre, qu'on ne puisse communier avec une société plus pure. Mais il tempere lui-même la

première condition, en disant que ceux qui passent de bonne foi, & par persuasion, *dans les sectes qui ne ruinent ni ne renversent le fondement*, au nombre desquelles il nous met comme on a vû, *ne sont pas en autre état que ceux qui y sont nés*: & pour l'autre condition, qui est celle de ne pouvoir pas communier avec une société *plus pure*, il est fort commode pour cela, puisqu'en disant qu'il faut rompre avec les Conciles *qui détruisent les fondemens de la religion*, soit en les niant, soit en les renversant, il y appoie la condition, *si on est en état de le pouvoir faire*. Les questions qu'il propose ensuite, vous feront encore mieux connoître ses intentions. Il semble, dit-il, *que si l'idée de l'Eglise renferme généralement toutes les sectes, on puisse sans scrupule passer de l'une à l'autre; être tantôt Grec, tantôt Latin, tantôt Réformé, tantôt Papiste, tantôt Calviniste, tantôt Lutherien*. Telle est la question qu'il propose, où l'on voit qu'il met également les Latins & les Grecs, les Papistes & les Prétendus Réformez: & il répond premièrement qu'il n'est pas permis de passer d'une communion à une autre, pour *faire profession de croire ce qu'on ne croit pas*; ce qui est très-assûré; mais secondement, il ajoute qu'on y peut passer, comme on vient de voir, sans risque de son salut, *en changeant de sentiment lorsqu'on passe dans les sectes qui ne ruinent ni ne renversent le fondement*.

LIII. 11. Lorsque pour répondre à ce passage, il dit qu'il faut entendre la proposition, des sectes qui ne renversent en aucune sorte le fondement de la religion, ni en le niant, ni en y mêlant des erreurs mortelles, telles que sont les idolâtries qu'il nous impute: il est battu premièrement par tous les endroits où il a sauvé non-seulement les Grecs aussi idolâtres que nous, mais encore les Nestoriens & les Eutychiens qui joignent d'autres erreurs à ces prétendues idolâtries; & secondement par toutes les preuves par lesquelles on

a démontré qu'il met des idolâtres reconnus pour tels par lui-même, non-seulement au nombre des sauvés, mais encore au rang des plus grans saints.

Si tout cela ne démontre pas qu'il a sauvé parmi nous d'autres gens que les enfans décedés avant l'usage de raison, je ne fais plus ce qu'il y a de démonstratif. Mais voici encore une autre preuve qui n'est pas moins concluante. *Nous avouons*, dit-il, *à M. de Meaux que l'Eglise dont JESUS-CHRIST parle là, (dans le passage de saint Mathieu XVI. où il dit que l'Enfer ne prévaudra point contre l'Eglise) est une Eglise confessante, une Eglise qui publie la foi, une Eglise par conséquent, extérieure & visible; mais nous nions que cette Eglise confessante, & qui publie la foi, soit une certaine communion chrétienne, distincte & séparée de toutes les autres; c'est l'amas de toutes les communions qui prêchent un même JESUS-CHRIST, qui annoncent le même salut, qui donnent les mêmes Sacremens en substance, & qui enseignent la même doctrine: en substance encore, & quant aux points fondamentaux, comme il vient de dire; car s'il vouloit qu'en tout & par-tout on enseignât jusqu'aux moindres points la même doctrine, il sortiroit visiblement de son Systême, & ne pourroit plus sauver, comme il fait, ni les Nestoriens, ni les Jacobites, ni les Grecs; & c'est pourquoi il ajoute que l'Eglise, dont JESUS-CHRIST parle ici, est un corps qui renferme toutes les communions, lesquelles retiennent le fondement de la foi. Or il nous comprend dans ce corps; il nous met dans cet amas, comme on a vû, & comme il le dit à chaque page de son Livre, & en particulier dans cet endroit, puisque c'est de nous en particulier & de l'Eglise Romaine qu'il s'agit. C'est dans cet amas que sont les élus: le ministre le décide ainsi par ces paroles: Dans ce corps visible & externe est renfermée l'ame de l'Eglise, les fideles & les*

XIV.
Suite de
la même
matière.

Syst. pa: 51

Id. pa: 16.

vrais Saints ; & un peu plus bas : *Quelque sens qu'on donne à cet article, (c'est à l'article du Symbole où l'on croit l'Eglise universelle) & quoique l'on avoue que par-là il faut entendre une Eglise visible, les prétendus Catholiques n'en peuvent tirer aucun avantage ; puisque cette Eglise visible, laquelle nous faisons profession de croire, est celle qui est répandue dans toutes les communions véritablement chrétiennes, & dans laquelle est renfermée la partie invisible, qui sont les élus & les vrais Saints.* Nous sommes, comme on a vû plusieurs fois, une de ces communions véritablement chrétiennes, c'est-à-dire de celles où l'on retient les fondemens de la foi, & nous sommes par-conséquent une de ces communions où l'on est contraint d'avouer que les Saints sont renfermés. Qu'on ne nous objecte donc plus nos idolâtries prétendues comme exclusives du salut ; nous annonçons dans le fond le même salut que les autres qu'on reconnoît pour véritables chrétiens : en l'annonçant nous y conduisons, puisque selon les principes du Systême, on ne l'annonce pas inutilement, & que la parole de Dieu n'est pas stérile. Qu'on ne nous objecte plus que nous retranchons avec la Coupe une partie substantielle de l'Eucharistie ; nous avons les Sacremens en substance, & il n'y a aucune raison ni générale, ni particulière de nous priver du salut. On ne peut ici se réduire aux enfans qui meurent parmi nous après le Batême & avant l'âge de raison ; car il n'auroit fallu parler ni de la doctrine, ni de la prédication, puisqu'ils n'y ont aucune part en l'état où ils sont. Les adultes se sauvent donc parmi nous comme parmi les autres vrais chrétiens qui font une communion & retiennent les fondemens ; & c'est en vain qu'on voudroit tâcher de renfermer le salut dans les enfans.

En effet, dans le même endroit où le ministre semble s'y réduire, sentant bien en sa conscience qu'il n'y a pas

moïen de s'en tenir là, il ajoûte que s'il y avoit quelques élus entre les adultes, cela étant absolument inconnu, ne pouvoit servir à rien; comme s'il y avoit sur la terre une communion où l'on connût les élus, ou que l'on scût qu'il y en a par une autre voie que par celle qui a forcé le ministre à en mettre selon ses principes dans toutes les societez, où la parole de Dieu est prêchée, c'est-à-dire, par l'efficace & par la fecondité de cette parole.

C'en seroit trop sur cette matiere, si elle étoit de moindre importance, & si le ministre à qui nous avons affaire vouloit agir de bonne foi; mais comme il ne cherche qu'à éluder tout ce qu'il a dit de plus clair, il faut l'accabler de preuves. Car après tout, quelle raison l'auroit empêché de nous sauver avec tous les autres, c'est-à-dire, non-seulement avec les Lutheriens, qui sont partie des Protestans, mais encore avec ceux qu'on ne met point en ce rang, avec les Grecs, les Jacobites & les Nestoriens, à qui il ne dénie pas qu'il n'ait accordé le salut? Commençons par ce qui regarde le culte; car c'est ce qu'on fait passer pour le point le plus essentiel. On ne nie pas que les Grecs n'aient avec nous le culte des Saints, celui des Reliques & des Images, ni que ce culte n'ait passé en dogme constant au second Concile de Nicée, tenu & approuvé dans l'Eglise Grecque: les Nestoriens & les Jacobites sont dans les mêmes pratiques; le fait est constant, & personne ne le conteste: ils sont donc déjà idolâtres comme nous & comme les Grecs, & néanmoins on se sauve parmi eux. Venons à ce qui regarde la personne de JESUS-CHRIST & son Incarnation. Sans disputer maintenant du sentiment des Nestoriens & des Eutychiens ou Demi-Eutychiens & Jacobites, vous avez vû que M. Jurieu les a sauvés en prétupposant dans la doctrine des Nestoriens la defunion des personnes, &

Lm. II.

XV.

Qu'on ne peut sans trop d'injustice nous refuser le salut après l'avoir accordé à tant d'autres sectes dont la corruption est avouée.

Sup. n. 2.

dans celle des Eutychiens la confusion des natures: Vous avez vû, dis-je, qu'on peut être sauvé en croïant l'humanité absorbée dans la nature divine, & la personne de JESUS-CHRIST divisée en deux.

Passons à la doctrine de la grace & de la prédestination. Vous sauvez les Lutheriens, encote que de l'aveu de M. Jurieu ils soient Demipelagiens, & qu'ils attachent la conversion de l'homme à des actes purement humains où la grace n'a aucune part. Vous en avez vû les passages dans le second Avertissement.

Vous avez vû dans le même endroit que les mêmes Lutheriens nient que les bonnes œuvres soient nécessaires au salut, & qu'ils avouënt qu'on se peut sauver sans exercer les vertus & sans aimer Dieu; ce qui va à l'extinction de la piété, & n'empêche pas néanmoins qu'ils ne parviennent au salut.

536. 530.
548. Ibid.

Difons un mot des Sacremens. Ce seroit une cruauté, selon le ministre, de chasser de l'Eglise & d'exclure du salut ceux qui admettent d'autres Sacremens que le Batême & la Cene, & loin de nous en exclure pour y avoir ajouté la Confirmation, l'Extrême-Onction & les autres, il n'en exclut même pas les Chrétiens d'Ethiopie, à qui il fait recevoir la Circoncision à titre de Sacrement, encore que Saint Paul ait dit: *Si vous recevez la Circoncision, JESUS-CHRIST ne vous servira de rien.* Tout cela est objecté dans les Variations, & tout cela a passé sans contradiction.

Var. 5. 60.

Pour la présence réelle, on n'a plus besoin d'en parler, & il y a trop long-tems qu'on est convenu en faveur des Lutheriens, que cette doctrine qui nous rangeoit autrefois au nombre des Antropophages est devenue innocente & sans venin. L'Ubiquité, doctrine insensée & monstrueuse, s'il en fut jamais, de l'aveu de vos ministres, où l'on fait JESUS-CHRIST, entant qu'homme, aussi immense que JESUS-CHRIST entant que Dieu, est toletée dans les

Luthériens avec la présence réelle, quoiqu'au fond cette doctrine emporte avec elle l'Euthychianisme tout pur, & l'humanité absorbée dans la nature divine; mais cela même est déjà passé aux Jacobites avec tout le reste.

Pour peu qu'il y eût de bonne foi, il ne faudroit plus disputer de la Transsubstantiation, puisqu'il n'y a presque plus de Protestans qui ne la reconnoissent parmi les Grecs, & que les savans la trouvent si claire dans les liturgies des Nestoriens & des Eutychiens, qu'il n'y a pas moïen de le nier: mais du moins à quelque excès que l'on porte l'impudence, on ne niera pas parmi eux, non plus que parmi les Grecs, une oblation & un sacrifice dans la celebration de l'Eucharistie, & un sacrifice offert à Dieu pour les morts comme pour les vivans, & pour les péchés des uns & des autres. Tout cela passe, & on se sauve avec tout cela, avec le culte des Saints & l'idolâtrie des Reliques & des Images, avec un sacrifice propitiatoire pour les vivans & les morts, puisque c'est pour les péchés des uns & des autres; avec la présence réelle & toutes ses suites, & ce qui est bien plus étrange, avec l'Ubiquité des Luthériens, avec le Nestorianisme, l'Euthychianisme, le Semi-pelagianisme. Et qu'est-ce qui ne passe point avec ces monstres d'erreurs? Ce ne sont point seulement les enfans que le ministre a voulu sauver dans toutes ces sectes en vertu de leur bapême; ce sont les adultes qui y vivent de bonne foi, & ne songent seulement pas à en sortir; autrement il retomberoit dans la cruauté qu'il rejette, de danner tant de chrétiens qui lui paroissent de bonne foi. Ouvrant la porte du ciel à tant d'heretiques, quel front eût-il fallu avoir pour nous en exclure?

Mais le grand principe du ministre l'oblige encore plus à nous recevoir. Car, comme on a vû sou-

vent, ce qui l'oblige à sauver tant de sectes, & des sectes si corrompues, de son aveu propre, c'est la fécondité, qui selon lui est inséparable de la parole de Dieu, quoiqu'impurement prêchée. Or la parole de Dieu se prêche parmi nous autant, & plus sans difficulté, que parmi les Jacobites & les Grecs: Dieu seroit cruel, selon le ministre, si cette parole n'étoit prêchée que pour rendre les hommes plus inexcusables; & c'est de-là qu'il conclut qu'elle a son effet entier dans toutes ces sectes, & qu'elle y sauve quelqu'un. C'est pousser la haine trop avant & trop au-delà de toutes les bornes, que de nous faire les seuls pour qui Dieu puisse être cruel; les seuls qui en retenant les fondemens du salut, & les prêchant si solidement, ne puissions sauver personne; les seuls, à qui il faille imputer les conséquences que nous nions. Avoir un Pape à sa tête pour maintenir l'unité & le bon ordre, même en temperant sa puissance par l'autorité des Canons, est-ce un crime si détestable, qu'il vaille mieux nier la grace, rejeter la nécessité des bonnes œuvres, diviser la personne de JESUS-CHRIST, absorber son humanité dans sa nature divine, & tout cela en termes formels? Ce seroit une cruauté & une absurdité tout ensemble, qu'un front humain ne pourroit soutenir.

XVI. Après cela, si on nous demande d'où vient donc que les Protestans sont si difficiles envers nous, & que M. Jurieu qui nous admet au salut fait semblant de s'en repentir? la raison en est bien aisée, & ce ministre nous apprend lui-même que c'est une fausse politique. C'est ce qu'il a dit clairement à la fin de la préface de son Système. Ce Système qui met tant de sectes dans l'Eglise universelle, & les admet au salut, selon lui, est un dénouement des plus grandes difficultez qu'on puisse faire à la Réforme; & ce ministre déclare, que si on n'a pas encore beaucoup ap-

Que ce n'est que par politique qu'on a cessé dans la Réforme de nous recevoir au salut; & M. Jurieu nous a lui-même découvert ce secret du parti. *Syst. Préf. à la fin.*

puît là-dessus, c'est l'effet de la politique du parti ; c'est en un mot qu'on a vu qu'il seroit facile d'attirer les Protestans, qui aiment la paix, dans la communion de l'Eglise, si une fois on leur avouoit qu'on s'y pût sauver. Il n'y a personne qui ne fût bien-aise d'assurer son salut par ce moyen ; & voilà bien certainement cette politique dont se plaint M. Jurieu, & qui a empêché jusqu'ici qu'on n'appuiât beaucoup sur son Systême.

Je lui ai fait cette objection dans le livre des Variations, & il n'a rien à y repliquer ; mais nous pouvons maintenant entrer plus avant dans ce secret de la Réforme. Il est certain qu'au commencement on n'y osoit dire qu'il n'y eût point de salut dans la communion Romaine ; au-contraire, on faisoit semblant de ne vouloir pas absolument y renoncer ; les deux partis de la Réforme, c'est-à-dire tant les Zuingliens que ceux de la Confession d'Ausbourg, se soumettent au Concile qu'il le Pape assembleroit. Nous avons vû qu'on mettoit au nombre des Saints les plus zelez défenseurs de l'Eglise & de la croïance Romaine, un saint Bernard, un saint Bonaventure, un saint François ; & Luther reconnoissoit en termes magnifiques le salut & la sainteté dans cette Eglise.

Je ne parle point des autres auteurs dont les discours vont au même but. Si dans la suite on a usé de plus de réserve, c'est l'apprehension qu'on a eue de rendre la Réforme moins nécessaire au salut, & de faire voir, si on se fauvoit dans la communion Romaine, qu'il valoit mieux s'y tenir que d'aller risquer ailleurs son éternité. On sait ce qui se passa dans la conversion de Henri IV. Quand il pressoit ses theologiens, ils lui avouoient de bonne foi, pour la plupart, qu'avec eux l'état étoit plus parfait, mais qu'avec nous il suffisoit pour le salut. Ce prince ne trouva jamais aucun Catholique qui lui en dît autant

Var. 15520

Var. 3. 50.
39. 60. 61.
62. Pref.
Conf. Aug.
Conf.
Conf.
Aug.
Var. 3. 60.

*Mém. de
Sully. cb.
38.*

*Sup. n. 10.
P. 13. legit.
1. p. 16. 1. p.
10.*

de la prétendue Réforme où il étoit. De-là donc il concluoit qu'il faudroit être insensé pour ne pas aller au plus sûr; & Dieu se servit de l'aveu de ses ministres, pour faire entrer ses lumieres dans le grand cœur de ce prince. La chose étoit publique dans la cour: les vieux seigneurs qui le savoient de leurs peres nous l'ont raconté souvent; & si on ne veut pas nous en croire, on en peut croire M. de Sully, qui tout zelé Huguenot qu'il étoit, non-seulement déclare au Roi, qu'il tient infallible qu'on se sauve étant Catholique; mais nomme encore à ce prince cinq des principaux ministres qui ne s'éloignoient pas de ce sentiment. Cependant un si grand exemple & la conversion d'un si grand Roi fit peur aux docteurs de la Réforme, & ils n'osoient presque plus dire qu'on se sauvât parmi nous. M. Jurieu lui-même avoit peine à se déclarer dans ses Préjugés legitimes. Nous avons vu le passage, où il dit qu'il ne veut point définir quelles sont les sectes où Dieu peut avoir des élus, & où il n'en peut avoir: l'endroit, poursuit-il, est trop délicat & trop périlleux. Il le dit pourtant dans la suite, comme on a vu; mais la politique du parti le faisoit encore un peu hésiter alors, & ce n'est que dans son Système de l'Eglise qu'il blâme ouvertement cette politique.

Demandez-lui maintenant ce qu'il y avoit de si délicat & de si périlleux dans ce Système; étoit-ce de sauver les Grecs, les Russes, les Jacobites, les Nestoriens? Craignoit-il que ses Protestans n'allassent en Orient rechercher le Patriarche de Constantinople ou celui des Nestoriens? Et qui ne voit au-contraire que ce qu'il craignoit, c'étoit de faciliter le passage de la Réforme vers nous? Il n'en faut pas davantage pour vous convaincre, que puisqu'à la fin il s'est élevé au-dessus de la politique du parti, c'étoit nous qu'il vouloit sauver. Et ce n'étoit pas les enfans qu'

il avoit en vue: ce ne sont point les enfans qu'il faut empêcher d'aller chercher leur salut dans une autre communion: les adultes seuls étoient l'objet de la politique qu'il avoit enfin méprisée en nous recevant au salut. S'il semble s'en repentir & révoquer son aveu, c'est que la politique qu'il avoit blâmée, reprend le dessus dans son esprit; & en deux mots, Mes chers Freres, il craint d'en avoir trop dit, & que pour assurer vôtre salut, vous ne le cherchiez à la fin où lui-même il vous le montre.

Non, direz-vous, cet inconvenient n'est pas à craindre; puisqu'après tout, en avouant qu'on le peut sauver dans la communion Romaine, il y met des restrictions qui font trembler, & n'ouvre aux catholiques la voie du salut que par une espece de miracle. Mais, Mes Freres, tout cela est vain; & malgré les restrictions odieuses & excessives de vôtre ministre, l'avantage que nous remportons de son aveu, est grand en toutes manieres. Premièrement, parcequ'il s'ensuit que l'accusation d'idolâtrie & celle d'antichristianisme est tout-à-fait nulle, puisque ces deux choses manifestement sont incompatibles avec le salut, & que le ministre n'a pu le nier que par la contradiction qu'on a remarquée entre ses principes, marque évidente & inévitable de leur fausseté.

Secondement, tout le monde ne donnera pas dans les idées de M. Jurieu, où il faut composer l'Eglise Catholique de tant de sectes ennemies qui poussent le schisme & la division jusqu'à s'excommunier mutuellement, & *jusqu'aux épées tirées*, comme parle ce ministre. C'est détruire le Christianisme que de donner cette foible idée de l'unité chrétienne; c'est ôter au royaume de JESUS-CHRIST le caractère de paix qui le rend éternel, & lui donner le caractère du royaume de satan, prêt à tomber selon la parole du Fils de Dieu, parcequ'il est divisé en lui-même. Si

xvii.
C'est en
ce qu'il
importe
tant l'a-
veu du
ministre;
& qu'il
rend les
Prote-
stans in-
excusa-
bles.

Préj. p. 4.

Mat. XII.
25. 26.

donc on ouvre une fois les yeux à la vérité, si on voit qu'il n'est pas possible de nous refuser le titre de vraie Eglise où l'on peut trouver le salut que nous cherchons tous, ceux qui le cherchent véritablement ne tarderont pas à pousser leurs réflexions plus loin. Ils reconnoîtront les avantages plus éclatans que le soleil, de l'Eglise Catholique Romaine au-dessus de toutes les autres sociétés qui s'attribuent le titre d'Eglise. Ils y verront l'antiquité, la succession, la fermeté à demeurer dans le même état, sans qu'on lui puisse marquer par aucun fait positif, ni la date du commencement d'aucun de ses dogmes, ni aucun acte où elle renonce à les anciens maîtres. Ils y verront la Chaire de saint Pierre où les Chrétiens de tous les tems ont fait gloire de conserver l'unité: dans cette Chaire une éminente & inviolable autorité, & l'incompatibilité avec toutes les erreurs qui ont toutes été foudroïées de ce haut Siege. Ils y verront en un mot tous les avantages de la Catholycité qui forcent les ennemis au milieu de leurs calomnies à lui rendre témoignage, ce qui fera confesser à tous les gens de bon sens, qu'on la devoit d'autant moins quitter, qu'à la fin il faut avouer qu'on y trouve la vie éternelle; & il paroîtra évident, que comme on est sorti de son sein, c'est à ce sein maternel qu'il faut retourner de tous les coins de la terre pour assurer son salut.

Préf. 123. En effet, en troisième lieu, les difficultés qu'on
1. p. 66. 2. s'imaginent à le trouver parmi nous, ne sont point fon-
Syll. p. 223. dées en raison, mais dans la haine la plus aveugle
Vol. 150. qu'on puisse jamais imaginer; puisque même on a
172. osé dire qu'on se sauveroit plus aisément parmi les
 Ariens, quoiqu'ils nient la divinité du Fils de Dieu.
 Voilà ce qu'a dit vôtre ministre, où vous voyez clai-
 rement que c'est la haine seule qui le fait parler, &
 rien ne le prouve mieux que la raison dont il se sert

pour donner la préférence aux Ariens: car c'est, dit-il, que parmi eux *on ne nie que cet article fondamental*, c'est-à-dire, la divinité de JESUS-CHRIST, & que parmi les Catholiques Romains on en nie plusieurs. Mais vous le venez de voir forcé d'avouer que nous n'en nions aucun: & s'il dit que nous les nions par conséquence, outre qu'il a justifié ceux qui rejettent les conséquences qu'on leur impute, toujours nous serions en meilleur état que les Ariens, qui nient directement le fondement de la foi avec la divinité de JESUS-CHRIST. Or constamment, & selon les propres principes de M. Jurieu, ceux qui nient directement le fondement de salut sont en pire état que ceux qui ne le nient qu'indirectement, & par des conséquences qu'ils rejettent. Nous sommes de ce dernier nombre selon lui; par conséquent sans aucun doute, & selon lui-même, préférables aux Ariens au-dessous desquels il nous met; c'est donc manifestement la haine qui le fait parler, & non la raison. D'où premièrement je confirme, quoiqu'il dise, qu'il ne cherche qu'à diminuer l'impiété de ceux qui nient la divinité de JESUS-CHRIST; & je conclus secondement, que tous les obstacles qu'on cherche avec tant d'aigreur au salut des Catholiques sans en avoir aucune raison, ne servent qu'à faire voir dans leurs adversaires une aversion injuste & insupportable.

Une objection si pressante, proposée au livre XV. *Var. ibid.* des Variations, est demeurée sans réplique. Vous y voyez d'un côté la haine la plus excessive & la plus aveugle qu'on puisse imaginer; & d'autre part, malgré cette haine, l'aveu le plus authentique & le plus formel, qu'on se peut sauver parmi nous. Dieu ne vous donne pas en vain ce témoignage: Dieu ne permet pas en vain que ce Caïphe prophétise; trompé & trompeur en tant d'endroits, il est forcé à dire

cette vérité pour aider les foibles, pour ramener les gens de bonne foi, & à la fin rendre les autres autant inexcusables qu'ils sont endurcis.

Enfin, si l'aveu que fait le ministre qu'on se peut sauver parmi nous & dans l'Eglise Romaine, n'étoit pas pour elle d'une extrême conséquence, ce ministre, après l'avoir fait si solennellement & tant de fois dans ses Préjugés légitimes, dans son Système & ailleurs, comme on a vu, ne feroit point tant d'efforts dans la Lettre onzième pour nous cacher un aveu si constant, ou plutôt pour se dédire s'il pouvoit. Mais il se tourmente envain ; & de-peur que vous ne croïez que ce ministre n'en est venu là que parcequ'il l'a bien voulu, ou qu'il en pourroit revenir s'il lui plaïsoit ; il est bon de considérer par quelle force invincible il y a été entraîné. L'histoire en est courte, & je veux bien repeter ici en abrégé ce qui en est expliqué un peu plus au long, mais encore très-brièvement au quinzisième livre des Variations.

Var. 35. 33.
& suiv.

XVIII.
Par quel-
les raisons
le mini-
stre a été
forcé à cet
aveu, &c
qu'on n'
en peut
plus reve-
nir.

Tout est fondé sur la question, Où étoit l'Eglise avant la Réforme ? La chimere d'Eglise invisible ayant été vainement tentée, & à la fin étant reconnue pour insuffisante ; il a fallu avouer, non-seulement que l'Eglise étoit toujours, mais encore qu'elle étoit toujours visible & visiblement subsistante dans une immortelle société de Pasteurs & de peuple. C'est cet aveu qu'on a démontré autant nécessaire qu'important dans les écrits des ministres Claude & Jurieu, qui après tout n'étoit qu'une suite des principes déjà avoués dans la Réforme. La question est donc toujours revenue. Où y avoit-il dans le monde une Eglise semblable à celle des Protestans avant la Réformation Prétendue ? Là après avoir vainement cherché par toute la terre une Eglise qui eût la même foi que celle qui se disoit Réformée ; il a fallu enfin a-

youër qu'on n'en reconnoissoit aucune de cette sorte dans quelque partie que ce fût de l'univers, & ajoûter que l'Eglise subsistoit visiblement dans ce corps de Pasteurs & de peuple qu'on appelloit l'Eglise Romaine, où les Prétendus Réformateurs, & tous ceux qui les ont suivis avoient été élevés & avoient reçu le Batême. On se pouvoit donc sauver dans cette communion: les élus de Dieu y étoient. Quoiqu'on la dît idolâtre, quoiqu'on la dît antichrétienne; ce qui est ce comble des maux, des impiétés & des erreurs parmi les Chrétiens, il a fallu en même-tems lui donner la gloire de porter les enfans de Dieu, sans qu'elle eût perdu sa fécondité par tous les crimes & par toutes les erreurs qu'on lui imputoit. La question étant ainsi résolue du commun aveu de la Réforme, une autre question s'élève naturellement, Si on se pouvoit sauver dans la communion Romaine avant la Réforme, qui empêche qu'on ne s'y sauve depuis? N'y avoit-il pas quand on s'y sauvait, la même Messe, les mêmes prières, le même culte qu'on y veut regarder aujourd'hui comme un obstacle au salut? On s'y sauvait néanmoins: d'où viendrait donc aujourd'hui qu'en ne pourroit s'y sauver?

Dire qu'elle eût ajoûté depuis dans le Concile de Trente de nouveaux articles de foi; quand cela seroit, ce ne seroit rien: car il étoit bien constant qu'on n'avoit pas de nouveau ajoûté la Messe, ni tout ce que la Réforme vouloit appeller idolâtrie, & tout cela y étoit pendant qu'il faut confesser qu'on s'y sauvait: pourquoi donc, encore un coup, ne pourroit-on maintenant que s'y danner?

Alléguer ici l'ignorance, & la faire servir d'excuse aux bonnes intentions de ceux qui vivoient avant la grande lumière de la Réforme, c'est premièrement, une fausseté manifeste; puisque la Réforme prétend que dans le fond la même lumière a préce-

Let. 12. p.
80.

dé dans les Hussites, dans les VViclefites, dans les Vaudois, dans les Albigeois, dans Berenger, dans les autres; & c'est secondement, une vaine excuse pour des abus qu'on taxe d'idolâtrie manifeste, étant chose avouée parmi les Chrétiens, comme elle l'est encore tout nouvellement par le ministre Jurieu, qu'on n'a jamais crû ni pensé qu'on pût sauver un idolâtre sous prétexte d'ignorance ou de bonne foi. Ainsi excuser nos peres sur leur ignorance, c'étoit détruire entierement l'accusation d'idolâtrie, ôter tout le fondement de la Réforme, & toute excuse du schisme. Il falloit donc ou danner nos peres, & ne laisser durant tant de siècles aucune ressource au Christianisme; ou nous sauver avec eux, & l'argument ne souffroit aucune réplique. Ajoûtez à tout cela avec les Lutheriens, que toute la Réforme sauve avec la présence réelle, avec le monstre de l'Ubiquité, avec le Semi-pelagianisme ennemi de la grace de JESUS-CHRIST, avec l'erreur où l'on nie la nécessité des bonnes œuvres; faites la comparaison de ces dogmes qu'on veut tolerer, avec ceux qu'on veut trouver intolérables; ajoûtez l'ambiguïté des articles fondamentaux, énigme indissoluble à la Réforme: voilà par où M. Jurieu s'est trouvé forcé à l'avoué que nous avons vû, & dont il est maintenant si embarrassé.

XIX.
Importance de la dispute sur l'article de l'Eglise: il force M. Jurieu à reconnaître l'Eglise infallible.

Je ne m'étonne donc pas si les ministres, & en general tous les Protestans, évitent autant qu'ils peuvent la question de l'Eglise, comme l'écueil où ils se brisent. Ils parlent tous & toujours de cette question, comme si elle n'étoit pas du fond de la Religion; c'est, disent-ils, une dispute étrangere, & une chicane où on les jette. Mais il faudroit donc effacer cet article du symbole, Je croi l'Eglise universelle: c'est de cet article qu'il s'agit dans la question de l'Eglise, si on l'entend bien ou mal, ou, pour mieux dire, si on l'entend, ou si on ne l'entend pas. Il s'

agit donc du fond de la foi, & d'un article principal du Christianisme, & il n'y a pas moïen de le nier. Bien plus, il ne s'agit pas seulement ici d'un des articles principaux, mais d'un article dont la décision entraîne celle de tous les autres. Car considérons où il nous mene, & commençons par considérer où il a conduit M. Jurieu. Je ne parle plus de la consequence qu'il a tirée malgré lui & forcé par la verité, qu'on se peut sauver parmi nous: en voici d'autres aussi importantes & aussi certaines. S'il y a toujours une Eglise où l'on se sauve, & que cette Eglise soit toujours visible, ce doit être en vertu de quelque promesse divine, & d'une assistance particuliere qui ne la quitte jamais: car la raison nous enseigne, l'Ecriture décide, l'experience confirme qu'*un ouvrage humain se dissiperoit de lui-même*. Les ministres passent condamnation, & ils avouent que l'Eglise subsiste visiblement dans ses Pasteurs & dans son peuple, en vertu de cette promesse, *Je suis avec vous*, de celle-ci, *Les portes d'enfer ne prévaudront point*, & des autres de cette nature. Mais l'Eglise ne peut subsister sans la profession de la verité: c'est pourquoi M. Jurieu avouë, après M. Claude, que l'Eglise à qui JESUS-CHRIST promet une éternelle durée, est *une Eglise confessante; une Eglise qui publie la foi*, & par consequent qui a pour cela une assistance particuliere: on en a vû les passages; & ces deux ministres l'avouent en termes formels. Il est vrai que c'est avec restriction; car ils confessent que JESUS-CHRIST assiste l'Eglise visible, quoique non pas jusqu'au point de ne la laisser tomber en aucune erreur, du moins jusqu'au point de ne la laisser tomber en aucune erreur capitale. C'est pourquoi M. Jurieu demeure d'accord que *l'Eglise universelle est infallible jusqu'à un certain degré, c'est-à-dire, jusqu'à ces bornes qui divisent les verités fondamentales de celles qui ne le sont*.

AN. 5. 35.
Esaïe.

Matth. 16.
Esaïe.
Matth. 16.

324. 4256
Par. 13. m.
95.

pas. C'est déjà un attentat manifeste de donner des restrictions à la promesse de JESUS-CHRIST qui est absolue, & trois raisons s'y opposent, tirées, l'une du côté de Dieu, l'autre du côté des dogmes qu'il révèle, & la troisième du côté des promesses mêmes.

- ^{1. Reg. 14.}
6. Du côté de Dieu, il est tout-puissant; il *sauve en peu comme en beaucoup*, ainsi que dit l'Ecriture, & il ne lui est pas plus difficile de garantir de toute erreur, que de quelque erreur; ni de conserver tous les dogmes, que de conserver seulement les principaux, en laissant périr cependant ceux qui en sont des accessoires & des dépendances. Il les conserve donc tous dans son Eglise; d'autant plus qu'à considérer les dogmes mêmes, JESUS-CHRIST qui nous les a révélés ou par lui-même ou par les Apôtres, n'est pas un maître curieux qui enseigne des dogmes inutiles & dont la croïance soit indifférente; au-contraire, c'est de lui qu'il est écrit dans Isaïe, *Je suis le Seigneur qui t'enseigne des choses utiles, & qui te conduit dans la voie où tu dois marcher*. Il n'a donc rien enseigné qui ne soit utile, & nécessaire à sa manière: si quelqu'un de ses dogmes ne l'est pas à tous, & toujours, il est toujours au general, & il l'est aux particuliers en certains cas; autrement il n'auroit pas dû le révéler; & par la même raison qu'il a dû le révéler à son Eglise, il a dû aussi l'y conserver par l'assistance perpétuelle de son Saint-Esprit. C'est pourquoi, & c'est la troisième raison; c'est pourquoi, dis-je, les promesses de cette assistance n'ont point de restriction; car JESUS-CHRIST n'en apporte aucune, quand il dit, *Je suis avec vous*, & quand il dit, *Les portes d'enfer ne prévaudront point*. Il ne dit pas, *Je suis avec vous*, dans certains articles, & je vous abandonne dans les autres; il ne dit pas, l'enfer prévaudra dans quelques points, & dans les autres je rendrai ses efforts inutiles: il dit sans restriction, *l'enfer ne pré-*
- ^{15. 48. 17.}

vaudra pas. Il n'y a point là d'exception ni aucun endroit de la doctrine, que JESUS-CHRIST veuille abandonner au monde ou à l'erreur; au-contraire, il a dit que l'Esprit qu'il enverroit à ses Apôtres, leur *Joan. 16. 13.* enseigneroit, non pas quelque vérité, mais toute vérité; ce qui devoit durer éternellement, à cause que cet Esprit ne devoit pas seulement être en eux, mais encore y demeurer; & que JESUS-CHRIST les avoit choi- *Ibid. 14. 16. 19.* sis, non-seulement pour porter du fruit, mais encore aussi que le fruit qu'ils porteroient demeurât; & comme *Ibid. 15. 26. 27.* dit Isaïe, afin que l'esprit qui étoit entr'eux, & la parole qu'il leur mettoit à la bouche passât de generation en generation; de la bouche du pere à celle du fils, & à celle du petit-fils, & ainsi à toute éternité. Ces promesses n'ont point d'exceptions ou de restrictions, & on n'y en peut apporter que d'arbitraires qu'on tire de son cœur & de son esprit particulier, ce qui est la peste de la piété. Que le Seigneur juge donc entre nous & nos Freres; ou plutôt qu'il prévienne son jugement qui seroit terrible, en leur inspirant la docilité pour les jugemens de l'Eglise, à qui JESUS-CHRIST a tout promis. Mais sans les pousser plus loin qu'ils ne veulent, ce qu'ils nous donnent suffit pour les tirer de tous leurs doutes, & vous en serez convaincus en lisant le XV. livre de l'histoire des Variations: car je ne veux ici repeter ni soutenir que ce que M. Jurieu en a attaqué dans ses réponses.

Il traite avec un grand air de mépris les sophismes de ce livre, comme il les appelle, & ne daigne entrer dans cet examen; mais puisqu'il y a quelques endroits qu'il a jugés dignes de réponse, voyons s'il y en aura du moins un seul où il ait pu se défendre. Comme il ne songe, à vrai dire, qu'à rendre tout difficile, il prétend qu'on tombe parmi nous dans des embarras inévitables par le recours qu'on y a dans les controverses aux décisions de l'Eglise

XX.
Ce mini-
stre ré-
pond lui-
même à
ce qu'il
nous ob-
jecte de plus
fort, & pré-
mière-
ment à
l'embarras
où il pré-
tend nous
jetter,

pour con-
noître la
foi de l'
Eglise u-
niversel-
le.

Var. 15. 87.
Syst. p. 6.
217. 233.
Et suiv.

universelle, parceque l'Eglise universelle *n'enseigne rien* selon lui, *ne décide rien, ne juge rien*, & qu'on n'en peut savoir les sentimens qu'avec un travail immense.

On voit bien où cela va: c'est à jeter tout particulier, savant ou ignorant, & jusqu'aux femmes les plus incapables, dans la discussion du fond des controvertes, au hazard de n'en sortir jamais, ou de n'en sortir que par une chute; & au hazard, en s'imaginant avoir tout trouvé de soi-même, de se laisser emporter au premier venu. Voilà où M. Jurieu & ses semblables ont entrepris de mener tous les fideles.

Var. 1.
87. 88.
Syst. p. 296.

Pour cela ce ministre a osé dire que *l'Eglise n'enseigne rien & ne juge rien*. Comment le peut-il dire, puisqu'il dit en même-tems que le consentement de toutes les Eglises à enseigner certaines verités, est une *espece de jugement*, & DE JUGEMENT INFALLIBLE? si infallible, selon lui, qu'il fait une *démonstration* (ce sont les paroles) & qu'on ne peut regarder que comme un *marque certaine de reprobation*, l'audace de s'y opposer? ce sont encore les paroles, & on ne pouvoit en imaginer de plus fortes. Mais, poursuit-il, on ne peut savoir le sentiment de l'Eglise universelle qu'avec beaucoup de recherches. Quelle erreur? & pourquoi ainsi embrouiller les choses les plus faciles? On fait imaginer à un lecteur ignorant que pour savoir les sentimens de l'Eglise Catholique, il faut envoyer des curriers par toute la terre habitable, comme s'il n'y avoit pas dans les païs les plus éloignés, des choses dont on se peut assurer infailiblement, sans qu'il en coûte autre chose que la peine de les vouloir apprendre; ou que tout particulier, dans quelque partie qu'il habitât du monde connu, ne pût pas aisément savoir ce qui, par exemple, avoit été décidé à Nicée ou à Constantinople, sur la divinité de JESUS-CHRIST ou du Saint-Es-

prit, & ainsi du reste. Je ne sai comment on peut contester des choses si évidentes, ni comment on peut s'imaginer, qu'il soit difficile d'apprendre des décisions, que ceux qui les font, sont soigneux de rendre publiques par tous les moïens possibles, enforte qu'elles deviennent aussi éclatantes que le soleil, & qu'on en peut dire ce que saint Paul disoit de la prédication Apostolique: *Le bruit s'en est répandu dans toute la terre, & la parole en a pénétré jusqu'aux extrémités de l'univers.* Saint Paul parloit aux Romains d'une vérité qui leur étoit connue, sans avoir besoin de dépêcher des courriers par tout le monde, ni d'en attendre des réponses; & pour venir à des exemples qui touchent de plus près les Protestans, faut-il envoyer en Suede pour savoir qu'on y professe le Lutheranisme, ou en Ecosse, pour savoir que le Puritanisme y prévaut, & que l'Episcopat y est haï, ou en Hollande pour savoir que les Armeniens qui y sont fort répandus, tendent fort à la croïance des Sociniens? Mais puilque le ministre est en humeur de contester tout; qu'il se souvienne du moins de ce qu'il a dit lui-même: que ce consentement de l'Eglise universelle est la regle la plus sûre pour juger quels sont les points fondamentaux, & les distinguer de ceux qui ne le sont pas; question, dit-il, si épineuse & si difficile à résoudre.

Voilà les passages de M. Jurieu que je lui objecte à lui-même dans le livre XV. des Variations. Ils sont assez importants, & sur-tout le dernier, pour montrer l'autorité infaillible des jugemens de l'Eglise: que croïez-vous, Mes chers Freres, que ce ministre y réponde? Une chose rare sans doute: écoutez-la, & voïez d'abord de quelle hauteur il le prend: *On veut bien que M. Bossuet sache qu'on ne parle pas à des simples, mais à des savans qui examinent la question des points fondamentaux, & non fondamentaux. Mais,*

xxi.
Le ministre forcé de dire, que la dispute sur les points fondamentaux ne regarde point le peuple. Absurdité de cette pensée.

poursuit-il un peu après, à l'égard des simples, cette règle est de nul usage. Mais quelle règle auront donc les simples pour résoudre cette question si épineuse & si difficile? L'Ecriture. Mais comment donc dites-vous, que la règle la plus sûre est le consentement des Eglises? Il y auroit donc une règle plus sûre que l'Ecriture? Mais si l'Ecriture est claire, comme vous le soutenez, comment est-ce que la question des articles fondamentaux est si épineuse & si difficile à résoudre? Ou bien est-ce qu'elle est difficile pour les savans seulement sans l'être pour le simple peuple, & que l'Ecriture, qui la décide pour le peuple, ne la décide pas pour les savans? Reconnoissez que souvent on s'embarrasse beaucoup quand on ne songe, en expliquant les difficultés, qu'à éblouir le vulgaire. Mais voici un beau dénouement: *C'est que les simples ne sont gueres appellés à distinguer les points fondamentaux, & non fondamentaux; cela ne leur est aucunement nécessaire. Mais s'ils veulent entrer dans cet examen, leur unique règle sera LEUR RAISON ET L'ECRITURE-SAINTE; & par ces deux lumieres ils jugeront aisement du poids & de l'importance d'une doctrine pour le salut. Mais si les simples le peuvent juger aisement, pourquoi les savans seront-ils les seuls à qui cette question est si épineuse & si difficile à résoudre? La raison & l'Ecriture ne sont-elles que pour les simples? Et les savans ont-ils une autre règle de leur croïance que les autres? Mais pourquoi vous met-on ici votre raison avec l'Ecriture? Leur raison & l'Ecriture, dit-on, seront leur unique règle. Est-ce qu'à ce coup l'Ecriture n'est pas suffisante? ou bien est-ce qu'en cette occasion il faut avoir de la raison pour bien entendre l'Ecriture, & que dans les autres questions la raison n'est pas nécessaire? O peuples fascinés & préoccupés! car c'est à vous que je parle ici, & je laisse pour un moment les superbes docteurs qui vous séduisent: ne sentirez-vous*

Jamais que vos ministres se jouënt de vôtre foi? Car, je vous prie, pourquoi vous exclure de l'examen des articles fondamentaux, & se le réserver à eux seuls? N'est-ce pas un article nécessaire à tous, de bien savoir, par exemple, que JESUS-CHRIST *est le fonde-ment*? Mais si quelqu'un venoit dire que l'article de la divinité, ou celui du péché originel & de la grâce, ou celui de l'immortalité de l'ame & de l'éternité des peines, ou quelque autre de cette importance, n'est pas fondamental, & qu'il faut communier les Sociniens qui les nient: pourquoi le peuple sera-t-il exclus de la connoissance de cette question? Mettons, par exemple, que quelque ministre ose avancer qu'il faut recevoir à la communion, non-seulement les Lutheriens, mais encore ceux qui rejettent les autres articles qu'on vient de rapporter, ou qui veulent qu'ils n'appartiennent pas à l'essence de la religion, (ce n'est point là une idée en l'air; M. Jurieu fait bien que plusieurs ont proposé & proposent encore de semblables tolerances) les docteurs jugeront-ils seuls cette question, ou seront-ils infaillibles à cette fois, & le peuple sera-t-il tenu de les en croire à l'aveugle? Mais si les ministres se trompent, car ils ne veulent être infaillibles ni en particulier, ni en corps, faudra-t-il consentir à leur erreur? Peuple aveugle, où vous mene-t-on, en vous disant que vous voyez tout par vous-mêmes, & à qui peut-on mieux appliquer cette parole du Sauveur, *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché: mais maintenant que vous dites, Nous voyons; vôtre péché demeure sur vous.* 1. Cor. 13. 12.

Mais voici encore une autre illusion. M. Nicole presse le ministre sur l'invincible difficulté où se trouvera une bonne femme dans un article important; lorsque, par exemple, (car il m'est permis de réduire la question generale à un cas particulier) lors, dis-je, qu'un Socinien lui viendra dire, comme font

XXII.
M. Jurieu
contraint
de renvo-
ier les fi-
deles à l'
autorité
de l'Egli-
se, & puis
de les re-

tirer de ce
refuge.
Syn. No. 3.
chaque 63.

ibid.

*Sur. Lett.
p. 83.*

tous ceux de cette secte, que l'intelligence des paroles par où on lui prouve la divinité de JESUS-CHRIST, ou le péché originel, ou l'éternité des peines, dépend des langues originales dont les versions, & même les plus fideles, ne peuvent jamais égaler la force ni remplir toutes les idées. L'embarras assurément n'est pas petit, lorsqu'avec les Protestans on tient pour certain, que dans les points de la foi on ne se peut fier qu'à soi-même; & cette femme est agitée d'une terrible maniere. Mais M. Jurieu apaise ses troubles, en lui disant, qu'une simple femme qui aura appris le Symbole des Apôtres, & qui l'entendra dans le sens de l'Eglise universelle, sera peut-être dans une voie plus sûre que les savans qui disputent avec tant de capacité sur la diversité des versions. Le livre des Variations proposoit encore à votre ministre ce témoignage tiré de lui-même, où il paroît clairement que pour tirer d'embarras cette pauvre femme, il lui propose l'autorité de l'Eglise universelle, comme un moyen plus facile que celui de la discussion. C'étoit-là parler en Catholique; c'étoit donner à cette femme le même moyen d'affermir sa foi que nous donnons généralement à tous les fideles; & dans un état si embarrassant, votre ministre n'a pû s'empêcher de revenir à nôtre doctrine. Mais il tâche de se relever contre cet aveu. *Vit-on jamais, répond-il, une plus misérable chicanerie? Le ministre dit bien qu'une femme peut entendre le Symbole dans le sens de l'Eglise universelle; mais il ne dit pas qu'elle puisse savoir le sens de l'Eglise universelle. Et un peu après: Elle ne connoitra point le sens de l'Eglise universelle par l'Eglise universelle elle-même, ce sera par l'Ecriture. Car elle fera ce raisonnement: C'est ici le vrai sens de l'Ecriture; & par conséquent c'est celui de l'Eglise universelle. Ne voilà-t-il pas un doute bien résolu, & une femme bien contente? Troublée en sa conscience sur l'intelligence de l'E-*

criture, & embarrassée d'un examen où elle se perd, elle trouvoit du soulagement lorsque vous la renvoyiez à l'autorité de l'Eglise universelle comme à un moïen plus connu; & maintenant vous lui faites voir, qu'elle ne voit goutte en ce moïen! Pourquoi donc le lui proposer? Qui vous obligeoit à lui parler de l'Eglise universelle, pour dans la suite l'embarrasser davantage? Et ne valoit il pas mieux, selon vos principes, sans lui parler de l'Eglise ni du Symbole, la renvoyer tout court à l'Ecriture, que d'y revenir enfin par ce circuit embarrassant? Mais c'est que les principes de la Réforme veulent une chose, & que la force de la vérité, ou plutôt le besoin pressant d'une conscience agitée, en demande une autre.

Que si le ministre nous demande comment on peut s'assurer du consentement de tous les siècles dans certains articles sans lire beaucoup d'histoires & remuer beaucoup de livres: ce moïen étoit tout trouvé dans les principes qu'il posoit, s'il eût voulu les pousser dans toute leur suite. Il n'avoit qu'à se souvenir que JESUS-CHRIST, selon lui, promet une Eglise où la vérité sera toujours annoncée, du moins quant aux articles capitaux; infaillible par conséquent à cet égard, comme il en est convenu. Or une Eglise infaillible n'erre dans aucun moment; qui n'erre point, croit toujours la même chose; & il n'y a dans ce cas qu'à voir ce qu'on croit de son tems, pour savoir ce qu'on a toujours cru. Les principes sont avoués; la conséquence est claire; on nous donne un dénouement sûr à la principale difficulté qu'on nous fait sur l'autorité de l'Eglise. On nous objecte sans cesse, & autant de fois que nous recourons à cette autorité, que c'est recourir aux hommes au-lieu de se tourner du côté de Dieu. Que si on avoué maintenant que le consentement de l'Eglise est une règle certaine, & la plus sûre de toutes; il est clair qu'en

XXIII.
Que le
ministre
nous don-
ne lui-
même un
moïen fa-
cile pour
reconnoi-
tre la foi
de tous les
siècles; &
nous dé-
montre,
que se soit
mettre à l'
autorité
de l'Egli-
se, ce n'est
pas se sou-
mettre
aux hom-
mes, mais
à Dieu.
Voyez 5. 75.
96.

s'y soumettant ce n'est pas aux hommes qu'on cede, mais à Dieu ; & l'objection que la Réforme nous faisoit, est résolue par la Réforme même.

XXIV. C'est ce que j'ai dit au ministre ; & sans seulement
 Les ministres Claude & Jurieu con-
 traints d'abandonner la nécessité de la lecture de l'Ecriture pour former la foi du Chrétien.
 Var. 15. 91.
 Jur. Lett. 11. 13. 2. 6.
 Var. 15. 70.
 113. 1. 4.
 Lett. 11. 91.
 81.
 songer à y répondre, il continue ses plaintes contre l'Evêque de Meaux en cette sorte : *Vit-on jamais un plus étrange exemple de hardiesse, que l'accusation qu'il fait aux ministres Claude & Jurieu, d'avoir confessé ou écrit qu'il n'est pas nécessaire aux simples de lire & d'étudier l'Ecriture-Sainte ? Dans quel esprit faut-il être pour imputer à des gens un aveu formellement contraire à toutes leurs disputes, & à leurs sentimens ?* Le ministre change un peu les termes. Je n'accuse ni M. Claude ni lui de nier absolument la nécessité de lire ou d'étudier l'Ecriture-Sainte : je dis seulement, qu'ils ont nié que l'Ecriture fût nécessaire aux simples pour former leur foi. Et afin de marquer les termes précis de l'accusation, je soutiens que ces deux ministres ont enseigné positivement que l'Ecriture n'est pas nécessaire au fidele pour former sa foi ; qu'il la peut former sans en avoir lu aucun livre, & sans savoir même quels sont les livres inspirés de Dieu. J'avoue bien que cette doctrine est contraire à toutes les maximes de la secte ; & c'est aussi pour cette raison que je maintiens que la secte est insoutenable, puisqu'à la fin il en faut nier toutes les maximes. Mais voyons ce qu'on nous répond. Voici les propres paroles de M. Jurieu : *Les ministres Claude & Jurieu ont avoué, qu'il n'étoit pas d'une absolue nécessité aux simples d'étudier la question des livres Canoniques & Apocryphes ; donc ils ont avoué qu'il ne leur est pas permis de lire l'Ecriture. Quelle croiance devez-vous avoir à un convertisseur d'une mauvaise foi si découverte ?* Encore un coup, on change les termes de l'accusation pour lui ôter la vrai-semblance : car qui croira que des ministres en soient venus jusqu'à dire que la lecture de l'Ecriture ne soit pas permise

aux simples? Aussi n'est-ce pas là ce que je dis, mais seulement que l'Ecriture *n'est pas nécessaire au fidele pour former sa foi*. Voilà mon accusation; surprenante à la verité contre les ministres: mais par malheur pour celui-ci, qui fait tant l'étonné, il en avouë déjà la moitié, & encore, comme on va voir, une moitié qui entraîne l'autre. Car enfin, qu'il biaise tant qu'il lui plaira, & qu'il tâche de dissimuler son aveu en disant qu'il n'est pas de *nécessité absolue aux simples d'étudier la question des livres canoniques*: ou cette question est indifferente, & les fideles formeront leur foi sans connoître quels sont les livres divins; ou s'il leur est nécessaire de le savoir, & qu'ils ne le sachent pas, il faudra bien, ou qu'ils l'étudient, ou qu'ils s'en fient à leurs docteurs & à l'autorité de l'Eglise, ou que comme des Fanatiques ils attendent que sans étude & sans aucun soin, Dieu leur révèle par lui-même les livres divins. Quoiqu'il en en soit, & de quelque côté qu'il se tourne, au fond il est constant qu'il accorde ce que M. Claude avoit aussi accordé, qu'il n'est pas besoin qu'un homme étudie la *question des livres Apocryphes & Canoniques*; & il avoue lui-même en termes formels, que la *question des livres Apocryphes & Canoniques fait partie de cette science qu'on appelle Theologie; mais qu'elle ne fait point partie de l'objet de la foi*. Quoi donc! il n'appartient point à la foi, si l'Apocalypse, si l'Epître aux Hebreux; si d'autres livres, sont divins, ou non? On peut errer sur ce point sans blesser la foi? Que deviendra donc la doctrine, que l'Eglise Romaine est Babylone, doctrine si importante qu'elle est à present le principal fondement de la séparation, & un article sans lequel on ne peut pas être Chrétien? Que deviendra cet article selon la Réforme, & quel fondement aura-t-il si l'on peut revoquer en doute la divinité de l'Apocalypse? D'ailleurs, s'il est permis

*Syn. liv. 3.
cb. 1. p. 451. 453.*

*Jur. Pref.
de l'acc.
des Proph.
Lettre. 11.
Ccc.*

2. Mach.
12. 43. &
fig.

Ps. 16. 21.

XXV.
Raisons
inévitables
qui les ont
pouffés à
cette doctrine
si contraire
à leur maxime.
Cus. de foi
art. 4.

une fois aux simples de croire, par exemple, sur la foi de saint Innocent & du Concile de Carthage, pour ne point ici parler des autres auteurs, que les livres des Machabées sont divins; il faudra donc passer nécessairement, & le sacrifice pour les morts, & la remission des péchés après cette vie comme choses révélées de Dieu. Je croi alors que la question des livres Canoniques ou Apocryphes deviendra appartenante à la foi, autant pour les simples que pour les doctes Protestans; autrement ce qu'on leur donne pour assuré par la foi, ne le sera plus. Que dira ici la Réforme si vivement pressée par les propres réponses de ses ministres? Avouëz que la confusion se fait parmi vous. d'une maniere terrible, & comme disoit le Psalmiste, *Que l'iniquité se dément trop visiblement elle-même.*

Mais encore qui pouvoit obliger deux ministres si précautionnés & si subtils, à un aveu si considerable? Je le dirai en peu de mots: c'est qu'enfin ils ont reconnu qu'on ne peut plus soutenir cet article de la Réforme, *Qu'on connoissoit les livres divins pour Canoniques, non tant par le consentement de l'Eglise universelle, que par le témoignage & la persuasion interieure du Saint-Esprit:* Les ministres ont bien senti que de faire croire à tous les fideles qu'ils vont connoître d'abord par un goût sensible la divinité du Cantique des Cantiques, ou du commencement de la Genele, ou d'autres livres semblables sans le secours de la tradition; ce seroit une illusion trop manifeste, ou, pour enfin trancher le mot, un franc Fanatisme. De renvoyer les fideles au consentement de l'Eglise, que pour ne point donner tout à l'inspiration fanatique, on étoit forcé en cette occasion de reconnoître du moins comme un moïen subsidiaire; cela seroit dangereux: car à quelque prix que ce soit, on veut que ce consentement de l'Eglise, moïen que l'antiquité a

toûjours donné pour si facile, soit d'une recherche si abstruse, & si embarrassante que les simples n'y connoissent rien. Que faire donc? Le plus court a été de dire que la question des livres canoniques & apocryphes, où il s'agit d'établir le fondement de la foi & la parole qui en régle tous les articles, n'appartient pas à la foi & n'est pas nécessaire aux simples.

Mais comme enfin il a bien fallu donner aux simples un moïen facile de discerner les livres divins d'avec les autres, à moins de les exposer à autant de chûtes que de pas, on a trouvé ce moïen dans nos jours, de dire que la foi commence par sentir les choses en elles-mêmes; & que par le goût qu'on a pour les choses, on apprend aussi à goûter les livres où elles sont contenues. C'est ce que le ministre Claude a dit le premier, cet homme que les Protestans nomment maintenant leur invincible Achille: c'est ce que le ministre Jurieu a suivi depuis; & voici ses propres paroles: *C'est la doctrine de l'Evangile & la véritable Religion qui fait sentir sa divinité aux simples, indépendamment du livre où elle est contenue; & pour* Def. de la Ref. 3. p. ch. 2. 226. & suiv.

conclusion: En un mot, continue-t-il, nous ne croions pas divin ce qui est contenu dans un livre, parce que ce livre est canonique; mais nous croions qu'un tel livre est canonique, parce que nous avons senti, que ce qu'il contient est divin: & nous l'avons senti, comme on sent la lumière quand on la voit, la chaleur quand on est auprès du feu, le doux & l'amer qu'on a mangé. 7m. Syst. liv. 5. c. 2. p. 455.

Ainsi, contre les maximes qu'on avoit crû jusqu'ici les plus constantes dans la Réforme, le fidele ne forme plus sa foi sur l'Ecriture; mais après avoir formé sa foi en lui-même, indépendamment des livres divins, il commence la lecture de ces livres. Ce n'est donc point pour apprendre ce que Dieu a ré-

velé qu'il les lit, il le fait déjà, ou plutôt il le sent: & je vous laisse à penser avec cette prévention s'il trouvera autre chose dans ces divins livres que ce qu'il aura déjà crû voir comme on voit le soleil, & sentir comme on sent le froid & le chaud.

XXVI.
Fanatisme manifeste de cette doctrine, & sa partialité confirmée avec les theses des Quakers.
Les Principes de la Verité, avec les theses Theologiques, in-8, à Rotterdam, en 1675.
T. 2. p. 21. 22.

Or cela, c'est formellement ce qu'enseignent les Fanatiques, comment il paroît par leurs theses: car voici celles que les Quakers ou les Trembleurs, c'est-à-dire les Fanatiques les plus avérés, ont publiées, & qu'ils ont ensuite traduites en françois par ces paroles: *Les révelations divines & interieures, lesquelles nous croions absolument nécessaires pour FORMER LA VRAIE FOI; comme elles ne contredisent point au témoignage exterieur des Ecritures, non plus qu'à la saine raison, aussi n'y peuvent-elles jamais contredire. Il ne s'ensuit pas toutefois de-là que ces révelations divines DOIVENT ÊTRE SOUMISES à l'examen du témoignage exterieur des Ecritures, non plus qu'à celui de la raison naturelle & humaine, comme à la plus noble & à la plus certaine règle & mesure: car la révelation divine & illumination interieure, est une chose qui de foi est évidente & claire, & qui contraint par sa propre évidence & clarté, un entendement bien disposé à consentir, & qui le meut & le fléchit sans aucune résistance; ne plus ne moins que les principes naturels meurent & fléchissent l'esprit au consentement des verités naturelles, comme sont: Le tout est plus grand que sa partie: Deux contradictoires ne peuvent être ensemble vrais ou faux. D'où s'ensuit la troisième these que de ces saintes révelations de l'Esprit de Dieu sont émanées les Ecritures; dont la these fait une espece de dénombrement, & puis elle poursuit en cette sorte: Cependant ces Ecritures n'étant seulement que la declaration de la source d'où elles procedent, & non pas cette même source, elles ne doivent pas être considerées com-*

me le principal fondement de toute vérité & connoissance, ni comme la règle première & très-parfaite de la foi & des mœurs; quoique rendant un fidele témoignage de la première vérité, elles en soient & puissent être estimées la seconde règle subordonnée à l'esprit, duquel elles tirent toute l'excellence & toute la certitude qu'elles ont.

Quand ils disent que l'Ecriture n'est que la seconde règle, conforme néanmoins à la première, qui est la foi déjà formée dans l'interieur avec toute sa certitude par la révélation avant l'Ecriture; ils ne font que dire en autres termes ce qu'on vient d'entendre de la bouche de nos ministres, qu'avant toute lecture des livres divins, on a déjà senti au dedans toute vérité, comme on sent le froid & le chaud, c'est-à-dire, d'une manière dont on ne peut jamais douter: ce qui opere nécessairement, non qu'on juge de ces sentimens par l'Ecriture, & qu'on les rapporte à cette règle comme à la première, ainsi qu'on l'avoit toujours crû dans la Réforme; mais qu'on accommode l'Ecriture à sa prévention, & qu'on appelle cette prévention de son jugement, une révélation de l'Esprit de Dieu. Qu'on me cherche un moyen plus sûr de faire des Fanatiques. La Réforme tombe à la fin dans ce malheur; & c'étoit l'effet nécessaire de ses enseignemens.

Je ne m'étonne donc pas, si M. Jurieu a tant déguisé l'accusation que je lui faisois aussi-bien qu'à M. Claude; & s'il en a dissimulé la moitié, c'est-à-dire, cette formation, pour ainsi parler, de la foi, indépendamment de l'Ecriture. Pressé par la vérité, on hazarde de telles choses dans un long discours où les simples ne les sentent pas au milieu d'un embarras infini de questions & de distinctions dont on les amuse; mais s'il eût fallu dire la chose en trois mots précis dans un article d'une lettre, on eût fait trop

tôt sentir à la Réforme l'étrange variation qu'on introduit dans ses maximes les plus essentielles; & tout le monde auroit fremit à un établissement si manifeste du Fanatisme, où l'on veut que chacun juge de sa foi par son goût; c'est-à-dire qu'il prenne pour inspiration toutes les pensées qui lui montent dans le cœur, en un mot, qu'il appelle Dieu tout ce qu'il songe.

XXVII
Que le
ministre
Jurieu n'a
pu exclu-
re les So-
ciniens
du titre d'
Eglise
sans en
exclure
toute la
Réforme:
avec mé-
morable
de ce mi-
nistre sur
la succes-
sion & l'
étendue
de l'Egli-
se.
Syll. liv. 3.
chap. 32.
Var. 15. n.
52-93. 94.

Ainsi, cette accusation de l'Evêque de Meaux, qui devoit faire sentir toute la mauvaise foi de ce convertisseur, (plutôt à Dieu encore une fois, que j'eusse pu mériter ce titre!) se trouve à la fin très-vertébrable; mais le ministre sera encore plutôt confondu dans sa dernière plainte. Elle est fondée sur ce qu'il exclut les Sociniens & les autres sectes semblables d'être des *communions* & des *communions chrétiennes*, à cause qu'elles ne sont ni anciennes ni étendues; d'où j'ai conclu, qu'il reconnoît donc que toute communion chrétienne doit avoir l'antiquité, c'est-à-dire la succession qui manque visiblement aux Calvinistes. Cette conséquence est claire; ce raisonnement est court & démonstratif. Toute communion chrétienne, selon M. Jurieu, doit avoir l'antiquité ou la succession, & en même tems l'étendue; elle ne doit pas venir d'elle-même, mais elle doit montrer ses prédécesseurs dans tous les tems précédens: elle ne doit pas s'élever comme une parcelle détachée du tout, ni comme le petit nombre qui se soulève contre le grand, & contre l'universalité; c'est-à-dire, en autres termes, que toute société chrétienne doit être universelle, & pour les tems & pour les lieux: & voilà ce beau caractère de Catholicité, tant loué par les Chrétiens de tous les âges; caractère inséparable de la vraie Eglise, & en même tems inimitable à toutes les hérésies; dont aussi M. Jurieu se sert lui-même pour

confondre les Sociniens . Mais il ne veut pas entendre, qu'il confond en même tems toute la Réforme : car aiant trouvé dans le livre des Variations cette objection tirée de lui-même: *Cela est faux*, *Jur. Lett.* répond-il: *si le ministre a dit que par les communions* *11. p. 24.* *qu'il renferme dans l'Eglise universelle, il n'entend que les grandes communions qui ont de l'étendue & de la durée, c'est à la vérité pour en exclure les Sociniens qui n'ont ni étendue ni durée; mais il n'a pas voulu dire que quand cette secte auroit étendue & durée, il voulut la renfermer dans le vrai Christianisme.* Je l'entens. La succession & l'étendue ne font pas qu'on soit compris dans l'Eglise; à la vérité on est exclus par le défaut de ces deux choses; il faut plus que cela pour l'inclusion, mais pour l'exclusion cela suffit; je n'en veux pas davantage. On est exclus du titre d'Eglise & de communion chrétienne lorsqu'on manque de succession & d'étendue: (c'est la proposition de M. Jurieu contre les Sociniens) or est-il que les Calvinistes & les Luthériens, comme toutes les autres sectes, n'avoient au commencement ni antiquité ou succession, ni étendue non plus que les Sociniens; comme eux donc, ils étoient alors exclus de l'Eglise universelle: qui est tout ce que je voulois dans l'histoire des Variations, & à quoi M. Jurieu n'a pas seulement songé à répondre, quoiqu'il traite expressement cet endroit-là.

Il est donc vrai, mes chers Freres, que la vérité l'accable. Il a conçu une injuste horreur contre l'Eglise Romaine: sa haine le porte jusqu'à dire qu'on se sauve plus aisément avec les Ariens qu'avec elle; mais à la fin il faut avouer qu'on fait son salut dans sa communion. Il fait semblant d'être impitoyable aux Sociniens, jusqu'à les mettre sans miséricorde au

XXVIII.
Réflexion sur cette doctrine. Victoire inévitable de la vérité, & sa force pour se

faire re-
connoi-
tre.

rang des Mahometans; cependant les principes qu'il pose, le forcent à reconnoître que leur erreur n'empêcheroit pas que leur prédication ne produisît de vrais Saints dans leur communion, s'ils pouvoient venir à bout d'être une communion ou une société chrétienne. Il entreprend de leur montrer qu'ils n'en sont pas une, & qu'ils ne méritent pas le nom d'Eglise, à cause de leur état malheureux où manquent ces deux caractères, l'antiquité ou la succession, & l'étendue. Mais quoi! un Calviniste reprocher aux autres le défaut de succession ou d'étendue! Ne songe-t-il pas à lui-même & à la société dont il est ministre? Cette société se méconnoît-elle? Un siècle ou deux de durée lui ont-ils fait oublier ses commencemens, & ne sentira-t-elle jamais qu'elle les condamne? Non, mes Freres, la vérité est plus forte que toutes ces considérations. Parle, parle, dit-elle au ministre; condamne les Sociniens par une preuve qui retombera contre toi-même: ainsi deux mauvaises sectes seront percées d'un même coup, & à travers du Socinien le Calviniste portera le couteau jusques dans son propre sein. Je vous avois dit, mes Freres, dès mon premier Avertissement, que cela devoit arriver; mais maintenant le fait est constant par l'expérience.

XXIX.
Que cet
aveu du
ministre
est sûr
en cet en-
droit, au-
si bien
que dans
tous les
autres.

Que si vous dites peut-être qu'aussi votre ministre s'est trop avancé, & qu'il a eu tort de se servir de ces preuves dont les Papistes tirent de si grans avantages: desabusez-vous, mes chers Freres; car il n'avoit point d'autre moyen d'exclure les Sociniens de l'Unité de l'Eglise, & du nombre des sociétés vraiment chrétiennes. Vous avez vû ses variations sur leur sujet; mais dans les tems où il a voulu les exclure du titre d'Eglise & de communion chrétienne, il n'avoit point de meilleur moyen de le faire qu'en

leur montrant par le défaut de la succession & de l'étendue, qu'ils ne meritoient même pas le nom de communion, qu'il ne pouvoit refuser aux sociétés à qui il attribuoit la succession & l'étendue.

Voilà donc une première raison qui l'obligeoit à condamner les Sociniens par le défaut d'étendue & d'antiquité. Mais une autre raison plus pressante l'y forçoit encore; c'est qu'il sentoît en la conscience que cette preuve, quoique fatale à vôtre Réforme, en effet & par elle-même étoit invincible: car, mes freres, ce sera toujours, quoiqu'on dise, un coup mortel aux Sociniens, & à tous ceux qui nient ou qui ont nié la divinité du Fils de Dieu, toutes les fois que vous leur direz: Quand vous êtes venus au monde, il n'y avoit dans le monde personne de vôtre croyance: si donc vôtre doctrine est la verité, il s'enfuit que la verité étoit éteinte sur la terre. Cette objection suffit pour fermer la bouche à ces heretiques: ils n'ont rien eu, ils n'ont rien encore, ils n'auront jamais rien à y répondre toutes les fois que vous la ferez; car nulle oreille chrétienne ne souffrira qu'on assure, que sous un Dieu si puissant, si sage, si bon la verité soit éteinte sur la terre. Mais en même tems que vous aurez lâché le mot, & que vous aurez fait cette objection aux heretiques qui venoient nier la divinité du Fils de Dieu, en même tems nous retombons sur vous, & nous vous forçons d'avouer que la verité qu'on se vançoit de rétablir dans la Réforme, étoit donc éteinte avant que la Réforme parût, aussi-bien que celle que les Sociniens, & avant eux les Ariens, les Paulianistes, & les autres se vançoient de rétablir.

Il n'est pas vrai, direz-vous, il y avoit les sept mille qui n'avoient point fléchi le genou devant Baal. Mais qui empêche les Ariens & les Sociniens, & en

XXX.
Vaincéd-
suite des
sept mil-
le qui n'

ont pas
fléchi le
genou
devant
Baal.
Fait évi-
dent qui
démontre,
que ces
sept mille
n'ont ja-
mais été.

un mot tous les heretiques d'en dire autant? On les confond en leur montrant que la verité ne vouloit pas seulement être crue, mais encore annoncée, & que l'Eglise ne devoit pas être seulement, mais encore être visible, ainsi que nous l'avons vû & très-clairement reconnu par vos Ministres. Mais sans avoir recours à cet argument, quoiqu'invincible, on les confond encore par une voie plus courte, en leur disant: Si lorsqu'un Artemon, un Paul de Samosate, un Berylle, un Arius, & les autres qui s'opposoient à la divinité de JESUS-CHRIST, ont commencé à prêcher, leur doctrine eût déjà été dans l'Eglise en quelque sorte que ce fût, cachée ou publique, on ne se seroit pas étonné de leur nouveauté; ils n'auroient pas été réduits à n'être d'abord que quatre ou cinq, ni contraints d'avouer qu'ils avoient eux-mêmes été élevés dans une croïance contraire à celle qu'ils vouloient introduire dans le monde, sans pouvoir nommer personne, je ne dis pas qui la professât, mais qui la reçût auparavant. Osez faire le même argument à ces heretiques; vous les réduirez à la honte de ne pouvoir trouver dans tout l'Univers un seul homme qui crût comme eux quand ils sont venus. Mais en même tems vous voilà perdus, puisque vous ne sauriez vous sauver du même reproche.

La preuve en est bien facile, en vous faisant seulement cette demande. Mes Freres, donnez gloire à Dieu. Quand on a commencé vôtre Réforme, y avoit-il, je ne dis pas quelque Eglise (car il est déjà bien certain qu'il n'y en avoit aucune) mais du moins y avoit-il un seul homme qui en se joignant à Luther, à Zuingle, à Calvin; à qui vous voudrez, lui ait dit en s'y joignant: J'ai toujours cru comme vous; je n'ai jamais cru ni à la Messe, ni au Pape,

ni aux dogmes que vous reprenez dans l'Eglise Romaine? Mes chers Freres, pensez-y bien; vous a-t-on jamais nommé un seul homme qui se soit joint de cette sorte à vôtre Réforme? En trouverez-vous quelqu'un dans vos annales, où l'on a ramassé autant qu'on a pu, tout ce qui pouvoit vous justifier contre les reproches des Catholiques, & sur-tout, contre le reproche de la nouveauté qui étoit le plus pressant & le plus sensible? Donnez gloire à Dieu encore un coup; & en avouant que jamais vous n'avez rien ouï dire de semblable, confessez que vous êtes dans la même cause que les Sociniens, & que tout ce qu'il y a jamais eu d'heretiques

Vous pouvez dire, mes Freres; car je cherche tous les moïens dont vous pouvez fortifier vos prétentions: vous pouvez donc dire; Il est vrai: on ne nous a jamais nommé personne qui se soit rangé dans la Réforme en disant, qu'il avoit toujours cru comme elle; mais c'est aussi que peut-être on n'a jamais fait cette question à nos ministres. Mes chers Freres, ne vous flattez pas de cette pensée: on la leur a fait cent fois; on leur a demandé cent fois qu'ils montrassent quelqu'un qui crût comme eux quand ils sont venus: moi-même le dernier des Evêques, & le moindre des serviteurs de Dieu, j'ai demandé à M. Claude le plus subtil de vos défenseurs, s'il pouvoit nommer un seul homme qui se soit uni à la Réforme en disant: J'ai toujours cru comme cela, je n'ai jamais adhéré à la foi Romaine. Qu'a répondu ce ministre si second en évasions, si adroit à éluder les difficultés? *M. de Meaux s'imagine-t-il qu'on ait tout écrit?* Vous le voïez, mes chers Freres, il n'y a eu personne à vous nommer. J'ai revelé cette réponse dans ma Lettre pastorale; & de ce que M. Claude n'a rien eu à dire sur un fait si bien articulé, sur une de-

XXXI.
Ce fait
articulé
nettement; &
embarras
des ministres
Claude & Jurieu.

Confer.
Ref. 130

M. Claude,
Réponse au
Disc. de M.
de Cond. p.
362.
Lett. Post.
de M. de
Meaux n.
3.

mande si précise, j'ai conclu, comme on fait dans un legitime interrogatoire, que le fait étoit averé, & sa demande sans replique. Qu'a répondu M. Jurieu, qui se vante d'*aneantir* cette Lettre pastorale? Voici tout ce qu'il a répondu, quand il est venu à cet endroit: *Ensuite de cela nôtre auteur entre en grosse dispute avec M. Claude, pour lui prouver que la supposition des fideles cachés est ridicule.* Vous vous trompez, lui disons-nous; ce n'est point ici une grosse dispute, comme vous voudriez le faire accroire à vos lecteurs, afin de les rebuter par la difficulté de la matiere; encore un coup ce n'est point ici un long procès: il ne s'agit que d'un simple fait, savoir si parmi vous on fait quelqu'un qui en se joignant aux Réformateurs, leur ait déclaré que toujours il avoit cru comme eux. Voilà cette *grosse dispute* où vous voudriez qu'on n'entrât jamais, parceque vous y trouvez vôtre honte. Ce fait dont il s'y agit, doit être constant parmi vous, s'il n'étoit pas absolument faux. Répondez-y du moins, M. Jurieu, vous qui avez entrepris d'y répondre, si vous savez sur ce fait quelque chose de meilleur que M. Claude; il est tems de nous le dire. Mais, mes Freres, vous vous y attendez envain; & voici tout ce que vous en aurez: *En répondant à M. Nicole & à M. Bossuet, on a répondu cent fois à ce sophisme: nous y avons répondu dans nos Lettres pastorales, & encore tout nouvellement en réfutant le troisième livre des Variations.* Je reconnois le style ordinaire de vos ministres: ils ont toujours répondu à tout; mais ne les en croiez pas: M. Jurieu n'a pas dit un seul mot sur ce fait articulé à M. Claude; il n'a même rien dit qui approche de cette matiere. Mais il sait bien que vous n'irez pas lire tous ses ouvrages où il vous renvoie en général, sans vous en marquer aucun endroit pour chercher

Jur. Lett.
19. p. 150.
2. c.

Jur. Lett.
19. p. 110.
2. col.

la réponse qu'il se vante d'avoir faite. Il est vrai qu'il vous a marqué la réfutation du troisième livre des Variations. C'est dans sa septième Lettre de cette année que se trouve cette prétendue réfutation; elle consiste en deux ou trois pages qui ne font rien à la question, comme vous verrez en son lieu; mais où constamment vous ne trouverez pas un seul mot du fait proposé à M. Claude, n'y qui y tende. Vous en pouvez juger autant des autres endroits où il vous renvoie, & par le silence obstiné de vos ministres sur un fait de cette importance, le tenir pour avoué.

Mais vous n'avez qu'à entendre ce qu'il dit encore sur ce sujet-là dans sa XIX. lettre pour voir qu'il ne fait où il en est. L'objection qu'il vouloit détruire de ma Lettre pastorale, étoit qu'on ne pouvoit du moins nier qu'on n'eût cru la réalité & adoré l'Eucharistie depuis Berenger, c'est-à-dire, depuis six à sept cens ans. Donc, ai-je dit, tous les Chrétiens étoient idolâtres selon vous, & si on ne peut montrer au tems de Zuingle & de Calvin aucun homme qui leur ait déclaré en se joignant à eux, qu'il n'avoit jamais pris de part à la croïance ni au culte de Rome; il sera vrai que tout le monde adoroit donc ce qu'ils appelloient une idole. A cette pressante instance M. Jurieu répond: *Que ce soit, il ne nous importe.* Il ne nous importe que Dieu ait eu des adorateurs, du moins cachés. Et que deviendront ces sept mille tant vantés? C'étoit déjà trop avouer que de dire qu'ils étoient cachés, puisque le vrai culte doit être public aussi bien que la vraie croïance; mais j'ai voulu entrer avec vous jusque dans la dernière condescendance, & je vous disois dans ma Lettre pastorale; Que ces sept mille se soient cachés avant la Réforme, ils se feront du moins déclarés, quand ils l'ont embrassée, & ils auront dit du moins alors: Dieu loué, nous vo-

Let. 7. de
la 3. an. p.
54. 55.

XXXII.
Suite des
embarras
du minis-
tre Ju-
rieu.
Let. Pasi.
de M. de
Mauv.

Jur. Let.
19. p. 150.

Let. Pasi.
de M. de
Mauv.

ions enfin des gens qui croient comme nous faisons, & il nous est à présent permis de déclarer nôtre pensée. Mais on ne trouve aucun homme qui ait parlé de cette sorte. M. Claude n'en a rien trouvé dans les registres de la Réforme, ni dans ce nombre infini d'écrits qu'elle a publiés pour sa défense : il n'a rien trouvé sur un fait qui eût vérifié si clairement, au grand desir de la Réforme, que Dieu s'étoit réservé des adorateurs du moins cachés ; un fait qui par conséquent à cet égard eût fermé la bouche aux Catholiques étant prouvé, & qui les rendoit invincibles ne l'étant pas. M. Jurieu n'en trouve rien non plus que M. Claude, & il est réduit à dire, *Que nous importe ?* sur un fait dont l'importance est si visible. Le fait est donc averé encore un coup ; & il n'y a rien de si certain, que la vérité étoit éteinte sur la terre, si on dit que la vérité est dans la Réforme.

Jur. *ibid.*

Mais ce qu'ajoute M. Jurieu n'est pas moins clair. *Que nous importe*, dit-il donc, *si tous les Chrétiens depuis ce tems-là ont été idolâtres* : ajoutons, & s'ils l'étoient encore lorsque la Réforme a commencé ? Avouez que cela presse M. Jurieu, & qu'il seroit à desirer pour vôtre défense, qu'on pût alors trouver quelqu'un qui n'adorât pas l'idole que tout le monde servoit. Mais loin de l'assurer, voici ce qu'il dit : *C'est ce que nous n'affirmons pas de peur d'être téméraires, comme M. Bossuet qui assure que depuis ce tems-là (depuis le tems de Berenger) tous les Chrétiens ont adoré le Dieu de la Messe. Nous ne le croions pas ainsi : il est BIEN PLUS PROBABLE que Dieu en a garanti plusieurs de cette idolâtrie. Mais si c'est constamment une idolâtrie, il n'est pas seulement plus probable, il est certain & indubitable que Dieu en a garanti quelques-uns ; autrement il ne seroit pas certain qu'il y auroit eu des élus ou des Saints ;*

par conséquent des adorateurs véritables dans tous les tems. Or c'est une vérité que personne n'a encore osé nier, & que M. Jurieu confesse comme constante en cinquante endroits de son Système, pour ne point ici parler de ses autres ouvrages; il est, dis-je, très-constant que Dieu a eu de tout tems un corps d'Eglise universelle où s'est trouvée la communion des Saints, la remission des péchés, & la vie éternelle; par conséquent de véritables adorateurs: autrement le Symbole seroit faux. Mais ce qui est constant par le principe commun de tous les Chrétiens, sans en excepter les Prétendus Réformés, n'est seulement que plus probable quand on presse davantage les ministres; & ils n'ont rien à répondre, non plus que tous les autres hérétiques, quand on leur demande où étoit la vérité quand ils sont venus.

Il ne faut donc plus s'étonner si cette seule demande les jette dans les contradictions que vous avez vues. Il a fallu trouver des élus avant la Réforme; car il en faut trouver dans tous les tems. Il en a fallu trouver même dans l'Eglise Romaine, aussi-bien, ou même plutôt que dans les autres; puisque les fondemens du salut s'y trouvoient comme chez les autres, ou mieux, & qu'ainsi on ne lui pouvoit refuser d'être du moins une partie de cette Eglise Catholique que l'on confesse dans le Symbole. Mais dans l'Eglise Romaine, il ne pouvoit y avoir que de quatre sortes de gens; ou ceux qui y étoient de bonne foi, croïant la doctrine, & consentant à son culte; ou des impies déclarés, qui se moquoient ouvertement de toute religion; ou des hypocrites & des politiques, qui s'en moquant dans leur cœur faisoient semblant au dehors d'y communiquer avec les autres; ou ces prétendus sept mille Réformés avant la Réforme, qui Lutheriens ou Calvinistes dans le cœur,

trouvoient moïen de ne rien faire, & de ne rien dire qui approuvât ou le culte ou la doctrine de Rome. On vient de voir que ce dernier genre est une chimere, & cent raisons le démontrent. Ce ne sont ni les impies déclarés, ni des hypocrites qu'on veut sauver; ce sont donc les Catholiques de bonne foi consentant à un culte impie & idolâtre, & croïant ce que croïoit Rome. Voilà où l'on est poussé par cette seule demande : Où étoit la verité, où le vrai culte, où la vraie Eglise, où les vrais Saints quand Luther a commencé son Eglise? Cette demande a confondu la Réforme dès son commencement; comme

*Liv. 15. 4.
C. suiv.* il a été démontré dans l'histoire des Variations. Mais peut-être qu'à force d'y penser on se sera rassuré depuis? Point du tout; il y a des difficultés auxquelles plus on pense, plus on se confond; & c'est pourquoi M. Claude & M. Jurieu qui y ont pensé les derniers, & qui ont pû profiter des découvertes de tous les autres, ont été, comme on a vû, ceux qui se sont le plus confondus eux-mêmes. M. Jurieu fait enfin un dernier effort dans ses Lettres pour se tirer de cet embarras; mais vous avez vû que tous ses efforts ne servent qu'à l'embarrasser davantage, & à serrer de plus près le neud où il est pris. Que reste-t-il donc, Mes Freres, sinon que vous donniez gloire à la verité, qui seule vous peut délivrer de ces lacets?

XXXIII.
Conclu-
sion &
abregé de
ce dis-
cours.

Voilà de très-bonne foi toutes les plaintes de votre ministre sur le XV. livre des Variations. On a démontré dans ce livre trente autres absurdités de la doctrine des Protestans sur l'unité de l'Eglise; je le dis sans exagerer, & vous pouvez vous en convaincre par une lecture de demie-heure: de toutes ces absurdités qu'on démontre à M. Jurieu, il n'a relevé que celle que vous venez d'entendre, où il succombe manifestement comme vous voïez. Un de ces Mes-

seurs de Hollande qui entretiennent le public des ouvrages des gens de lettres, remarque ici, en parlant de ce XV. livre des Variations, que sans doute en l'écrivant je n'avois pas vû le livre de l'Unité, où M. Jurieu répond à M. Nicole. Je n'avois garde de l'avoir vû, puisqu'à peine étoit-il imprimé lorsque mon Histoire a paru. Je l'ai vû depuis, & je m'assûre que M. Jurieu ne dira pas qu'il y ait seulement touché ou prévu la moindre des observations qui me sont particulieres: chacun a les siennes; & outre la diversité qui se trouve dans les esprits, on prend diverses vues selon la matiere qu'on se propose. Concluons donc que toutes mes remarques sont en leur entier; mais concluons encore plus certainement, après toutes les raisons qu'on vient de voir, que j'ai très-bien démontré que de l'aveu du ministre on se peut sauver dans l'Eglise Romaine; qu'elle n'est donc ni idolâtre ni anti-chrétienne, qu'il y faudroit revenir pour assûrer son salut, comme à celle à qui ses ennemis mêmes rendent témoignage; puisque les ministres qui l'attaquent avec tant de haine, qui osent même donner la préférence sur elle à une Eglise Arienne, sont forcés par la verité à la reconnoître; qu'ils sont encore obligés à reconnoître dans certains points l'autorité infaillible de l'Eglise universelle, & les promesses sur lesquelles elle est fondée; qu'ils n'ont aucune raison de les limiter; & qu'ils n'y apportent que des restrictions arbitraires: que soumettre son jugement à l'Eglise universelle, ce n'est pas se soumettre à l'homme, mais à Dieu; que cette soumission est le plus sûr fondement du repos & des savans & des simples; que faute de se soumettre à une autorité si inviolable, on se contredit sans cesse, on renverse tous les principes qu'on a établis, on renverse la Réforme même, & tout ce que jusqu'ici on

y avoit trouvé de plus certain; & qu'enfin on se jette dans le Fanatisme, & dans les erreurs des Quakers: au reste qu'après avoir posé des principes par lesquels on est forcé de recevoir les Sociniens dans l'Eglise, jusqu'à mettre des prédestinés parmi eux; lorsqu'on songe à les exclure du nombre des communions chrétiennes, on ne le peut faire que par des moïens par où on s'exclut soi-même; en-sorte que d'un côté on rend témoignage à l'Eglise, de l'autre, on tend la main aux Sociniens, & de l'autre, on ne se laisse à soi-même aucune ressource.





Q U A T R I È M E
A V E R T I S S E M E N T
A U X P R O T E S T A N S .

LA SAINTETÉ ET LA CONCORDE DU MARIAGE
CHRÉTIEN VIOLÉES.

M E S C H E R S F R È R E S ,

IL n'y a rien de si sacré dans les mystères de la Religion que M. Jurieu n'ait cru devoir attaquer pour défendre votre cause: vous l'avez vû dans les Avertissemens précédens: les deux suivans vous feront voir qu' il attaque encore les fondemens que JESUS-CHRIST a donnés à l'union des familles & au repos des Empires, & ce ministre n'a rien épargné.

C'étoit pour lui & pour toute la Réforme un endroit fâcheux que le VI. livre des Variations, où l'on voit la permission donnée à Philippe Landgrave de Hesse, le heros & le soutien de la Réforme, d'
Vol. IV. M

I.
Deffcia
des deux
Avertis-
semens
suivans.

II.
Permis-
sion don-
née par
les Chés
de la R. é-
forme a

Philippe
Landgrave
de Hesse
se de te-
nir deux
femmes
ensemble;
nécessité
de défen-
dre cette
scanda-
leuse per-
mission.

avoir deux femmes ensemble contre la disposition de l'Evangile & la doctrine constante des Chrétiens de tous les siècles. Il n'y avoit rien de moins convenable à une Réforme & au titre de Réformateur, que d'aneantir un si bel article de la morale chrétienne, & la réforme que JESUS-CHRIST même avoit faite dans le mariage, lorsque s'élevant au-dessus de Moïse & des Patriarches, il régla la sainte union du mari & de la femme, selon la forme que Dieu lui avoit donnée dans son origine. Car alors en benissant l'amour conjugal comme la source du genre humain, il ne lui permit pas de s'épancher sur plusieurs objets: comme il arriva dans la suite lorsqu'un même homme eut plusieurs femmes; mais réduit à l'unité de part & d'autre, il en fit le bien sacré de deux cœurs unis; & pour lui donner sa perfection & à la fois le rendre une digne image de la future union de JESUS-CHRIST avec son Eglise, il voulut que le lien en fût éternel comme celui de l'Eglise avec JESUS-CHRIST. C'est sur cette idée primitive que JESUS-CHRIST réforma le mariage, & comme disent les Peres, il se montra le digne Fils du Createur, en rappelant les choses au point où elles étoient à la creation: c'est sur cet immuable fondement qu'il a établi la sainteté du mariage chrétien, & le repos des familles. La pluralité des femmes autrefois permise ou tolérée, mais pour un tems & pour des raisons particulieres, fut ôtée à jamais, & tout ensemble les divisions & les jalousies qu'elle introduisoit dans les mariages les plus saints. Une femme qui donne son cœur tout entier & à jamais, reçoit d'un époux fidele un pareil présent, & ne craint point d'être méprisée ni délaissée pour une autre. Toute la famille est unie par ce moïen: les enfans sont élevés par des soins communs; & un pere qui les voit tous naître d'une même source, leur partage éga-

lement son amour; c'est l'ordre de JESUS-CHRIST, & la règle que les Chrétiens n'ont jamais violée par aucun attentat.

Mais Luther, Bucer, & Melancton, trois Chefs principaux de la Réforme, ont osé y donner atteinte: ce sont les premiers des Chrétiens qui ont permis d'avoir deux femmes à un prince qui conseilloit son intemperance. On ne pouvoit pousser plus loin la corruption; & comme cette permission est inexcusable, il en falloit abandonner les auteurs à la détestation de tous les fideles. Mais l'endroit est trop délicat: quel abus oseroit-on dorenavant reprocher à l'Eglise Catholique, si on en avouoit un si criant dès le commencement de la Réforme, sous ses Chefs & dans sa plus grande vigueur? C'est pourquoi M. Jurieu rappelle ici tout son esprit pour excuser les Réformateurs le mieux qu'il peut; & lui qui ne fait que courir, ou pour mieux dire, voltiger sur les autres variations des Protestans, prend un soin particulier de défendre celle-ci.

D'abord il voudroit pouvoir douter du fait. Je dirai, dit-il, *quelque chose sur un fait dont M. Bossuet fait grand bruit: c'est une consultation véritable ou prétendue du Landgrave*. Il n'ose dire qu'elle soit fautive. J'ai fait voir qu'elle étoit publique il y a douze ans, sans avoir été contredit: les actes en sont produits tous entiers en forme autentique dans une histoire attaquée en mille endroits, même par des auteurs Protestans, sans qu'ils aient osé toucher celui-ci. J'ai ajouté pour confirmer ce fait important, l'instruction donnée à Bucer par le Landgrave lui-même pour obtenir de Luther & de Melancton cette honteuse dispense: tout cela a été rendu public, comme on a vu dans l'histoire des Variations, par un Electeur Palatin, & par un prince de la Mailon de Heile un des descendans du Landgrave: nous avons encore

III.
Le mini-
stre Ju-
rien cente
vaine-
ment de
rendre le
fait dou-
teux.
Lett. 8. p.
36.
Var. Liv. 6.
n. 9.

Var. 1. 6. 8
10.

produit en confirmation des Lettres de Luther & du Landgrave; & un fait si honteux à la Réforme, est devenu plus clair que le soleil. Il ne faut donc pas s'étonner si le ministre n'a osé le nier. Vous voyez en même-tems qu'il voudroit bien ne pas avouer qu'il soit constant: mais c'est un foible artifice; & s'il y avoit quelque chose à dire contre des actes si authentiques que j'ai soutenus de tant de preuves, on l'auroit dit il y a long-tems dans le parti; ou enfin, M. Jurieu le diroit maintenant.

IV.
Vaines
clameurs
du mini-
stre & ses
honteuses
récrimi-
nations.

Passiez donc condamnation sur le fait: il faut voir comment on le pourra pallier, & connoître à cette fois pour toujours les vains raisonnemens, la vaine science, & en un mot les vains artifices de votre grand défenseur.

Il prend d'abord son air de dédain, comme il fait quand il n'en peut plus; & *voilà*, dit-il, *qui revient bien au titre & au but des Variations*. Quoi! ce n'est pas innover & varier dans la doctrine, que d'en changer un article auquel aucun Chrétien, & pas même les Réformateurs n'avoient encore osé donner d'atteinte: & le mariage chrétien deviendra semblable à celui des Infidèles, sans qu'on puisse imputer de variations aux auteurs d'une si étrange nouveauté? Mais, dit-il, *cela ne fait rien pour prouver que les vérités venues de Dieu obtiennent d'abord toute leur perfection*. Je l'avoue. Je ne prétens pas prouver ici cette vérité: je la suppose connue & même prouvée ailleurs, si elle avoit besoin de preuve: je fais voir seulement ici que l'Eglise Protestante est entraînée par un esprit d'innovation, & ne laisse rien d'inviolable parmi les fideles, pas même la sainte alliance du mariage. Voyons comme on se défend de ce reproche. Après les airs de dédain on vient aux injures: autre marque de foiblesse; & on écrit ce que j'ai honte de repeter, mais ce que néanmoins je ne puis taire; Que

1. etc. 3. p.
37.

1. b. d.

Var. pref. v.
1. & suiv.

l'Eglise Romaine donne des dispenses des crimes les plus affreux; accorde des indulgences à ceux qui ont couché avec leur mere & avec leur sœur; permet d'exercer la sodomie les trois plus chauds mois de l'année, & en a signé la permission par son Pape. On ne peut assez s'étonner ni de l'impudence d'un si infame langage, ni de celle d'avancer sans la moindre preuve des faits si atroces; car il s'agit de dispenses, & de permissions: il s'agit non des indulgences qu'on pourroit donner après les crimes commis aux pécheurs vraiment repentans, de-peur qu'abimés dans un excès de tristesse, ils ne tombent dans le desespoir; car de telles indulgences n'ont point de difficulté, & on fait que l'Apôtre même en a donnée de semblables: les indulgences qu'on veut ici que nos Papes aient signées, ne sont pas celles qu'on accorde à un pécheur accablé par la douleur de son crime, mais de celles où on lui permet de le commettre. Votre ministre ose nous imputer de cette sorte d'indulgence qui nous fait horreur: mais on connoît son artifice. Il ne croit pas que vous puissiez vous imaginer qu'il écrive des faits si étranges sans quelques preuves: & il est vrai que cela n'est pas croïable; mais néanmoins il est vrai en même tems, qu'il ne cite rien pour prouver ce qu'il avance. Il ne produit point ces decretz honteux signés par les Papes: on ne peut pas deviner où il les a pris, non plus que ses autres calomnies; il n'y a que le pere des mensonges, dont le nom propre est celui de calomniateur, qui les puisse avoir inventées. Mais quoi! plus la raison manque, plus un homme violent répand d'injures; il n'y a plus à s'étonner que de ce qu'on l'écoute parmi vous.

Mais venons au fond. Il est question de savoir si Luther, Melancton, Bucer, ces trois piliers de la Réforme., ont eu droit de dispenser le Landgrave de

v.
ignorance
de ce mi-
nistre sur

la loi des
mariages.

Let. 2.
57.

Gen. 7. 1.
9. & 10.

la loi de l'Evangile qui réduit le mariage à l'unité, & par-là, d'établir une doctrine directement contraire à celle de tout ce qu'il y a jamais eu de Chrétiens dans l'univers. Le ministre s'embarrasse ici d'une si terrible manière, qu'on ne comprendroit rien dans tout son discours, si pour le rendre plus intelligible on ne tâchoit de le réduire à quelques principes. Voici donc comme il raisonne: *Les loix naturelles*, dit-il, *sont entierement indispensables: mais quant aux loix positives, telles que sont celles du mariage, on ne peut être dispensé; non-seulement par le législateur, mais encore par la souveraine nécessité. Ainsi*, continue-t-il, *les enfans d'Adam & de Noé se marièrent au premier degré de consanguinité, freres & sœurs, quoiqu'ils n'en reçurent dispensé, ni du souverain législateur, ni de ses ministres: la nécessité en dispensa. Dissimulons pour un tems la prodigieuse ignorance de ce ministre, qui premièrement ose avancer que les enfans de Noé se marièrent freres & sœurs, comme ceux d'Adam. Où a-t-il rêvé cela? L'Ecriture dit expressément & repete cinq ou six fois, que les trois enfans de Noé avoient leurs femmes dans l'Arche, dont ils eurent des enfans après le Deluge: mais quelles fussent leurs sœurs, c'est ce qu'on ne voit nulle part. Qui les auroit obligés à épouser leurs sœurs avant que d'entrer dans l'Arche? car ils y entrèrent mariés, pendant que toute la terre étoit pleine d'hommes: & où M. Jurieu pourroit-il trouver alors cette souveraine nécessité qu'il nous allègue? Il n'en paroît non plus dans la suite; les enfans de l'un des trois freres pouvoient choisir une femme dans la famille des autres: de cette sorte, sans se marier freres & sœurs au premier degré de consanguinité, comme l'assure M. Jurieu, les mariages se pouvoient faire entre les germains; & on ne sait où le ministre a pris le contraire. Mais cette erreur n'est rien à comparaison de*

celle où il tombe lorsqu'il conclut par ses raisons, que le mariage d'entre freres & sœurs n'est pas contre la loi naturelle, sous prétexte qu'il s'en est fait de semblables dans l'origine des choses; par où il montre qu'il ne fait pas même qu'il y a un ordre entre les loix naturelles, les moindres cedant aux plus grandes. Ainsi, lorsque les enfans d'Adam se marièrent ensemble au premier degré de consanguinité, ce ne fut pas une dispense de la loi naturelle qui défend le mariage de frere à sœur: mais l'effet de la subordination de cette loi à une autre loi plus essentielle, & si on peut ainsi parler, plus fondamentale, qui étoit celle de continuer le genre humain.

Il n'y a donc rien de plus mauvais sens à votre ministre, que de parler ici de dispense. Mais après tout, s'il en falloit une, ou pour les enfans d'Adam; ou enfin, s'il plaît au ministre; pour ceux de Noé, elle étoit suffisamment renfermée dans ce commandement exprès de Dieu: *Croissez & multipliez* Gen. 1. 28.
& remplissez la terre: commandement donné aux premiers hommes dès l'origine du monde, & qu'il obligeroit sans difficulté en pareil cas; mais commandement que Dieu daigna bien encore réitérer à Noé Gen. 9. 1.
 & à ses enfans; de sorte qu'avoir recours à la seule nécessité dans cette prétendue dispense, sans y reconnoître l'expresse autorité du législateur, c'est assurément une ignorance du premier ordre. Mais c'en est une de la même force de n'entendre pas dans ce precepte divin la voix même de la nature, qui veut être multipliée & qui ne veut pas perir, parce que son Auteur l'a faite pour durer. C'est aussi pour cette raison qu'il a créé les deux sexes; qu'il les a benis; qu'il y a répandu sa fécondité, & quelque image de l'éternelle generation de son Fils: ce qui fait que leur union est autant de droit naturel que leur

distinction; de sorte que c'est sans raison qu'on a ici recours aux loix positives.

Il ne falloit donc pas dire si absolument, que les loix du mariage sont des loix positives, & que le mariage est de pure institution: comme s'il n'étoit pas fondé sur la nature même, ou que la sainte société de l'homme & de la femme, avec la production & l'éducation des enfans, ne fût pas au fond de droit naturel, sous prétexte que les conditions en sont réglées dans la suite par les loix positives.

Mais il y a encore ici une autre erreur; c'est qu'en parlant des loix positives qui ont réglé le mariage, le ministre oublie de dire ce qui étoit en ce cas le principal, qui est qu'elles sont divines: par conséquent indispensables de leur nature tant qu'elles subsistent; & si M. Jurieu y avoit pensé, il n'auroit pas dit comme il fait, que la souveraine nécessité puisse dispenser de ces loix; puisque c'est dire que Dieu commande des choses dont il est souvent nécessaire de se dispenser; doctrine aussi ridicule qu'elle est inouïe. Mais laissons ignorer ces choses à notre ministre, & efforçons-nous de comprendre où il en veut venir par tous ces détours.

VI. Ce fondement des dispenses des loix positives, même divines, par la souveraine nécessité étant supposé, M. Jurieu passe au divorce dont il ne s'agit nullement dans cette affaire; puisque le Landgrave, sans faire divorce avec sa femme, en prit une autre, & demeura également avec les deux. Mais puisque M. Jurieu pour embarrasser la matiere, veut nous parler du divorce, aïons la patience de l'entendre.

Les loix, dit-il, qui regardent les divorces, ne sont point d'une autre nécessité que celles qui regardent les degrés dans lesquels les mariages sont incestueux: ni Dieu ni les hommes n'en dispensent plus: mais au moins la nécessité en peut dispenser. Le Seigneur JESUS-CHRIST déclare

Nouveaux
articles
des Réfor-
mes, pro-
posés par
M. Jurieu
sur le ma-
riage &
sur le di-
vorce.

Lett. 2. p.
52. 2. c.

que l'adultere dissout le mariage, & qu'un homme qui y surprend sa femme la peut abandonner & en prendre une autre; c'est la raison de la nécessité qui fait cela, & non pas la nature de l'adultere.

Ne donnons pas ici le plaisir à nôtre ministre de nous détourner sur la question de l'adultere & de la dissolution du mariage en ce cas: mais si c'est-là une dispense, qu'il reconnoisse du moins que l'autorité du législateur y intervient; puisqu'il l'attribue lui-même à nôtre Seigneur.

Passons outre. L'Apôtre saint Paul, poursuit M. Jurieu, nous donne un autre cas de nécessité qui dispense *Ibid. p. 53.* des loix du mariage; c'est le refus de la cohabitation. Voici une nouvelle doctrine, & de quoi grossir les variations, si on enseigne que le mariage contracté entre les fideles après le Batême, se peut rompre, même quant au lien, par le refus de l'une des deux parties. Luther l'a dit; je le fai, & je m'en suis étonné; mais je ne croiois pas que ces excès fussent approuvés dans la Réforme. Les lumieres y croissent *Var. lro. 6. n. 11.* tous les jours, & le ministre ne fait aucune difficulté qu'un mari dont la femme seroit entre les mains des barbares *Jur. Lett. 2. Ibid.* sans aucune esperance de pouvoir être retirée, après y avoir fait tout ce qui est possible, pourroit legitimelement passer à un autre mariage, de même que les loix civiles permettent à une femme dont le mari est absent durant plusieurs années, de presumer son mari mort, & de se remarier. Nous allons loin par ces principes: la perpetuelle indisposition survenue à un mari ou à une femme n'est pas un empêchement moins invincible que l'absence ou la captivité même: il faut donc que les mariés se quittent impitoyablement dans ces tristes états: mais l'incompatibilité des humeurs, maladie des plus incurables, ne fera pas un empêchement moins nécessaire. M. Jurieu n'a qu'à suivre son raisonnement: par ses soins le mariage deviendra si libre, qu'il n'y aura plus

Matt. 19.
10.

à se plaindre de ses contraintes ou de ses incommodités; & les Apôtres auront eu tort de dire à leur maître, lorsqu'il défendoit si sévèrement le divorce: *Maître, si telle est la condition du mari & de la femme, il vaut mieux ne se pas marier.* Quand ils parloient de cette sorte, ils ne songeoient pas aux commodités que le Christianisme réformé devoit apporter aux mariages. Voilà des facilités & des complaisances que nôtre discipline ne connoît pas; la Réforme devoit du moins les chercher dans l'Écriture où elle se vante de trouver toute sa doctrine, & nous ne croïons pas qu'elle dût régler les consciences sur les tolerances de la loi civile pour la plûpart abolies.

Fut. cap. In
presentia
de Spensal.
lib. 4. De-
cretal.
Ti. 1. c. 19.

Let. 21. p.
168.

Pour nous, il y a long-tems que nous en avons purgé le Christianisme. C'est une règle inviolable parmi nous, de ne permettre les secondes nocces à l'une des parties, qu'après que les preuves de la mort de l'autre sont constantes: on n'a point d'égard aux capritivités ni aux absences les plus longues. Les Papes que la Réforme veut regarder comme les auteurs du relâchement, n'ont jamais laissé affoiblir cette sainte discipline. L'Eglise parle pour l'absent, & ne permet pas qu'on l'oublie, ni qu'on mette au rang des morts celui pour qui le soleil se leve encore. M. Jurieu nous apprend que le droit commun de l'état des Provinces-Unies & de tous les états Protestans, est que l'absence invincible & la perte irréparable du mari ou de la femme après quelques années, est réputée une mort. Mais comment est-ce qu'on peut croire l'absence d'une personne invincible & la perte irréparable tant qu'elle est vivante? Cependant c'est le droit commun de tous les états Protestans; & les exemples par conséquent en sont ordinaires; une absence de quelques années a cet effet. Apparemment, ces quelques années s'écoulent bien vite: car un Chrétien réformé ne peut pas attendre long-tems la liberté de sa femme, quoiqu'il la sache vivante: il

suffit qu'il en croie la perte irréparable pour lui, selon l'état de ses affaires. Si elles l'appellent à Batavia ou plus loin, & que sa femme ne puisse supporter la mer, après quelques années, M. Jurieu, & si nous l'en croions, le droit commun de la Réforme, lui permettra d'en prendre une autre. Qui peut douter après cela de l'empêchement d'une maladie incurable? nulle absence ne fera jamais plus irréparable; & il est plus aisé de s'échapper d'une captivité, quelque dure qu'on se l'imagine, que de guérir de telles maladies. Un Confrere de M. Jurieu lui reproche les facilités: mais il le traite d'ignorant, & méprise sa critique. Cet auteur, dit-il, ne fait rien & critique tout. Pour les Papes dans ces occasions ils conseillent la priere, le jeûne, la patience; & JESUS-CHRIST aiant prononcé si absolument, *Que l'homme ne separe pas ce que Dieu a uni*, nous ne trouvons point de nécessité qui dispense de cette loi: si la Réforme l'a corrigée, nous ne voulons pas être Reformés à ce prix. Mais enfin passons tout ceci à M. Jurieu, & tâchons de voir à la fin s'il conclura quelque chose en faveur de la permission donnée au Landgrave.

Rep. d'un
ministre
sur le sujet
des p. du
Dauph. etc.
Jur. lett.
21.

Ma: th. 19
6.

Il faut, dit-il, observer après cela, que le divorce est une espece de polygamie. Voici une étrange idée: le divorce qui est la rupture du lien du mariage, est un moien de l'étendre & d'établir la polygamie; mais voions la preuve du ministre: Car celui, dit-il, qui se marie à une autre femme, la premiere étant vivante, a plusieurs femmes actuellement, encore qu'il n'habite pas avec les deux ensemble. A la bonne heure, qu'on permette donc au Landgrave de faire divorce avec sa femme, puisqu'on lui en veut donner une autre; ce sera sans doute un attentat contre l'Evangile, mais bien moindre que d'autoriser hautement la polygamie à l'exemple des Mahometans; & de vouloir mettre deux femmes également legitimes dans un même lit nuptial.

VII.
Etrange
idée du
divorce &
suite d'
extrava-
gances.
Jur. lett. 8.

Au reste, je laisse passer pour un peu de tems cette

VIII.
Applica:

tion des
principes
de M. Ju-
rien
à l'affaire
du Land-
grave.

Ibid. p. 58.

*Ess. du
Landgr.
Var. liv. 6.*

Ibid.

Ibid.

*Matth. 20.
5.*

étrange proposition, qu'une épouse qu'on abandonne, & sur laquelle on n'a plus aucun droit, non plus qu'elle sur nous, le contrat étant résolu de part & d'autre, soit encore une épouse: je laisse, dis-je, passer cela par le desir qui me presse, je l'avoue, de voir enfin les conclusions que le ministre prétend tirer de ces beaux principes, les voici. *Toutes ces considérations sont voir que les theologiens Luthériens qui eurent la complaisance de permettre au Landgrave de prendre une seconde femme du vivant de la première, se sont trompés beaucoup plus dans le fait que dans le droit: c'est directement le contraire. Le fait étoit que le Landgrave leur déclaroit fort grossièrement & sans équivoque, ce que j'ai honte de répéter, qu'il ne vouloit ni ne pouvoit se contenter de sa femme; & le droit étoit de juger que c'étoit là un moïen légitime d'en avoir une autre. Ils se trompent donc beaucoup moins dans le fait, qui pouvoit dépendre en quelque façon de la bonne foi du prince, que dans le droit qui étoit constant par l'Evangile, où il est clair qu'on ne peut avoir qu'une seule femme, sans que jamais on ait douté de cette règle. Mais passons. Le principe sur lequel ils sont fondés (Luther & les consultants) c'est que les loix du mariage étant des loix positives, la nécessité en certains cas en dispensoit. Il falloit avoir ajouté, quoiqu'elles fussent divines; & l'erreur seroit en ce cas de reconnoître des nécessités contre ces loix, puisque c'est donner le moïen de les éluder & de s'élever au-dessus de Dieu. Pour suivons. Ils ont fondé cette maxime sur la permission que donnent JESUS-CHRIST & saint Paul de rompre les liens du mariage en certains cas. Mais au contraire bien éloignés d'avoir fondé leur résolution sur la permission de rompre le mariage, ils ont si bien supposé qu'il n'y avoit pas lieu de le rompre, qu'ils ont donné au Landgrave une autre femme sans le separer d'avec la sienne; en sorte que ce n'étoit plus deux personnes dans une même chair, comme JESUS-CHRIST*

l'avoit commandé; mais trois, contre son precepte, & contre le sacré mystère du mariage chrétien, qui ne donne à un mari qu'une seule épouse, comme il ne donne à JESUS-CHRIST qu'une seule Eglise. Mais voici la conclusion plus ridicule & plus indigne s'il se peut, que tout le reste: *Ils peuvent, dit-il, avoir poussé ce principe trop loin en l'étendant à la polygamie formelle: s'ils se sont trompés en cela, leur erreur vient de ce que j'ai dit, que le divorce est une espèce de polygamie, & ils ont confondu la polygamie directe avec la polygamie indirecte; ce qui n'est qu'une erreur humaine.* Si pour éluder une loi expresse de JESUS CHRIST, il ne faut qu'embarrasser un discours, & en pousser l'ambiguïté jusqu'à la dernière extrémité où l'on peut aller; le ministre a gagné sa cause: mais tâchons de développer, s'il est possible, l'obscurité affectée de son discours.

La polygamie directe & formelle doit être d'avoir deux femmes ensemble, avec lesquelles on vive conjugalement: la polygamie indirecte doit être après le divorce, d'avoir une femme, vraie femme, sur laquelle on ait le droit conjugal; & une autre qu'on ait quittée, & sur laquelle il ne reste plus aucun droit. Je demande, si on s'est jamais avilé d'appeller cela polygamie. Mais tout est permis pour excuser les Réformateurs: il faut bien embrouiller les choses quand on n'en peut plus, & que le foible de la cause se va faire sentir aux plus ignorans. Que si on réduit en termes communs le raisonnement du ministre, il veut dire que Luther & ses consultants persuadés qu'en certains cas, comme dans celui de l'abîence ou de l'adultère, on pouvoit rompre le mariage en ôtant tout droit au mari sur la femme qu'il avoit, sont excusables d'avoir cru sur ce fondement qu'on pouvoit donner en même tems à un seul mari un droit légitime sur deux femmes. Mais c'est tout le contraire qu'il faudroit conclure; puisque par les exemples du divorce que le ministre nous allègue, quand ils se-

IX.
Que les
termes du
ministre
sont in-
compati-
bles, &
que sa do-
ctrine se
détruit
par elle-
même.

roient approuvés, il paroît qu'on ne peut donner une nouvelle femme à un mari, qu'en lui ôtant tout droit sur celle qu'il avoit auparavant; de-sorte qu'il n'y a rien de plus ridicule, que de s'imaginer des nécessités, telles qu'étoient celles du Landgrave, où il n'y ait point de remède qu'en tenant deux femmes ensemble, puisqu'il est manifestement lâcher la bride à la licence, & renverser l'Evangile.

X.
Les raisonne-
mens du
ministre
sur les
loix divi-
nes & sur
celles du
mariage,
convain-
cus de
fausseté.

Revenons un peu maintenant aux propositions que nous avons laissé passer. Je dis que les loix positives divines, tant qu'elles subsistent, ne sont pas moins indispensables que les naturelles. Je dis qu'on ne peut non plus admettre des nécessités contre les unes que contre les autres, & que tant qu'une loi divine subsiste, alleguer la nécessité pour s'en dispenser, c'est s'élever au-dessus de Dieu même. Je dis que M. Jurieu qui enseigne le contraire, quoique Grotius dont il s'autorise, ait pu dire sur ce sujet, n'a compris ni la notion ni la force de la loi naturelle, qui après tout n'est inviolable qu'à cause qu'elle est divine. Je dis que sans disputer si JESUS-CHRIST ou S. Paul ont permis le divorce en certains cas, c'est un attentat impie d'en pousser la permission au-delà. Je dis enfin que le divorce n'a rien de commun avec la polygamie, & que ce seroit se moquer de Dieu, quand il auroit permis d'ôter une femme, d'en conclure que sans sa permission on pût en même tems en avoir deux.

XI.
Faus-
sées du
ministre
sur le di-
vorce, &
sur la fé-
piration
des ma-
riés.

Ibid p. 49.

Ce raisonnement du ministre, que la relation de mari à femme ne peut non plus être anéantie que celle de fils à père, à cause qu'elle est fondée sur des actions très-réelles, qui ne peuvent pas n'avoir pas été faites, est une preuve constante qu'il n'entend pas ce qu'il dit: car pour peu qu'il l'eût entendu, il auroit pu épargner à son lecteur la peine de réfléchir sur cette action si réelle, à laquelle il donne tant de force; puisqu'après tout, ce n'est pas elle qui fait le mariage; autrement elle marieroit tous

les impudiques: le mariage confiste dans la foi, dans le lien, dans le droit mutuel qu'on a l'un sur l'autre; & quand on ôte ce droit, quand il n'y a plus de foi conjugale, & qu'on résout le contrat de part & d'autre, on n'est non plus mari & femme que si on ne l'avoit jamais été.

Quand le ministre allègue ici la *séparation de corps* & *Ibid.* *de biens*, il ne fait que confirmer de plus en plus qu'il parle sans entendre de quoi il s'agit; puisque si le mariage subsiste dans cet état, ce n'est pas, comme le dit ce docteur, *parceque cette relation fondée sur une action si réelle, ne se peut jamais anéantir*; c'est-à-dire que ce qu'on appelle la foi, le contrat, en un mot le lien du mariage, subsiste toujours: autrement chacun des conjoints auroit la liberté de se pourvoir; ce que la séparation de corps & de biens constamment n'opere pas.

A quoi servent donc tous ces détours, & tous les vains raisonnemens de la Lettre VIII. de M. Jurieu, si ce n'est à éblouir les ignorans, & à se donner un air de sçavant par des distinctions frivoles? C'a été manifestement à ce ministre une foiblesse digne de pitié, de prétendre faire accroire aux gens de bon sens, soit Protestans, soit Catholiques, que des docteurs qui ont permis expressement la polygamie, ne se sont trompés que dans le fait, & n'ont pas détruit un dogme certain de la Religion Chrétienne, ni établi une erreur Judaïque & Mahométane; & tout cela pour quelle fin? Pour prouver en tout cas que ces docteurs n'étoient pas des *Ibid. 59.2.* *scelerats*; car c'est tout ce qu'il prétend. N'est-ce pas là un beau fruit de son travail, & un bel éloge pour les Réformateurs du genre humain?

Mais puisqu'il nous pousse jusque-là, comment vut-il donc que nous appellions, & comment veut-il appeler lui-même des gens assez corrompus pour flatter l'impudence d'un Prince, jusqu'à lui permettre la polygamie dont ils rougissoient en leur cœur; puisqu'ils pre-

XII.
Que malgré M. Jurieu les Chêles de la Réforme de meurent couverts d'un éternelle opprobre.

Var. 17.4.
n. 5. 3
Ibid.

noient tant de précautions pour la cacher? des gens qui aiant honte de ce qu'ils faisoient, le font néanmoins de peur de choquer ce Prince qui étoit l'appui de la Réforme? qui leur déclaroit ouvertement qu'il pourroit bien s'adresser à l'Empereur pour cette affaire? qui leur faisoit aussi entrevoir qu'on pourroit bien y mêler le Pape? qui leur faisoit craindre par-là qu'il pourroit bien échapper au parti? qui pour ne rien oublier & gagner ces âmes venales par les intérêts les plus bas, leur propose de leur accorder pour prix de leur iniquité tout ce qu'ils lui demanderoient, soit que ce fût les biens des monasteres ou d'autres choses semblables? C'est ainsi que les traita le Landgrave qui assurément les connoissoit; & au lieu de lui répondre avec la vigueur & le désintéressement que le nom de Réformateurs demandoit, ils lui répondent en tremblant: *Nôtre pauvre Eglise, petite, misérable & abandonnée, a besoin de Princes regens vertueux*; tel qu'étoit sans doute celui-ci qui vouloit bien tout accorder à la Réforme & lui demeurer fidele, pourvu qu'on lui permit d'avoir plusieurs femmes en sûreté de conscience, à l'exemple des Mahométans ou des Païens, & de contenter les desirs impudiques.

Voilà ceux que vôtre ministre tâche d'excuser; & pour ce qui est du Landgrave, à Dieu ne plaise, dit-il, que je le justifie d'avoir eu un desir si déreglé que celui de prendre une seconde femme avec celle qu'il avoit déjà. Mais si ce Prince est inexcusable, Luther & les autres Chefs de la Réforme le sont beaucoup davantage, de lui trouver des excuses dans son crime & d'autoriser son impénitence: au-lieu d'être des Réformateurs, on voit par-là qu'ils ne sont que de ces conducteurs aveugles dont le Fils de Dieu a prononcé non-seulement qu'ils tombent dans l'abîme, mais encore qu'ils y précipitent ceux qui les suivent. Je n'ai pas besoin d'exagerer davantage une si grande prostitution de la Théologie Réformée: la chose parle d'elle-même; & quelque étrange qu'elle paroisse dans la

Inst. du Land.
Var. lip. 6.
n. 4.

Confult. de Lucib. Var.
6. 7.

Lut. 3. 59.

Matth. 23.
14.

déduction qu'on en vient de voir, j'ose assurer qu'elle paroîtra plus odieuse encore & plus horrible quand on en verra l'histoire entière comme elle est fidèlement rapportée dans le livre des Variations.

Toute la Réforme est armée contre ce livre, & M. Burnet a interrompu ses grandes occupations pour y répondre, ou plutôt pour dire qu'il y répondoit. Car on n'appellera pas une réponse, de quarante ou cinquante pages d'un petit volume qu'il vient d'opposer à cette histoire, sans avoir osé attaquer aucun des faits qu'elle contient. C'est une nouvelle maniere de combattre une histoire que d'en laisser tous les faits en leur entier. Tous les autres qui se soulevont contre celle-ci, la laissent également inviolable: on blâme, on gronde, on menace; mais pour les faits on n'en a pas encore marqué un seul qu'on accuse de fausseté; & en particulier M. Burnet a laissé passer tous ceux qu'on a avancés sur son Cramner & sur les autres Réformateurs: ainsi on peut dorenavant tenir pour certain que Luther, Bucer, & Melancton ne sont pas les seuls qui aient flatté les Princes intemperans. Il faut mettre encore en ce rang le Heros de M. Burnet & le Chef de la Réformation Anglicane. M. Burnet continue bien à l'égalier aux Athanases, aux Cyrilles, aux Gregoires, & aux autres grans Saints: mais pour le purger de sa perpetuelle lâcheté, & de la honteuse prostitution de la conscience livrée à toutes les volontés d'un mauvais prince, il n'y songe seulement pas. Nous parlerons à lui une autre fois; & il ne faut pas mêler tant de matieres, lorsqu'on en veut donner l'intelligence.

Au reste, je suis bien aise de voir que les maximes dont M. Jurieu tâche de souiller la sainteté du mariage ne soient pas universellement approuvées dans la Réforme. Pendant que nous écrivions ceci, nous avions devant les yeux une lettre, dont nous avons déjà dit un mot, d'un ministre qui trouve aussi mauvais que nous, que M. Jurieu soit *assés inaccessible aux conseils moderés*, pour *eser* ^{M...} _{es, sur}

Fol. II^e.

N

xiii.
Un mini-
stre tâche
vaine-
ment à
réprimer
M. Jurieu

le sujet des
prier. Proph.
du Dieu
pluind. &c.
p. 3. 1. 6.

dire qu'un mari dont la femme est captive entre les mains des Barbares sans esperance de la pouvoir retirer, peut se remarier, parce que la nécessité n'a point de loi, & que le fâcheux remède de la polygamie est plus soutenable, que les impuretés inévitables dans une perpetuelle séparation à ceux qui n'ont pas le temperament tourné du côté de la continence. Ce ministre rougit pour son confrere de ces nécessités contre l'Evangile, & de ces impuretés inévitables; sans que la priere ni le jeûne y puissent apporter de remède. Il voit comme nous, l'inconvenient de cette impure doctrine, qui introduiroit le divorce, & même la polygamie, aussi-tôt que l'un des conjoints seroit travaillé de maladies, je ne dis pas incurables, mais longues; ou qu'il se trouvât d'ailleurs quelque empêchement qui les obligéât à demeurer séparés. Si cette doctrine avoit lieu, qu'y auroit-il de plus inhumain ni de plus brutal que la société du mariage? Mais en permettant de quitter sa femme, ou ce qui est bien plus détestable, d'en prendre une autre avec elle en cas de captivité; s'il arrivoit par hazard que contre l'esperance du mari, la femme fût délivrée: laquelle des deux demeureroit, ou bien seroit-il permis à un Chrétien d'en avoir deux? M. Basnage en a honte, & il voudroit bien qu'on ne souffrît pas de tels excès. Mais M. Jurieu a pris le dessus, & le traite d'ignorant: la Réforme ne permet pas qu'on abandonne ses Chefs, ni qu'on en fasse les plus corrompus, & les plus infames de tous les hommes. On aimera toujours mieux M. Jurieu qui les excuse, quoique pitoïablement, que M. Basnage tout prêt à les condamner. Aussi se tait-on dans les Consistoires: les Sinodes sont muets: M. Basnage lui-même ne reprend l'erreur qu'en tremblant, & comme un homme qui craint la colere envenimée d'un adversaire, toujours prêt à se vanger à toute outrance. Car c'est ainsi qu'il en parle: M. Jurieu triomphe, & la verité est opprimée.



CINQUIÈME AVERTISSEMENT AUX PROTESTANS

LE FONDEMENT DES EMPIRES RENVERSE' PAR CE
MINISTRE.

MES CHERS FRÈRES.

Dieu qui est le Pere & le Protecteur de la so-
ciété humaine, qui a ordonné les Rois pour la
maintenir, qui les a appellés les Chrits, qui les a faits
ses lieutenans, & qui leur a mis l'épée en main pour
exercer sa justice, a bien voulu, à la verité, que la
Religion fût indépendante de leur puissance, & s'éta-
blît dans leurs états malgré les efforts qu'ils feroient
pour la détruire: mais il a voulu en même tems que
bien loin de troubler le repos de leurs Empires ou
d'affoiblir leur autorité, elle la rendît plus inviola-
ble, & montrât par la patience qu'elle inspiroit à ses

1.
Carac-
tes bien
différens,
de l'an-
cienChri-
stianisme,
& du
Christia-
nisme
prétendu
Réformé.

défenseurs, que l'obeissance qu'on leur doit est à toute épreuve. C'est pourquoi c'est un mauvais caractère & un des effets des plus odieux de la nouvelle Réforme d'avoir armé les sujets contre leurs Princes & leur Patrie, & d'avoir rempli tout l'univers de guerres civiles; & il est encore plus odieux & plus mauvais de l'avoir fait par principes, & d'établir, comme fait encore M. Jurieu, des maximes seditieuses qui tendent à la subversion de tous les Empires & à la dégradation de toutes les Puissances établies de Dieu. Car il n'y a rien de plus opposé à l'esprit du Christianisme que la Réforme se vantoit de rétablir, que cet esprit de revolte; ni rien de plus beau à l'ancienne Eglise, que d'avoir été tourmentée & persécutée jusqu'aux dernières extrémités durant trois cents ans, & depuis à diverses reprises par des Princes hérétiques ou infidèles, & d'avoir toujours conservé dans une oppression si violente une inalterable douceur, une patience invincible, & une inviolable fidélité envers les Puissances. C'est un miracle visible qu'on ne voit durant tous ces tems ni sédition, ni revolte, ni aigreur, ni murmure parmi les Chrétiens: & ce qu'il y avoit de plus remarquable dans leur conduite, c'étoit la déclaration solennelle qu'ils faisoient de pratiquer cette soumission envers l'Empire persécuteur, non point comme une chose de perfection & de conseil, mais comme une chose de précepte & d'obligation indispensable; alleguant non seulement les exemples, mais encore les commandemens exprès de JESUS-CHRIST & des Apôtres: d'où ils concluoient que l'Empire ni les Empereurs n'auroient jamais rien à craindre des Chrétiens en quelque nombre qu'ils fussent, & quelques persécutions qu'on leur fit souffrir. *Plus il y aura de Chrétiens, disoient-ils à leurs persécuteurs, plus il y aura de gens de qui jamais*

vous n'aurez rien à craindre. Il n'y a donc rien en-

core un coup de plus opposé à l'ancien Christianisme que ce Christianisme Réformé, puisqu'on a fait & qu'on fait encore dans celui-ci un point de religion de la revolte, & que dans l'autre on en a fait un de l'obéissance & de la fidélité.

Que la Réforme ne pense pas s'excuser sur ce qu'elle semble à la fin avoir condamné en France & en Angleterre par ses plus fameux écrivains : ces guerres civiles de religion, & les maximes dont on les avoit soutenues. Car les reprouver quelque tems pour y revenir après, c'est bien montrer qu'on a honte de son erreur, mais c'est montrer en même-tems qu'on ne veut pas s'en corriger, & c'est enfin augmenter dans un article si important à la tranquillité publique, les variations dont la Réforme est convaincue.

C'est, mes Freres, ce que j'entreprends de vous découvrir dans cet Avertissement. J'entreprends, dis-je, de vous découvrir que vôtre Réforme n'est pas chrétienne, parcequ'elle n'a pas été fidele à ses Princes & à sa Patrie. Que la proposition ne vous fâche pas : il sera tems de se fâcher, si ma preuve vous paroît défectueuse, si je vous laisse le moindre doute de ce que j'avance : en attendant, lisez sans aigreur ce que je vous expose pour vôtre bien. Je dirai tout avec ordre ; & quoiqu'il fût naturel en déduisant ce que j'ai à dire d'un seul & même principe, de vous le développer sans interruption par la suite d'un même discours, je partagerai celui-ci pour vôtre commodité en plusieurs parties, que les Titres vous apprendront.

II.
Dessein
de cet
Avertis-
sement.

Maxime de M. Jurieu, qu'on peut faire la guerre à son Prince & à sa Patrie pour défendre sa Religion; que cette maxime est née dans l'herésie. Variations de la Réforme.

III.
Les guer-
res civiles
sous pré-
texte de
Religion
ont paru
pour la
première
fois dans
l'herésie.

CE qui aggrave le crime de la Réforme si souvent rebelle, c'est de voir d'un côté maître l'Eglise avec l'esprit de fidélité & d'obéissance au milieu de l'oppression la plus violente: & de voir de l'autre l'esprit contraire, c'est-à-dire, l'esprit de sédition & de revolte, prendre naissance & se perpetuer dans les heresies. Les premiers des Chrétiens qui ont pris séditionnellement les armes avec une ardeur furieuse, sous prétexte de persécution, ont été les Donatistes: c'est une vérité constante. Il n'est pas moins assuré que les premiers qui ont fait des guerres réglées à leurs Souverains pour la même cause, ont été les Manichéens, les plus insensés & les plus impies de tous les hommes. Pour ce qui regarde les Donatistes, il n'y a personne qui ne sache les fureurs de leurs Circumcellions, rapportées en tant de lieux de saint Augustin, qui montre même que les violences de ce parti séditieux ont égalé les ravages que les Barbares faisoient alors dans les plus belles provinces de l'empire. Et quant aux Manichéens, nous en avons raconté les guerres sanglantes dans le livre XI. des Variations. Les Albigeois ont suivi ce mauvais exemple: aussi avons-nous vu qu'ils étoient de dignes rejettons de cette abominable secte. Les VViclefistes n'ont point eu de honte de marcher sur leurs pas: les Heuslites, & les Taborites les ont imités; & puisqu'enfin il en faut venir aux sectes de ces dernières siècles, on fait l'histoire des Lutheriens & des Calvinistes.

C'étoit un terrible préjugé contre la Réforme nais-

Epist. 111.
olim 122.
ad Viſtor.

Var. liv. n.
9. 13. 14.

fante, de n'avoir pû prendre l'esprit de l'ancien Christianisme qu'elle se vançoit de rétablir, & d'avoir pris au contraire l'esprit turbulent & séditieux qui avoit été conçu, & qui s'étoit conservé dans l'herésie. Car c'étoit d'un côté ne pouvoir prendre l'esprit de JESUS-CHRIST; & de l'autre, prendre l'esprit opposé, c'est-à-dire, l'esprit de sédition que JESUS-CHRIST nous fait voir être l'esprit du démon & de son empire; d'où suit aussi, selon la parole, la désolation des royaumes & de toute la société humaine que Dieu a formée par ses loix, & qu'il a prise en sa protection.

Sur une si pressante accusation il n'est pas aisé d'exprimer combien la Réforme a été deconcertée. Tantôt elle a fait profession d'être soumise & obéissante: tantôt elle a étalé les sanguinaires maximes qui exhortoient à prendre les armes, sans se soucier du nom ni de l'autorité du Prince. Elle a fait d'abord la modeste: il le falloit bien quand elle étoit foible; & d'ailleurs, comment soutenir sans ce caractère, le nom & le caractère de Christianisme Réformé? C'est pourquoi au commencement, à l'exemple des premiers Chrétiens, on ne nous vançoit que douceur, que patience, que fidélité. *Il vaut mieux souffrir*, disoit Melancton, *toute sorte d'extrémités, que de prendre les armes pour les affaires de l'Evangile*, c'est du nouvel Evangile qu'il vouloit parler, & d'exciter des guerres civiles: tout bon chrétien, tout homme de bien, continuoient-il, doit empêcher les ligue qu'on trame secrètement sous prétexte de Religion. Luther tout violent qu'il étoit, défendoit les armes dans cette cause, & fit même un sermon exprès dont le titre étoit *Que les abus doivent être ôtés, non par la main, mais par la parole*. La Papauté devoit tomber dans peu de tems: mais seulement par le souffle de la prédication de Luther, pendant qu'il boiroit sa bière & tiendrait de

Mat. 12.
25. 26.

IV.
Variations de la
Réforme
sur ce sujet.

L. 16. 1. P.
16. liv. 4.
Ep. 35. 11C.
711.
Var. liv. 5.
n. 33. 33.

Var. liv. 7.

Var. liv. 7.

deux propos au coin de son feu avec son cher Melancton & avec Amsdorf. Les Calvinistes n'étoient pas moins doux en apparence. Il ne faut qu'écouter Calvin écrivant à François I. en 1556. à la tête de ce fameux livre de l'Institution, où il se plaint à ce Prince qu'on lui faisoit immoler à la vengeance publique les plus fideles sujets, avec de solennelles protestations de l'inébranlable fidelité de lui & des siens. Il ne faut, trente ans après & jusqu'à la veille des guerres civiles, qu'écouter Beze & sa magnifique comparaison de l'Eglise avec une enclume, qui n'étoit faite que pour recevoir des coups, & non pas pour en donner; mais qui aussi en les recevant brisoit souvent les marteaux dont elle étoit frappée. Voilà des colombes, & des brebis qui n'ont en partage que d'humbles gemissemens, & la patience: c'étoit le plus pur esprit & la parfaite resurrection de l'ancien Christianisme: mais il n'étoit pas possible qu'on soutînt long-tems ce qu'on n'avoit pas dans le cœur. Au milieu de ces modesties de Luther, il échappoit des paroles de menaces & de violence qu'il ne pouvoit retenir: témoin celles qu'il écrivit à Leon X. après la sentence où ce Pape le citoit devant lui; qu'il espéroit bien-tôt y comparoitre avec vingt mille hommes de pié & cinq mille chevaux, & qu'alors il se feroit croire. Ce n'étoit-là encore que des paroles; mais on en vint bien-tôt aux effets. Ces ligues tant détestées par Melancton, se formerent à son grand regret par les conseils de Luther. Le Landgrave & les Protestans prirent les armes sur de vains ombrages: Melancton en rougissoit pour le parti; mais Luther prit en main la défense des rebelles, & il osa bien menacer George de Saxe, Prince de la Maison deses maîtres, de faire tourner contre lui les armes des Princes pour l'exterminer lui & ses semblables, qui n'approuvoient pas la Réforme. Enfin, il n'oublia rien de ce qui pou-

*Hist. de
Beze liv. 6.
Var. 10. 47.*

*Var. J. 12. a.
25. Luc. b.
Adv. Ant.
Uell. c. 3.*

*Var. liv. 4.
& suiv.*

*Var. liv. 2.
44. & suiv.*

voit animer les siens; & irrité contre Rome, qui malgré ses prédications & ses propheties, avoit bien osé subsister au-delà du terme qu'il lui donnoit, il mit au jour la these sanguinaire, où il soutenoit que le Pape étoit un loup enragé contre lequel il falloit assembler les peuples, & n'épargner pas les Princes qui le soutiendroient, *sûr-ce l'Empereur lui-même.* L'effet suivit les paroles. L'Electeur de Saxe & le Landgrave prirent les armes contre Charles V. mais l'Electeur plus consciencieux que ne vouloit la Réforme, ne savoit comment concilier avec l'Evangile cette guerre contre le Chef de l'Empire. On trouva l'expedient dans le manifeste de traiter Charles V. non comme Empereur; car c'étoit précisément cette qualité qui troubloit la conscience de l'Electeur, mais comme *se portant pour Empereur*; comme si c'étoit un usurpateur, ou qu'il fût au pouvoir des rebelles de le dépouiller de l'Empire. Tout devint permis par cette illusion, & la propre déclaration des Princes ligués fut un témoignage éternel, que ceux qui entreprenoient cette guerre la tenoient injuste contre un Empereur reconnu de tout le monde.

Je n'ai pas besoin de parler de la France: on fait assez que la violence du parti Réformé retenu sous les regnes forts de François I. & de Henri II. il ne manqua pas d'éclater dans la foiblesse de ceux de François II. & de Charles IX. On fait, dis-je, que le parti n'eut pas plutôt senti ses forces, qu'on n'y medita rien de moins que de partager l'autorité, de s'emparer de la personne des Rois, & de faire la loi aux Catholiques. On alluma la guerre dans toutes les villes & dans toutes les provinces: on appella les étrangers de toutes parts au sein de la France comme à un país de conquête; & on mit ce florissant royaume, l'honneur de la Chrétienté, sur le bord de la ruine; sans presque jamais cesser de faire la guerre,

Disput.
1540 p. 32.
39. & seq.
T. 1. V. 1.
Sleid. lib. 3.
Var. l. 1.
25. l. 8. 1.

Sleid. lib.
16.
Var. lib. 3.
1. 2. 3.

V.
Malheurs
de la
France
par la R.
forme.

jusqu'à ce que le parti dépouillé de ses places fortes fût dans l'impuissance de la soutenir.

Ceux qui n'ont que les dragons à la bouche, & qui pensent avoir tout dit pour la défense de leur cause quand ils les ont seulement nommés, doivent souffrir à leur tour qu'on leur représente ce que le Royaume a souffert de leurs violences, & encore presque de nos jours : ils sont convaincus par des actes & par leurs propres deliberations qu'on a en original, d'avoir alors exécuté en effet par une Puissance usurpée, plus qu'ils ne se plaignent à présent d'avoir souffert de la Puissance legitime. Le fait en a été posé dans l'histoire des Variations, & n'a pas été contredit. On y a dit qu'on avoit en main en original les ordres des Generaux & ceux des Villes à la requête des *Consistoires*, pour contraindre les *Papistes* à embrasser la Réforme *par taxes, par logemens, par démolitions de leurs maisons, & par découverte de leurs toits*. Ceux qui s'ablenoient pour éviter ces violences, étoient dépouillés de leurs biens. Les Registres des hôtels des Villes de Nîmes, de Montauban, d'Alais, de Montpellier, & d'autres Villes du parti, sont pleins de telles Ordonnances. On a été allé bien plus avant : une infinité de Prêtres, de Religieux, de Catholiques de tous les états, ont été massacrés dans le Bearn par les ordres de la Reine Jeanne, sans autre crime que celui de leur Religion ou de leur Ordre. Il y a encore des actes authentiques des habitans de la Rochelle, où il est porté que la guerre fut renouvelée à l'occasion des Prêtres qu'ils précipiterent dans la mer jusqu'au nombre de vingt-six ou vingt-sept : de sorte que ceux qui nous vantent leur patience & leurs martyres, sont en effet les agresseurs, & le sont de la maniere la plus sanguinaire. Ces dragons dont on fait sonner si haut les violences, ont-ils approché de ces excès ? Et tout ce qu'on leur reproche d'avoir entrepris sans ordre,

*Var. liv.
10. n. 51.
Ibid.*

de combien est-il au dessous des violences où les Protestans se sont emportés par les ordres bien deliberés & bien signés? On a avancé ces faits publiquement: M. Jurieu ou quelque autre les ont ils niés, ou ont-ils dit un seul mot pour les affoiblir? Rien du tout; parcequ'ils savent bien qu'ils sont connus par toute la Chrétienté, écrits dans toutes les histoires, & de plus prouvés par des actes publics. Mais c'étoient, disoient-ils, des tems de guerre, & il n'en faut plus parler; comme s'ils étoient les seuls qui eussent droit de se plaindre de la violence, & que ce ne fût pas au contraire une preuve contre leur Réforme, d'avoir entrepris par maximes de religion des guerres dont les effets ont été si cruels.

Joignons à toutes ces choses les explications sanguinaires qu'on donnoit à l'Apocalypse, où la Réforme en prenant pour elle, & interpretant contre Rome ce commandement, *sortez de Babylone*, s'appliquoit aussi à elle-même cet autre commandement du même lieu, *faites lui comme elle vous a fait*: d'où nous avons vu qu'elle concluoit, qu'il lui étoit commandé non-seulement de sortir de Rome, mais encore de l'exterminer à main armée avec tous ses sectateurs, par tout où on les trouveroit, avec une espérance certaine de la victoire.

Voilà donc la Réforme convaincue d'avoir entrepris, & encore d'avoir entrepris par maximes, & comme par un précepte divin, les guerres qu'elle sembloit détester au commencement. Mais si elle rougissoit du dessein de les entreprendre, elle en a encore rougi après l'avoir executé. C'est-pourquoi ne pouvant nier le fait, ni faire oublier au monde les guerres sanglantes, quand elle a cru que les causes en pouvoient être oubliées par le tems, elle a employé tout ce qu'elle avoit de plus habiles écrivains pour soutenir que ces guerres tant reprochées à la

VI.
Seditieuses explications de l'Apocalypse.

Explic. de l'Apoc.
Avert. aux Prot. sur l'Art. des Proph. n. 1

VII.
Autres variations de la Réforme: les vains efforts pour prouver, que ces guerres civiles n'ont pas été des guerres de la Religion.

Vard. 110

Réforme ne furent jamais des guerres de Religion : & non-seulement M. Bayle dans sa Critique de M. Maimbourg, & M. Burnet dans son histoire de la Réformation Anglicane; mais encore M. Jurieu qui s'en édit aujourd'hui dans son Apologie de la Réforme, ont épuisé toute leur adresse à soutenir ce paradoxe.

VIII. Paroles remarquables de M. Jurieu qui condamne les guerres civiles de la Réforme. *Adel. de la Réf. 1. P. 15. P. 453. Var. 10. n. 49.*

Il n'y a rien de plus étrange que la manière dont il défend les Réformés, de la conjuration d'Amboise, qui est l'endroit par où ont commencé toutes les guerres : *La tyrannie des Princes de Guise ne pouvoit être abattue que par une grande effusion de sang : L'ESPRIT DU CHRISTIANISME NE SOUFRE POINT CELA : mais si l'on juge de quelque entreprise par les règles de la morale du monde, elle n'est point du tout criminelle ; & il conclut qu'elle ne l'est en tout cas que selon les règles de l'Evangile.* Par où l'on voit clairement en premier lieu, que toutes ces guerres des prétendus Réformés, selon lui, étoient injustes & contraires à l'esprit du Christianisme ; & en second lieu, qu'il se console de ce qu'elles sont contraires à cet esprit, & aux règles de l'Evangile ; sur ce qu'en tout cas, à ce qu'il prétend, elles sont conformes aux règles de la morale du monde : comme si ce n'étoit pas le comble du mal, de lui chercher des excuses dans le déreglement de genre humain corrompu, qui ne l'est pour-

Var. Ibid. tant pas assez, comme nous l'avons démontré ailleurs, pour prouver de tels attentats. C'est ainsi que M. Jurieu défend la Réforme ; & tout cela pour confirmer ce qu'il avoit dit, *que la religion s'est trouvée purement par accident dans ces querelles, & pour y servir de pre-* *texte.*

IX. M. Jurieu n'a rien à répliquer aux preuves, par lesquelles on a fait

Il n'a pas été mal-aisé de le convaincre. Car outre que c'étoit à la Réforme une action assez honteuse de vouloir bien donner un prétexte à une guerre que ce ministre avouoit alors contraire à l'esprit & aux règles du Christianisme ; il est plus clair que le

jour que la religion étoit le fonds de toutes ces guerres. C'est ce qu'on voit dans le livre des Variations, par la propre hïstoire de Beze, par les consultations, par les requêtes, par les délibérations, & par les traités qu'il rapporte; on voit, dis-je, plus clair que le jour par toutes ces choses, que la guerre fut entreprise dans la Réforme par délibération expresse des ministres & de tout le parti, & par principe de conscience; en sorte qu'il n'est pas possible de s'empêcher de le voir en lisant le XV. livre des Variations où cette matiere est traitée, & qu'en effet M. Jurieu n'a rien eu à y repliquer, si ce n'est ce mot seulement: *Ce n'est point*, dit-il, *mon affaire de parler de cette matiere; on y répondra si l'on veut: & pour moi ce que j'en ai dit dans ma réponse à l'hïstoire du Jesuite Maimbourg me suffit.* Il est content de lui-même, c'est assez; & il ne veut pas seulement songer que tout ce qu'il a dit sur ce sujet est clairement refuté, non point par raisonnement, mais par des actes; & sans ici repeter tout le reste qui est produit dans l'hïstoire des Variations, par les decrets très-formels du Synode national de Lyon en 1563. dès le commencement des guerres.

voir que ces guerres de la Réforme y ont été entreprises par maximas de religion.
Var. liv. 16. n. 15.
26. & suiv.

Jur. Let. 9.

Var. liv. 10. n. 36.

On y accorde par decret exprès la Cene à un Abbé Réformé à la nouvelle maniere, parce que sans se défaire de son Abbaïe dont le revenu l'accommodoit, il en avoit brûlé les titres, & n'avoit pas permis depuis six ans qu'on y chantât la messe; ains s'étoit toujours PORTE' FIDELEMENT, & avoit PORTE' LES ARMES POUR MAINTENIR L'EVANGILE. Ce n'est pas ici un pretexte: ce sont les armes portées ouvertement pour l'Evangile Réformé; & cette action est honorée dans le parti jusqu'à y être récompensée & ratifiée par la reception de la Cene.

X.
Decret décisif du Synode national de Lyon qui contrainst M. Jurieu à se dédire.
Var. ibid.

Osez-vous dire après cela, que ce n'est pas ici une guerre de religion; c'est vous déclarer, Mes Freres,

qu'on n'a besoin ni de raison, ni de bonne foi, ni même de vraisemblance, pour vous persuader tout ce que l'on veut. Mais voici un cas bien plus étrange, & un decret bien plus surprenant du même Synode national. *Un ministre qui autrement s'étoit bien comporté, c'est-à-dire, qui avoit bien fait son devoir à inspirer la revolte; pour reparer cette faute, avoit écrit à la Reine mere, qu'il n'avoit jamais consenti au port des armes; jasoit qu'il y eût consenti & contribué: fut obligé à un jour de Cene de faire confession publique de sa faute devant tout le peuple; &, pour pousser l'audace jusqu'au bout, à faire entendre à la Reine sa penitence; de-peur que cette Princesse, qui étoit alors Regente, ne s'imaginât qu'on fût capable de garder aucune mesure avec elle & avec le Roi. N'est-ce pas-là déclarer la guerre, & la déclarer à la propre personne de la Regente, & de la part de tout un Synode national, afin qu'on ne doute pas que ce ne soit une guerre de religion, & encore de tout le parti? Mais on n'en demeure pas là. Pour éviter le scandale que ce ministre avoit donné à son Eglise, en se repentant de son crime, & marquant ses soumissions à la Reine, on permet au Synode de sa province de le changer de lieu, en-sorte qu'on ne le voie plus dans celui qu'il avoit scandalisé en se montrant bon sujet. Loin de se repentir d'avoir pris les armes, la Réforme ne se repent que de s'être repentie de les avoir prises; & au-lieu de rougir de ces excès, M. Jurieu répond hardiment: *M. de Meaux doit savoir que nous ne nous faisons pas une honte de ces décisions de nos Synodes.**

XI.
Contradi-
ctions de
la Réfor-
me: M. Ju-
rieu con-
traint de
suivre les
guer-

Mais si la Réforme n'avoit point de honte des guerres qu'elle avoit faites pour la religion, pourquoi donc M. Jurieu ne les oloit-il avouer, il y a quelques années? Et pourquoi écrivoit-il, que la religion s'y étoit trouvée purement par accident? C'étoit une espece de réparation de ces attentats, que de tâcher de les

pallier comme il faisoit: mais maintenant il leve le masque. En parlant de ses Réformés en l'état où ils sont en France, il déclare qu'il faut être avengle pour ne voir pas que des gens à qui on renforce la vérité dans le cœur à coups de barre, ne se releveront PAS LE PLUTOT QU'ILS POURRONT, ET PAR TOUTE SORTE DE VOYES. D'où il conclut que dans peu d'années on verra un grand éclat de ce feu que l'on renferme sans l'éteindre. Ce n'est pas seulement prédire, c'est souffler la rebellion, que de parler de cette sorte. Il ne dissimule point que les Prétendus Réformés n'aient la *Utd.* fureur & la rage dans le cœur; & c'est, dit-il, ce qui fortifie la haine qu'ils avoient pour l'idolatrie: dont il rend cette raison, que les passions humaines, telles que sont la rage & la fureur, sont de grands secours aux vertus chrétiennes. Voici un nouveau moien de fortifier les vertus, & des vertus chrétiennes, que les Apôtres ne connoissoient pas. Saint Paul a fondé sur la charité toutes les vertus chrétiennes: mais qu'a-t-il dit de la charité, sinon, qu'elle est douce, qu'elle est patiente, qu'elle n'est ni envieuse, ni ambitieuse; qu'elle ne s'enorgueillit ni ne s'aigrit point? Et nôtre docteur nous dit qu'elle est furieuse. Quelle vertu, quelle vérité, quelle religion est celle-là qui emploie jusqu'à la rage pour se maintenir dans un cœur? C'est ainsi que sont disposés les Reformés selon M. Jurieu, & c'est ainsi qu'il les veut. Car il n'oublie rien pour nourrir en eux ces sentimens qui les portent à la revolte: & pour les y exciter il fait une Lettre entiere, où sans pallier comme auparavant le crime des guerres civiles, il entreprend ouvertement de les justifier. Lui qui hesitoit auparavant, ou plutôt, qui sans hesiter decidoit comme on vient de voir, que ces guerres contre son País & son Prince legitime étoient contraires à l'esprit du Christianisme & aux règles de l'Evangile, trop heureux de les pouvoir excuser par les

res civiles
qu'il avoit
condan-
nées.
A: comp.
des proph.
Avis à tous
les Chr.

1. Cor. 13. 4.

Jur. Let. 9.

règles de la morale corrompue du monde; dit maintenant à la face de l'univers & au nom de toute la Réforme: Nous ne nous faisons pas une honte des décisions de nos Sinodes, qui ont soutenu qu'on est en droit pour défendre la religion, de faire la guerre à son Roi & à sa Patrie. C'est la femme prostituée qui ne rougit plus; qui après avoir long-tems déguilé son crime & cherché de vaines excuses à ses infidélités, à la fin étant convaincue se fait un front d'impudique, comme parle l'Ecriture sainte, & dit hardiment:

Jw. 2. 25. Oui, j'ai aimé des étrangers, & je marcherai après eux.

Il ne faudroit rien davantage que la honte d'un côté & la hardiesse de l'autre pour la confondre. Que nous dira donc M. Jurieu, qui après avoir condamné ces guerres, aujourd' hui en entreprend la défense, n'est-il pas confondu par ses propres variations? Mais ne laissons pas d'écouter les foibles raisonnemens.

Réponses de M. Jurieu à l'exemple de l'ancienne Eglise.

Question, si la soumission des premiers Chrétiens n'étoit que de conseil, ou en tout cas un précepte accommodé à un certain tems.

XII.
Senti-
mens des
Martyrs :
ce que M.
Jurieu y a
répondu.

Les réponses de ce ministre sont prises d'un dialogue de Buchanan, qui a pour titre, *Du droit de regner dans l'Ecosse*. Les sentimens en sont si excessifs, qu'il a été décelé par les plus habiles gens de la Réforme: mais aujourd'hui M. Jurieu en prend l'esprit, & aussi ne lui restoit-il que ce moyen-là de sapper les fondemens, & de renverser le droit des Monarchies.

Il faut écouter avant toutes choses ce qu'ils répondent à l'exemple des Martyrs. Il n'y a personne qui ne soit touché quand on les voit dans leur passion entre les mains & sous les coups des persecuteurs, les conjurer par le salut & la vie de l'Empereur, comme

*Act. 17.
Act. Mart.*

par une chole sainte, de contenter le desir qu'ils a-voient de souffrir pour JESUS-CHRIST. *A Dieu ne plaise, disoient-ils, que nous offrions pour les Empereurs le sacrifice que vous nous demandez pour eux: on nous apprend a leur obeir, mais non pas a les adorer. L'obeissance qu'ils leur rendoient, seroit de preuve à celle qu'ils vouloient rendre à Dieu. J'ai été, disoit saint Jule, sept fois à la guerre: & je n'ai jamais résisté aux Puissances, ni reculé dans les combats, & je m'y suis mêlé aussi avant qu'aucun de mes compagnons. Mais si j'ai été fidele dans de tels combats, croiez-vous que je le sois moins dans celui-ci, qui est bien d'une autre importance? Tout est plein de semblables discours dans les actes des Martyrs: la profession qu'ils faisoient parmi les supplices de demeurer fideles à leurs Princes, en tout ce qui ne seroit point contraire à la loi de Dieu, faisoit la gloire de leur martyre, & ils la scelloient de leur sang comme le reste des verités qu'ils annonçoient. Mais écoutons ce que leur répond M. Jurieu. A Dieu ne plaise, dit-il, que je voulusse diminuer le merite des Martyrs; & rien rabattre des louanges qu'on leur donne; mais je voudrois bien qu'on me fit voir qu'ils ont été en état de se pourvoir contre les violences des Empereurs Romains. Que pouvoit faire, continue-t-il, un si petit nombre de gens epars dans toute l'étendue d'un grand Empire, qui avoit toujours sur pied des armées nombreuses pour la garde de ses vastes frontieres? Ce n'étoit donc pas seulement pieté, mais c'étoit prudence aux premiers Chrétiens de souffrir un moindre mal pour en éviter un plus grand. C'est la premiere raison qu'il a tirée de Bucanan son grand auteur: mais voions celles dont il la soutient. Outre cela on ne sauroit tirer un grand avantage de la conduite des premiers Chrétiens au sujet de la prise des armes. Il y en avoit plusieurs qui ne croioient pas qu'il fût permis de se servir du glaive en aucune maniere, ni à la guerre, ni en justice, pour la punition des*

*Genant.
Gr.
AB. Phil.
Epist. He.
raci. Gr.*

AB. Jol.

*Jur. Liv.
9. 67. 2. 62
& Jur.*

Ibid. p. 58

criminels: c'étoit une *se-verité* outrée, & une maxime généralement reconnue pour fausse aujourd'hui; tellement que leur patience ne venoit que d'une erreur & d'une morale mal entendue. Voilà donc la seconde cause de la patience des Martyrs; la première étoit leur foiblesse; la seconde étoit leur erreur. Voilà d'abord comme on traite ceux, dont on dit qu'on ne voudroit diminuer en rien le mérite.

Mais le ministre fait bien en sa conscience, que le sentiment de l'Eglise n'étoit pas celui de ces esprits outrés, qui condannoient universellement l'usage des armes. Nous venons d'ouïr un Martyr qui fait gloire d'avoir bien servi les Empereurs à la guerre; cent autres en ont fait autant, & l'Eglise ne les met pas moins parmi les Saints. Tertulien, dont on auroit le plus à craindre ces maximes outrées, n'hésite point à dire au sénat & aux magistrats de Rome au nom de tous les Chrétiens: *Nous sommes comme tous les autres citoyens dans les exercices ordinaires; nous labourons, nous navigeons, nous faisons la guerre avec vous. Nous remplissons la ville, le palais, le sénat, le marché, le camp & les armées: il n'y a que les temples seuls que nous vous laissons.* C'est-à-dire, que hors la religion tout le reste leur étoit commun avec leurs concitoyens & les autres sujets de l'Empire. Il y avoit même des légions toutes composées de Chrétiens. On connoît celle dont les prières furent si favorables à Marc Aurele, & celle qui fut immolée à la foi sous la conduite de saint Maurice: on entend bien que je parle de cette fameuse légion Thebaine, dont le martyre est si fameux dans l'empire de Diocletien & de Maximien.

M. Jurieu n'ignoroit pas ces grands exemples; & c'est-pourquoi il ajoute: *Dans le fond ce n'étoit point cette délicatesse de conscience qui a empêché les premiers Chrétiens de se défendre contre leurs persecuteurs: car ces*

*Apel. 37.
40.*

Ibid. 45.

Jw. ibid.

de-vots dont la morale étoit si severe, étoient en petit nombre en comparaison des autres. Il eût donc mieux fait de supprimer cette raison, qui lui paroît sans force à lui-même. Mais c'est qu'il est bon d'embrouiller toujours la matiere, en entassant beaucoup d'inutilités; & à la fin d'affoiblir un peu l'autorité de l'ancienne Eglise, dont les exemples l'accablent.

Il poursuit; & pour montrer que le nombre de ces faux devots qui croient les armes défendues aux Chrétiens étoit petit, il nous dit ceci pour toute preuve: *Par les plaintes que les Peres nous font des maux des Chrétiens de leur siecle, il est aisé à comprendre que des gens aussi peu reguliers dans leur conduite qu'étoient plusieurs Chrétiens d'alors, ne se laissoient pas tuer par conscience, mais par foiblesse & par impuissance.* C'est ce que diroient des impies, s'ils vouloient affoiblir la gloire des Martyrs & les témoignages de la religion. Au reste il est évident, que tout cela ne servoit de rien à M. Jurieu. Il avoit, comme on vient de voir, assez de moïens pour justifier les Chrétiens des premiers siecles, sans en alleguer les mauvaises mœurs: mais il n'a pû se refuser à lui-même ce trait de chagrin contre l'Eglise primitive, dont on lui objecte trop souvent l'autorité.

Enfin, conclut-il, quand les premiers Chrétiens par tendresse de conscience n'auroient pas pris le parti de se défendre, en cela sans doute ils n'auroient pas mal fait: il est toujours permis de se relâcher de son droit; car on fait de son bien ce qu'on veut; mais on ne pêche pourtant pas en se servant de ses droits. Il y a, continue-t-il, de la difference entre le mieux & le bien. Celui qui marie sa fille fait bien; & celui qui ne la marie pas, fait mieux. Suppose que les Chrétiens aient mieux fait en ne prenant pas les armes, pour se garantir de la persecution; car c'est de quoi le ministre doute; il ne s'ensuit pas que ceux qui font autrement ne fassent bien, & que peut-

être ils ne fassent mieux en certaines circonstances. Il ne restoit plus au ministre que de proposer un moien de mettre la Réforme armée, & non-seulement menaçante, mais encore ouvertement rebelle à ses Rois, au-dessus de l'Eglise ancienne, humble & souffrante, qui ne connoissoit d'autres armes que celles de la patience.

XIII.
Premiere
glose de
M. Jurieu:
que l'o-
béissance
proposée
aux Chré-
tiens du-
rant les
persecu-
tions, étoit
de perse-
cution &
de con-
seil, &
non d'o-
bligation
& de com-
mande-
ment.
Preuve du
contraire,
1. Cor. 7.
38.

Telles sont les réponses de M. Jurieu. Pour commencer par la dernière qu'il fonde sur la distinction de perfection & de conseil, & du bien de nécessité & d'obligation, le ministre nous allègue le mot de saint Paul: *Celui qui marie sa fille, fait bien; mais celui qui ne la marie pas, fait mieux.* Mais pour appliquer ce passage à la matière dont il s'agit, il faudroit qu'il fût écrit quelque part, ou qu'on pût attribuer aux Apôtres, & aux premiers Chrétiens cette doctrine: c'est bien fait à des sujets persécutés de prendre les armes contre leurs Princes; mais c'est encore mieux fait de ne les pas prendre. M. Jurieu oseroit-il bien attribuer cette doctrine aux Apôtres? Mais en quel endroit de leurs écrits en trouvera-t-il le moindre vestige? Quand les premiers Chrétiens nous ont fait voir qu'ils étoient fideles à leur patrie quoi qu'ingrate, & aux Empereurs quoi qu'impies & persécuteurs, ont ils laissé échapper la moindre parole pour faire entendre qu'il leur eût été permis d'agir autrement, & que la chose étoit libre? Au-contraire lorsqu'ils entreprennent de prouver qu'ils sont fideles à tous leurs devoirs, ils commencent par déclarer qu'ils ne manquent à rien ni envers Dieu ni envers l'Empereur & sa famille; qu'ils paient fidellement les charges publiques selon le commandement de JESUS-CHRIST: rendez à Cesar ce qui est à Cesar; qu'ils font des vœux continuels pour la prospérité de l'Empire, des Empereurs, de leurs officiers, du sénat dont ils étoient les chefs, de leurs armées: & enfin, leur disoient

Athanas.
beati. pro
Christ.
Just.
Apol. 2.
Just. id.

ces bons citoyens, fideles à Dieu & aux hommes: ^{à Tert. Apol. 5. 39.} la reserve de la religion, dans laquelle nôtre conscience ne nous permet pas de nous unir avec vous, nous vous servirons avec joie dans tout le reste; priant Dieu de vous donner avec la souveraine puissance, de saintes intentions. C'est ainsi qu'ils n'oublient rien pour signaler leur fidelité envers leurs Princes; & afin qu'on ne doutât pas qu'ils la crussent d'obligation indispensable, ils en parlent comme d'un devoir de religion. Ils l'appellent la pieté, la foi, la religion envers la seconde ^{1^{re}. Act. 32. 34. 35. 36.} Majesté; envers l'Empereur que Dieu a établi, & qui en exerce la puissance sur la terre. C'est-pourquoi lorsqu'on les accuse de manquer de fidelité envers le Prince, ils s'en défendent non-seulement comme d'un crime, mais encore comme d'un sacrilege où la majesté de Dieu est violée en la personne de son lieutenant; & ils alleguent non-seulement les Apôtres, mais encore JESUS-CHRIST même qui leur dit: *Rendez à Cesar* ^{Matt. 22.} *ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu*: par où il met, pour ainsi parler, dans la même ligne ce qu'on doit au Prince avec ce qu'on doit à Dieu même; afin qu'on reconnoisse dans l'un & dans l'autre une obligation également inviolable: ce qui aussi étoit suivi par le Prince des Apôtres, lorsqu'il avoit dit: *Craignez Dieu; honorez le Roi*; où l'on voit qu'à l'exemple de son Maître, il fait marcher ces deux choses d'un pas égal, comme unies & inséparables. ^{1. Pet. 2. 17.} Que s'ils poussioient cette obligation jusqu'à être toujours soumis malgré les persecutions les plus violentes; c'est que JESUS-CHRIST qui assurément n'ignoroit pas que les Disciples ne dussent être persecutés par les Princes, puisque même il l'avoit prédit si souvent, n'en rabattoit rien pour cela de l'étroite obéissance qui leur prescrivoit: au-contraire, en leur ^{Matt. 10. 18. 22.} prédisant qu'ils seroient traînés devant les Prèsidens & devant les Rois, & hais de tout le monde pour son nom,

Luc. 11.
12, 17.

il leur déclare en même-tems, qu'il les envoie comme des brebis au milieu des loups, sans armes & sans résistance, ne leur permettant que la fuite d'une ville à l'autre, & ne leur donnant autre moïen de posséder leurs ames, c'est-à-dire, d'assurer leur vie & leur liberté; en un mot, de jouir d'eux-mêmes, que la patience: Ce sera, dit-il, par votre patience que vous posséderez vos ames. Teiles sont les instructions, tels sont les ordres que JESUS-CHRIST donne à ses soldats. L'esprit suivit les paroles. Les Apôtres ne prévoïent pas seulement les persécutions; mais ils les voïoient

Mat. 19.

commencer, puisque saint Paul disoit déjà: Tous les jours on nous fait mourir pour l'amour de vous, & on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais les Chrétiens ne sortirent pas pour cela du caractère de brebis que JESUS-CHRIST leur avoit donnés; & déchirés selon la parole par les loups, ils ne leur opposerent que la patience qu'il leur avoit laissée en partage. C'est aussi ce que les Apôtres leur avoient enseigné: lorsqu'ils virent que les Empereurs & tout l'Empire Romain entroient en furieux dans le dessein de ruiner le Christianisme; bien instruits par le Saint-Esprit de ce qui alloit arriver, de-peur que la soumission des Chrétiens ne fût ébranlée par une oppression si longue & si violente, ils leur recommanderent avec plus de loin & de force que jamais, l'obéissance envers les Rois & les Magistrats.

Rom. 8. 36.

Il est tems, disoit saint Pierre, que le jugement commence par la maison de Dieu. Que nul de vous ne souffre comme homicide ou comme voleur; mais si c'est comme Chrétien, qu'il n'en rougisse pas & qu'il glorifie Dieu en ce nom. Ce qu'il repete trois ou quatre fois en mêmes paroles, de-peur que l'oppression où l'Eglise étoit déjà & où elle alloit être jettée de plus en plus, ne les surprît. Mais il ne repete pas avec moins de loin, qu'on soit soumis au Roi & aux Magistrats; & afin

1. Pet. 6.
15. 16. 17.

Mat. 23. 19.
20. 23. 24.
27. 28. 29.

Mat. 23. 19.
20. 23. 24.
27. 28. 29.

de ne rien omettre, à ses maîtres, même fâcheux & inexorables: tant il craignoit qu'on ne manquât à aucun devoir dans un tems où la patience, & avec elle la fidélité, alloit être poussée à bout de toutes parts. On ne peut donc plus douter que ces préceptes de soumission & de patience ne regardent précisément l'état de persécution. C'étoit en cette conjoncture & en cet état que saint Paul déjà dans les liens, & pres-
Tib. 4.
1. Tim. 2.
1.2.
que sous le coup des persécuteurs, ordonnoit qu'on leur fût fidele & obéissant, & qu'on priât pour eux avec instance.

Bucanan a bien osé éluder la force de ce commandement apostolique, en disant qu'on prioit bien pour les voleurs, afin que Dieu les convertît: impie & blasphémateur contre les Puissances ordonnées de Dieu, qui n'a point voulu ouvrir les yeux, ni entendre qu'on ne prie pas Dieu pour l'état & la condition des voleurs, & qu'on ne s'y soumet pas: mais qu'on prie Dieu pour l'état & la condition des Princes, quoi qu'impies & persécuteurs, comme pour un état ordonné de Dieu auquel on se soumet pour son amour. On demande à Dieu dans cet esprit, qu'il donne à
Tert. Apol.
32.
tous les Empereurs, à tous, remarquez, bons ou mauvais, amis ou persécuteurs, une longue vie, un Empire heureux, une famille tranquille, de courageuses armées, un senat fidele, un peuple juste & obéissant, & que le monde soit en repos sous leur autorité. Mais peut-on demander cette sûreté du monde & des Empereurs mêmes dans les regnes fâcheux, si on se croit en droit de la troubler?

Enfin, saint Jean avoit vû & souffert lui-même la persécution, & il en voïoit les suites sanglantes dans la Revelation: mais il n'y avoit de couronne & de gloire que pour ceux qui ont vêcu dans la patience. C'est ici, dit-il, la foi & la patience des Saints: marque
Apoc. 13.
10.14.12.
indubitable, que les Témoins & les Martyrs qu'il vo-

- Apoc. 12.* ioit n'étoient pas ces témoins guerriers de la Réforme, toujours prêts à prendre les armes quand ils se croiroient assez forts; mais des témoins qui n'avoient pour armes que la croix de JESUS-CHRIST, & pour règle que ses préceptes & ses exemples: Martyrs, comme dit saint Paul, *qui résistent jusqu'au sang*, jusqu'à prodiguer le leur, & non pas jusqu'à verser celui des autres & armer des sujets contre la Puissance publique, contre laquelle nul particulier n'a de force ni d'action. Car c'est-là le grand fondement de l'obéissance, que comme la persécution n'ôte pas aux Saints persécutés la qualité de sujets, elle ne leur laisse aussi, selon la doctrine de JESUS-CHRIST & des Apôtres, que l'obéissance en partage. C'est ce que les premiers Chrétiens avoient dans le cœur; c'est l'exemple que JESUS-CHRIST leur avoit donné lorsque soumis à César & à ses ministres, comme il l'avoit enseigné, il reconnoît dans Pilate ministre de l'Empereur *une puissance que le Ciel lui avoit donnée sur lui-même*. C'est pourquoi il lui répond lorsqu'il l'interroge juridiquement, comme il avoit fait au Pontife, se souvenant du personnage humble & soumis qu'il étoit venu faire sur la terre; & ne daigna dire un seul mot à Herode, qui n'avoit point de pouvoir dans le lieu où il étoit. C'est donc ainsi qu'il accomplit toute justice, comme il avoit toujours fait; & il apprit à les Apôtres ce qu'ils devoient à la Puissance publique, lors même qu'elle abusoit de son autorité & qu'elle les opprimoit. Aussi est-il bien visible que les Apôtres ne nous donnent pas la soumission aux Puissances comme une chose de simple conseil ou de perfection seulement, & en un mot comme un mieux, ainsi que M. Jurieu se l'est imaginé; mais comme le bien nécessaire qui obligeoit, dit saint Paul, *en conscience*; ou comme disoit saint Pierre, lorsqu'après avoir écrit ces mots: *Soyez soumis au Roi & au Magi-*

*1. Pet. 2.
13-14, 15.*

frat pour l'amour de Dieu, il ajoute: parce que c'est la volonté de Dieu, qui veut que par ce moiën vous fermiez la bouche à ceux qui vous calomnient comme ennemis de l'Empire. Les Chrétiens avoient reçu ces instructions comme des commandemens exprès de JESUS-CHRIST & des Apôtres; & c'est-pourquoi ils disoient aux persécuteurs par la bouche de Tertulien dans la plus sainte & la plus docte apologie qu'ils leur aient jamais présentée; non pas, on ne nous a pas conseillé de nous soulever, mais cela nous est défendu, *vetatur*: ni, c'est une chose de perfection; mais c'est une chose de précepte, *præceptum est nobis*; ^{Tert. Apol. 36.} ^{Ibid. 32.} ni, que c'est bien fait de servir l'Empereur, mais, que c'est une chose due, *debita imperatoribus*; & due encore, comme on a vû, à titre de religion & de piété: *Pietas & religio Imperatoribus debita*; ni, qu'il est bon d'aimer le Prince, mais que c'est une obligation; & qu'on ne peut s'en empêcher, à moins de cesser en même-tems d'aimer Dieu qui l'a établi: *Neceffe est ut diligam*. C'est-pourquoi on n'a rien fait, & on n'a rien dit durant trois cens ans, qui fit craindre la moindre chose, ou à l'Empire & à la personne des Empereurs, ou à leur famille; & Tertulien disoit, comme on a vu, non-seulement que l'Etat n'avoit rien à craindre des Chrétiens; mais que par la constitution du Christianisme, il ne pouvoit arriver de ce côté-là aucun sujet de crainte: *A quibus nihil timere possitis*; ^{Apol. 36.} ^{43.} parce qu'ils sont d'une religion qui ne leur permet pas de se vanger des particuliers, & à plus forte raison de se soulever contre la Puissance publique.

Voilà ce qu'on enseignoit au dedans, ce qu'on déclaroit au dehors, ce qu'on pratiquoit dans l'Eglise comme une chose ordonnée de Dieu aux Chrétiens. On le prêchoit, on le pratiquoit de cette sorte par rapport à l'état où l'on étoit, c'est-à-dire, dans l'état de la persécution la plus violente & la plus injuste.

C'étoit donc par rapport à cet état qu'on établissoit l'obligation de demeurer parfaitement soumis, sans jamais rien remuer contre l'Empire. Et on ne peut pas ici nous alleguer, comme M. Jurieu fera bien-tôt, le caractère excessif de Tertulien, ni ces maximes outrées qui défendoient de prendre les armes pour quelque cause que ce fût; car l'Eglise ne se fondeoit pas sur ces maximes qu'on a vu qu'elle reprouvoit, & n'auroit jamais souffert qu'on eût avancé une doctrine étrangere ou particuliere dans les apologies qu'on presentoit en son nom: D'où il faut conclure nécessairement que les Chrétiens étoient retenus dans l'obéissance, non par des opinions particulieres que l'Eglise n'approuvoit pas, mais par les principes communs du Christianisme.

XIV.
Autre
glose de
M. Jurieu
& de Bu-
canan: que
l'obéissan-
ce des
Chrétiens
étoit fon-
dée sur
leur im-
puissance,
& le pré-
cepte d'
obéir ac-
commodé
au tems.

Il n'y a donc plus moïen de dire que tout cela n'étoit qu'un conseil & un mieux: & non-seulement les propres paroles de JESUS-CHRIST & des Apôtres, mais encore leur pratique même & celle des premiers siècles résistent à cette glose. Ainsi il ne reste plus à M. Jurieu que celle qu'il a aussi proposée d'abord; que la patience des Chrétiens étoit fondée sur leur impuissance, parceque dans leur petit nombre ils ne pouvoient rien contre la puissance Romaine.

C'est aussi la glose du Bucanan, qui soutient que les préceptes de JESUS-CHRIST & des Apôtres, qui ordonnoient aux Chrétiens de tout souffrir, étoient préceptes accommodés au tems d'alors, où l'Eglise foible encore & impuissante ne pouvoit rien contre les Princes ses persecuteurs; en sorte que la patience tant vantée des Martyrs, est un effet de leur crainte plutôt que de leur vertu. Mais cette glose n'est pas moins impie ni moins absurde que l'autre; & pour en entendre l'absurdité, il ne faut qu'ajouter à l'apologie des Chrétiens qui se glorifioient de leur inviolable fidélité, ce que Bucanan & M. Jurieu veulent

qu'ils aient eu dans le cœur. Il est vrai, sacrés Empereurs; vous n'avez rien à craindre de nous tant que nous serons dans l'impuissance: mais si nos forces augmentent assez pour vous résister par les armes, ne croiez pas que nous nous laissions ainsi égorger. Nous voulons bien ressembler à des brebis, nous contenir de bêler comme elles, & nous couvrir de leur peau pendant que nous serons foibles; mais quand les dents & les ongles nous seront venus comme à de jeunes lions, & que nous aurons appris à faire des veuves & à dévorer les campagnes, nous saurons bien nous faire sentir, & on ne nous attaquera pas impunément. Avoir de tels sentimens, n'est-ce pas sous un beau semblant d'obéissance & de modestie couvrir la rébellion & la violence dans le sein? mais que seroit-ce s'il falloit trouver cette hypocrisie non plus dans le discours des Chrétiens, mais dans les préceptes des Apôtres, & dans ceux de JESUS-CHRIST même? Oûï, mes Freres, dira un saint Pierre ou un saint Paul, dites bien qu'il faut obéir aux Puissances établies de Dieu, & que leur autorité est inviolable; mais c'est tant qu'on sera en petit nombre: à cette condition & en cet état, vantez votre obéissance à toute épreuve: croissez cependant; & quand vous serez plus forts, alors vous commencerez à interpréter nos préceptes, en disant que nous les avons accommodés au tems, comme si obéir & se soumettre, c'étoit seulement attendre de nouvelles forces & une conjoncture plus favorable, ou que la soumission ne fût qu'une politique.

Enfin, il faudra encore faire dire à JESUS-CHRIST selon ces principes: Vous Juifs qui souffrez avec tant de peine le joug des Romains, rendez à César ce qui lui est dû; c'est-à-dire, gardez-vous bien de le sâcher jusqu'à ce que vous vous sentiez en état de vous bien défendre. Que si cette glole fait horreur dans

les preceptes de JESUS-CHRIST & des Apôtres, avouons donc que les Chrétiens qui les alleguoient pour prouver qu'il n'y avoit rien à craindre de eux en quelque nombre qu'ils fussent, & quelle que fût leur puissance, ne vouloient pas qu'on les crût soumis par l'effet d'une prudence charnelle, qui, comme dit M. Jurieu, *prefere un moindre mal à un plus grand*; mais par un principe de la fidelité & de la religion envers les Puissances ordonnées de Dieu, que les tourmens, quelque grands qu'ils fussent, n'étoient pas capables d'ébranler.

XV.
Les deux
gloses de
M. Jurieu
& de Bu-
canan,
détruites
par un
seul mot
de saint
Paul.
Rom. 13.5.

Laissons donc ces gloses impies de M. Jurieu & de Bucanan, qui aussi-bien ne peuvent quadrer avec l'Ecriture: car saint Paul nous fait bien entendre que ce n'est pas seulement par la prudence de la chair & pour éviter un plus grand mal, qu'il faut être soumis aux Puissances, lorsqu'il dit: *Soiez soumis par nécessité, non-seulement à cause de la colere, mais encore à cause de la conscience*; où il semble qu'il ait eu en vue ces deux gloses des Protestans, pour les condamner en deux mots. Si l'on entreprend de nous faire accroire que les Chrétiens demeueroient soumis, mais seulement par conseil; saint Paul détruit cette glose en disant: *Soiez soumis par nécessité*. Que si l'on revient à nous dire, qu'on doit à la verité être soumis par la nécessité; mais par celle de la crainte, de-peur de se voir bien-tôt accabler par une plus grande puissance: saint Paul tombe sur cette glose encore avec plus de force, en enseignant clairement que cette nécessité n'est pas celle de la crainte pour laquelle on n'a pas besoin des instructions d'un Apôtre, mais celle de la conscience.

En effet, ce ne pouvoit être une autre nécessité que saint Paul voulut établir dans ce passage. Celle d'être mis à mort n'étoit pas la nécessité que les Apôtres veulent faire craindre aux Chrétiens; au contraire, ils

vouloient munir les Chrétiens contre une telle nécessité, à l'exemple de JESUS-CHRIST qui leur avoit dit: *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent faire mourir que le corps, & n'ont point de pouvoir sur l'ame*: ainsi la nécessité dont parle saint Paul, visiblement ne peut être que celle de la conscience: nécessité supérieure à tout, & qui nous tient soumis aux Puissances, non-seulement lorsqu'elles peuvent nous accabler, mais encore lorsque nous sommes le plus en état de n'en rien craindre.

Car enfin, s'il étoit vrai que les Chrétiens eussent eu d'autres sentimens; si, comme dit M. Jurieu, la foiblesse ou la prudence les eût retenus plutôt que la religion & la conscience, on auroit vu leur audace croître avec leur nombre; mais on a vu le contraire. M. Jurieu traite Tertulien de déclamateur & d'esprit outré, lorsqu'il dit que *les Chrétiens remplissoient les citadelles, les armées, le palais, les places publiques, & tout enfin excepté les temples où l'on servoit les idoles*. Mais pourquoi ne vouloir par croire la prompte & prodigieuse multiplication du Christianisme qui étoit l'accomplissement des anciennes Propheties, & de celles de JESUS-CHRIST même? A peine l'Evangile avoit-il paru; & les Juifs, quoique ce fût le peuple reprouvé, entroient dans l'Eglise par milliers. *Voiez, mon frere, disoit saint Jacques à saint Paul, combien de milliers de Juifs ont cru*. Combien plus se multiplioient les fideles parmi les Gentils qui étoient le Peuple appelé, & dans l'Empire Romain, qui dans l'ordre des desseins de Dieu en devoit être le siege principal? Saint Paul n'outroit point les choses, & n'étoit pas un déclamateur, lorsqu'il disoit aux Romains: *Votre foi est annoncée par tout l'univers*; & aux Collossiens: *l'Evangile qu'ils ont reçu, est fructifié, & s'accroît par tout le monde, comme au milieu d'eux*. Que si l'Eglise si étendue du tems des Apôtres, ne cessoit

Mat. 10.
12.

XVI.
Cette vérité confirmée par les maximes, & la pratique de l'Eglise persécutée.

Let. 9. p. 68.
Tert. Apol. 37.

Act. 11. 10.

Rom. 11. 3.
Col. 1. 6.

de s'augmenter tous les jours sous le fer & dans le feu, comme il avoit été prédit, ce n'étoit donc pas comme un excès à Tertulien de dire deux cens ans après la prédication apostolique, que tout étoit plein de Chrétiens: c'étoit un fait qu'on posoit à la face de tout l'univers. Ce qu'on disoit aux Gentils dans l'apologie qu'on leur presentoit pour les Fideles, afin de les obliger à épargner un si grand nombre d'hommes: on le disoit aux Juifs pour leur faire voir l'accomplissement des anciennes Prophetes. Tertulien après saint Justin mettoit en fait que les Chrétiens remplissoient tout l'univers, & même les peuples les plus barbares que l'Empire Romain qui maîtrisoit tout, n'avoit pû domter. C'étoit donc ici un fait connu qu'on alleguoit également aux Gentils & aux Juifs; les Gentils eux-mêmes en convenoient. C'étoient eux, dit Tertulien, qui se plaignoient qu'on trouvoit par-tout des Chrétiens; que *la campagne, les îles, les châteaux, la ville même en étoit obsédée*. Quelque outré qu'on s'imagine Tertulien, l'Eglise pour qui il parloit, lui auroit-elle permis ces prodigieuses exagérations, afin qu'on la pût convaincre de faux, & qu'on se moquât de ses vanteries? Quand donc Tertulien dit aux Gentils, que les Chrétiens pouvoient se faire craindre à l'Empire autant du moins que les Parthes & les Marcomans, si leur religion leur permettoit de se faire craindre à leurs Souverains & à leur patrie; si c'étoit une expression forte & vigoureuse, ce n'étoit pas une vaine ostentation. Car qui eût empêché les Chrétiens d'obtenir la liberté de conscience par les armes? Etoit-ce leur petit nombre? On vient de voir que tout l'univers en étoit plein. *Nous faisons*, disoit Tertulien, *presque la plus grande partie de toutes les villes*. Nos Protellans approchoient-ils de ce nombre, quand ils ont arraché par force tant d'édits à nos Rois? Est-ce qu'ils n'étoient pas unis, eux qui

Tert. adv.

Jud.

Just. adv.

Tert.

Apol. c. 1.

Apol. 37.

Adscap. 2.

dès l'origine du Christianisme n'étoient qu'un cœur & qu'une ame? Est-ce qu'ils manquoient de courage, eux à qui la mort & les plus affreux supplices n'étoient qu'un jeu, & l'étoient non-seulement aux hommes, mais encore aux femmes & aux enfans; enforte qu'on les appelloit des hommes d'airain qui ne sentoient pas les tourmens? Peut-être n'étoient-ils pas assez poussés à bout, eux qui ne trouvoient de repos ni nuit ni jour, ni dans leurs maisons, ni dans les deserts, ni même dans les tombeaux & dans l'asyle de la sepulture? Que n'y auroit-il à craindre, dit Tertulien, de gens si unis, si courageux, ou plutôt *Apol. 37.* si intrepides, & en même tems si maltraités? Mais peut-être ne savoient-ils pas manier les armes, eux qui remplissoient les armées & y composoient des légions entieres? ou qu'ils manquoient de chefs? comme si la nécessité & même le desespoir n'en faisoit pas, lorsqu'on est capable de s'y abandonner. N'auroient-ils pas pû du moins se prévaloir de tant de guerres civiles & étrangères dont l'Empire Romain étoit agité, pour obtenir un traitement plus favorable? Mais non: on les a vûs durant trois cens ans également tranquilles, en quelque état que l'Empire se soit trouvé; non-seulement ils n'y ont formé aucun parti, mais on ne les a jamais trouvés dans aucun de ceux qui se formoient tous les jours. Non-seulement, dit Tertulien, il ne s'est point trouvé parmi nous de Niger, ni d'Albin, ni de Cassius; *Apol. 35. ad Scap. 2.* mais il ne s'y est point trouvé de Nigriens, ni de Cassiens, ni d'Albiniens. Les usurpateurs de l'Empire ne trouvoient point de partisans parmi les Chrétiens, & ils servoient toujours fidelement ceux que Rome & le senat avoient reconnus. C'est ce qu'ils mettent en fait avec tout le reste à la face de tout l'univers, sans craindre d'être démentis. Ils ont donc raison de ne vouloir pas qu'on leur impute leur soumission à foiblesse. Si Ter-

Cy. r. ad
Demetri.

Joseph. lib.
II. 14.

Idem. cap.
11.
Euseb. J. 5.
10.

Serm. 5.
Euseb. de
pass. Agap.
Mart.
A. B. Mart.
p. 20.

tulien est outré lorsqu'il raconté la multitude des Ju-
dees, saint Cyprien ne l'est pas moins, puisqu'il
écrit à Demetrien un des plus grans ennemis des
Chrêtiens: *Admirez nôtre patience, de ce qu'un peuple si
prodigieux ne songe pas seulement à se vanger de vôtre
injuste violence. S'ils parloient avec cette force du tems
de Severe & Dece, qu'eussent-ils dit cinquante-ans
après sous Diocletien, lorsque le nombre des Chrêtiens
étoit tellement accru, que les tyrans étoient obligés
par une feinte pitié à modérer la persecution, pour flatter le
peuple Romain, dont les Chrêtiens faisoient dès-lors une
partie si considerable? Les conversions étoient si fré-
quentes & si nombreuses, qu'il sembloit que tout al-
loit devenir chrétien. On entendoit en plein theatre
ces cris du peuple étonné ou de la constance ou des
miracles des Martyrs: Le Dieu des Chrêtiens est grand.*
On marque des villes entieres dont toute le peuple
& les magistrats étoient devouéz à JESUS-CHRIST,
& lui furent tous consacrés en un seul jour & par
un seul sacrifice pêle-mêle, riches & pauvres, femmes
& enfans. On sait aussi le martyre de cette sainte le-
gion Thebaine, où tant de braves soldats que l'en-
nemi avoit vû toujourns intrepides dans les combats,
à l'exemple de saint Maurice qui les commandoit,
tendirent le col comme des moutons à l'épée du per-
secuteur. O Empereur, disoient-ils, nous sommes vos
soldats, mais nous sommes serviteurs de Dieu: nous vous
devons le service militaire, mais nous lui devons l'inno-
cence: nous sommes prêts à vous obéir comme nous avons
toujourns fait, lorsque vous ne nous contraindrez pas de l'
offenser. Pourrez-vous croire que nous puissions vous gar-
der la foi, si nous en manquons à Dieu? Notre premier
serment a été prêté à JESUS-CHRIST, & le second à
vous: croirez-vous au second, si nous violons le premier?
Tels furent les derniers ordres qu'ils donnerent aux
députés de leur Corps, pour porter leurs sentimens à

Maximien. On y voit les saintes maximes des Chrétiens fideles à Dieu & au Prince, non par foiblesse, mais par devoir. Si Geneve qui les avoit vu mourir dans son voisinage & à la tête de son Lac s'étoit souvenue de leurs leçons, elle n'auroit pas inspiré comme elle a fait par la bouche de Calvin, de Beze, & de ses autres ministres la rebellion à toute la France sous prétexte de persecution. Qu'on ne dise point qu'une legion ne pouvoit pas resister à toute l'armée: car les maximes qu'ils posent de fidelité & d'obeissance envers l'Empereur, font voir que leur religion ne leur eût non plus permis de lui resister, quand ils auroient été les plus forts; & enfin, si les Chrétiens avoient pû se mettre dans l'esprit que la défense contre le Prince fût legitime; sans conjurer de dessein formé la ruine de l'Empire, ils auroient pû songer à ménager à l'Eglise quelque traitement plus doux; en montrant que les Chrétiens savoient vendre cher leur vie, & ne devoient pas être poussés à l'extremité. Mais c'est à quoi on ne songeoit pas; & si on obtenoit, comme il arrivoit souvent, des édits plus avantageux, ce n'étoit pas en se faisant craindre, mais en lassant les tyrans par sa patience. A la fin on eut la paix, mais sans force; & seulement, dit saint Augustin, à cause que les Chrétiens firent honte, pour ainsi dire, aux loix qui les condamnoient, & contraignirent les persecuteurs à les changer. Imputer à de telles gens qu'ils sont soumis par foiblesse, ou modestes par crainte, ce n'est pas vouloir seulement deshonorer le Christianisme, mais encore vouloir obscurcir la verité même plus claire que le soleil. Car au-contraire, on voit manifestement que plus l'Eglise se fortifioit, plus elle faisoit éclater la soumission & la modestie.

C'est ce qui parut plus que jamais sous Julien l' ^{XVII.} ^{Etat de l'} Apostat, où le nombre des Chrétiens étoit si accru, ^{Eglise}

Vol. III.

P

sous Ju-
lien l'A-
postat.

Orat. 3. in
Jul.

& l'Eglise si puissante, que toute la multitude qu'on a vu si grande dans les regnes précédens, en comparaison de celle qu'on vit sous cet Empereur, parut petite. Ce qui fait dire à saint Gregoire de Nazianze: *Julien ne songea pas que les persecutions précédentes ne pourvoient pas exciter de grans troubles, parceque nôtre doctrine n'avoit pas encore toute son étendue, & que peu de gens connoissoient la vérité; ce qu'il faut toujours entendre en comparaison du prodigieux accroissement arrivé durant la paix & sous Constantin & sous Constantine: mais maintenant, poursuit ce saint Docteur, que la doctrine salutaire s'étoit étendue de tous côtés, & qu'elle dominoit principalement parmi nous, vouloir changer la religion chrétienne, ce n'étoit rien moins entreprendre que d'ébranler l'Empire Romain & mettre tout en hazard.*

L'Eglise n'étoit pas foible, puisqu'elle étoit dominante & en état de faire trembler l'Empereur: l'Eglise étoit attaquée d'une manière si formidable, que tout le monde demeure d'accord que jamais elle n'avoit été en plus grand peril: l'Eglise cependant fut aussi soumise en cet état de puissance, qu'elle avoit été sous Neron & sous Domitien, lorsqu'elle ne faisoit que de naître. Concluons donc que la soumission des Chrétiens étoit un effet des maximes de leur religion, sans quoi ils auroient pû obliger les Severes, les Valériens, les Diocletiens à les ménager, & Julien jusqu'à les craindre comme des ennemis plus redoutables que les Perses: de-sorte que toutes les bouches qui attribuent la soumission de l'Eglise à foiblesse ou à la prudence de la chair plutôt qu'à la religion, sont fermées par cet exemple.

Et il ne faut pas s'imaginer que la religion ne fût dominante que parmi le peuple, ou qu'elle fût plus foible dans l'armée; car il paroît au contraire, qu'après la mort de Julien, les soldats aiant déferé l'Empire à Jovien, qui le refusoit parcequ'il ne vouloit

commander qu'à des Chrétiens, toute l'armée s'écria :
Nous sommes tous Chrétiens & élevés dans la foi sous *Mat. 23. 11.*
Constantin & Constance : & encore six mois après , cet *Act. 6. 31.*
 Empereur étant mort , l'armée élut en sa place Val- *Théodor. 3. 10.*
 entinien non-seulement Chrétien , mais encore con-
 fesseur de la foi pour laquelle il avoit quitté gene-
 reusement les marques du commandement militaire
 sous Julien.

On voit aussi combien les soldats étoient affection-
 nés à JESUS-CHRIST par le repentir qu'ils témoi-
 gnerent d'avoir brûlé de l'encens devant la statue de
 Julien & aux idoles , plutôt par surprise que de des-
 sein. Car alors , comme le raconte Saint Gregoire de
 Nazianze , ils reportèrent à cet Apostat le don qu'ils *Orat. 3.*
 venoient d'en recevoir pour prix de ce culte ambi-
 gu , en s'écriant : *Nous sommes, nous sommes Chrétiens ;*
& le don que nous avons reçu de vous, n'est pas un
don , mais la mort . Des soldats si fideles à JESUS-
 CHRIST furent en même-temps très-obeissans à leur
 Empereur. *Quand Julien leur disoit , Offrez de l'encens*
aux idoles , ils le refusoient : quand il leur disoit , Mar-
chez , combattez , ils obéissoient sans hésiter , comme dit
 Saint Augustin : *ils distinguoient le Roi éternel du Roi* *In Ps. 122.*
temporel , & demeuroient assujettis au Roi temporel pour
l'amour du Roi éternel : parceque , dit le même Pere ,
lorsque les impies deviennent Rois , c'est Dieu qui le fait
ainsi pour exercer son peuple ; de-sorte qu'on ne peut pas ne
pas rendre à cette Puissance l'honneur qui lui est dû : ce
qui détruit en un mot toutes les gloses de M. Ju-
rien , puisque dire qu'on ne peut pas faire autre-
ment , ce n'est pas seulement exclure la notion d'un
simple conseil ; mais c'est encore introduire un pré-
cepte dont l'obligation est constante & perpétuelle.

Il ne faut point plus répondre ici que Julien n'étoit
 pas persecuteur , puisqu'outre qu'il autorisoit & ani-
 moit secrettement la fureur des villes qui déchiroient

les Chrétiens, & que lui-même, pour ne point parler de ses artifices plus dangereux que ses violences, il eût répandu beaucoup de sang chrétien sous de faux prétextes; on savoit qu'il avoit voué à ses dieux le sang des fideles, après qu'il auroit vaincu les Perses: & cependant ces fideles destinés à être la victime de ses dieux, ne laissoient pas de combattre sous ses étendarts, & de promouvoir de toute leur force la victoire dont leur mort devoit être le fruit. Lui-même n'entra jamais en aucune défiance de ses soldats qu'il persécutoit; parceque bien instruit qu'il étoit de commandemens de JESUS-CHRIST & de l'esprit de l'Eglise, il savoit que la fidelité des Chrétiens pour les Puissances supérieures étoit à toute épreuve; & comme nous disoit Saint Augustin, qu'il ne se pouvoit pas faire qu'on ne rendît à cette Puissance l'honneur qui lui étoit dû. C'est aussi ce que ce tyran expérimenta, lorsque faisant tourmenter jusqu'à la mort deux hommes de guerre d'une grande distinction parmi les troupes, nommés Juventin & Maximin, ils moururent en lui reprochant ses idolatries, & lui disant en même-tems; qu'il n'y avoit que cela qui leur déplût dans son Empire: montrant bien qu'ils distinguoient ce que Dieu avoit mis dans l'Empereur, de ce que l'Empereur faisoit contre Dieu, & toujours prêts à lui obeïr en toute autre chose.

Ibid.

Theodor.
3. 35.

Ainsi; soit que l'on considere les préceptes de l'Ecriture, ou la maniere dont on les a entendus & pratiqués dans l'Eglise, la maxime qui prescrit une obeïssance à toute épreuve envers les Rois, ni ne peut être un simple conseil, ni un précepte accommodé aux tems de foiblesse, puisqu'on les voit établis sur des principes qui sont également de tous les tems, tels que sont l'ordre de Dieu & le respect qui est dû pour l'amour de lui & pour le repos du genre humain aux Puissances souveraines: principes

qui étant tirés des préceptes de JESUS-CHRIST, devoient durer autant que son regne ; c'est-à-dire, selon l'expression du Psalmiste, autant que le soleil & que la lune, & autant que l'univers.

Ce qui a paru dans l'Eglise sous les Princes infidèles, ne s'est pas moins soutenu sous les Princes hérétiques. Il est aisé de montrer ; & nous-mêmes nous l'avons fait dans le premier Avertissement, que le nombre des Catholiques a toujours été sans comparaison plus grand que celui des Arriens. L'Empereur Constance se mit à la tête de ce malheureux parti, persécuta si cruellement les Catholiques par confiscations de biens, par bannissements, par emprisonnemens, par de sanglantes exécutions, & même par des meurtres, tels que furent ceux qu'un Syrien & les autres officiers firent sous ses ordres & de son aveu, que cette persécution étoit regardée comme plus cruelle que celle des Deces & des Maximiens ; XVIII.
Sous Con-
stance. & en un mor, comme un prélude de celle de l'Antechrist. Et toutefois, dans le même-tems qu'on lui reprochoit à lui-même ses persécutions sans aucun ménagement, il n'en passoit pas moins pour constant, qu'il n'étoit pas permis de rien entreprendre contre lui, *parceque le regne & l'autorité de regner vient de Dieu, & qu'il faut rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar.* C'est ce qu'enseignoit Saint Hilaire ; c'est ce qu'enseignoit Osius, non pas dans le tems de sa foiblesse, mais dans la force de sa glorieuse confession lorsqu'il écrivoit à l'Empereur au nom de tous les Evêques : *Dieu vous a commis l'Empire & à nous l'Eglise ; & comme celui qui affoiblit votre Empire par des discours pleins de haine & de malignité s'oppose à l'ordre de Dieu, ainsi vous devez prendre garde, que tâchant de vous attirer ce qui appartient à l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Rendez à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu ;* Hil. lib.
com. Con-
st. an.
Apol.
Hil. f. a. i.
Apud A-
shan. Aul.
ad Cers.
l'ol. IV.

*Apel. ad
Caus. etc.*

*Athanas. lib.
de syn.*

ainsi ni l'Empire ne nous appartient , ni l'encensoir & les choses sacrées ne sont à vous . Peut-on établir plus clairement comme un principe certain par l'Evangile la nécessité d'obéir à un Prince même heretique & persecuteur ? Saint Athanasé n'avoit point d'autre sentiment lorsqu'il protestoit au même Empereur de lui être toujours obéissant , & lui déclaroit que lui & les Catholiques dans toutes leurs assemblées lui souhaitoient une longue vie & un regne heureux . Tous les Evêques lui faisoient de pareilles déclarations , & même dans les Conciles . Ce courageux confesseur de JESUS-CHRIST saint Lucifer de Cagliari , adressa à cet Empereur un livre dont le titre étoit , *Qu'il ne faut point épargner ceux qui offensent Dieu en reniant son Fils ;* & toutefois il y établit comme un principe constant , *qu'on demeure toujours debiteur envers les Puissances souveraines , selon le précepte de l'Apôtre ;* de sorte qu'il n'y a rien à faire contre l'Empereur , que de mépriser les ordres impies qu'il donne contre JESUS-CHRIST , & tout au plus lui dénoncer qu'il est anathème .

*Soc. 6. 32.
Soc. 3. 2.
Thes. 1er.
2. 1. 2.*

On peut ajoûter ici avec les anciens historiens Ecclesiastiques , qu'au commencement de la persecution de Constance , pendant qu'il persecutoit Saint Athanasé & les autres Evêques orthodoxes jusqu'à les bannir & leur faire craindre la mort , le parti Catholique étoit si fort , qu'il avoit pour lui deux Empereurs , qui étoient Constantin & Constant les deux freres de Constance , dont le premier le menaça de lui faire la guerre s'il ne rétablissoit Saint Athanasé : & cependant les Catholiques qui vivoient sous l'Empire de Constance ne songerent pas seulement à remuer , & Saint Athanasé accusé d'avoir aigri contre Constance l'esprit de ses freres , s'en défend comme d'un crime , en faisant voir à Constance dont il étoit sujet , qu'il ne lui avoit jamais manqué de fidélité .

Valens Empereur d'Orient , Arrien comme Con-
 stance , fut encore un plus violent persécuteur , &
 c'est de lui qu'on écrit qu'il *parut un peu s'adoucir*
lorsqu'il changea en bannissement la peine de mort ; &
 néanmoins les Catholiques , quoique les plus forts ,
 même dans son Empire , ne lui donnerent jamais le
 moindre sujet de craindre , ni ne songerent à se pré-
 valoir des longues & fâcheuses guerres où à la fin il
 périt misérablement . Au-contre , les Saints Evêques
 ne prêchoient & ne pratiquoient que l'obéissance :
 Saint Basile rendit à Modeste , que l'Empereur lui
 envoioit , toute sorte de devoirs . Ce Saint Evêque
 Eusebe de Samosate craignant quelque émotion popu-
 laire contre celui qui lui portoit l'ordre de se reti-
 rer , l'avertit de prendre garde à lui , & de se reti-
 rer sans bruit , apaisant le peuple qui accourut à
 son palteur , & lui récitant ce précepte Apostolique , qu'il
faut obéir aux Rois & aux magistrats . Je ne finirois
 jamais si je voulois raconter tous les exemples sem-
 blables . Saint Ambroise étoit le plus fort dans Milan
 lorsque l'Imperatrice Justine Arrienne y voulut faire
 tant de violences en faveur des heretiques : mais il
 n'en fut pas moins soumis , ni n'en retint pas moins
 tout le peuple dans le respect ; disant toujourns : Je
 ne puis pas obéir à des ordres impies , mais je ne dois point
 combattre : toute ma force est dans mes prieres ; toute ma
 force est dans ma foiblesse & ma patience : toute la puis-
 sance que j'ai , c'est d'offrir ma vie & de répandre mon
 sang . Le peuple si bien instruit par son Saint Evê-
 que , s'écria : O Cesar , nous ne combattons pas , mais
 nous vous prions : nous ne craignons rien , mais nous
 vous prions ; & Saint Ambroise disoit : Voilà parler ,
 voilà agir comme il convient à des Chrétiens . M. Jurieu
 auroit bien fait d'autres sermons & leur auroit en-
 seigné que la modestie n'est d'obligation que lorsqu'
 on est le plus foible ; mais Saint Ambroise & tout

XIX.
 Sous Va-
 lens, Justi-
 ne, & en
 Afrique
 sous la ty-
 rannie
 des Van-
 dales.
 Greg. Naz.
 Orat. 10.
 Sec. lib. 4.
 32.

Greg. Naz.
 lb. d.

Theodor.
 lib. 4. 14.

Orat. de
 Basil. ad
 lib. 7. post.
 Ep. 12.
 Ep. 33. ad
 Marcel.
 nove Edit.
 14.

le peuple parlerent ainsi, depuis même que les soldats de l'Empereur, tous Catholiques, se furent rangés dans l'Eglise avec leur Evêque, & dans une conjoncture où l'Empereur menacé du tyran Maxime avoit plus besoin du Saint Evêque, que le Saint Evêque de lui, comme la suite des affaires le fit bien-tôt paroître. C'en est assez, & de tous les exemples qui se présentent en foule à ma memoire, je ne veux plus rapporter que ceux des Catholiques Afriquains sous l'impitoyable persecution de Genserics & des Hunerics Arriens. Ils résisterent, dit Saint Gelase, *mais ce fut en endurant avec patience les dernieres extremitez*. Les Chrétiens ne connoissoient point d'autre résistance; & pour montrer que ce sentiment leur venoit, non de leur foiblesse, mais de la foi même & de la religion, Saint Fulgence, l'honneur de l'Afrique comme de toute l'Eglise d'alors, écrivoit à un de ces Rois heretiques: *Quand nous vous parlons librement de notre foi, nous ne devons pas pour cela vous être suspects ou de rebellion ou d'irreverence, puisque nous nous souvenons toujours de la dignité royale & des preceptes des Apôtres qui nous ordonnent d'obeir aux Rois.*

Ad Thra-
sim. lib. 1.
c. 2.

XX.
Les Chré-
tiens de
Perse, les
Goths
persecu-
tés par
Athana-
ric.
Sec. 2. 8.
c. 19.

Cette doctrine se trouve établie par-tout où le Christianisme s'étoit répandu. Au quatrième siecle, Sapor Roi de Perse fit un effroyable carnage des Chrétiens, puisqu'on en compte de martyrisés jusqu'à seize mille dont on fait les noms, sans parler des autres qu'on ne peut pas même nombrer. On objecta d'abord à leur Archevêque d'avoir intelligence avec les Romains ennemis de l'Empire de Perles. Mais les Chrétiens s'en défendoient comme d'un crime, & soutenoient que c'étoit-là une calomnie. On ne poussa point une accusation si mal fondée; & pour achever de la détruire, un Chrétien trouva le moien d'obtenir de Sapor, qu'en le traînant au supplice, on publieroit auparavant par un cri public, qu'il n'étoit pas infi-

1612.

dèle au Prince , ni accusé d'autre chose que d'être Chrétien.

Les Chrétiens , quoiqu'en si grand nombre & constamment les plus forts dans une Province des plus importantes & des plus voisines des Romains , se laissoient traîner au supplice comme des brebis à la boucherie , sans se prévaloir de ce voisinage ni des guerres continuelles qui étoient entre les Romains & les Perses : contents de trouver un refuge assuré dans l'Empire Romain , ils ne le remplissoient pas de leurs cris pour animer tous les peuples & les Empereurs contre leur patrie ; ils ne leur offroient point leur main contre elle , & on ne les vit point à la guerre contre leur Prince.

Les Goths zelés Chrétiens , si cruellement persécutés par leur Roi Athanaric , se contenterent aussi de se réfugier chez les Romains ; mais ils ne songerent pas à en faire des ennemis à leur Roi : l'amour de la patrie & la soumission pour leur Prince regna toujours dans leur cœur ; la maxime demeurait ferme , que la soumission doit être à toute épreuve : la tradition en étoit constante en tous lieux comme en tous tems ; parmi les barbares comme parmi les Romains , & tout le nom Chrétien la conservoit . Il n'est pas ici question de chercher de mauvais exemples depuis que la vigueur de la discipline Chrétienne s'est relâchée : l'Eglise ne les a jamais approuvés ; & la foi des premiers siècles est demeurée ferme . Quand l'Eglise (ce qu'à Dieu ne plaise) auroit dégénéré de ces anciennes maximes sur lesquelles la religion a été fondée , c'étoit à des Chrétiens qui se disoient Réformés à purger le Christianisme de ces erreurs ; mais au fond , l'Eglise Catholique ne s'est jamais démentie de l'ancienne tradition . S'il y a eu de mauvais exemples dans les derniers tems ; s'il y en a eu de mêlés , l'Eglise n'a jamais autorisé le

Paul, *Orat.*
lib. 73.
Anc. de
Chr. 17.
15.

mal; & en un mor, la revolte sous pretexte de persecution n'a pû trouver d'approbation dans ses decrets. Les Protestans sont les seuls qui en ont donné en faveur de la rebellion que leurs synodes nationaux ont passé en dogme, jusqu'à déclarer eux-mêmes, pour ainsi parler, la guerre aux Rois. Nous condan-
 nons hautement tous les attentats semblables, en quelque lieu & en quelque tems qu'on les ait vus, & tout le monde fait les decrets de nos Conciles œcu-
 meniques en faveur de l'inviolable majesté des Rois. Mais la Réforme défend encore aujourd'hui les de-
 crets de ses synodes, puisque M. Jurieu ose dire qu'elle n'en a point de honte: ce ne sont pas des foiblesses dont elle rougisse; ce sont des attentats qu'elle soutient.

XXI.
 Réflexion sur
 le dis-
 cours pro-
 cedent :
 opposi-
 tion entre
 les pre-
 miers
 Chré-
 tiens &
 les Chré-
 tiens Pré-
 tendus
 Réfor-
 més.
 Var. du.
 10. 1. 2. 30.

Ainsi l'opposition entre les premiers Chrétiens & nos Chrétiens Réformés est infinie. Les premiers Chrétiens n'avoient rien que de doux & de soumis: mais on ne voit rien que de violent & d'impetueux dans ces Chrétiens qui se sont dits Réformés. Leurs propres auteurs nous ont raconté que dès le commence-
 ment ils étoient pleins de vengeance, & se servoient dans leurs entreprises de gens aiguillonnés de leurs passions; & leur ministre nous les represente encore à présent comme gens en qui la rage & la fureur fortifie l'attachement qu'ils ont à leur religion: mais les premiers Chrétiens n'avoient rien d'amer ni d'emporté dans leur zele. Aussi disoient-ils hautement, sans même que les Infideles osassent le nier, qu'ils n'excitoient point de trouble, ni n'attroupoient le Peuple par des discours séditioneux: au-contraire, les premieres prédications de nos Réformés furent suivies par-tout de sédition & de pilleries. Les Infideles avouoient eux-mêmes que les premiers Chrétiens ne blasphemoient point leurs faux dieux, encore qu'ils en découvriissent la honte avec une extrême liberté: parce qu'ils par-

17. 19.
 14. 12.

18. 19.
 37.

loient sans aigreur & ne disoient que la vérité sans y mêler de calomnies : au-contraire tout a été aigre & calomnieux dans nos Chrétiens Réformés qui n'ont cessé de défigurer nôtre doctrine, & ont rempli l'univers de satyres envenimées pour exciter la haine publique contre nous. Les premiers Chrétiens n'ont jamais été ni orgueilleux ni menaçans : nos Chrétiens Réformés non contents de violentes menaces, en sont venus aux effets dès le commencement de leur Réforme. Il est vrai que nos Chrétiens Réformés ont eu à souffrir en quelques endroits, & la Réforme à tâché d'avoir le caractère des martyrs. Mais, comme nous avons vu, les Martyrs souffroient avec humilité, & les autres, de leur aveu propre, avec dépit ; les uns soutenus par leur seule foi, & les autres par leur passion : c'est pourquoi de si differens principes ont produit des effets bien contraires. Trois cens ans de continuelle & implacable persecution n'ont pû alterer la douceur des premiers Chrétiens : la patience a d'abord échapé aux autres, & leur violence les a emportés aux derniers excès. A peine nomme-t-on en Allemagne trois ou quatre hommes punis pour le Luthéranisme, cependant toute l'Allemagne vit bien-tôt les liguees, & sentit les armes de nos Réformés : ceux de France furent patients durant environ trente ans à différentes reprises, sous les regnes de François I. & de Henri II. Ils ne furent pas à l'épreuve d'une plus longue souffrance, & ils n'eurent pas plutôt trouvé de la foiblesse dans le gouvernement, qu'ils en vinrent aux derniers efforts contre l'état.

M. Jurieu donne pour raison de la justice de leurs armes le massacre de Vassli, sans répondre un mot seulement aux témoignages incontestables même des auteurs Protestans, par lesquels nous avons montré que ce prétendu massacre ne fut qu'une rencontre

XXII.
Vain pré-
texte de
guerres
civiles ap-
porté par
M. Jurieu :
& leur

vraie cause.
Var. liv.
10. 43.

L. II. 9.
p. 70.

Var. I. 10.
n. 16. &
liv. 10.

Liv. 10. n.
26. et suiv.

Var. liv. I.
n. 26.

fortuite , & un prétexte que la rébellion déjà résolue se vouloit donner . Mais sans répéter les preuves que nous en avons rapportées contre ce ministre , nous avons de-quoi le confondre par lui-même . *Le massacre de Vassy* , dit-il , *avoit donné le signal par toute la France : parceque* , continue-t-il , *au-lieu qu'il ne s'agissoit que de la mort de quelques particuliers sous les regnes de François I. & de Henri II. ici & dans ce* massacre , *la vie de tout un peuple étoit en peril* . Mais si l'on attendoit ce signal , pourquoi donc avoit-on déjà machiné la conspiration d'Amboise par expresse délibération de la Réforme , comme nous l'avons démontré par cent preuves , & par l'aveu de Beze même ? Et pourquoi donc avoit-on résolu de s'emparer du château où le Roi étoit ? arracher les ministres d'entre ses bras , se rendre maître de sa personne , lui contester sa majorité , lui donner un conseil forcé , & allumer la guerre civile dans toute la France jusqu'à ce que ce noir dessein fût accompli ? Car tout cela est prouvé plus clair que le jour dans l'histoire des Variations , sans que M. Jurieu y ait répondu ni pû répondre un seul mot . Et quant à ce que dit ce ministre , qu'on songea à prendre les armes , lorsqu'on vit que tout un peuple étoit en peril , au-lieu qu'il ne s'agissoit auparavant , c'est-à-dire , sous François I. & Henri II. que de quelques particuliers : Beze a été bien plus sincere , puisqu'il est demeuré d'accord que ce qui causa les grans troubles de ce Roïaume , fut que *les Seigneurs considererent que les Rois François & Henri n'avoient jamais voulu attenter à la personne des gens d'état , c'est-à-dire des gens de qualité , se contentant de battre le chien devant le loup , & les gens de plus basse condition devant les grans , & qu'on faisoit alors le contraire* . Ce fut donc , de l'aveu de Beze , ce qui les fit réveiller comme d'un profond assoupissement , & ils émurent le peuple dont

ils avoient méprisé les maux tant qu'on ne s'étoit attaqué qu'à lui. Mais ni Beze ni Jurieu n'ont dit le fond. Les supplices des Protestans condamnés à titre d'herésie par édits & par arrêts sous François I. & Henri II. mettoient en bien plus grand peril tout le parti réformé, & lui devoient donner bien plus de crainte que la rencontre fortuite de Vassli, où il étoit bien constant que ni on n'avoit eu de mauvais dessein, ni on n'avoit rien oublié pour empêcher qu'on ne s'échaufât. L'interêt des gens de qualité ne fut pas aussi la seule cause qui obligea la Réforme à se remuer sous François II. ou Charles IX. car ils se feroient remués dès le tems de François I. & de Henri II. puisqu'ils sentoient bien que ces Princes ne les épargneroient pas s'ils se déclaroient, & qu'ils ne se sauvoient de leur tems qu'en dissimulant. Il ne s'agissoit non plus dans nos guerres civiles de la vie des Protestans, puisque nous avons fait voir, & qu'il est constant qu'ils ont pris les armes tant de fois, non point pour leur vie, à laquelle il y avoit long-tems qu'on n'en vouloit plus, mais pour avoir part aux honneurs, & un peu plus de commodité dans leur exercice. Il n'y a qu'à voir leurs traités & leurs délibérations pour en être convaincu; & Beze demeure d'accord qu'il ne tint pas aux ministres qu'on ne rompît tout pour quelques articles si legers qu'on en a honte en les lisant. Ainsi la vraie cause des revoltes arrivées sous François II. sous Charles IX. & sous les regnes suivans, c'est que la patience qui n'est conçue & soutenue que par des sentimens humains, ne dure pas; & que le dépit retenu dans des regnes forts, se déclare quand il en trouve de plus foibles. C'est ensuite, que la Réforme delicate a pris pour persecution ce que les anciens Chrétiens n'auroient pas seulement compté parmi les maux; c'est-à-dire la privation de quelques honneurs publics, & de

Hist. f. v. 6.

quelques facilités , comme on a dit : encore le plus souvent leurs plaintes n'étoient que des prétextes . Les Rois qui leur ont été le plus contraires n'eussent pas songé à les troubler , si des esprits si remuans avoient pû se résoudre à demeurer en repos . Certainement sous Louis XIII. ils étoient devenus si delicats & si plaintifs dans leurs assemblées politiques , & encore plus dans leurs synodes , qu'on les voioit prêts à échaper à tous momens ; en-sorte qu'on n'osoit rien entreprendre contre l'étranger , quoiqu'il fit , tant qu'on avoit au-dedans un parti si inquiet & si menaçant . Voilà dans la verité , & tous les François le savent , ce qui a fait nos guerres civiles ; & voilà en même tems ce qui mettra une éternelle différence entre les premiers Chrétiens & les Chrétiens Réformés . M. Jurieu ne sortira jamais de cette difficulté : qu'il brouille tout ; qu'il mêle le ciel à la terre ; qu'il change les préceptes en conseils , & les regles perpetuelles fondées sur l'ordre de Dieu & le repos des états en préceptes accommodés au tems ; qu'il change encore la patience des premiers Chrétiens en foiblesse , qu'il fasse leur obeïssance forcée ; qu'il cherche de tous côtés des prétextes à la rebellion de ses Peres : il est accablé de toutes parts par l'Ecriture , par la tradition , par les exemples de l'ancienne Eglise , par ses propres historiens , & il n'y eut jamais de cause plus déplorable .

Exemples de M. Jurieu en faveur des guerres civiles de Religion . Premier exemple tiré de JESUS-CHRIST même.

XXII.
Prétention de
M. Jurieu,
que J. C. a
autorisé
les Anabap-
tistes à se

PRÊtez maintenant l'oreille , Mes Freres , aux exemples dont on se sert parmi vous , pour permettre aux Chrétiens opprimés de défendre leur Religion à main armée contre les Puissances souveraines . Etrange illusion ! M. Jurieu a osé produire l'exem-

ple de JÉSUS-CHRIST même, & encore dans le tems de sa passion, lorsqu'il ne fit autre chose, comme dit saint Pierre, que de se livrer à un juge inique comme un agneau foible & muet, sans ouvrir seulement la bouche pour se défendre. Mais voïons comme le ministre argumente. *L'Evangile*, dit-il, n'a ôté à personne le droit de se défendre contre de violens agresseurs; & c'est sans doute ce que le Seigneur a voulu signifier, quand allant au jardin où il savoit que les Juifs devoient le venir enlever avec violence, & comme on lui eut dit, Voici deux épées, il répondit: C'est assez. Surquoi le ministre fonde ce raisonnement. Ce n'étoit pas assez pour repousser la violence: car deux hommes armés ne pouvoient pas résister à la troupe qui accompagnoit Judas: mais c'étoit assez pour son but, qui étoit de faire voir que ses disciples dans une telle occasion ont le droit de se servir des armes: car autrement, quel sens cela auroit-il, Prenez vos épées? Il ne falloit rien changer aux paroles du Fils de Dieu qui n'a point parlé en ces termes. Mais pour en venir au sens & à l'esprit, le ministre songe-t'il bien à ce qu'il dit lorsqu'il tient un tel discours? Songe-t'il bien, dis-je, que ceux qui venoient prendre JÉSUS-CHRIST étoient les ministres de la justice, & que le conseil ou le sénat de Jérusalem qui les envoioit, avoit en main une partie de la Puissance publique? Car il pouvoit faire arrêter qui il vouloit, & il avoit la garde du temple, & d'autres gens armés en sa puissance pour exécuter ses decret. C'est pourquoi on voit si souvent dans les Actes; que les Apôtres ont été arrêtés par les pontifes & les magistrats du temple, & mis dans la prison publique pour comparoître devant le conseil, où en effet ils répondent juridiquement sans en contester le pouvoir. Aussi lorsqu'ils prirent le Sauveur, sans les accuser d'usurper un droit qui ne leur appartenoit pas, il se contente de leur dire: Vous venez

servir de l'épée contre les ministres de la justice qui se faisoient de sa personne.
1. Pet. 1.
23.
H. 53.
Lett. 9.
p. 69.

Matt. 26.
47.

Act. 4. 1.
5. 18.

Ibid. 55.

me prendre à main armée comme un voleur : j'étois tous les jours au milieu de vous enseignant dans le temple, & vous ne m'avez pas arrêté : reconnoissant clairement qu'ils en avoient le pouvoir; & dans la suite reprenant saint Pierre qui avoit frappé un des soldats, dont aussi il guerit la plaie par un miracle. Au-lieu donc il faudroit conclure de ce lieu, comme fait aussi saint Chrysostome, qu'il faut souffrir les persécutions avec patience & avec douceur, & que c'est-là ce que le Sauveur nous a voulu montrer par cette action; M. Jurieu conclut au-contraire, qu'il a voulu montrer qu'en cette occasion on a droit de se servir des armes. Mais qui lui donne la liberté de tourner ainsi l'Ecriture à contre-sens, & de porter son venin jusque sur les actions de JESUS-CHRIST même? Quel sens, dit-il, auroit cela, Prenez vos épées? & de quel usage seroient-elles, si on ne pouvoit s'en servir? Et il ne veut pas seulement entendre cette parole de JESUS-CHRIST, lorsqu'il ordonne à ses Apôtres d'avoir une épée: car je vous dis qu'il faut encore que ce qui est écrit de moi soit accompli: Il a été compté parmi les scelerats. Tel étoit donc le but de JESUS-CHRIST, non comme dit M. Jurieu, d'instruire les Chrétiens à prendre les armes contre la Puissance publique lorsqu'ils en seroient maltraités, mais d'accomplir la prophétie où il étoit dit, qu'on le mettroit au rang des scelerats. En quoi, si ce n'est que comme un voleur il se faisoit accompagner de gens violens pour s'empêcher d'être pris, & qu'il emploïoit les armes contre les ministres de la justice pour ne point tomber entre ses mains? JESUS-CHRIST regardoit donc cette résistance qu'il prévoyoit qu'on feroit en sa faveur, non pas en la maniere de M. Jurieu, comme une défense legitime; mais comme une violence & un attentat manifeste qui aussi le feroit mettre par le peuple au nombre des scelerats. C'est pourquoi il reprend

Joan. 18.

Rom. 8.
in Joan.

Jur. ibid.

L. v. 22.
37.

saint Pierre de s'être servi de son épée, & dit à lui & aux autres qui se mettoient en état de l'imiter : *Demeurez-en-là ; qui prend l'épée, perit de l'épée* : non ^{Ibid. 49.} pour défendre de s'en servir légitimement ; mais pour ^{50.} défendre de s'en servir dans de semblables occasions, ^{Mat. 26.} & sur-tout contre la Puissance publique. M. Jurieu ^{51.} ose dire que JESUS-CHRIST ne reprit saint Pierre ^{fran. 18.} de s'être servi de l'épée, qu'à cause du tems où il le fit, qui étoit celui où selon l'ordre de son Pere il falloit qu'il mourût : comme si dans une autre occasion JESUS-CHRIST eût voulu permettre à ses disciples d'opposer la force aux Puissances légitimes. Voilà ce que M. Jurieu ose attribuer à JESUS-CHRIST. Socrates un païen aura bien connu qu'on est obligé ^{Jur. ibid.} d'obéir aux loix & aux magistrats de son pays, quand même ils vous condamnent injustement ; autrement, dit-il, il n'y auroit plus ni peuple, ni jugement, ni loi, ni Etat : par ces solides maximes, ce philosophe aura consenti à perir, plutôt que d'aneantir les jugemens publics par sa résistance, & n'aura pas voulu s'échapper de la prison contre l'autorité de ces loix, de peur de tomber après cette vie entre les mains des loix éternelles, lorsqu'elles prendront la défense des loix civiles leurs sœurs, (car c'est ainsi qu'il parloit ;) & JESUS-CHRIST qui re- ^{Mat. 5.} jette ceux dont la justice n'est pas au-dessus de celle ^{20.} des païens, aura été moins juste & moins patient qu'un philosophe, & aura voulu montrer à ses disciples que la défense contre le public est légitime ? Qui vit jamais un semblable attentat, & n'est-ce pas faire prêcher la revolte à JESUS-CHRIST même ? Mais qui ne voit manifestement que ce qu'il blâme en cette occasion, n'est pas seulement une résistance dans le tems où son Pere vouloit qu'il mourût ; ce qui n'eût regardé que ses disciples à qui il avoit appris ce secret de Dieu ; mais en general une résistance

qui le faisoit mettre au rang des méchans & des scelerats ; en un mot une résistance contre la Puissance publique , contre laquelle un particulier , un sujet , qui étoit le personnage que JESUS-CHRIST vouloit faire alors sur la terre , n'a point de défense. C'est pourquoi il répond juridiquement au Conseil de Jérusalem , comme nous l'avons déjà dit , & il demeure d'accord que la puissance de vie & de mort dont Pilat le menaçoit , lui venoit d'en-haut , comme étant légitime & ordonnée de Dieu , ainsi que son Apôtre le dit après lui : & il ajoûte que son royaume n'est pas de ce monde ; non plus que les ministres dont la force le pourroit défendre contre l'injustice des hommes ; afin que ses disciples entendent qu'il veut bien en tout & par-tout se laisser traiter comme un sujet , & leur enseigner en même tems ce qu'ils doivent aux magistrats , même injustes & persecuteurs.

*Jean. 19.
10. 11.*

Rom. 13.

*Jean. 18.
36.*

M. Jurieu ne rougit pas de nous alleguer cet exemple , de mettre la défense de sa Religion dans un attentat manifeste : dans un attentat déclaré tel par les Prophetes qui l'ont prédit , que JESUS-CHRIST qui l'a vu a reprouvé , & qu'il a même réparé par un miracle , de-peur qu'on ne pût jamais le lui imputer. Un tel exemple , qu'est-ce autre chose qu'une parfaite démonstration de la doctrine opposée à celle que le ministre vouloit soutenir , & le tour qu'y donne M. Jurieu une manifeste profanation des paroles de JESUS-CHRIST ?

Second exemple. Des Machabées.

XXIV.
Six cir-
constan-
ces de l'
histoire
des Ma-
chabées,
qui sont

MAis ce ministre se promet une victoire plus assurée de l'exemple des Machabées ou des Asmonéens ; puisqu'il est certain qu'ils secouèrent le joug des Rois de Syrie qui les persecutoient pour leur Religion. Il n'en faut pas davantage à nôtre mi-

nistre pour égaler la Réforme, & la nouvelle République des Pais-Bas au nouveau Roïaume de Judée érigé par les Almonéens. Mais pour se défabuler de cette comparaison, il ne faut que lire l'histoire, & bien comprendre l'état du peuple de Dieu.

Premièrement, il est constant qu'Antiochus & les autres Rois de Syrie ne-se propoisoient rien de moins que d'exterminer les Juifs, en faire passer toute la jeunesse au fil de l'épée, vendre tout le reste aux étrangers, en même tems donner à ces étrangers la terre que Dieu avoit promise aux Patriarches pour toute leur posterité, détruire la Nation avec la Religion qu'elle professoit, & en éteindre la memoire, profaner le Temple, y effacer le Nom de Dieu, & y établir l'idole de Jupiter Olympien. Voilà ce qu'on avoit entrepris, & ce qu'on exécutoit contre les Juifs avec une violence qui n'avoit point de bornes.

Secondement, il n'est pas moins assuré que la Religion & toute l'ancienne Alliance étoit attachée au sang d'Abraham, à ses enfans selon la chair, à la terre de Chanaan que Dieu leur avoit donnée pour y habiter, au lieu choisi de Dieu pour y établir son Temple, au ministère Levitique, & au Sacerdoce attaché au sang de Levi & d'Aaron, comme toute l'Alliance en general l'étoit à celui d'Abraham : en sorte que sans tout cela, il n'y avoit ni sacrifice, ni fête, ni aucun exercice de la Religion. C'est pourquoi le peuple Hebreu, selon les anciennes Prophetes, ne devoit être tiré de cette terre que deux fois; l'une sous Nabuchodonosor & dans la captivité de Babylone, par un ordre exprès de Dieu que le Prophete Jeremie leur porta, & avec promesse d'y être rappelés bien-tôt après pour n'en être jamais chassés, selon que le même Jeremie & les autres Prophetes le leur promettoient. Telle est la première transportation du peuple de Dieu hors de la terre.

voir que
leurs
guerres
étoient
légitimes,
& entre-
prises par
une in-
spiration
particu-
liere .
Lett. 9.
p. 67.
1. Ma. b.
2. 3.
1. Mach.
5. 6. 7.

Jer. 27.
25. 27. 29.
31. 36.

Dan. 9.

La seconde & la dernière est celle qui leur devoit arriver selon l'oracle de Daniel , après avoir mis à mort l'Oint de Dieu & le Saint des Saints ; qui devoit être perpétuelle , & emportoit aussi avec elle l'entière reprobation de l'Alliance & de la Religion Judaique.

Troisièmement , il étoit constant par-là , que tant que l'ancienne Alliance subsistoit , il n'étoit non plus permis aux Juifs de se laisser transporter hors de leur terre , que de renoncer à tout le culte extérieur de leur Religion ; & que consentir à la perte totale de la famille d'Abraham où celle d'Aaron étoit comprise , c'étoit consentir en même tems à l'extinction de la Religion , de l'Alliance & du Sacerdoce. D'où il s'ensuit manifestement

En quatrième lieu , que lorsque Dieu ne leur donnoit aucun ordre d'abandonner la terre promise où il avoit établi le siege de la Religion & de l'Alliance , ni leur montrait aucun moyen de conserver la race d'Abraham que celui d'une résistance ouverte , comme il leur arriva manifestement dans cette cruelle persécution des Rois de Syrie ; c'étoit une nécessité absolue & une suite indispensable de leur Religion de se défendre.

Et néanmoins , en cinquième lieu , ils n'en sont venus à ce dernier & fatal remède qu'une seule fois , & après une déclaration manifeste de la volonté de Dieu. Car auparavant , en quelque oppression qu'on les tint dans le superbe & cruel empire de Babylo-
ne , ils y demeurèrent *paisibles & soumis* , offrant à Dieu des vœux continuels pour cet empire & pour ses Rois , selon l'ordre qu'ils en avoient reçu de Dieu par la bouche de Jeremie & de Baruch . Quand ils virent paroître Cyrus qui devoit être leur libérateur , encore qu'il leur eût été non-seulement prédit , mais encore expressément nommé par leurs Prophetes , ils

Jer. 29. 7.
Ezr. 1. 11.
12.

ne se remuerent pas en sa faveur , & attendirent en patience sa victoire d'où dépendoit leur délivrance : & quand Assuerus un de ses successeurs, séduit par les artifices d'Aman, entreprit de détruire toute la Nation , & de fermer par toute la terre la bouche de ceux qui louoient Dieu , ils ne firent aucun effort pour lui résister ; parceque Mardochée , un Prophete & un homme manifestement inspiré de Dieu , leur faisoit avoir une esperance assurée de protection en la personne de la Reine Esther , en sorte qu'il ne leur restoit qu'à prier Dieu dans le sac & dans la cendre , qu'il conduisît les desseins de cette Reine . Que si dans la suite ils prirent les armes pour punir l'injustice de leurs ennemis , ce fut par un édit exprès du Roi ; & Dieu le permit ainsi pour montrer que les fideles naturellement ne troubloient point les états , & n'y entreprenoient rien qu'avec l'ordre de la Puissance souveraine . Ils seroient donc demeurés aussi humbles & aussi soumis à Antiochus , si Dieu leur avoit donné une semblable esperance , & un moien aussi naturel de fléchir le Roi . Mais le tems étoit arrivé où il avoit résolu de les sauver par d'autres voies , ainsi qu'il étoit marqué dans Daniel & dans Zacharie . Alors donc il inspira à Mathathias , poussé du même esprit que son ancêtre Phinéas , c'est-à-dire , manifestement de l'esprit de Dieu ; du même esprit dont Moïse avoit été poussé à tuer l'Egyptien qui maltraitoit les enfans d'Israel , selon qu'il est expliqué dans les Actes ; du même esprit qui avoit incité Aod à enfoncer un couteau dans le sein d'Eglon Roi de Moab , & Jabel femme d'Heber à attirer Sifara dans sa maison pour lui percer les temples avec un clou ; du même esprit dont Judith étoit animée lorsqu'elle coupa la tête d'Holoferne : Mathathias donc poussé de cet esprit perça d'un coup de poignard un Juif qui se presentoit pour sacrifier aux idoles , & l'im-

Vol. IV.

Q 3

*Esb. 3. 44.
1. 17.*

*Ibid. 57.
2. 10.*

*Deut. 7. 8.
10. 11. 12.
Zach. 11.
7. & seq.
1. Mach.
2. 24. &
31.
Esd. 2. 12.
Ab. 7. 24.
25.
Jud. 3.
Jud. 4. 17.
21. 5. 24.
Judith. 8.
6.
1. Mach.
2. 23.*

Ibid. 27.
 & seq.

mola sur l'autel où il alloit sacrifier au dieu étranger. Il enfonça le même poignard au sein de celui qui par l'ordre d'Antiochus contraignoit le peuple à ces sacrifices impies, & il leva l'étendart de la liberté, en disant : *Quiconque a le zele de la Loi, qu'il me suive*. C'est donc ici manifestement une inspiration extraordinaire, telle que celles qu'on voit paroître si souvent dans l'Ecriture & ailleurs. Il n'y a que des impies qui puissent nier de semblables inspirations extraordinaires ; & si les hypocrites ou les fanatiques s'en vantent à tort, il ne s'ensuit pas que les vrais Prophetes, & les hommes vraiment poussés par l'esprit de Dieu, se les attribuent vainement. Mathathias fut du nombre de ces hommes vraiment inspirés : il en soutint le caractère jusqu'à la mort, & il distribua entre ses enfans les fonctions auxquelles Dieu les destinoit, avec une prédiction manifeste des grands succès qui leur étoient préparés. La suite des événemens justifia clairement que Mathathias étoit inspiré : car outre qu'il parut des signes & des illu-

1. *Mach.*
 2. 49, 64.
et suiv.

2. *Mach.*
 10. 26, 30.

minations surprenantes & miraculeuses dans le ciel, on vit paroître dans les combats des anges qui soutenoient le peuple de Dieu, & en foudroiant les ennemis, jettoient le desordre & la confusion dans leur armée. Le Prophete Jeremie apparut à Judas Machabée

Ibid. 15.
 11. 15.

dans un songe digne de toute croiance, & lui mit en main l'épée par laquelle il devoit défaire les ennemis de son peuple, en lui disant, *Recevez cette sainte épée & ce présent de Dieu, par lequel vous renverserez les ennemis de mon peuple d'Israel*. Tant de victoires miraculeuses qui suivirent cette celeste vision ; firent bien voir qu'elle n'étoit pas vaine ; & la vengeance divine fut si éclatante sur Antiochus, que lui-même la reconnut, & fut contraint d'adorer, mais trop tard, la main de Dieu dans son supplice. Que si nos Réformés ne veulent pas reconnoître ces signes di-

1. *Mach.* 6.
 2. *Mach.* 9.
 10.

vins, à cause qu'ils sont tirés des Livres des Machabées, qu'ils ne reçoivent pas pour canoniques; sans leur opposer ici l'autorité de l'Eglise qui les a mis dans son canon il y a tant de siècles, je me contente de l'aveu de leurs auteurs qui respectent ces Livres, comme contenant une histoire véritable & digne de tout respect, où Dieu a étalé magnifiquement la puissance de son bras & les conseils de sa providence pour la conservation de son peuple élu. Que si M. Jurieu ou quelque autre aussi emporté que lui, refusoient à des Livres si anciens la veneration qui leur est dûe; il n'y auroit qu'à leur demander d'où ils ont donc pris l'histoire des Machabées qu'ils nous opposent? Que s'ils sont contraints d'avouer que le Livre que nous leur citons, sont les véritables originaux d'où Joseph & tous les Juifs ont tiré cette admirable histoire; il faut ou la rejeter comme fauleuse, ou la recevoir avec toutes les merveilleuses circonstances dont elle est revêtue. Et il ne faut point s'étonner que Joseph en ait supprimé une partie, puisqu'on sait qu'il dissimuloit ou qu'il déguisoit les miracles les plus certains, de-peur d'épouvanter les Gentils pour qui il écrivoit. Si les Protestans se veulent ranger parmi les infideles, & refuser leur croiance aux miracles dont Dieu se servoit pour déclarer sa volonté à son peuple, nous ne voulons pas les imiter, & nous soutenons avec l'histoire originale de la guerre des Machabées, qu'elle ne fut entreprise qu'avec une manifeste inspiration de Dieu.

Enfin en sixième lieu, Dieu qui avoit résolu d'accumuler tous les droits pour établir le nouveau royaume qu'il érigea en Judée sous les Machabées, fit concourir à ce dessein les Rois de Syrie, qui accorderent à Jonathas & à Simon avec l'entier affranchissement de leur peuple, non-seulement toutes les marques, mais encore tous les effets de la souverai-

*1. Ma. b.
11. 12. et
seq.*

neté ; ce qui fut aussi accepté & confirmé par le commun consentement de tous les Juifs.

XXV.
Différence
extrême
des Machabées
& des
Protestans
dans
l'état de
la Religion
& dans celui
des personnes.

Je veux bien accorder à M. Jurieu & aux Provinces-Unies, si elles veulent, qu'elles ont eu en quelque chose un succès pareil à ce nouveau royaume de Judée ; puisqu'à la fin les Rois d'Espagne leurs souverains ont consenti à leur affranchissement. Bien plus, afin que les choses soient plus semblables, puisqu'en regardant ces Provinces comme imitatrices du nouveau royaume de Judée, il faut aussi regarder les Princes d'Orange comme les nouveaux Machabées qui ont érigé cet état ; je n'empêche pas qu'on ne dise qu'à l'exemple des Asmonéens, ces Princes se sont faits les Souverains du peuple qu'ils ont affranchi, & qu'ils peuvent s'en dire les vrais Rois, comme ils y ont déjà de gré ou de force l'autorité absolue. Si les Provinces-Unies donnent enfin leur consentement à cette souveraineté, il sera vrai que la fin des Princes d'Orange sera à peu près semblable de ce côté-là à celle des Machabées : mais il y aura toujours une différence infinie dans les commencemens des uns & des autres. Car quelque dévoué qu'on soit à la maison d'Orange, on ne dira jamais sérieusement, ni que le Prince d'Orange Guillaume I. ait été un homme manifestement inspiré, un Phinée, un Mathathias, un Judas le Machabée qui ne respiroit que la piété ; ni que la Hollande dont il conduisoit les troupes, fût le seul peuple où par une alliance particulière Dieu eût établi la Religion & ses Sacremens ; ni que la Religion qu'il soutenoit fût la seule cause qui lui fit prendre les armes, puisque sans parler de ses dessein ambitieux si bien marqués dans toutes les histoires, il cacha si long-tems lui-même sa religion, & donna tout autre prétexte à ses entreprises, ni que lui & ses successeurs n'aient jamais rien attenté pour subjuguier ceux qui leur avoient

confié la défense de leur liberté. Il faudroit donc laisser là l'exemple des Machabées ; & pour ne parler plus ici de la vaine flatterie que le ministre Jurieu fait aux Provinces-Unies , je soutiens que l'action des Machabées & des Juifs qui les ont suivis étant extraordinaire & venant d'un ordre special de Dieu dans un cas & un état particulier , ne peut être tirée à conséquence pour d'autres cas & d'autres états. En un mot , il n'y a rien de semblable entre les Juifs d'alors & nos Réformés , ni dans l'état de la Religion , ni dans l'état des personnes. Car dans la Religion Chrétienne , il n'y a aucun lieu ni aucune race qu'on soit obligé de conserver , à peine de laisser périr la Religion & l'Alliance. Au lieu de dire, comme pouvoient faire les Juifs , il faut sauver nôtre vie pour sauver la Religion ; il faudroit dire au contraire , selon les maximes de JESUS-CHRIST , il faut mourir pour l'étendre : c'est par la mort & la corruption que ce grain se multiplie , & ce n'est pas le sang transmis à une longue posterité qui fait fructifier l'Evangile , mais c'est plutôt le sang répandu pour le confesser ; ainsi la Religion ne peut jamais être parmi nous en l'état & dans la nécessité où elle étoit sous les Machabées . L'état des personnes est encore plus dissemblable que celui de la Religion . Les Machabées voïoient toute leur Nation attaquée ensemble , & prête à périr toute entière comme par un seul coup : mais nos Réformés , loin de combattre pour toute la nation dont ils étoient , n'en faisoient que la plus petite partie , qui avoit entrepris d'accabler l'autre , & de lui faire la loi. Les Machabées & les Juifs qui les suivoient , loin de vouloir forcer leurs compatriotes à corriger la Religion dans laquelle ils étoient nés , ne demandoient que de vivre dans le même culte où leurs peres les avoient élevés : mais nos rebelles condamnoient les siècles pas-

lés, & ne cherchoient qu'à détruire la Religion où leurs peres étoient morts, quoiqu'eux-mêmes ils l'eussent sucée avec le lait. Les Machabées combattoient afin qu'on leur laissât la possession du saint Temple où leurs peres servoient Dieu : nos rebelles renonçoient aux Temples & aux Autels de leurs peres, quoique ce fût le vrai Dieu qu'ils y adorassent ; ou s'ils les vouloient avoir, c'étoit en les enlevant à leurs anciens & legitimes possesseurs, & encore en y changeant tout le culte pour lequel la structure même de ces édifices sacrés faisoit voir qu'ils étoient bâtis ; en quoi ils étoient semblables, non point aux Machabées défenseurs du temple, mais aux Gentils qui en étoient les profanateurs ; puisque si ceux-ci profanoient le Temple en y mettant leurs idoles, nos Réformés pour avoir occasion de profaner aussi les Temples de leurs peres, faisoient semblant d'oublier qu'ils étoient dédiés au Dieu vivant ; & autant qu'il étoit en eux, ils en faisoient des temples d'idoles, en appelant de ce nom les Images érigées par nos peres, pour honorer la memoire des mysteres de JESUS-CHRIST & celle de ses Saints. Bien éloignés qu'on puisse dire que le ministère de la Religion fut corrompu & interrompu par les Machabées, ils étoient eux-mêmes revêtus de l'ancien Sacerdoce de la Nation où ils étoient élevés par la succession naturelle, & selon les loix établies : nos rebelles disoient au-contraire, que sans égard à la succession, ni à ceux qu'elle mettoit en possession du ministère sacré, il en falloir dresser un autre ; ce qui étoit renoncer à la ligne du Sacerdoce & à la suite de la Religion, ou plutôt à la Religion dans son fond, puisque la Religion ne peut subsister sans cette suite. On voit bien selon ces principes, qu'il y a pû avoir dans les Machabées qui venoient dans la succession legitime & dans l'ordre établi de Dieu, un instinct par-

ticulier de son Saint Esprit pour entreprendre quelque chose d'extraordinaire ; mais au-contraire , l'esprit dont étoient agités ceux qui menoient nos Réformés au combat & en commandoient les armées, étant entièrement détaché de l'ordre établi de Dieu & de la succession du Sacerdoce, ne pouvoit être qu'un esprit de rebellion & de schisme. Aussi l'Esprit de Dieu paroît-il si peu dans les Capitaines de la Réforme , que loin d'oser dire qu'ils fussent des hommes pleins de Dieu , comme étoient un Mathathias & ses enfans ; M. Jurieu n'a osé dire que ce fussent de vrais gens de bien selon les regles de l'Evangile, ni autre chose tout au plus , selon lui-même , que des heros à la maniere du monde : de sorte que ce seroit se jouer manifestement de la foi publique , de reconnoître ici la moindre apparence d'un instinct divin & prophetique. Aussi n'y en avoit-il ni marque ni nécessité ; ni , en un mot , rien de semblable entre les Machabées & les Protestans , que le simple exterieur d'avoir pris les armes.

C'est pourquoi, nous ne voïons pas que l'Eglise xxvi.
persecutée par les Princes infideles ou heretiques , se Exem-
soit jamais avisée de l'exemple des Machabées pour ples du
s'animer à la résistance. Il étoit trop clair que cet respect de
exemple étoit extraordinaire dans un cas & dans un l'ancien
état tout particulier, manifestement divin dans ses peuple
effets & dans ses causes ; en sorte que pour s'en ser- vers les
vir il falloit pouvoir dire & justifier, qu'on étoit ma- Rois im-
nifestement & particulierement inspiré de Dieu. Mais pies &
pour connoître la vraie tradition de l'ancien peuple persecu-
qui devoit servir de fondement à celle du nouveau, teurs; &
il ne falloit que considerer sa pratique continuelle dès que ce
son origine : car à commencer par le tems de sa font là les
servitude en Egypte , il est certain qu'il n'emploïa seuls é-
pour s'en délivrer que ses gémissemens & ses prieres. xemples
Que si Dieu emploïa des voies plus fortes, ce furent que l'E-
glise s'est
proposée,
comme
ceux qui
établir-
soient la
conduite
ordinaire.
Exod. 5. &
seq.

tout autant de coups de sa main toute-puissante & de son bras étendu, comme parle l'Ecriture : sans que ni le peuple ni Moïse qui le conduisoit, songeassent jamais ni à se défendre par la force ni à s'échaper de l'Egypte d'eux-mêmes ou à main armée ; en sorte que Dieu les laissa dans l'obéissance des Rois qui les avoient reçus dans leur royaume, se réservant de les délivrer par un coup de sa souveraine puissance. Nous aurons lieu dans la suite d'examiner leur conduite sous leurs Rois, & les droits de la Monarchie que Dieu avoit établie parmi eux. Mais on peut voir en attendant, quelle obéissance eux & leurs Prophetes crurent toujours devoir à ces Rois ; puisque sous des Rois impies, tels qu'étoient un Achab, un Achaz, un Manassés, quoiqu'ils fissent mourir les Prophetes, & qu'ils contraignissent le peuple à un culte impie, en sorte que les fideles étoient contraints de se cacher, pendant que toutes les villes, & Jérusalem elle-même regorgeoit de sang innocent, comme il arriva sous Manassés : un Elie, un Elisée, un Isaïe, un Osée, & les autres saints Prophetes qui crioient si haut contre les égaremens de ces Princes, ne songeoient pas seulement à leur contester l'obéissance qui leur étoit dûe. Le peuple saint fut aussi paisible sous le joug de fer de Babylone, comme nous avons déjà vu, & pour ne point repeter ce que j'ai dit, ni prévenir ce que j'ai à dire dans la suite sur ce sujet, on voit régner dans ce peuple les mêmes maximes que le peuple Chrétien en a aussi retenues, de rendre à ses Rois, quels qu'ils fussent, un fidele & inviolable service. C'est par toute cette conduite du peuple de Dieu qu'il falloit juger du droit que Dieu même avoit établi parmi eux. S'il a voulu une seule fois s'en dispenser sous les Machabées avec les restrictions & dans les conjonctures particulieres qu'on vient de voir,

il a marqué clairement que ce n'étoit pas le droit établi , mais l'exception de ce droit faite par sa main souveraine ; & c'est pourquoi , sans se fonder sur ce cas extraordinaire , l'Eglise Chrétienne s'est fait une règle de la pratique constante de tout le reste des tems : de sorte qu'on peut assurer comme une vérité incontestable , que la doctrine qui nous obligea à pousser la fidélité envers les Rois jusqu'aux dernières épreuves , est également établie dans l'ancien & dans le nouveau peuple.

Troisième exemple. Celui de David.

IL reste à examiner le troisième exemple de M. Jurieu , qui est celui de David , que ce ministre propose pour prouver qu'on peut défendre sa vie à main armée contre son Prince ; & il repete souvent que si on peut prendre les armes contre son Roi pour la vie , on le peut à plus forte raison pour la Religion & pour la vie , tout ensemble. D'abord , & sans hésiter , j'accorde la conséquence : mais voyons comme il établit le fait d'où il la tire. Pourquoi , dit-il , David avoit-il assemblé autour de lui quatre ou cinq cens hommes , tous gens braves & bien armés ? n'étoit-ce pas pour se défendre , pour résister à la violence par la force , & pour résister à son Roi qui le vouloit tuer ? Si Saül fût venu l'attaquer avec pareil nombre de gens , s'en seroit-il fui ? N'auroit-il pas combattu pour sa vie , quand même e'auroit été avec quelque peril de la vie de Saül lui-même , parceque dans le combat on ne fait pas en les coups portent ? David savoit son devoir , il avoit la conscience delicate ; il respecte l'onction de Dieu dans les Rois , mais il ne croit pas qu'il soit toujours illegitime de leur résister ; & même David étoit dans un cas où nous ne voudrions pas permettre de résister par les armes à un Souverain : dans le fend il étoit seul , & n'étoit qu'un

XXVII.
Que selon
les prin-
cipes du
ministre,
l'exemple
de David
n'est pas à
suivre.
Lettre 17.
134.2.6.
Lettre. 9.

particulier ; nous n'étendons pas le pouvoir de résister à un Souverain jusques-là : mais celui qui a cru qu'un particulier pouvoit repousser la violence par la force , a cru à plus forte raison que tout un peuple le pouvoit. J'ai rapporté exprès tout au long le discours de M. Jurieu , afin qu'on voie que ce ministre détruit lui-même son propre raisonnement ; car en effet il sent bien qu'il prouve plus qu'il ne veut. Il veut prouver que tout un peuple, c'est-à-dire, non-seulement tout un royaume , mais encore une partie considérable d'un royaume , telle qu'étoit tout le peuple Chrétien dans l'Empire Romain , ou en France tous les Protestans , ont pû prendre les armes contre leur Prince . Voilà ce qu'il vouloit prouver ; mais sa preuve porte plus loin qu'il ne veut , puisqu'elle démontreroit , si elle étoit bonne , non-seulement que tout un grand peuple , mais encore tout particulier peut s'armer contre son Prince lorsqu'il lui fait violence ; ce que le ministre rejette non-seulement ici , comme il paroît par les paroles qu'on vient de produire , mais encore en d'autres endroits. C'est néanmoins ce qu'il prouve , & par conséquent selon lui-même sa preuve est mauvaise , n'y ayant rien de plus assuré que cette règle de dialectique , qui prouve trop ne prouve rien . Cela paroît encore plus évidemment en ce qu'il attribue à David , d'avoir cru qu'un particulier pouvoit repousser à main armée la violence , même celle de son Roi , car c'est de quoi il s'agit : ce qui est lui attribuer une erreur grossière & insupportable , & par conséquent condamner toute l'action qu'on fonde sur une maxime si visiblement erronée : en quoi non-seulement M. Jurieu blâme en David ce que l'Ecriture n'y blâme pas , mais encore il se confond lui-même en nous alléguant un auteur , qui selon lui est dans l'erreur , & nous donnant pour modele un exemple qui est mauvais selon ses principes.

Je n'avois donc qu'à lui dire, si je voulois lui fermer la bouche par son propre aveu, que David qui agissoit sur de faux principes ne doit pas être suivi dans cette action; mais la vérité ne permet pas de profiter ou de l'ignorance ou de l'inconsideration de mon adverfaire. Toute l'Ecriture me fait voir que dans cette conjoncture David agit toujours par l'Esprit de Dieu; que dans toutes les entreprises il attendoit la déclaration de sa volonté; qu'il consultoit les oracles; qu'il étoit averti par les Prophetes; qu'il étoit Prophete lui-même, & que l'esprit prophetique qui étoit en lui ne l'abandonna jamais. Témoin les Pseaumes qu'il fit dans cet état, & même chez le Roi Achis, & au milieu du païs étranger où il s'étoit refugié; Pseaumes que nous chantons tous les jours comme des Cantiques inspirés de Dieu. J'avouë donc qu'il n'y a rien à blâmer dans la conduite de David; & ce qui a trompé M. Jurieu qui abuse de son exemple, c'est qu'il n'a pas voulu considerer ce que David étoit alors. Car s'il avoit seulement songé que ce David, qui n'est selon lui *qu'un particulier*, en effet étoit un Roi sacré par l'ordre de Dieu, il auroit vû le denouëment manifeste de toute la difficulté, mais en même tems il auroit fallu renoncer à toute sa preuve; car on n'auroit pû nier que ce ne fût un cas tout particulier, puisque celui qu'on verroit armé pour se défendre du Roi Saül, est Roi lui-même. Et sans vouloir examiner si on ne pourroit pas soutenir qu'en effet il étoit Roi de droit, & que Saül ne régnoit que par tolerance, ou en tout cas, par precaire & comme simple usufructier, pour honorer en sa personne le titre de Roi qu'il avoit eu; quand il ne faudroit regarder dans le sacre de David qu'une simple destination à la couronne; toujours faudroit-il dire, que cette destination venoit de Dieu; que Dieu qui lui avoit donné ce droit, étoit censé lui

XXVIII.
Fondement de la conduite de David : erreur du ministre qui en fait un particulier.
1. Reg. 22.
3-5 et 10-14

1. Reg. 16.
12. 13.

avoir donné en même tems tout le pouvoir nécessaire pour le conserver. Car au reste le droit de David étoit si certain, qu'il étoit connu de Jonathas fils de Saül & de Saül même : delà vient que Jonathas demandoit pour toute grace à David, d'être le second après lui. Le peuple aussi étoit bien instruit du droit de David, comme il paroît par le discours d'Abigail. Ainsi personne ne pouvoit douter que sa défense ne fût legitime ; & Saül lui-même le reconnoissoit, puisqu'au lieu de le traiter de rebelle & de traître, il lui disoit : *Vous êtes plus juste que moi* ; & il traitoit avec lui comme d'égal à égal, en le priant de conserver sa posterité.

XXIX. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que Dieu ait voulu se servir de David pour diviser les forces de son peuple, ni que ses armes toujours fatales aux Philistins se dussent jamais tourner contre sa patrie & contre son Prince ; car premièrement, lorsqu'il assembla ces quatre cens hommes, son intention n'étoit pas de demeurer dans le royaume d'Israel, mais avec le Roi de Moab avec qui il étoit d'accord pour sa sûreté. S'il campoit & se tenoit sur ses gardes, cette précaution étoit nécessaire contre des gens sans aveu qui auroient pû l'attaquer ; & au surplus, il tenoit son pere & sa mere entre les mains du Roi de Moab, jusqu'à ce que la volonté du Seigneur se fût déclarée.

Loin donc de vouloir combattre contre son pays, il alloit chercher la sûreté de sa personne sacrée dans une terre étrangere : que s'il en sortit enfin pour se retirer dans les terres de la tribu de Juda, qui lui étoit plus favorable à cause que c'étoit la sienne, ce fut un ordre exprès de Dieu porté par le Prophete Gad qui l'y obligea. Lorsqu'il fut dans le royaume de Saül, il y fit si peu de mal à ses citoiens, qu'au contraire sur le mont Carmel, l'endroit le plus riche de tout le royaume, & au milieu des biens de

1. Reg. 23.
17. 24. 25.

Ibid. 25.
30.

Ibid. 24.
18. 26. 25.

XXIX.
Que David n'a rien entrepris contre son Prince & son pays.

Ibid. 22. 3.

Ibid. 5.

Nabal le plus puissant homme du païs, il ne toucha ni à ses biens ni à ses troupeaux: on ne trouva jamais à dire une seule de ses brebis; & au-contraire les gens de Nabal rendoient témoignages aux troupes de David, que loin de les vexer, elles leur étoient un rampart & une défense assurée. Pendant qu'on le poursuivoit à toute outrance, il fuïoit de desert en desert pour éviter la rencontre des gens de Saül, & pour assurer sa personne dont il devoit la conservation à l'état, sans jamais avoir répandu le sang d'aucun de ses citoyens, ni profité contre eux ni contre Saül d'aucun avantage: mais au-contraire il étoit toujours attentif au bien de son païs; & contre l'avis de tous les siens, il sauva la ville de Ceilan des Philistins qui l'alloient surprendre, & qui déjà en avoient pillé tous les environs: ainsi dans une si grande oppression il ne songeoit qu'à servir son Prince & son païs. Lorsqu'enfin il fut obligé de traiter avec les ennemis, ce fut seulement pour la sûreté de sa personne. Il ne fit jamais de pillage que sur les Amalécites & les autres ennemis de sa patrie. De cette sorte la nécessité où il se voïoit réduit, ne lui fit jamais rien entreprendre qui fût indigne d'un Israelite ni d'un fidele sujet: le traité qu'il fit avec l'étranger servit à la fin à sa patrie, & il incorpora au peuple de Dieu la ville de Siceleg, que les Philistins lui avoient donnée pour retraite.

Si M. Jurieu savoit ce que c'est que d'expliquer l'Ecriture, il auroit pelé toutes ces circonstances, & il se seroit bien gardé de dire ni que David fût un simple particulier, ni qu'il ait jamais rien entrepris contre la Puissance publique. Au lieu de peser en theologien & en interprete exact ces circonstances importantes, il se met à raisonner en l'air, & il nous demande pourquoi David étoit armé, si ce n'étoit pour se défendre contre son Roi: comme s'il n'eût pas eu

Ibid. 23. 1.

8. 14.

Ibid. 23. 1.

& seq.

Ibid. 28. 9.

10.

xxx.
Que le
ministre
donne à
David des
sentimen-
s im-
pies con-
tre Saül,
que David
a toujours
abhorrés.

à craindre cent particuliers, qui pour faire plaisir à Saül pouvoient l'attaquer ; ou que sans aucun dessein d'en venir avec Saül aux extrémités, il n'eût pas pû avoir en vue de faire envifager à ce Prince ce que la nécessité & le defefpoir pouvoit inspirer contre le devoir à de braves gens poulfés à bout. Mais M. Jurieu paffe plus avant, & il ne veut pas qu'on croie que David *avec des forces égales s'en feroit fui* devant Saül. Pourquoi non plutôt que d'être forcé à combattre contre fon Roi ? Mais le vaillant Jurieu ne peut comprendre qu'on fuie. Qu'il permette du moins à David de faire devant l'ennemi une belle & glorieufe retraite. Non, dit-il, il faut donner combat ; & David auroit combattu au hazard, dit nôtre miniftre, de mettre en peril la vie du Roi fon beau-pere ; car ces titres de Roi & de beau-pere ne lui font rien. Comment n'a-t-il pas fremi en écrivant ces paroles ? David rencontrant Saül à fon avantage après lui avoir fauvé la vie malgré les instances de tous les fiens, fe fentit faifi de fraïeur pour lui avoir feulemeut coupé le bord de fa robe ; & avoir mis la main, quoique d'une maniere fi innocente, fur fa perfonne sacrée ; & celui qu'on voit fi frappé d'une ombre d'irreverence envers fon Roi, ne fuirait pas un combat où on auroit pû attenter fur fa vie ? Voilà comme les miniftres enseignent à ménager le fang des Rois. Cependant M. Jurieu, comme nous verrons, fait feemblant d'avoir en horreur les attentats fur les Souverains ; & ici contraire à lui-même, il veut qu'un particulier ait droit de donner combat à fon Roi prefent, au hazard de le tuer dans la mêlée. Mais David étoit bien éloigné de ce fentiment impie, lorsqu'il difoit : *Dieu me garde de mettre la main fur mon maître l'oint du Seigneur*. Et il crioit à Saül : *Ne croiez pas les calomniateurs qui vous difent que David veut attenter fur vous. Vous le voyez de*

*Jur. Lett.
tr. 17.*

*1. Reg. 24.
6.*

*1. Reg. 23.
7.*

Ibid. 10.

vos yeux , que Dieu vous a mis entre mes mains dans la caverne . Mais j'ai dit en mon cœur : À Dieu ne plaise que s'étende la main sur l'oint du Seigneur . Que le Seigneur juge entre vous & moi , & qu'il me vange de vous comme il lui plaira ; mais que ma main ne soit pas sur vous . Il ne reconnoissoit donc autre Puissance que celle de Dieu , qui pût lui faire justice de Saül . Ce qu'il explique encore plus clairement , lorsque devenu une seconde fois maître de la vie de ce Prince , il dit à Abisai qui l'accompagnoit : *Gardez-vous bien de mettre la main sur Saül ; car qui pourra étendre sa main sur l'oint du Seigneur , & demeurer innocent ?* *Viye le Seigneur , si le Seigneur ne le frappe , ou que le jour de sa mort n'arrive , ou que venant à une bataille il n'y meure* (comme Saül mourut en effet dans une bataille contre les Philistins) *il n'a rien à craindre ; & ma main ne sera jamais sur lui . Dieu m'en garde , & ainsi me soit-il propice .* C'est en cette sorte que David a recours à Dieu comme à son unique vangeur . Encore lorsqu'il parloit de cette vengeance , c'étoit pour montrer à Saül ce que ce Prince avoit à craindre , & non pas pour lui déclarer ce que David lui souhaitoit ; puisque loin de souhaiter la mort à Saül , il la pleura si amèrement , & en fit un châtement si prompt , lorsqu'elle lui fut annoncée . Un homme qui parle & agit ainsi , est bien éloigné de vouloir lui-même combattre contre son Roi , ni attenter sur sa vie en quelque maniere que ce soit . Et en effet , s'il eût cru l'attaque legitime , ou qu'il pût avoir d'autre droit que celui de s'empêcher d'être pris , comme il faisoit en se cachant , il auroit pû aussi-bien attenter contre son Roi dans une surprise que dans un combat . Le même droit de la guerre permet également l'un & l'autre : & s'il vouloit épargner le sang de Saül ; il pouvoit du moins s'assurer de sa personne . Mais il savoit trop qu'un sujet n'a ni droit

ibid. 26.9.

*2. Reg. 1.
25. 18.*

ni force contre la personne de son Prince ; & le ministre le met en droit de le faire perir dans un combat ! Il a oublié toute l'Ecriture ; mais il a oublié tous les devoirs d'un sujet . Il ne songe plus à ce qui est dû à la majesté ni à la personne sacrée des Rois, ni à la sainte Onction qui est sur eux. Je ne m'en étonne pas : il ne se souvient même plus qu'il est François, & il nous parle avec dédain de la loi Salique, *veritable*, dit-il, *ou pretendue*, comme feroit un homme venu des Indes ou du Malabar ; tant étoit forti de son cœur ce qui est le plus avant imprimé de tout tems & dès l'origine de la Nation dans le cœur de tous les François.

L'Hist. 18.
Pa: 39, 2.

Mais pour revenir à nôtre sujet , concluons qu'il n'y a rien de plus mal allégué que l'exemple de David ; puisque bien loin qu'il fût permis de le regarder comme un simple particulier , Dieu qui l'avoit sacré Roi, vouloit qu'on le regardât comme un personnage public , dont la conservation étoit nécessaire à l'état , & qu'après tout il n'a fait que pourvoir à sa sûreté , comme il y étoit obligé ; non-seulement sans rien attenter contre son Roi ni contre son païs, mais encore sans jamais cesser de les servir au milieu d'une si cruelle oppression. Voilà ce qui est constant dans le fait. Aussi M. Jurieu , qui n'a pû trouver aucun attentat dans les actions de David , n'a de refuge qu'à des questions en l'air ; & il est réduit à rechercher, non ce qu'il a fait , car il est déjà bien constant qu'il n'a rien fait de mal contre son Prince ; mais ce qu'il auroit fait en tels & tels cas qui ne sont point arrivés. Que s'il faut enfin lui répondre sur ses imaginations, nous lui dirons en un mot, que ces grans hommes abandonnés aux mouvemens de leur foi & à la Divine providence , apprennent d'elle à chaque moment ce qu'ils avoient à faire, & y trouvoient des ressources pour se dégager des in-

conveniens où ils paroïssent inévitablement enveloppés, comme on le voit en particulier dans toute l'histoire de David : de sorte que s'inquieter de ce qu'auroient fait ces grans personages dans les cas que Dieu détournait par sa providence, c'est oser demander à Dieu ce qu'il auroit inspiré, & craindre que sa sagesse ne fût épuisée.

Enfin donc, nous avons ôté toute espérance au ministre, & il ne lui reste pour soutenir la prise d'armes de ses peres, ni autorité ni exemple. Au-contraire, tous les exemples le condamnent, & tous les Martyrs combattent contre lui.

Raisonnement de M. Jurieu en faveur des guerres civiles de Religion.

Nous n'aurions pas un moindre avantage, si nous voulions attaquer les vaines maximes que le ministre appelle à son secours, & les frivoles raisonnemens dont il les appuie. *Le droit, dit-il, de la propre conservation est un droit inalienable.* S'il est ainsi, tout particulier injustement attaqué dans sa vie par la Puissance publique, a droit de prendre les armes, & personne ne lui peut ravir ce droit. Il ne sert de rien de répondre qu'il parle d'un peuple : car sans ici raisonner sur cette chimere qu'il propose, savoir ce qu'on pourroit faire contre un tyran qui voudroit tuer tout son peuple & demeurer Roi des arbres & des maisons sans habitans, il met expressement dans le même droit une *grande partie du peuple* qui verroit sa vie injustement attaquée; & c'est-pourquoi il soutient, que les Chrétiens eussent pû armer contre leurs Princes, s'ils en eussent eu les moïens; & par la même raison, que les Protestans ont pû le faire, quoique les uns & les autres, loin d'être tout le peuple, n'en fussent que la plus petite partie. Que de-

XXXI.
Etranges
excès du
ministre
contre la
Puissance
publique.
Lett. 9. p.
167.

viendront les états, si on établit de telles maximes ? Que deviendront-ils encore un coup, si ce n'est une boucherie & un theatre perpetuel & toujours sanglant de guerres civiles ? car comme l'opinion fait le même effet dans l'esprit des hommes que la vérité, toutes les fois qu'une partie du peuple s'imaginera qu'elle a raison contre la Puissance publique, & que la punir de sa rebellion c'est s'attaquer injustement à sa vie, elle se croira en droit de prendre les armes, & soutiendra que le droit de se conserver ne lui peut être ravi. Qu'on nous montre que les Chrétiens persécutés aient jamais songé à ce prétendu droit. Et pour ne pas seulement parler du tems des persécutions & de la cause de la Religion, Antioche la troisiéme ville du monde qu'on appelloit l'œil de l'Orient, & par excellence Antioche la peuplée, se vit en peril d'être ruinée par Theodose le Grand, dont on avoit renversé les statues. On pouvoit dire qu'il n'étoit pas juste de punir toute une ville de l'attentat de quelques particuliers, qui même étoient étrangers, ni de mêler l'innocent avec le coupable ; & en effet, Saint Chrysostome met cette raison dans la bouche de Flavien Patriarche d'Antioche, qui alloit demander pardon à l'Empereur pour tout le peuple. Mais cependant on ne disoit point ; que dis-je, on ne disoit point ? il ne venoit pas seulement dans la pensée qu'il fût permis de défendre la vie contre le Prince : au-contraire on ne parloit à ce peuple que de l'obligation de réverer le magistrat : on lui disoit qu'il avoit à craindre la plus grande Puissance qui fût sur la terre, & qu'il n'avoit à invoquer que celle de Dieu qui seule étoit au-dessus. C'est ce que saint Chrysostome inculquoit sans cesse, & ce Démétrithe Chrézien fit sur ce sujet des homelies dignes par leur éloquence de l'ancienne Grece, & dignes par leur piété des tems apostoliques. Mais pourquoi

*Hom. 3. ad
pop. Anti.*

Hom. 6.

Hom. 2.

alleguer les Chrétiens instruits par la révélation céleste ? Les païens par leur simple raison naturelle ont bien vû qu'il falloit souffrir les violences des mauvais Princes , en souhaiter de meilleurs , les supporter tels qu'ils fussent , esperer un tems plus serein pendant l'orage , & comprendre que la providence qui ne veut pas la ruine du genre humain ni de la nature , ne tient pas éternellement le peuple opprimé par un mauvais gouvernement , comme elle ne bat pas l'univers d'une continuelle tempête . Les beaux jours pourront donc refaire ce que les mauvais auront gâté ; & c'est vouloir trop de mal aux choses humaines , que de joindre aux maux d'un mauvais gouvernement , un remede plus mortel que le mal même , qui est la division intestine . Par ces raisons les païens ne permettoient pas à tout le peuple ce que M. Jurieu ose permettre à la plus petite partie contre la plus grande : que dis-je ? ce qu'il ose permettre à chaque particulier. *Un tel homme* , celui qui lett. 9. diroit qu'un Souverain a droit de faire violence à la vie d'une partie de son peuple , & que des sujets n'ont pas celui de se défendre , & d'opposer la force à la violence , sera refuté par tous les hommes : car il n'y en a point qui ne croie être en droit de se conserver PAR TOUTE VOIE quand il est attaqué par une injuste violence . Voilà donc non-seulement tout le peuple ou une partie du peuple , mais encore tout particulier légitimement armé contre la Puissance publique , & en droit de se défendre contr'elle par toute voie , sans rien excépter, ni même ce qui fait le plus d'horreur à penser. M. Jurieu nous parle ici des flatteurs des Princes ; & il ne songe pas aux flatteurs des peuples. Tout flatteur, quel qu'il soit , est toujours un animal traître & odieux : mais s'il falloit comparer les flatteurs des Rois avec ceux qui vont flatter dans le cœur des peuples , ce secret principe d'indocilité & cette

Esd.

Ibid.

liberté farouche qui est la cause des revoltes , je ne
 fai lequel seroit le plus honteux . M. Jurieu a pris
 le dernier parti , & on ne peut pas plus baslement
 ni plus indignement flatter la populace , que de pro-
 diguer , je ne dis pas à tout le peuple , mais encore
 à une partie , & jusqu' aux particuliers , le droit
 d'armer contre le Prince . Mais cela suit nécessaire-
 ment du principe qu' il pose . C'est en vain , dit-il ,
 qu' on raisonne sur les droits des Souverains ; c' est une
 question où nous ne voulons point entrer , mais il faut sa-
 voir seulement que les droits de Dieu , les droits du peu-
 ple & les droits du Roi sont inséparables . Le bon sens le
 démontre , & par conséquent un Prince qui anéantit le droit
 de Dieu ou celui des peuples , par cela même anéantit ses
 propres droits . De cette sorte il n' est donc plus Roi :
 on ne lui doit plus de sujettion ; car , poursuit le sé-
 ditieux ministre : On ne doit rien à celui qui ne rend
 rien à personne , ni à Dieu ni aux hommes . On ne peut
 pas pousser plus loin la temerité , & c' est à la face
 de tout l' univers renouveler la doctrine tant détestée
 de Jean Vviclef & de Jean Hus , qui disent qu' on
 n' a plus de sujets dès qu' on cesse soi-même d' être
 sujet à Dieu . Voilà comme le ministre ne veut pas
 entrer dans cette question du droit des Rois , pendant
 qu' il décide si hardiment contre ces droits sacrés .
 Un reste de conscience le retenoit , & il n' osoit en-
 trer dans une matiere où il se sentoit des opinions
 si outrées : mais à la fin il est entraîné par l' esprit
 qui le possède , & il décide contre les Rois tout ce
 qu' on peut avancer de plus outrageant : car il conclut
 hardiment de son principe , que les Chrétiens sujets
 de l' Empire Romain pouvoient résister par les armes
 à Diocletien ; puisque , dit-il , si leurs Empereurs POUR
 TOUTE AUTRE CAUSE que pour celle de Religion
 les eussent opprimés de la même maniere , ils eussent été en
 droit de se défendre . Pelez ces mots , pour toute autre

cause: ce n'est pas seulement la cause de la Religion & de la conscience qui arme les sujets contre les Princes, c'est encore *toute autre cause*: & qu'est-ce qui n'est pas compris dans des expressions aussi générales? Voilà l'esprit du ministre, & bien que rougissant de ses excès il ait tâché d'apporter ailleurs de foibles temperamens à ses seditieuses maximes, son principe subsiste toujours; mais par malheur pour sa cause: ces Chrétiens si opprimés sous Diocletien, loin de songer à cette défense qu'on leur veut rendre légitime, ont démenti toutes les raisons dont on l'autorise, non-seulement par leurs discours, mais encore par leur patience; & on peut dire qu'ils n'ont pas moins scellé de leur sang les droits sacrés de l'autorité légitime sur lesquels Dieu a établi le repos du genre humain, que la foi & l'Evangile.

Et il ne faut pas s'imaginer que le ministre en veuille seulement aux Rois. Car son principe n'attaque pas moins toute autre Puissance publique, souveraine ou subordonnée, quelque nom qu'elle ait, & en quelque forme qu'elle s'exerce; puisque ce qui est permis contre les Rois, le sera par conséquent contre un Senat, contre tout le corps des Magistrats, contre des Etats, contre un Parlement, lorsqu'on y fera des loix qui seront ou qu'on croira être contraires à la Religion & à la sûreté des sujets. Si on ne peut réunir tout le peuple contre cette assemblée ou contre ce corps, ce sera assez de soulever une Ville ou une Province qui soutiendra, non plus que le Roi, mais que les Juges, les Magistrats, les Pairs, si l'on veut, & même les Députés, supposé qu'elle en ait eu dans cette assemblée, en consentant à des loix iniques, ont excédé le pouvoir que le peuple leur avoit donné; ou en tout cas qu'ils en sont déchus lorsqu'ils ont manqué de rendre à Dieu & au peuple ce qu'ils lui devoient. Voilà jusqu'où M. Jurieu

XXXII.
Toutes les
formes de
gouver-
nement,
& toutes
les assem-
blées lé-
gitimes
égale-
ment at-
taquées
par le
ministre.

poussé les choses par ses séditieux raisonnemens. Il renverse toutes les Puissances, & autant celles qu'il défend que celles qu'il attaque. Ce principe de rébellion qui est caché dans le cœur des peuples, ne peut être déraciné qu'en ôtant jusques dans le fond, du moins aux particuliers, en quelque nombre qu'ils soient, toute opinion qu'il puisse leur rester de la force, ni autre chose que les prières & la patience contre la Puissance publique.

XXXIIL.
Etat de la
question
impertin-
nement
posée, &
l'autorité
de Gro-
tius vai-
nement
alleguée.

Au reste, nôtre ministre se tourmente en vain, à prouver que le Prince n'a pas le droit d'opprimer les peuples ni la Religion. Car qui jamais a imaginé qu'un tel droit pût se trouver parmi les hommes, ni qu'il y eût un droit de renverser le droit même, c'est-à-dire, une raison pour agir contre la raison ? puisque le droit n'est autre chose que la raison même, & la raison la plus certaine, puisque c'est la raison reconnue par le consentement des hommes. Ainsi, quand le ministre veut prouver qu'on n'a pas le droit de mal faire, parceque le peuple d'où vient tout le droit n'a pas celui-là, & ne peut donner ce qu'il n'a pas, il parleroit plus juste & plus à fond, s'il disoit qu'il ne peut donner ce qui n'est pas. L'état donc de la question est de savoir, non pas si le Prince a droit de faire mal, ce que personne n'a jamais rêvé ; mais en cas qu'il le fit & qu'il s'éloignât de la raison, si la raison permet aux particuliers de prendre les armes contre lui ; & s'il n'est pas plus utile au genre humain qu'il ne reste aux particuliers aucun droit contre la Puissance publique. Le ministre qui soutient le contraire, a beau alleguer pour toute autorité un endroit de Grotius, où il permet dans un Etat à la partie affligée de se défendre contre le Prince & contre le tout, & n'excepte je ne sai pourquoi, de cette défense, que la cause de la Religion. *Je n'ose presque*, dit cet auteur, (il parle

en tremblant & n'est pas ferme en cet endroit comme dans les autres) *je n'ose*, dit-il, *presque condamner les particuliers ou la plus petite partie du peuple qui aura usé de cette défense dans une extrême nécessité, sans perdre les égards qu'on doit avoir pour le public.* M. Jurieu a pris de lui les exemples de David & des Machabées dont nous lui avons démontré l'inutilité. Après qu'on lui a ôté les preuves que Grotius lui avoit fournies, on lui laisse à examiner à lui-même, si le nom de cet auteur lui suffit pour appuyer son sentiment, pendant que l'autorité & les exemples de l'Eglise primitive ne lui suffisoient pas. Pour moi, je soufais sans hésiter, que c'est une contradiction & une illusion manifeste, que d'armer avec Grotius les particuliers contre le public, & de leur imposer en même-temps la condition d'y avoir égard; car c'est brouiller toutes les idées, & vouloir allier les deux contraires: le vrai égard pour le public, c'est que tout particulier lui doit sacrifier sa propre vie. Ainsi, sans nous arrêter au sentiment ni à la timidité d'un auteur, habile d'ailleurs & bien intentionné, mais qui n'ose en cette occasion suivre ses propres principes, nous concluons que le seul principe qui puisse fonder la stabilité des Etats, c'est que tout particulier, au hazard de sa propre vie, doit respecter l'exercice de la Puissance legitime & la forme des jugemens publics; ou, pour parler plus clairement, qu'aucun particulier ou aucun sujet, ni par conséquent quelque partie du peuple que ce soit, puisque cette partie du peuple ne peut être à l'égard du Prince & de l'autorité souveraine qu'un amas de particuliers & de sujets, n'a droit de défense contre la Puissance legitime, & que poser un autre principe, c'est avec M. Jurieu ébranler le fondement des Etats & se déclarer ennemi de la tranquillité publique.

J'ai achevé ma démonstration, & la Réforme est

Dr. Jurie
belli & pa-
cis lib. 1.
64. n. 7.

XXXIV.
Qu'on a'a

rien eu à répondre aux nouvelles preuves des assassinats autorisés dans la Réforme. *Var. liv. 10. 54. 55.*

convaincue d'avoir eu dès son origine un esprit contraire à l'esprit du Christianisme & à celui du martyre : à quoi on peut ajouter les assassinats concertés visiblement dans le parti, tel qu'a été celui de François Duc de Guise. M. Jurieu voudroit faire entendre que ce sont ici des choses rebattues qu'il ne faudroit plus retoucher : ce qui seroit peut-être véritable si l'histoire des Variations ne les avoit pas établies par des preuves incontestables qui n'avoient jamais été assez relevées. Elles n'étoient pourtant pas fort cachées, puisqu'on les a prises dans Beze, dans les autres auteurs du parti, & dans une déclaration signée de Beze & de l'Amiral, & envoyée à la Reine. Voici donc les faits avoués par la Réforme : qu'on y parloit publiquement dans les prêches mêmes du Duc de Guise, comme d'un ennemi dont il étoit à souhaiter que la Réforme fût bien-tôt défaitte ; qu'aussi Poltrot ne se cacha pas du dessein qu'il avoit conçu de l'assassiner à quelque prix que ce fût, & qu'il en parloit hautement comme d'une chose certainement approuvée ; que ce scelerat n'étoit pas le seul dans l'armée qui s'expliquât d'un tel dessein, mais que d'autres en parloient de même au vû & au sù des Generaux & des ministres, tant il passoit pour constant qu'on approuvoit cet attentat, qu'en effet, loin de reprendre Poltrot ou les autres dont on connoissoit les mauvais desseins, les ministres les laissoient agir, & continuoient leurs prêches scandaleux contre le Duc ; que l'Amiral demeure d'accord qu'il a sù tout le complot ; qu'il n'en a point détourné l'auteur ; qu'il a même approuvé ce noir dessein dans le tems & les circonstances où il fut exécuté ; qu'il a donné de l'argent à l'assassin pour l'aider dans son entreprise & faciliter sa fuite ; que lui & les autres chefs du parti l'encourageoient par des réponses adroites, qui sous pretexte de refus portoient

*Var. ibid.
D'Aus. T.
11. liv. 3.
ch. 17. p.
176.*

dans son cœur une secrète & puissante instigation à consommer l'entreprise, comme d'Aubigné témoin oculaire & irréprochable d'ailleurs le raconte dans son histoire, qu'on lui parloit en effet de vocation extraordinaire pour lui laisser croire que l'instinct qui le poussoit à ce noir assassinat étoit de ce rang ; que Beze nous le représente comme un homme poussé de Dieu par un secret mouvement dans le moment qu'il fit le coup ; & que lorsqu'il fut accompli, la joie en éclata julques dans les temples avec des actions de graces & un ravissement si universel, qu'on voïoit bien que chacun, loin de détester l'action à quoi personne ne pensa, s'en fût plutôt fait honneur. Voilà les faits établis dans l'histoire des Variations par des preuves si concluantes, que le ministre n'a pas seulement osé les combattre. Qui ne voit donc quel esprit c'étoit que l'esprit du Christianisme réformé ? Et que voit-on de semblable dans toute l'histoire du vrai & ancien Christianisme ? On n'y voit pas aussi des pré-^{Var. liv. 10. 51.}dictions comme celles d'Anne du Bourg, ce martyr tant vanté dans la Réforme, ni cette nouvelle maniere d'accomplir les propheties par des meurtres bien concertés. Tous ces faits soutenus par des preuves invincibles dans l'histoire des Variations, sont demeurés, & quoi-qu'on en dise, demeureront sans replique ; ou les repliques, je le dis sans crainte, acheveront la conviction. On en pourroit dire autant de l'assassinat commis hautement par les ministres Puritains en la personne du Cardinal Beton, sans même se trop soucier de le déguiler. L'histoire en est trop connue pour être ici répétée. Quelle espece de Réformateurs & de martyrs a produit ce nouvel Evangile ? Mais la haine, le dépit, le desespoir & tout ce qu'il y a plus outré dans les passions humaines, jusqu'à la rage que les auteurs du parti & M. Jurieu lui-même nous font voir dans le cœur

des Réformés , ne pouvoient pas produire d'autres fruits.

Ceux de nos freres errans qui sont de meilleure foi dans le parti , & se sentent le cœur éloigné de ces noirceurs , ne doivent pas croire que j'aie dessein de les leur imputer . A Dieu ne plaise : le poison même ne nuit pas toujours également à ceux qui l'avalent . Il en est de même de l'esprit d'un parti ; & je connois beaucoup de nos Pretendus Réformés très-éloignés des sentimens que je viens de représenter . S'ils veulent conclure de-là que ce ne soit pas là l'esprit de la secte , c'est à eux à examiner ce qu'ils auront à répondre aux preuves que je produis . Que s'ils n'ont rien à y répondre non plus que M. Jurieu ; qu'ils rendent grâces à Dieu de les avoir préservés de toutes les suites des maximes du parti ; & poussant encore plus loin leur reconnoissance , qu'ils se desabusent enfin d'une Religion où sous le nom de Réforme on a établi de tels principes & nourri de tels monstres .

XXXV.
Comment
on peut
accorder
ces excès
avec des
sentimens
de
Religion :
exemple
des Donatistes .

On demandera peut-être comment il peut arriver qu'on accorde ces noirs sentimens avec l'opinion qu'on a d'être Réformé , & même d'être martyr . Mais il faut montrer une fois à ceux qui n'entendent pas ce mystère d'iniquité & ces profondeurs de Satan ; il faut , dis-je , leur montrer par un exemple terrible ce que peut sur des esprits entêtés la Réformation prise de travers . Les Donatistes s'étoient imaginés qu'ils venoient rendre à l'Eglise sa première pureté ; & cette prévention aveugle leur inspira tant d'orgueil , tant de haine contre l'Eglise , tant de fureur contre ses ministres , qu'on n'en peut lire les effets sans étonnement . Mais ce que je veux remarquer , c'est l'excès où ils s'emportèrent , lorsque reprimés par les loix des Empereurs orthodoxes , ils mitent tout l'avantage de leur Religion en ce qu'elle

étoit persécutée ; & entreprirent de donner aux Catholiques le caractère de persécuteurs . Car ils n'oublièrent rien pour forcer les Empereurs à ajouter la peine de mort à la privation des assemblées & du culte , & aux châtimens modérés dont on se servoit pour tâcher de les ramener . Leur fureur , dit saint Augustin , long-tems déchargée contre les Catholiques , se tourna enfin contre eux-mêmes ; ils se donnoient la mort qu'on leur refusoit , tantôt en se précipitant du haut des rochers , tantôt en mettant le feu dans les lieux où ils s'étoient renfermés . C'est ce que fit un Evêque nommé Gaudence , & après que la charité des Catholiques l'eut empêché de périr avec une partie de son peuple dans une entreprise si pleine de fureur , il fit un livre pour la soutenir . Ce que ce livre nous découvre , c'est que dans l'esprit de la secte un aveugle desir de se donner de la gloire par une constance outrée , & à la foi de charger l'Eglise de la haine de tant de morts désespérées , comme si on y eût été forcé par ses mauvais traitemens . Voilà qui est incroyable , mais certain . On peut voir dans cet exemple les funestes & secrets ressorts que remuent dans le cœur humain , une fausse gloire , un faux esprit de Réforme , une fausse Religion , un entêtement de parti , & les aveugles passions qui l'accompagnent : & Dieu en lâchant la bride aux fureurs des hommes , permet quelque fois de tels excès pour faire sentir à ceux qui s'y abandonnent le triste état où ils sont : & ensemble faire éclater combien immense est la différence du courage forcené que la rage inspire , d'avec la constance véritable toujours réglée , toujours douce , toujours paisible & soumise aux ordres publics , telle qu'a été celle des martyrs .

*Aug. Epist.
nov. edit.
173. 185.
204. ad
Donat. post
collat. c. 17.*

*Retr. 2. 59.
lib. 1. in
Gaud. 1.
19. & seq.*

De la souveraineté du peuple : principe de la politique de M. Jurieu : profanation de l'Ecriture pour l'établir.

XXXVI.

Dessin
du mini-
stre de
prouver
par l'E-
criture la
souverai-
neté de
tous les
peuples
du monde.

LA politique de M. Jurieu , à la traiter par raisonnement , nous engageroit à de trop longs & de trop vagues discours ; ainsi sans vouloir entrer dans cette matiere , & encore moins dans la discussion de tous les gouvernemens qui sont infinis, j'entreprends seulement d'examiner le prodigieux abus que ce ministre fait de l'Ecriture, quand il s'en sert pour faire dominer par-tout une espece d'état populaire qu'il régle à sa mode.

Il traite cette matiere dans ses Lettres XVI. XVII. & XVIII. & après avoir consumé le tems à plusieurs raisonnemens & distinctions inutiles , il vient enfin à s'en rapporter à l'histoire sainte , non-seulement comme à la règle la plus certaine , mais encore comme à la seule qu'on puisse suivre ; *puisque'il n'y a*, dit-il, *que les autorités divines qui puissent faire quelque impression sur les esprits*. C'est aussi par-là qu'il se vante de pouvoir montrer qu'en toutes sortes de gouvernemens le peuple est le principal souverain , ou plutôt le seul souverain en dernier ressort ; puisque la souveraineté y demeure toujours, non-seulement comme dans sa source , mais encore comme dans le premier & principal sujet où elle reside . Voici par où le ministre commence sa preuve.

Let. 17. p.
133. 134.

XXXVII.

Erreur de
M. Jurieu
sur les
premiers
tems du
peuple
Hebreu.

Let. 17. p.
131.

Dieu, dit-il, *s'étoit fait Roi comme immediat du peuple Hebreu* : & cette nation durant environ trois cens ans n'a eu aucun Souverain sur terre , ni Roi , ni Juge souverain , ni Gouverneur. Il n'y a rien de tel que de trancher net ; & cela donne un air de savant qui éblouit un lecteur . Mais je demande à M. Jurieu , que veulent donc dire ces paroles de tout le peuple à Josué : *Nous vous obéirons en toutes choses comme nous avons*

obéis à Moïse : qui ne vous obéira pas, mourra : ce qui prouve la suprême autorité, non-seulement en la personne de Moïse, mais encore en celle de Josué. Est-ce-là ce qu'on appelle n'avoir aucun Juge ni Magistrat souverain ? Les autres Juges que Dieu suscitoit de tems en tems n'eurent pas une moindre autorité, & il n'y avoit point d'appel de leurs jugemens. Ceux qui ne défererent pas à Gedeon, furent punis d'une mort cruelle. Samuel ne jugea pas seulement le peuple avec une autorité que personne ne contredisoit ; mais il donna encore la même autorité à ses enfans : & la Loi même défendoit sous peine de mort, de desobéir au Juge qui seroit établi. C'est donc une erreur grossière, de vouloir nous dire que le peuple de Dieu n'eut ni Juge souverain ni Gouverneur durant trois cens ans. Il est vrai qu'il n'y avoit point de succession réglée : Dieu pourvoioit au gouvernement selon les besoins ; & encore qu'il soit écrit qu'en un certain tems, & avant qu'il y eut des Rois, chacun faisoit comme il vouloit, il en est bien dit autant du tems de Moïse ; & cela doit être entendu avec les restrictions, qu'il n'est pas ici question d'examiner.

Cet état du peuple de Dieu sous les Juges est plus important qu'on ne pense ; & si M. Jurieu y avoit pris garde, il n'auroit pas attribué au peuple l'établissement de la roïauté au tems de Samuel & de Saül. Quand, dit-il, le peuple voulut avoir un Roi, Dieu lui en donna un. Il fit ce qu'il put pour l'en détourner ; le peuple persévera, & Dieu ceda. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que l'autorité des Rois dépend des peuples, & que les peuples sont naturellement maîtres de leur gouvernement pour lui donner telle forme que bon leur semble ? Je le veux bien, lorsqu'on imaginera un peuple dans l'anarchie ; mais le peuple Hebreu en étoit bien loin, puisqu'il avoit en Samuel un magistrat

Vol. IV.

S

Jud. 2. 25.

1. Rex. 7.
15. 6. 1.

Deut. 17.
12.

Jud. 17. 6.
12. Et.
Deut. 12.
1.

XXXVIII.
Autre er-
reur du
ministre,
qui pré-
tend que
le peuple
fit Saül
son pre-
mier Roi,
& étoit
en droit
de le fai-
re.
Lett. 17.

- souverain ; & c'est à M. Jurieu une erreur extrême & d'une extrême consequence , que de vouloir rendre le peuple, maître de son sort en cet état. Aussi , loin d'entreprendre de le faire un Roi ou de changer par eux-mêmes la forme de ce gouvernement ,
1. *Reg.* 8. 5. ils s'adressent à Samuel en lui disant : *Vous êtes âgé , & vos enfans ne marchent pas dans vos voies : établissez-nous un Roi qui nous juge , comme en ont les autres nations*. Ils en usèrent d'une autre manière envers
- Jud. 11. 6. Jephthé. *Venez , lui dirent-ils , & soyez notre Prince* , parce qu'alors la judicature , pour ainsi parler , étoit vacante , & le peuple pouvoit disposer de sa liberté : mais ils ne le sentoient pas en cet état sous Samuel ; & c'est aussi à lui qu'ils s'adressent , pour changer le gouvernement. Le même peuple avoit dit
1. *Jud.* 8. n. autrefois à Gedeon : *Dominez sur nous vous & votre fils* ; où s'ils semblent vouloir disposer du gouvernement sous un Prince déjà établi , il faut remarquer que c'étoit en sa faveur , puisque loin de lui ôter son autorité , ils ne vouloient que l'augmenter & la rendre hereditaire dans sa famille . Et néanmoins ce n'étoit ici qu'une simple proposition de la part du peuple à Gedeon même ; & pour avoir son effet , on peut dire qu'il y falloit non seulement l'acceptation , mais encore l'autorisation de ce Prince : à plus forte raison la falloit-il pour ôter au Prince même son autorité ; c'est pourquoi le peuple eut raison de s'adresser à Samuel en lui disant : *Etablissez-nous un Roi ; & Dieu même reconnut le droit de Samuel , lorsqu'il*
1. *Reg.* 12. lui dit : *Ecoute la voix de ce peuple , & établis un Roi sur eux* ; & un peu après , Samuel parla en cette sorte
1. *Jud.* 10. au peuple qui lui demandoit un Roi : c'étoit donc toujours à lui qu'on le demandoit. Que si Samuel consulte Dieu sur ce qu'il avoit à faire , il le fait comme chargé du gouvernement , & à la même manière
1. *Jud.* 10. 1. *Sam.* 12. que les Rois l'ont fait en cent rencontres. Ce fut

lui qui sacra le nouveau Roi : ce fut lui qui fit faire au peuple tout ce qu'il falloit ; qui fit venir les tribus & les familles les unes après les autres ; qui leur appliqua le sort que Dieu avoit choisi comme le moïen de déclarer sa volonté sur celui qu'il destinoit à la roïauté : & tout cela , comme il le déclare , en execution de la demande qu'ils lui avoient faite : *Donnez-nous un Roi*. M. Jurieu brouille encore ^{Jur. Ibid.} ici à son ordinaire : *Le sort*, dit-il, *est une espece d'élection libre ; car encore que la volonté ne concoure pas librement au choix du sujet sur lequel le choix tombe , elle concourt librement à laisser faire le choix au sort , & à confirmer ce que le sort a fait : fausse subtilité que le texte sacré dément , puisque le sort n'est pas ici choisi par le peuple , mais commandé par Samuel . Aussi , lors que le sort se fut déclaré & que Saül eut paru , Samuel ne dit pas au peuple , Voici celui que vous avez choisi : mais il leur dit ; Voici celui que* ^{1. Reg. 1.} *le Seigneur a choisi ; par où aussi s'en va en fumée* ^{24.} *l'imagination du ministre , qui nous voudroit faire accroire que Dieu avoit laissé au peuple la liberté ou l'autorité de confirmer ce que le sort avoit fait : au lieu que sans demander sa confirmation ni son suffrage , Samuel leur dit décisivement , comme on vient d'entendre , Voilà le Roi que le Seigneur vous a donné.* ^{Ibid. 16.} Ce fut encore Samuel qui déclara à tout le peuple la loi de la roïauté , & la fit rediger par écrit , & la mit devant le Seigneur . Le peuple en tout cela ne fait qu'obéir aux ordres qui lui sont portés en cette occasion , comme dans toutes les autres , par son magistrat légitime ; & l'obéissance est si peu remise à la discretion du peuple , qu'au-contraire il est écrit en terme formels , qu'il n'y eut que les enfans de Belial qui mépris-^{Ibid. 27.} serent Saül ; c'est-à-dire , qu'on ne pouvoit résister que par un esprit de revolte .

Il faut donc déjà raïer ce grand exemple par lequel ^{XXXIX.}

Suite des

erreurs du
ministère,
second
ex-
emple
qui est ce-
lui de Da-
vid & d'
Isboset.
Lett. 18. p.
132.

M. Jurieu a voulu montrer indéfiniment que le peuple fait les Rois, & qu'il est en son pouvoir de changer la forme du gouvernement : tout le contraire paroît. Mais le ministre qui, comme on voit, réus-
sit si mal dans l'exemple du premier Roi qui étoit Saül, ne raisonne pas mieux sur le second qui fut David.
Dieu, dit-il, avoit fait oindre David pour Roi par Samuel ; cependant il ne voulut point violer le droit du peuple pour l'élection d'un Roi, & non obstant ce choix que Dieu avoit fait, David eut besoin d'être choisi par le peuple. Voici un étrange theologien qui veut toujours qu'un homme que Dieu fait Roi, ait encore besoin du peuple pour avoir ce titre ; la preuve en est pitoïable : C'est pourquoi, dit-il, David monta en Hebron, & ceux de Juda vinrent & oignirent la David pour Roi sur la maison de Juda. Mais qui lui a dit que ce n'est pas là une installation & une reconnaissance d'un Roi déjà établi, ou tout au moins déjà désigné de Dieu avec un droit certain à la succession ? puis-
que, comme nous l'avons vu, tout le peuple, & Saül lui même, aussi-bien que Jonathas son fils aîné, l'avoient reconnu ; & David se porta tellement pour Roi incontinent après la mort de Saül, que comme
Roi il vangea son prédécesseur, & récompensa ceux de Jabès Galaad. Il paroît même que tout Israël l'au-
roit reconnu sans Abner general des armées sous Saül, qui fit regner Isboset fils de ce prince sur les dix tribus.

Le ministre veut qu'on croie qu'Isboset fût Roi legirime, parce que les dix tribus lui avoient donné la puissance souveraine, & que les peuples sont les maîtres de leur souveraineté, & la donnent à qui bon leur semble. Quoi ! contre l'ordre exprès de Dieu qui avoit donné à David tout le royaume de Saül ? C'en est trop, & le ministre s'oublie tout-à-fait : mais voyons encore quelle fut la suite de ce choix de Dieu. Lors

qu'Abner voulut établir le règne de David sur les dix tribus, il lui fait parler en cette sorte : *A qui est la terre, si ce n'est à vous ? Entendez-vous avec moi, & je vous ramènerai tout Israël, comme on ramène le troupeau à son pasteur & des sujets à leur Roi. Mais que dit-il encore aux principaux d'Israël qui reconnoissoient Isbofet ? Hier & avant-hier vous cherchez David afin qu'il régnât sur vous.* Il y avoit sept ans qu'Isbofet régnoit, & on voit jusqu'aux derniers jours dans les dix tribus qui le reconnoissent, un perpetuel esprit de retour à David comme à leur Roi, & à un Roi que Dieu leur avoit donné, ainsi qu'Abner venoit de le repeter; ce qui fait voir qu'ils ne demeuroient sous Isbofet que par force, à cause d'Abner & des troupes qu'il commandoit. Aussi dès la première proposition, tout Israël, & Benjamin même qui étoit de la tribu d'Isbofet, consentirent à se soumettre à David comme à leur Roi legitime, & Abner lui dit : *J'amènerai tout Israël au Roi mon Seigneur.* On fait la suite de l'histoire, & comme les deux Capitaines qui commandoient la garde d'Isbofet, en apportèrent la tête à David : on fait aussi que David leur rendit le salaire qu'ils méritoient, comme il avoit fait à l'Amalecite qui s'étoit vanté d'avoir tué Saül; car il les fit mourir sans misericorde, comme il avoit fait celui-ci; mais le discours qu'il tint à l'un & aux autres fut bien différent, puisqu'il dit à l'Amalecite qui se vantoit d'avoir tué Saül : *Comment n'as-tu pas craint de mettre la main sur l'Oint du Seigneur pour le tuer ? Son sang sera sur ta tête, parce que tu as osé dire, j'ai tué l'Oint du Seigneur.* Parla-t-il de la même manière aux deux Capitaines qui se vantoient d'avoir fait un semblable traitement à Isbofet ? Point du tout. *Viye le Seigneur, leur dit-il, j'ai fait tuer celui qui pensoit m'apporter une agréable nouvelle en me disant, Saül est mort de ma main : combien*

plutôt punirai-je deux scelerats qui ont tué sur son lit un homme innocent ? Il n'oublie rien , comme on voit , pour exagérer leur crime . Mais reproche-t-il à ces traîtres , comme il a fait à l'Amalecite , qu'ils avoient attenté sur l'Oint du Seigneur ? leur dit-il du moins qu'ils ont fait mourir leur legitime seigneur ? Rien moins que cela . Il reproche à l'Amalecite d'avoir versé le sang d'un Roi ; & à ceux-ci d'avoir répandu celui d'un homme innocent à leur égard ; qu'ils avoient tué dans son lit sans qu'il fit de mal à personne , & qui même , à le prendre de plus haut , ne s'étoit mis sur le trône qu'à la persuasion d'Abner avec une prétention vrai-semblable , & comme nous parlons , avec un titre coloré , puisqu'il étoit fils de Saül . M. Jurieu ne voit rien de tout cela ; & au-lieu qu'il faut tout peser dans un livre aussi précis & aussi profond , pour ne pas dire aussi divin que l'Ecriture , il marche toujours devant lui entêté de sa puissance du peuple , dont à quelque prix que ce soit il veut trouver des exemples , & croit encore

Jur. ibid. avoir tout gagné quand il nous demande , si l'Ecriture traite le fils de Saül de Roi illegitime ou les dix tribus de rebelles , pour s'être soumises à son Empire : comme si nous ne pouvions pas lui demander à notre tour , si l'Ecriture traite de rebelles les mêmes tribus , lorsqu'elles se soumirent à David ? Pouvoient-elles abandonner Isboset , si c'étoit un Roi fils de Roi & heritier legitime de son pere , élu selon le droit de toutes les couronnes successives , comme parle M. Jurieu ?

Ibid. mais David est-il traité d'usurpateur pour avoir dépossédé un Roi si legitiment établi ? Car assurément un Roi legitime ne peut être abandonné sans felonnie , & David n'auroit pû le dépouiller sans être usurpateur . Il le seroit donc , selon le ministre , en recevant Abner & les dix tribus sous son obéissance , pendant qu'Isboset leur Roi legitime vivoit encore .

Or bien certainement ni les dix tribus ne furent infidèles en se soumettant à David ; ni David sacré Roi par ordre de Dieu, n'a été usurpateur ni tyran. Qui ne voit donc qu'il faut dire nécessairement que David étoit le Roi légitime de tout Israël, & qu'on n'avoit pu reconnoître Isboset que par attentat ou par erreur ?

Je ne fai plus ce qu'on peut penser de ce ministre après de tels égaremens : mais voici un troisième ^{XI.} exemple qui met le comble à ses erreurs. Le rebelle ^{Troisième exem-} Absalon étoit défait & tué : mais David n'osoit se ^{ple du} fier à un peuple ingrat où la crainte d'être puni ^{ministre :} de son infidélité pouvoit encore entretenir l'esprit de ^{celui} revolte. En effet, les rebelles effraîés, au lieu de ^{d'Absa-} venir demander pardon au Roi, & se ranger comme ^{lon, &} ils devoient sous les étendards, s'étoient retirés dans ^{augmen-} leurs maisons avec un air de mécontentement : quel- ^{tation} ques-uns parloient pour David, mais trop foiblement ^{d'abfur-} encore ; & le mouvement fut si grand qu'un peu ^{dités.} après Seba fils de Bochri souleva le peuple, de ma- ^{2. Reg. 20.} nière que si on ne se fût dépêché de l'accabler, cette ^{9.} dernière revolte eût été plus dangereuse que celle d'Absalon. Avant donc que de retourner à Jerusalem, David voulut reconnoître la disposition du peuple, & faisoit parler aux uns & aux autres pour les rappeler à leur devoir. Il n'en faut pas davantage pour faire dire au ministre, que *David ne voulut remonter* ^{Jur. Lett.} *sur le trône que par la même autorité par laquelle il y* ^{27. pag.} *étoit premièrement monté, c'est-à-dire, par celle du* ^{131.} *peuple. Mais quoi ! David n'étoit-il pas demeuré Roi malgré la rebellion, & Absalon n'étoit-il pas un usurpateur ? Oui, dit M. Jurieu, c'étoit un infame usurpateur, & le peuple étoit rebelle. Qu'attendoit donc David selon ce ministre ? Avoit-il besoin de l'autorité d'un peuple rebelle pour se remettre sur son trône & rentrer dans son palais ? Non sans doute, & il est*

ibid.

visible que s'il différoit, c'étoit pour mieux assurer les choses avant que de se remettre entièrement entre les mains des rebelles. Mais cette raison est trop naturelle pour notre ministre. *David*, dit-il, *aimoit mieux avouer par cette conduite, que les peuples sont maîtres de leurs couronnes; & qu'ils les ôtent & qu'ils les donnent à qui ils veulent.* Quoi! même des peuples rebelles ont tant de pouvoir & sous un Roi légitime? Et dans un attentat aussi étrange que celui d'un fils contre un pere, il falloit encore adorer le droit du peuple? N'eût-ce pas été flatter la rebellion au lieu de l'éteindre, & soulever un peuple qu'il falloit abattre? Le ministre ne rougit pas d'un tel excès. Il en est averti par ses confreres: mais au lieu de s'en corriger il y persiste: c'est que le peuple a le droit, dit-il; & quoi qu'il en ait abusé, en sorte que ce qu'il a fait soit un attentat manifeste, que par-conséquent le rend punissable, & rend du moins ce qu'il a entrepris de nul effet, il faut respecter cet attentat; un Prince chassé, mais à la fin victorieux n'osera user de son droit qu'avec le consentement & l'autorité des rebelles, & au lieu de les punir, il faudra encore qu'il leur demande pardon de sa victoire. Voilà, mes Freres, les maximes qu'on vous prêche; voilà comme on traite l'Ecriture-Sainte. Où en sommes-nous si on écoute de tels songes?

Lettre. 21.
p. 167.

XLI.
Quatrième exem-
ple, celui
d'Ado-
nias.
Lettre. 22.
p. 140.

Je trouve un quatrième exemple dans la Lettre XVIIII. *La couronne*, dit le ministre, *appartenoit à Adonias plutôt qu'à Salomon, il étoit l'aîné: cependant le peuple la transporta d'Adonias à Salomon.* S'il vouloit bien une seule fois considerer les endroits qu'il cite, il nous sauvroit la peine de le refuter. Encore lui pardonnerois-je s'il y avoit un seul mot du peuple dans tout le recit de cette affaire; mais quoi-que l'histoire sainte la raconte dans tout le détail, on y voit au-contreaire que Bethsabée dit à David: *O mon*

3. R. 2. 1.
20.

Seigneur & mon Roi, toute la maison d'Israël attend que vous déclariez qui doit être assis après vous dans votre trône; on voit donc, loin de décider, que le peuple étoit en attente de la volonté du Roi. Le Roi en même-tems donne les ordres & fait sacrer Salomon: Qu'on le mette, dit-il, dans mon trône & qu'on me l'amene, & je lui commanderai de régner. A l'instant tout le parti d'Adonias fût dissipé: & Abiathar lui vint dire: Le Roi David notre souverain seigneur a établi Salomon Roi. Dès qu'on vit qu'Adonias vouloit régner, le prophète Nathan vint dire à David: Le Roi mon seigneur a-t-il ordonné qu'Adonias régnerait après lui? Et encore: Cet ordre est-il venu du Roi mon seigneur? & que n'a-t-il déclaré sa volonté à son serviteur? On ne songeoit pas seulement que le peuple eût à se mêler dans cette affaire, & l'on n'en fait nulle mention.

Le cinquième & dernier exemple est celui des Machabées. Qui, dit-on, a trouvé à redire à ce que firent les Juifs après avoir secoué le joug des Rois de Syrie? Pourquoi, au lieu de donner la couronne aux Machabées, ne la rendirent-ils pas à la famille de David? La réponse n'est pas difficile. Il y avoit quatre cens ans & plus, non-seulement que le sceptre étoit sorti de la famille de David, mais encore que son trône étoit renversé, & le royaume assujetti à un autre peuple. Les Rois d'Assyrie, les Rois de Perse, les Rois de Syrie en avoient prescrit la possession contre la famille de David qui avoit cessé de prétendre à la royauté depuis le tems de Sedecias, & on n'espéroit plus le rétablissement du royaume dans la maison de David qu'au tems du Messie. Ainsi le peuple affranchi avec le consentement des Rois de Syrie ses derniers maîtres, pouvoit, sans avoir égard au droit prescrit & abandonné de la maison de David, donner l'empire à celle des Asmonéens qui avoit déjà

XLII.
Cinquième & dernier exemple: celui des Asmonéens ou Machabées.
Lettre. 17.
132.

le souverain sacerdote. Que si on venoit à dire , quoique sans aucune apparence , qu'il n'y a point de prescription contre les familles roïales , ni en particulier contre celle de David à cause des promesses de Dieu ; il s'ensuivroit de-là que les Romains auroient été des usurpateurs , & que lorsque JESUS-CHRIST à dit , *Rendez à Cesar ce qui est à Cesar* , il auroit jugé pour l'usurpateur contre sa propre famille & contre lui-même , puisqu'il étoit constamment le fils de David. Concluons donc , qu'à ne regarder que l'empire temporel de la famille de David , la prescription avoit lieu contre elle ; que le trône n'en devoit être éternel que d'une manière spirituelle en la personne du Christ ; & qu'en attendant sa venue , le peuple se pouvoit soumettre aux Asmonéens .

XLIII.
Falsification du
texte sacré : be-
vue sur
les chapitres 3. &
10. du
premier
des Rois
1. Reg. 8.
9. 10.

1. Reg. 10.
23.

Voïons si vôtre ministre sera plus heureux à résoudre les objections qu'à nous proposer ses maximes & ses exemples. On lui objecte ce fameux passage , où pour détourner le peuple du dessein d'avoir un Roi , Dieu parle ainsi à Samuel , *Raconte-lui le droit du Roi qui régnera sur eux : & Samuel leur dit , Tel sera le droit du Roi .* Tout le monde fait le reste : c'est en abrégé . *Il enlevra vos enfans & vos esclaves ; il établira des tributs sur vos terres & sur vos troupeaux , sur vos moissons & sur vos vendanges , & vous lui serez sujets .* Voilà ce que Dieu fit dire à son peuple avant que de consentir à sa volonté : & quand le Roi fut établi : *Samuel prononça au peuple le droit du royaume , & l'écrivit dans un livre qu'il posa devant le Seigneur ; c'est-à-dire , qu'il le posa devant l'Arche comme une chose sacrée .*

M. Jurieu prétend que ces deux endroits n'ont rien de commun l'un avec l'autre . Ceux qui outrent tout , dit-il , & qui ne comprennent rien , veulent que cette description de la tyrannie des Rois (au chapitre VIII. vers. 9. & 11.) soit la même chose que le droit des Rois dont il

est dit dans le chapitre X. vers. 25. Lors Samuel prononça au peuple le droit du royaume, & l'écrivit dans un livre qu'il posa devant le Seigneur. Voilà donc, selon ce ministre, ce que disent ceux qui ou-trent tout & ne comprennent rien. Mais lui qui n'ou-tre rien & qui comprend tout, prend un autre parti, & voici pourquoi: C'est, dit-il, qu'il n'y a qu'à voir la différence des termes dont Samuel se sert dans ces deux endroits, pour connoître la différence des choses. Dans ce dernier passage (chapitre X. 25.) ce que Samuel proposa au peuple est appelé le droit du royaume, & dans le huitième chapitre les menaces qu'il énonce sont appelées le traitement: Déclare-leur comment le Roi qui régnera sur eux les traitera, & non pas comment il aura droit de les traiter. Et Samuel dit aussi: C'est ici le traitement que vous fera le Roi qui doit régner sur vous: Il ne dit pas: C'est ici le traitement qu'il aura droit de vous faire.

A entendre parler ce ministre avec une distinction & une résolution si précise, vous diriez qu'il ait lû dans l'original les passages qu'il entreprend d'expliquer: mais non; car au lieu qu'il dit décisivement que le Saint-Esprit se sert des mots différens au huitième & au dixième chapitre pour expliquer ce qu'il a traduit, *traitement & droit*, il ne falloit que des yeux ouverts, & seulement savoir lire pour voir que le Saint-Esprit emploie par-tout le même terme: *Raconte-leur le droit du Roi* (ch. VIII. 9. Mischpath.) *Tel sera le droit du Roi* (Ibid. 11.) Encore Mischpath: *Samuel prononça au peuple le droit du royaume* (chap. X. 25.) Pour la troisième fois, Mischpath: & les Septante ont aussi dans les trois endroits le même mot, & par-tout *δικαιωμα*, qui veut dire *droit, jugement*, ou comme on voudra le traduire, toujours en signifiant quelque chose qui tient lieu de loi, qui est aussi ce que signifie naturellement le mot He-

breu , comme on pourroit le prouver par cent passages.

XLIV.
Quel étoit le droit de régner parmi les Hebreux, & de l'indépendance de leurs Rois dans leur première monarchie.

Il faut donc par les principes du ministre prendre le contrepied de ses sentimens . Le rapport du chap. VIII. & du chap. X. est manifeste . Le droit du chap. X. n'est pas la conduite particuliere des Rois : ce n'est pas le traitement qu'ils feront au peuple à tort ou à droit , que Dieu fait enregistrer dans un livre public & consacrer devant ses autels ; c'est un droit roïal : donc le droit dont il est parlé au chapitre VIII. est un droit roïal aussi . Et il ne faut pas objecter qu'il s'ensuivroit que le droit roïal seroit une tyrannie . Car il ne faut pas entendre que Dieu permette aux Rois ce qui est porté au chap. VIII. si ce n'est dans le cas de certaines nécessités extrêmes , où le bien particulier doit être sacrifié au bien de l'état & à la conservation de ceux qui le servent . Dieu veut donc que le peuple entende que c'est au Roi à juger ces cas , & que s'il excède son pouvoir , il n'en doit compte qu'à lui : de-sorte que le droit qu'il a n'est pas le droit de faire licitement ce qui est mauvais ; mais le droit de le faire impunément à l'égard de la justice humaine, à condition d'en répondre à la justice de Dieu , à laquelle il demeure d'autant plus sujet , qu'il est plus indépendant de celle des hommes . Voilà ce qui s'appelle avec raison le droit roïal , également reconnu par les Protestans & par les Catholiques , & c'est ainsi du moins qu'on régnoit parmi les Hebreux . Mais quand il faudroit prendre ce droit , comme fait M. Jurieu , pour le traitement que les Rois feroient aux peuples , le ministre n'en seroit pas plus avancé , puisqu'il toûjours il demeureroit pour assuré que Dieu ne donne aucun remede au peuple contre ce traitement de ses Rois . Car loin de leur dire , vous y pourvoirez , ou vous aurez droit d'y pourvoir ; au-

contraire il ne leur dit autre chose , sinon : *Vous criez-ibid 1. 6. à moi à cause de votre Roi que vous aurez voulu avoir , & je ne vous écouterai pas ;* leur montrant qu'il ne leur laissoit aucune ressource contre l'abus de la puissance royale , que celle de réclamer son secours qu'ils ne meritoient pas après avoir méprisé ses avis.

D'autres veulent que cette loi du royaume dont il est parlé au 1. des Rois , X. 25. soit celle du Deut.^{Deut. 17. 16.} teronome , où Dieu modere l'ambition des Rois & règle leurs devoirs. Mais pourquoi écrire de nouveau cette loi qui étoit déjà si bien écrite dans ce divin livre , & déjà entre les mains de tout le peuple ? & d'ailleurs les objets de ces deux loix sont bien différens . Celle du Deuteronome marquoit au Roi ce qu'il devoit faire , & celle du livre des Rois marquoit au peuple à quoi il s'étoit soumis en demandant un Roi. Mais qu'on le prenne comme on voudra , on n'y gagne pas davantage , puisqu'enfin cette loi des Rois dans le livre du Deuteronome , ne prescrit aucune peine qu'on puisse leur imposer s'ils manquent à leur devoir : tout au-contre de ce qu'on voit par-tout ailleurs , où la peine de la transgression suit toujours l'établissement du précepte. Mais lorsque Dieu commande aux Rois , il n'ordonne aucune peine contre eux ; & encore qu'il n'ait rien omis dans la loi pour bien instruire son peuple , on n'y trouve aucun vestige de ce pouvoir sur les Rois , que nôtre ministre lui donne comme le seul fondement de sa liberté : au-contre tout y tend visiblement à l'indépendance des Rois ; & la preuve démonstrative , que tel est l'esprit de la loi & la condition de régner parmi les Hebreux , c'est la pratique constante & perpetuelle de ce peuple qui jamais ne se permet rien contre ses Rois. Il y avoit une loi ^{Deut. 22. 23.} expresse qui condannoit les adulteres à la mort : mais

nul autre que Dieu n'entreprit de punir David qui étoit tombé dans ce crime. La loi condamnoit encore à mort celui qui portoit le peuple à l'idolatrie, & si une ville entiere en étoit coupable, elle étoit sujette à la même peine. Mais nul n'attenta rien sur Jeroboam qui pécha & fit pécher Israël, comme le repete vingt & trente fois le texte sacré, qui érigea les veaux d'or, le scandale de Samarie, & l'erreur des dix tribus. Dieu le punit, mais il demeura à l'égard des hommes paisible & inviolable possesseur du royaume que Dieu lui avoit donné. Ainsi en fut-il d'Achab & de Jezabel; ainsi en fut-il d'Achaz & de Manassès, & de tant d'autres Rois qui idolatroient & invitoient ou forçoient le peuple à l'idolatrie: ils étoient tous condamnés à mort selon les termes précis de la loi; & ceux qui joignoient le meurtre à l'idolatrie, comme un Achab & un Manassès, devoient encore être punis de mort & par un autre titre, & par la loi speciale qui condamnoit l'homicide. Et néanmoins ni les grands, ni les petits, ni tout le peuple, ni les prophetes qui envoies de la part de Dieu devoient parler plus haut que tous les autres, & qui parloient en effet si puissamment aux Rois les plus redoutables, ne leur reprochoient jamais la peine de mort qu'ils avoient encourue selon la loi. Pourquoi? Si ce n'est qu'on entendoit qu'il y avoit dans toutes les loix, selon ce qu'elles avoient de penal, une tacite exception en faveur des Rois; enforte qu'il demeurait pour constant qu'ils ne répondoient qu'à Dieu seul: c'est-pourquoi lorsqu'il vouloit les punir par les voies communes, il créoit un Roi à leur place, ainsi qu'il créa Jehu pour punir Joram Roi de Samarie, l'impie Jezabel sa mere, & toute leur posterité. Mais de ce pouvoir prétendu du peuple & de cette souveraineté qu'on lui veut attribuer naturellement, il n'y en a ni aucun acte ni

Exod. 13.
9. 12.

1. Reg. 12.
26. 13. 34.
14. 16. & c.

1. Id. 22.
32. & seq.

Exod. 21.
22.
Deut. 19.
11.

4. Reg. 9.
10.

aucun vestige , & pas même le moindre soupçon dans toute l'histoire sainte , dans tous les écrits des Prophetes , ni dans tous les livres sacrés. On a donc très-bien entendu dans le peuple Hebreu ce droit roïal qui relervoit le Roi au jugement de Dieu seul , & non-seulement dans les cas marqués au premier livre des Rois , qui étoient les cas les plus ordinaires , mais encore dans les plus extraordinaires & à la fois les plus importants , comme l'adultere , le meurtre & l'idolatrie . Ainsi on ne peut douter qu'on ne régnât avec ce droit , puisque l'interprete le plus assuré du droit public , & en general de toutes les loix , c'est la pratique .

Mais voici un autre interprete du droit roïal. C'est le plus sage de tous les Rois qui met ces paroles dans la bouche de tout le peuple : *J'observe la bouche* Eccl. 1.
du Roi : il fait tout ce qui lui plaît , & sa parole est 2. 4.
pouvante ; & personne ne lui peut dire , pourquoi faites-
vous ainsi ? Façon de parler si propre à signifier l'indépendance , qu'on n'en a point de meilleur pour exprimer celle de Dieu. *Personne*, dit Daniel, *ne res-* Dan. 4. 31.
siste à son pouvoir , ni ne lui dit , pourquoi le faites-vous ?
 Dieu donc est indépendant par lui-même & par sa nature ; & le Roi est indépendant à l'égard des hommes & sous les ordres de Dieu , qui seul aussi peut lui demander compte de ce qu'il fait ; & c'est pourquoi il est appelé le Roi des rois , & le Seigneur des seigneurs. M. Jurieu se mêle ici de nous expliquer Salomon , en lui faisant dire seulement , qu'il n'est pas permis de contrôler les Rois dans ce qu'ils Jur. 1. 11.
font , quand leurs ordres ne vont pas à la ruine de la 12. 17.
société , encore que souvent ils incommode . Ce ministre prête ses pensées à Salomon : mais de quelle autorité , de quel exemple , de quel texte de l'Ecriture a-t-il soutenu la glote qu'il lui donne ? Auquel de ces Rois cruels & impies , dont le nombre a été si grand ,

a-t-on demandé raison de sa conduite , quoiqu'elle allât visiblement à la subversion de la Religion & de l'état ? On n'en trouve aucune apparence dans un royaume qui a duré cinq cens ans : cependant l'état subsistait, la Religion s'est soutenue sans qu'on parlât seulement de ce prétendu recours au peuple , où l'on veut mettre la ressource des états.

XLV.
Le droit
de régner
parmi les
Hebreux
n'étoit
pas parti-
culier à
ce peuple,
ni moins
indépen-
dant par-
mi les
autres
nations.
1^{re} Reg. 8. 5.
Ibid. 20.
Deut. 17.
146

Il ne faut pas s'imaginer que les autres royaumes d'Orient eussent une autre constitution que celui des Israelites. Lorsque ceux-ci demandèrent un Roi , ils ne vouloient pas établir une monarchie d'une forme particuliere. *Donnez-nous un Roi* , disoient-ils , *comme en ont les autres nations* , & nous serons , ajoûtent-ils , *comme tous les autres peuples* : & dès le tems de Moïse : *Vous voudrez avoir un Roi comme en ont tous les autres peuples aux environs* . Ainsi les royaumes d'Orient où fleurissoient les plus anciennes & les plus celebres Monarchies de l'univers avoient la même constitution. On n'y connoissoit non plus qu'en Israel cette suprême autorité du peuple : & quand Salomon disoit , *Le Roi parle avec empire* , & nul ne lui peut dire , *Pourquoi le faites-vous* , il n'exprime pas seulement la forme du gouvernement parmi les Hebreux ; mais encore la constitution des royaumes connus alors , & pour ainsi parler , le droit commun des monarchies.

XLVI.
Que l'in-
dépen-
dence des
Souve-
rains est
égale-
ment éta-
blie dans
la monar-
chie re-
naissante
des He-
breux sous
les Ma-
chabées :

Au reste , cette indépendance étoit tellement de l'esprit de la monarchie des Hebreux , qu'elle se remit dans la même forme lorsqu'elle fut renouvelée sous les Machabées. Car encore qu'on ne donnât pas à Simon le titre de Roi que ses enfans prirent dans la suite , il en avoit toute la puissance sous le titre de souverain Pontife & de Capitaine ; puisqu'il est porté dans l'acte où les sacrificateurs & tout le peuple lui transportent pour lui & pour sa famille le pouvoir suprême sous ces titres , qu'on lui remet

entre les mains les armes, les garnisons, les fortes, les impôts, les gouverneurs & les magistrats; les assemblées mêmes, sans qu'on en pût tenir aucune que par son ordre; & en un mot, la puissance de *pouvoir au besoin du peuple saint*; ce qui comprend généralement tous les besoins d'un état, tant dans la paix que dans la guerre, *sans pouvoir être contredit par qui que ce soit, sacrificateur ou autre, à peine d'être déclaré criminel*. Enfin, on n'oublie rien dans cet acte, & loin de se réserver la puissance souveraine, le peuple ne se laisse rien par où il puisse jamais s'opposer au Prince, ni armes, ni assemblées, ni autorité quelconque, ni enfin autre chose que l'obéissance.

Acte du peuple en faveur de Simon Machabée.
1. Ma: b.
14. 41. &c.
Ibid. 43.
Ibid. 44.
Ibid. 42.
43.

Je voudrois bien demander à M. Jurieu, qui est si habile à trouver ce qui lui plaît dans l'Ecriture, ce que le peuple Juif s'est réservé par cet acte? Quoi? peut-être la législation, à cause qu'il n'y en est point parlé? Mais il fait bien que dans le peuple de Dieu la législation étoit épuisée par la seule loi de Moïse; à quoi nous ajouterons, s'il lui plaît, les traditions constantes & immémorables qui venoient de la même source. Que s'il falloit dans l'application des interprétations juridiques, la loi même y avoit pourvu par le ministre sacerdotal, comme Malachie l'avoit si bien expliqué sur le fondement de la doctrine de Moïse; & on n'avoit garde d'en parler dans l'acte qu'on fit en faveur de Simon, puisque ce droit étoit renfermé dans la qualité de Pontife. Tout le reste est spécifié; & si le peuple s'étoit réservé quelque partie du gouvernement, pour petite qu'elle fût, il n'auroit pas renoncé à toute assemblée, puisque s'assembler pour un peuple est le seul moyen d'exercer une autorité légitime, desorte que qui y renonce, comme fait ici le peuple Juif, renonce en même-tems à tout légitime pouvoir.

XLVII.
Réflexions sur cet acte, & parfaite indépendance des Souverains, successeurs de Simon.

Mal: b. 2.

1. Mach.
14-2.

La seule restriction que je trouve dans l'acte dont nous parlons, c'est que la puissance n'étoit donnée à Simon & à ses enfans, que jusqu'à ce qu'il s'élevât un fidele Prophete ; soit qu'il faille entendre le Christ ou quelque autre fidele interprete de la volonté de Dieu. Mais cette restriction si bien exprimée ne marque pas seulement qu'il n'y en avoit aucune autre, puisque cette autre seroit marquée comme celle-là, mais exclut encore positivement celle que M. Jurieu vouloit établir. Car ce qu'il voudroit établir, c'est dans toutes les Monarchies, & même dans les plus absolues, la reserve du pouvoir du peuple pour changer le gouvernement dans le besoin : or bien loin d'avoir réservé ce pouvoir au peuple, on le lui ôte en termes formels, puisque tout changement de gouvernement est réservé à Dieu & à un Prophete venn de sa part ; & voilà dans la nouvelle souveraineté de Simon & de sa famille l'indépendance la mieux exprimée, & tout ensemble la plus absolue qu'on puisse voir.

XLVIII.
Réflexions
générales
sur toute
la doctrine
précédente,
& renversement
manifeste du
grand
principe
du ministere.

Ce que les nouveaux Rabbins ont imaginé de la puissance du grand Sanhedrin, ou du conseil perpétuel de la nation, où ils prétendent qu'on jugeoit les crimes des Rois, ni ne paroît dans cet acte, ni ne se trouve en la loi, ni n'est fondé sur aucun exemple ni dans l'ancienne ni dans la nouvelle Monarchie, ni on n'en voit rien dans l'histoire sainte, ou dans Joseph, ou dans Philon, ou dans aucun ancien auteur : au-contraire, tout y repugne ; & on n'a jamais vu en Israel de jugement humain contre les Rois, si ce n'est peut-être après leur mort pour leur décerner l'honneur de la sepulture royale, ou les en priver : coutume qui venoit des Egyptiens, & dont on voit quelque vestige dans le peuple saint, lorsque les Rois impies étoient inhumés dans les lieux particuliers, & non pas dans les tombeaux des Rois.

Voilà tout le jugement qu'on exerçoit sur les Rois ; mais après leur mort, & sous l'autorité de leurs successeurs, & cela même étoit une marque que leur majesté étoit jugée inviolable pendant leur vie. Voilà donc comme on a régné parmi les Juifs, toujours dans le même esprit d'indépendance absolue, tant sous les Rois de la première institution que dans la Monarchie renaissante sous les Machabées. Qu'ai-je besoin d'écouter ici les frivoles raisonnemens de votre ministre ? Voilà un fait constant qui les détruit tous. Car que sert d'alléguer en l'air qu'il n'y a ni possibilité ni vraisemblance qu'un peuple ait pu donner un pouvoir qui lui seroit si nuisible ? Voilà un peuple qui l'a donné, & ce peuple étoit le peuple de Dieu, le seul qui le connût & le servît : le seul par-consequent qui eût la véritable sagesse ; mais le seul que Dieu gouvernât, & à qui il eût donné des loix : c'est ce peuple qui ne se réserve aucun pouvoir contre ses Souverains. Lorsqu'on allégué cette loi fameuse : que la loi suprême est le salut du peuple, je l'avoue ; mais ce peuple a mis son salut à réunir toute sa puissance dans un seul ; par-consequent à ne rien pouvoir contre ce seul à qui il transportoit tout. Ce n'étoit pas qu'on n'eût vû les inconveniens de l'indépendance du Prince, puisqu'on avoit vû tant de mauvais Rois, tant d'insupportables tyrans ; mais c'est qu'on voioit encore moins d'inconvenient à les souffrir quels qu'ils fussent, qu'à laisser à la multitude le moindre pouvoir. Que si l'état à la fin étoit péri sous ces Rois qui avoient abandonné Dieu, on n'alloit pas imaginer que ce fût faute d'avoir laissé quelque pouvoir au peuple, puisque toute l'Ecriture atteste que le peuple n'étoit pas moins insensé que ses Rois. *Nous avons péché*, disoit Daniel, *nous, & nos peres, & nos Rois, & nos provinces & nos sacrificateurs, & tout le peuple de la terre.* Esdras & Nehe-

Jur Lettr.
16. & 17.

Jur. ibid.

Dan. 9. 5.
6.

mias en disent autant . Ce n'étoit donc pas dans le peuple qu'on imaginoit le remede aux déreglémens ou la ressource aux calamités publiques ; au-contraires , c'étoit au peuple même qu'il falloit opposer une Puissance indépendante de lui pour l'arrêter ; & si ce remede ne réussissoit, il n'y avoit rien à attendre que de la Puissance divine . C'est donc pour cette raison que malgré les expériences de l'ancienne Monarchie on ne laissa pas de fonder sur les mêmes principes la Monarchie renaissante . Elle perit par les dissensions qui arriverent dans la maison royale . Le peuple qui voyoit le mal , ne songea pas seulement qu'il y pût remedier . Les Romains se rendirent les maîtres & donnerent le royaume à Herode , sous qui sans doute on ne songeoit pas que la souveraine Puissance residât dans le peuple . Quand les Romains la reprirent sous les Césars , le peuple ne songeoit non plus qu'il lui restât le moindre pouvoir pour le gouverner , loin de l'avoir sur les maîtres ; & c'est cet état de souveraineté si indépendante sous les Césars que JESUS-CHRIST autorise lorsqu'il dit, Rendez à César ce qui est à César .

Il n'y a donc rien de plus constant que ces Monarchies où l'on ne peut imaginer que le peuple ait aucun pouvoir , loin d'avoir le pouvoir suprême sur les Rois . Je ne prétens pas disputer qu'il n'y en puisse avoir d'une autre forme , ni examiner si celle-ci est la meilleure en elle-même ; au-contraire , sans me perdre ici dans de vaines spéculations , je respecte dans chaque peuple le gouvernement que l'usage y a consacré , & que l'expérience a fait trouver le meilleur . Ainsi , je n'empêche pas que plusieurs peuples n'aient excepté ou pu excepter contre le droit commun de la royauté , ou si l'on veut , imaginer la royauté d'une autre forme , & la temperer plus ou moins suivant le genie des nations , & les diverses

constitutions des états. Quoiqu'il en soit, il est démontré que ces exceptions ou limitations du pouvoir des Rois, loin d'être le droit commun des Monarchies, ne sont pas seulement connues dans celle du peuple de Dieu. Mais celle-ci n'ayant rien eu de particulier, puisqu'au-contre on la voit établie sur la forme de toutes les autres ou de la plupart, la démonstration passe plus loin, & remonte jusqu'aux Monarchies les plus anciennes & les plus célèbres de l'univers: de-sorte qu'on peut conclure que toutes ces Monarchies n'ont pas seulement connu ce prétendu pouvoir du peuple, & qu'on ne le connoissoit pas dans les Empires que Dieu même, & JESUS-CHRIST ont autorisé.

*Principes de la politique de M. Jurieu, & leur
absurdité.*

J'ai vengé le droit des Rois & de toutes les Puissances souveraines, car elles sont toutes également attaquées, s'il est vrai comme on le prétend, que le peuple domine par-tout, & que l'état populaire qui est le pire de tous, soit le fond de tous les états. J'ai répondu aux autorités de l'Ecriture qu'on leur oppose: celles-là sont considérables, & toutes les fois que Dieu parle, ou qu'on objecte ses décrets, il faut répondre. Pour les frivoles raisonnemens dont se servent les speculatifs pour régler le droit des Puissances qui gouvernent l'univers, leur propre majesté les en défend; & il n'y auroit qu'à mépriser ces vains politiques, qui sans connoissance du monde ou des affaires publiques, pensent pouvoir assujettir les trônes des Rois aux loix qu'ils dressent parmi leurs livres, ou qu'ils dictent dans leurs écoles. Je laisserois donc volontiers discourir M. Jurieu sur les droits du peuple, & je n'empêcherois pas

XLIX.
Définition du peuple que le ministre fait Souverain: qu'il met la souveraineté dans l'Anarchie.

qu' il ne se rendit l' arbitre des Rois à même titre qu' il est prophete : mais afin que le monde qui est étonné de son audace , soit convaincu de son ignorance , je veux bien en finissant cet Avertissement , parmi les absurdités infinies de ses vains discours , en relever quatre ou cinq des plus grossieres .

Dans le dessein qu'avoit M. Jurieu de faire l'apologie de ce qui se passe en Angleterre , il paroissoit naturel d'examiner la constitution particuliere de ce royaume ; & s'il s'étoit tourné de ce côté-là , j'aurois laissé à d'autres le soin de le refuter . Car je déclare encore une fois , que les loix particulieres des états , non plus que les faits personnels ne sont pas l'objet que je me propose . Mais ce ministre a pris un autre tour : & soit que l' Angleterre seule lui ait paru un sujet plus digne de ses soins , ou qu' il ait trouvé plus aisé de parler en l' air du droit des peuples , que de rechercher les histoires qui feroient connoître la constitution de celui dont il entreprend la défense , il a bâti une politique également propre à soulever

*Lettre 16.^{me},
4.^{de} p. 123.*

tous les états . En voici l' abrégé : *Le peuple fait les Souverains & donne la souveraineté ; donc le peuple possède la souveraineté , & la possède dans un degré plus éminent . Car celui qui communique , doit posséder ce qu' il communique d' une maniere plus parfaite ; & quoi- qu' un peuple qui a fait un Souverain ne puisse plus exercer la souveraineté par lui-même , c' est pourtant la souveraineté du peuple qui est exercée par le Souverain , & l' exercice de la souveraineté qui se fait par un seul , n' empêche pas que la souveraineté ne soit dans le peuple comme dans sa source ; & même comme dans son premier sujet . Voilà les principes qu' il pose dans la XVI. Lettre , & il en conclut dans les deux suivantes que le peuple peut exercer sa souveraineté en certains cas , même sur les Souverains , les juger , leur faire la guerre , les pri-*

ver de leurs couronnes, changer l'ordre de la succession, & même la forme du gouvernement.

Ce qui d'abord se fait sentir dans ce discours, ce sont les contradictions dont il est plein. *Le peuple*, dit-on, *donne la souveraineté ; donc il la possède*. Ce seroit plutôt le contraire qu'il faudroit conclure, puisque si le peuple l'a cédée, il ne l'a plus ; ou en tout cas, pour parler avec M. Jurieu, il ne l'a que dans le Souverain qu'il a créé. C'est ce que le ministre vient d'avouer en disant, *qu'un peuple qui a fait un Souverain ne peut plus exercer la souveraineté par lui-même*, & que sa souveraineté est exercée par le Souverain qu'il a fait.

Il n'en faut pas davantage pour renverser tout le système du ministre. Car tout ce où il veut venir par ses principes, c'est que le peuple peut faire la loi à son Souverain en certains cas ; jusqu'à lui déclarer la guerre, le priver, comme on l'a dit, de sa couronne, changer la succession & même le gouvernement. Or tout cela est contre la supposition que le ministre vient de faire. Car sans doute ce ne sera pas par le Souverain que le peuple fera la guerre au Souverain même, & lui ôtera sa couronne : ce sera donc par lui-même que le peuple exercera ces actes de souveraineté ; encore qu'on ait supposé qu'il n'en peut exercer aucun.

Mais sans encore examiner les conséquences du système, allons à la source, & prenons la politique du ministre par l'endroit le plus specieux. Il s'est imaginé que le peuple est naturellement Souverain ; ou, pour parler comme lui, qu'il possède naturellement la souveraineté, puisqu'il la donne à qui il lui plaît : or cela c'est errer dans le principe, & ne pas entendre les termes. Car à regarder les hommes comme ils sont naturellement & avant tout gouvernement établi, on ne trouve que l'Anarchie, c'est-à-

dire , dans tous les hommes une liberté farouche & sauvage, où chacun peut tout prétendre, & en même-tems tout contester ; où tous sont en garde , & par-consequent en guerre continuelle contre tous ; où la raison ne peut rien , parceque chacun appelle raison la passion qui le transporte ; où le droit même de la nature demeure sans force , puisque la raison n'en a point ; où par-consequent il n'y a ni propriété , ni domaine , ni bien , ni repos assuré ; ni , à vrai dire , aucun droit , si ce n'est celui du plus fort ; encore ne fait-on jamais qui l'est , puisque chacun tour à tour le peut devenir , selon que les passions seront conjurer ensemble plus ou moins de gens . Savoir si le genre humain a jamais été tout entier dans cet état , ou quels peuples y ont été & en quels endroits , ou comment & par quels degrés on en est sorti ; il faudroit pour le décider compter l'infini , & comprendre toutes les pensées qui peuvent monter dans le cœur de l'homme . Quoiqu'il en soit , voilà l'état où l'on imagine les hommes avant tout gouvernement . S'imaginer maintenant avec M. Jurieu dans le peuple considéré en cet état une souveraineté qui est déjà une espece de gouvernement , c'est mettre un gouvernement avant tout gouvernement , & se contredire soi-même . Loin que le peuple en cet état soit Souverain , il n'y a pas même de peuple en cet état . Il peut bien y avoir des familles , & encore mal gouvernées & mal assurées : il peut bien y avoir une troupe , un amas de monde , une multitude confuse ; mais il ne peut y avoir de peuple , parce qu'un peuple suppose déjà quelque chose qui réunisse , quelque conduite réglée , & quelque droit établi : ce qui n'arrive qu'à ceux qui ont déjà commencé à sortir de cet état malheureux , c'est-à-dire , de l'Anarchie .

C'est néanmoins du fond de cette Anarchie que sont sorties toutes les formes de gouvernemens , la

Monarchie, l'Aristocratie, l'état populaire & les autres ; & c'est ce qu'ont voulu dire ceux qui ont dit que toutes sortes de Magistratures ou de Puissances légitimes venoient originaiement de la multitude ou du peuple. Mais il ne faut pas conclure de-là avec M. Jurieu, que le peuple comme un Souverain ait distribué les pouvoirs à un chacun : car pour cela il faudroit déjà qu'il y eût un Souverain ou un peuple réglé, ce que nous voyons qu'il n'étoit pas. Il ne faut non plus s'imaginer que la souveraineté ou la Puissance publique soit une chose comme subsistante qu'il faille avoir pour la donner : elle se forme & résulte de la cession des particuliers, lorsque fatigués de l'état où tout le monde est le maître & où personne ne l'est, ils se sont laissés persuader de renoncer à ce droit qui met tout en confusion, & à cette liberté qui fait tout craindre à tout le monde, en faveur d'un gouvernement dont on convient.

S'il plaît à M. Jurieu d'appeller souveraineté cette liberté indocile qu'on fait céder à la loi & au magistrat, il le peut, mais c'est tout confondre : c'est confondre l'indépendance de chaque homme dans l'Anarchie, avec la souveraineté. Mais c'est-là tout au-contraire ce qui la détruit. Où tout est indépendant, il n'y a rien de Souverain : car le Souverain domine de droit ; & ici le droit de dominer n'est pas encore : on ne domine que sur celui qui est indépendant ; or nul homme n'est supposé tel en cet état, & chacun y est indépendant non-seulement de tout autre, mais encore de la multitude, puisque la multitude elle-même, jusqu'à ce qu'elle se reduise à faire un peuple réglé, n'a d'autre droit que celui de la force.

Voilà donc le Souverain de M. Jurieu : c'est dans l'Anarchie le plus fort ; c'est-à-dire, la multitude & le grand nombre contre le petit : voilà le peuple

qu'il fait le maître & le Souverain au-dessus de tous les Rois & de toute Puissance legitime ; voilà celui qu'il appelle le tuteur & le défenseur naturel de la veritable Religion ; voilà celui en un mot , qui selon lui *n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes* : car , dit M. Jurieu , *cette autorité n'est que dans le peuple ; & on voit ce qu'il appelle le peuple. Que le lecteur se souviene de cette rare politique : la suite en découvrira les absurdités ; mais maintenant je n'en veux montrer que le bel endroit.*

L. Doctrine des pactes & des rélations de M. Jurieu combien pleine d'absurdité & premièrement sur la servitude. Lettr. 16. p. 224.

C'est la doctrine des pactes que le ministre explique en ces termes : *Qu'il est contre la raison qu'un peuple se livre à un Souverain sans quelque pacte, & qu'un tel traité sera nul & contre la nature.* Il ne s'agit pas , comme on voit , de la constitution particuliere de quelque état : il s'agit du droit naturel & universel que le ministre veut trouver dans tous les états. *il est , dit-il , contre la nature de se livrer sans quelque pacte* , c'est-à-dire , de se livrer sans se réserver le droit souverain ; car c'est le pacte qu'il veut établir : comme s'il disoit , il est contre la nature de hasarder quelque chose pour se tirer du plus affreux de tous les états qui est l'Anarchie : il est contre la nature de faire ce que tant de peuples ont fait , comme on a vû. Mais laissons toutes ces raisons. Comme ces pactes de M. Jurieu ne se trouvent plus , & qu'il y a long-tems que l'original en est perdu , le moins qu'on puisse demander à ce ministre , c'est qu'il prouve ce qu'il avance. Et il le fait en cette sorte : *Il n'y a point de relation au monde qui ne soit fondée sur un pacte mutuel ou exprès ou tacite , excepté l'esclavage tel qu'il étoit entre les païens , qui donnoit à un maître pouvoir de vie & de mort sur son esclave sans aucune connoissance de cause. Ce droit étoit faux , tyrannique , purement usurpé , & contraire à tous les droits de la nature. Et un peu après : Il est donc certain qu'il n'y a*

Ibid., col.

aucune relation de maître de serviteur , de pere d'enfant , de mari de femme , qui ne soit établie sur un pacte mutuel & sur des obligations mutuelles ; en-sorte que quand une partie anéantit ces obligations , elles sont anéanties de l'autre. Quelque specieux que soit ce discours en general , si on y prend garde de près , on y trouve autant d'ignorance que de mots . Commençons par la relation de maître & de serviteur. Si le ministre y avoit fait quelque réflexion , il auroit songé que l'origine de la servitude vient des loix d'une juste guerre , où le vainqueur aiant tout droit sur le vaincu jusqu'à lui pouvoir ôter la vie , il la lui conserve : ce qui même , comme on sait , a donné naissance au mot de *servi* , qui devenu odieux dans la fuite , a été dans son origine un terme de bienfait & de clemence , descendu du mot *servare* , conserver. Vouloir que l'esclave en cet état fasse un pacte avec son vainqueur qui est son maître , c'est aller directement contre la notion de la servitude. Car l'un qui est le maître fait la loi telle qu'il veut , & l'autre qui est l'esclave la reçoit telle qu'on veut la lui donner ; ce qui est la chose du monde la plus opposée à la nature d'un pacte où l'on est libre de part & d'autre , & où l'on se fait la loi mutuellement.

Toutes les autres servitudes ou par vente ou par naissance ou autrement , sont formées & définies sur celle-là. En general & à prendre la servitude dans son origine , l'esclave ne peut rien contre personne qu'autant qu'il plaît à son maître : les loix disent qu'il n'a point d'état , point de tête , *caput non habet* ; c'est-à-dire , que ce n'est pas une personne dans l'état ; aucun bien , aucun droit ne se peut attacher à lui. Il n'a ni voix en jugement , ni action , ni force , qu'autant que son maître le permet ; à plus forte raison n'en a-t-il point contre son maître. De condamner cet état , ce seroit entrer dans les sentimens que M. Jurieu lui-même appelle outrés , c'est-à-dire , dans les sentimens de ceux

qui trouvent toute guerre injuste ; ce seroit non-seulement condamner le droit des gens où la servitude est admise , comme il paroît par toutes les loix : mais ce seroit condamner le Saint-Esprit , qui ordonne aux esclaves par la bouche de Saint Paul , de demeurer en leur état , & n'oblige point leurs maîtres à les affranchir.

1. Cor. 8.
24.
Eph. 67.
Gr.

LI.
Que le
ministre
se contre-
dit lui-
même,
lorsqu'il
parle du
droit de
conquête
comme d'
une pure
violence.
Lettre. 16.
p. 225.

Cela va plus loin que ne pense M. Jurieu. Car il méprise le droit de conquête jusqu'à dire que *la conquête est une pure violence* , ce qui est dire manifestement que toute guerre en est une ; & par-conséquent contre les propres principes du ministre , qu'il ne peut jamais y avoir de justice dans la guerre, puisqu'il n'y a rien qui s'accorde moins que la justice & la violence. Mais si le droit de servitude est véritable , parceque c'est le droit du vainqueur sur le vaincu , comme tout un peuple peut être vaincu jusqu'à être obligé de se rendre à discrétion , tout un peuple peut être serf , en sorte que son seigneur en puisse disposer comme de son bien , jusqu'à le donner à un autre sans demander son consentement ; ainsi que Salomon donna à Hiran Roi de Tyr vingt Villes de Galilée. Je ne disputerai pas davantage ici sur ce droit de conquête , parceque je sai que M. Jurieu dans le fond ne le peut nier. Il faudroit condamner Jephthé qui le soutient avec tant de force contre le Roi de Moab. Il faudroit condamner Jacob qui donne à Joseph ce qu'il a conquis avec son arc & son épée. Je sai que M. Jurieu ne soutiendra pas ces extravagances , & je ne relève ces choses qu'afin qu'on remarque qu'ébloui par des vaines apparences , il jette en l'air de grands mots dont il ne pèse pas le sens , comme il lui est arrivé , lorsqu'il a confondu les conquêtes avec les *pures violences*.

3. Reg. 9.
11.

Jud. 11.
Gen. 48.
22.

LII.
Autres
absurdi-
tés sur la
rélation

La seconde relation que nôtre ministre établit sur un pacte exprès ou tacite , est celle de pere à enfant ; ce qui est la chose du monde la plus insensée. Car qui est-ce

qui a stipulé pour tous les enfans avec tous les peres? Les enfans qui sont au berceau ont-ils fait aussi un pacte avec leurs parens pour les obliger à les nourrir & à les aimer plus que leur vie? Mais les parens ont-ils eu besoin de faire un pacte avec leurs enfans, afin de les obliger à leur obéir? C'est bien écrire sans réflexion, que d'alleguer ces prétendus pactes.

Il y a plus de vrai-semblance à établir sur un pacte la relation de mari à femme, parcequ'en effet il y a une convention. Mais si l'on vouloit considerer que le fond du droit & de la societé conjugale, & celui de l'obéissance que la femme doit à son mari, est établi sur la nature & sur un exprès commandement de Dieu, on n'auroit pas vainement tâché à l'établir sur un pacte. Qui ne voit en tout ce discours un homme emporté par une apparence trompeuse; qui a confondu le terme de pacte avec celui d'obligation & de devoir? en effet, il confond trop grossièrement ces deux mots, lorsqu'il dit que les relations dont nous venons de parler, de serviteur à maître, d'enfant à pere, & de femme à mari, sont établis sur des pactes mutuels & sur des obligations mutuelles; sans vouloir seulement considerer qu'il y a des obligations mutuelles, qui viennent à la verité d'une convention entre les parties, & c'est ce qu'on appelle pacte; mais aussi qu'il y en a qui sont établies par la volonté du supérieur, c'est-à-dire de Dieu, qui ne sont point des pactes ni des conventions, mais des loix suprémes & inviolables, qui ont précédé toutes les conventions & tous les pactes. Car qui jamais a ouï dire qu'il soit besoin d'une convention, ou même qu'on ne fasse aucune, pour se soumettre à la loi, & encore à la loi de Dieu? comme si la loi de Dieu empruntoit sa force du consentement des parties à qui elle prescrit leurs devoirs. C'est faute d'avoir entendu une chose si manifeste, que le ministre fait ce pitoyable raisonnement. *Il n'y a rien de plus in-violable & de plus sacré*

de pere
à enfant,
& de ma-
ri à fem-
me: erreur
grossiere
du mini-
stre qui
confond
les de-
voirs avec
les pactes.
Lett. 16. p.
124.

que les droits des peres sur les enfans : néanmoins les peres peuvent aller si loin dans l'abus de ces droits , qu'ils les perdent. Qui jamais a ouï parler d'un tel prodige, que par l'abus du droit paternel un pere le perde ? Cela seroit vrai si le pere n'avoit de droit sur son enfant que par un pacte mutuel , comme le ministre a voulu se l'imaginer . Mais comme le devoir d'un fils est fondé sur quelque chose de plus haut , sur la loi du supérieur qui est Dieu ; loi qu'il a mise dans les cœurs avant que de l'écrire sur la pierre ou sur le papier : si un pere peut perdre son droit , comme dit M. Jurieu , c'est Dieu même qui perd le sien . Il n'est pas moins ridicule de dire avec ce ministre : *Qu'un mari qui abuse de son pouvoir sur sa femme , par cela-meme la met en droit de demander la protection des loix , de rompre tout lien & toute communion , de résister en un mot a toutes ses volontés .* Ne diroit-on pas que le mariage est rompu , & que ce n'est plus seulement l'adultere qui l'aneantit selon la Reforme , mais encore toute violence d'un mari ? Que si malgré tout cela le mariage subsiste , qui peut dire sans être insensé , *que tout lien & toute communion soit rompue , & qu'une femme acquiert le beau droit de résister à toutes les volontés d'un mari ?* Mais n'est-il pas vrai , dit-il , que les enfans & les femmes sont autorisées par les loix divines & humaines , à résister aux injustes volontés d'un mari & d'un pere ? N'est-il pas vrai que le pouvoir des maîtres sur les esclaves les plus vils a des bornes ? Qui ne le fait ? Mais qui ne fait en même-tems que ce n'est point en vertu d'une convention volontaire qui ne fut jamais , ni n'a pû être , mais d'un ordre supérieur ? C'est que Dieu qui a prescrit certains devoirs aux femmes , aux enfans , aux esclaves , en a prescrit d'autres aux maîtres , aux peres , aux maris : c'est que la Puissance publique qui renferme toute autre puissance sous la sienne , a réglé les actions & les droits des uns & des autres : c'est qu'où il n'y a point de loi , la raison qui

est la source des loix, en est une que Dieu impose à tous les hommes: c'est que les devoirs les plus legitimes, comme par exemple ceux d'une femme ou d'un fils, peuvent bien être suspendus envers un mari & envers un pere que son injustice & sa violence empêche de les recevoir; mais que le fond de l'obligation puisse être alteré, ou que la disposition du cœur puisse être changée, on ne le peut dire sans extravagance.

J'avouë donc, selon ces principes, à M. Jurieu qu'il y a des obligations mutuelles entre le Prince & le sujet; de-sorte qu'à cet égard il n'y a point de pouvoir sans bornes, puisqu'il tout pouvoir est borné par la loi de Dieu & par l'équité naturelle: mais que de telles obligations soient fondées sur un pacte mutuel, loin que M. Jurieu nous l'ait prouvé, il n'allegue pour le prouver que de faux principes que lui-même ne peut soutenir de bonne foi dans son cœur, & que par-conséquent il n'entend point quand il les avance.

Depuis qu'on se mêle d'écrire, je ne croi pas qu'on ait rien écrit de plus temeraire que ce qu'a écrit M. Jurieu: *Qu'on ne voit point d'érèctions de Monarchies, qui ne se soient faites par des traités ou les devoirs des Souverains soient exprimés aussi-bien que ceux des sujets.* Qui ne croiroit à l'entendre qu'il lui a passé tous les yeux beaucoup de semblables traités? Il en devroit donc rapporter quelqu'un, & sur-tout, s'il avoit trouvé ce contrat primordial du Roi & du peuple, qu'on pretend que le Roi d'Angleterre a violé, il n'auroit pas dû le dissimuler; car il auroit relevé la convention dont il entreprend la défense, d'un grand embarras; sur-tout si l'on trouvoit dans ce traité qu'il seroit nul en cas de convention de part ou d'autre, & que le peuple reviendrait en même état que s'il n'avoit jamais eu de Roi. Mais par malheur M. Jurieu, qui avance qu'on ne voit point d'érèction de Monarchie où l'on ne trouve de tels traités, non-seulement n'a pas trouvé celui-ci, mais encore n'en

LIII.
Applica-
tions aux
droits des
Rois &
des peu-
ples: te-
meraire
proposi-
tion de
M. Ju-
rieu.

LIII. 167.
125.

a trouvé aucun, & n'entreprend même pas de prouver par aucun fait positif qu'il y en ait jamais eu. Il raille quelque part le docte Grotius, de ce qu'avec de beau Grec & de beau Latin, il croit nous persuader tout ce qu'il veut; & il a peut-être raison de reprendre ce savant auteur de l'excès de ses citations. Mais qu'aussi, je ne dirai pas sans Latin ni Grec, mais sans exemple, sans autorité, sans témoignage ni de Poète, ni d'Orateur, ni d'Historien, ni d'aucun auteur quel qu'il soit, notre ministre ait osé poser en fait, qu'en ne voit aucune érection de Monarchie qui ne soit faite sous des traités tels que ceux qu'il imagine, & que tous les peuples du monde, anciens & modernes, même ceux qui regardent leurs Rois comme des dieux, ou plutôt qui n'osent les regarder & ne connoissent d'autres loix que leurs volontés, se soient réservés sur eux un droit souverain, & encore sans le connoître & sans en avoir le moindre soupçon: en verité, c'est un autre excès qui n'a point de nom, & on ne peut pas abuser davantage de la foi publique.

LIV.
Frection
des deux
Monar-
chies du
peuple de
Dieu, con-
traires
aux pré-
sentations
du mini-
stre: neu-
velles re-
flexions
sur le
Chapitre
VIII. du
1. Livre
des Rois:
érection
de la Mo-
narchie
des Me-
des.

Pour moi, sans vouloir nie perdre dans des propositions generales, je voi dans l'histoire sainte l'érection de deux Monarchies du peuple de Dieu, où loin de remarquer ces prétendus traités mutuels entre les Rois & les peuples avec la clause de nullité en cas de contravention de la part des Rois, je voi manifestement la clause contraire, & M. Jurieu ne le peut nier. Car selon la doctrine de ce ministre, le traitement que Samuel déclara au peuple qu'il recevoit de son Roi, étoit tyrannique, & un abus manifeste de la puissance. C'est le principe de M. Jurieu; par conséquent il doit avouer que la roiauté fut d'abord proposée au peuple Hebreu avec son abus: néanmoins le peuple passe outre; & loin de se réserver la moindre espece de droit contre le Roi qu'il vouloit avoir, nous avons vû clairement qu'il n'y a pas seulement

songé. Ce peuple, encore un coup, n'a jamais songé qu'il se fût relervé un droit sur son Souverain; je ne dis pas dans les abus mediocres de la puissance roïale que Samuel lui proposoit; mais au milieu des plus grans excès de la tyrannie, tels que sont ceux que nous avons vûs dans l'histoire sainte sous les Rois les plus impies & les plus cruels, sans que le peuple ait songé à se relever de ces maux par la force. Bien plus, après les avoir éprouvés, & toutes les suites les plus funestes qu'ils pouvoient avoir, le même peuple revient encore sous les Machabées dans la liberté de former son gouvernement, & il ne le forme pas sous d'autres loix, ni avec moins d'indépendance du côté des Princes, qu'il avoit fait la première fois. Nous en avons rapporté l'acte. Voilà des faits positifs, & non pas des discours en l'air ou de vaines speculations.

Sup. n. 43.
C. iij.

Sup. n. 44.

Je trouve dans Herodote l'établissement de la Monarchie des Medes sous Dejocès; & je n'y voi aucun traité de part ni d'autre, encore moins la résolution du traité en cas de contravention: mais, ce qui est bien constant par toute la suite, c'est que l'empire des Rois Medes a dû être par son origine le plus indépendant de tout l'Orient, puisqu'on y voit d'abord cette indépendance d'une maniere si éclatante, qu'elle n'a été ignorée de personne. Ainsi ces titres primordiaux ne sont pas tous favorables à la prétention du ministre; & il tombe dans l'inconvenient de donner aux peuples un droit souverain sur eux-mêmes & sur leurs Rois, sans que les peuples à qui il le donne en aient jamais eu le moindre soupçon.

M. Jurieu nous demande quelle raison pourroit avoir eu un peuple de se donner un maître si puissant à lui faire du mal. Il m'est aisé de lui répondre. C'est la raison qui a obligé les peuples les plus libres lorsqu'il les faut mener à la guerre, de renoncer à leur liberté pour donner à leurs generaux un pouvoir ab-

LV.
Réponse
à une de-
mande de
M. Jurieu:
pourquoi
les peu-
ples au-
roient

fait les
Rois si
puissans,

solu sur eux : on aime mieux hazarder de perir même injustement par les ordres de son general, que de s'exposer par la division à une perte assurée de la main des ennemis plus unis. C'est par le même principe qu'on a vû un peuple très-libre, tel qu'étoit le peuple Romain, se créer même dans la paix un Magistrat absolu, pour se procurer certains biens, & éviter certains maux qu'on ne peut ni éviter ni se procurer qu'à ce prix. C'est encore ce qui obligeoit le même peuple à se lier par des loix que lui-même ne pût abroger, car un peuple libre a souvent besoin d'un tel frein contre lui-même, & il peut arriver des cas où le rempart dont il se couvre ne sera pas assez puissant pour le défendre, si lui-même le peut forcer. C'est ce qui fait admettre à Tite-Live la sagesse du peuple Romain, si capable de porter le joug d'un commandement legitime, qu'il opposoit volontairement à sa liberté quelque chose d'invisible à elle-même, de peur qu'elle ne devînt trop licencieuse : *Adeo sibi invicta quadam patientissima justî imperii civitas fecerat.* C'est par de semblables raisons qu'un peuple qui a éprouvé les maux, les confusions, les horreurs de l'Anarchie, donne tout pour les éviter; & comme il ne peut donner de pouvoir sur lui qui ne puisse tourner contre lui-même, il aime mieux hazarder d'être maltraité quelquefois par un Souverain, que de se mettre en état d'avoir à souffrir ses propres fureurs, s'il se reservoit quelque pouvoir. Il ne croit pas pour cela donner à ses Souverains un pouvoir sans bornes. Car sans parler des bornes de la raison & de l'équité; si les hommes n'y sont pas assez sensibles, il y a les bornes du propre intérêt qu'on ne manque gueres de voir, & qu'on ne méprise jamais quand on les voit. C'est ce qui a fait tous les droits des Souverains, qui ne sont pas moins les droits de leurs peuples que les leurs.

Le peuple forcé par son besoin propre à se donner un maître, ne peut rien faire de mieux que d'intéresser à sa conservation celui qu'il établit sur sa tête. Lui mettre l'état entre les mains afin qu'il le conserve comme son bien propre, c'est un moïen très-pressant de l'intéresser. Mais c'est encore l'engager au bien public par des liens plus étroits, que de donner l'empire à sa famille, afin qu'il aime l'état comme son propre héritage, & autant qu'il aime ses enfans. C'est même un bien pour le peuple que le gouvernement devienne aisé; qu'il se perpetue par les mêmes loix qui perpetuent le genre humain, & qu'il aille, pour ainsi dire, avec la nature. Ainsi les peuples où la roïauté est hereditaire, en apparence se font privés d'une faculté qui est celle d'élire leurs Princes; mais dans le fond c'est un bien de plus qu'ils se procurent: le peuple doit regarder comme un avantage de trouver son Souverain tout fait, & de n'avoir pas, pour ainsi parler, à remonter un si grand ressort. De cette sorte ce n'est pas toujours abandonnement ou foiblesse de se donner des maîtres puissans: c'est souvent, selon le genie des peuples & la constitution des états, plus de sagesse & plus de profondeur dans ses vues.

LVI.
L'intérêt
mutuel
des Sou-
verains
& des
peuples
fait la
borne la
plus natu-
relle de la
souverai-
neté.

C'est donc une grande erreur de croire avec M. Jurieu, qu'on ne puisse donner des bornes à la puissance souveraine, qu'en se reservant sur elle un droit souverain. Ce que vous voulez faire foible à vous faire mal, par la condition des choses humaines, le devient autant à proportion à vous faire du bien: & sans borner la puissance par la force que vous vous pouviez réserver contre elle, le moïen le plus naturel pour l'empêcher de vous opprimer, c'est de l'intéresser à votre salut.

Je ne sai s'il y eut jamais dans un grand empire un gouvernement plus sage & plus modéré qu'a été

celui des Romains dans les provinces. Le peuple Romain n'avoit garde d'imaginer aucun reste de souveraineté dans les peuple soumis, puisqu'il les avoit réduits par la force, & qu'une de ses maximes pour établir son autorité, étoit de pousser la victoire jusqu'à convaincre les peuples vaincus de leur impuissance absolue à résister au vainqueur. Mais encore qu'ils eussent poussé la puissance jusques-là, sans s'imaginer dans ces peuples aucun pouvoir légitime qu'ils pussent opposer au leur, l'intérêt de l'état les retenoit dans de justes bornes. On sentoit bien qu'il ne falloit point tarir les sources publiques, ni accabler ceux dont on tiroit du secours. Si quelquefois on oubloit ces belles maximes; si le sénat, si le peuple, si les Princes, lorsqu'il y en eut, quittoient les bornes du gouvernement, leurs successeurs revenoient à l'intérêt de l'état, qui dans le fond étoit le leur; les peuples se rétablissoient, & sans en faire des Souverains. Marc Aurele se proposoit d'établir dans la Monarchie la plus absolue, la plus parfaite liberté du peuple soumis; ce qui est d'autant plus aisé que les Monarchies les plus absolues ne laissent pas d'avoir des bornes inébranlables dans certaines loix fondamentales contre lesquelles on ne peut rien faire qui ne soit nul de soi. Ravir le bien d'un sujet pour le donner à un autre, est un acte de cette nature: on n'a pas besoin d'armer l'oppressé contre l'oppressé; le remède combat pour lui; la violence réclame contre elle-même; & il n'y a point d'homme assez insensé pour croire assurer la fortune de sa famille par de tels actes. Le Prince même a intérêt de les empêcher: il sent qu'il faut faire aimer le gouvernement pour le rendre stable & perpétuel. Comme on a vu que le vrai intérêt du peuple est d'intéresser à son salut ceux qui gouvernent, le vrai intérêt de ceux qui gouvernent est d'intéresser aussi à leur

conservation les peuples soumis. Ainsi l'étranger est repoussé avec zèle; le mutin & le seditieux n'est pas écouté; le gouvernement va tout seul & se soutient, pour ainsi dire, de son propre poids. Sans craindre qu'on les contraigne, les Rois habiles se donnent eux-mêmes des bornes pour s'empêcher d'être surpris ou prévenus; ils s'astreignent à certaines loix, parceque la puissance outrée se détruit enfin elle-même: pousser plus loin la précaution, c'est, pour ne rien dire de plus, autant inquiétude que prévoiance, autant indocilité que liberté & sagesse, autant esprit de revolte & d'indépendance que zèle du bien public; & enfin, car je ne veux pas étendre plus loin ces réflexions, on voit assez clairement que les maximes outrées de M. Jurieu repugnent à la raison, & même à l'expérience de la plus grande partie des peuples de l'univers.

Il faut néanmoins encore exposer ce que ce ministre croit avoir de plus convaincant. Il croit nous fermer la bouche en nous demandant *ce qu'il faudroit faire à un Prince qui commanderoit à la moitié d'une ville, de massacrer l'autre sous prétexte de refus d'obéissance sur un commandement injuste*. Qu'un homme le mette dans l'esprit de fonder des regles de droit & des maximes de gouvernement sur des cas bizarres & inouïs parmi les hommes! Mais écoutons néanmoins, & voyons où l'on veut aller. Cette moitié de la ville, poursuit-il, n'est pas obligée de massacrer l'autre: on en demeure d'accord, car on donne des bornes à l'obéissance active. Mais si ce Souverain après cela a le droit de massacrer toute cette autre ville sans qu'elle ait le droit de se défendre, il est clair que le Prince aura le droit de ruiner la société entière. Puisqu'il vouloit conclure à la ruine de toute la société en ce cas, que n'ajoutoit-il encore que cette ville fut la seule où ce Prince fut Souverain, ou qu'il en

LVII.
Le ministre met le fondement de sa politique dans des suppositions chimériques.
Lett. 16.
124.

voulut faire autant à toutes les autres qui composeroient son état, en-sorte qu'il y restât seul pour n'avoir plus de contradicteurs, & pour pouvoir tout sur des corps morts qui seroient dorenavant tous ses sujets? Le ministre n'a osé ainsi construire son hypothèse, parce qu'il a bien senti qu'on lui diroit qu'elle est insensée, & que c'est encore quelque chose de plus insensé de fonder des loix, ou de donner un empire au peuple sous prétexte de remédier à des maux qui ne sont que dans la tête d'un spéculatif, & que le genre humain ne vit jamais.

Comme donc, à parler de bonne foi, ce Prince de M. Jurieu qui voudroit tuer tout l'univers ne fut jamais, & que la fureur & la phrénésie n'ont pas même encore été jufques là; demander ce qu'il faudroit faire à un Prince qui avoit conçu un semblable dessein, c'est en autres termes demander ce qu'il faudroit faire à un Prince qui deviendrait furieux ou phrénétique au-delà de tous les exemples que le genre humain connoît. En ce cas, la réponse seroit trop aillée. Tout le monde diroit au ministre qu'on a donné des tuteurs à des Princes moins insensés que celui qu'il nous propose. Son prétendu empire du peuple n'est ici d'aucun usage: le successeur naturel d'un Prince dont le cerveau seroit si malade, ou les transports si violens, seroit naturellement la charge de regent. Lorsqu'Ozias frappé de la lèpre par un coup manifeste de la main de Dieu, prit la fuite tout hors de lui-même, on entendit bien, que la volonté de Dieu étoit qu'on le séquestrât, selon la loi, de la société du peuple; & Joatham son fils aîné, qui étoit en état de lui succéder s'il fût mort, prit en main le gouvernement du royaume. On conserva le nom de Roi au pere: le fils gouverna sous son autorité, & on n'eut pas besoin d'avoir recours à cette

chimerique souveraineté dont on veut flatter tous les peuples.

Mais après tout, où veut-on aller par cet empire du peuple ? Ce peuple à qui donne un droit souverain sur les Rois, en a-t-il moins sur toutes les autres Puissances ? Si parce qu'il a fait toutes les formes de gouvernement il en est le maître, il est le maître de toutes, puisqu'il les a toutes faites également. M. Jurieu prétend, par exemple, que la Puissance souveraine est partagée en Angleterre entre les Rois & les Parlemens, à cause que le peuple l'a voulu ainsi. Mais si le peuple croit être mieux gouverné dans une autre forme de gouvernement, il ne tiendra qu'à lui de l'établir, & il n'aura pas moins de pouvoir sur le Parlement qu'on lui en veut attribuer sur le Roi. Il ne sert de rien de répondre que le Parlement c'est le peuple lui-même. Car les Evêques ne sont pas le peuple : les Pairs ne sont pas le peuple : une Chambre haute n'est pas le peuple : si le peuple est persuadé que tout cela n'est qu'un soutien de la tyrannie, & que les Pairs en sont les fauteurs, on abolira tout cela. Cromwell aura eu raison de réduire tout aux Communes, & de réduire les Communes mêmes à une nouvelle forme. On établira si l'on veut une Republique, si l'on veut l'état populaire, comme on en a eu le dessein, & que tant de gens l'ont peut-être encore. Si les provinces ne conviennent pas de la forme du gouvernement, chaque province s'en fera un comme elle voudra. Il n'est pas de droit naturel que toute l'Angleterre fasse un même corps. L'Ecosse dans la même île fait bien encore un royaume à part. L'Angleterre a été autrefois partagée entre cinq ou six Rois ; si on en a pu faire plusieurs Monarchies, on en pourroit faire aussi-bien plusieurs Republiques, si le parti qui l'entreprendroit étoit le plus fort : le peuple qui est le vrai Souverain, l'auroit

LVIII.
Selon M.
Jurieu on
ne fait ce
que c'est
que le
peuple :
confusion
de sa po-
litique
qui re-
tombe
dans ce
qu'elle a
voulu évi-
ter.

voulu . Mais le sage Jurieu qui a établi l'empire du peuple , a prévu cet inconvenient , & a bien voulu remarquer que le peuple peut abuser de son pouvoir . Je l'avouë . Il l'a dit ainsi . Il semble même donner des bornes à la puissance du peuple , qui , dit-il , *ne doit jamais résister à la volonté du Souverain , que quand elle va directement & pleinement à la ruine de la société* . Mais qui ne voit que de tout cela c'est encore le peuple qui en est juge ? C'est , dis-je , au peuple à juger , quand le peuple abuse de son pouvoir . Le peuple , dit ce nouveau politique , est cette puissance qui *seule n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes* . Qui donc dira au peuple qu'il n'a pas raison ? Personne n'a rien à lui dire ; ou bien il en faut venir pour le bien du peuple à établir des Puissances , contre lesquelles le peuple lui même ne puisse rien ; & voilà en un moment toute la souveraineté du peuple à bas avec le système du ministre .

LIX.
Suite de
confu-
sions :
maxime
du mini-
stre Ju-
rieu ; que
le peuple
n'a pas
besoin d'
avoir rai-
son pour
valider
ses actes :
le peuple
sous
Crom-
well. *Let.*
18. 140.
Let. 21.
p. 167.

Quelle erreur de se tourmenter à former une politique opposée aux règles vulgaires , pour enfin être obligé d'y revenir ? C'est comme dans une forêt après avoir long-tems tournoïé parmi des sentiers embarrassés , se retrouver au point d'où on étoit parti . Mais examinons encore ce rare principe de M. Jurieu . *Il faut qu'il y ait dans les sociétés une certaine autorité qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes* . Or cette autorité n'est que dans le peuple . C'est par où il tranche : c'est la finale résolution de toutes les difficultés . Un de les confreres lui a objecté cette téméraire maxime : & nôtre ministre lui répond comme on va voir . Cette maxime ne peut avoir de mauvaise conséquence , qu'en supposant qu'on veut dire que tout ce qu'un peuple fait par voie de sédition doit valoir ; mais c'est bien peu entendre les termes . Qui dit un acte , dit un acte juridique ; une résolution prise dans une assemblée de tout un peuple , comme peuvent être les Parlemens & les

états . Or il est certain que si les peuples sont le premier siege de la souveraineté , ils n'ont pas besoin d'avoir raison pour valider leurs actes , c'est-à-dire , pour les rendre exécutoires . Car encore une fois les arrêts , soit des Cours souveraines , soit des Souverains , soit des assemblées souveraines , sont exécutoires , quelque injustes qu'ils soient . Je le prie , si les pensées ont quelque ordre , s'il veut nous donner des idées nettes , qu'il nous dise ce qu'il entend par exécutoire . Veut-il dire que tous les arrêts , justes ou injustes des Souverains & des assemblées souveraines , sont exécutés en effet ? Bien certainement cela n'est pas . Veut-il dire qu'ils le doivent être , & enfin qu'ils le sont de droit ? Voilà donc selon lui-même un droit de mal faire ; un droit contre la Justice ; qui est précisément comme on a vu ce qu'il a voulu éviter , & néanmoins par nécessité il y retombe .

Qu'il cesse donc de nous demander quel droit a un Prince d'opprimer la religion ou la justice : car il avoué à la fin que sans avoir droit de mal ordonner ou de mal faire (car personne n'a un tel droit , & ce droit même n'est pas) il y a dans la Puissance publique un droit d'agir de maniere qu'on n'ait pas droit de lui résister par la force : & qu'on ne le puisse faire sans attentat .

Que s'il dit que selon ses maximes , ce droit n'est que dans le peuple , & que le peuple a seul cette autorité de valider ses actes sans raison : il est vrai qu'il l'a dit ainsi dans la Lettre xviii. mais il n'est pas moins vrai qu'il s'en est dédit dans la Lettre xxi. où nous avons lû ces paroles : que non-seulement les arrêts du peuple , mais encore ceux des Cours souveraines , ou des Souverains , ou des assemblées souveraines sont exécutoires de droit ; & ainsi cette autorité n'est pas seulement dans le peuple , comme il l'avait posé d'abord .

S'il répond qu'à la vérité elle peut être dans les Souverains ou dans les Cours de Justice, mais qu'elle n'est en sa perfection que dans le peuple, & encore non pas dans un peuple séditieux, mais comme il l'a défini, dans une *assemblée* où il fait un *acte juridique & légitime*: ne voit-il pas que la question revient toujours? Car qu'est-ce qu'une assemblée, & qu'est-ce qu'un acte juridique? L'acte qu'on passa sous Cromwell pour supprimer l'Episcopat & la Chambre haute, & attribuer aux Communes la suprême autorité de la nation, jusqu'à celle de juger le Roi, étoit-ce par l'acte d'une assemblée qui prétendoit représenter tout le peuple & en exercer le droit? Car qu'est-ce enfin que le peuple selon M. Jurieu, si ce n'est le plus grand nombre? Et si c'est le petit nombre, qui peut lui donner son droit si ce n'est le grand? L'a-t-il par la loi de Dieu, ou par la nature? Et s'il a par l'institution & la volonté du peuple, le même peuple qui l'a donné ne peut-il pas l'ôter ou le diminuer comme il lui plaît! Et quelles bornes M. Jurieu pourra-t-il donner à sa souveraine puissance? Sera-ce les loix du pays & les coutumes déjà établies? Comme si M. Jurieu ne les fondeoit pas sur l'autorité du peuple, ou que le peuple n'en fût pas autant le maître sous Cromwell qu'il l'est à présent, & autant cette Puissance suprême qui n'a pas besoin d'avoir raison pour rendre ses actes valides & exécutoires de droit. Dira-t-il enfin, que Cromwell agissoit par la force, & avoit les armées en sa main? Quand donc on a une armée, l'acte n'est pas légitime: ou bien, est-ce peut-être qu'une armée de citoyens, telle qu'étoit celle de Cromwell, annule les actes, & qu'une armée d'étrangers rend tout légitime? Avouons que M. Jurieu nous parle d'un peuple qu'il ne sauroit définir; & cela qu'est-ce autre chose que ce peuple sans loi & sans règle dont il a été parlé au commencement de ce discours?

M. Jurieu ne rougit pas de flatter un tel peuple, & il appelle ses adversaires les flatteurs des Rois. Mais puisqu'il trouve plus beau d'être le flatteur du peuple, il doit songer que les gens d'un caractère si bas, sous prétexte de flatter les peuples, sont en effet des flatteurs des usurpateurs & des tyrans. Car en parcourant toutes les histoires des usurpateurs, on les verra presque toujours flatteurs des peuples: c'est toujours ou leur liberté qu'on leur veut rendre, ou leurs biens qu'on leur veut assurer, ou leur religion qu'on veut rétablir. Le peuple se laisse flatter & reçoit le joug. C'est à quoi aboutit la souveraine puissance dont on le flatte; & il se trouve que ceux qui flattoient le peuple, sont en effet les suppôts de la tyrannie. C'est ainsi que les états libres se font des Monarques absolus, & deviennent insensiblement, mais que dis-je? ils deviennent manifestement l'annexe d'une Monarchie étrangère. C'est ainsi que les états monarchiques se font des maîtres plus absolus que ceux qu'on leur fait quitter sous prétexte de les affranchir. Les loix qui servoient de rempart à la liberté publique s'abolissent, & le prétexte d'affermir une domination naissante rend tout plausible. Deux peuples se lient l'un l'autre, & concourent ensemble à rendre invincible la Puissance qui les tient tous également sous sa main: on a fait cet ouvrage en les flattant.

On a fait beaucoup davantage, & on a changé les maximes de la religion. M. Jurieu en convient; & pour défendre la convention, il attaque directement l'Eglise Anglicane. C'est dit-il, ici un endroit à faire sentir à l'Eglise Anglicane combien les principes qu'elle a voulu établir depuis le retour du Roi Charles II. sont incompatibles avec la droite raison & avec la liberté d'Angleterre. C'est donc l'Eglise Anglicane qu'il prend à partie directement, & il va lui découvrir ses variations. Il commence par la flatterie; car c'est en la caressant

LX.
Les flatteurs des peuples sont les flatteurs de tyrans; & établissent la tyrannie: exemple de nos jours.

LIX.
L'Eglise Anglicane est vaincue par le ministre Jurieu d'avoir changé les maximes de la religion. Lett. 18. p. 231.

qu'on veut lui faire avaler le poison d'une nouvelle doctrine. *La mort de Charles I.* continue nôtre ministère, leur a fait horreur, & ils ont eu raison en cela. Ils ont cherché une *theologie* & une *jurisprudence* qui pût prévenir de semblables attentats : en quoi ils n'ont pas eu tort. Ils ont reconnu que les ennemis des Rois d'Angleterre étoient aussi les leurs ; car les Fanatiques & les Indépendans n'en veulent pas moins à l'Eglise Anglicane, qu'à la royauté. Ils ont cherché les moyens de mettre à couvert l'Eglise Anglicane : on ne sauroit les blâmer là-dedans. Ils ont voulu mettre la souveraine autorité des Rois, & leur propre conservation sous un même azile : c'est la souveraine indépendance des Rois, enseignant que sous quelque prétexte, soit de religion, soit de conservation de loix ou de privilèges, il n'est jamais permis de résister aux Princes, & d'opposer la force à la violence. Voilà donc les maximes qu'avoit établies l'Eglise Anglicane de l'aveu de M. Jurieu ; des maximes directement opposées à celles qu'on a suivies dans la convention, directement opposées à celles que M. Jurieu a établies pour la défendre. Voici maintenant la décision de ce ministre : *Ils ne se sont pas aperçus* ; les Evêques & les Universités qui ont établi par tant d'actes la maxime de la souveraine indépendance des Rois, si contraire aux maximes de la convention & de M. Jurieu qui la défend : *Ils ne se sont pas aperçus* premièrement que cela ne leur pouvoit de rien servir ; secondement, qu'ils se mettoient dans un état de contradiction, & renversoient toutes les loix d'Angleterre. C'est à quoi en vouloit venir ce ministre avec tout ce beau semblant & cet air flatteur : *Ils ont eu raison : ils n'ont pas eu tort : on ne sauroit pas les blâmer*. Que veut-il conclure par-là ? Que ces docteurs qu'il faisoit semblant de vouloir louer, se sont mis dans un état de contradiction, & ont renversé toutes les loix de leur pays.

Mais après tout, que veulent dire ces fades louanges qu'il donne à l'Eglise Anglicane, Elle n'a pas eu

tort, elle a eu raison ; on ne la sauroit blâmer d'avoir cherché les moïens de se mettre à couvert des Fanatiques qui n'étoient pas moins ses ennemis que ceux de la roiaute, & mettre sous un même azile la souveraine autorité de Rois & sa propre conservation ? Que veulent dire, encoire un coup, tous ces beaux discours, si ce n'est que les décisions de l'Eglise Anglicane n'étoient qu'une politique du tems qu'il falloit maintenant changer comme contraire aux vrais intérêts de la nation ? Il ne m'en faut pas davantage pour enrichir l'histoire des Variations d'un grand exemple, de l'aveu même de M. Jurieu. L'Eglise Anglicane avoit posé comme une maxime de religion la souverainne indépendance des Rois ; en-sorte qu'il ne fût permis de leur résister par la force, sous quelque prétexte que ce fût, pas même sous celui de la religion ou de la conservation des loix & des privilèges : l'Angleterre agit maintenant par des maximes contraires ; l'Angleterre a donc changé les maximes de religion qu'elle avoit établies. M. Jurieu l'avouë, & l'histoire des Variations est augmentée d'un si grand article.

Mais venons encore un peu au fond de ce changement. Selon M. Jurieu ce qui donna lieu dans l'Eglise Anglicane aux maximes de la souveraine indépendance des Rois, fut le parricide abominable de Charles I., c'est-à-dire que ce fut le desir d'extirper le Cromwellisme & la doctrine qui donnoit au peuple le pouvoir de juger ses Rois à mort, sous prétexte d'avoir attaqué la religion où les loix ; car c'étoit l'erreur qu'il falloit combattre & le grand principe de Cromwel. Mais voïons si M. Jurieu l'a bien détruit. Il n'est rien, dit-il, de plus injuste que d'attribuer à notre theologie le triste supplice de Charles I. C'est la fureur des Fanatiques & les intrigues des Papistes qui ont fait cette action épouvantable . . . Ne suit-on pas que c'est le fait de Cromwel, qui se servit des

LXII.
Le Crom-
wellisme
rétabli
par les
maximes
du mini-
stre Ju-
rieu, &
par les
nouvelles
maximes
de l'Egli-
se Angli-
cane.

Lett. 18.
137.

Fanatiques pour rendre vacante une place qu'il vouloit occuper ? Laissons croire à qui le voudra ces curieuses intrigues des Papistes , & leur secrète intelligence avec Cromvvel . Venons aux vrais auteurs du crime . C'est Cromvvel & les Fanatiques . Je l'avoué . Mais de quelles maximes se servirent-ils pour faire entrer les peuples dans leurs sentimens ? Quelles maximes voit-on encore dans leurs apologies ? Dans celle d'un Middleton & dans cent autres libelles dont les Cromvvelistes inondoient toute l'Europe ? De quoi sont pleins tous ces livres & tous les actes publics & particuliers qu'on faisoit alors , que de la souveraineté absolue des peuples ; de ces contrats primordiaux entre les peuples & les Rois , & de toutes les autres maximes que M. Jurieu soutient encore après Bucanan , que la convention a suivies & où l'Eglise Anglicane se laisse entraîner malgré ses anciens decrets ? Il n'est pas question de dételter Cromvvel & le comparer à Catilina , quand après cela on suit toute sa doctrine . Car écoutons comme s'en

Jur. Ibid. défend M. Jurieu . *Nous ne disons pas , dit-il , qu'il soit permis de résister aux Rois jusqu'à leur couper la tête . Il y a bien de la différence entre attaquer & se défendre . La défense est légitime contre tous ceux qui violent le droit des gens & les loix des nations ; mais il n'est pas permis d'attaquer des Rois & des Rois innocens pour leur faire souffrir un honteux supplice . Il sembloit dire quelque chose en faveur des Rois ; en leur accordant du moins qu'il n'est pas permis de les attaquer , ni même de leur résister jusqu'à leur faire souffrir le dernier supplice ; mais il n'ose soutenir ce peu qu'il leur donne . Il craint de s'engager trop , en disant qu'il n'est pas permis de pousser les Rois jusques-là , & il en vient aussi-tôt à la restriction des Rois innocens . En effet , si les peuples sont toujours & en toute forme d'état les principaux Souverains ; si*

les Rois font leurs justiciables & relevent de ce tribunal; si on peut leur faire la guerre; appeller contre-eux l'étranger; les priver de la roiauté; les réduire par conlequent à un état particulier: qui empêche qu'on n'aille plus loin, & qui les pourra garantir des extremités que je n'ose nommer? Leur innocence, dira M. Jurieu, comme les derniers du peuple. Mais encore qui sera le juge de leur innocence, si ce n'est encore le peuple: ce peuple qui n'a pas même besoin d'avoir raison pour rendre les actes valides, juridiques & executaires, comme parle M. Jurieu? Qui ne voit donc que par les maximes de ce ministre & par celles que l'Angleterre vient de suivre, le Cromwelliste prévaut, & qu'il n'y a rien à lui opposer que les maximes qu'on reconnoît être celles de l'Eglise Anglicane; mais qu'elle voit maintenant ensevelies avec la succession de ses Rois?

Après la condamnation de ses anciennes maximes, il faut encore qu'elle souffre les insultes d'un M. Jurieu, qui se moque d'elle en la louant; & qui ose lui reprocher que ce qu'elle a fait sous Charles II. étoit l'effet d'une mauvaise politique & un entier renversement des loix du païs.

EXIII.
Illusion
du Mini-
stre sur la
qualité de
chef de l'
Eglise
Anglica-
ne.

Mais après l'avoir ainsi des honorée, il espere de l'accabler par ces paroles: Je voudrois bien qu'on me répondit à ce raisonnement. Etre chef de l'Eglise Anglicane, & membre de l'Eglise Protestante, c'est aujourd'hui la même chose. Les Rois d'Angleterre depuis Henri VIII. ordonnent que le Roi sera chef de l'Eglise Anglicane; donc elles ordonnent qu'il sera membre de l'Eglise Protestante. Le ministre se persuade que l'Angleterre en oubliant ses dogmes, oubliera jusqu'à son histoire. Elle oubliera que Henri VIII. à qui le ministre même attribue la loi par laquelle les Rois d'Angleterre font chefs de l'Eglise, ne laissa pas d'appeler à sa succession la fille Marie très-Catholique, avant même Elitabeth Pro-

ibid. 148.

testament. Elle oubliera qu'on avoit reçu le testament de ce Prince comme un acte conforme aux loix fondamentales du royaume; qu'on se soumit à la Reine Marie; qu'on punit de mort les rebelles qui avoient osé soutenir qu'elle étoit incapable de régner, & que depuis on lui demeura toujours fidelle. Elle oubliera, pour ne point parler de tout ce qui s'est passé sous Charles II. en faveur de la succession à laquelle les factieux ne purent jamais donner d'atteinte; elle oubliera, dis-je, que Jacques II. son magnanime frere, a été reconnu dans toutes les formes & avec tous les sermens accoutumés, sans aucune contradiction, & a régné paisiblement plusieurs années. L'Angleterre oubliera tout cela, & M. Jurieu un ministre Presbyterien, un étranger qui a oublié son païs, apprendra aux Anglois le droit du leur, & réformera les maximes de leur Eglise.

LXIV.
Conclu-
sion de ce
discours :
opposi-
tion des
senti-
mens des
préten-
dus Ré-
formés d'
aujourd'
hui, avec
ceux qu'
ils témoi-
gnent au
commen-
cement
*Præfat.
ad Reg.
Gall.*

Quoiqu'il en soit, ce ministre a montré assez clairement à l'Eglise Anglicane sa prodigieuse & soudaine variation sur le suite de l'obéissance due aux Rois. Cet Avertissement fait paroître dans toutes les Eglises Protestantes, & en particulier aux Prétendus Réformés de ce royaume, un semblable changement, & tout ensemble une manifeste opposition de leur conduite & de leurs maximes avec celles de l'ancien Christianisme. Il n'y a qu'à entendre encore une fois Calvin, lorsqu'il présente à François I. l'apologie de tout le parti dans la lettre où il lui dédie son Institution, comme la commune confession de foi de lui & des siens. On ne peut rien alleguer de plus authentique qu'une apologie présentée à un si grand Roi par le chef des Prétendues Eglises de France au nom de tous ses disciples. Calvin l'a composée, autant qu'il a pû, sur le modele des anciennes apologies de la Religion Chrétienne présentées aux Empereurs qui la persecutoient. Il proteste sur ce fondement

qu'on accuse en vain ses sectateurs de vouloir ôter le sceptre aux Rois, & troubler la police, le repos & l'ordre des états. C'étoit donc un crime qu'il détestoit ou qu'il faisoit semblant de detester. Mais les nouvelles Eglises n'ont maintenant qu'à examiner si elles n'ont point troublé les royaumes, attaqué la Puissance souveraine par leurs actions & par leurs maximes, & ôté le sceptre aux Rois. Calvin témoigne qu'il a tous-^{ibid.} jours pour sa patrie, encore qu'il en soit chassé, toute l'affection convenable, & que les autres bannis & fugitifs^{ibid. job} comme lui, conservent toujours les mêmes sentimens^{fin.} pour elle. Nos Prétendus Réformés n'ont qu'à songer s'ils conservent ces sentimens que Calvin attribuoit à leurs ancêtres, & s'ils ne machinent rien contre leur patrie & contre leur Prince: contre un Prince, pour ne point parler des qualités heroïques qui lui ont attiré l'admiration & ensuite la jalousie de toute l'Europe, que ses inclinations bienfaisantes rendent aimable à tous les François dont une fausse religion n'a pas encore entièrement corrompu le cœur. Calvin se plaint à la vérité pour lui & pour tous les siens; qu'on émeut de tous côtés des troubles contre eux; ^{ibid.} mais pour eux qu'ils n'en ont jamais ému aucuns. Mais il n'y a qu'à lire l'histoire de Beze, pour voir s'il y eut jamais rien de plus inquiet, de plus tumultueux, de plus hardi, de plus prêt à forcer les prisons, à envahir les Eglises, à se rendre maître des villes, en un mot, à prendre les armes & à donner des batailles contre ses Rois, que ce peuple réformé. Calvin qui faisoit à François I. ces belles protestations, les a vû oubliées vingt ans après, & cette feinte douceur changée en fureurs civiles. Il ne s'en est point ému; il ne s'est pas plaint de se voir dédit de ce qu'il avoit autrefois protesté aux Rois au nom de tout le parti. Bien plus, il a approuvé ces guerres sanglantes, lui qui se vantoit que son parti n'étoit

Ibid.

Ibid.

pas seulement supposé d'avoir causé la moindre émotion. Nous sommes, dit-il en parlant des émotions populaires, injustement accusés de telles entreprises, de quelles nous ne donnâmes jamais le moindre soupçon : & il est bien vrai-semblable, poursuit-il en insultant à ses accusateurs, il est bien vrai-semblable, que nous desquels n'a jamais été ouï une seule parole séditieuse, & desquels la vie a toujours été connue simple & paisible, quand nous vivions sous vous, Sire, machinions de renverser les royaumes. Cependant on fait ce que firent ces gens si simples & si paisibles, à qui il n'étoit jamais échappé de paroles séditieuses, loin qu'ils fussent capables de songer à renverser les royaumes. Calvin les a vû changer lui-même. Il leur a vû commencer les guerres dont le royaume ne s'est sauvé que par miracle. Beze son fidele disciple & le compagnon de ses travaux, se glorifie devant toute la Chrétienté d'en avoir été l'instigateur en induisant tant M. le Prince de Condé que M. l'Amiral & tous autres seigneurs & gens de toute qualité, à maintenir par tous moïens à eux possibles, l'autorité des édits & l'innocence des pauvres opprésés. Il comprend nommément entre ces moïens possibles la prise des armes. Il imposé aux Princes du sang, aux officiers de la couronne, aux grans seigneurs du royaume, & afin que rien n'échappe à la vigilance, aux gens de toute qualité, ce nouveau devoir d'entreprendre la guerre civile : elle devient juste & nécessaire selon lui : il en a écrit l'histoire pour servir d'exemple aux siècles futurs, & il n'a point rougi de nous rapporter la protestation des ministres contre la paix conclue à Orleans, afin que la posterité fut avertie comme ils se sont portés dans cette affaire. Il est constant qu'il ne s'agissoit ni de la sûreté des personnes ni même de celles des biens & des honneurs, puisque le Prince de Condé y avoit pourvû ; mais seulement de quelques legeres modifications qu'on apporta aux

Variat.
1C. 47.
Hist. de
Beze liv.
6.p. 298.

Var. Ibid.
Hist. de
Beze Ibid.

édits. Cependant les ministres reclamèrent, & ils ne voulurent pas, non plus que Beze leur historien, que la posterité ignorât qu'ils étoient prêts à continuer la guerre civile; à rompre toute négociation, tout commerce, tout traité de paix, & à mettre en feu tout le royaume pour des causes si peu importantes. Voilà ces gens si paisibles dont Calvin vantoit la douceur. Mais il ajoutoit encore: *Comment pourrions-nous songer à renverser le royaume, puisque maintenant étant chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour votre prospérité & celle de votre règne?* M. Jurieu & les réfugiés savent bien les vœux qu'ils font pour la prospérité de leur Roi & du royaume, contre lequel ils ne cessent de soulever de tout leur pouvoir toutes les Puissances de l'Europe, & ne méditent rien moins que la ruine totale. Ils savent bien quels sentimens ont succédé à cette feinte douceur que Calvin vantoit, & leur ministre nous a avoué que ce n'est rien moins que la fureur & que la rage. Enfin, Calvin finissoit l'apologie de nos Réformés, en adressant ces paroles à François I. *Si les détractions des mal-veillans empêchent tellement vos oreilles, que les accusés n'aient aucun lieu de se défendre; si ces impetueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours leur cruauté par prisons, fouets, gênes, coupures, brûlures: voilà toutes les extrémités prévues & rapportées par nos Réformés, & Calvin bien assuré dans Genève les y envoioit sans crainte à l'exemple des autres Réformateurs aussi tranquilles que lui. Mais que promettent-ils au Roi en cet état? Nous certes comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetés en toute extrémité: tellement néanmoins que nous posséderons nos ames en patience, & attendrons la main forte du Seigneur.* Ainti il reconnoissoit qu'il n'y avoit que ce seul refuge contre son Prince & sa patrie, ni d'autres armes à employer que la patience. Les Protestans d' alors y souscrivoient & se

croïoient obligés à tenir du moins le langage des premiers Chrétiens, dont ils se vantoient de ramener l'esprit. Mais ou c'étoit fiction & hypocrisie, ou en tout cas, cette patience si-tôt oubliée n'avoit pas le caractère des choses divines qui de leur nature sont durables: si ce n'est que nous voulions dire avec M. Jurieu, que des paroles si douces sont bonnes, lorsqu'on est foible & qu'on se voit faire honneur de sa patience en couvrant son impuissance de ce beau nom. Mais ce n'est pas ce qu'on disoit au commencement, & ce que disoit d'abord Calvin lui-même. Ainsi tout ce que lui & tous les disciples d'un commun accord ont dit depuis; tout ce que les Synodes ont décidé en faveur des guerres civiles; tout ce que M. Jurieu tâche d'établir pour donner des bornes à la puissance des Souverains & à l'obéissance des peuples, n'est qu'une nouvelle preuve que la Réforme foible & variable n'a pû soutenir ce qu'elle avoit d'abord montré de chrétien, & ce qu'elle avoit vainement tâché d'imiter des exemples & des maximes de l'ancienne Eglise.



Benardus P.



SIXIÈME ET DERNIER AVERTISSEMENT
AUX PROTESTANS
 SUR LES LETTRES
 DU MINISTRE JURIEU
 CONTRE L'HISTOIRE, DES VARIATIONS.
L' ANTIQUITÉ ÉCLAIRCIE SUR L' IMMUTABILITÉ
DE L' ÊTRE DIVIN, ET SUR L' ÉGALITÉ DES
TROIS PERSONNES DIVINES.
 L' ÉTAT PRÉSENT DES CONTROVERSES ET DE LA
 RELIGION PROTESTANTE, CONTRE LA SIXIÈME
 ET SEPTIÈME LETTRE DU TABLEAU DE M. JURIEU
MES CHERS FRÈRES.

J' Ai vû le Tableau du Socinianisme de M. Jurieu ; &
 la sixième Lettre où ce ministre attaque ma per-
 sonne, est tombée depuis peu de jours entre mes
Vol. IV. X 3

1.
 Exposition des
 emporte-
 mens &

des calomnies
du ministre.

M. de
Beauvol
Hist. des
ouvrages
des Sav.
Juil. 90.
Art. 9. p.
501.

Jur. 287.

maines. Par la divine miséricorde, je ne me sens aucun besoin de répondre à des calomnies qu'il ne peut croire lui-même: mais l'embarras où il est pour défendre ses propositions sur le mystère de la Trinité, la mauvaise humeur où il entre, parcequ'il ne fait par où se tirer de ce labyrinthe, & l'état où il a mis nos controverses, en les tournant d'une manière si avantageuse aux Sociniens dont il veut paroître le vainqueur, sont choses trop remarquables pour être dissimulées. Je ne lui dirai donc pas, comme on fait publiquement dans son parti, qu'il ne mérite plus qu'on lui réponde, parcequ'il ne raisonne plus & ne montre dans ses discours qu'une impuissante fureur. Sans songer à ce qu'il mérite, & occupé seulement de ce que méritent les mystères qu'il a profanés, je les vengerai de ses attentats; & pour l'amour des infirmes que ses dangereuses nouveautés pourroient séduire, je les mettrai pour la dernière fois devant les yeux du public. On verra qu'en attaquant l'histoire des Variations, ce ministre a fait triompher le Socinianisme, pour ne point encore parler des autres erreurs; & que dans la sixième Lettre de son Tableau, où il fait les dernier efforts pour se purger de ce reproche, il le mérite plus que jamais. Que je vais recevoir d'injures après ce dernier Avertissement! & que le nom de M. de Meaux va être flétri dans les écrits du ministre! Déjà on ne trouve dans la sixième Lettre que les ignorances de ce Prelat; ses vaines déclamations avec les comedies qu'il donne au public; & quand le stile s'élève, ses fourberies, ses friponneries, son mauvais cœur, son esprit mal fait, baillé & affoibli par son grand âge qui passe 70. ans, ses violences qui lui font mener les gens à la Messe à coups de barres, sa vie qu'il passe à la Cour dans la mollesse & dans le crime; car on pousse la calomnie à

tous ces excès ; & tout cela est couronné par son hypocrisie, c'est-à-dire comme on l'explique, par un faux semblant de reverer des mylteres qu'il ne croit pas dans son cœur. On me donne tous ces éloges sans aucune preuve ; car aussi où les prendroit-on ? Et je les reçois seulement pour avoir convaincu M. Jurieu de faire triompher l'erreur. Que n'aurai-je donc pas mérité aujourd'hui, qu'il faudra pousser la conviction jusqu'à la dernière évidence, & effacer tout le faux éclat de ce Tableau dont le ministre a crû éblouir tout l'univers ? la chose sera facile ; puisque le témoignage de M. Jurieu me suffira contre lui-même.

Je ne puis ici m'empêcher de retracer en aussi peu de paroles qu'il sera possible, le sujet de notre dispute. Dans la préface de l'histoire des Variations j'avois posé ce principe comme le fondement de tout l'ouvrage : *Que toute variation dans l'exposition de la foi est une marque de fausseté dans la doctrine exposée ; que les heretiques ont toujours varié dans leurs symboles, dans leurs règles, dans leurs confessions de foi, en ne cessant d'en dresser de nouvelles, pendant que l'Eglise Catholique donnoit toujours dans chaque dispute sur la foi une si pleine déclaration de la vérité, qu'il n'y falloit après cela jamais retoucher : d'où luivoit cette différence entre la vérité catholique & l'herésie ; que la vérité catholique venue de Dieu a d'abord sa perfection, & l'herésie au contraire comme une foible production de l'esprit humain, ne se peut faire que par piéces mal assorties, & par de continuelles innovations.*

II.
Etat de
cette dis-
pute, ré-
mis de-
vant les
yeux du
lecteur.
Division
de ce dis-
cours en
trois qua-
drans.
Préf. de
l'Hist. des
Var. n. 2.
3. & suiv.

Ibid. n. 7.

Par ces principes l'histoire des Variations n'étoit plus une simple histoire ou un simple récit de faits, mais elle se tournoit en preuve contre la Réforme, puisqu'elle la convainquoit d'avoir varié, non pas seulement en particulier, mais en corps d'Eglise,

Ibid. n. 8.

dans les livres qu'elle appelloit symboliques, c'est-à-dire dans ceux qu'elle a faits pour exprimer le consentement de ses prétendues Eglises ; en un mot dans ses propres confessions de foi, dans les décisions de ses synodes, & enfin dans les actes les plus authentiques.

Ibid. n. 17.
Et suiv.

Les ministres ne pouvoient donc s'élever assez contre des principes si ruineux à la Réforme ; & le ministre Jurieu, qui s'est mis en possession de défendre seul la cause commune, après avoir fait long-tems le dédaigneux selon la coutume, & sur le livre des Variations & sur les Avertissemens qui le souvenoient comme sur des livres qui ne meritoient ni réponse, ni même d'être lus, est enfin benignement demeuré d'accord dans son Tableau, qu'il étoit ici tout-à-fait de l'intérêt de la vérité, de faire voir des variations considérables dans l'exposition de la doctrine des anciens, afin de ruiner ce faux principe de M. de Meaux, que la véritable religion ne peut jamais varier dans l'exposition de sa foi. Enfin donc il confessa qu'il étoit important de répondre, & que c'étoit par foiblesse qu'il faisoit auparavant le dédaigneux.

Tab.
Lett. 6.
p. 297.

On pourroit ici lui demander à qui donc il importoit tant de détruire ce faux principe. Est-ce à une Eglise qui prétend ne varier pas ? Point du tout. Qu'on écrive tant qu'on voudra que la foi ne souffre point de variation, nous ne nous en offenserons jamais ; parceque nous ne prétendons point avoir varié, ni varier à l'avenir dans la doctrine ; au-contre nous applaudirons à cette maxime, & l'Eglise déclarera que sa règle est de croire ce qui a toujours été crû. Par une raison contraire, si la Réforme ne peut souffrir qu'on lui propose la même règle, & qu'on lui demande une doctrine stable & invariable, c'est qu'elle a varié, & ne veut pas se priver de la liberté de varier encore quand elle

voudra : elle ne peut donc pas trouver mauvais qu'on ait fait l'histoire des Variations , & cet ouvrage n'est plus si méprisable que le ministre disoit .

En effet , si on ne lui avoit montré aucune variation dans la foi de son Eglise , ou si celles qu'on lui a montrées étoient seulement dans les paroles ; ou en tout cas peu essentielles , il n'avoit qu'à convenir du principe sans troubler les siècles passés , & sans y ébranler jusqu'aux fondemens . Mais dès qu'il a ouï parler des variations , il a crû tout perdu pour la Réforme . Il a appelé tous les Peres à garants , sans épargner ceux des trois premiers siècles ; encore qu'il les préférât à tous les autres sur la pureté de la doctrine , & il a cherché de tous côtés dans ces saints hommes qui ont fondé le Christianisme après les Apôtres , ou des défenseurs ou des complices .

Et remarquez , Mes chers Freres , car ceci est tout-à-fait nécessaire pour établir l'état de notre question ; remarquez , dis-je , qu'il ne s'agit pas d'accuser d'erreur quelques Peres en particulier , puisque mon principe qu'on vouloit combattre étoit que l'Eglise ne varie jamais . Il falloit donc pour le refuter montrer des erreurs , non dans les particuliers , mais dans le corps ; & c'est-pourquoi le ministre dès ses Lettres de 1689. marquoit les erreurs des Peres comme étant non d'un ni de deux , mais de tous : ce qui l'oblige à parler toujours de leur theologie comme étant celle de l'Eglise & de leur siècle . Et pour ne laisser aucun doute de son sentiment , il vient encore d'écrire , ce qu'il ne faut pas oublier , & ce qu'on ne peut assez remarquer pour entendre notre dispute , que l'erreur qu'il attribue aux trois premiers siècles étoit la theologie de tous les anciens avant le concile de Nicée , sans en excepter aucun : sans

3. An.
Lettre, 6.
p. 44. 45.
etc.

Tab. Lettr.
6. p. 251.

quoi en effet il ne feroit rien contre ma proposition, & il ne prouveroit pas les variations de l'Eglise comme il l'avoit entrepris.

Tab. Lett.
6. p. 280.

Au surplus il fait paroître tant de joie d'avoir trouvé cette grande & notable variation dans la doctrine des Peres, du deuxième, du troisième & même du quatrième siècle, qu'il ne croit plus dorénavant n'avoir rien à craindre du coup que je lui portois, & il s'en vante en ces termes : *Cet argument est un coup de foudre qui réduit à néant l'argument tiré contre nous de nos variations : c'est un argument si puissant, qu'il vaut tout seul tout ce qu'on peut dire pour aneantir ce grand principe de M. de Meaux, que la véritable Eglise ne sauroit jamais varier dans l'exposition de sa foi.*

Pendant qu'il me foudroie de cette sorte, & que cherchant des variations dans les points les plus essentiels, il a poussé l'erreur des anciens jusqu'à leur faire nier l'inégalité des trois Personnes divines, pour ne point encore parler des autres impiétés aussi capitales, on a vû dans son parti même les inconveniens de sa doctrine. On a vû qu'il faisoit errer les trois premiers siècles sur les fondemens de la foi contre ses propres maximes qui en rendoient la croïance invariable dans tous les siècles : & ce qui est plus facheux pour lui, on a vû qu'il ne pouvoit plus refuser la tolerance aux Sociniens, ni les exclure du salut, puisqu'il étoit forcé d'avouer en termes exprès, que ces étranges variations qu'il attribuoit aux anciens, n'étoient pas essentielles & fondamentales. Les Tolerans se sont élevés contre lui d'une terrible maniere. On a senti ses excès jusque dans son parti. On sait ce qu'a écrit M. de Beauval en abregeant ces Avertissemens dans son histoire des Ouvrages des Savans. On a vû les vigoureuses réponses contre les durs avis de M. Jurieu, & s'il se tait à present pour n'avoir plus à combattre contre un

3. Ann.
Lett. 6. p.
44.
Hist. des
Ouvrages
des Sa-
vans, Mai
1609.
Art. 13.
p. 396.

homme qui ne se défend qu'à coup de cailloux, c'est en lui remettant encore devant les yeux toutes ses erreurs. On fait aussi qu'un ministre en a représenté la liste à tout un synode, & qu'il n'a rien moins reproché à M. Jurieu, que l'Arianisme tout pur dans cette inégalité des trois Personnes. Mais pour montrer qu'il ne cede pas, M. Jurieu ajoute encore aujourd'hui dans la sixième Lettre de son Tableau, que l'erreur des peres, quoiqu'elle emporte en termes formels cette détestable inégalité, ne ruine pas le fondement, & non-seulement n'est condamnée par aucun concile, pas même par celui de Nicée; mais encore qu'elle ne peut être refutée par l'Ecriture, & qu'on ne peut en faire une hérésie.

On peut maintenant appercevoir pourquoi il prenoit tant son air de mépris, & déclaroit si hautement qu'il ne daigneroit me répondre. Malgré ses fiertés affectées, il sentoît bien l'embarras où il s'étoit mis, & que pris dans ses propres lacets, plus il feroit d'efforts pour se dégager, plus il redoubleroit les nœuds qui le serrent. Il n'entre donc que forcé dans cette dispute, & il est comme obligé de l'avouer lorsqu'il dit dans son avis à M. de Beauval: à cet endroit, lorsqu'on en fera aux avantages que le Sociniens & les Tolerans tirent continuellement de ce qu'il a opposé à mes Variations, il ne' aura pas moyen d'éviter M. de Meaux. Vous l'entendez, Mes chers Freres; la rencontre de cet ennemi qu'il n'y a plus moyen d'éviter, lui paroît importune. Ce n'est pas moi qu'il redoute; c'est la vérité qui le presse par ma bouche: c'est qu'il falloit se dédire, comme on verra qu'il a fait, de ce qu'il avoit assuré en 1689. & bâtir un nouveau système qui ne se soutiendrait pas mieux que le premier. Comme il ne peut plus reculer, & que malgré lui il faut commencer un combat où son desordre ne peut manquer d'être sen-

Ibid.
Juillet
1690. Art.
9. p. 501.
Rép. de M.
de la Con-
seil. p. 6.
Faill. de
M. de la
Conseil. p.
37.

Tab. Lett.
6. Art. 3. p.
268. 271.
273.

Jur. Lett.
sur M.
Papin.
p. 16.

p. 1.

sible, il ne se possède plus : de-là ces exclamations, de-là ces fureurs ; l'ignorance, la fourberie, la friponnerie lui paroissent encore trop foibles pour exprimer sa colere, & il n'y a calomnie ni outrage où il ne s'emporte.

Laissons là ses emportemens & examinons ses réponses ; maintenant que le lecteur est au fait, & qu'il a devant les yeux avec la suite de nôtre dispute, l'état de la question dont il doit juger. Elle se partage en deux points. Le premier, si le ministre pourra soutenir les variations qu'il impute à l'ancienne Eglise, sans renverser en même tems ses propres principes & le fondement de la foi. Le second, s'il pourra se défendre des conséquences que les Tolerans tireront de son aveu pour la tolérance universelle. Nous verrons après si cette querelle est seulement de M. Jurieu, ou celle de tout le parti. Je ne croi pas qu'il y eut jamais une dispute plus essentielle à nos controverses.

P R E M I È R E P A R T I E.

Que le ministre renverse ses propres principes, & le fondement de la foi par les variations qu'il introduit dans l'ancienne Eglise.

A R T I C L E P R E M I E R.

*Dénombrément de ses erreurs: la Trinité directement
attaquée avec l'immutabilité, & la spiritualité
ou simplicité de l'être Di-vin.*

III.
Que le
ministre
renonce
à la solu-
tion de
quinze ou

SUR la première question le ministre nous promet d'abord d'expliquer & de justifier contre l'Évêque de Meaux la theologie des anciens sur le mystere de la Trinité & celui de la generation du Fils de Dieu. Il

n'en promet pas davantage dans cette sixième Lettre de son Tableau. Mais d'abord, ce n'est pas là satisfaire à l'Évêque de Meaux. Il est vrai que je l'accuse d'avoir reconnu & toléré dans les anciens une doctrine contraire à l'égalité, à la distinction & à la coéternité des trois Personnes divines; mais ce n'est pas là tout son crime. Selon lui, les Pères du troisième siècle, & même ceux du quatrième n'ont pas mieux entendu l'Incarnation que la Trinité, puisqu'il nous ont fait un Dieu converti en chair selon l'hérésie qu'on a attribuée à Eutyché. Leur erreur n'est pas moins extrême sur les autres points; puisque dans leurs sentimens la bonté de Dieu n'est qu'un accident, comme la couleur; la sagesse de Dieu n'est pas sa substance: c'étoit la théologie du siècle. On ne croioit pas que Dieu fût partout, ni qu'il pût être en même-tems dans le ciel & dans la terre. Faut-il s'étonner après cela que la foi de la providence vacillât! Un Dieu qui n'étoit qu'au ciel ne pouvoit pas également prendre garde à tout; aussi étoit-ce l'opinion CONSTANTE ET REGNANTE que Dieu avoit abandonné le soin de toutes les choses qui sont au-dessous du ciel, SANS EN EXCEPTER MEME LES HOMMES, & ne s'étoit réservé la providence immédiate que des choses qui sont dans les cieux. La grace n'étoit pas mieux traitée. On la regarde aujourd'hui, remarquez que c'est toujours la foi d'aujourd'hui que le ministre reçoit, & vous en verrez d'autres exemples; la grace donc qu'on regarde aujourd'hui avec raison comme une des plus importans articles de la religion, jusqu'au tems de saint Augustin, étoit entièrement informe. Ce mot d'informe lui plaît, puisque même il l'attribue à la Trinité, & l'on verra comme il s'embarrasse en tâchant de se démêler de cette expression insensée. Mais peut-être que les erreurs qu'on avoit sur la matière de la grace avant le tems de saint Augustin étoient médiocres? Point du tout:

vingt difficultés essentielles, & ne s'attache qu'à la dispute de la Trinité où il tombe dans de nouvelles erreurs. Tob. Let. 6. p. 237. Art. 1. 2. 3. 4. p. 227. 237. 252. 276.

ibid. L. 1. 5. p. 49.

ibid.

Les uns étoient Sociniens & Manichéens; d'autres étoient purs Pelagiens; LES PLUS ORTHODOXES ont été Semi-pelagiens; ils sont tous par conséquent convaincus d'erreur sur des matieres si essentielles. Il en dit autant du péché originel. Quoi plus? La satisfaction de JESUS-CHRIST, ce dogme si important, si fondamental, & si clairement révélé par l'Ecriture, est demeuré SI INFORME jusqu'au quatrième siècle, qu'à-peine peut-on rencontrer un ou deux passages qui l'expliquent bien. On trouve même dans saint Cyprien des choses très-injurieuses à cette doctrine: & pour la justification, les Peres N'EN DISENT RIEN, ou ce qu'ils en disent EST FAUX, mal digéré & imparfait. Prenez garde: ce ne sont pas ici des sentimens particuliers; mais par-tout les OPINIONS REGNANTES, ET LA THEOLOGIE DU TEMS. Il ne dit pas quelques-uns, mais tous, & les Peres en general. Il ne dit pas, on s'expliquoit mal, ou l'on parloit avant les disputes avec moins de précautions; mais on croioit, on ne croioit pas; & il s'agit de la foi. Enfin, l'ignorance de l'ancienne Eglise alloit jusqu'aux premiers principes, & la foi n'étoit pas même arrivée à la perfection dans le dogme d'un Dieu unique, tout-puissant, tout sage, tout bon, infini & infiniment parfait. On a varié sur des points si essentiels & si connus, comme sur tous les autres, quoiqu'il n'y ait point d'endroit où les Peres de l'Eglise auroient dû être plus uniformes & plus exemts de variations que celui-là, s'y exerçant perpetuellement dans leurs disputes contre les païens. Tous les savans sont d'accord qu'on a parlé plus correctement & avec plus de précision des choses dont on avoit à disputer, que des autres, parceque la dispute même excitoit l'esprit; mais il n'y a que pour les Peres des trois premiers siècles que cette regle trompe; & ils avoient l'esprit si bouché, même dans les choses de Dieu, qu'ils igno- roient jusqu'à celles qu'ils avoient tous les jours à

traiter avec les païens; & même son unité & sa perfection infinie: nous le verrons mieux tout-à-l'heure, puisqu'on nous dira nettement qu'ils ne le croioient ni immuable ni invifible. Je ne m'étonne donc pas, fi en parlant des Peres de ces premiers ſiècles, le miniſtre les a appellés de *pauxres rheologiens qui ne vo-
loient que rez-pied, rez-terre.* Quand il voudra néan-
moins ce feront des aigles, & les plus purs de tous
les docteurs; mais on voit en tous ces endroits-là
comme il les abîme: & comment auroient-ils pû s'<sup>Let. 7. p.
30. 1. Av.
n. 4.</sup> en fauver, ſiſqu'ils n'étudioient pas l'Ecriture ſur
les matieres les plus importantes, comme ſur celles
de la grace; & qu'en general *il ne paroît pas qu'ils
ſe ſoient beaucoup attachés à cette lecture;* ſe rempliſſant
ſeulement de celle des Platoniciens? Que de redites
importunes! dira M. Jurieu. Il eſt vrai, ce ſont des
redites. J'ai relevé toutes ces erreurs de M. Jurieu<sup>1. Av. n.
16.
Ibid.</sup> dans mon premier Avertiſſement; mais je ne vois
pas qu'on puiſſe, ſans le repeter, lui faire voir qu'
il ne ſonge ſeulement pas à faire la moindre répon-
ſe dans l'ouvrage qu'il vient de donner pour ſa dé-
fenſe. Pourquoi? Eſt-ce peut-être que ces matieres ne
regardent pas d'aſſez près l'eſſence de la religion?
Mais c'en ſont les fondemens. Ou bien eſt-ce qu'el-
les ne regardent pas le Socinianiſme dont M. Jurieu
fait le Tableau? Mais il fait bien le contraire: & dans
ce même Tableau il reproche aux Sociniens toutes<sup>Tab. Let.
1. 2. C. 6.</sup> ces erreurs. Pourquoi donc ſe tait-il ſur tous ces points,
ſi ce n'eſt qu'il évite encore autant qu'il peut M. de
Maux? Ce lui ſeroit trop d'affaires de chercher des
faux-ſuiſans à tous les mauvais pas où il s'engage,
il ne s'attache qu'à la Trinité, & il eſpere ſe ſauver
mieux parmi les tenebres d'un myſtere ſi impénétra-
ble. Il ne reſte donc qu'à lui faire voir qu'il ſ'y
abîme plus viſiblement que dans les autres articles,
& que ſes excuſes ſont de nouveaux crimes. Rendez-

vous attentifs: voici le nœud. La matiere est haute, & quelqu'ordre qu'on y apporte elle échappe si on ne la suit; mais pour abreger la dispute, on convainctra le ministre par ses propres paroles.

IV.
Ancien-
ne &
nouvelle
doctrine
du mini-
stre éga-
lement
pleine de
blasphê-
mes.
Tab. Lett.
6. p. 238.

Il demeure d'accord d'avoir dit dans ses Lettres de 1689. que selon la doctrine des anciens, qu'il trouve du moins tolerable, *l'effusion de la Sagesse qui se fit au commencement du monde, fut ce qui donna la dernière perfection, & pour ainsi dire, la parfaite existence au Verbe, & à la seconde Personne de la Trinité.* Il n'en faut pas davantage. Le Verbe avoit donc manqué dans l'éternité tout entiere de sa dernière perfection. Or ce qui manque de sa perfection, visiblement n'est pas Dieu. Quand il la recevrait dans la suite, il ne le feroit non plus, puisqu'il seroit muable & changeant. Le Fils de Dieu n'est donc Dieu dans cette supposition que le ministre tolere, ni avant la création, puisqu'il n'avoit pas sa dernière perfection, ni depuis, puisqu'il l'a reçue alors de nouveau. N'est-ce pas assez blasphémer, que d'enseigner ou de tolerer de pareils sentimens?

Lett. 6.
de 1689. p.
54. Tabl.
Lett. 6.
p. 260.

Il s'excuse d'un autre blasphême en cette sorte. Voici ses paroles: *J'ai dit dans la sixième Lettre pastorale de 1689. que selon Tertulien, avec qu'il veut que les autres anciens soient d'accord, le Fils de Dieu n'a été Personne distincte de celle du Pere, qu'un peu avant la création.* Voilà un second blasphême assez évident; mais voici comme il s'en tire: *Personne distincte*, dit-il, c'est-à-dire, *Personne développée & parfaitement née.* Mais pour lui ôter ce dernier refuge & ne lui laisser aucune évasion, je lui répons en deux mots. Premièrement, que ce n'est pas-là ce qu'il avoit dit: secondement, que ce qu'il veut avoir dit, ne vaut pas mieux.

V.
Que le
ministre

Premièrement donc, ce n'est pas là ce qu'il avoit dit dans ses Lettres de 1689. puisqu'il y avoit dit en

termes exprès: *Que le Verbe n'est pas éternel entant que Fils; qu'il n'étoit pas une Personne; que la generation du Verbe n'est pas éternelle; que la generation de la Personne du Verbe fut faite au commencement du monde; que la Trinité des Personnes ne commença qu'alors; & qu'il y avoit trois Personnes distinctes à la verité, mais engendrées & produites dans le tems, en sorte qu'elles en venoient à une existence actuelle: après quoi il ne faut plus s'étonner qu'on les ait fait inégales: comment eussent-elles pû être égales, puisqu'elles n'étoient pas coéternelles? M. Jurieu fait dire tout cela aux anciens: M. Jurieu soutient qu'il n'y a là rien d'essentiel ni de fondamental. Il faut être bien assuré de faire passer tout ce qu'on veut, pour croire qu'on puisse réduire tant d'impierés à un bon sens.*

change son système de 1689. les vaines distinctions qu'il a tâché d'introduire: son prétendu développement du Verbe Divin. Lett. 6. de 1689. 44. 45. 46. Ibid. p. 45. 1. Av. n. 10. p. 44.

Il distingue néanmoins: *La Personne du Fils de Dieu n'étoit pas encore, & pour parler plus généralement, la Trinité des Personnes n'étoit pas encore: la Trinité des Personnes développées, il l'accorde: la Trinité des Personnes véritablement distinguées en elles-mêmes, mais non encore enfantées ni développées; il le nie.*

Nous verrons bien-tôt l'impieré de cette doctrine dans son fond: mais maintenant pour nous attacher seulement aux termes, je lui demande en un mot; si distincte ne vouloit dire que *développée*, que n'usoit-il de ce dernier terme? que ne disoit-il clairement que dans l'opinion des anciens la Personne du Fils & celle du Saint-Esprit n'étoient pas encore développées, ce qui lui paroît innocent; au-lieu de dire distincte, ce qui lui paroît criminel & insoutenable?

C'est, dit-il, que j'avois à expliquer brièvement ce sentiment des Peres, n'ayant aucun intérêt alors à l'expliquer plus au long. Il n'y avoit aucun intérêt! C'est tout le contraire: car une de ces choses qu'il s'étoit

Tab. Lett. 6. 238.

le plus proposé dans les Lettres dont nous parlons , étoit de faire voir aux Sociniens & à ceux qui les tolèrent , qu'il ne leur donnoit aucun avantage en tolérant les Peres des trois premiers siècles : & puisqu'il mettoit le dénouement à leur faire dire que la Personne du Verbe étoit dans le sein de son Pere , comme un enfant dans celui de sa mere , *formé & distinct*, mais non encore *enfanté ni développé* , lui eût-il coûté davantage de dire *développé* , que de dire *distincte* ? Et pourquoi n'avoir pas donné d'abord à une si grande difficulté une solution si facile , où il n'eût fallu que trois mots ?

VI.
Qu'en
1689. le
ministre
ne soit
du Fils
de Dieu
qu'un
germe
impar-
fait, &
non une
Personne.
Tab. p.
160.
Lett. 6. de
1689. p.
44.

Mais , ajoute votre ministre , je m'étois assez expliqué , puisque j'avois dit que le Verbe étoit *caché dans le sein de son Pere comme Sapience* ; & , poursuit-il , *ce qui est caché , est pourtant , & existe comme une Personne* . Il dissimule ce qu'il avoit dit , que ce Verbe qui étoit *caché dans le sein du Pere comme Sapience* , étoit seulement *son Fils & son Verbe en germe & en semence* . Or ce qui est un germe & une semence , visiblement n'est pas une personne : le Fils de Dieu n'étoit donc pas une Personne , selon M. Jurieu . Il tronque & il falsifie ses propres paroles : que faut-il donc esperer qu'il laisse dorénavant en son entier ?

On voit plus clair que le jour , qu'il ne lui reste aucune défense ; car pour entrer dans le fond de son raisonnement , il fait bien qu'une chose peut être dans une autre ou en acte & selon sa forme , ou en puissance & selon ses principes , comme l'épi dans le grain , l'arbre dans son pepin ou dans son noïau , un animal dans son germe , tous les ouvrages dont l'univers est composé dans leurs principes primordiaux . Ce n'étoit donc pas assez à M. Jurieu de dire , que le Fils de Dieu fût *caché dans le sein de son Pere* ; les Ariens mêmes disoient selon lui qu'il y étoit *caché en puissance* : & pour fermer la bouche aux

Tab. Lett.
6. p. 375.

Sociniens & aux Tolerans leurs amis, il falloit avoir expliqué, que si le Verbe étoit caché dans le sein du Pere, ce n'étoit pas en puissance comme l'enfant est dans le germe & dans l'ambrion; mais en effet & en acte, comme il est après sa conception ou sa naissance. Mais loin de le dire ainsi, ou plutôt de le faire dire aux anciens, M. Jurieu dit tout le contraire dans l'endroit même qu'il cite pour se justifier: & il en conclut un peu après, *qu'on devoit représenter Dieu comme muable & divisible*, CHAN-
GEANT CE GERME DE SON FILS en une Personne. Tab. Lett. 6. p. 68. 1. Av. n. 16.
Ainsi selon les anciens, approuvés ou tolérés par M. Jurieu, il ne m'importe, le Fils de Dieu étoit éternellement dans le sein de son Pere comme *un germe*, comme *une semence*, & non pas comme une Personne; & ce germe ne fut changé en une Personne que dans le tems. Qui ne voit manifestement que faire parler ainsi les anciens, c'est les faire blasphémer; & qu'approuver ou tolerer ces expositions de la foi, comme M. Jurieu les veut appeller, c'est blasphémer soi-même.

Il en est de même des autres pensées que le ministre attribue aux Peres. Par exemple, il leur faisoit nier l'éternité de la generation du Fils; il s'explique: l'éternité de la seconde generation, il l'avoué: de la première, il le nie. Il falloit donc deviner ces deux generations dont il ne disoit pas un seul mot; reconnoître dans une seule Personne selon la divinité deux generations proprement dites, & croire que le Pere éternel avoit engendré son Fils à deux fois. VII. Que le ministre se dédit, & que ce qu'il dit de nouveau ne vaut pas mieux: la double generation attribuée au Verbe divin. Lett. 6. de 1689.

Les autres opinions que le ministre avoit imputées aux saints Docteurs, ne sont pas mieux excusées; & il n'y personne qui ne voie que ce qu'il dit aujourd'hui dans son Tableau, est une réformation & non pas une explication de son système. Pitoïable réfor-
Tab. Lett. 6.

mation ! puisque loin de le relever du blasphème dont il a été convaincu , elle l'y enfonce de nouveau , comme on va voir.

VIII.
Le Fils
de Dieu
dans le
sein du
Pere
comme
un enfant
avant sa
naissance :
que le
ministre
entend
cela au
pié de la
lettre : que
sa doctri-
ne est
contraire
selon lui-
même à
l'immuta-
bilité de Dieu.
Tab. Lett.
6. p. 266.

Il faut donc ici expliquer le nouveau mystère de cet envelopement & développement du Verbe , de sa conception & de sa sortie hors des entrailles de son Pere , & de sa double nativité ; l'une éternelle , mais imparfaite ; l'autre parfaite , mais temporelle & arrivée seulement un peu avant la création du monde : car c'est-là tout le dénouement que donne M. Jurieu à la theologie des anciens ; & il est tems d'en démontrer la visible absurdité selon lui-même.

En effet, voici comme il parle : *Cette pensée des anciens , cette double nativité & ce nouveau développement du Verbe , dans le sens metaphorique est belle & bonne ; mais dans le sens propre , comme ces anciens le prenoient , elle ne s'accorde pas avec l'idée de la parfaite immutabilité de Dieu .*

Il n'y a ici qu'à ouvrir les yeux pour voir l'égarement de notre ministre. Cette double generation ou ce développement du Verbe , à le prendre proprement , est si absurde qu'il n'entrera jamais dans les esprits . Car qui pourroit croire qu'un Dieu s'enveloppe & se développe selon sa nature divine , ou que le Pere engendre son Verbe à deux fois ? Il ne faut qu'ouvrir seulement l'Evangile de saint Jean , pour y remarquer que s'il est engendré deux fois , l'une de ces generations le regardoit dans l'éternité comme Dieu , & l'autre dans le tems entant qu'homme . Mais que comme Verbe il ait pu être engendré deux fois , & qu'il fallût au pié de la lettre le développer du sein paternel , comme un enfant de celui de sa mere , c'étoit dans cette divine & immuable generation une imperfection si visible & si indigne de Dieu , qu'il faudroit être in-

senfé pour le dire ainfi dans le fens propre.

C'eft pourquoi le docteur Bullus le plus favant des Proteftans dans cette matiere, lorsqu'il a vû dans cinq ou fix Peres (car il n'en met pas davantage) cette double generation , avoit entendu la feconde d'une *generation metaphorique* , qui ne fignifie autre chofe que fon operation exterieure & la manifeftation de fes deffeins éternels par la création de l'univers , à la maniere que nous verrons fi clairement dans la fuite, qu'il n'y aura pas moïen d'en difconvenir. Auffi M. Jurieu eft-il déjà d'accord avec nous que cette penfée des anciens eft irreprochable en ce fens. Cependant il refufe de la fuivre ; & obftiné à trouver dans les anciens l'erreur dont un fi favant Proteftant les avoit fi clairement juftifiés : *Pour moi*, dit-il, *je tiens pour certain qu'il n'y a point-là de metaphore*. Et un peu plus haut : *j'entends tout cela fans figure*, *je comprends que ces theologiens* (ce font les Peres des trois premiers fiecles) *ont crû que les deux Perfonnes divines, le Fils & le Saint-Esprit, étoient renfermées dans le fein de la premiere, comme un enfant eft enfermé dans le fein de fa mere, parfait de tous fes membres, ayant vie, être, mouvement & action ; mais n'étant pas encore développé & féparé de la mere*. Tab. Lr.
6. p. 266.
& p. 255.

Mais s'il faut prendre au pié de la lettre & fans figure, comme le miniftre nous y veut contraindre , tout ce qu'il vient de raconter , il y a donc, comme dans la mere & dans fon enfant lorsqu'il vient au monde, un double changement en Dieu ; un dans le Pere qui développe ce qui étoit enfermé dans fes entrailles , un dans le Fils qui eft féparé & développé de ces entrailles paternelles : & on ôte également au Pere & au Fils la parfaite fimplicité & immutabilité de leur être.

Après ces extravagances qu'on nous débite comme des oracles , le miniftre m'avertit férieufement *de ne* IX.
Que le
miniftre

introduit
un Dieu
muable
& corpo-
rel.
Ibid. p.
269.

continuer pas à harceler la theologie des Peres par des consequences, en disant que selon le sentiment que je leur attribue, il faut que la Trinité soit nouvelle & non éternelle, que Dieu soit muable; qu'il faut que Dieu puisse s'étendre & se resserrer. Voilà des objections contre la doctrine qui sans doute sont considerables; mais il les résout en un mot. Tout cela est chicane, dit-il. C'en est fait; l'oracle a parlé. Mais est-ce chicane de dire que celui qui ouvre son sein, & qui développe ce qu'il y tenoit enfermé, & celui qui sort de ce sein où il étoit auparavant, aient ce double défaut d'être muables & divisibles? Je le demande à tout homme qui a les premiers principes de l'intelligence.

X.
Démon-
stration,
que Dieu
& le
Verbe
des les
trois pre-
miers sie-
cles sont
muables,
impar-
faits &
corporels
selon la
supposi-
tion du
ministre.
Teb. Let.
6. p. 259.

Pour la mutabilité, la chose est claire. Le ministre demeure d'accord que dans la supposition qu'il attribue aux anciens, *l'effusion faite dans le tems de la sagesse divine* DONNA LA DERNIERE PERFECTION, & pour ainsi dire, la parfaite existence au Verbe & à la seconde Personne de la Divinité. Sur ce fondement je raisonne ainsi : Ce qui reçoit de nouveau sa dernière perfection, en termes formels est changé : or dans la supposition de M. Jurieu la seconde Personne reçoit de nouveau sa dernière perfection ; donc dans cette supposition la seconde Personne en termes formels est changée. Vous le voyez, mes chers Freres. J'aime mieux tomber dans la secheresse d'un argument en forme, que de donner lieu, quoique sans sujet, à votre ministre, de dire que j'exagere, & que je fais le déclamateur.

Voulez-vous ouïr un autre argument également clair? Ecoutez ce qu'on attribue à Tertullien & aux autres Peres. Dieu dit, que la lumiere soit : *voilà la seconde generation du Fils : ce que Tertullien appelle la parfaite naissance du Verbe, & qui fait voir qu'il en reconnoissoit un autre IMPARFAITE en comparaison de celle-ci : c'étoit la generation éternelle, par laquelle le Verbe enfant qu'entendement*

Ibid.
p. 259.

Or raison divine étoit en Dieu éternellement , bien distinguée à la vérité de la Personne du Pere , mais encore envelopée. Demeurons-en là , & disons : Ce qui passe d'un état imparfait à un état parfait, change d'état : mais dans cette supposition le Fils de Dieu passe d'un état imparfait à un état parfait ; par conséquent le Fils de Dieu change . Il passe manifestement de l'imparfait au parfait ; qui est non par conséquence , mais précisément , & selon la définition ce qu' on appelle changer.

Er remarquez que son état imparfait, est celui où il étoit mis par la naissance éternelle : c'est cet état qu'on regarde comme imparfait à comparaison de celui où il est élevé dans le tems & au commencement du monde. Dieu donc dans l'éternité a engendré un Fils imparfait, qui a acquis sa perfection avec le tems. Si ce n'est pas là blasphémer en termes formels contre le Pere & le Fils, je ne sai plus ce que c'est.

Enfin, c'est trop disputer, & il n'y a qu'à répéter au ministre ce qu'il écrivoit en 1689., que les anciens représentoient Dieu comme muable & divisible, changeant ce germe de son Fils en une Personne, & donnant une portion de sa substance pour son Fils sans la détacher de soi. Qu'y a-t-il de plus scandaleux & de plus impie tout ensemble, que de réduire le Fils de Dieu à l'imperfection d'un germe & d'une semence, comme il parle ? Mais n'est-ce pas clairement & en termes assez formels le reconnoître muable & faire un Dieu changeant & un Dieu changé ? Mais que falloit-il davantage pour faire un Dieu corporel, que de l'avouer divisible , & de lui attribuer des divisions & des portions de substance ? Où réduit-on le Christianisme, & ose-t-on se vanter de confondre les Sociniens, lorsqu'on dit que de semblables blasphêmes ne ruinent pas le fondement de la foi ?

Voilà ce qu'il écrivoit en 1689. & loin de corri-

ministre ,
en s'ex-
pliquant
en 1690.
& dans
son Ta-
bleau met
le comble
à ses er-
reurs : pas-
sage plein
d'impieté
& d'ab-
surdité .
Tab. LIII.
6. p. 259.
261.
Ibid. 233.
269.
Ibid. 233.
285. 260.
261.
Tab. LIII.
6. p. 268.

ger ces blasphèmes dans une Lettre qu'il compose exprès pour s'en justifier, il y assure de nouveau que la seconde nativité du Verbe est la parfaite nativité, & que la première est plutôt une conception qu'un enfantement parfait. Ce n'est pas tout : par cette seconde nativité, de sagesse il est devenu Verbe, & Personne parfaitement née ; par conséquent quelque chose de plus fait & de plus formé qu'il n'étoit auparavant : en sorte que la Trinité a pris dans cette naissance son être développé & parfait : ce qui a fait croire aux Docteurs des trois premiers siècles, qu'ils étoient en droit de compter la naissance de la Trinité, de ce qu'ils appelloient sa parfaite nativité. Non content d'avoir proféré tant d'impietés, il y met le comble en cette sorte : *A Dieu ne plaise*, dit-il, que je voulusse porter ma complaisance pour cette theologie des anciens, jusqu'à l'adopter ni même la tolerer AUJOURD'HUI : on doit pourtant bien remarquer que l'on ne sauroit refuter par l'Ecriture cette theologie bizarre des anciens ; & c'est une raison pourquoi on ne leur en sauroit faire une heresie. Il n'y a que la seule idée, que nous avons aujourd'hui de la parfaite immutabilité de Dieu, qui nous fasse voir la fausseté de cette hypothese : or nous n'avons cette idée de la parfaite & entiere immutabilité de Dieu que des lumieres naturelles qu'une mauvaise philosophie peut obscurcir.

XII.
Etrange
idée du
ministre
sur l'im-
mutabi-
lité de
Dieu : que
la foi en
est nou-
velle dans
l'Eglise,
& que
nous ne
l'avons
point par
les Ecri-
tures ,

On ne fait en verité par où commencer pour démontrer l'impieté de ce discours. Mais ce qui frappe d'abord, c'est que les anciens croioient Dieu veritablement muable ; & ce qui passe toute absurdité, que la parfaite immutabilité de Dieu est une idée d'aujourd'hui. Elle n'étoit pas hier : elle est nouvelle dans l'Eglise, & ne doit pas être rangée au nombre de ces verités qui ont toujours été crûes, & par tout : *quod ubique, quod semper*. Mais ce qu'il y a de plus absurde & de plus impie, c'est qu'elle est nouvelle non-seulement à l'Eglise primitive, mais encore aux

Prophetes & aux Apôtres; puisque, selon M. Jurieu, *mais par la seule philosophie.* on ne peut refuter par l'Ecriture cette bizarre theologie des anciens. Ce n'est que des Philosophes que nous prenons cette idée que nous avons aujourd'hui de la parfaite immutabilité de Dieu : sans la philosophie, la doctrine des Chrétiens sur un attribut aussi essentiel à Dieu, seroit imparfaite. Croire ce premier Etre muable, ce n'est pas une erreur contre la foi; c'est, si l'on veut, une erreur ou une heresie philosophique, laquelle n'est point contraire à la révélation : les Philosophes ont mieux connu Dieu que les Chrétiens, & mieux que Dieu lui-même ne s'est fait connoître par son Ecriture.

A R T I C L E II.

Erreur du ministre qui ne veut voir la parfaite immutabilité de Dieu dans les Peres ni dans l'Ecriture même,

C'Est bien-là en verité le discours d'un homme qui ne fait plus ce qu'il dit, & qui en faisant le savant n'a rien lû de l'antiquité qu'en courant, & dans un esprit de dispute. Car s'il avoit lû posément le seul livre de Tertullien contre Praxeas, il y auroit trouvé ces paroles sur la Personne du Fils de Dieu : *Etant Dieu, il le faut croire immuable & incapable de recevoir une nouvelle forme, parce qu'il est éternel.* Mais qu'est-ce encore, selon cet Auteur, que d'être immuable & éternel? C'est, ne pouvoir être transfiguré ou changé en une autre forme, parceque toute transfiguration est la mort de ce qui étoit auparavant. Car, poursuit-il, tout ce qui est transformé, cesse d'être ce qu'il étoit, & commence d'être ce qu'il n'étoit pas : mais Dieu ne cesse point d'être, ni ne peut être autre chose que ce qu'il étoit. Je voudrois bien demander à M. Jurieu, si ses metaphysiciens d'aujourd'hui dont il veut tenir cette bel-

XIII.
Passages
des trois
premiers
siecles
sur la
parfaite
immuta-
bilité de
Dieu :
que le
ministre
ne con-
noît rien
dans
l'antiqui-
té.
Tert. ado.
Prax. 27.

le idée de la parfaite immutabilité de Dieu , plutôt que de l'Ecriture & de l'ancienne & constante Tradition de l'Eglise, lui en ont parlé plus précisément que ne vient de faire cet ancien Auteur ? Et si ce n'est pas assez, il ajoute encore , *que la Parole qui est Dieu , & la Parole de Dieu demeure éternellement , & persevere toujours dans sa propre forme*. Voilà celui qui selon M. Jurieu introduit un Verbe qui acheve de se former avec le tems : voilà comme il ignoroit l'immutabilité de Dieu , & en particulier celle de son Fils . Il conclut l'immutabilité de ce qu'il est , par l'immutabilité de ce qu'il dit . L'Auteur du livre de la Trinité qu'on croit être Novatien , suit les idées de Tertullien , & déclare comme lui , *que tout ce qui change, est mortel par cet endroit-là* . Il faudroit donc ôter aux anciens avec l'idée de l'immutabilité celle de l'éternité de Dieu , dont la racine , pour ainsi parler , est son être toujours immuable . De-là vient qu'en disputant contre ceux qui mettoient la matiere éternelle , ces graves Theologiens leur démontroient qu'elle ne pouvoit l'être , parce qu'elle étoit sujette aux changemens . Tertullien soutient contre Hermogene , *que si la matiere est éternelle , elle est immuable & inconvertible , incapable de tout changement ; parceque ce qui est éternel perdrait son éternité , s'il devenoit autre chose que ce qu'il étoit* . Ce qui fait Dieu , poursuit-il , c'est qu'il est toujours ce qu'il est : de sorte que si la matiere reçoit quelque changement , la forme qu'elle avoit est morte : ainsi elle auroit perdu son éternité : mais l'éternité ne se peut perdre . Remarquez qu'il ne s'agit pas de changer quant à la substance & à l'être , mais quant aux manieres d'être , puisque c'est en présupposant que la matiere n'étoit point muable dans le fond de son être , qu'on procede à faire voir qu'elle ne le peut être en rien , & qu'on ne lui peut rien ajouter . Theophile d'Antioche procede de même .

De Trin.
l. 4.

Tert. adv.
Herm. l.
12.

Parceque Dieu est ingensrable, c'est-à-dire, éternel, il est aussi inalterable. Si donc la matiere étoit éternelle, comme le disent les Platoniciens, elle ne pourroit recevoir aucune alteration, & seroit égale à Dieu; car ce qui se fait & ce qui commence est capable de changement & d'alteration: mais ce qui est éternel, est incapable de l'un & de l'autre. Athenagore dit aussi que la Divinité est immortelle, incapable de mouvement & d'alteration; ce qui emporte non-seulement l'immutabilité dans le fond de l'être, mais encore dans les qualités, & universellement en tout: d'où il conclut que le monde ne peut être Dieu, parce qu'il n'a rien de tout cela. Il ne faut pas oublier que ces passages sont tirés de mêmes endroits d'où le ministre conclut ces prétendus changemens dans Dieu & dans son Verbe. Pour se former une idée parfaite de l'immutabilité de Dieu, il ne faut que ce petit mot de S. Justin: *Qu'est-ce que Dieu?* & il répond: *C'est celui qui est toujours le même, & toujours de même façon, & qui est la cause de tout;* ce qui exclut tout changement, & dans le fond & dans les manieres; & cela est tellement l'essence de Dieu, qu'on en compose sa définition. Les autres anciens ne parlent pas moins clairement; & si occupé de toute autre chose que de l'amour de la vérité, le ministre ne veut pas se donner la peine de la chercher où elle est à toutes les pages, Bullus & son Scultet lui auroient montré dans tous les Auteurs qu'il allegue, dans saint Hippolyte, dans saint Justin, dans Athenagore, dans saint Theophile d'Antioche, & dans saint Clement d'Alexandrie, que non-seulement le Pere, mais encore nommément le Fils, est inalterable, immuable, impassible, incapable de nouveauté, sans commencement: & quand ils disent sans commencement, ils ne disent pas seulement que lui-même ne commence pas, mais encore que rien ne commence en lui, comme ils viennent de nous l'expliquer: &

Lib. 2. ad Anol.

Athen. Legat. pro Christi.

S. Just. cont. Tryph.

Scult. Medall. PP. 1. p. 7. 107. 114. 108. Eccl. Hipp. Collat.

Anast. Just. Apol. 2. Et cont. Tryph. Athen. Leg. pro Chr. Clem. Alex. Strom. 4. 7.

c'est-pourquoi ils joignent ordinairement à cette idée celle de tout parfait, *κατελθός*, pour montrer qu'on ne peut rien ajouter ni diminuer en Dieu : ce qui enferme la très parfaite immutabilité de son être. La voilà donc dans les plus anciens Auteurs cette parfaite immutabilité, que le ministre ne veut savoir que d'aujourd'hui ; & la voilà dans tous ceux où il croit trouver le contraire, sans même qu'on puisse refuter par l'Ecriture leur bizarre theologie, comme il l'appelle.

XIV.
Que les
anciens
ont vû
dans
l'Ecriture
la parfaite
immutabi-
lité de
Dieu
Esd. 3.
146

Il ne veut donc pas que Tertullien, lorsqu'il a dit avec tant de force, que *Dieu ne change jamais, ni ne peut être autre chose que ce qu'il étoit à cause qu'il est éternel*, ait puisé cette belle idée de l'endroit où Dieu se nomme lui-même *Celui qui est* ; c'est-à-dire non-seulement celui qui est de lui-même, & celui qui est éternellement ; mais encore celui qui est éternellement tout ce qu'il est ; qui n'est point aujourd'hui une chose & demain une autre, mais qui est toujours parfaitement le même. Il ne veut pas que les anciens aient entendu la belle interpretation que le Prophete

Mal. 3. 6.

Malachie a donnée à cette parole, *Celui qui est*, lorsqu'il fait encore dire à Dieu, *Je suis le Seigneur*, le *Jehovah*, & celui qui est, *Et je ne change point* ; c'est-à-dire manifestement, je ne change en rien, parceque je suis celui qui est ; ce que je ne serois plus, si je cessois un seul moment d'être ce que j'ai toujours été ; ou, ce qui est la même chose, si je commençois à être ce que je n'étois pas.

Si on veut dire que l'antiquité n'ait pas vû un sens si clair dans les deux passages qu'on vient de citer, il faut donc encore les effacer du livre de Novatien, qui en conclut que Dieu conserve toujours son état, la qualité, & en un mot tout ce qu'il est : il faudra dire encore, que les saints Docteurs n'auront pas vû dans saint Jacques, que *le Pere des lumieres ne reçoit ni de mutation, ni d'ombre de changement* :

Novat.
de Trin.
127. 4.

Jac. 1. 176

ou il faudra que saint Jacques, à cause qu'il n'avoit pas ouï ces Philosophes *d'aujourd'hui* qui ont appris à M. Jurieu de si belles choses sur la perfection de Dieu, n'ait pû nous donner comme eux, une exacte idée de la parfaite exemption de tout changement, pendant que par ses paroles il en exclut jusqu'à l'ombre, & qu'il ne peut souffrir dans l'immutabilité de Dieu la moindre tache de nouveauté qui en ternisse l'éclat. Voilà ce qu'il faut penser pour écrire ce qu'a écrit votre ministre. Peut-on pardonner dans un docteur, pour ne pas dire dans un prophete, un plus profond étourdissement.

Dira-t-il qu'on démontre bien dans les Ecritures la parfaite immutabilité de Dieu, mais non pas celle de son Fils ? Le Fils n'est donc pas Dieu, ou il est un autre Dieu que le Pere, & il faudra reconnoître un Dieu qui sera parfaitement immuable, & un Dieu qui ne le sera qu'imparfaitement. Mais que veut donc dire ce verset du Pseaume que saint Paul assurément très-bon interprete, applique directement à la Personne du Fils de Dieu : *Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même*, & toujours ce que vous êtes ? Par où il nous fait entendre ce qu'il avoit dit au commencement de l'Epître, qu'il étoit l'éclat de la gloire, & l'empreinte de la substance de son Pere : par conséquent également grand, également éternel, également immuable en tout ce qu'il est.

Le ministre veut-il renoncer à convaincre les Sociniens par tous ces passages de l'Ecriture ? Mais veut-il renoncer encore à prouver par l'Ecriture ses propres articles de foi ? Lisons la confession des prétendus Réformés ; nous y trouverons à la tête, que *Dieu est une seule & simple essence, spirituelle, éternelle, immuable*. Il n'en faut pas davantage : fermons le livre. Le ministre veut-il se dédire de la maxime constante de sa religion, que tous les articles de foi, principale-

XV.
Que l'immutabilité du Fils de Dieu paroît aussi dans l'Ecriture.

Psa. 101.
6. 27. Heb. 1. 10. 11.

Ibid. 1. 3.

XVI.
Que le ministre rejette sa propre confession de foi, lorsqu'il ne veut pas reconnoître l'immutabilité de Dieu.

l'Ecriture ment les articles aussi essentiels que celui-ci, sont
Conf. de foi prouvés, & clairement prouvés par l'Ecriture? Il doit
Art. 1. donc, selon lui-même, être bien prouvé par l'Ecriture, que Dieu est parfaitement immuable; & si cette vérité y est claire contre M. Jurieu, les Peres à qui il l'a fait nier sont bien refutés.

XVII. Il lui reste pourtant encore un échappatoire: car il
 Que les passages
 qui prouvent
 l'immu-
 tabilité
 de Dieu,
 la prou-
 vent par-
 faite: chi-
 cane du
 ministre.
Tab. Lett.
6. 168:
 est vrai qu'il ne s'est pas engagé à nier qu'on puisse prouver par l'Ecriture l'immuabilité en general, mais la parfaite immuabilité. Basse & pitoïable chicane s'il en fut jamais! puisque ce nom d'immuable, exclusif de tout changement, consiste dans l'invincible comme celui d'éternel; & ainsi de tous les noms divins il n'y en a point qui porte en lui-même plus sensiblement le caractère de perfection que celui-ci, où l'on voudroit mettre du plus ou du moins. On pourroit dire de même, & à plus forte raison, qu'on prouvera bien par l'Ecriture que Dieu est bon, mais non pas parfaitement bon; sage, mais non pas parfaitement sage; heureux, mais non pas parfaitement heureux; & pour ne rien oublier, parfait mais non pas parfaitement parfait: & au lieu que nous concevons qu'il faut étendre naturellement tout ce qui se dit de Dieu & toujours l'élever au sens le plus haut, parceque quoiqu'on puisse dire ou penser de la perfection, l'on demeure toujours infiniment au-dessous de ce qu'il est; ce nouveau docteur nous apprend, à l'exemple des Sociniens, à tout ravilir & à tout restreindre: en sorte que par les idées que Dieu nous donne de lui-même dans son Ecriture, nous ne puissions pas même comprendre sa parfaite immuabilité; c'est-à-dire, celui de ses attributs dont on le peut moins dépouiller, & sans lequel on ne fait plus ce que Dieu seroit, puisque même il ne seroit pas véritablement éternel.

XVIII.
 Si c'est
 laire

Le ministre en revient toujours à l'enfant, qui sortant parfait du sein de sa mere, n'acquiert pas par sa nais-

sance un nouvel être, mais une nouvelle maniere d'être; Dieu im-
 & il croit satisfaire à tout, en disant que la *seconde* muable
naissance du Fils de Dieu lui donne aussi comme à cet que de ne
 enfant non un nouvel être, mais une nouvelle maniere le faire
 d'être. Aveugle, qui ne voit pas que nous-mêmes changer
 quand nous changeons de pensées & de sentimens, que dans
 nous ne changeons pas autrement que dans des les ma-
 manieres d'être! N'est-ce donc pas une erreur d'at- nieres
 tribuer à Dieu de tels changemens? Ou bien sera-ce d'être :
 une erreur legere que l'Ecriture ne rejette pas? Et que le
 nous faudra-t-il endurer cette tache & cette ombre ministre
 en Dieu malgré la parole de saint Jacques? Il faudra tombe
 donc encore de ce côté-là donner gain de cause aux dans les
 Sociniens, puisque lorsqu'ils font changer Dieu mêmes
 situation ou de sentiment & de pensée, ce que M. erreurs
 Jurieu trouve si mauvais avec raison, ils répondront qu'il re-
 qu'après tout ils ne font point changer Dieu, en lui prend
 donnant ni un nouvel être ni une nouvelle substan- dans les
 ce; mais en lui donnant seulement de nouvelles Sociniens,
 manieres d'être, c'est-à-dire des mouvemens, des senti- p. 256.
 mens, & des pensées, ce qui ne dérogeroit pas, se-
 lon le ministre Jurieu, à l'immutabilité que l'Ecritu-
 re nous a revelée. Mais tout cela est pitoïable; puis-
 qu'enfin ces manieres d'être qu'on supposeroit de nou-
 veau en Dieu, ou seroient peu dignes de sa nature,
 & en ce cas pourquoi les y mettre? ou si elles en
 sont dignes, elles sont par consequent infinies, im-
 menses & en un mot vraiment divines, dignes de
 toute adoration & de tout honneur: auquel cas Dieu
 n'est plus Dieu, si elles lui manquent un seul mo-
 ment, comme il le faudroit supposer dans la doctri-
 ne que le ministre attribue aux Saints. Car le Fils de
 Dieu seroit-il, comme dit saint Paul, au dessus de tout, *Rem. 5. 5.*
 Dieu éternellement beni, & par consequent très-parfait,
 s'il attendoit du tems sa derniere perfection & quel-
 que chose au-dessus de ce qu'il est dans l'éternité?

Tab. du
 Socin.
 Lett. 1.
 2. &c.

Mais seroit-il heureux, s'il avoit encore à attendre & à desirer quelque chose? Son Pere le seroit-il, s'il étoit lui-même sujet au changement, ou si son Fils en qui il a mis ses complaisances, devoit changer dans son sein, & qu'en attendant il manquât de la dernière perfection & de son bonheur accompli? Et l'un & l'autre seroient-ils le Dieu tout-puissant & créateur, s'ils ne pouvoient rien créer, ni changer le non-être en être, sans se changer & s'alterer eux-mêmes? Et si ces absurdités ne peuvent être refutées par les Ecritures, comme l'assûre M. Jurieu, quels secours laissera-t-il donc à nôtre ignorance? Les Catholiques auroient encore la Tradition; & il est vrai que pour expliquer & déterminer le sens de l'Ecriture même, les savans Protestans se servent souvent de la maniere dont elle a toujours été entendue dans l'Eglise chrétienne; mais ce refuge leur est ôté comme tous les autres, puisqu'on ravit aujourd'hui aux trois premiers siècles la connoissance d'un Dieu parfaitement immuable. Si donc on ne connoît Dieu & la perfection de ses principaux attributs, ni par les termes de l'Ecriture, ni par la foi de l'Eglise & de ses Docteurs, où est cette perfection du Christianisme que le ministre veut porter si haut? Et que devient le reproche qu'il fait aux Sociniens d'en aneantir les grandeurs? Mais que sert à ce ministre de nous reprocher qu'ils nous font un Dieu dont Platon & les Philosophes ne s'accommoderoient pas, & qu'ils trouveroient au-dessous de leurs idées, s'il en vient à la fin lui-même à la même erreur, & si pour connoître Dieu, il est contraint de nous renvoyer à nos lumières naturelles qu'une mauvaise philosophie peut obscurcir? C'est donc enfin la philosophie qui doit redresser nos idées, & la foi ne nous suffit pas pour savoir ce qu'il faut croire de la perfection de la nature divine.

Tell. Lett.
2. 3. &c.

Lett. 6.
p. 168.

Il se dit maître en Israël, & il ignore ces choses; & pendant qu'il marche à tâtons, se heurtant à chaque pas, & entre tous les principes de la religion, il triomphe, & il ose dire: Je ne me pique de rien, que d'avoir des principes bien concertés. Qu'il est modeste! Il ne se pique de rien, que de raisonner toujours parfaitement juste. Si vous en doutez, il est prêt à coucher en jeu quelque chose qui vaille la peine. *ibid.* Dans les affaires du monde le serment fait la décision; en matière de théologie dorénavant ce sera la gageure: & enfin, qui que vous soyez qui accusez M. Jurieu de contradiction, Catholiques & M. de Meaux: *ibid.* ou Protestans (car on s'en mêle aussi parmi vous; &, dit M. Jurieu, cela devient fort à la mode) mais *ibid.* enfin, qui que vous soyez, auteur de la Lettre de l'an passé, auteur de l'avis venu de Suisse, auteur de l'avis aux Réfugiés; M. de Beauval qui vous déclarez, & cent autres qui n'osez vous nommer, il s'engage à vous confondre au jugement de six témoins. Peut-être, s'il les choisit: si ce n'est qu'il se confonde lui-même, comme il a fait à chaque page de ses écrits. Où rêve-t-on ces manières de défendre ses contradictions? Est-ce-là comme on traite la théologie?

XIX.
Vanteries
du mini-
stre qui dé-
fie les ad-
versaires
de gager
contre lui.
Tabl. Lett.
6. p. 369.

ARTICLE III.

*Que le ministre détruit non-seulement l'immu-
bilité, mais encore la spiritualité de
Dieu.*

LE ministre n'est pas moins clairement convaincu dans la seconde accusation dont il a voulu se défendre; c'est d'avoir fait dire aux anciens, non-seulement que Dieu étoit muable, mais encore qu'il étoit divisible; & qu'il pouvoit s'étendre & se resser-

XX.
Que le
Dieu des
premiers
siècles
étoit, se-
lon le mi-
nistre, un

Dieu qui
s'étendoit
& se res-
serroit, &
veritable-
ment un
corps.
Tabl.
Lett. 6.
p. 269.

rer. Car qui peut douter de son sentiment, après ce qu'on vient d'entendre des divisions & des portions de substance qu'il fait admettre aux anciens, dont il déclare néanmoins la doctrine pure de toutes erreurs contre les fondemens de la foi? C'est ce qu'il disoit en 1689. & s'il vouloit s'en dédire, il falloit donc, sans faire le fier, avouer son aveuglement: mais au contraire il y persiste, puisqu'il nous dit encore aujourd'hui dans cette sixième Lettre du Tableau, où il prétend s'expliquer à fond & lever toutes les difficultés de son système, que cette naissance temporelle qu'il fait attribuer au Verbe par les anciens, selon eux, se fait par *voie d'expulsion*, Dieu aiant poussé au-dehors ce qui étoit auparavant envelopé dans son sein; qu'elle se fait par un simple développement & une extension de la substance divine: laquelle s'est étendue comme les rayons du soleil s'étendent quand il se lève après avoir été caché. J'avoue qu'en quelques endroits par une secrète honte il tempere la dureté de ces expressions, en y ajoutant des *pour ainsi dire*, dont nous parlerons ailleurs; mais s'il vouloit dire par-là que ces expressions, & les autres de même nature, si on les trouvoit dans quelques Peres, se devoient prendre figurément, & comme foible bégaiement du langage humain, il ne falloit pas rejeter le dénouement de Bullus, & les figures qu'il reconnoît dans ces discours. Que s'il persiste toujours, à quelque prix que ce soit, à vouloir trouver dans les premiers siècles des variations effectives, & que pour cela il s'attache opiniâtement à prendre ces expressions sans figure & sans métaphore, il demeura convaincu par son propre aveu, au-lieu de se corriger de ses premières idées qui lui faisoient dire en 1689. que les Peres faisoient Dieu corporel, de les avoir confirmées, en leur faisant reconnoître encore aujourd'hui non-seulement un Dieu muable

p. 257.

p. 258, 261.

& changeant, mais encore un Dieu divisible, un Dieu qui s'étend & se resserre, en un mot un Dieu qui est un corps.

Il ne devoit pas esperer de résoudre ces difficultés, en répondant que ce ne sont que des chicanes, & ensuite nous renvoyant à la révélation & à la foi comme à la seule barrière qu'on peut opposer au raisonnement humain. Car la foi ne nous apprend pas à dire qu'une substance qui s'étend, qui se divise, qui se resserre & se développe, proprement & dans le sens littéral, ne soit pas un corps, ou que tout ce qui reçoit tous ces changemens ne soit pas muable. La foi épure nos idées: la foi nous apprend à éloigner de la generation du Verbe tout ce qu'il y a de bas & de corporel dans les generations vulgaires: la foi nous apprend à dire que si par la foiblesse du langage humain, on est contraint quelquefois de se servir d'expressions peu proportionnées à la grandeur du sujet; c'est une erreur de les prendre au pied de la lettre. Puisque M. Jurieu ne veut pas suivre ces belles lumieres, son sang est sur lui, & son crime est inexcusable.

Il ne falloit non plus nous objecter que nous harcelons la theologie des Peres, & que toutes ces difficultés que nous faisons, n'en sont que des consequences qu'ils n'ont pas vues, & qu'ils auroient niées. Car il s'agit de savoir, non pas si nous tirons bien des consequences de la doctrine des Peres, mais si les Peres ont pû dire au sens littéral, comme veut M. Jurieu, que Dieu se développât & s'étendit, sans en faire formellement un corps, & qu'il devint au-dedans ce qu'un peu auparavant il n'étoit pas, sans le faire formellement changeant & muable. Le ministre qui semble ici le vouloir nier, nous a déclaré tant de fois que les anciens faisoient Dieu muable & divisible, qu'il ne peut plus s'excuser que par un expès délavéu

XXI.
Suite de
cette man-
tiere.
p. 169.

XXII.
Que les
erreurs
que le mi-
nistre at-
tribue aux
Peres, ne
sont pas
des conse-
quences
qu'il tire
de leur
doctrine,
mais leurs
propres
propo-
sitions se-
lon lui-
même.
Tab. Lett.
t. p. 169.
285.

de ses sentimens. Ce ne sont donc pas ici des conséquences, & ce n'est pas moi qui harcele la theologie des anciens, c'est lui qui la fait absurde & impie.

XXIII.
Que les envelopemens & développemens que le ministre attribue aux Peres, ne se trouvent point dans leurs écrits.

Au reste, à entendre le ministre, on pourroit penser que ces envelopemens & ces développemens, cette conception, ce sein paternel où le Verbe est enfermé pendant une éternité comme un enfant, & les autres expressions semblables se trouvent à toutes les pages dans les écrits des anciens. Mais, mes Freres, il ne faut pas vous laisser plus long-tems dans cette erreur. Je répons à votre ministre selon les pensées: mais dans le fond il faut vous dire que ces envelopemens & ces développemens qui sont tant de bruit dans son système, sont termes qu'il prête aux Peres; & vous verrez bien-tôt que leurs expressions prises dans leur sens naturel, ne portent pas dans l'esprit les basses idées que le ministre y veut trouver. Pour ce qui est de la conception, & de ces entrailles d'où le Verbe se doit éclore, on les tire d'un seul petit mot de Tertullien, à qui vous verrez aussi qu'on en fait beaucoup accroire; & vous serez étonnés qu'on attribue aux trois premiers siècles, non par conséquence, mais directement, des absurdités si étranges sur un fondement si léger.

ARTICLE IV.

Suite de blasphêmes du ministre, & qu'il fait la Trinité véritablement informe en toutes façons.

XXIV.
Que la foi de la Trinité a été informe, selon le ministre, durant

CE n'est pas non plus une conséquence, mais un dogme exprès de M. Jurieu, de dire, qu'au troisième siècle: & bien avant dans le quatrième, la Trinité étoit encore informe, & que les Personnes divines passioient véritablement pour inégales. C'est sur cela

qu'il me reproche de m'être emporté à des invectives, des déclamations, des exclamations & des pauvretés qui font honte à la raison humaine. Mais ici comme dans le reste, vous allez voir que plus il s'échauffe, plus visiblement il a tort. L'Evêque de Meaux se recrie, continue-t-il, sur ce que j'ai dit que ce mystere demeura informe jusqu'au premier concile de Nicée, & même jusqu'à celui de Constantinople. Mais, ajoute-t-il, un enfant auroit entendu cela, & tout le monde comprend que tout cela signifie que l'explication du mystere de la Trinité & de l'Incarnation demeura imparfaite & informe jusqu'au concile de Constantinople. C'est aussi ce que j'entendois, & je suis content de cet aveu. Il poursuit: Car pour le mystere en soi-même, ou tel qu'il est dans l'Ecriture sainte, il a toujours été tel qu'il doit être & dans sa perfection. Vous le voyez, mes chers Freres; ce docteur fait semblant de croire qu'on lui objecte que la Trinité ne fut formée qu'au concile de Constantinople, & que ce concile y a mis la dernière main. Mais pour me servir de ses paroles, un enfant verroit que c'est de la foi de la Trinité que je lui parle: c'est cette foi que je lui reproche de laisser informe jusqu'au concile de Constantinople; & il demeure d'accord qu'elle l'étoit. L'explication de la Trinité étoit, dit-il, imparfaite & informe jusqu'à ce tems. On n'y connoissoit rien, on n'y voyoit rien; car c'est ce que veut dire informe; imparfait ne vaut pas mieux, car la foi est toujours imparfaite dans l'Eglise. Ce n'est pas assez de dire avec le ministre, que le mystere est parfait dans l'Ecriture; car il faut que cette Ecriture soit entendue. Par qui, sinon par l'Eglise? L'Eglise a donc toujours très-bien entendu ce qu'il faut croire de ce mystere. Si la preuve en est plus claire après les disputes, la déclaration plus solennelle, l'explication plus expresse; il ne s'ensuit pas

l'el. H'.

Z 3

plus de
trois sie-
cles en-
tiers: &
que ses
propres
exécutes
achevée
de l'Li-
mer.
Tab. Lett.
6. p. 204.
282.
Ibid.

qu'au paravant la foi des Chrétiens ne soit pas formée sur un mystère qui en fait le fondement, ou, ce qui est encore pis, qu'elle soit informée. Elle est formée dans son fond, dira-t-il: & je lui réponds: que lui manquoit-il donc? Des accidens? Est-ce assez pour dire qu'elle étoit informée; ou, comme il parle du mystère de la grace, *entièrement informée*? Il n'y a que lui qui parle ainsi, parcequ'il espère toujours sortir par subtilité de toutes les absurdités où il s'engage, & faire croire au monde tout ce qu'il voudra. Mais il se trompe. Tout le monde voit que la foi de la Trinité n'étoit pas même formée, selon lui, dans le fond, lorsqu'on reconnoissoit de l'imperfection, de la divisibilité, du changement, une véritable inégalité dans les Personnes divines; car le ministre ne peut pas nier que le contraire n'appartienne au fond de la foi: or le contraire, selon lui, n'étoit pas connu dans les trois premiers siècles; donc la foi de la Trinité n'étoit pas même alors formée dans son fond. Elle ne l'étoit pas dans l'Ecriture, puisque, selon le ministre, encore à présent on ne peut pas refuter par l'Ecriture l'erreur qu'il attribue aux Peres. Il ne sait donc ce qu'il dit, & il contredit en tout point sa propre doctrine.

XXV.
Que la
Trinité
est informée
en elle-même,
selon le
ministre,
& ne s'est
formée
qu'avec le
tems.

Mais lorsqu'il se glorifie d'avoir du moins reconnu que le mystère de la Trinité a toujours eu en lui-même la perfection qu'il devoit avoir, il s'embrouille plus que jamais; puisque, selon la doctrine qu'il tolère dans les saints Peres, & qu'il ne croit pas pouvoir refuter, il devoit avec le tems survenir au Fils une seconde naissance plus parfaite que la première, & un dernier développement qui fit la perfection de son être. Ce n'est donc pas seulement l'explication: c'est le mystère en lui-même qui est imparfait durant toute l'éternité, & jusqu'au commencement de la création: & qui est tel, selon des principes qu'on ne

peut refuter. C'est ce que dit le ministre, & il demeure plus que jamais dans le blasphème qu'il avoit crû éviter.

ARTICLE V.

Autre blasphème du ministre : l'inégalité dans les Personnes divines : principes pour expliquer les passages dont il abuse.

IL se débarrasse encore plus mal du crime de rendre inégales les trois Personnes divines, qui est le plus manifeste de tous les blasphèmes : puisque les anciens, qu'il tolere, & qui n'ont pas renversé le fondement de la foi : car il faut toujours se souvenir que c'est-là son sentiment, & même qu'on ne peut les refuter : ces anciens, dis-je, ont eu, selon lui, jusqu'au quatrième siècle une autre fausse pensée sur le sujet des Personnes de la Trinité : c'est qu'ils y ont mis de l'inégalité. Voilà ce qu'il enseignoit en 1689. & loin de le revoquer, il encherit au-dessus dans la sixieme Lettre de son Tableau ; en soutenant non-seulement que ces saints Docteurs ont mis cette inégalité entre les Personnes divines, mais encore qu'ils l'y ont dû mettre. J'entens bien qu'il expliquera qu'ils l'y ont dû mettre selon leur theologie : & c'est le comble de l'impieré, puisqu'en mettant, comme il a fait, leur theologie au-dessus de toute attaque, il a rendu l'erreur invincible. Mais si les Personnes divines sont inégales dans leur perfection, le culte qu'on leur rend le doit être aussi : on ne leur rend donc pas le même culte, puisqu'il n'y a point d'inégalité dans ce qui est un : quel autre que M. Jurieu peut concilier ce sentiment avec le fondement de la Religion ?

Mais voyons encore comment il le fait : Cette inégalité, dit-il, ne consiste point dans la diversité de la

XXVI.
Que le ministre rend les Personnes divines véritablement inégales. Lettr. 6. de 1689. p. 45. 1. 1. 10.

p. 264.

XXVII.
Que leur inégalité

est une
inégalité
en perfec-
tion &
en opera-
tion.
ib. d.

substance ; mais premièrement , dans l'ordre , parceque le Pere est la première Personne & la source. C'est ce que nous croïons autant que les Peres , & ce n'est pas-là une veritable inégalité : mais en voici de plus essentielles. En second lieu , poursuit-il , l'inégalité est dans les tems & les momens , parceque le Pere étoit éternel absolument , au lieu que le Fils n'étoit éternel qu'à l'égard de sa première generation , & non à l'égard de cette maniere d'être développé , qu'il acquit avant la creation. Il est donc veritablement & réellement inégal d'une inégalité proprement dite , & d'une inégalité de perfection , puisqu'il n'est pas éternel en tout comme le Pere. Il continue : En troisième lieu , l'inégalité se trouve à l'égard des operations ; car les anciens croient que Dieu se servoit de son Verbe & de son Fils comme de ses ministres. Leur operation n'est donc pas une , puisque celle du Pere & celle du Fils sont inégales , & que la seconde est ministerielle. Enfin , en quatrième lieu , ils ont mis cette difference entre le Pere & les autres deux Personnes , qu'elles ont été produites librement : en sorte que le Fils & le Saint-Esprit sont des êtres nécessaires comme Dieu à l'égard de leur substance , & de l'être coéternel & envelopé qu'ils avoient en Dieu ; mais à l'égard de cette maniere d'être développé , Dieu les a produits librement , comme il a produit les creatures. Selon cette supposition il y a quelque chose en Dieu qui n'est pas digne de Dieu , puisque Dieu s'en peut passer , comme il se peut passer des creatures. Telle est la theologie que le ministre appelle bizarre ; mais en même-tems invincible , puisqu'il n'y a pas moyen de la refuter , encore moins de la condamner & de lui refuser la tolerance.

XXVIII.
Que le
ministre
renverse
sa propre
confession
de foi.

Il ne veut pas que nous disions que c'est-là parmi les Chrétiens un prodige de doctrine , une impiété , un blasphème qui par l'inégalité de la perfection introduit l'inégalité dans l'adoration des trois

Personnes. Je l'appelle encore ici à sa propre confession de foi, où il est expressément porté, que toutes les trois Personnes *sont d'une même essence, éternité, puissance & égalité.* Cet article n'est-il pas de ceux qu'on appelle fondamentaux, & qui ont toujours été crûs ? Comment donc en a-t-il pu ôter la foi aux trois premiers siècles de l'Eglise ?

Il s'imagine sauver tout cela par les souplesses de son esprit ; & il croit avoir résolu la difficulté, en disant, que cette inégalité ne suppose pas la *diversité de substance*. Mais en quoi donc sera l'inégalité ; dans des accidens, des qualités, des manières d'être, & en un mot dans quelques choses survenues à l'être divin ? En sommes-nous réduits à reconnoître en Dieu de telles choses, & à nier la parfaite simplicité de son être ? L'inégalité sera donc peut-être dans les propriétés personnelles, & ce sera quelque chose de plus d'être Pere que d'être Fils ou Saint-Esprit ? Où est la foi de la Trinité, si cela est ? Que le ministre nous dise si l'égalité reconnue dans la propre confession de foi, n'est pas une égalité en tout & par tout ? & si cette égalité n'est pas un des fondemens de la religion, & de ceux qui ont toujours été crûs dans l'Eglise ? Ce n'est donc pas secourir, mais achever d'abîmer l'Eglise des trois premiers siècles, si en lui faisant admettre une véritable inégalité entre les Personnes divines, on ne trouve d'autre excuse à son erreur, que de lui faire penser que cette inégalité n'est pas dans la substance.

Mais poussons encore plus loin le ministre, & demandons-lui si cette erreur de l'ancienne Eglise n'est pas du nombre de celles qu'on ne peut pas refuter, selon lui, par l'Ecriture ? Sans doute elle est de ce nombre ; car nous avons vu que cette inégalité est fondée sur cette double naissance, & sur ce que le Fils, quoiqu'éternel, ne l'est pas en tout comme son

XXIX.
Que selon
lui, l'
inégalité
des trois
Person-
nes divi-
nes ne
peut être
réfutée
par l'
Ecriture.

Pere : d'où il s'ensuit qu'à cet égard il lui cede en perfection ; & c'est-pourquoi le ministre avouë non-seulement que l'Eglise des trois premiers siècles a dit que les Personnes étoient inégales , mais encore qu'elle *la dû dire* selon ces principes invincibles & irrefutables qu'il reconnoît. Mais si cela est , il faut donc encore affoiblir , comme tous les autres passages , celui où saint Paul a dit que le Fils de Dieu *n'a point reputé rapine d'être égal à Dieu* : & il faudra expliquer , égal à Dieu en son essence , mais non pas dans la Personne ; égal à Dieu dans le fond de l'être divin , mais non pas dans toutes ses suites. Il sera donc permis de dire encore , sans crainte d'être refuté , que le Fils est inégal en operation & en perfection à son Pere ; & tellement permis , que le ministre qui ne peut donner de bornes à ses erreurs , nous dira bien-tôt que cette inégalité a été plutôt approuvée que condamnée dans le concile de Nicée. En verité , c'en est trop ; & on ne fait plus que penser d'un homme , que ni la raison , ni l'autorité , ni sa propre confession de foi ne peut retenir.

XXX.
Que selon
les an-
ciens
Docteurs,
la pri-
mauté
d'origine
n'empor-
te point
d'inégali-
té entre
les Per-
sonnes
divines.

Il seroit donc tems d'ouvrir les yeux à de si étranges égaremens de votre ministre ; & au lieu de lui permettre de pousser à bout les principes pleins d'ignorance & d'impiété qu'il attribue à l'ancienne Eglise , il faudroit entendre au-contraire que l'inégalité improprement dite & dans la façon de parler , est la seule qu'on puisse souffrir en Dieu : encore est-il bien certain que les Peres ne se servoient pas de ce terme , que l'expresse condamnation de saint Paul auroit rendu odieux & insoutenable. Que s'ils parlent d'une maniere qui semble quelquefois viser là , le denouëment y est naturel. Qui met la bonté de Dieu en un certain sens & à nôtre maniere d'entendre au-dessus de ses autres attributs , comme David a mis *ses misericordes au-dessus de toutes ses ou-
vra-*

ges, parle bien en quelque façon par rapport à nous, mais non pas en toute rigueur. Ainsi l'inégalité que quelques Peres auront semblé mettre dans la façon de parler entre les Personnes divines, à cause de leur origine & de leur ordre, qui est la première raison que le ministre nous a alleguée, est supportable en ce sens: puisque le Pere est & sera toujours le premier, le Fils toujours le second, & le Saint-Esprit toujours le troisième. Mais parceque cet ordre quoiqu'immuable, n'emporte point d'inégalité de perfection ni de culte, saint Clement d'Alexandrie le change dans cette belle hymne qu'il adresse au Fils de Dieu, puisqu'il dit : *Louange & action de graces* *Paral. 3. cap. vii. in fine.*
au Pere & au Fils, au Fils & au Pere: ce qu'il fait exprès pour nous marquer que si cet ordre est toujours fixe entre les Personnes à raison de leur origine, il est indifferant à le regarder par rapport à leur perfection & à leur culte: & c'est pourquoi il avoit dit un peu au-dessus: *Pere qui êtes le conducteur* *Ibid.*
d'Israel: Fils & Pere, qui n'êtes tous deux qu'une même chose: Seigneur, & non pas Seigneurs; pour nous faire entendre dans les Personnes divines une même perfection, un même empire & un même culte. Au reste, ces sortes d'inégalités que l'on trouve en Dieu dans nôtre foible & imparfaite maniere de nous exprimer, soit entre ses attributs, ou même entre les Personnes divines, sont tellement compensées par d'autres endroits, qu'à la fin tout se trouve égal. Qu'il y ait, si vous voulez, dans le nom de Pere quelque chose de plus majestueux que dans celui de Fils; ce qui a fait que saint Athanasie & les autres n'ont pas craint d'entendre du Verbe, même selon la generation éternelle, ces paroles, *Mon Pere est plus grand que moi*; mais il y a *Joan. 14. 28.*
d'autres côtés, c'est-à-dire, d'autres manieres d'entendre ou d'envisager la même verité où l'égalité

*Trad. 31.
in Jean.*

le repare. L' autorité de principe , comme l' appelle le saint Augustin , semble attribuer au Pere quelque chose de principal & en quelque sorte plus grand : mais si l'on regarde le Fils comme la sagesse du Pere , le Pere sera-t-il plus grand que sa sagesse , que sa raison , que son Verbe & son éternelle pensée ? Et tout ce qui est en Dieu , n'est-il pas égal , puisquetout ce qui est en Dieu, est Dieu ; & que s'il y avoit quelque chose en Dieu qui fût moindre que Dieu même , il corromproit la perfection & la pureté de son être ?

XXXI.
En quel
sens le
Fils de
Dieu est
la sagesse
& la rai-
son de son
Pere , &
que ce
sens ex-
clut
l'inéga-
lité .

Je sai qu'il ne faut pas croire que le Pere tire sa sagesse du Fils , ou qu'il n'y ait de sagesse en Dieu que celle qui prend naissance éternellement dans son sein ; au-contreaire cette sagesse engendrée , comme l'appellent les Peres , ne naîtroit pas dans le sein de Dieu , s'il n'y avoit primitivement dans la nature divine une sagesse infinie ; d'où vient par sur-abondance la sagesse qui est le Fils de Dieu ; car nous-mêmes nous ne formons dans nôtre esprit nos raisonnemens & nos pensées , ou ces paroles cachées & intérieures , par lesquelles nous nous parlons à nous-mêmes , de nous-mêmes & de toutes choses , qu'à cause qu'il y a en nous une raison primitive & un principe d'intelligence , d'où naissent continuellement & inépuisablement toutes nos pensées. A plus forte raison faut-il croire en Dieu une intelligence primitive & essentielle , qui résidant dans le Pere come dans la source , fait continuellement & inépuisablement naître dans son sein son Verbe qui est son Fils , la pensée éternellement subsistante , qui pour la même raison est aussi très-bien appelée son intelligence & sa sagesse. C'est-là du moins l'idée la moins imparfaite que nous pouvons nous former après les saints Peres & après l'Ecriture même , de la generation du Fils de Dieu. Mais en même-tems cette pensée

& cette parole interieure conçue dans l'Esprit de Dieu, qui fait son perpetuel & inséparable entretien, ne peut lui être inégale, puisqu'elle le comprend tout entier, & embrasse en elle-même toute la verité qui est en lui : par-consequent est autant immense, autant infinie & autant parfaite, comme elle est autant éternelle que le principe d'où elle sort, & ne dégenere point de sa plenitude.

Il en faut dire autant du Saint-Esprit ; & on voit par cet endroit-là une égalité toute entiere, à regarder même le Fils & le Saint-Esprit du côté de leur origine, qui est celui qui peut donner le plus de lieu à l'infériorité. Si on fait épurer ses vûes, on connoitra qu'en Dieu il n'y a pas plus de perfection à être le premier qu'à être le second & le troisième ; car il est d'une même dignité d'être comme le Saint-Esprit le terme dernier & le parfait accomplissement des émanations divines, que d'en être le commencement & le principe ; puisque c'est faire dégenerer ces divines émanations, que de faire qu'elles se terminent à quelque chose de moins que le principe d'où elles dérivent. Ainsi le Pere & le Saint-Esprit, le premier principe & le terme, la première & la troisième Personne, c'est-à-dire celle qui produit, & celle qui ne produit pas à cause qu'elle conclut & qu'elle termine, étant d'une parfaite égalité, le Fils qui est au milieu à cause qu'il tire de l'un & qu'il donne à l'autre, ne peut pas leur être inégale, & en quelque endroit qu'on porte sa vûe, soit au Pere qui est le principe, soit au Fils qui tient le milieu, soit au Saint-Esprit qui est le terme ; on trouve tout également parfait, comme par la communication de la même essence on trouve tout également un. Que si, dans une autre vûe, Saint Athanase & les autres Saints ont reconnu dans le Pere, même après le concile de Nicée, une espece de prééminence, dira-t-on

XXXII.
Il est aussi
parfait
d'être le
terme
que d'être
le
principe
des émanations
divines.

qu'ils aient affoibli la Trinité? On fait bien que non. Venons aux expressions formelles de l'Ecriture. Le Fils est envoyé par le Pere, le Saint-Esprit par l'un & par l'autre; & il n'y a que le Pere seul qui jamais ne soit envoyé. Dans nôtre façon de parler il y a là quelque dignité & quelque autorité particuliere, mais si vous y en admettez une autre que celle d'auteur & de principe, vous errez. Prenez de la même sorte tout le reste qui se dit du Pere & du Fils; vos sentimens seront justes.

xxxiii. En parlant même des creatures, encore que nôtre langage soit plus proportionné à leur état, nous ne savons pas toujours adjuger bien juste la perfection. La racine par sa vertu vaut mieux que les branches; dans la beauté, les branches l'emportent: dans une certaine vûe l'arbre est plus noble que le fruit qu'il porte; dans une autre vûe le fruit prévaut, puisqu'il fait l'honneur de l'arbre. Pour nous servir de la comparaison la plus ordinaire des saints Peres & de celle dont le ministre abuse le plus, comme on verra, le soleil nous paroîtra d'un côté plus parfait que son raïon; mais d'un autre côté, sans le raïon qui connoîtroit le soleil? Qui porteroit dans tout l'univers sa lumiere & sa vertu? Une même chose à divers regards est plus parfaite & moins parfaite qu'elle-même. On est contraint de parler ainsi tant qu'on n'entend pas la verité parfaitement & par son fond; c'est-à-dire, dans tout le cours de cette vie. Jusqu'à tant que nous voïions Dieu tel qu'il est, en voïant par une seule pensée, si l'on peut parler de la sorte, celui dont l'essence est l'unité, & jusqu'à tant que nous voïions le trois Personnes divines dans le centre de cette unité incomprehensible; contraints, pour ainsi dire, de la partager en conceptions differentes tirées des choses humaines, nous ne parviendrons jamais à comprendre cette égalité du tout. Nommer

xxxiii.
L'incé-
galité de nos
idées ne
conclut
pas l'iné-
galité
dans leur
objet.

seulement l'égalité, nommer la grandeur qui en est le fondement, c'est déjà dégénérer de la sublimité de ce premier être; & le seul moïen qui nous reste de rectifier nos pensées, quand nous croïons appercevoir du plus & du moins en Dieu & dans les Personnes divines, c'est de faire toujours retomber ce plus & ce moins sur nos pensées, & jamais sur l'objet.

Vous paroissez étonné de ce que saint Justin a dit que le Fils de Dieu est engendré par le conseil & la volonté de son Pere: ne parlez point de Dieu, ou avant que de lui appliquer les termes vulgaires, dépouillez-les auparavant de toute imperfection. Vous dites que Dieu se repent, qu'il est en colere; vous lui donnez des bras & des mains; si vous n'ôtez de ces expressions tout ce qui se ressent de l'humanité, en-sorte qu'il ne vous reste dans les bras & dans les mains que l'action & la force: dans la colere qu'une puissante & efficace volonté de punir les crimes, & ainsi du reste, vous errez. A cet exemple, si vous ôtez du mot de conseil l'incertitude & l'indétermination, que vous y restera-t-il, si ce n'est la raison & l'intelligence? Vous direz donc que le Fils de Dieu ne procede pas de son Pere par une effusion aveugle, comme le raïon procede du soleil & le fleuve de sa source, mais par intelligence: & si vous appelez ici la volonté du Pere pour exclure la nécessité; cette nécessité que vous voulez exclure, est une nécessité aveugle & fatale qui ne convient point à Dieu. Il ne faut point souffrir en Dieu une nécessité qui soit hors de lui, qui lui soit supérieure, qui le domine; une telle nécessité n'est point en Dieu; il est lui-même sa nécessité; il veut sa nécessité comme il veut son être propre; il n'y a rien en Dieu que Dieu ne veuille: ainsi il veut produire son Fils en la même maniere qu'il veut être: c'est ainsi qu'il le

XXXIV.
Si l'on a
pû dire,
que le
Fils étoit
engendré
par le
conseil &
la volon-
té de son
Pere sans
détruire
l'égalité
de l'un
& de
l'autre.
Jur. Tab.
Lett. 6. p.
229.

produit volontairement ; c'est ainsi qu'il le produit par conseil . Si vous entendez par ces expressions qu'il produise quelque chose en lui-même qu'il puisse ne pas produire , comme il peut ne pas produire les creatures , vous renversez le fondement ; si vous le faites dire aux anciens , vous le leur faites renverser : & si vous dites encore avec M. Jurieu qu'on ne peut réfuter cette erreur , vous y participez visiblement.

Il en est de même du terme de ministre . On l'attribue sans difficulté au Fils de Dieu comme incarné ; mais avant de s'incarner les anciens ont crû qu'il s'incarnoît par avance en quelque façon , & s'accoutumoit , pour ainsi dire , à être homme , lorsqu'il apparoissoit aux Patriarches sous une figure humaine . Accoutumés peut-être à lui donner ce titre de ministre à raison de la nature humaine qu'il avoit prise ou qu'il devoit prendre , & dont il prenoit si souvent la forme extérieure , ils l'ont étendu jusqu'à l'origine du monde , lorsque Dieu a tout fait par son Verbe ; c'est de même que lorsqu'ils ont dit que le Fils de Dieu étoit dans la creation de l'univers le conseiller de son Pere , ou , comme ils parlent , son conseil & sa sagesse . Ces expressions visiblement sont fondées en partie sur les paroles de Salomon & des autres auteurs sacrés , qui donnent à Dieu , à son exemple une sagesse assistante & enfantée de son sein , avec laquelle il résout , & il fait tout : & en partie aussi sur Moïse lorsqu'il fait dire à Dieu , *faisons l'homme* : car c'est aussi ce qui a fait dire à tous les Saints , que Dieu tient conseil , mais avec ses égaux , puisqu'il dit , *faisons* ; par où il montre qu'il entend parler non à ce qui est fait , mais à ce qui fait avec lui . Sur ces paroles de Salomon & de Moïse , les Peres on dit que Dieu tenoit conseil avec son Fils ; que son Fils étoit son conseiller ; qu'il dé-

XXXV.
Si l'on a
pu dire,
que le
Fils de
Dieu est
le con-
seiller &
le mini-
stre de
son Pere
sans le
faire in-
sérieur &
inégal .

Prov. 8.
Sap. 7.
Eccl. 1.

Gen. 1. 26.

terminoit & arrangeoit toutes choses avec lui. A la rigueur ces expressions tournent plutôt contre le Pere que contre le Fils; car celui dont on demande les conseils, à cet égard, est supérieur à celui qui les demande. Mais en Dieu il faut entendre autrement les choses. Le Verbe est le conseil du Pere; mais un conseil qu'il tire de son sein; il tient conseil avec lui, parcequ'il fait tout avec sa sagesse, qui est son Verbe, sa parole & sa pensée. C'est en ce sens qu'on l'appelle le conseiller de son Pere. On voit bien qu'on l'appelle aussi dans le même sens son ministre; c'est-pourquoi on fait marcher ces expressions d'un pas égal. Tertullien, par exemple, sur ces paroles, *Faisons l'homme*, dit que Dieu par l'unité de la Trinité parloit avec le Fils & le Saint-Esprit comme avec ses ministres & ses conseillers. *Quasi cum ministris & arbitris*. Prenez ce terme à la rigueur, je dis même celui de ministre; vous nuisez autant au Pere qu'au Fils; car il aura donc besoin de ministres comme les hommes, & il faudra qu'il emprunte une force étrangère. Reconnoissez donc qu'il faut adoucir ce mot, & en ôter quelque chose, même à l'égard du Pere éternel. Otez-en donc le besoin, ôtez-en l'emprunt; vous trouverez que le Pere se sert de son Fils, non pas comme il se sert de ses Anges, peuple naturellement sujet & créé; mais il se sert de son Fils comme on se sert de sa raison & de sa sagesse. Voilà un beau ministre qu'il trouve toujours en lui-même & dans son sein, où il n'y a rien d'étranger ni d'emprunté; & qu'il emploie aussi non point par besoin, mais parce qu'il lui est toujours inséparablement uni.

Après avoir ôté du côté du Pere ce qui blesseroit sa Divinité dans le terme de ministre, faites-en autant du côté du Fils. Otez du nom de ministre l'infériorité & la sujétion; il ne restera dans le Fils qu'

Tert. adv. Prax. 12.

xxxvi.
Ce que signifie le nom de ministre attribué

au Fils
de Dieu.

une Personne subsistante, une Personne distinguée, une Personne envoyée qui reçoit tout de son Pere, dans lequel reside la source de l'autorité, parce qu'il est en effet l'auteur & le principe de son Verbe, d'où vient aussi le mot d'autorité: en un mot il restera une Personne par qui le Pere fait tout à même titre qu'il fait tout par la raison. Tout cela est une suite naturelle de la foi qui nous apprend qu'il y a en Dieu une raison & une sagesse engendrée, en laquelle nous découvrons la fécondité & la plénitude infinie de l'être divin. Voilà enfin ce qui restera dans le titre de ministre à en ôter tout le reste comme le marc & la lie, & après cet épurement il n'y aura rien en ce terme que de véritable, & qui ne convienne parfaitement à la dignité du Pere & du Fils.

XXXVII.
Que les
Pères qui
se sont
servis du
mot de
ministre,
ont bien
sû en
bannir l'imperfection
qui
l'accompagnoit
naturellement.
P. 265.
266.

C'est donc ainsi que les anciens ont quelquefois donné au Fils de Dieu & au Saint-Esprit le nom de ministres du Pere, & non pas pour leur attribuer, comme fait M. Jurieu, une operation inégale; car cela est de la crasse du langage humain, & de cette rouille dont il faut purifier les lèvres lorsqu'on veut parler de Dieu. Et c'est-pourquoi ces saints Docteurs, qu'on veut faire passer pour si ignorans, ont bien à la vérité employé quelquefois le mot de ministre en l'épurant à la maniere qu'on vient de voir; mais si d'autres fois ils l'ont regardé avec cette imperfection naturelle au langage humain, ils l'ont aussi pour cette raison exclus des discours où ils parloient du Fils de Dieu; puisqu'ils ont dit, *que Dieu nous a envoyé pour nous sauver, non pas, comme on pourroit croire, un de ses ministres, ou quelque Ange, ou quelque Puissance du ciel qui soit préposée au gouvernement de la terre, mais le Créateur lui-même & l'Ouvrier de toutes choses comme un Roi qui envoie son fils Roi comme lui, & comme un Dieu qui envoie un Dieu.*

Jusq. ad
Dirg.

XXXVIII.
Pourquoi

Au reste, on ne se sert plus maintenant de ce ter-

me de ministre , que les Ariens en ont abusé , mais il a eu son usage en son tems . Les Noëtiens & les Sabelliens vouloient croire que Dieu agissoit par son Verbe comme un architecte agit par son art : mais comme l'art dans un architecte n'est pas une personne subsistante , & n'est qu'un mode , ou un accident , ou un annexe de l'ame , comme un voudra l'appeller ; ces heretiques croïoient que le Verbe étoit la sagesse , ou l'idée & l'art de Dieu , de la même sorte , sans être une Personne distinguée . Les orthodoxes les rejettoient en faisant de cette sagesse divine un ministre , qui étoit par-conséquent une Personne distinguée du Pere . Mais telle est la hauteur , & , pour ainsi dire , la délicatesse de la verité de Dieu , que le langage humain n'y peut toucher sans la blesser par quelque endroit ; c'est ainsi qu'en expliquant la distinction & l'origine du Fils , il est à craindre que vous n'y mettiez quelque chose qui se res sente de l'inférieur . Mais après tout si vous attendez à parler de Dieu que vous aïiez trouvé des paroles dignes de lui , vous n'en parlerez jamais . Parlez-en donc en attendant comme vous pourrez , & résolvez-vous à dire toujours quelque chose qui ne porte pas où vous tendez , c'est-à-dire , au plus parfait . Dans cette foiblesse de votre discours , vous vous sauvez en songeant que vous aurez toujours à vous élever au-dessus des termes où vous ressentirez de l'imperfection , puisque dans l'extrême pauvreté de nôtre langage , il faudra même s'élever au-dessus de ceux que vous trouverez les plus parfaits .

Il faut dans le même esprit épurer encore le terme de commandement . Le Fils a tout fait , & il s'est fait homme par le commandement de son Pere ; le Pere a commandé à sa Parole qui est son Fils . Quoi ! par une autre Parole ? Illusion . Le fils est lui-même le commandement du Pere , où , pour parler avec saint

on ne sert plus de ce terme ; & quel en a été l'usage contre ceux qui nioient que le Fils de Dieu fût une Personne.

XXXIX.
Comment Dieu commande à son Fils.

Strom. 5. Clement d'Alexandrie, sa volonté toute-puissante, il est, dis-je, son commandement à même titre qu'il est sa Parole: quand il agit par commandement, c'est qu'il agit en même tems par la volonté de son Pere & par la sienne; car si Dieu agit par son Verbe où par sa Parole, cette Parole où ce Verbe agit aussi par ce qu'il est une Personne, autrement le Fils de Dieu ne diroit pas, *Mon Pere agit, & moi j'agis aussi*; & si en recevant la vie du Pere il n'avoit pas la vie en lui-même, il ne diroit pas: *Comme mon Pere a la vie en lui-même, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même*. Le Pere lui commande donc, non par une autre parole, autrement il faudroit aller à l'infini; mais par la Parole qui est le Fils lui-même, & il reçoit le commandement comme il reçoit de son Pere d'être sa Parole. Tenebres impenetrables pour les incredules; mais à nous qui sommes ravis de croire sans voir, ce que nous espérons de voir un jour, tout cela est esprit & vie.

XL.
En quel
sens on a
pu dire,
que le
Fils de
Dieu étoit une
portion
de la substance
de son Pere;
& si ce
terme in-
dusait l'
inégalité:
comment
& en quel
sens le
Pere est le
tout.
*Lett. 6.
160p. 45.
Tab. Lett.
6 p. 164.
Nat. 18.*

Mais que dirons-nous de ces portions & de ces parties de substance que quelques Peres attribuent au Fils de Dieu? car c'est-là que M. Jurieu met son fort pour conclure l'inégalité. Que ce ministre est injuste! Il a bien osé se permettre de dire que le Fils de Dieu n'étoit pas toute la Divinité; & il veut que nous excusions par une benigne interpretation une expression si étrange; pendant qu'il tient à la gorge ses conservateurs, pour ne pas dire ses maîtres, & les saints Docteurs de l'Eglise; & jusqu'à les étrangler, il les presse en leur disant: Tu as dit portion, tu as dit partie; tu as mis l'inégalité. Mais encore un coup, qu'il est injuste par un autre endroit! puisqu'il avoué que ces mots de portion & de partie ne sont employés que dans des comparaisons, telles que sont celles du soleil & de ses rayons, de la source & de ses ruisseaux. Mais quoi! vous ou-

bliez donc que c'étoit une comparaison, & non pas une identité, qu'on vous vouloit proposer? Vous ne songez même pas que toute comparaison, sur tout lorsqu'il s'agit de Dieu, est d'une nature imparfaite & dégénérante? Mais laissons-là le ministre qui se permet tout, & qui est inexorable envers tout le monde. Répondons aux gens équitables, qui nous demandent de bonne foi, si ces termes de portion & de partie se peuvent épurer comme les autres. Aisément, en les rapportant à l'origine des Personnes divines, car le Pere communique tout à son Fils, excepté d'être Pere, qui est quelque chose de substantiel, puisque c'est quelque chose de subsistant. C'est comme dans une source dont le ruisseau n'a rien de moins qu'elle, puisque toutes les eaux de la source passent continuellement & inépuisablement au ruisseau, qui, à vrai dire n'est autre chose que la source continuée dans toute sa plénitude: mais la source en répandant tout, se réserve d'être la source; & s'il est permis en tremblant d'en faire l'application, le Pere en communiquant tout à son Fils, & se versant tout entier, pour ainsi dire, dans son sein, se réserve d'être le Pere. En ce sens donc & avec ces restrictions, on dira dans la pauvreté de notre langage, qu'il n'y aura dans le Fils qu'une partie de l'être du Pere, puisque l'être du Pere n'y sera pas. Mais nous pouvons encore en invoquant Dieu, & par le souffle de son Saint-Esprit, nous laisser élever plus haut, & dans une plus sublime contemplation, nous dirons que comme principe & source de la Trinité, le Pere contient en lui-même le Fils & le Saint-Esprit d'une manière bien plus parfaite que l'arbre ne contient son fruit, & le soleil tous ses rayons: qu'en ce sens le Pere est le tout, & que le Fils & le Saint-Esprit étant aussi le tout en un autre sens & dans le fond, parceque rien ne se partage dans un être parfaitement

simple & indivisible, le Pere demeure le tout en cette façon particuliere & en qualité de principe, qui, à nôtre façon de parler, est en lui la seule chose incommunicable.

XLI.
Puissance
de l'uni-
té; & que
les Per-
sonnes di-
vines de-
voient
toutes se
rapporter
à un seul
principe.
Sublime
theologie
de saint
Athana-
se.
*Orat. 5. in
Ar. init.*

Par là se voit la puissance & la force de l'unité, à laquelle tout se réduit naturellement; puisque, selon la remarque de saint Athanase, non seulement Dieu est un par l'unité de son essence; mais encore que la distinction qui se trouve entre les Personnes se rapporte à un seul principe qui est le Pere, & même de ce côté-là se résout finalement à l'unité pure. De-là vient que ce sublime Theologien conclut l'unité parfaite de Dieu, non-seulement de l'essence qui est une, mais encore des Personnes qui se rapportent naturellement à un seul principe: car s'il y avoit en Dieu deux premiers principes, au-lieu qu'il n'y en a qu'un qui est le Pere, l'unité n'y régneroit pas dans toute la perfection possible; puisque tout se rapporteroit à deux, & non pas à un. Mais comme la fécondité de la nature divine en multipliant les Personnes, rapporte enfin au Pere seul le Fils & le Saint-Esprit qui en procedent, tout se trouve primitivement renfermé dans le Pere comme dans le tout, à la maniere qui a été dite, & la force de l'unité inséparable de la perfection se fait voir infiniment.

XLII.
Pourquoi
le Pere
est appel-
lé Dieu
avec une
attribu-
tion par-
ticuliere;
& d'où
vient qu'
ordinaie-
rement la
priere &
l'adora-
tion s'
adresse au
Pere.

Je ne me jette pas sans nécessité dans cette haute theologie, puitque c'est-elle qui nous fait entendre d'où vient que dans l'Ecriture, & ensuite dans les saints Docteurs qui ont formé leur langage sur ce modele, le nom de Dieu est donné ordinairement au Pere seul avec une attribution particuliere; ce qui se fait sans exclusion du Fils & du Saint-Esprit, puisqu'au contraire cela se fait en les regardant comme originairement contenus dans leur principe. De-là vient, pour pousser plus loin cette divine contemplation, que la priere & l'adoration s'est adressée de tout tems selon

la coutume de l'Eglise, ordinairement au Pere seul par le Fils dans l'unité du Saint-Esprit; non qu'on ne les puisse invoquer directement, puisque JESUS-CHRIST lui-même nous a appris à le faire dans l'invocation la plus autentique qui se fasse parmi nous, qui est celle du bapême & de la consecration du nouvel homme; mais parce qu'il a plu au Saint-Esprit qui dicte les prieres de l'Eglise, qu'en éternelle recommandation de l'unité du principe on adressât ordinairement l'invocation au Pere, dans lequel on adore ensemble & le Fils & le Saint-Esprit comme dans leur source, afin que par ce moien l'adoration suivit l'ordre des émanations divines, & prît, pour ainsi parler, le même cours: ce qui faisoit dire à saint Paul: *Je fléchis mes genoux de-vant le Pere de notre Seigneur* Eph. 3. 14. JESUS-CHRIST, sans exclure de cette adoration ni JESUS-CHRIST, *Dieu beni, au-dessus de tous*, ni le Rom. 9. 5. Saint-Esprit inséparable des deux; mais regardant & le Fils & le Saint-Esprit dans le Pere qui est leur principe, d'où vient aussi primitivement la grace de l'adoption, & toute paternité, toute con- Ibid. 15. sanguinité, toute alliance, *dans le ciel & dans la terre.*

Toutes les fois donc qu'on voit dans les anciens le Fils & le Saint-Esprit comme rangés après Dieu, il faut toujours se souvenir que c'est selon l'ordre de leur procession, les regarder dans le principe de leur être d'où ils sortent sans diminution, puisque c'est sans dégénérer d'une si haute origine; & ceux qui entendront bien ce divin langage surmonteront aisément les difficultés que la profondeur d'un si haut mystere nous fait trouver quelquefois dans les explications des saints Docteurs.

Pour ce qui regarde les similitudes tirées des choses humaines, si on s'étonne de les trouver si fréquemment usitées en cette matiere, puisqu'on avoue

XLIII. Pourquoi dans des choses di-

vines on
se sert de
similitu-
des tirées
des choses
humai-
nes.

qu'elles sont si défectueuses; il faut entendre que la faiblesse de nôtre discours ne peut soutenir long-tems la simplicité si abstraite des choses spirituelles. Le langage humain commence par le sens. Lorsque l'homme s'éleve à l'esprit comme à la seconde region, il y transporte quelque chose de son premier langage; aussi l'attention de l'esprit est tirée d'un arc tendu, ainsi la compréhension est tirée d'une main qui serre & qui embrasse ce qu'elle tient. Quand de cette seconde region nous passons à la suprême, qui est celle des choses divines, d'autant plus qu'elle est épurée, & que nôtre esprit est embarrassé à y trouver prise, d'autant plus est-il contraint d'y porter le faible langage des sens pour se soutenir; & c'est pour quoi les expressions tirées des choses sensibles y sont plus fréquentes.

XLIV.
Comment
il faut
prendre
les com-
paraisons
tirées des
choses
créées :
deux ex-
cellentes
compara-
isons
des saints
Peres sur
la gene-
ration du
Fils de
Dieu.

L'intelligence en sera aisée à ceux qui sauront comprendre ce que le ministre a tâché cent fois de dérober à nôtre vûe; c'est, comme nous l'avons dit, que toutes les comparaisons tirées des choses humaines sont les effets comme nécessaires de l'effort que fait nôtre esprit, lorsque prenant son vol vers le ciel, & retombant par son propre poids dans la matiere d'où il veut sortir, il se prend comme à des branches, à ce qu'elle a de plus élevé & de moins impur, pour s'empêcher d'y être tout-à-fait plongé. Lorsque poussés par la foi, nous osons porter nos yeux jusqu'à la naissance éternelle du Verbe: de-peur que nous replongeant dans les images des sens qui nous environnent, &, pour ainsi dire, nous obsèdent, nous n'allions nous représenter dans les Personnes divines & la difference des âges, & l'imperfection d'un enfant venant au monde, & toutes les autres bassesses des generations vulgaires; le Saint-Esprit nous presente ce que la nature a de plus beau & de plus pur, la lumiere dans le soleil comme dans sa four-

ce, & la lumière dans le rayon comme dans son fruit. Là on entend aussi-tôt une naissance sans imperfection, & le soleil aussi-tôt second qu'il commence d'être, comme l'image la plus parfaite de celui qui étant toujours, est aussi toujours second. Arrêtés dans nôtre chute sur ce bel objet, nous recommençons de-là un vol plus heureux, en nous disant à nous-mêmes, que si l'on voit dans les corps & dans la matière une si belle naissance; à plus forte raison devons-nous croire que le Fils de Dieu sort de son Pere, comme *l'éclat rejaillissant de son éternelle lumière, comme une douce exhalaison & émanation de sa clarté infinie, comme le miroir sans tache de sa majesté, & l'image de sa bonté parfaite.* C'est ce que nous dit le livre de la Sagesse. Et si nos Prétendus Reformés ne veulent pas recevoir de-là ces belles expressions, saint Paul les leur ramasse en un seul mot, lorsqu'il appelle le Fils de Dieu *l'éclat de la gloire & l'empreinte de la substance de son Pere.* Il n'y a rien qui démontre mieux dans le Pere & dans le Fils la même nature, la même éternité, la même puissance, que cette belle comparaison du soleil & de ses rayons, qui portés à des espaces immenses, sont toujours un même corps avec le soleil, & en contiennent toute la vertu. Mais qui ne sent toutefois que cette comparaison, quoique la plus belle de toutes, dégénere nécessairement comme les autres; & si l'on vouloit chicaner, ne diroit-on pas que le rayon sans se détacher du corps du soleil, souffre diverses dégradations, ou, comme parlent les peintres, que les teintes de la lumière ne sont pas également vives? Pour ne point laisser prendre aux hommes une idée semblable du Fils de Dieu, saint Justin le premier de tous présente à l'esprit un autre soutien: c'est dans la nature du feu si vive & si agissante, la prompte naissance de la flamme d'un flambeau soudainement allumé à un autre. Là se repare parfaitement

sup. 7. 25.
26.

Heb. 1. 3.

Lit. adv.
Trop.

l'inégalité que le raïon sembloit laisser entre le Pere & le Fils ; car on voit dans les deux flambeaux une flamme égale, & l'un allumé sans diminution de l'autre : ces portions & ces divisions qui nous offensoient dans la comparaiſon du raïon , ne paroissent plus. Saint Justin observe expressement qu'il n'y a ici ni *dégradation*, ou *diminution*, ni *partage* ; & M. Jurieu remarque lui-même, que ce Martyr satisfait parfaitement à ce que demandoit l'égalité. Il est donc à cet égard content de lui, & peu content de Tertullien avec les portions & ses parties. Mais s'il n'étoit point entêté des erreurs qu'il cherche dans les Peres, il n'y auroit qu'à lui dire que tout tend à la même fin, qu'il faut prendre des comparaiſons, non comme il fait, le grossier & le bas, autrement le flambeau allumé de saint Justin ne seroit pas moins fatal à l'union inséparable du Pere & du Fils, que le raïon de Tertullien sembloit l'être à leur égalité ; car ces deux flambeaux se séparent ; on en voit l'un brûler quand l'autre s'éteint ; & nous sommes bien loin du raïon qui demeure toujours attaché au corps du soleil. C'est donc à-dire en un mot, que de chaque comparaiſon il ne falloit prendre que le beau & le parfait, & ainsi on trouveroit le Fils de Dieu plus inséparablement uni à son Pere, que tous les raïons ne le sont au soleil, & plus égal avec lui, que tous les flambeaux ne le sont avec celui où on les allume ; puisqu'il n'est pas seulement un Dieu sorti d'un Dieu, mais ce qui n'a aucun exemple dans les créatures, un seul Dieu avec celui d'où il est sorti.

Ibid.
Tab. Lett.
6. p. 129.

Tertul.
ibid.
XLV.
Qu'en se
servant
des com-
paraiſons
tirées des
choses
corporel-
les, les

Et ce qui rend cette doctrine sans difficulté, c'est que tous les Peres font Dieu immuable, comme on a vû dans une évidence à ne laisser aucun doute. Ils ne le font pas moins spirituel & indivisible dans son être, sans grandeur, sans division, sans couleur, sans tout ce qui touche les sens, & inappercenable à toute

autre chose qu'à l'esprit. Car aussi est-il muable s'il est divisible, s'il se diminue, s'il se partage. Qui est donc Dieu, est Dieu tout entier, ou il ne l'est point du tout : & qui est Dieu tout entier, ne dégenere de Dieu par aucun endroit. Tous les Peres sont uniformes sur la parfaite simplicité de l'être divin ; & Tertullien lui-même, qui à parler franchement, corporalise trop les choses divines, parcequ'aussi dans son langage inculquant le mot de corps, peut-être signifie substance, ne laisse pas en écrivant contre Hermogène, de convenir d'abord avec lui comme d'un principe commun, que Dieu n'a point de parties, & qu'il est indivisible : de sorte qu'en élevant leurs idées par les principes qu'ils nous ont donnés eux-mêmes, il ne nous demeurera plus dans ces raisons, dans ces extensions, dans ces portions de lumière & de substance, que l'origine commune du Fils & du Saint-Esprit, d'un principe infiniment communicatif ; & à vrai dire ce qu'a dit le Fils en parlant du Saint-Esprit, *Il prendra du mien*, ou de ce que j'ai, *DE meo*, comme je prens de mon Pere avec qui tout m'est commun.

Il ne falloit donc pas imaginer dans la doctrine des Peres ce monstre d'inégalité sous pretexté de ces expressions qu'ils ont bien sù épurer, & bien sù dire avec tout cela, que le Fils de Dieu étoit sorti parfait du parfait, éternel de l'éternel, Dieu de Dieu ; c'est ce que disoit saint Gregoire, appelé, par excellence le faiseur de miracles ; & saint Clement d'Alexandrie disoit aussi qu'il étoit le Verbe, né parfait d'un Pere parfait : il ne lui fait pas attendre la perfection d'une seconde naissance ; & son Pere le produit parfait comme lui-même. C'est-pourquoi non seulement le Pere, mais encore en particulier le Fils est tout bon & tout beau, par-consequent tout parfait ; il n'est pas la Parole comme la parole qu'on profere de la bouche ;

Peres ont
tousjours
présuppo-
sé que
Dieu
étoit un
pur
esprit.
*Just. com.
Trop. &c.
Athénag.
lib. pro
Christ. &c.*

Cap. 1. &c.

*Joan. 16.
15.*

XLVI.
Que les
Peres ont
sù épurer
toutes les
expres-
sions
tirées des
choses
humaines,
& établir
l'éga-
lité du Pere
& du Fils
*Ap. Greg.
Nyss. de
vi Greg.
Nroc.
Padag. 1.
5. 6. ibid. 3.
cap. ult.
Sirem. 5.*

mais il est la sagesse & la bonté très-manifeste de Dieu ,
 Pedeg. 3. sa force toute-puissante & véritablement divine: en lui on
 7. possède tout , parcequ'il est tout-puissant , & lui-même la
 possession à laquelle rien ne manque. Il est donc plus clair
 que le jour que l'idée d'inégalité n'entra jamais dans
 l'esprit des Peres : au-contraire nous venons de voir
 que pour l'éviter , après avoir nommé selon l'ordre
 le Pere & le Fils, ils disoient exprès contre l'ordre
 le Fils & le Pere , dans le dessein de montrer que si
 le Fils est le second , ce n'est pas en perfection, en
 dignité , ni en honneur. Loin de le faire inégal ils
 Ibid. c. ult. le faisoient en tout & par-tout un avec lui, aussi-bien que
 le Saint-Esprit: & afin qu'on prît l'unité dans la per-
 fection, comme on doit prendre tout ce qui est attri-
 bué à Dieu, ils déclaroient que Dieu étoit une seule &
 Pedeg. 1. même chose; une chose parfaitement une, au-de là de tout
 8. ce qui est un, & au-dessus de l'unité même.

A R T I C L E VI.

*Prodige d'égarement dans le ministre qui veut
 trouver l'inégalité des trois Personnes divi-
 nes jusque dans le concile de Nicée*

XLVII. **L**oin de vouloir ouvrir les yeux pour appercevoir
 Que le ministre prétend trouver l'inégalité du Pere & du Fils dans ces paroles du Symbole de Nicée, Dieu de Dieu, lumière de lumière
 P. 71. dans les anciens cette parfaite égalité du Pere & du Fils, le ministre ne la veut pas voir dans le concile de Nicée; & , dit-il , ce qu'on y appelle le Fils de Dieu, lumière de lumière, est une preuve que le concile n'a pas condamné l'inégalité que les Docteurs anciens ont mise entre le Pere & le Fils; c'est-à-dire , comme on a vû, que ce concile n'a pas condamné une véritable & réelle inégalité en perfection & en operation, en-forte que celle du Fils soit vraiment & à la rigueur, inferieure & ministerielle. Voilà, selon le ministre Jurieu, ce que le concile n'a pas voulu condan-

ner ; & cela parce qu'il est dit dans le symbole de cette sainte assemblée, que le Fils de Dieu *est lumiere de lumiere*. Tout autre que ce ministre auroit crû qu'on avoit choisi ces paroles pour établir la parfaite égalité, puisque même elles étoient jointes avec celles-ci, *Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu*, n'y ayant rien au-dessus de ces expressions dans tout le langage humain ; & rien par-conséquent ne paroissant plus égal que d'appeller l'un Dieu & l'autre Dieu, l'un lumiere & l'autre lumiere, l'un vrai Dieu & l'autre vrai Dieu. Par la règle que nous avons souvent posée de prendre ce qu'on dit de Dieu dans le sens le plus élevé, il faut entendre par cette lumiere une lumiere parfaitement pure, où il n'y ait point de tenebres, comme dit saint Jean ; une lumiere d'intel-^{1. Jean. 1.} ligence & de verité simple, éternelle, infinie ; une^{2.} lumiere qui soit Dieu & qui soit vrai Dieu : c'est ce qu'on dit du Pere & du Fils, sans restriction & en parfaite égalité dans un symbole où le ministre nous assure que l'inégalité n'est pas condamnée.

Voions sur quoi il se fonde. C'est, dit-il, que ces expressions sont prises de Tertullien qui a dit dans son Apologetique, que le Verbe *est un esprit né d'un esprit, un Dieu sorti d'un Dieu, & une lumiere allumée d'une lumiere* ; & tout cela veut dire inégalité, parce que cet auteur ajoute, que le Fils est le raion, c'est-à-dire, une portion tirée du tout ; le Pere est toute la substance, & le Fils est la portion dérivée du tout, ce qui emporte, dit le ministre, inégalité manifeste. Que de chemin il faut faire pour venir de-là au concile de Nicée, & à cette inégalité que le ministre y veut trouver à quelque prix que ce soit ! Il faut premièrement, qu'il soit bien constant que le ministre ait bien entendu Tertullien. Je n'en croi rien ; je croi qu'il se trompe : je croi que Tertullien a passé d'une comparaison à une autre, de celle du raion à celle

XLVIII.
Combien
le mini-
stre abuse
de Ter-
tullien,
& com-
bien son
raisonne-
ment est
tiré par
les che-
veux.
Apologet. 23.
Ibid.
Ado
Præf. 9.
Lett. 6.
de 1689.
p. 45.

du flambeau allumé; je croi, dis-je, que cette parole, *lumiere allumée à une lumiere*, LUMEN de *lumine accensum*, ne convient pas au raïon qu'on ne va pas allumer au soleil, mais qui en sort comme de lui-même par une émanation naturelle; mais qu'elle s'entend d'un flambeau qu'on allume à un flambeau déjà allumé, où d'un feu que l'on continue & que l'on étend en lui approchant de la matiere. C'est le sens de Tertullien; je le maintiens: la suite le fait paroître, puisqu'il ajoûte; *le fond de la matiere demeure le même*; la flâmme ne diminue pas: *encore que vous l'attiriez sur plusieurs matieres qui en empruntent les qualités*. Voilà une matiere allumée: d'où il s'en allume une autre; voilà la comparaison de S. Justin, où le ministre avoit reconnu une égalité si parfaite. Tertullien emploie cette double comparaison pour prendre de l'un & de l'autre ce qu'elles avoient de meilleur, & soulager par ce moïen le plus qu'il pouvoit les Païens qu'il tâchoit d'élever à la pureté de nos mysteres. Que s'il est ainsi, s'il est vrai que le concile en disant, *lumiere de lumiere*, ait eu Tertullien en vû, bien éloigné d'avoir établi l'inégalité, il aura plutôt établi l'unité & l'égalité parfaite, ainsi que nous avons vû. Mais laissons-là cette explication; n'incidons pas avec un homme qui ne cherche qu'à tout embrouïller, & à s'arrêter en beau chemin. Je vous accorde, si vous le voulez, Monsieur Jurieu, que Tertullien parle ici du raïon: vous êtes encore bien loin de vôtre compte; car pour venir à vôtre prétendue inégalité, il faut que Tertullien soit inexorablement obligé à soutenir sa comparaison en toute rigueur, & qu'il s'engage à trouver dans la nature materielle & dans le corps du soleil une image entiere & parfaite de ce qui convient à Dieu. Il faut aussi le forcer à soutenir dans la signification la plus rigoureuse son terme de portion & de partie, encore

qu'il ait dit ailleurs, comme on a vû, que Dieu n'a point de parties & ne se divise pas. Et quand on aura fait voir contre ce que nous avons démontré ailleurs, que Tertullien ait mis tous ces termes dans leur dernière & plus basse grossièreté, il faudra encore que le concile de Nicée ait pris ces expressions, *lumière de lumière*, non pas de saint Paul, comme nous verrons qu'il a fait, ni de la commune tradition qui les lui avoit apportées, mais de Tertullien tout seul; & encore qu'en les prenant de lui, ce saint concile n'y ait rien ôlé rectifier, en sorte que le Fils de Dieu dans l'intention du concile ne soit au pié de la lettre qu'une partie de la substance divine, pendant que le Pere en est le tout. Mais si cela est, nous allons bien loin; car tout à l'heure le ministre nous accorderoit du moins que cette inégalité que les anciens & Tertullien admettoient entre le Pere & le Fils, n'emportoit aucune *diversité de substance*: mais les idées sont changées, & il faut qu'entre le Pere & le Fils il y ait en ce qui regarde la substance la même diversité qui se trouve entre le tout & la partie; en sorte que le consubstantiel de Nicée, qui a fait tant de bruit dans le monde, ne soit plus qu'un consubstantiel en partie, & que le Fils de Dieu n'ait reçu qu'une partie de la substance de son Pere. Nous voilà bien loin de nôtre route. Nous croïons sur cette matiere n'avoir à soutenir de variations que dans les Peres qui ont précédé le concile de Nicée; mais ce concile même n'en est pas exempt, & il a voulu expressément marquer qu'il ne vouloit pas condamner la prétendue erreur de Tertullien, qui aura fait le Fils inégal au Pere jusqu'à n'être qu'une portion de sa substance.

Voici bien un autre prodige; c'est que depuis les tems du concile jusqu'à M. Jurieu, personne n'en aura entendu le sens, puisque tous les Peres, sans

Cy-dessus
n. 45.

Cy-dessus
n. 27.

P. 254.

XLIX.
Le ministre veut
trouver

dans le concile de Nicée tout le contraire de ce que les Peres qui y ont assisté y ont compris : passages de saint Athanase de saint Hilaire, d'Eusebe de Césarée.
De Dec.
Nic. Orat.
2, in Ar.

en excepter aucun, y ont crû voir toute sorte d'inégalité entre le Pere & le Fils si parfaitement excluse, que depuis il n'en a jamais été parlé ; ainsi les Peres mêmes qui ont assisté au concile de Nicée n'y auront rien compris : car distinctement ils excluent cette portion de substance & de lumiere que le ministere veut qu'on y ait pris de Tertullien . Saint Athanase a composé un traité exprès pour expliquer le symbole de Nicée ; mais au-lieu de ces portions de lumiere ou de substance, il reconnoît dans le Fils la même impassibilité & impartibilité, ou indivisibilité, que dans le Pere, *τό αὐτόν*, ce qu'il explique ailleurs en disant que le Verbe n'est pas une portion de la substance du Pere. Il loué aussi Theognoſte un ancien auteur, pour avoir dit que le Fils n'étoit pas une portion de la substance paternelle ; ce que cet auteur dit expressement pour expliquer la comparaison de la lumiere. Et ce qui se dit aussi de la substance, selon saint Athanase, puisqu'il assure que la lumiere en cette occasion n'est autre chose que la substance même : & loin d'admettre dans le Fils de Dieu cette prétendue portion de lumiere de Tertullien , il pousse les Ariens par la comparaison de la lumiere , en cette sorte : S'ils veulent dire que le Fils de Dieu n'a pas toujours été, ou qu'il n'a pas toute la substance de son Pere ; qu'ils disent donc que le soleil n'a pas toujours eu son éclat , ou sa splendeur & son rayon , ou que cet éclat n'est pas de la propre substance de la lumiere ; où s'il en est , que ce n'en est qu'une portion & une division. Donc, ou les Peres de Nicée ne songeoient point à Tertullien , ou Tertullien ne prenoit pas ce terme de portion à la rigueur, ou saint Athanase, qui a tant aidé à composer le symbole de Nicée, ne savoit pas qu'on y avoit mis cette pensée de Tertullien dans le dessein d'en faire un afile à l'erreur de l'inégalité.

Saint Hilaire son contemporain & un si docte in-

terprete du symbole de Nicée, rejette aussi en termes formels avec horreur ce que les Ariens imputoient au concile de Nicée, *que le Fils étoit une portion détachée du tout* : c'est-pourquoi en expliquant dans la suite l'endroit du symbole de Nicée dont nous parlons, & cette comparaison de la lumière, il en exclut positivement cette portion de substance ; d'où il conclut, *que l'Eglise ne connoit point cette portion dans le Fils, mais qu'elle sait qu'un Dieu tout entier est sorti d'un Dieu tout entier* : qu'au reste, *comme il n'y a rien en Dieu de corporel, qui dit Dieu, le dit dans sa totalité* ; en sorte qu'en mettre une portion, c'est en mettre la plénitude : & ainsi qu'en disant de JESUS-CHIST qu'il est Dieu de Dieu, *comme il est lumière de lumière*, on fait voir que rien ne se perd dans cette génération ; c'est-à-dire que le Fils tout s'y donne sans diminution & sans partage, parceque le Fils n'est pas une extension de la substance du Pere, mais une seule & même chose avec lui.

Eusebe de Césarée, qui étoit présent au concile, dans la lettre qu'il écrivit à son Eglise sur le mot de consubstantiel, raconte qu'en proposant les difficultés qu'il trouvoit dans cette expression & dans celle de substance, on lui avoit répondu, *que sortir de la substance du Pere ne signifioit autre chose que sortir de lui en telle sorte qu'on n'en soit pas une portion* ; si bien, qu'en tout & par tout ce fondement d'inégalité qu'on tire de Tertullien, étoit banni du symbole.

Mais sans nous arrêter davantage au passage de Tertullien, à qui il ne paroît pas que le concile ait songé plutôt qu'à S. Hippolyte où l'on trouve la même expression, ou aux autres anciens Docteurs, & à la commune tradition, il falloit aller à la source d'où le concile & tous les auteurs avoient puisé cette belle comparaison de la lumière : & c'est l'Apôtre saint Paul qui dit dans la divine Epître aux Hebreux, que le Fils est la splendeur & l'éclat de la gloire de son

Vol. IV.

Bb

Lib. 4. de Trin.

Lib. 6. de Trin.

sur. 116. 1. c. 3.

L. Que la comparaison du soleil & du rayon vient originaiement de S. Paul, qui a ex-

presse-
ment éta-
bli l'éga-
lité.
Heb. 1. 3.
Rom. de
Dieu &
trin.

Phil. 2. 6.

Pere ; car c'est en effet à ce passage que saint Athanasie & les autres ont perpétuellement recours pour expliquer cette comparaison. Vouloir donc que cette expression, *lumière de lumière*, emporte inégalité, c'est s'en prendre, non point aux Peres & à Tertullien, mais à l'Apôtre même d'où elle est venue : ainsi rien n'empêche plus que toute inégalité entre le Pere & le Fils ne soit condamnée dans le symbole de Nicée. Car aussi pourquoi hésiter à condamner une erreur que saint Paul avoit proscrite, en faisant le Fils, *chose égale à Dieu*, non par usurpation ou par attentat, mais en vérité & par son droit ? Et quelle honte au ministre de n'employer son esprit qu'à embrouiller les matières les plus claires, & à s'aveugler lui-même.

ARTICLE VII.

Autre égarement du ministre sur le concile de Nicée, où il veut trouver ses deux prétendues natiuités du Verbe.

LI.
Anatéma-
tisme
du concile
de Nicée,
où le mini-
stre pré-
tend trou-
ver deux
natiuités
dans le
Verbe.
p. 273.

MAIS ses erreurs vont croissant à mesure qu'il avance ; car après avoir assuré que le decret du concile laisse en son entier cette criminelle inégalité, il passe outre, & il soutient que cette seconde generation qui rend le Verbe parfait, d'imparfait qu'il étoit auparavant, loin d'avoir été condamnée par cette sainte assemblée, est confirmée par ses anatèmes.

C'est encore ici un nouveau prodige, & dans le concile de Nicée une découverte que personne jusqu'au ministre n'avoit jamais faite. Mais, pour voir jusqu'où peut aller le travers d'une tête qui ne sait pas modérer son feu, il faut encore considérer sur quoi il se fonde. C'est sur cet anatème du concile : *Si quelqu'un dit qu'il fut un tems que le Fils de Dieu n'étoit pas, ou qu'il n'étoit pas avant que de naître, & qu'il a été fait du neant,*

Sym. Nic.
Anath.

l'Eglise catholique & apostolique le déclare anatème . Voi-
ci donc comme le ministre raisonne . La seconde pro-
position arienne étoit celle-ci : *Le Fils de Dieu n'étoit*
pas avant que de naître . L'opposite très-catholique
étoit donc qu'il étoit avant que de naître : or cela
ne pouvoit s'entendre de sa première generation ,
puisque celle-là étant éternelle , il n'y avoit rien de-
vant ; il en faut donc reconnoître une autre poste-
rieure & dans le tems , qui est celle que le ministre
attribue aux Peres , & à raison de laquelle le Fils de
Dieu qui est éternel étoit avant que de naître .

C'est bien ici s'égarer dans le grand chemin , & à
force de raffiner , laisser échapper les verités les plus
palpables . Ces trois propositions des Ariens , *Il fut un*
tems que le Fils de Dieu n'étoit pas ; & , Il n'étoit pas
avant que de naître ; & , Il a été tiré du néant , visi-
blement ne signifioient que la même chose en ter-
mes un peu différens . Saint Athanase , en parlant
aux Ariens : *Lors , dit-il , que vous avez dit , le Fils*
n'étoit pas avant que de naître ; cela signifie la même
chose que ce que vous avez dit aussi , il fut un tems que
le Fils n'étoit pas ; & l'une & l'autre de ces expressions
signifie , qu'il y a eu un tems devant que le Verbe fut .
La raison en est bien claire : Le but des Ariens étoit
de dire , que tout ce qui naissoit , avoit un commence-
ment ; & par-conséquent que si le Fils de Dieu nais-
soit , comme on en étoit d'accord , sa naissance étoit
précédée par quelque tems . Et le but des Catholi-
ques étoit au-contraire de dire , que le Fils de Dieu
naissoit à la vérité , mais de toute éternité , d'un Pere
qui n'étoit jamais sans Fils ; & par-conséquent , que le
tems n'avoit point précédé cette naissance . C'est la
perpetuelle explication que donne saint Athanase à
cette proposition des Ariens . Saint Hilaire dit aussi qu'
ils se servoient de ces trois expressions . *Il fut un tems*
qu'il n'étoit pas ; il n'étoit pas avant que de naître ; &

LII.
Comment
Saint
Athanase
& saint
Hilaire
ont en-
tendu
l'anaré-
matisme
du concil-
le de
Nicée
dont le
ministre
abuse .
Or , 2.
adv. Ar.
edit. Maur.
p. 317.

Lib. 2.
de Trin.

il a été fait du neant ; parceque la nativité semblant apporter avec elle cette condition , que celui qui n'étoit pas commençat à être, & qu'il naquit n'étant pas auparavant ; ces heretiques se servoient de cela pour assujettir au tems le Fils unique de Dieu. Ainsi, vouloir trouver un autre sens dans ces anatématismes du concile , c'est y vouloir trouver un sens que les Peres de ce tems-là, & eux-mêmes qui y ont été présens, pour ne pas ici parler de la posterité, n'ont pas connu . Et pour comble de conviction, quoique je n'en aie peut-être que trop dit sur une si visible absurdité, je veux bien ajouter encore que les anatématismes du concile n'y ont été prononcés après le symbole que pour proscrire les erreurs contraires à la doctrine que le concile venoit d'y établir. Le concile venoit d'établir dans le symbole , que le Fils de Dieu étoit né devant tous les siècles . On convient qu'il vouloit dire par-là que sa naissance étoit éternelle, puisque dès que vous sortez de la mesure du tems, vous ne voyez plus devant vous que l'éternité. Que restoit-il donc au concile après avoir établi l'éternité de la naissance du Fils que de frapper d'anatème ceux qui disoient que sa naissance fût précédée par le tems, ou ce qui est la même chose, qu'il n'étoit pas avant que de naître ? Et si, comme le ministre le prétend, l'intention du concile eût été de dire que le Fils de Dieu étoit effectivement avant que de naître ; puisqu'il a mis, comme on vient de voir, sa naissance dans l'éternité, il faudroit qu'il eût voulu dire qu'il étoit devant l'éternité, & que son être précédât l'éternité même, puisqu'il précédoit sa naissance qu'on supposoit éternelle.

LIII.
Pourquoi
on s'atta-
che ici à
refuter
des absur-
dités qui
ne meri-

Voilà des absurdités dont je puis dire sans exagérer, que ce ministre est seul capable . Mais encore que ce qu'il pense soit si insensé qu'il ne meriteroit pas de réponse ; comme j'ai affaire à un homme qui croit pouvoir soutenir & persuader au monde tout ce

qui lui plaît, il faut une fois lui fermer la bouche, & faire voir au public jusqu'où il est capable de s'égarer. Si le concile de Nicée a connu & confirmé, comme il le prétend, ces deux prétendues naissances du Fils de Dieu, il faut faire dire à ce concile deux choses également absurdes & également opposées à ses décisions: la première que le Fils de Dieu est né muable: la seconde qu'il est né trois fois, au-lieu de ces deux natiuités connues de tous les fidèles, l'une éternelle comme Dieu, l'autre temporelle comme homme.

Que le Fils de Dieu soit muable dans la supposition de cette seconde natiuité de M. Jurieu, on l'a vu, & la chose parle d'elle-même; puisque par cette seconde natiuité, qui est la parfaite, à comparaison de laquelle la première est une imparfaite conception, le Fils de Dieu est devenu Verbe & Personne parfaitement née, ce qu'il n'étoit pas auparavant. Voilà donc ce qu'il faut trouver non-seulement dans les anciens Docteurs, mais encore dans le concile de Nicée; puisque loin de condamner cette doctrine, on soutient qu'il la confirme par ses anatêmes. Mais c'est dans ces anatêmes que je trouve tout le contraire, puisqu'il y est expressément porté: Si quelqu'un dit que le Fils de Dieu soit capable de changement ou de mutation, la sainte Eglise catholique & apostolique lui denonce qu'il est anatème; car il faut savoir que les Ariens en tirant le Fils de Dieu du neant, concluoient de-là que n'étant pas immuable dans la substance non plus que nous, il pouvoit aussi comme nous recevoir quelque changement dans ses qualités; & en un mot, qu'il étoit d'une nature changeante. Par une raison contraire les Peres de Nicée concluoient, que n'étant pas tiré du neant, mais de la substance de son Pere, il étoit en tout & par tout immuable & inalterable comme lui; ce qui condamne directement la prétention du ministre.

LIV.
Que le ministre
ait dire
au Concile
de Nicée, que le
Fils de Dieu
est muable;
& que le
concile
dit formelle-
ment tout
le contraire.
Sup. n. 12.
p. 259.
262. p.
262. 362.
p. 253.
285. p.
260. 272.
Sym. N. 6.

Epist.
Alex. ad
imm. Ep.
ap. San.
1. 4.

LV.
Que S.
Athanasie
dit aussi
très-for-
melle-
ment, que
le Fils de
Dieu est
immuable
comme
son Pere.
Orat. 2.
cont. Ar.

Et ce seroit en verité pousser trop loin l'ignorance & la temerité, que dire qu'on ne connût pas même alors la parfaite immutabilité de Dieu qu'on trouve à toutes les pages dans saint Athanasie. Car il la fait consister en ce qu'on ne peut rien ajouter à la substance de Dieu : *Si l'on pouvoit*, dit-il, *ajouter à Dieu d'être Pere, il seroit muable*, c'est-à-dire, il ne seroit pas Dieu ; car, poursuit-il, *si c'étoit un bien d'être Pere, & qu'il ne fut pas toujours en Dieu ; donc le bien n'y seroit pas toujours*. Concluez de même : si c'est un bien au Fils d'être Verbe, d'être Personne parfaitement née & développée, d'acquiescer cette nouvelle maniere d'être qui fait la perfection de sa naissance, & que ce bien ne soit pas toujours en lui, le bien n'y est donc pas toujours : d'où saint Athanasie conclura qu'il n'est point l'image du Pere s'il ne lui est pas semblable & égal, en ce qu'il est *immuable & invariable*. Car, poursuit-il, comment celui qui est changeant sera-t-il semblable à celui qui ne l'est pas ? Il n'avoit donc garde de s'imaginer que son Pere l'eût engendré à deux fois, ou que le Fils pût acquiescer quelque perfection ; puisqu'il assure au-contraire qu'il est sorti d'abord parfait du parfait, *immuable de l'immuable*, & qu'en naissant il tire de lui son *invariabilité toute entiere*. Et la racine de tout cela, c'est qu'il ne vient pas du neant ; car, dit-il, *ce qui fait que les créatures sont d'une nature muable & capable d'alteration, c'est qu'elles sont tirées du neant, & passent du non être à l'être* : ce qui fait qu'aïant changé dans leur fond, elles peuvent aussi changer dans tout le reste. Mais au-contraire, poursuit-il, *le Fils de Dieu étant né de la substance de son Pere, comme on ne peut pas dire sans impiété que d'une substance immuable il se tire un Verbe changeant, il faut que le Fils de Dieu soit autant inalterable que son Pere même ; à cause visiblement qu'il ne pouvoit rien naître que*

Ibid.

Ath. exp.
fid. Et
de Dic.
Nic.

Or. 2. ad.
Ar. p. 342.

de parfait, d'une substance aussi parfaite que celle de Dieu; & que s'il y naissoit quelque chose d'imparfait ou de muable, comme on suppose que seroit son Fils, il porteroit son imperfection & la mutabilité dans la substance de Dieu où il seroit reçu.

Qu'un homme qui raisonne ainsi, & qui pose de tels principes, ait pû étant à Nicée y avoir appris, comme le veut M. Jurieu, qu'il faille faire naître deux fois le Fils de Dieu comme Dieu, afin qu'à la seconde naissance il acquit ce qui manqueroit à la première; ce seroit un prodige de le penser. Au-contraire, si ce grand homme étoit encore au monde, il diroit à notre ministre: Si le Verbe venoit du neant, les Ariens auroient raison de le faire *changeant & flexible* comme nous le sommes; & de conclure les changemens accidentels, de celui qui lui seroit arrivé dans sa substance: si donc vous lui attribuez un changement, quel qu'il soit, vous le faites, comme eux, sortir du neant. Que si vous dites qu'il a pû changer une seule fois à la création du monde, & que la nature ne résiste pas universellement à toute alteration pour petite qu'on l'imagine; saint Athanasé vous demandera, comme il demandoit aux Ariens, *quelles bornes vous voulez donner à ces changemens?* s'il a changé une fois, quelle raison trouvez-vous de ne le pas faire muable jusqu'à l'infini? C'est donc, continue ce Pere, *une impiété & un blasphème* d'admettre dans le Fils de Dieu la moindre mutation; puisque la moindre, qui seroit déjà en elle-même un grand mal, auroit encore celui de lui en attirer d'infinies.

Et c'est aussi en cela, poursuit ce grand homme, qu'il est égal à Dieu, comme dit saint Paul, & en tout semblable à son Pere. Car ce que dit le même Apôtre dans le même lieu, que le Fils de Dieu *sera exalté*, ne lui peut pas convenir en tant qu'il est Fils de Dieu, puisqu'à cet égard rien ne lui manque. //

LVI.
Suite du
raisonne-
ment de
saint A-
thanasé;
& com-
bien il est
ruineux
aux pré-
tentions
du mini-
stre.
Ibid.

Ibid.

LVIII.
Que le
Fils de
Dieu
comme
Dieu, est
incapable
d'être
exalté, se-
lon saint

Athana-
se, tout
au-con-
traire du
ministre
qui le fait
croître en
perfection.
Ehil. 2. 6.

est parfait, dit saint Athanase, *il n'a besoin de rien; il est si haut & si semblable à son Pere, qu'on ne lui peut rien ajouter*. C'est donc selon la nature humaine seulement qu'il peut être élevé plus haut; & dire qu'il puisse être élevé comme Fils de Dieu, *c'est une diminution de la substance du Verbe*. Voilà les idées des Peres qui ont assisté au concile de Nicée, & celles de S. Athanase qui en étoit l'ame. Mais s'ils se représentoient le Fils de Dieu comme attendant avec le tems dans une seconde nativité sa dernière perfection, il ne seroit pas par sa nature, incapable d'être mis plus haut, même comme Dieu, ni sans besoin & sans défaut de toute éternité; puisqu'il auroit eu encore à devenir Verbe, de Sagesse qu'il étoit auparavant; c'est-à-dire sans difficulté, à devenir quelque chose de plus parfait & de plus formé qu'il n'avoit été jusqu'alors. Que dira M. Jurieu? Il faudroit dire que c'étoit-là le sentiment de saint Athanase, mais non pas celui du concile de Nicée, & que ce Pere n'a pas entendu les définitions qu'on y faisoit avec lui & par ses lumieres.

LVIII.
Saint Alex-
andre d'
Alexan-
drie, autre
Pere du
concile de
Nicée,
raisonne
sur les
mêmes
fonde-
mens que
S. Atha-
nase.
Alex. Alex-
andre, de
ep. ad Alex-
andre, Com-
pantiop.

Mais voici encore un autre Pere de ce saint concile; c'est saint Alexandre d'Alexandrie, l'évêque de saint Athanase; celui qui excommunia Arius & ses sectateurs. *Comme le Pere est parfait*, dit-il, *sans que rien puisse manquer à sa perfection*, il ne faut pas *dégrader ou diminuer le Verbe*, ni dire que rien lui manque, ou que rien lui puisse manquer en quelque état qu'on le considere; car le mot grec signifie tout cela; puisqu'étant d'une nature immuable, *il est parfait & en toutes façons sans défaut & sans besoin*. C'est ce que dit ce grand personnage, & comme saint Athanase, il fonde son raisonnement sur ce que le Fils de Dieu n'est point tiré du neant mais de la substance de son Pere; d'où ce grand évêque conclut qu'on ne lui peut rien ajouter; & finit son raisonne-

ment par cette demande, *Que peut-on donc ajouter à sa filiation ? & que peut-on ajouter à sa sagesse ?* Mais M. Jurieu lui répondroit, selon la doctrine que ce ministre veut attribuer au concile de Nicée, qu'on peut ajouter à sa sagesse de la faire devenir Verbe, qui est quelque chose de plus formé, & qu'on peut ajouter à sa filiation ce dernier trait qui le fait une Personne parfaitement née, & parvenue à son être parfait.

Telle est la doctrine que ces grans personnages, saint Alexandre d'Alexandrie & saint Athanase alors son diacre & depuis son successeur, portèrent au concile de Nicée. Saint Hilaire n'en dit pas moins qu'eux, puisque par-tout il conclut par l'immutabilité du Verbe, égale à celle du Pere : & on veut après cela que nous croïons qu'on a confirmé à Nicée ces deux natiuités qui mettent un changement dans la Personne, & que les Peres de ce saint concile n'aient pas eu non plus que les autres cette idée parfaite de l'immutabilité que nous avons aujourd' hui?

ARTICLE VIII.

Suite des égaremens du ministre qui fait établir au concile trois naissances du Fils de Dieu, au-lieu des deux qu'il confesse, l'une du Fils comme Dieu, & l'autre comme homme.

Quand il n'y auroit que ces trois naissances qu'il faudroit faire attribuer à JESUS-CHRIST par le concile, c'en seroit assez & trop pour confondre le ministre: car il faudroit dire au pié de la lettre que JESUS-CHRIST est né trois fois, deux fois comme Dieu, & une fois comme homme. Mais où les Peres de Nicée auroient-ils pris ces trois naissances? Lorsqu'ils firent leur sym-

LIX.
Que le
Concile
de Nicée
a suivi
saint Jean,
& n'a re-
connu en
JESUS-
CHRIST
que deux
naissances
suivant

ses deux
natures.

Jean, 1. 1.

Eid. 14. 12.

Eid. 14.

bole, ils avoient devant les yeux le commencement de l'Evangile de saint Jean, où ils rencontrèrent d'abord cette naissance éternelle que les Ariens contes-
toient au Fils de Dieu : *Au commencement le Verbe étoit, & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu.*
Le voilà Dieu, Fils unique de Dieu, toujours dans le sein de son Pere, comme il est expliqué un peu au-dessous. Après cette première & éternelle naissance, ils ne trouvoient que celle où il s'est fait homme; & le Verbe a été fait chair; ils n'avoient donc garde de penser à une troisième naissance également réelle; & c'est-pourquoi en suivant le même ordre & le même progrès que S. Jean, ils disent du Fils de Dieu à son exemple, qu'il est né avant tous les siècles de la substance de son Pere; d'où ils passent incontinent à la seconde naissance; & il a été fait homme, sans seulement songer à cette troisième qu'on voudroit aujourd'hui leur faire confirmer.

LX.
Prophecie
de Michée
qui s'accorde
avec S.
Jean: que
le Fils de
Dieu se-
roit im-
parfait s'il
naïssoit
deux fois
comme
Dieu.
Matth. 2.
6.
Mich. 5. 1.

Un Prophete avant l'Evangéliste avoit prédit ces deux nativités. Michée dans cette admirable prophétie, qui étant rapportée dans saint Mathieu, étoit continuellement à la bouche & devant les yeux de tous les fidelles, avoit dit: *Et toi Bethléem, le conducteur d'Israel sortira de toi: mais de-peur qu'on ne s'arrêtât à cette naissance humaine, sans vouloir croire que le Sauveur sortît de plus haut, il ajoute, & sa sortie est dès le commencement, dès les jours éternels.*
L'Evangéliste & le Prophete s'accordent à raconter comme d'une voix ces deux nativités du Sauveur, l'une dans l'éternité, & l'autre dans le tems; l'une comme Dieu, & l'autre comme homme; & la seule difference qu'il y a entre-eux, c'est que l'un comme historien commence par la naissance éternelle, d'où il descend à la temporelle; & l'autre conduit d'abord par le Saint-Esprit à la crèche de Be-

thléem, où il contemple JESUS-CHRIST nouvellement né du sein de sa mere, s'éleve jusqu'au sein du Pere éternel où il étoit engendré devant tous les tems. Mais dans ce progrès admirable, ni l'un ni l'autre ne trouve, pour ainsi parler, en son chemin cette troisième nativité qu'on veut être si parfaite; & le concile de Nicée qui les suit tous deux, n'en fait non plus nulle mention, mais passe seulement comme eux de la naissance éternelle à la temporelle. Car aussi n'y aiant en JESUS-CHRIST que deux natures, il pouvoit bien naître deux fois, mais non pas davantage; & le faire naître deux fois selon sa nature divine, comme si le Pere éternel n'avoit pas pû tout d'un coup l'engendrer parfait, c'est attribuer au Pere & au Fils tant de changement, & tout ensemble tant d'imperfection & tant de foiblesse, qu'une telle absurdité n'a pû entrer dans l'esprit d'aucun homme de bon sens, pour ne pas dire d'un si grand concile.

Il est vrai que nous trouvons dans la Lettre d'Arius à saint Alexandre son évêque, que quelques-uns dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous, furent assez insensés pour avoir dit en parlant du Fils de Dieu, qu'*étant auparavant, il avoit été dans la suite engendré & créé pour être Fils*; mais nous lisons dans le même endroit qu'*Alexandre les rejetta en pleine Eglise*; & maintenant M. Jurieu prétend qu'une si ridicule imagination que saint Alexandre avoit rejettée en pleine Eglise, ait été confirmée en plein concile, le même Alexandre présent, & aiant dans ce saint concile une autorité si éminente.

Le ministre est donc convaincu d'avoir calomnié non plus des docteurs particuliers, mais tout un concile ecuménique; & encore quel concile? celui que les Chrétiens ont toujours le plus révééré; & celui qu'on reçoit expressement dans la profession de foi des Préendus Reformés, puisqu'on y lit ces paroles: nous

LXI.
Que la doctrine des deux naissances est formellement rejetée par saint Alexandre d'Alexandrie.
Ap. Aib. de Syn. & Hal. 4. de Trin.

LXII.
Que le ministre rejette sa propre confession de foi en accusant d'erreur

le concile
de Nicée.
Art. 5.

avouons les trois Symboles, des Apôtres, de Nicée, & d'Athanasie, pour ce qu'ils sont conformes à la parole de Dieu. Mais aujourd'hui un ministre de cette société, & celui à qui on remet d'un commun accord la défense de la cause, entreprend de convaincre le Symbole de Nicée d'avoir pris le prétendu sens de Tertullien, pour induire l'inégalité des Personnes: & afin qu'il ne restât rien d'entier dans ce saint concile, il veut que ses anatêmes aient confirmé une seconde naissance du Fils de Dieu comme Dieu, pour suppléer au défaut & à l'imperfection qu'il reconnoît dans la première; c'est ainsi qu'il reçoit la foi de Nicée comme conforme à l'Ecriture.

LXIII.
Que le
ministre
s'emporte
sans au-
cunes bor-
nes.

Il ne faut donc pas s'étonner si la foi de Nicée lui paroît informe, puisqu'on y trouve encore tant d'Arianisme. Mais celle des autres conciles ne lui paroîtra pas plus parfaite, puisqu'on les commence toujours par y confirmer la foi de Nicée, & à la poser pour fondement. Ne lui parlons pas davantage sur cette matière. Car enfin, après avoir fait arianiser non-seulement les saints Peres & l'Eglise des trois premiers siècles, mais encore le concile de Nicée, entêté comme il est de sa seconde naissance, il la trouvera partout. Il soutiendra à David que c'étoit de cette naissance qu'il vouloit parler, lorsqu'il faisoit dire au Pere éternel: *Je t'ai engendré devant l'aurore*: car la première naissance n'étoit qu'une conception & un vain effort du Pere qui n'avoit pû tout-à-fait enfanter son Fils. Saint Jean ne s'en sauvera pas; & lorsqu'il a dit, *Au commencement le Verbe étoit*, il faudra encore l'entendre de la seconde nativité; puisque dans la première il n'étoit pas Verbe, & qu'il n'étoit qu'une sagesse qui attendoit à devenir Verbe avec le tems. Et sans exagération il faut bien qu'il trouve en son cœur ces interpretations soutenables, puisqu'il veut que ces prétendus arianisans ne puissent pas être re-

Esai. 109.

futés par l'Ecriture ; ou c'est qu'il ne pense pas à ce qu'il écrit , & qu'il ne faut plus prendre garde à ses vains discours.

ARTICLE IX.

Sur la distinction que fait le ministre entre la foi de l'Eglise & la theologie des Peres.

IL est maintenant aisé de voir combien il impose au monde par sa belle distinction de theologie & de foi , dont il fait tout le dénouement de son système. Il n'ose dire que l'Eglise ait varié dans sa foi , du moins sur des articles si fondamentaux ; & il impute les erreurs des Peres , non pas à leur foi qui ne changeoit pas , mais à leur theologie toujours variable. Il voudroit me faire accroire que cette rare distinction de theologie & de foi m'est inconnue. Il faut , dit-il , avoir le cœur fait comme l'Evêque de Meaux , pour se moquer comme il fait de la distinction que j'ai dit qui est entre la foi de l'Eglise & la theologie de ses Docteurs. Visiblement il donne le change. Où a-t-il pris que je me moquasse d'une distinction si reçue ? Je la reçois comme tout le monde : je reconnois de la difference entre la foi qui propose aux fidelles des verités revelées , & la theologie qui tâche de les expliquer ; & je sai (car aussi qui ne le sait pas ?) que ces explications ne sont pas de foi. Ce que j'ai dit à M. Jurieu , ce que je lui dis encore , & ce qu'il fait semblant de ne pas entendre , c'est que cette distinction ne lui sert de rien. Car je lui demande encore un coup , comme j'ai fait dans le premier Avertissement , si ce qu'il appelle theologie des anciens , étoit une explication qui laissât en son entier le fond des mysteres , ou bien une explication qui les détruisoit en termes formels ? Ce n'étoit pas , une expli-

LXIV.
Qu'en j'
état où le
ministre
repré-
sente la the-
ologie des
Peres, la
foi de l'
Eglise ne
pouvoit
subsister.
P. 170.

1. Av. n.
21.

cation qui laisât en son entier le fond des mysteres, puisqu'on lui a démontré que, selon lui, c'étoit les choses les plus essentielles que les anciens ignoroient, comme sont dans les Lettres de l'année passée, la distinction éternelle des trois Personnes divines, & encore dans celle-ci, leur égalité parfaite, & l'immutabilité de l'être de Dieu. C'est donc le fond des mysteres & des verités catholiques que le ministre fait nier aux anciens; & il faut ou ne prouver rien, ou attribuer ces explications, c'est-à-dire, ces ignorances & des erreurs si grossieres, non point aux particuliers, mais à l'Eglise elle-même; que c'étoit des variations, non pas des particuliers, mais de l'Eglise en corps dont il s'agissoit entre nous.

Tab.
Lett. 6. p.
25.

C'est à quoi il faudroit répondre, & non pas soutenir toujours que la foi de l'Eglise étoit entiere, pendant que la theologie du siecle y étoit directement opposée. Encore, s'il n'attribuoit cette fausse theologie qu'à quelques Peres: *Mais*, dit-il, *je n'en excepte aucun; c'étoit la theologie de tous les anciens avant le concile de Nicée; & c'étoit même la theologie du concile de Nicée, puisque loin de la condamner, ce grand concile la confirme par ses anathêmes.*

ARTICLE X.

La mauvaise foi du ministre dans les passages qu'il produit des saints Docteurs des trois premiers siecles.

LXV.
Qu'il y a
de la
mauvaise
foi à nous
obliger à
la discus-
sion de
ces passa-
ges.

UNE si visible calomnie faite en matiere si grave au plus saint concile qu'ait vû la Chrétienté depuis les Apôtres, & à toute l'Eglise catholique qu'il représentoit, vous peut faire juger, Mes Freres, de celles qu'il aura faites aux saints Docteurs du troisieme siecle. Il voudroit ici m'obliger à lui

répondre passage à passage , & à reprendre les textes Tab. Lett. 6. p. 224. 238.
des Peres qu'il a produits contre moi : mais pourquoi ce long examen ? Pour refuter ce qu'il disoit , que les Personnes n'étoient pas distinctes de toute éternité , ou que le Verbe n'étoit qu'un germe & une semence qui devoit s'avancer avec le tems à une existence actuelle ? Mais il le refute lui-même à présent , & il se dédit de ces absurdités. Que veut-il donc que je refute ? Son *développement* qui ne vaut pas mieux , & dont il se déditra quand cet écrit lui en aura fait voir l'extravagance , s'il peut trouver quelqu'autre moyen de sauver les variations de l'ancienne Eglise ? Quand il saura bien ce qu'il veut dire , & que son système aura pris sa dernière forme , il sera tems de le refuter si le cas le demande ; mais après tout je lui soutiens que cette discussion n'est pas nécessaire entre nous. Il impute mon silence à foiblesse , & il me reproche qu'au-lieu de répondre à ses passages , & à toutes ses conséquences qu'il a refutées lui-même , je n'en fors que par un *hélas* ; en vous disant d'un ton plaintif : *Hélas*, ibid. 233. *êtes-vous , si vous avez besoin qu'on vous prouve que les articles les plus essentiels , même la Trinité & l'Incarnation ont toujours été reconnus par l'Eglise chrétienne !* 1. Av. n. 24. Il est vrai , voilà mes paroles , voilà cet *hélas* dont il se moque. Il ne veut pas qu'il me soit permis de développer les tristes effets de la Réforme , qui ouvre tellement son sein à toute sorte d'erreurs , qu'elle a besoin qu'on lui prouve les premiers principes. Mais si l'*hélas* lui déplaît , voyons comme il répondra au raisonnement.

En vérité , étois-je obligé à prouver à M. Jurieu & aux Prétendus Reformés ce qu'ils supposent avec moi comme indubitable ? Le ministre ne le dira pas. Je ne suis pas obligé de prouver aux Luthériens la présence réelle , ni aux Sociniens la venue & la LXVI. Vraie méthode de la dispute , où l'on ne doit jamais

s'obliger
à prouver
les veri-
tés donc
on est d'
accord.

p. 209.

mission de JESUS-CHRIST, ni aux Calvinistes la Trinité & l'Incarnation: autrement ce seroit vouloir disputer sans fin, contre le precepte de l'Apôtre, & renverser les fondemens qu'on a posés. Cela est clair: passons outre. Le mystere de la Trinité étant comme il est le fondement de la foi, par consequent il est un de ceux qu'on a toujours crû. M. Jurieu en convient. C'est, dit-il, *une calomnie que le ministre Jurieu ait nié que le mystere de la Trinité & de l'Incarnation fussent connus aux Peres.* Et il ajoute, qu'il s'agit *uniquement de savoir comment les anciens ont expliqué la maniere de la generation du Fils.* Voilà donc sa resolution, que les Peres ont connu le fond du mystere, en-sorte que leur erreur ne tombe que sur les manieres de l'expliquer. Et si je montre au ministre que l'erreur qu'il leur attribue ne regarde pas les manieres, mais le fond, il ne faudra pour le refuter sans autre discussion que l'opposer à lui-même: mais la chose est déjà faite & incontestable. Le mystere de la Trinité, c'est l'éternelle coexistence de trois personnes distinctes, égales & consubstantielles; & quelque partie qu'on rejette de cette définition, on nie le fond du mystere: or est-il que le ministre Jurieu a fait nier clairement aux Peres des trois premiers siècles la distinction, la coexistence, & l'égalité des trois Personnes divines, comme on a vu? par-consequent il leur fait nier le fond du mystere.

LXVII.
Que cette
methode
de suppo-
ser dans
les dispu-
tes les
choses
dont on
convient,
est celle
de l'
Apôtre.

Dites-moi, qu'y a-t-il de foible dans ce raisonnement? Est-ce qu'il faut toujours tout prouver à tout le monde, & même tout ce dont on convient? C'est s'opposer directement à saint Paul, qui ne veut pas que les disputes soient *interminables, mal entendues & sans règle*: mais qui ordonne en termes exprès que *nous persiflions dans les mêmes sentimens*, & que nous marchions ensemble dans les mêmes cho-

ses où nous sommes déjà parvenus , demeurant fermes dans la même règle , en attendant que Dieu ré-vèle le reste à ceux qui ne l'ont encore connu . J'ai donc dû , Mes très-chers Freres , marcher avec vous dans la foi de la distinction , de l'égalité , de l'éternelle coéxistence des trois Personnes divines , comme dans la foi d'un mystere toujours confessé dans l'Eglise : & m'obliger à vous prouver la perpétuité de cette foi , c'est m'obliger à vous traiter comme si vous étiez Sociniens : c'est , contre le même saint Paul , *vous ramener au commencement de JESUS-CHRIST , & jeter de nouveau la fondement que nous avions posé ensemble.* 1. Tim. 1.
4.
1. Cor. 11.
10.
Phil. 3.
15. 16.

C'est encore la même erreur à M. Jurieu de vouloir me faire prouver que Dieu soit spirituel , qu'il soit immuable , & que ces divins attributs aient toujours été crûs comme essentiels à la religion : car par sa confession de foi il le doit croire autant que nous , comme on a vû . La même confession de foi reconnoît aussi l'égalité des trois Personnes : & c'est-là encore un de ces fondemens , dont le ministre suppose avec moi que l'Eglise n'a jamais douté . S'il le fait aujourd'hui revoquer en doute , non par deux ou trois Docteurs , mais par tous ceux des trois premiers siècles , & même par le concile de Nicée , & qu'il ébranle tous les fondemens que nous avons jusqu'à présent posés ensemble , je suis en droit de le rappeler à nos principes communs . Qu'il prenne donc son parti ; qu'il le déclare ouvertement contre la perpétuité de la foi , de l'immutabilité , de la spiritualité , de la perfection toujours égale des trois Personnes divines , alors je le combattrai comme Socinien : mais tant qu'il sera Calviniste , je ne suis obligé à lui opposer que sa propre confession de foi ; si j'en ai fait davantage , c'est par abondance de droit & pour l'instruction de ceux qui cherchent la vérité de bonne foi . Conf. Art. 1.
Art. 6.

LXVIII.

Passage
de S.

Hippolyte évê-

que &
martyr,

objecté

par le

ministre,

mais qui

sert de

dénouë-

ment

à tous les

autres

qu'il pro-

duit.

Tels.

Lett. 6.

p. 265.

C'est néanmoins sur ce fondement, & parceque je n'ai pas voulu faire un volume pour prouver par tous les anciens ce qui devoit être constant entre nous, que le ministre me reproche mon ignorance. Mais puisqu'il me force à entrer dans cette carrière, sans m'engager à une trop longue discussion, j'espère trouver le moïen de faire toucher au doigt la mauvaise foi. Qu'ainsi ne soit : il nous vante S. Hippolyte : & non-seulement il n'est pas pour lui, mais encore il lui fera perdre tous ceux qu'il croïoit avoir, puisqu'il nous donne le dénouement pour les expliquer. Il en produit ces paroles de l'Homelie qu'il a composée, *De Deo uno & trino : Quand Dieu voulut, & de la manière qu'il voulut, il fit paroître dans le tems qu'il avoit défini son Verbe, par lequel il a fait toutes choses : en entendant ces paroles luivant la nouvelle idée d'une seconde naissance, le ministre présuppose le Verbe déjà pour la première fois & actuellement existant de toute éternité : il ne faut donc pas lui prouver ce qu'il avouë avec nous, & il n'y a qu'à lui faire voir que cette seconde naissance n'est que la manifestation au-dehors du Verbe divin, & précisément la même chose que nous appellons aujourd'hui l'opération au-dehors, par la quelle Dieu manifeste au-dehors & lui & son Verbe. La preuve en est sensible par ces paroles : *Quand Dieu voulut, & de la manière qu'il voulut, il fit paroître son Verbe : & s'il reste quelque équivoque dans le mot de faire paroître, qui dans le grec quelquefois signifie produire, elle est ôtée par toute la suite : car le Martyr continue, Celui qui fait ce qu'il veut ; quand il pense, il accomplit son dessein ; quand il parle, il le montre ; quand il forme son ouvrage, il met au jour sa sagesse : & un peu après : il engendroït donc le Verbe, & comme il l'avoit en lui-même ou il étoit invisible, il l'a fait visible en créant le monde. L'engendrer en cet endroit n'est**

donc autre chose que le faire paroître au-dehors: ce n'est-là ni un nouvel être ni rien de nouveau dans le Verbe: c'est de même qu'un architecte qui aiant en son esprit son idée comme le plan interieur de son bâtiment que personne ne voïoit que lui dans sa pensée, le rend visible à tout le monde, l'enfante pour ainsi dire, & le met au jour quand il commence à élever son édifice. Tel est cet enfantement & cette generation du Verbe. Tout y regarde la créature, à qui il devient visible, de la même maniere que les perfections invisibles de Dieu sont vues *Rem. 1. 20.* dans ses œuvres. Le Verbe ne change, non plus que son Pere même dans cette manifestation; & cette manifestation est attribuée spécialement au Verbe divin, parce qu'il est l'idée éternelle de cet architecte invisible: à quoi il faut ajoûter en suivant la comparaison, que comme l'architecte parle & ordonne, & que tout se range à sa voix qui n'est que l'expression, & comme la production au-dehors de sa pensée: ainsi Dieu est représenté dans l'Ecriture comme proferant une Parole, qui n'est autre chose que son Verbe manifesté & exprimé au-dehors. C'est aussi ce qui fait dire à saint Hippolyte, que Dieu en prononçant cette parole qui fut la première qu'il ait proferée, *que la lumiere soit, engendra de sa lumiere*, qui étoit le fond de son essence, *la lumiere*, qui étoit son Verbe; c'est-à-dire, comme on vient de voir, le produisit au-dehors, & pour user de ses propres termes, *produisit à la créature son Seigneur*; car sans doute il n'en étoit le Seigneur qu'après qu'elle fut; & à parler proprement, le rien n'a pas de Seigneur. Par-là, continue le Saint, *Dieu rendit visible au monde celui qui n'étoit visible qu'à lui* & *que le monde ne pouvoit pas voir, afin qu'en le voyant après qu'il est apparu, il fut sauvé*. Voilà donc le dénouement que j'avois promis: toute cette production n'est que la manife-

station du Verbe ; c'est la maniere dont on expliquoit alors ce que nous appellons à present l'operation au-dehors , sans alteration & sans changement de ce qui étoit au-dedans . Et lorsque le Martyr ajoûte après : *que Dieu par ce moien eut un asseffeur distingué de lui* , il fait une allusion manifeste à cette Sagesse dont avoit parlé Salomon , qui fut *son inseparable assistante quand il préparoit les cieux & qu'il arrangeoit le monde qu'elle composoit avec lui* : non que ce Verbe ou cette Sagesse commençât alors : c'est qu' on ne voit nulle part : elle commença seulement d'être l'assistante du Pere , c'est-à-dire , d'être associée à son operation exterieure que le Saint appelle toujours manifestation , en disant que ce Verbe qui est au-dedans la *pensée & le sens de Dieu* , à la maniere qu'on a expliquée , en se produisant au monde avoit été montré le Fils de Dieu : c'est par où conclut le Martyr : où il est infiniment éloigné de ce nouvel être qu'on lui veut faire donner au Verbe ; puisque tout son discours aboutit , non à le faire être ou à le faire changer en quelque sorte que ce soit , mais à montrer qu'il avoit paru tel qu'il étoit , comme étant cette Sagesse qui renouvelle toutes choses en demeurant toujours la même : & afin de nous en tenir aux expressions de nôtre Martyr , comme étant ce Verbe toujours parfait , dont , avant comme après son Incarnation , la divinité est infinie , incompréhensible , impassible , inalterable , immuable , puissante par elle-même , & le seul bien d'une perfection & d'une puissance infinie : à qui pour cette raison il adresse en un autre endroit cette parole : *Vous êtes celui qui êtes toujours : Vous êtes , comme vôtre Pere , sans commencement & coeternel au Saint-Esprit* . Faites-lui dire après cela que le Verbe change , ou que comme un germe imparfait il attend sa perfection d'une seconde naissance.

PROV. 7.
27 30.

Cy-dessus
n. 31.

SOP. 9.
27.

Hipp. com.
Ebr. &
Hél. in
colla B.
Anafte

Dr An-
stich.
Bib. PP.
12. p. 605.

Voilà donc déjà un passage dont le ministre abuse, qui devient un dénouement de la question : en voici un autre dont il abuse encore davantage, & dont néanmoins nous tirerons une nouvelle lumière. C'est celui d'Athenagore philosophe Athenien, & l'auteur d'une des plus belles & des plus anciennes Apologies de la religion chrétienne. Pour l'entendre il faut supposer que ce philosophe chrétien aiant à répondre au reproche de l'athéisme qu'on faisoit alors aux fideles, donne aux païens une idée du Dieu parfaitement un, que les Chrétiens servoient en trois Personnes, & leur expose sur le mystere de la Trinité ce qu'ils en pouvoient porter d'abord. Son discours a trois parties. Il commence à exposer dans la première, qu'il n'y a point d'inconvenient que Dieu ait un Fils; parcequ'il n'en faut pas imaginer la naissance à la maniere de celle des enfans des dieux dans les fables: *Mais le Fils de Dieu, dit cet auteur, est le Verbe ou la raison du Pere en idée, en operation ou en efficacité: car par ce Verbe ont été créées toutes choses; le Pere & le Fils n'étans qu'un, & le Fils étant dans le Pere comme le Pere est dans le Fils par l'unité & par la vertu de l'Esprit: c'est ainsi que l'intelligence ou la pensée & la parole du Pere est le Fils de Dieu.* Voilà une belle generation que ce docte Athenien nous représente dans la première partie de ce passage. Si l'on veut voir maintenant la traduction du ministre dans sa Lettre de 1689. tout y paroîtra défiguré; on y verra l'unité du Pere & du Fils supprimée, & ce qui regarde le Saint-Esprit tellement déguilé qu'on ne l'y reconnoît plus. Mais comme il s'est réveillé, & qu'il a réformé sa version dans son Tableau, pardonnons lui cette faute qui demeure seulement en témoignage de la negligence extrême avec laquelle il avoit d'abord jetté ce passage sur le papier. Voici la suite & la seconde partie du discours d'Athenagore, qui après avoir parlé plus en

LXIX.
Passage
d'Athena-
gore
embroui-
lé & tal-
lisé par
le mini-
stre.
Lettre. 6. c. 1.
1689. p. 41.

Athen. Jee.
pro Christ.

Lett. 6. p.
41.

Tot. Lett.
6. p. 130.

general de la Personne du Fils & de la maniere dont le monde avoit été créé par lui, acheve d'en donner l'idée autant qu'il falloit en ce lieu par des paroles que le ministre traduit en cette sorte: *Que si par la pénétration de vôtre esprit vous croiez être capables de contempler ce que c'est que le Fils, je vous le dirai en peu de paroles. La première generation est au Pere qui n'est point engendré. Car dès le commencement Dieu étant un entendement éternel, a eu son Verbe en soi-même; parcequ'il étoit toujours raisonnable. Mais il étoit (ce Verbe) comme couché & courbé sur les choses materielles destituées de forme: quand il a mêlé les choses spirituelles avec les plus grossieres, s'avancant en forme & en acte, c'est-à-dire, ajoute le traducteur, en venant à une existence actuelle. Telle est la traduction du ministre. Il n'y a point de difficulté dans la première periode, mais le reste n'a ni sens ni construction: jamais philosophe n'avoit tenu de discours si peu suivi, & jamais pour un Athenien rien n'avoit été plus obscur. Car que veut dire ce Verbe couché & courbé sur la matiere, dont aussi il n'y a nulle mention dans l'auteur? Pourquoi au lieu des choses legeres, mettre les choses spirituelles dont il n'étoit pas question? & que signifie ce mélange des choses spirituelles avec les grossieres? Que veut dire aussi cette belle phrase: la première generation est au Pere qui n'est point engendré. Il est encore bien certain que l'original n'a point engendré, mais fait: ce que je ne prouve pas, parceque le ministre en convient, & qu'il a encore réformé cette fausseté dans son Tableau. Mais le reste à quoi il n'a pas touché est inexcusable, comme on le va découvrir dans nôtre version que voici: Si vous croiez pouvoir comprendre ce que c'est que le Fils, je vous dirai qu'il est la première production de son Pere, non pas qu'il ait été fait, puisque dès le commencement Dieu étant une intelligence éternelle, étant tou-*

jours raisonnable, il a voit toujours en lui-même sa raison (ou son Verbe;) mais à cause que ce l'erbe aiant sous lui à la maniere d'un chariot (qu'il devoit conduire) toutes les choses materielles, la nature informe & la terre; les choses legeres etant mêlées avec les épaisses (& la nature étant encore en confusion) il s'étoit avancé pour en être l'acte & la forme. Il n'y a rien là que de suivre: car après avoir observé que le Fils étoit la production de son Pere, il étoit naturel d'ajouter qu'il en étoit la production, non pas comme une chose faite, *γενεσις*, ce que le ministre avoit supprimé d'abord; mais comme étant toujours naturellement en qualité de raison en Dieu qui est tout intelligence. Le reste ne lui pas moins bien. La matiere ou les premiers élémens, comme un chariot encore mal attelé & sans conducteur, étoient soumis au Verbe de Dieu qui en alloit prendre les rênes: & toutes choses étant mêlées, le Verbe s'étoit avancé non pour acquérir l'existence actuelle, que le ministre à toute force lui vouloit donner: (car il l'avoit éternelle & parfaite dans le sein de Dieu comme la raison & le Verbe de cette éternelle intelligence) mais pour être l'acte & la forme, le moteur, le conducteur & l'ame, pour ainsi parler, de la nature confuse. Rien ne se dément là-dedans: c'est une allusion manifeste au commencement de la Genèse, où nous voyons péle-mêle le ciel & la terre avec le souffle porté dessus; ce qu'Athenagore exprimoit par le mélange confus des choses legeres & épaisses. Quand le Verbe s'avance ensuite pour débrouiller ce mélange, c'est encore une allusion à la parole que Dieu prononça pour faire naître la lumiere, le firmament, & le reste; car tous les anciens sont d'accord que cette parole est le Verbe même comme exprimé au-dehors par son operation extérieure, ainsi qu'on a vû. De cette sorte tout étoit confus avant que le Verbe parût, & tout

se range en son lieu à sa présence. C'est donc lui qui étant déjà le Verbe de Dieu, comme *son idée & son efficace*, ainsi qu'Athenagore le venoit de dire, devient *l'idée ou la forme & l'acte* de cette matiere confuse vers laquelle il s'avance pour l'arranger; ce qui est infiniment éloigné de cette existence actuelle qu'on lui veut donner à lui-même.

LXX.
Suite du
passage d'
Athena-
gore, qui
en fait
tout le dé-
nouë-
ment,
& que le
ministre
supprime.

On voit dans ces expressions ce qu'on a vû dans celles de saint Hippolyte, c'est-à-dire cette operation au-dehors qui est spécialement attribuée au Verbe, pour montrer que Dieu n'agit point par une aveugle puissance, mais toujours par intelligence & par sagesse; & c'est ce qui est encore exprimé dans les paroles suivantes qui font la troisième partie du passage d'Athenagore. Après avoir exposé comme le Verbe s'avance par son operation vers la matiere confuse pour la former, il prouve son exposition par l'Ecriture en cette sorte: *Et, dit-il, l'esprit prophetique s'accorde avec mon discours, lorsqu'il dit (ou lorsqu'il fait dire au Verbe dans les Proverbes de Salomon:)*

PRO. 8.

Le Seigneur m'a créé le commencement de ses voies. Le ministre traduit cet endroit, dont il croit se pouvoir servir pour son dessein, à cause du terme de création qui sembloit induire dans le Verbe une nouvelle existence au commencement de l'univers, ainsi que le ministre le pensoit alors; mais il supprime le reste du passage d'Athenagore qui auroit fait voir le contraire. Cet auteur poursuit donc ainsi: *L'esprit prophetique s'accorde avec mon discours, lorsqu'il dit: Dieu m'a créé.... Et quant à ce qui regarde ce même esprit prophetique qui agit dans les hommes inspirés, nous disons qu'il est une émanation de Dieu, & qu'en découlant de lui (sur le Prophetes qu'il inspire) il retourne à lui par reflexion comme le rayon du soleil. C'est en effet le propre de l'inspiration de nous ramener à Dieu qui en est la source, comme de l'esprit*

qui la donne; par où l'on voit clairement que sans parler de l'émanation éternelle du Saint-Esprit, où les païens à qui il écrit n'auroient rien compris, Athenagore fait connoître cette Personne divine par son émanation & son effusion temporelle sur les Prophetes, c'est-à-dire, par l'operation qu'elle y exerce; comme il venoit de faire connoître le Verbe par celle qu'il exerceoit dans la création de l'univers: ce qu'il finit en disant: *Qui ne sera donc étonné, qu'on nous fasse passer pour athées, nous qui reconnoissons Dieu le Pere, Dieu le Fils, & le Saint-Esprit?*

Le ministre n'a qu'à dire maintenant que le Saint-Esprit n'étoit pas, ou qu'il n'étoit pas parfait avant qu'il inspirât les Prophetes, ou que par cette inspiration qui n'est qu'une effusion du Saint-Esprit au-dehors, il acquiert quelque nouvel être, ou quelque nouvelle maniere d'être; & s'il a honte de le penser, & de faire changer le Saint-Esprit, à cause qu'il change en mieux les Prophetes qu'il inspire, il doit entendre de la même sorte cette création, c'est-à-dire cette production au-dehors du Verbe qui étoit toujours, & qui sans changer lui-même a changé la nature en mieux.

On voit maintenant assez clairement tout le dessein d'Athenagore, qui pour empêcher les païens de nous mettre au rang des athées, entreprend de leur donner quelque idée du Dieu que nous servons en trois Personnes, dont il ajoute qu'il falloit connoître l'unité & les différences: & comme ils ne pouvoient pas entrer dans le fond d'un si haut mystere, ni dans l'éternelle émanation du Fils & du Saint-Esprit, il se contente de faire connoître ces deux divines Personnes par les operations que l'Ecriture leur attribue au-dehors, c'est-à-dire le Fils par la création, & le Saint-Esprit par l'inspiration prophetique.

C'étoit-là deux grands caracteres du Fils & du

LXXI.
Dessein d'Athenagore dans ce passage, qui fait un nouveau développement de la doctrine des Peres. *Ibid.*

Saint-Esprit; l'un comme sagesse du Pere est reconnu pour l'auteur de la création qui est un ouvrage de sagesse, & l'autre comme son esprit est reconnu pour l'auteur de l'inspiration prophetique; qui est aussi le caractère qu'on lui donne par-tout, même dans le symbole de Constantinople, où sa divinité est définie: *Je croi, dit-on, au Saint-Esprit qui a parlé par les Prophetes*: & c'est pourquoi Athenagore le caractérise, comme font aussi les autres Peres, par le titre d'Esprit prophetique. Il ne pouvoit donc rien faire de plus convenable que de designer ces deux Personnes par leurs operations exterieures; ni parmi ces operations en choisir deux plus marquées que la création de l'univers & l'inspiration des Prophetes; ce qui fait voir plus clair que le jour que cette production du Verbe divin n'est en ce lieu que l'operation par laquelle il se déclare au-dehors; & c'est encore ici un dénouement de la doctrine des Peres.

LXVII.
Com-
ment le
Fils de
Dieu est
créé se-
lon quel-
ques Pe-
res: autre
dénouë-
ment de
leur do-
ctrine.

Je ne m'arrêterai pas au défaut de la version des Septantes, qui font dire à la Sagesse divine dans cet endroit des Proverbes de Salomon: *Dieu m'a créée*. On fait qu'il ne s'agissoit, comme Eusebe de Césaire l'a bien remarqué, que d'une Lettre pour une autre, d'un iota pour un éta, pour η; & d'un ἐκτίσθαι, qui signifie *m'a créée*, pour un ἐκτίσθαι, qui signifie *m'a possédée*. L'Hebreu porte, comme saint Jérôme l'a rétabli dans notre Vulgate, *le Seigneur m'a possédée*, c'est-à-dire, selon la phrase de la langue sainte, *m'a engendrée*, ce qui convenoit parfaitement à la Sagesse engendrée, qui étoit le Fils de Dieu; qui dit aussi dans la suite: *les abîmes n'étoient pas encore, quand j'ai été conçue dans le sein de Dieu; & j'ai été conçue devant les collines, devant que la terre eût été formée, & que Dieu l'eût posée sur ses fondemens*. La generation du Fils de Dieu se présentoit clairement dans ces paroles, & redressoit les idées que le terme

Ibid. 24-25.

de création auroit pû donner ; & c'est-pourquoi les anciens ne hésitoient pas à appeller constamment le Fils de Dieu , non pas un ouvrage , mais un Fils ; non pas une créature , mais une Personne engendrée avant tous les siècles. Mais l'ὄκτις, le crée, de l'ancienne version en engagea quelques-uns, non à mettre le Fils de Dieu au rang des créatures, mais à dire que la Sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, avoit été créée en quelque façon lorsqu'elle s'étoit imprimée, & pour ainsi dire figurée elle-même dans son ouvrage ; à la maniere qu'un architecte forme dans son édifice une image de la sagesse & de l'art qui le fait agir : car c'est en cette maniere qu'en contemplant attentivement une architecture bien entendue, nous disons que cet ouvrage est sage, qu'il y a là de la sagesse ; c'est-à-dire, de la justesse, de la proportion, & dans la parfaite convenance des parties une belle & sage simplicité. En cette sorte, outre la sagesse créatrice on reconnoît dans l'univers une sagesse créée & une expression si vive du Verbe de Dieu, qu'on diroit qu'il s'est transmis lui-même tout entier dans son ouvrage, ou que cet ouvrage n'est autre chose que le Verbe produit au-dehors.

On voit donc en toutes manieres, que la doctrine des anciens Docteurs n'est au fond que la même chose que la nôtre ; puisque ce qu'on appelle parmi nous l'operation extérieure de Dieu agissant par son Verbe, c'est ce qu'ils appelloient dans leur langage la sortie du Verbe, son progrès, son avancement vers la créature, sa création au-dehors, à la maniere qu'on vient de voir ; & en ce sens une espece de génération & de production, qui n'est en effet que la manifestation, & précisément la même chose que saint Athanase a depuis si divinement expliquée dans sa cinquième Oraison contre les Ariens.

Si je n'avois autre chose à faire, je montrerois au

*Athanas.
Orat. 5.
in Arian.
LXXIII.
Teneri-*

ministre sa temerité, lorsqu'il accuse Athenagore & les autres Peres d'être sortis de la simplicité de l'Ecriture en tentant d'expliquer le mystere. Car on peut voir aisément qu'ils n'ont fait que suivre les Proverbes de Salomon, & les livres Sapientiaux, comme on les appelle, dont saint Jean avoit ramassé toute la Theologie en un seul mot lorsqu'il avoit dit : *Au commencement la Parole étoit*. Je pourrois aussi remarquer contre ceux qui les font tant platoniser, qu'en ce qui regarde le Verbe ils en trouvent plus dans un chapitre de ces divins Livres, qu'on n'en pourroit recueillir de tous les endroits dispersés dans les Dialogues de Platon ; ce que je dis non pas pour nier qu'il ne convînt à ces saints Docteurs de présenter aux païens des idées qui paroissent assez convenables à une philosophie qui tenoit le premier rang parmi eux, mais pour montrer au ministre qu'ils avoient de meilleurs originaux devant les yeux.

IXXIV. Au reste, pour en revenir aux passages qu'il a cités des saints Docteurs, on peut juger par les deux qu'on a vûs, avec quelle temerité il a produit tous les autres. Une autre marque de son imprudence, pour ne rien dire de pis, est qu'en nommant les défenseurs de la double nativité, il déclare qu'il n'en excepte aucun des Peres, jusqu'à citer pour cette doctrine saint Irenée, où il ne s'en trouve pas le moindre vestige, & saint Justin qui n'en dit non plus un seul mot. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il soit sans difficulté. Il y a des difficultés aisées à résoudre par les principes qu'on a posés, ou par d'autres qui ne sont pas de ce lieu ; des difficultés en tout cas qui regardent M. Jurieu & les Prétendus Réformés, aussi-bien que nous, en sorte qu'ils n'ont pas droit d'exiger de nous que nous aïons à les leur résoudre. Mais pour cette difficulté de M. Jurieu qui regarde les deux naissances, lui-même ne produit au-

Mauvaise
foi du mi-
nistre, qui
attribue
la double
nativité
à des au-
teurs d'où
il n'a pu
tirer au-
cun passa-
ge : saint
Justin,
saint Ire-
née, saint
Hippo-
lyte.
p. 25.
Tab. LIII.
p. 123.

cun passage de ce Saint. Il est vrai qu'il cite pour cette doctrine, quoiqu'à tort, Tatien disciple de ce Martyr, & il dit qu'il la *avoit apprise de son maître*. Mais s'il avoit tout appris d'un si excellent Docteur, il en auroit donc appris la détestable herésie des Encratites, dont ce mal-heureux disciple a été le chef depuis le martyre de son maître.

Jur. Lett.
6. de
1687.
Epiph. bern.
46.

Il m'insulte néanmoins par ces grans noms, & lorsque je lui reproche qu'il a corrompu la foi de la Trinité: *M. de Meaux doit savoir*, dit-il, *que ces élo-*ges ne tombent pas sur moi, mais sur ses Saints & sur ses Martyrs; Il les appelle mes Martyrs, comme il a coutume de me dire avec le même dedain, son Pere Petau; mais en quelque sorte qu'il me les donne, en colere ou autrement, je les reçois. Il nomme ensuite parmi mes Saints & mes Martyrs, saint Justin, saint Irénée, saint Hippolyte, dont on a vu que les deux premiers ne disent rien de ce qu'il prétend, & le troisième en dit ce qu'on vient d'entendre, c'est-à-dire, ce qui doit confondre le ministre.

Venons à saint Cyprien. Le ministre le comprendra-t-il parmi les auteurs de cette double nativité? Ouï, & non. Il l'y comprendra; car il dit: & moi je n'en excepte aucun. Il ne l'y comprendra pas; car il est forcé d'avouer, qu'il y a d'autres auteurs, comme par exemple saint Cyprien, où cette theologie ne se trouve pas; mais il ne les exempte pas pour cela de cette double generation, puis que cela vient, dit-il, de ce *qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'en parler*. Mais saint Cyprien a eu la même occasion d'en parler que les autres, puisque comme les autres il a expliqué de JESUS-CHRIST cette parole des Proverbes: Dieu m'a créé, qu'il traduisoit de même maniere qu'on le faisoit en son temps. Il n'en a pourtant pas conclu cette double generation de JESUS-CHRIST comme Dieu; & s'il le fait naître deux fois, c'est à cause

LXXV.
Mauvai-
se foi du
ministre
sur le
sujet de
S. Cy-
prien.
p. 251.
Lib. 2.
16/3. ad
Quir. 6. 1.

Cap. 8. *qu'ayant été dès le commencement le Fils de Dieu, il devoit naître encore une fois selon la chair ; par où il s'arrête manifestement à le faire naître deux fois ; une fois comme Fils de Dieu ; & une autre fois comme Fils de l'homme : & s'il n'a jamais parlé de cette troisième naissance que le ministre tout seul veut imaginer comme véritable dans le sens littéral, ce n'est pas manque d'occasion, mais c'est que ni lui ni les autres ne songeoient seulement pas à cette chimère.*

LXXVI.
Mauvaise
foi du mi-
nistre sur
le sujet
des autres
Peres.

Il nous allegue une autre raison du silence de quelques Peres sur cette double generation : *ou c'est peut-être, dit-il, qu'ils étoient plus modérés que les autres.* Mais si à titre de moderation ou autrement, il n'ose pas se promettre de trouver dans tous les anciens sa seconde nativité, il ne falloit donc pas trancher si net ; *& moi je n'en excepte aucun* : car c'est-là trop visiblement assurer ce qu'on avoué qu'on ne fait pas, & contre sa propre conscience vouloir trouver des erreurs qu'on puisse imputer à l'Eglise.

LXXVII.
Injustice
du mini-
stre, qui
veut qu'
on lui
montre
dans les
premiers
siècles
la refuta-
tion ex-
presse
d'une
chimère
qui n'y fut
jamais.
P. 232.

C'est ce qui lui fait ajouter, qu'il ne faut pas faire deux classes des anciens auteurs, *parcequ'on ne lit rien chez ceux qui se taisent de cette double generation, qui condamne directement ou indirectement ce que les autres ont écrit là-dessus.* Quelle erreur ! Tous ceux qui font Dieu spirituel & immuable, & qui en particulier font le Fils de Dieu incapable de changement, s'opposent directement à cette double generation qui le fait une portion inégale de la substance du Pere ; un Fils engendré à deux fois ; formellement imparfait & venant avec le tems à sa perfection, à la maniere d'un fruit qui a besoin de mûrir. Mais où ne trouve-t-on pas cet immutabilité, & indivisibilité, puisque nous l'avons montrée par tout, & même dans les auteurs, à qui on veut attribuer cette naissance imparfaite ! C'est donc qu'eux-mêmes ne la croioient pas ; personne ne la croioit parmi les Peres : cette se-

conde nativité n'est qu'une similitude qu'on prend trop grossièrement au pié de la lettre. Il ne faut donc pas demander qu'on montre dans les trois premiers siècles une refutation expresse d'une chimère qui n'y fut jamais: on ne l'a non plus refutée dans les siècles suivans; car on n'y songeoit seulement pas, parcequ'on ne trouvoit tout au plus une erreur si insensée que dans quelques extravagans qu'on ne connoît point, & que jamais on n'a crû dignes d'être refutés. Si le raisonnement du ministre avoit lieu, il n'y auroit donc qu'à imaginer dans la suite toutes sortes d'extravagances & à leur donner du credit, sous pretexte qu'on ne pourroit démontrer qu'elle eût été refutée. C'est donc une erreur grossiere de parler ici de refutation; & c'est assez que nous montrions à nôtre ministre, que ses ridicules idées repugnent directement à celles des Peres dès l'origine du Christianisme.

Il revient à saint Cyprien: *Et il n'est pas apparent*, dit-il, *que saint Cyprien, par exemple, qui venoit si fort Tertullien & qui l'appelloit son maître, le regardât comme un ennemi de la divinité de JESUS-CHRIST.* Mais trouve-t-il bien plus apparent que saint Cyprien regardât son maître comme un ennemi déclaré de la perfection & de l'immutabilité du Fils de Dieu, ou qu'il trouvât bon qu'on l'appellât Dieu en le faisant imparfait, & en lui faisant attendre du tems sa dernière perfection? il faut donc dire que saint Cyprien n'y aura pas vû ces erreurs non plus que les autres; & qu'il n'aura pas fait à Tertullien un crime d'une métaphore ou d'une similitude. Ainsi nous pouvons conclure sans crainte, que le ministre n'entend pas les Peres qu'il a cités, & que c'est par un aveugle entêtement de trouver des variations, qu'il les implique dans l'erreur.

Il met au rang de les partisans sur la double generation *saint Clement d'Alexandrie*, où il n'y en a pas un trait. Il cite le Pere Petau, qui trouve bien dans ce Pere

LXXXVIII.
Autre
faux raisonnement du
ministre
sur Tertullien &
S. Cyprien.
Ibid.

LXXXIX.
Avec
quelle
mauvaise

foi le ministre a rangé parmi les errans S. Clement d'Alexandrie : passages de ce saint Prêtre.
Ibid. 251.
Lib. 1. de Trin. c. 4. n. 1. Ibid. c. 5. n. 7. Clem. in Protrept. Vide supra n. 80. 46.

des locutions incommodes , mais non pas sur le sujet que nous traitons. Mais je demande à M. Jurieu ; osera-t-il mettre cet auteur parmi ceux qui ne combattent ni directement ni indirectement la prétendue erreur des anciens ? Quoi donc ! ne combat-il pas l'inégalité & l'imperfection du Fils, lui qui l'appelle en un endroit *vraiment Dieu & égal au Seigneur de toutes choses* ? & en d'autres, toujours parfait & parfaitement un avec son Pere ? Mais poussons à bout cet article de Clement Alexandrin. Après tout , que blâmera-t-on dans cet auteur ? Ce qu'on y blâme de plus en cette matiere , c'est d'avoir appelé le Fils, *une nature très-proche du seul Tout-puissant*. Mais pesons toutes ces paroles ; *une nature ; une chose née* : d'où vient le mot de nature en grec comme en latin *Φύσις* , une chose naturelle à Dieu . Qu'y a-t-il là de mauvais ? Le Fils de Dieu n'est-il pas de ce caractère , c'est-à-dire, Fils par nature , & non par adoption ? Ce qui fait dire à saint Athanasé que le Pere n'engendre pas son Verbe par volonté & par libre arbitre , mais par nature ; & que la fécondité *est naturelle* dans Dieu , quoiqu'elle soit dans une autre vûe , propre & personnelle dans le Pere. On a donc pû , & on a dû regarder dans le Fils de Dieu , sa naissance comme lui étant naturelle. Le mal seroit si l'on vouloit dire qu'il est d'une autre nature ; c'est-à-dire d'une autre essence , ou d'une autre substance que son Pere ; mais ce saint Prêtre d'Alexandrie a exclu formellement cette idée , & sur tout dans les endroits où il a dit , comme on a vû , que le Pere & le Fils sont un , & un de l'unité la plus parfaite. Pendant qu'il pense comme nous , est-ce un crime de ne parler pas toujours de même ? Mais il a dit que le Verbe est une nature , ou , comme nous l'entendons , une chose naturelle en Dieu , & *& très-proche du seul Tout-puissant*, *ὑποσχεσθαι*. Où est le mal de cette expression ? C'est qu'au lieu de dire

Orat. 4. in A.

Orat. 3.

très-proche, il falloit dire un avec lui. Il l'a dit aussi, comme on a vû : regardez-le selon la substance, il est un : regardez-le comme distingué, il est très-proche ; & remarquez que ce très-proche doit être traduit, très-uni à Dieu, & une chose qui lui convient très-parfaitement ; car tout cela est enfermé dans le terme *ὑποσχεσθαι*. Ce n'est rien d'étranger au Pere, puisqu'il est son Fils, & son Fils qui ne sort jamais du sein paternel : qui est toujours dans le Pere, comme le Pere est toujours dans le Fils. Qu'y a-t-il là que de vrai ? Et pouvoit-on mieux exprimer cet *apud Deum* de saint Jean, qui signifie tout ensemble, & en grec comme en latin, être en Dieu ; être avec Dieu, être auprès de Dieu ou chez Dieu ; c'est-à-dire, être quelque chose qui lui soit très-proche & très-inséparablement uni. Et pour ce qui est d'avoir appelé le Pere *le seul tout-puissant*, les moindres Theologiens savent que ce n'est rien, puisque JESUS-CHRIST a dit lui même : *Or c'est la vie éternelle de vous connoître, ô mon Pere, vous qui êtes le seul* Jean. 17. *vrai Dieu, & JESUS-CHRIST que vous avez en-voyé :* où il ne craint point d'appeller son Pere le seul vrai Dieu, avec autant d'énergie que ce savant Prêtre l'appelle le seul tout-puissant. Je n'ai pas besoin ici de rappeler cette doctrine commune, qu'en parlant du Pere ou du Fils ou du Saint-Esprit, *le seul* n'est pas exclusif des Personnes inséparables de Dieu, mais de celles qui lui sont étrangères : c'est-pourquoi saint Clement d'Alexandrie qui appelle ici le Pere *le seul tout-puissant*, reconnoît ailleurs, comme, on a vû, la toute-puissance du Fils, & l'appelle même formellement *le seul Dieu*, comme le ministre l'avoué : *Hommes*, dit-il, *croiez en celui qui est Dieu & Homme : mortels*, croiez *en celui qui est mort, & qui est le seul Dieu de tous les hommes*. Le Pere n'est pas moins Dieu, comme le Fils n'est pas moins tout-puissant.

Strom. 7.
init.

Après que ces difficultés sont dissipées , la divinité de JÉSUS-CHRIST va luire comme le soleil dans saint Clement d'Alexandrie : La très-parfaite , très-souveraine , très-dominante , & très-bienfaisante nature du Verbe est très-proche , très-convenante , très-intimement unie au seul tout-puissant . C'est la souveraine excellence qui dispose tout selon la volonté de son Pere : en sorte que l'univers est parfaitement gouverné , parceque celui qui le gouverne , agissant par une indomtable & inépuisable puissance , regarde toujours les raisons cachées , & les secrets desseins de Dieu . Car le Fils de Dieu ne quitte jamais la hauteur d'où il contemple toutes choses ; il ne se divise , ni ne se partage , ni ne passe d'un lieu à un autre : il est par tout tout entier sans que rien le puisse contenir , tout pensée , tout œil , tout plein de la lumière paternelle , & tout lumière lui-même ; voyant tout , écoutant tout , sachant tout ; c'est-à-dire sans difficulté , le sachant toujours & pénétrant par puissance toutes les puissances ; à qui tous les Anges & tous les dieux sont soumis . Si le ministre avoit vû cinq cens endroits qu'on trouve dans cet excellent Auteur , de cette élévation & de cette force , il n'en mépriseroit pas comme il fait la theologie . Elle renverse son système par les fondemens . Si le

p. 233.

Fils de Dieu est une chose naturellement très-parfaite & toujours immuable , il n'a donc pas eu besoin de naître deux fois pour arriver à la perfection . Si son immutabilité exclut jusqu'au moindre changement quant aux lieux & quant aux pensées , c'est en vain qu'on lui veut faire acquérir de nouvelles manieres d'être . L'inégalité n'est pas moins excluse , puisque saint Clement Alexandrin vient de le faire si pénétrant , si puissant , & s'il est permis de parler en cette sorte , si immense , que le Pere ne le peut être davantage . Le ministre a donc cité temerairement ces Auteurs comme tant d'autres , & il ne veut qu'éblouir le monde par de grans noms .

Sans entrer dans ce détail qui ne m'étoit pas nécessaire; dès mon premier Avertissement je lui ôtois en un mot tous les anciens en le renvoyant à Bullus, de qui il pouvoit apprendre le véritable dénouement de tous leurs passages. Mais sa mauvaïse foi paroît ici comme par tout ailleurs. D'abord il n'a pas osé avouer que Bullus me favorisât, ni qu'un si savant protestant lui enlevât tout d'un coup tous ses auteurs sans lui en laisser un seul: & c'est-pourquoi il dit d'abord dans son avis à M. de Beauval: *un œuf n'est pas plus semblable à un œuf, que les observations de Bullus le sont aux miennes*. On ne peut pas porter plus loin le mensonge: & pour le voir en un mot, il ne faut que considérer que cette seconde nativité de quelques anciens se doit entendre selon Bullus, non d'une nativité véritable & proprement dite, mais d'une nativité figurée & métaphorique, qui ne signifieoit autre chose que sa manifestation & sa sortie au-dehors par son operation: ce que Bullus met en these positivement, & ce qu'il repete à toutes les pages, comme le parfait dénouement de la theologie de ces siecles. Or comme cette solution renverse tout le systême du ministre, il s'y oppose de toute sa force, en sorte que Bullus disant que tout cela s'entend en figure, le ministre Jurieu dit au-contraindre, & entreprend de prouver que cela s'entend à la lettre: voilà comme les deux auteurs se ressemblent.

Par la même raison on pourroit dire que le Catholique & le Calviniste ont le même sentiment sur la présence de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, parceque si l'un la met en verité, l'autre la met en figure. Les Sociniens seront aussi de même doctrine que nous, parceque JESUS-CHRIST est figurément selon eux ce qu'il est proprement selon nous; Dieu beni aux siecles des siecles! l'affirmation & la negation, les lumieres & les tenebres

LXXX.
Mauvaïse
foi du mi-
nistre
sur le
sujet de
Bullus
protestant
Anglois,
qu'on lui
avoit ob-
jecté dans
le pre-
mier
Avertis-
sement.

p. 2.

Dis. 51.
Nic. 33.
3. 65.
3. p. 33.
7.
5. 2. c.
5. 7. 7. c.
5. 5.
5. 5.

Jur. Tab.
Lett. 6 p.
248. 255
266.

Rom. 13.

ne feront plus qu'un, & le ministre trouvera tout en toutes choses.

LXXXI.

Prodi-
gieuse
différence
entre la
doctrine
de Bullus
& celle
de M.
Jurieu qui
veut lui
être sem-
blable.
p. 241.
265.

Il a bien fallu se dédire d'une si visible absurdité, mais c'est toujours de mauvaise foi; car au-lieu que dans l'avis à M. de Beauval, Bullus & Jurieu étoient deux œufs si semblables, qu'il n'y avoit nulle différence; dans la sixième Lettre du Tableau M. Jurieu se contente qu'il n'y ait pas dans le fond grande différence. Mais quelle plus grande différence veut-il trouver que celle du sens figuré au sens propre? que celle qui met en Dieu de l'imperfection & du changement, & celle qui n'y en met pas? que celle qui introduit des variations dans les sentimens, & celle qui n'en reconnoît que dans les expressions? que celle qui donne au Christianisme une suite toujours uniforme, & celle qui commet les Peres avec les enfans, les premiers siècles avec la posterité, qui donne enfin une face hideuse au commencement de la Religion & à toute l'Eglise chrétienne?

A R T I C L E XI.

Que selon ses propres principes le ministre devoit recevoir le dénouement de Bullus; & qu'il tombe manifestement dans l'extravagance.

LXXXII.

Que le
caractère
de com-
paraison
qui se
trouve
dans les
passages
dont le
ministre
abusoit,
ne lui
permet-
toit pas
de les
prendre
au piège
de la lettre.

MAis pourquoi vouloir obliger le ministre Jurieu, un si grand original en matiere de theologie, à suivre les sentimens de Bullus? Je le dirai en un mot: c'est qu'il s'y devoit obliger lui-même, pour n'avoir point à dire cent absurdités qu'on vient d'entendre, avec cent autres qu'on découvrira dans la suite; & si l'on veut parler plus à fond, c'est que le sentiment de Bullus portoit, sur-tout dans un homme qui comme M. Jurieu fait profession de reconnoître la divinité de JESUS-CHRIST, un caractère manifeste de verité qu'on ne pouvoit rejeter sans extravagance. Car d'abord

tous les endroits dont le ministre abuse, étoient constamment des comparaisons, des similitudes, ou si vous voulez, des metaphores; puisque les metaphores ne sont autre chose que des similitudes abrégées, & encore des similitudes tirées des choses sensibles pour les transporter aux divines. De-là venoient ces extensions, ces portions de lumiere, & les autres choses semblables que nous avons observées: c'étoit si peu des expressions précises & litterales, qu'on en cherchoit d'autres pour redresser ce qu'elles pouvoient avoir de défectueux; & le caractère de similitude y étoit si marqué, qu'il n'y a rien, comme on a vû, de si ridicule à nôtre ministre, que d'avoir voulu pousser à bout ces comparaisons.

Celles qu'on tire de l'ame, qui est un esprit que Dieu a fait à son image, sont plus pures; mais toujours infiniment disproportionnées à la nature divine. L'architecte, avons-nous dit, répand son idée & tout son art sur son ouvrage: ce qu'il a mis au-dehors est en quelque façon ce qu'il avoit conçu au-dedans: tout cela se peut appliquer à Dieu, lorsqu'il produit le monde par son Verbe; mais il y faut apporter les distinctions nécessaires: car tout cela dans le fond n'est que similitude & metaphore; même à l'égard de l'architecte mortel, qui à la rigueur garde toujours sa pensée, & ne la met pas hors de lui quand il bâtit: à plus forte raison tout cela n'est que bégaïement & imperfection à l'égard de Dieu.

Mais la comparaison que les Peres pressent le plus, est celle de nôtre pensée & de nôtre parole, ou, comme parle la theologie, de nos deux paroles: l'interieure par laquelle nous nous entretenons en nous-mêmes, & l'exterieure par laquelle nous nous exprimons au-dehors. Tous les Peres ont entendu après l'Ecriture, que le Fils de Dieu étoit son Verbe, sa parole interieure, son éternelle pensée, & sa raison

LXXXIII.
Que visiblement les comparaisons tirées des opérations de nôtre ame, n'étoient encore qu'un bégaïement en les comparant à la naissance du Verbe.

LXXXIV.
Que toute la suite du discours des Peres conduisoit naturellement l'esprit au sens figuré &

metapho-
rique.

Gen. 1. 3.

substante; parceque verbe, parole, & raison c'est la même chose; & pour la parole extérieure, ils la trouvent attribuée à Dieu au commencement de la Genèse, lorsqu'il dit, *que la lumière soit, & la lumière fut: qu'il se fasse une étendue ou un firmament, & il se fit une étendue ou un firmament*; & ainsi du reste. Il est bien clair que cette expression de la Genèse qui fait prononcer à Dieu une parole extérieure, est une similitude qui nous représente en Dieu la plus parfaite, la plus efficace, & pour ainsi dire la plus royale, & en même-temps la plus vive & la plus intellectuelle manière de faire les choses, lorsqu'il n'en coûte que de commander, & qu'à la voix du Souverain qui demeure tranquille dans son trône, tout un grand empire se remue. Ainsi Dieu commande par son Verbe, non-seulement toute la nature, & autant l'insensible que le raisonnable, mais encore le néant même obéit. Une si belle similitude meritoit bien d'être continuée; mais en la continuant il falloit toujours se servir de son origine. On a suivi la comparaison en disant que cette parole, *que la lumière soit*, & les autres de même nature, étoient en Dieu comme en nous l'image de la pensée; qu'en disant *que la lumière soit*, Dieu avoit produit au-dehors ce qu'il avoit au-dedans, son idée, son intelligence, son Verbe en un mot qui est son Fils: qu'il l'avoit *proferé, prononcé, manifesté au-dehors*, à la manière que nous l'avons vû: qu'alors il l'avoit créé, engendré, enfanté en quelque façon, comme un discours que nous prononçons après l'avoir médité, est en quelque sorte la production & l'enfantement de notre esprit. On sent bien naturellement que tout cela est la suite d'une comparaison; mais le ministre veut tout prendre rigoureusement. En poussant la comparaison, Tertullien dit que cette prononciation extérieure, où Dieu profère ce qu'il pensoit en di-

sup. n. 66.
& suiv.

Adv. Prax.
5. 6. 7.

sant *que la lumiere soit faite* & le reste, est la parfaite nativité du Verbe : le ministre conclut de là, *ibid.* que le Verbe en toute rigueur est vraiment enfanté. Mais comme Tertullien attribue la perfection à cette seconde nativité, à cause qu'en un certain sens & à nôtre maniere d'entendre, une chose est regardée comme plus parfaite, lorsqu'elle se manifeste par son action; le ministre s'obstine encore à dire au pié de la lettre que le Verbe change, & acquiert sa perfection par cette seconde naissance: & parceque le même auteur ajoûte après, que le Verbe par ce moïen est sorti du sein de son Pere, ou, pour mettre ses propres paroles, (car il ne faut point obscurcir les choses par trop de délicatesse) *qu'il est sorti de la matrice de son cœur*; le ministre conclut *ibid.* encore qu'avant que Dieu eût parlé, le Verbe étoit dans son sein; mais seulement comme conçu, au lieu que par sa parole il a été vraiment engendré & mis au jour. Voilà dans Tertullien tout le fondement de ces envelopemens & développemens tant vantés, & de cette double naissance qu'on veut prendre au pié de la lettre; & parceque cet auteur a entassé comparaison sur comparaison, & metaphore sur metaphore, pour trouver parmi les anciens des variations plus que dans les termes, il faudra leur faire tout dire à la lettre, & embrouiller toute leur theologie. Ne voilà pas une rare imagination & une chose bien difficile à entendre que le dénouement de Bullus qui rejette ces idées?

Mais enfin je vais vous forcer à le recevoir; car *LXXXV.* cette parfaite nativité de Tertullien n'arrive qu'à ces paroles: *que la lumiere soit faite*: ce fut alors & à cette voix, que, dit Tertullien, le Verbe *recut son ornement & sa parfaite nativité*. Ce sont les mots de cet auteur. Mais cette parole, *que la lumiere soit*, ne se fait entendre qu'après qu'il a été dit: *ibid. 7.*

Gen. 1. 1. Au commencement Dieu créa le ciel & la terre: le ciel & la terre étoient donc que le Verbe n'étoit pas encore; ou en tout cas il n'avoit pas son être distinct, comme vous le vouliez en 1689., ou son être développé, comme vous l'avez mieux aimé en 1690. le Verbe étoit donc alors aussi informe que le monde. Mais par qui donc avoient été faits le ciel & la terre? N'est-ce pas encore par le Verbe? & saint

Jean. 1. 3. Jean en a-t-il trop dit lorsqu'il a prononcé: toutes choses ont été faites par lui; & pour appuyer davantage: sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait? Mais si vous êtes forcé par cette parole de saint Jean à dire, que dès ce premier commencement le ciel & la terre ont eu par le Verbe tout ce qu'ils avoient d'existence; le Verbe les a-t-il faits avant que d'être lui-même, ou avant que d'être parfait, ou formé & développé, comme vous parlez? Est-ce qu'il s'élevoit à la perfection à mesure qu'il perfectionnoit son ouvrage? Ou bien est-ce qu'il est venu à trois fois & non pas à deux: une fois dans l'éternité; foible embrion qui avoit besoin du sein de son Pere, d'où par un premier effort il commença à le produire lors qu'il créa en confusion le ciel & la terre, pour l'enfanter tout-à-fait lorsqu'il produisit la lumière? Quoi! vous n'ouvrez pas encore les yeux, & vous n'appercevez pas qu'en toutes ces choses il n'y a point d'autre dénouement que des significations mystiques, c'est-à-dire, des similitudes? En vérité vous êtes outré, & on ne peut plus raisonner avec vous.

LXXXV.
S'il est possible, que Tertullien & les autres Peres aient pensé les Mais pourquoi, me dira-t-on, ne voulez-vous pas que Tertullien ait pû penser des extravagances? Si c'étoit Tertullien tout seul, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il en ait pensé de si énormes, ce ne seroit pas la peine de disputer pour ce seul auteur. Mais puisque vous ne voulez excepter de ces folles

imaginations aucun auteur des trois premiers siècles, vous mettez en vérité trop d'insensés à la tête de l'Eglise chrétienne, & vous donnez à la religion un trop foible commencement.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer que le dénouement qu'on vient de voir ne serve que pour Tertullien ; au-contre je n'ai choisi cet auteur qu'à cause que c'est lui qui par son style ou ferme ou dur, comme on voudra l'appeller, enfonce le plus les traits, & appuie le plus fortement sur ces deux naissances, étant même le seul qui nous a nommé cette parfaite nativité qu'on vient d'entendre ; de-sorte qu'on ne peut douter que le dénouement qu'on emploie pour Tertullien, à plus forte raison ne serve aux autres, au nombre de cinq ou six qui ont eu à peu près la même pensée ; & en voici une raison qui ne laissera aucune replique au ministre.

Le même Tertullien, lorsque Dieu proféra ces mots, *que la lumière soit faite*, dit qu'il proféra une parole sonore, comme le traduit M. Jurieu, *vox & sonus oris ; aer offensus intelligibilis auditu*. Le ministre croit trouver la même chose dans Lactance, dans saint Hippolyte, & dans Theophile d'Antioche, qui selon lui ont admis cette parole sonore, c'est-à-dire sans difficulté, comme il en convient, une parole externe & proferée à l'extérieur. Mais a-t-il pris au pié de la lettre les expressions de ces Peres ? Point du tout ; il a bien sù dire, qu'on voit bien que cela ne se doit pas prendre à la rigueur, comme a fait le Pere Petau ; on le voit bien par l'absurdité excessive de ce sentiment, qui ne peut jamais être tombé dans une tête sensée. Pourquoi donc n'ouvrir pas les yeux à de semblables absurdités qu'il attribue lui-même à ces Peres ? Pourquoi ne pas recourir à une figure qu'il a déjà reconnue en cette même occasion

excravances que le ministre leur impute.

XXXVII. Que l'explication qu'on a donnée à Tertullien, sert à plus forte raison pour les autres Peres.

XXXVIII. Aveu du ministre, qu'on ne peut entendre Tertullien & les autres Peres sans avoir recours au sens figuré. Tert. adv. Prax. 6. Tob. Lett. 6. p. 260. Ibid.

dans les auteurs? Et pourquoi s'obstiner toujours à leur faire dire au sens littéral, que le Verbe naîsse imparfait dans le sein de Dieu; que son Pere ou n'ait pas pû, ou n'ait pas voulu lui donner sa perfection d'abord?

XXXXIX.
Que toutes les locutions des Peres déterminoient l'esprit au sens figuré.

La suite même des choses excluait ce dernier sens. Les mêmes qui ont employé dans leurs interprétations cette parole résonante, l'ont considérée comme un corps & un revêtement que Dieu donnoit à son Verbe; de même que nos paroles sont une espece de corps & de revêtement que nous donnons à nos pensées. En suivant la comparaison, & pour donner plus de substance, ou, si l'on veut, plus de corps à cette parole résonante par laquelle on veut que Dieu ait créé la lumiere; quelques-uns de ces auteurs lui ont attribué une substance durable, semblable à celle que nous donnons à nos pensées & à nos paroles, lorsque nous les mettons par écrit. Tout cela est-il vrai à la rigueur? Dieu a-t-il écrit ce qu'il disoit? Mais a-t-il effectivement parlé? A qui, & en quelle langue? A la matiere qui étoit muette & sourde? Ou aux hommes qui n'étoient pas? Ou aux Anges à qui il ait donné pour cela des oreilles comme à nous? Forcé par l'absurdité d'une telle imagination, le ministre reconnoît ici une figure dont l'esprit est en deux mots: que Dieu agit au-dehors par son Verbe qui est son Fils; qu'il agit en commandant, c'est-à-dire, avec un pouvoir absolu; que le Verbe par qui il commande, & qui est lui-même son commandement, ainsi qu'il est sa parole, est une Personne, & que la même vertu par laquelle il a une fois créé le monde, subsiste éternellement pour le conserver.

Cy. diffus
n. 39.

XC.
Principe
du mini-
stre qui ne

Pour pousser à bout le ministre par ses propres principes, voici en 1690. comme il prouve que les anciens ont reconnu le Fils de Dieu éternel, non

plus en germe & en semence, comme il disoit en 1689. car il ne l'a plus osé dire depuis, mais en existe-
ce & en personne: Ce seroit, dit-il, une erreur folle
de croire, comme ils ont crû, qu'il est engendré de la sub-
stance du Pere, sans croire qu'il soit éternel. Il a raison;
car pour en venir à cette folie, il faudroit croire
que la substance de Dieu ne seroit pas éternelle, ou
qu'on en pourroit séparer son éternité. Passons ou-
tre; cela est trop clair pour nous arrêter davantage.
Le ministre ajoute ailleurs en parlant des mêmes Pe-
res, qu'il faut croire que ceux qui errent ne sont pas
fous; & que ce seroit l'être, & se contredire d'une ma-
niere folle, que de dire absolument d'une part que le
Fils est une même substance, & qu'il est coéternel au
Pere, & dire cependant qu'il aura commencé. A la
bonne heure: il ne veut donc pas que les anciens
soient fous, ni qu'ils se contredisent d'une manie-
re folle: mais si c'est une absurdité de croire qu'
on soit de même substance sans être coéternel; ou
qu'on soit coéternel, & que cependant on ait com-
mencé: ce n'en est pas une moindre ni moins sen-
sible, que de croire qu'on soit de même substance,
sans croire qu'on soit aussi en tout de même perfe-
ction; que de croire qu'on soit éternel, sans croire
qu'on le soit aussi en tout ce qu'on est; que de croi-
re avec tous les Peres qu'on soit immuable, & qu'
on change cependant; que la substance soit indivisi-
ble, & qu'on n'en tire au pié de la lettre qu'une
portion; ou qu'on s'enveloppe & se développe l'un de
l'autre, sans être des corps & sans changer; que de
croire enfin qu'on soit Dieu sans être parfait, & qu'
on soit parfait ou heureux lorsqu'on manque de quel-
que chose; ou qu'il n'arrive point de changement dans
la substance du Pere, lorsqu'il survient quelque cho-
se à son Fils qui est dans son sein; ou que le Pere
ne soit pas d'abord parfaitement Pere, & qu'il laisse

veut pas
qu'on
prenne
les Peres
pour des
insensés :
qu'avec
la double
genera-
tion il les
fait plus
insensés
que ceux
qui les
font A-
riens.
p. 239. p.
261.

mûrir son fruit dans ses entrailles, comme une mere impuissante; & toutes les extravagances aussi brutales qu'impies que nous avons vûes.

XCI.
Que l'erreur que le ministre attribue aux Peres, est la folie la plus manifeste qu'on pût jamais imaginer; & que le Socinianisme ou l'Arianisme ne sont rien en comparaison.

Je maintiens que les Ariens & les Sociniens n'ont rien de si insensé que cette doctrine; car on peut bien avoir crû, ou avec les Orthodoxes, que le Fils de Dieu fût né de toute éternité par une seule & même naissance, ou qu'il fût né tout-à-fait & tout entier dans le tems, & vraiment tiré du neant; voilà deux extrémités infiniment opposées, mais qu'on peut tenir séparément l'une & l'autre, sinon avec vérité, du-moins avec des principes en quelque sorte suivis: mais qu'en supposant le Fils de Dieu éternel & de même substance que Dieu, on le supposât en même-tems si imparfait qu'il ne pût venir d'abord tout entier, & qu'il lui fallût du tems pour le mettre à terme, ou que son Pere le changeât lui-même volontairement dans son sein, & l'avançât à la perfection avec le tems: c'est attribuer au Pere & au Fils tant d'impuissance, tant d'imperfection, & un si pitoiable changement, qu'on ne peut l'avoir pensé de cette sorte, comme le ministre le fait penser, non à trois ou quatre inconnus, mais à tous les Peres des trois premiers siècles, sans une folie consommée.

XCI.
Que dans les passages de Tertulien objectés par le ministre, la métaphore faite aux yeux à toutes les lignes.
Adv. Prax.
Id. com.
Herm. 18.
Ibid. 45.

Et sans tant de raisonnement: qui obligeoit à prendre toujours à la lettre Tertulien le plus figuré, pour ne pas dire le plus outré de tous les auteurs? Car peut-on expliquer seulement six lignes dans les endroits dont il s'agit, sans avoir cent fois recours à la figure? Cette parole *sonore* que nous avons vûe, n'est-ce pas une inevitable figure de l'aveu du ministre Jurieu? *Dieu s'agitoit en lui-même*, comme Tertulien le repete par deux fois, & *il travailloit en pensant* à faire le monde: le peut-il dire à la lettre, qui dit dans les mêmes lieux, *que rien n'est difficile à Dieu, & qu'à lui vouloir & pouvoir c'est la même chose? Avant*

que Dieu eût parlé, dit encore Tertullien, il médita ce qu'il falloit faire. N'y pensoit-il pas auparavant de toute éternité? Aussi-tôt que Dieu voulut mettre au jour ce qu'il avoit disposé, il proféra son Verbe. Ne pensa-t-il donc encore un coup à son ouvrage, que lorsqu'il donna les ordres pour l'exécuter? Qui ne voit manifestement les mêmes façons de parler, qui font dire que Dieu se repent ou qu'il se fâche? Mais si pour conserver dans ces expressions la majesté infinie du Pere celeste, il faut nécessairement sortir du sens littéral & rigoureux, quelle peine peut-on avoir à les adoucir pour l'amour du Fils de Dieu? Mais en les adoucissant, tout vous échappe: vos deux natiuités s'en vont; puisque Tertullien est le seul où vous trouvez la parfaite natiuité & la conception du Verbe, & qu'enfin vous n'avez point de plus ferme appui de votre cause.

Mais il objecte que Tertullien a dit des choses encore plus dures; puisqu'il y a des passages où il dit que le Pere seul étoit éternel, & que le Fils a eu un commencement.

Sans entrer dans la discussion de ces passages, on voit bien que le ministre les allegue à tort, puisque c'est évidemment contre lui-même; car constamment ce qu'ils contiennent est si excessif, qu'on ne le peut soutenir au pié de la lettre que dans le sens des Ariens qui nient l'éternité du Fils de Dieu. Il faut donc ou les abandonner à ces heretiques, ce que le ministre ne veut pas; ou bien les temperer par quelque figure, qui est pourtant précisément ce qu'il nous conteste.

Et pour montrer qu'il ne veut qu'amuser le monde, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même sur ces passages de Tertullien: C'étoit, dit-il, un esprit de feu qui ne savoit garder de mesure en rien, & qui outroit tout. En disputant avec sa chaleur ordinaire contre Her-

Id. Adv.
Fran. 1c.

XCIII.
Mauvaise foi du ministre, qui objecte des passages de Tertullien, que lui-même il ne peut prendre au pié de la lettre. P. 240.

XCIV.
Mauvaise foi du ministre, évidemment démontrée par la ré-

ponse qu'
il fait lui-
même à
Tertul-
lien.
Tab. Lett.
6^e p. 262.

mogene qui faisoit la matiere éternelle , il a poussé sans borne la theologie de son siecle sur la seconde generation du Fils , pour montrer que rien n'étoit , à parler proprement , éternel que le Pere ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait eu dessein de nier cette existence éternelle qu'il donnoit au Verbe dans le sein & dans le cœur de Dieu. Tout ce discours aboutit à vouloir trouver de la justesse dans les mouvemens d'une imagination qu'on suppose si échauffée. Mais après tout , pour faire sentir au ministre la bizarrerie de ses pensées, demandons-lui ce qu'il prétend faire de Tertullien . Un Arien qui ne veuille pas que le Fils soit de même substance que son Pere ? Cet auteur a dit cent fois le contraire , & le ministre en convient. Quoi donc ! un fou qui ne crût pas que l'éternité fût de la substance de Dieu , ou qui crût qu'on pût être Dieu sans être éternel ? Il a dit tout le contraire dans le propre livre d'où est tiré le passage dont nous disputons. Par où , dit-il , connoît-on Dieu & le met-on dans son rang , que par son éternité ? Et ailleurs : La substance de la divinité c'est l'éternité , qui est sans commencement & sans fin . Donc le Fils de Dieu étant Dieu , de même substance que Dieu , il faut qu'il soit éternel. Enfin , que voulez-vous donc que Tertullien ait pensé lorsqu'il a dit que le Fils de Dieu n'étoit pas sans commencement ? C'est , dites-vous , qu'il n'étoit pas sans commencement selon une maniere d'être , & en qualité de Verbe , quoiqu'il fût sans commencement dans le fond de la Personne & en qualité de Sagesse ? D'abord cela est absurde , & à le prendre au pié de la lettre , contre toutes les idées des Chrétiens . Mais passons tout au ministre . Supposé que Tertullien contre ses propres principes , & contre tout ce qu'il a dit dans les endroits qu'on a vus , ait voulu faire le Fils de Dieu muable & né deux fois à la rigueur , aura-t-il du moins raisonné juste ? Point du tout , dit M. Ju-

Cent.
Herm. 4.
Ad. Nat.
l. 2. c. 3.

rieu ; il aura toujours poussé sans borne la théologie de tout son siècle ; & il demeurera pour certain qu'il n'a pas dû dire que le Fils de Dieu eût commencé d'être , puisqu'il a, selon lui-même, une subsistance éternelle. Mais poussons encore plus avant. Cet auteur n'a-t-il pas dit clairement en plusieurs endroits, & même contre Hermogene, qui est le livre dont il s'agit, que ce qui est éternel ne change en rien, ni en subsistance, ni en qualité, ni en accident, ni enfin en quoi que ce soit ? Nous en avons vu les passages, qui ne souffrent point de réplique. Mettez qu'avec ces principes un homme entreprenne de dire, que celui qui est éternel naisse deux fois au pied de la lettre, & qu'une seconde naissance lui ôte ce qu'il avoit, ou lui ajoute ce qu'il n'avoit pas ; cela ne se peut, & l'humanité y résiste. On ne peut pas si ouvertement se contredire soi-même, ni oublier à l'instant ce qu'on vient d'écrire. En tout cas Tertullien se fera donc contredit ; il se fera donc oublié : il faudroit donc pour cette fois laisser-là ce dur Africain, sans faire un crime à toute l'Eglise des obscurités de son style & des irregularités de ses pensées.

Je ne parle pas en cette sorte de Tertullien dans l'opinion de ceux qui s'imaginent avoir droit de le mépriser, à cause que son style est forcé ; & qu'il s'abandonne souvent à sa vive & trop ardente imagination ; car il faut avoir perdu tout le goût de la vérité, pour ne sentir pas dans la plus grande partie de ses ouvrages au milieu de tous ses défauts une force de raisonnement qui nous enleve : & sans sa triste sévérité qui à la fin lui fit préférer les rêveries du faux prophète Montan à l'Eglise catholique, le Christianisme n'auroit gueres eu de lumière plus éclatante. Je ne l'abandonne donc pas en cet endroit, & je croirois au-contraire pouvoir faire voir, s'il en étoit question, que tout ce qu'il a de dur dans son livre

Cy-desus
n. 11.

XXV.
On indi-
que le
vrai dé-
noué-
ment du
passage
de Ter-
tullien
contre
Hermo-
gene : &
on dé-
montre
manifestement
la mau-
vaise foi
du mini-
stre.

contre Hermogene, il ne le dit pas selon sa croïance, mais en poussant son adversaire selon les propres principes. Maintenant il me suffit de démontrer l'injustice de nôtre ministre, qui ne cite de bonne foi aucun des Peres qu'il produit, & qui renverse lui-même le témoignage qu'il tire de Tertullien, en le voulant prendre à la lettre dans un endroit où il avouë qu'il est outré au-de-là de toute mesure.

XCVI.
Raisons
du mini-
stre pour
exclure
la meta-
phore de
Bullus:
absurdité
manifeste
de la pre-
mière
raison.
Tab. Ier.
6. p. 248.

On a honte des pitoïables raisons qu'il oppose à Bullus qui lui montrait le grand chemin: les voici. La première, *On ne prouve pas les metaphores*, comme les anciens ont prouvé cette seconde naissance, & ce développement du Verbe; *car les metaphores sont des faussetés prises & prouvées dans le sens littéral*: Voilà de ces faux principes qu'on jette en l'air quand on ne sait ce qu'on dit, & qu'on ne veut qu'étourdir un lecteur; car le contraire de ce qu'il avance, est incontesteable. On prouve les similitudes & les comparaisons, soit qu'elles soient étendues, soit qu'elles soient abrégées & reduites en metaphores, quand on les explique & qu'on en montre les convenances. On prouve tous les jours aux Juifs, que JESUS-CHRIST est cette étoile de Jacob que vit Balaam; cette fleur de la tige de Jessé que vit Isaïe; cette Pierre rejetée d'abord, & puis mise à l'angle que chanta David. Nous prouvons très-bien aux Protestans, que l'Eglise est la maison bâtie sur la Pierre, c'est-à-dire, qu'elle est inébranlable; & la cité élevée sur une montagne, c'est-à-dire, qu'elle est toujours visible: les Protestans eux-mêmes prouvent tous les jours que les Sacremens sont des sceaux de la grace & de l'alliance, contre ceux qui n'y reconnoissent que de simples signes de confederation entre les fideles. On prouve donc une metaphore & une figure, lorsqu'on prouve qu'une figure explique parfaitement bien une verité, & qu'elle épuise tout le sens d'un discours: ainsi les Peres ont

Gen. 24.
16.
H. 11.
Psal. 117.
22.

Mat. 7.
24. 25.
Ibid. 24.

tres-bien prouvé, non pas que le Verbe qui est né de toute éternité naissé de nouveau au commencement des tems; car cela porte son absurdité dans ses propres termes: mais que le Verbe qui étoit caché dans le sein de son Pere, a operé au-dehors, & qu'il a été manifesté lorsque Dieu a commandé à l'univers de paroître; ce qui étoit en un certain sens produire son Verbe, & mettre au jour sa pensée, comme il a été expliqué souvent.

La seconde raison n'est pas meilleure: *En disputant contre les heretiques, ou contre les païens ennemis du mystere de la Trinite, parler metaphoriquement ce seroit la derniere imprudence & une inexactitude qui ne se pourroit supporter.* Au-contraire c'est précisément les esprits grossiers des païens qu'il falloit tâcher d'élever aux verités intellectuelles par des expressions tirées des sens: aussi tout est-il rempli de ces expressions dans les livres qu'on a faits pour les instruire; & il faut n'avoir rien lû, ou n'avoir rien digéré pour le nier. J'en dis autant des heretiques. On a si peu évité les similitudes, ou, si l'on veut, les metaphores dans les écrits qu'on a fait pour les confondre, qu'on en a même inseré dans les Symboles où on les condanne; puisqu'on a dit dans celui de Nicée: *Dieu de Dieu, lumiere de lumiere.* Les heretiques sont grossiers à leur maniere, quoi-qu'ils soient encore plus opiniâtres. Comme opiniâtres, on les abat par la parole de Dieu; comme grossiers, on se sert de tous les moïens par où on tâche d'élever les esprits infirmes à la sublimité des mysteres. Il n'y a donc rien de plus pitoïable que de raisonner en cette sorte: *Tertullien disputoit contre Praxeas & contre des heretiques qui nioient la Trinite: Theophile disputoit contre les païens: donc ils ne devoient point user de metaphores; mais au-contraire tout en est plein dans ces ouvrages, & entre autres on y voit en termes précis celle dont*

Vol. IV.

E c

XCVII.
Faux
axiome
du mini-
stre qui
dit, qu'on
ne se sert
pas de metapho-
res avec
les paï-
ens ni
avec les
hereti-
ques: il
détruit
lui même
ce faux
principe.
Ibid.

Jur. ibid.

nous disputons. C'est dans le livre contre Praxeas que Tertulien attribue la seconde naissance du Fils à cette parole sonore & exterieure, dont nous venons de parler. Le ministre en produit lui-même le passage, & le traduit en ces termes : *Alors*, dit Tertulien, *la parole reçut sa beauté & son ornement, savoir la voix & le son, quand Dieu a dit que la lumiere soit ; & c'est-là la parfaite naissance de la parole.* Or c'est précisément de cette expression de Tertulien que le ministre a prononcé, comme on a vû, qu'il ne la faut pas entendre à la rigueur. Il trouve la même expression dans le livre de Theophile contre les païens. Ainsi dans ces deux auteurs cette seconde naissance est visiblement exprimée par une similitude ; & le ministre longe si peu à ce qu'il dit, qu'il exclut cette figure, non-seulement des mêmes ouvrages, mais encore des mêmes passages où il l'admet.

p. 245.

Tert. adv.
Prax. cap.
30.

p. 260.

Ibid.

xcviii.

Que le
ministre
pour évi-
ter de
faire dire
des absur-
dités aux
anciens,
leur en
fait dire
de plus
outrées.
Tab.lett.
6.p. 248.

La troisième & la dernière raison a déjà été touchée : c'est, dit le ministre, *que sur une simple metaphore les anciens ne se seroient pas emportés à dire des choses si dures en disputant contre l'éternité de la matiere.* Ces anciens qui ont dit ces duretés au sujet de l'éternité de la matiere, se reduisent à Tertulien qui semble dire que le Fils de Dieu *a eu un commencement, & qu'il n'y a que le Pere qui soit éternel ;* & le ministre prétend que pour sauver cet esprit outré, comme il l'appelle, & couvrir les absurdités vraies ou apparentes de son discours, il faut lui en faire dire de plus excessives, n'y en ayant point de pareilles à celles de ces deux naissances, ni qui soient pleines d'ignorances, de contradictions & d'erreurs plus insénées.

xcix.

Le mini-
stre a sen-
ti lui mê-
me, que
ses senti-
mens

On voit donc qu'il n'y avoit rien de plus naturel que le sentiment de Bullus, & que le ministre y étoit entré en quelque façon. J'ai même remarqué qu'en attribuant à l'ancienne Eglise les absurdités de ces

deux naissances , il n'a pû s'empêcher d'en faire paroître une secrette peine : c'est-pourquoi bien qu'il eût dit & redit qu'il vouloit prendre à la lettre & sans figure ces portions & ces extensions de la nature divine ; il a fallu ajoûter des *pour ainsi dire* , qui adoucissoient la rigueur d'un dogme affreux. Cette seconde naissance s'est faite *par voie d'expulsion, pour ainsi dire ; Dieu, pour ainsi dire, développant ce qui étoit renfermé dans ses entrailles.* Et encore qu'il se propose dans tout son ouvrage de faire voir des changemens veritables , & de nouvelles manieres d'être , réellement attribuées à Dieu par les saints Peres ; (autrement les variations pretendues de l'ancienne Eglise s'en iroient à rien) il a fallu dire que ces manieres d'être *sont en quelque sorte nouvelles : c'est-à-dire, qu'il a senti que son lecteur seroit offensé des imperfections & des nouveautés qu'il faisoit attribuer à Dieu par les anciens Peres. A la bonne-heure, qu'il acheve donc de se corriger, qu'il laisse en repos les premiers siecles qui font l'honneur du Christianisme. On voit bien qu'il le faudroit faire, & donner gloire à Dieu en se retractant : mais il faudroit donc se résoudre à ne plus parler des variations de l'ancienne Eglise ; & ce dangereux principe de M. de Meaux, que la religion ne varie jamais, demeurerait inébranlable.*

Il s'élève ici contre moi une accusation, dont voici le titre à la tête de l'article IV. *Fourberies de l'Evêque de Meaux.* Mais quelque rude que soit ce reproche, le ministre n'est pas encore content de lui même ; & examinant la conduite que j'ai tenue avec lui dans mon premier Avertissement : *On a peine, dit-il, à nommer une telle conduite ; mais il s'y faut résoudre : on ne sauroit donc l'appeller autrement qu'une friponnerie insigne.* Vous le voyez ; il a peine à lâcher ce mot, tant les injures lui coûtent à prononcer ; mais après qu'il a surmonté cette repugnance, il repete plus

étoient
outrés.
Cy-dessus.
n. 80.

P. 257.
P. 258.

P. 266.

C.
Le mini-
stre en ac-
cusant l'
Evêque
de Meaux
de four-
beries, &c.
de friponne-
rie, trom-
pe visiblement son
lecteur, &c.
lui dissi-
mule ce
qui de-
roit d'
abord

toute la
difficulté.
Tab. Lett.
6. Ibid.
p. 292.

Ibid.
p. 293.

p. 290.

plus aisément la seconde fois : la friponnerie de l'évêque de Meaux ; & on voit qu'il a de la complaisance pour cette noble expression. Le fondement de son discours est d'abord que je le renvoie au Pere Petau & à Bullus tout ensemble, pour apprendre les vrais sentimens des Peres des trois premiers siècles : Pour achever son portrait, dit-il, *M. de Meaux ne pouvoit mieux faire que de joindre, comme il a fait, Bullus à Petau, comme travaillant à la même chose ; puisque Bullus s'est occupé presque uniquement à refuter Petau pié à pié. Ceux qui ont lu ces deux auteurs, sont épouvantés d'une telle hardiesse, de faire aller ensemble deux auteurs si directement opposés.*

Il dissimule que ce que j'allegue du Pere Petau, n'est pas son second tome que Bullus refute, mais une préface postérieure dont Bullus ne parle qu'une seule fois & en passant : & si j'avois à me plaindre de la candeur de Bullus, ce seroit pour avoir poussé le Pere Petau, sans presque faire mention de cette préface où il s'explique, où il s'adoucit, où il se retracte si l'on veut : en un mot, où il enseigne la vérité à pleine bouche.

ci.
Que le
ministre
objecte en
vain le
Pere Pe-
tau qui s'
est par-
faitement
expliqué
dans la
préface
de son se-
cond to-
me des
Dogmes
théologi-
ques.
p. 292.

Quelle replique à un fait si important ? C'est une friponnerie, &, dit M. Jurieu, *on ne peut rien imaginer de plus infame que d'épargner le Pere Petau, & d'accuser ce ministre qui dit beaucoup moins.* Mais pourquoi alleguer toujours le Pere Petau qui a dit la vérité toute entiere dans un écrit postérieur ? Que M. Jurieu l'imite ; qu'il s'explique d'une maniere dont la foi de la Trinité ne soit point blessée ; nous oublierons ses erreurs : mais puisqu'au-lieu de se corriger, plus il s'excuse, plus il s'embarrasse, & qu'il s'obstine à soutenir dans la Trinité de la mutabilité, de la corporalité, & de l'imperfection, & ce qui est en cette matiere le plus manifeste de tous les blasphêmes, une réelle & véritable inégalité ; ou qu'il craigne la

main de Dieu avec ses faux dogmes, ou qu'il cesse de les soutenir, & de favoriser les impies.

Le ministre répond ici : *Que nous importe après tout, ce qu'a dit le Pere Petau dans sa préface ?* Mais c'est le comble de l'injustice ; car c'est de même que s'il disoit : que nous importe, quand il s'agit de condamner un auteur, de lire ses derniers écrits, & de voir à quoi à la fin il s'en est tenu ? Mais enfin pour en venir à cette préface : *Le Pere Petau, dit le ministre, y prouve la tradition constante de la foi de la Trinité dans les trois premiers siècles, comme un Socinien ou du moins un Arien la pourroit prouver.* Il faut avoir oublié jusqu'au nom de la bonne foi & de la pudeur pour écrire ces paroles. Bullus le grand ennemi du Pere Petau, y fait voir dans le seul endroit qu'il cite de cette préface, que le Pere Petau y a reconnu dans saint Justin une profession de la foi de la Trinité, à laquelle il ne se peut rien ajouter ; aussi pleine, aussi entière, aussi efficace qu'on l'auroit pu faire dans le concile de Nicée ; d'où s'ensuit dans le Fils de Dieu la communion & l'identité de substance avec son Pere, sans aucun partage, & en un mot la consubstantialité du Pere & du Fils. Le ministre ne rougit-il pas après cela, d'avoir osé dire que le Pere Petau défend le mystère de la Trinité comme auroit pu faire un Arien & un Socinien ? Mais sans nous arrêter à ce passage, il ne faut qu'ouvrir la préface du Pere Petau, pour voir qu'il entreprend d'y prouver que les anciens conviennent avec nous dans le fond, dans la substance, dans la chose même du mystère de la Trinité, quoique non toujours dans la manière de parler : qu'ils sont sur ce sujet sans aucune tache : qu'ils ont enseigné de JESUS-CHRIST, qu'il étoit tout-ensemble un Dieu infini, & un homme qui a ses bornes, & que sa divinité demeurait toujours ce qu'elle étoit avant tous les siècles ; infinie, incompréhensible, impassible, inaltera-

CII.
Mauvaise
foi du mi-
nistre, qui
accuse le
Pere Pe-
tau d'
avoir éta-
bli dans
sa préface
la foi de
la Trini-
té comme
auroient
fait les
Ariens
& les So-
cinus.
p. 293.
Ibid.
Bullus
Def. fid.
Nic. scilicet.
2.64.53 p.
109. Pref.
in tom. 2.
Theol.
Dogm. c.
3. n. 1.

Prof. c. 1.
n. 10. 12.
c. 2. c. 3.
&c.

Ibid. c. n.
4. 2.

ble , immuable , puissante par elle-même , subsistante , substantielle , & un bien d'une vertu infinie : ce qui étoit , ajoute le Pere Petau , une si pleine confession de foi de la Trinité , qu'aujourd'hui même , & apres le concile de Nicée on ne pouvoit la faire plus claire . Voilà , selon M. Jurieu , établir la foi de la Trinité , comme pouvoit faire un Arién . Enfin le Pere Petau remarque , même dans Origene , la divinité de la Trinité adorable ; dans saint Denis d'Alexandrie , la coéternité & la consubstantialité du Fils ; dans saint Gregoire Thaumaturge , un Pere parfait d'un Fils parfait , un Saint-Esprit , parfaite image d'un Fils parfait : pour conclusion , la parfaite Trinité ; & en un mot dans ces auteurs la droite & pure confession de la Trinité : en sorte que lorsqu'ils semblent s'éloigner de nous , c'est selon ce Pere , ou bien avant la dispute , comme disoit saint Jérôme , moins de précaution dans leurs discours , le substantiel de la foi demeurant le même jusque dans Tertullien , dans Novatien , dans Arnobe , dans Lactance même , & dans les auteurs les plus durs ; ou en tout cas des ménagemens , des condescendances , & comme parlent les Grecs , des œconomies qui empêchoient de découvrir toujours aux païens encore trop infirmes , l'intime & le secret du mystere avec la dernière précision & subtilité . Par conséquent il est constant selon le Pere Petau , que toutes les differences entre les anciens & nous , dépendent du style & de la methode , jamais de la substance de la foi .

CHII. Voilà d'abord une réponse qui ferme la bouche : Que ce mais d'ailleurs quand ce savant Jesuite ne se seroit pas expliqué lui-même d'une maniere aussi pure & aussi orthodoxe qu'on vient de l'entendre , à Dieu ne plaise qu'il soit rien sorti de sa bouche qui approche des égaremens de M. Jurieu . Ce ministre croit me mettre aux mains avec les savans auteurs de ma communion , en proposant à chaque page le grand savoir

que le ministre objet du Pere Petau , & de M. l'Abbé Huet nommé Evêque d'Avranche , ne

du Pere Petau & de M. Huet, & me reprochant en même tems que si j'avois traversé comme eux le pais de l'antiquité, je n'aurois pas fait des avances si temeraires; mais qu'aussi je ne savois rien d'original dans l'histoire de l'Eglise, & que ni je n'avois vu par moi-même les variations des anciens, ni bien examiné les modernes qui ont traité de cette matiere. C'est ainsi qu'il m'oppose ces deux savans hommes. Mais quelle preuve nous donne-t-il de leur grand savoir dans les ouvrages des Peres? J'en rougis pour lui; c'est qu'ils les ont faits ce qu'ils ne font pas de son aveu propre; c'est-à-dire, le Pere Petau formellement Ariens; & M. Huet ^{1^{re} exécuté pas. p. 278.} ^{Tabl. Lett. 6. p. 291.} guere moins. C'est ainsi qu'il met le savoir de ces deux fameux auteurs, en ce qu'ils ont imputé aux Peres des erreurs dont lui-même il les excuse. Je ne veux pour moi disputer du savoir ni avec les vivans ni avec les morts; mais aussi c'est trop se moquer de ne les faire savans que par les fautes dont on les accuse, & de ne prouver leurs voïages dans ces vastes pais de l'antiquité, que parce qu'ils s'y sont souvent dérouterés. Je lui ai montré le contraire du Pere Petau par sa savante préface. Pour ce qui regarde M. Huet avec lequel il me veut commettre, il se trompe: je l'ai vû dès sa première jeunesse prendre rang parmi les savans hommes de son siecle, & depuis j'ai eu les moïens de me confirmer dans l'opinion que j'avois de son savoir durant douze ans que nous avons vécu ensemble. Je suis instruit de ses sentimens, & je sai qu'il ne prétend pas avoir fait arianiser ces saints Docteurs, comme le ministre l'en accuse. A peine a-t-il prononcé quelque censure, qu'il l'adoucit un peu après. Il entreprend de faire voir dans les locutions les plus dures de son Origene même, comme sont celles de créature, & dans les autres, qu'on le peut aisément ju- ^{Origen. c. 2. q. 2. n. 10. 17. 24. 28.} stifier; que la dispute est plus dans les mots que dans les choses; que si on le condamne en expliquant ses paroles pré-

aisement & à la rigueur, on prendra des sentimens plus équitables en pénétrant sa pensée. Il est même très-assuré qu'il ne traitoit pas exprès cette question, & qu'il n'a parlé des autres Peres que par rapport à Origene, ou pour l'éclaircir, ou pour l'excuser. Enfin il est si peu clair que ce Prelat fasse Origene ennemi de la consubstantialité du Fils de Dieu, que pour justifier ce Pere sur cette matiere, le Protestant Anglois qui nous a donné son *Traité de l'oraison*, nous renvoie également à *M. Huet* & à *Bullus*. Je n'en dirai pas davantage : un si savant homme n'a pas besoin d'une main étrangere pour se défendre, & si quelque jour il lui prend envie de refuter les louanges que le ministre lui donne, il lui fera bien sentir que ce n'est pas à lui qu'il faut s'attaquer. Mais après tout, quand il seroit veritable que le Pere Petau autrefois, & M. Huet aujourd'hui auroient aussi maltraité les anciens que le prétend M. Jurieu, leur ont-ils fait dire comme lui, que la nature divine est changeante, divisible, & corporelle ? Ont-ils dit que la perfection de l'être divin, la spiritualité, & son immutabilité n'étoient pas connues alors ? que l'opinion constante & régnante étoit opposée à la foi de la providence ; & les autres impiétés par où le ministre fait voir qu'on ôtoit à Dieu dans les premiers siècles, non-seulement ses Personnes, mais ce qui est pis, son essence propre, & les attributs les plus essentiels à la nature divine, que les païens même connoissoient ? Quand donc le ministre assure que j'épargne les savans de mon parti, & que je le poursuis en toute rigueur, lui qui en a dit infiniment moins : il jette en l'air ses paroles sans en connoître la force, puisqu'il n'y a rien eu jusqu'ici qui ait égalé ses égaremens sur ce sujet. Il se vante d'avoir dit en propres termes dans ses Lettres de 1689. que les anciens faisoient la Trinité éternelle, tant à l'égard de la substance que des Personnes. Mais il y a dit pré-

Quod
Origenes
de filii
et unigeniti
verbi essentis,
consulatur.
Cl. Hum-
stius in
Orig. &
Bullus no-
ster. Nota
ad pag.
58. lat.
interp.

Jur. Lett.
6. p. 291.

p. 252.

cifément le contraire; puisqu'il y a dit, comme on a vû, que le Fils de Dieu n'étoit dans le sein du Pere que comme un germe & une semence qui s'étoit ^{Cy-dessus. n. 4. 5. 6.} changée en Personne un peu devant la création. Lorsqu'il blâme le Pere Petau d'avoir dit, que le Fils de Dieu ^{p. 294.} n'étoit pas une Personne distincte du Pere dès l'éternité, il le blâme de sa propre erreur; & lui-même l'assuroit ainsi, il n'y a pas encore deux ans, comme on a vû. Si le Pere Petau est blâmable selon lui, d'avoir ^{Cy-dessus. n. 4. 5. 6.} fait arianiser quelques Peres, nonnulli, ou de les avoir tous comptés, très-peu exceptés, entre ces prétendus Ariens: ^{p. 251.} que dira-t-on du ministre, qui méprisant tout tempérament & tout correctif, ose dire à pleine bouche: & moi je n'en excepte aucun? Il n'en excepte ni n'en ^{p. 255.} exempte aucun d'avoir dit, que le Fils de Dieu comme Verbe avoit deux natiuités actuelles & véritables, ^{257. 261.} l'une imparfaite dans l'éternité, & l'autre parfaite dans le tems; ainsi qu'il avoit aquis dans le tems un être développé & parfait, & que de sagesse de Dieu ^{ibid.} il étoit devenu son Verbe; qu'il étoit donc imparfait, aussi-bien que le Saint-Esprit de toute éternité; & que sur ce fondement les anciens non-seulement avoient dit, mais avoient dû dire, qu'il y avoit entre ^{p. 264. 284.} les Personnes divines une véritable & réelle inégalité; en-sorte que l'une fût inferieure à l'autre, non-seulement à raison de son origine, mais encore à raison de sa perfection. Où étoit donc la verité de la foi, quand tous les Peres enseignoient unanimement cette doctrine sans en excepter un seul? Ceux qui en ont dit, à ce qu'il prétend, infiniment moins que lui, se sont-ils emportés à cet excès?

Mais voici enfin le comble de l'aveuglement, & l'endroit fatal au ministre. Ceux qui ont fait selon lui arianiser les Peres, en ont-ils conclu comme lui, que la doctrine Arienne fût tolerable, ou qu'elle n'eût jamais été condamnée dans les concile, ou enfin qu'elle ^{CIX. Que le ministre se distingue de tous les auteurs qui aceu-}

sent les
Peres
d'ariani-
ser, en
ce qu'il
met cette
doctrina
au dessus
de toute
censure;
ce que ni
Catholi-
que ni
Protes-
tant
n'avoient
osé faire
avant lui.
Lett. 6.
de 169.
Tab. Lett.
6. 4^{re}.

ne pût être refusée par l'Ecriture? Tout-au-contre, ils ont regardé ces sentimens comme condamnables & condamnés effectivement dans le concile de Nicée. M. Jurieu est l'unique & l'incomparable, qui non content de faire enseigner en termes formels à tous les Peres des trois premiers. siècles, *sans en excepter aucun*, la divisibilité & la mutabilité de la nature divine avec l'imperfection & l'inégalité des Personnes, ose dire encore dans la sixième Lettre de 1689. que ce n'est pas là *une variation essentielle*: & en 1690. *que l'erreur des anciens est une méchante philosophie qui ne ruine pas les fondemens*; que cette theologie pour être un peu trop Platonicienne ne passera jamais pour heretique ni même pour dangereuse dans un esprit sage; qu'elle n'a jamais été condamnée dans aucun concile; que le concile de Nicée avoit expressement marqué dans son symbole, *qu'il ne vouloit pas condamner l'inégalité que les Docteurs anciens avoient mise entre le Pere & le Fils*; & que loin de condamner la seconde nativité qu'ils attribuoient au Verbe, ils la confirment par leur anatême: enfin non-seulement que cette doctrine n'avoit point été condamnée, mais encore qu'elle n'étoit pas condamnable, puisqu'elle ne pouvoit même être refusée par les Ecritures. Voilà ce qu'a dit celui qui prétend en avoir dit infiniment moins que les autres, pendant qu'il s'éleve au-dessus d'eux tous par des singularités qui lui sont si propres, qu'on n'en a jamais approché parmi ceux qui font profession de la foi de la Trinité. Je ne lui fais donc point d'injustice de le distinguer, je ne dirai pas du Pere Petau, qui s'est réduit en termes formels à des sentimens si orthodoxes, mais encore de son Sculter & des autres Protestans qui ont les plus maltraité ces Peres, puisqu'aucun d'eux n'a jamais pensé à exempter de la censure des conciles & de toute condamnation la doctrine qu'ils leur attribuent. On voit maintenant ce que c'est

p. 271.

p. 273.

que ces insignes friponneries que le ministre ne rougit pas de m'imputer; & on voit sur qui je pourrois faire retomber ce reproche, si je n'avois honte de répéter des expressions si brutales, qu'au défaut de l'équité & de la raison une bonne éducation auroit supprimées.

SECONDE PARTIE.

*Que le ministre ne peut se défendre d'approuver la
Tolérance universelle.*

C E qu'il y a de plus rare dans le sentiment de M. Jurieu, c'est que cette bizarre theologie qu'on ne peut ni refuter, ni condamner, ni proscrire, & qu'aucun homme de bon sens ne peut juger ni heretique ni même dangereuse, tout d'un coup (je ne sai comment) devient entierement intolerable: *Dieu ne plaise, dit-il, que je voulusse porter ma complaisance pour cette theologie des anciens jusqu'à l'adopter, ni même à la tolerer* AUJOURD'HUI. Il veut donc dire qu'autrefois on auroit pû adopter, ou tout au moins tolerer cette theologie des anciens; mais aujourd'hui à Dieu ne plaise, c'est-à-dire, qu'il la repousse jusqu'à l'horreur. Qui comprendra ce mystere? Comment cette theologie est-elle si tolerable & si intolerable tout à la fois; si dangereuse & si peu dangereuse: & pour trancher en un mot, pourquoi ne pas tolerer encore aujourd'hui une doctrine qui n'est condamnée par aucun concile; qui est approuvée au-contraire par celui de Nicée; qui ne peut-être refutée par l'Ecriture; qui n'a contre elle ni les Peres, ni la tradition ou la foi de tous les siecles, puisqu'on lui donne d'abord les trois premiers siecles à remplir? Voici la consequence que le ministre a tant redoutée: c'est ici qu'il se rend le chef des Tolerans

CV.
Avantage
que les
Tolerans
tirent de
la doctrine
du ministre.
Tad. Lett.
6 p. 268.

les capitaux ennemis; & ils se vantent eux-mêmes, que jamais homme ne les a plus favorisés que ce ministre, qui s'échauffe tant contre leur doctrine. C'est en effet ce qu'on va voir plus clair que le jour.

CVI.
Trois réponses du ministre pour montrer, que la doctrine qui étoit tolérable dans les Peres, ne l'est plus à présent.
Tab. Lett. 7. p. 351.

Le ministre propose la difficulté dans la septième Lettre de son Tableau, & pour y répondre dans les formes, il dit trois choses. La première, qu'il ne s'ensuit pas pour avoir toléré des erreurs en un tems, & avant que les matieres soient bien éclaircies, qu'on les doive tolerer dans un autre, & après l'éclaircissement. La seconde, que les anciens Docteurs n'ont été ni Ariens, ni Sociniens; & ainsi que la tolerance qu'on a eu pour eux, ne donnera aucun avantage à ces heretiques. La troisième, qu'ils n'ont erré que par ignorance & par surprise, & plutôt comme philosophes qu'autrement.

CVII.
Que le ministre se contredit, alors qu'il avance que cette matiere est maintenant plus éclaircie, que durant les premiers siècles.

Mais dans toutes ses réponses il s'oublie lui-même. Dans la première son principe est vrai; on tolere avant l'éclaircissement ce qu'on ne peut plus tolerer après: je l'avouë; c'est nôtre doctrine. Quand nous l'avancions autrefois, les Protestans nous objectoient que nous faisons de nouveaux articles de foi. Nous répondions; cela est faux; nous les éclaircissions, nous les déclarons, mais nous ne les faisons pas; à Dieu ne plaise. Après s'être long-tems moqué d'une si solide réponse, il y faut venir à la fin comme à d'autres doctrines que la Réforme avoit d'abord rejetées si loin. Avouons donc à M. Jurieu que son principe est certain, & prions-le de s'en souvenir en d'autres occasions: mais en celle-ci visiblement il a oublié ce qu'il vient de dire. Une erreur est bien éclaircie lorsqu'elle est bien refutée par les Ecritures; que la foi de tous les siècles y paroît manifestement opposée; & qu'à la fin elle est condamnée par l'autorité de l'Eglise & de ses conciles. Or M. Jurieu nous vient de dire qu'encore à present l'erreur qu'il at-

tribue aux trois premiers siècles ne peut être ni refutée par l'écriture, ni convaincue du moins par la tradition & par le consentement de tous les siècles; & que loin d'être condamnée par aucun concile, elle ne l'est pas même dans celui de Nicée, où la matière a été traitée, délibérée, décidée expressement; qu'au-contre elle y a été confirmée. Il n'est donc encore arrivé à cette matière aucun nouvel éclaircissement, par où l'erreur des trois premiers siècles soit moins tolérable qu'alors. Bien plus, ce n'est pas même une erreur contre la foi, puisque M. Jurieu nous apprend qu'elle ne peut être détruite que par les idées philosophiques que nous avons aujourd'hui. Or la foi n'est pas d'aujourd'hui; elle est de tous les tems: la foi n'attend pas à se former, ni à se régler par les idées philosophiques; & il est autant tolérable d'être mauvais philosophe, pourvu qu'on soit vrai fidelle, maintenant que dans les siècles précédens: & la raison est que la foi tient lieu de philosophie aux Chrétiens: ainsi M. Jurieu ne fait ce qu'il dit, & on ne fait sur quoi appuyer son intolérance; par-conséquent voilà en un mot sa première raison par terre; la seconde ne tiendra pas plus long-tems.

Les Peres n'étoient, dit-il, ni Sociniens, ni Ariens; donc pour les avoir tolérés, on ne doit pas pour cela avoir la même condescendance pour ces hérétiques. Il est aisé de lui répondre selon ses premières Lettres. Les anciens à la vérité n'étoient ni Ariens, ni Sociniens à la rigueur; mais ils disoient toutefois que les trois Personnes divines n'étoient pas égales; qu'elles n'étoient pas distinctes les unes des autres de toute éternité; que le Fils de Dieu n'étoit qu'un germe & une semence devenue Personne dans la suite; & enfin, que la Trinité ne commença d'être qu'un peu avant la création de l'univers; ce qui emportoit une partie très-essentielle de l'Arianisme &

CVIII.
Qu'en tolérant les erreurs qu'il attribuoit aux trois premiers siècles, en l'an 1089. le ministre est contraint de tolérer une partie très-essentielle de l'Arianisme & du Socinianisme.

du Socinianisme. Il les eût pourtant tolérés avec ces erreurs, comme on a vû: il eût donc toléré une partie essentielle de l'erreur Arienne & Socinienne.

CIX.
Que le
ministre
en se cor-
rigeant
dans ses
Lettres de
1690. lais-
se les er-
reurs au-
il attribue
aux trois
premiers
siècles,
égale-
ment in-
tolera-
bles.

Mais on dira qu'il s'est mieux expliqué dans les Lettres de cette année. Point du tout: car il persiste dans la même erreur sur l'inégalité des Personnes, puisqu'il y soutient encore, que les anciens dont il reconnoît que la doctrine est irréprochable, font le Fils & le Saint-Esprit inférieurs au Pere en operation & en perfection; de vrais ministres au-dessous de lui, produits dans le tems, & si librement selon quelque chose qui est en eux, qu'ils pouvoient n'être pas produits, à cet égard imparfaits dans l'éternité, & acquérant avec le tems leur entière perfection; le Fils de Dieu en particulier devenu Verbe dans le tems, de sagesse qu'il étoit auparavant. Voilà ce que dit encore le ministre dans ces Lettres, où il prétend redresser son système. Il est vrai qu'il s'est redressé en quelque façon sur la distinction des Personnes: parlons franchement; il s'est dédit: & au-lieu que la Trinité n'étoit pas distincte d'abord, & selon ses premières Lettres; par les secondes elle est seulement développée: mais il ne se tire pas mieux d'affaire par cette solution, puisque de son propre aveu la divinité y demeure divisible, corporelle, & sans contestation, muable; ce qui est une partie des plus essentielles de l'erreur Socinienne, ou quelque chose de pis.

Il est ici arrivé à M. Jurieu ce qui lui arrive tous-jours, comme à tous ceux qui se trompent & qui s'entêtent de leur erreur. Occupé & embarrassé de la difficulté où il est, il oublie les autres. Il songe à parer le coup de l'Arianisme des Peres; & comme si la saine doctrine consistoit toute dans ce point, dans les autres il la laisse sans défense, & également exposée à des coups mortels. Parlons net: la spiritualité & l'immutabilité de l'être divin ne sont pas

moins essentielles à la perfection de Dieu , que la divinité de son Verbe : si donc vous souffrez l'erreur qui attaque ces deux attributs divins , de l'un à l'autre on vous poussera sur tous les points ; & suffisez-vous en perir , il vous faudra avaler tout le poison de la Tolerance . Votre seconde raison n'est donc pas meilleure que la première . Il ne vous reste que la troisième , qui est sans comparaison la pire de toutes.

Quand il seroit vrai, dites-vous, *ce qui est très-faux*, ^{CX. Que le ministre poussé par les Catholiques & les Tolerans, ne se peut défendre contre eux que par des principes contradictoires. Lett. 7. p. 359} que ces anciens par ignorance (il ajoute après , ou par surprise) seroient tombés dans une erreur approchante de l'Arianisme , il ne seroit point vrai que ce fût la foi de l'Eglise d'alors : ce seroit la theologie des philosophes chrétiens . Songez-vous bien, M. Jurieu , à ce que vous dites ? Les Tolerans vous vont accabler . Dans une heresie aussi dangereuse que l'Arianisme ou dans les erreurs approchantes , vous tolerez les Peres à cause de leur ignorance : c'est pour la même raison & en plus forts termes , que les Tolerans vous demandent que vous toleriez les peuples . Si dans la grande lumiere du Christianisme , les Docteurs de l'Eglise ont pu ignorer dans la nature divine la parfaite immutabilité , & dans les Personnes divines leur égalité entière : pourquoi ne voulez-vous pas qu'un peuple grossier puisse ignorer innocemment les mêmes choses ou d'autres aussi sublimes ? Mais si l'immutabilité de Dieu qui est si claire à la raison humaine , a été cachée aux maîtres de l'Eglise ; pourquoi les disciples seront-ils tenus à en savoir davantage , & avec quelle justice les obligez-vous à concevoir des mysteres plus impenetrables ? Que faire dans cette occasion , puisqu'il faut changer de principes , ou donner gain de cause aux Tolerans ? Mais voici encore pour vous un autre embarras . Dites-moi que prétendiez-vous , quand vous avez étalé ces grossieres

*Hist. des
Var. Prif.
n. 2. 7.
Tab. Lett.
6. art. 4. p.
277.*

*Tab. Lett.
7. p. 355.*

CXI.
Illusion
du mini-
stre &
démon-
stration
plus ma-
nifeste de
ses con-
tradictions.

*Lett. 7. de
1689. p. 49.*

CXII.
Etrange
constitu-
tion des

erreurs des anciens ? Assûrément vous vouliez combattre cette dangereuse & ignorante maxime de l'Evêque de Meaux, *Que l'Eglise ne varie jamais dans l'exposition de la foi : & que la verité catholique venue de Dieu a d'abord sa perfection*. Pour détruire cette maxime, il falloit trouver quelque chose qu'on pût appeller la foi de l'Eglise & la verité catholique, où vous pussiez montrer quelque changement ; & pour cela vous accusez d'erreurs capitales tous les anciens, *sans en excepter aucun* ; il faut maintenant changer de langage : cela étoit bon contre l'Evêque de Meaux, mais contre les Tolerans ce n'est plus de même ; & quand toute l'antiquité seroit tombée dans une erreur approchante de l'Arianisme, *ce ne seroit pas, selon vous, la foi de l'Eglise d'alors, mais seulement la theologie des philosophes chrétiens*.

Le ministre se sera sans doute ébloui lui-même, comme il tâche de faire les autres, par cette nouvelle expression, *la theologie des philosophes*. Mais que lui sert d'extenuer par ce foible titre la qualité des saints Peres ? Les Tolerans qu'il veut contenter par ce grossier artifice, sauront bien lui reprocher que ces philosophes chrétiens c'étoient les Prêtres, c'étoient les Evêques, c'étoient les Docteurs & les Martyrs de l'Eglise : enfin c'étoient *ces sçavans* de M. Jurieu, qui dans ces siècles d'ignorance où le sçavoir étoit si rare entre les Chrétiens, entraînoient la foule dans leur opinion. En un mot, ou c'étoit ici par la bouche de ces saints Docteurs une exposition de la foi de toute l'Eglise, & le ministre ne peut s'empêcher du moins de la tolérer ; ou c'étoit l'exposition de quelques particuliers, & il n'a point prouvé contre moi les variations de l'Eglise.

Mais voici la dernière ressource. Au milieu de ces pitoyables erreurs de tous les Docteurs de l'Eglise, *sans en excepter aucun*, il veut que la foi demeure

puré; &, dit-il, ces *speculations vaines & guindées* des Docteurs de ce tems-là n'empêchoient pas la pureté de la foi de l'Eglise, c'est-à-dire, du peuple: cela ne passoit pas jusqu'à lui. Jamais il ne voudra voir la difficulté: car premièrement, quelle foiblesse de mettre l'Eglise & la pureté de la foi dans le peuple seul? Cela, dit-il, n'empêchoit pas la pureté de la foi de l'Eglise, c'est-à-dire, du peuple: comme si les Pasteurs & les Docteurs, & encore des Docteurs martyrs n'étoient pas du moins une partie de l'Eglise, si ce n'étoit pas la principale. Cela, dit-il, ne passoit pas jusqu'au peuple. Mais quoi! ne lisoit-il pas les livres de ces Docteurs? Et qui a dit à M. Jurieu, que ces Docteurs n'enseignoient pas de vive voix ce qu'ils mettoient par écrit? Je veux bien croire que les Docteurs ne prêchoient pas au peuple leurs *speculations vaines & guindées*, comme les appelle le ministre: mais venons au fait. Par où passoit dans le peuple la perfection, & l'immutabilité de Dieu avec l'égalité de ses Personnes, pendant que ses Docteurs ne les croïoient pas, & n'en avoient qu'un idée confuse & fausse? Est-ce peut-être que durant ces tems, & dans ces siècles que le ministre veut appeller les plus purs, le peuple se fauvoit déjà, comme il l'imagine dans les siècles les plus corrompus, en croïant bien pendant qu'on le prêchoit mal, & en discernant le bon grain d'avec l'ivraie. S'il est ainsi, ces siècles dont on nous vante d'ailleurs la pureté, sont les plus impurs de tous; puisque les erreurs qu'on y enseignoit étoient plus mortelles; puisque c'étoit l'essence de Dieu & l'égalité des Personnes qu'on y attaquoit; puisqu'enfin on y renversoit tous les fondemens. Ces siècles avoient donc besoin d'un réformateur; & le ministre en convient par ces paroles: Car, dit-il, il n'eût fallu qu'un seul homme pour faire revenir les anciens Peres & pour les avertir seulement de l'incompatibilité de leur theologie

Vol. IV.

trois premiers siècles, où selon le sentiment du ministre la foi du peuple demeureroit pure, pendant que celle de tous les Docteurs, sans en excepter aucun, étoit corrompue. p. 269. *Ibid.*

Lett. 7. f. 365.

avec la souveraine immutabilité de Dieu . Mais enfin cet homme manquant , que pouvoient-ils faire ? L'Ecriture ne leur montrait pas ce divin attribut : ils ne furent pas assez philosophes pour le bien entendre ; le peuple moins philosophe encore n'y voioit pas plus clair : que resuoltoit-il de-là , sinon que Dieu passât pour changeant , & la Trinité pour imparfaite ?

CXIII. Le ministre croit m'étonner en me demandant si je prêche à mon peuple les notions , les relations , les propriétés des trois divines Personnes ; & il est assez ignorant pour se moquer en divers endroits de ces expressions de l'Ecole . Mais que veut-il dire ? Veut-il nier qu'au-lieu qu'il est commun au Pere & au Fils , par exemple , d'être Dieu & d'être éternel , il ne soit pas propre au Pere d'être Pere , comme au Fils d'être Fils , & que cela ne s'appelle pas des propriétés ; ou qu'être Pere , être Fils , & être l'Esprit du Pere & du Fils , ne soient pas des termes relatifs ; ou que les Personnes divines n'aient pas des caractères pour se distinguer , ou que ce ne soient pas caractères qu'on appelle notions ? S'il lisoit les anciens Docteurs dans un autre esprit que celui de contention & de dispute , il auroit vû dans saint Athanasé , dans saint Augustin , dans tous les Peres , & dès le commencement de l'Arianisme dans saint Alexandre d'Alexandrie , ces relations , ces propriétés , ces notions & ces caractères particuliers des Personnes . Il s'imagine que nous croïons avoir compris le mystère , quand nous avons expliqué ces termes ; au-lieu que dans l'usage de l'Ecole ce ne sont pas là des idées qui rendent les choses claires , ce qui est réservé à la vie future ; mais des termes pour en parler correctement & éviter les erreurs . C'est pourquoi lorsqu'il me demande , si je prêche tout cela au peuple dans mes catechismes : sans doute je prêche

Autres
illusions
du mini-
stre : com-
me il fait
la diffi-
culté : son
mépris
pour les
premiers
siècles en
faisant
sembler
de les
honorer.
Tab. Lett.
6. p. 286.
270.286.

au peuple & aux plus petits de l'Eglise, selon le degré de capacité où ils sont parvenus, que le Pere n'a point de principe, c'est-à-dire, en autres termes qu'il est le premier, & qu'il ne faut pas remonter jusqu'à l'infini : c'est cela & les autres choses aussi assurées qu'on appelle les notions, sans en faire un si grand mystere; & le ministre qui s'en moque sans songer à ce qu'il dit, les doit prêcher comme nous, en d'autres termes peut-être, mais toujours dans le même sens. Sans donc s'arrêter à ces chicanes, il faudroit une fois répondre à nôtre demande: qui est-ce qui prêchoit au peuple l'égalité des Personnes & l'immuable perfection de l'être divin, pendant que tous les Docteurs croioient le contraire? Le ministre dira à pleine bouche: *Nous trouvons dans les premiers siècles une beaucoup plus grande pureté que dans les âges suivans, & nous nous faisons honneur de nôtre conformité avec eux.* Cela est bon pour s'en faire honneur, & pour faire croire au peuple qu'on a réformé l'Eglise sur le plan de ces premiers siècles. Mais cependant il faut trouver des variations dans la foi de l'ancienne Eglise, c'est-là qu'on les cherche: s'il faut donner des exemples des plus pauvres theologiens qui furent jamais, c'est-là qu'on les prend. Ils ont si peu profité du bonheur d'être si voisins des tems apostoliques, qu'aussi-tôt après que les Apôtres ont eu les yeux fermés, ils ont obscurci les principaux articles de la religion chrétienne par une fausse & impure philosophie. Pour comble d'aveuglement ils ne lisoient que Platon, & ne lisoient point l'Ecriture, ou ils la lisoient sans application, & sans y appercevoir ce qu'elle avoit de plus clair, c'est-à-dire, les fondemens de la religion.

Pour ne rien omettre de considerable, il reste à examiner en bonne theologie, & sans blesser la foi, si le ministre a pû approuver ce qu'il attribue à

Tab. LIII.
6. p. 296.
297.

CXIV.
Que le
ministre
permet
tout aux

Tolérans
en ap-
prouvant
qu'on ait
dit, que le
Fils de
Dieu a
été fait.
Tol. Lett.
6. de 1689.
p. 44.
1. Av. n.
12.

Tertullien, Que Dieu a fait son image & son Verbe qui est son Fils. Il y a là deux questions ; l'une, si Tertullien l'a dit ; l'autre, quand il l'auroit dit, s'il étoit permis de le suivre. Le dernier n'a pas de difficulté par les principes communs des Protestans comme des Catholiques, puisque nous recevons les uns & les autres le symbole de Nicée, où il est dit expressement du Fils de Dieu : *engendré & non fait*. Dire donc qu'il a été fait, c'est aller contre la foi de Nicée qui nous sert de fondement aux uns & aux autres. J'en pourrois demeurer là, si le ministre en m'insultant à cet endroit sur *mon esprit déclamatoire*, dont il veut qu'on trouve ici *un si grand exemple*, n'avoit mérité qu'on découvrit son injuste fierté. Disons lui donc, qu'il n'y avoit rien de plus manifeste que ce qu'il a voulu embrouiller ici. Dès le premier mot de saint Jean : le Verbe est celui *par qui a été fait tout ce qui a été fait*. Il est donc visiblement exclus par-là du nombre des choses faites. Comme remarque S. Athanasie, on nous dit bien qu'il a été fait Christ, qu'il a été fait Seigneur, qu'il a été fait Homme ou fait chair ; mais jamais qu'il a été fait Verbe, ni qu'il a été fait Fils : au-contre. Il étoit Verbe & il a été fait Homme, par une visible opposition entre ce que le Verbe étoit naturellement, & ce qui a été fait par la volonté de Dieu. Mais il faut ici répéter ce qu'un proposant de quatre jours n'ignore pas, & que le ministre sait bien en sa conscience ; puisqu'il a même bien su que quarante ans, comme il le compte, après les Apôtres, Athenagore avoit nié que le Fils fût sorti du sein de son Pere comme une chose faite, assurant au-contre qu'il a été engendré, comme l'Ecriture le dit perpétuellement. Il cite aussi de saint Irénée ce passage memorable, où il oppose les hommes qui ont été faits, au Verbe dont la coexistence est éternelle. Ainsi il voit bien qu'il a tort,

p. 286.

Jean. 1. 3.

Act. 2. 36.
Jean. 14.

Lett. 6.
p. 35.

Ibid. 232.

Irén. lib. 2.
c. 43.

& que le langage contraire à celui qu'il tient, est établi dans l'Eglise dès l'origine du Christianisme. Pourquoi donc a-t-il approuvé après tant de témoignages, & après la foi de Nicée ce qu'il fait dire à Tertullien, que Dieu a fait son Fils & son Verbe ? C'est parce qu'il ne songe pas à ce qu'il dit, & qu'en matière de foi il n'a nulle exactitude. Et pourquoi le soutient-il ? C'est parce qu'il ne veut jamais avouer sa faute. Il nous allègue pour toute raison, que *souvent, faire, signifie engendrer en notre langue* ; ce qu'il prouve par cette noble façon de parler : *Que les hommes sont des enfans, & les animaux des petits*. Ainsi malgré l'Ecriture, malgré la tradition, malgré la foi de Nicée, il dira quand il lui plaira (j'ai honte de le répéter) que Dieu a fait un Fils, & portera jusques dans le ciel la plus basse façon de parler de notre langage ; au-lieu qu'il falloit songer qu'il s'agit ici non d'une phrase vulgaire, mais du langage ecclésiastique, qui formé sur l'Ecriture & l'usage de tous les siècles, doit être sacré aux Chrétiens, sur-tout depuis qu'il est consacré par un aussi grand concile que celui de Nicée. Cependant je suis un déclamateur, parceque je veux obliger un professeur en théologie à parler correctement ; & il fait semblant de croire que c'est sur cette seule temerité que je me plains qu'on lui souffre tout dans son parti, comme si tout ce qu'il écrit depuis deux ans principalement sur cette matière, n'étoit pas plein d'erreurs si insupportables, qu'il n'y a qu'à s'étonner de ce qu'on les souffre.

Pour ce qui regarde Tertullien, quand il lui seroit échappé d'employer une fois ou deux le mot de *faire*, au-lieu de celui d'*engendrer*, il faudroit mettre cette negligence parmi celles que saint Athanase a remarquées dans les écrits de quelques anciens, ou une bonne intention supplée à une expression trop simple & trop peu précautionnée. Car au reste, Tertullien

Tab. 19.
C. seq.

1. Adv.
n. 12.
Pf. 9. 10.

Adv.
Pras. 9.

Tab. Lett.
6. 205.

dans le livre le plus suspect, qui est celui contre Hermogene, a bien montré qu'à l'exemple des autres Peres, il exceptoit le Fils de Dieu du nombre des choses faites, comme celui par qui tout étoit fait; & il ne dit pas absolument dans son livre contre Praxeas ce que le ministre lui a fait dire, que Dieu a fait son Fils & son Verbe. On peut bien dire, comme je l'ai remarqué, que Dieu est fait, non absolument; mais, comme dit le Psalmiste: *qu'il est fait notre recours & notre refuge*. Il est clair par toute la suite, que le *faire* de Tertullien, se dit en ce sens. Ce que le ministre ajoute, qu'ici *faire* signifie *former*, n'est pas meilleur, & ne sert qu'à faire voir de plus en plus qu'on se jette d'un embarras dans un autre, quand on veut toujours avoir raison; car on ne dira non plus dans le langage correct que Dieu ait formé son Fils ni son Saint-Esprit, parceque cela ressent quelque chose qui étoit informe auparavant, & il n'y a que M. Jurieu qu'une telle idée accommode. On dit avec l'Ecriture que le Fils est engendré; qu'il est né; & par un terme plus general qui convient aussi au Fils, on dit que le Saint-Esprit procede. Dieu qui dispense comme il lui plaît selon les règles de sa sagesse la révelation de ses mysteres, n'a pas voulu que nous en fussions davantage sur la procession du Saint-Esprit. On ne dit pas qu'il est né, car il seroit Fils, & le Fils de Dieu ne seroit pas unique comme il l'est selon l'Ecriture; & c'est-pourquoi le ministre ne devoit pas dire en parlant du Fils ou du Saint-Esprit, que les anciens les *faisoient produits librement à l'égard de leur seconde naissance*; car jamais ni dans l'Ecriture, ni dans les auteurs ecclesiastiques, il n'entendra parler de la nativité du Saint-Esprit, ni de la première, ni de la seconde, puisqu'il en veut donner jusqu'à deux à celui qui n'en a pas même une seule. Un homme qui tranche si fort du theo-

logien , & s'érige en arbitre de la theologie de son parti , où il dit tout ce qu'il lui plaît sans être repris , ne devoit pas ignorer ces exactitudes du langage theologique formé sur l'Ecriture & sur l'usage de tous les siècles.

Ainsi manifestement il ne lui reste aucune replique contre les Tolerans. Il n'y a plus de proposition si hardie & si temeraire contre la Personne du Fils de Dieu qui ne doive passer , s'il est permis non de tolerer , mais d'approuver expressement celle qui le met au rang des choses faites. Si le symbole de Nicée n'est plus une règle , on dira & on pensera impunément tout ce qui viendra dans l'esprit ; on sera contraint de se païer des plus vaines subtilités ; & ce qu'on aura souffert au ministre Jurieu le grand défenseur de la cause , sera la loi du parti.

Enfin , ma preuve est complete. Il est plus clair que le jour que le ministre n'a pû établir les variations qu'il cherchoit dans l'ancienne Eglise , sans renverser tous les fondemens de sa propre communion. Son argument foudroïant s'en va en fumée ; il ne faut plus qu'il cherche de variations dans la veritable Eglise , puisque celle-ci qu'il croïoit la plus certaine lui échappe ; & tous ses efforts n'ont abouti qu'à donner gain de cause aux Tolerans ; ainsi il tombe à leurs piés défait par lui-même , & percé de tous les coups qu'il a voulu me porter.

Cependant pour étourdir le lecteur , il met les emportemens & les vanteries à la place des raisons. Car , à l'entendre , je suis accablé sous ce terrible argument : *M. de Meaux n'y répond*, dit-il, *que par des puerilités & par des injures. Il a fait précisément comme une bête de charge , qui tombant écrasée sous son fardeau , creuve , & en mourant jette des ruades pour creuver ce qu'elle atteint. Je n'ai rien à lui repliquer , sinon qu'il a toujours de nobles idées. Vous pouvez juger par*

CXV.
Que le ministre qui n'en peut plus, substitue les calomnies aux bonnes raisons.

Tab. Lett.
6. p. 250.

vous-mêmes, Mes chers Freres, si je me donne une seule fois la liberté de m'épancher en des faits particuliers, ou de sortir des bornes d'une legitime refutation. Mais pour lui, qui le peut porter à raconter tant de faits visiblement calomnieux qui ne font rien à nôtre dispute, si ce n'est qu'il la veut changer en une querelle d'injures? *Son zele*, dit le ministre, (c'est de moi qu'il parle) *paroît grand pour la divinité de JESUS-CHRIST: qui n'en seroit édifié?* Il y a pourtant des gens qui croient que tout cela n'est qu'une comedie; car des personnes de la communion de l'Evêque de Meaux lui ont rendu méchant témoignage de sa foi. Mais par quelle règle de l'Evangile lui est-il permis d'inventer de tels mensonges? Est-ce qu'il croit que dès qu'on n'est pas de même religion, ou qu'on écrit contre quelqu'un sur cette matiere, il n'y a plus, je ne dirai pas des mesures d'honnêteté & de bien-séance, mais de verité à garder, enforte qu'on puisse mentir impunément, & imputer tout ce qu'on veut à son adversaire; ou bien quand on n'en peut plus, qu'on soit en droit pour se délasser, de lui dire qu'il ne croit pas la divinité de JESUS-CHRIST, & qu'il fait de la religion une comedie? *Des gens de ma communion me rendent mauvais témoignage sur ma foi.* Qui sont-ils ces gens de ma communion? Depuis vingt ans que je suis Evêque, pourquoi indigne; & depuis trente ou trente-cinq ans que je prêche l'Evangile, ma foi n'a jamais souffert aucun reproche: je suis dans la communion & la charité du Pape, de tous les Evêques, des Prêtres, des Religieux, des Docteurs, & enfin de tout le monde sans exception; & jamais on n'a ouï de ma bouche, ni remarqué dans mes écrits une parole ambigue, ni un seul trait qui blessât la réverence des mysteres. Si le ministre en fait quelqu'un, qu'il le révele; s'il n'en fait point, lui est-il permis d'inventer ce qu'il

lui plaît? Et qu'il ne s'imagine pas en être quitte pour avoir ici ajouté: *Je ne me rends pas garant de ces ouïs-dire: seulement puis-je dire que le zèle qu'il fait paroître pour les mystères, ne me persuade pas qu'il en soit persuadé.* Voilà son style. Un peu après sur le sujet du Landgrave il ose m'accuser des choses que l'honnêteté & la pudeur ne me permettent pas de répéter. Comme il fait bien que ce sont-là des discours en l'air & des calomnies sans fondement, il apaise sa conscience, & se prépare un échappatoire, en disant: *Je n'en sais rien: je veux croire qu'on lui fait tort.* ^{Ibid. 300.} Il me semble que j'entens celui qui en frappant de sa lance, & en jettant des traits de ses calomnies; s'il est surpris dans le crime de nuire frauduleusement à son prochain, dit: *Je l'ai fait en riant.* Celui-ci après avoir lancé ses traits avec toute la violence & toute la malignité dont il est capable, & après les avoir trempés dans le venin de la plus noire calomnie, dit à peu près dans le même esprit: *Je n'en sais rien, je ne le garantis pas: mais s'il n'en savoit rien, il falloit se taire, & n'alléguer pas comme il fait, pour toutes preuves des ouïs-dire; ou quand il lui plaît, sa réputation, à qui il fait raconter ce qu'il veut, & qu'on n'appelle pas en jugement.* ^{Prov. 26. Ibid. 301.}

Mais puisqu'il ne veut pas nommer ces auteurs ni ces gens de ma communion, qui lui ont rendu de si mauvais témoignages de ma foi, je veux apprendre ce secret au public. Un Religieux curé dans mon diocèse, dont je l'ai chassé: non pas comme il s'en est vanté, à cause qu'il panchoit à la Réforme Prétendue, car je ne lui ai jamais remarqué ce sentiment; mais parceque souvent convaincu d'être incapable de son emploi, il m'a supplié lui-même de l'en décharger: ce curé ne pouvant souffrir la régularité de son cloître où je le renvoïois, s'est réfugié entre les bras de M. Jurieu, qui s'en vante dans sa Let-

*Let. past.
con. Pap.
p. 1.*

tre pastorale contre M. Papin : *Plus d'ecclesiastiques ;* dit-il , *se sont venus jeter entre nos bras depuis la persecution, qu'il n'y en a eu en quatre-vingt ans de paix.* Nous en connoissons quelques-uns de ces malheureux ecclesiastiques , qui nous avouënt tous les jours avec larmes & gémissemens, qu'en effet ils ont été chercher dans le sein de la Réforme de quoi conter leur libertinage. Parmi les ecclesiastiques que M. Jurieu se glorifie d'avoir reçu entre les bras, celui-ci, tout misérable qu'il est, a été l'un des plus importans ; & c'est-lui qui sous la main de ce ministre a publié un libelle contre moi , où il avance entre autres choses dignes de remarque, *que je ne croi pas la transsubstantiation ;* à cause , dit-il, qu'il m'a vu à la campagne & dans ma chapelle domestique, entendre la Messe quelquefois avec un habillement un peu plus aisé que ceux qu'on porte en public, quoique toujours long & régulier, & que ma robe (car il descend à ces bassesses) n'étoit pas assez boutonnée à son gré ; d'où il conclut & répète trois ou quatre fois, qu'il n'est pas possible que je croie aux mysteres ni à la transsubstantiation. Voilà cet homme de ma communion qui à son grand malheur n'en est plus : voilà, dis-je, celui qui rend un si mauvais témoignage de ma foi ; c'est le même qui a raconté à M. Jurieu tout ce qu'il rapporte de ma conduite ; c'est le même qui lui a dit encore, *que je m'ennois les gens à la messe à coups de barre :* car il rapporte dans son libelle qu'il m'a vu en pleine rue menacer & charger d'injures les Prétendus Réformés qui ne vouloient pas m'en croire ; avec un emportement qui tenoit de la fureur. M. Bafnage a révélé cette historiette fausse en toutes ses parties, & l'a jugée digne d'être placée dans sa préface à la tête de sa réponse aux Variations. Il est vrai qu'il se dédit dans cette préface de la circonstance d'un gardefeu, sur le-

*Tab. Lett.
6.*

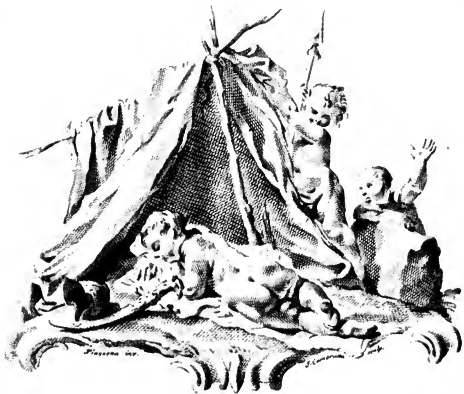
*Préface M.
Bafnage
la Rép. aux
Vas.*

quel dans le corps de l'ouvrage il me faisoit monter comme sur un theatre, pour y crier des injures aux passans qui refusoient de se convertir. Mais enfin au garde-fou près, il soutient tout le reste comme vrai. *On m'a vu forcer un malade à profaner les mysteres les plus augustes, & à recevoir le Sacrement contre sa conscience*; moi qui n'ai donné les mysteres qu'avec les épreuves & les précautions que Dieu fait & que tout le monde a vûes. Les ministres prennent plaisir à exagérer mes violences & ma feinte douceur avec aussi peu de verité que le reste qu'on vient d'entendre, pour éloigner, s'ils pouvoient, ceux à qui je tâche dans l'occasion, & lorsque Dieu me les adresse, d'enseigner la voie de salut en toute simplicité: & tout cela sur la foi d'un apostat qui peut-être leur a déjà échappé, & dont en tout cas je puis leur répondre qu'ils seront bien-tôt plus las que moi, qui l'ai supporté avec une si longue patience. Nous ne laisserons pas cependant de purger l'aire du Seigneur; & puisque ces Messieurs se glorifient d'en ramasser la paille, ils pourront recueillir encore d'un si grand nombre de bons & de fideles Pasteurs, trois ou quatre loups dont j'ai délivré le troupeau de JESUS-CHRIST; & il ne tiendra qu'à M. Jurieu d'enrichir de leurs faux rapports le recit qu'il a commencé de ma conduite.

Je ne dirai rien davantage sur ses calomnies; tout le monde s'en plaint dans son parti où il se rend redoutable par ce moien: venons à des matieres plus importantes. Il me reste encore à traiter la partie la plus essentielle de cet Avertissement, qui est l'état de nos controverses & de la Religion Protestante. Mais pour donner du repos à l'attention du lecteur, je reserve cette matiere à un discours séparé. Il est digne par son sujet d'être examiné & travaillé avec soin. Il paroîtra pourtant bien-tôt, s'il plaît à Dieu;

Bosn. c. 1.
1. p. c. 1. p.
1. 4.

& ceux qui ont de la peine à me voir si long-tems aux mains avec un homme aussi décrié, même parmi les honnêtes gens de son parti, que le ministre à qui j'ai affaire, peuvent s'assurer qu'après avoir ajouté ce dernier éclaircissement aux matieres très-essentiellles qu'il m'a donné lieu de traiter, je ne reprendrai plus la plume contre un tel adversaire; & je lui laisserai multiplier ses paroles, & répandre à son aise ses confusions.



TROISIÈME ET DERNIERE

P A R T I E.

ETAT PRÉSENT DES CONTROVERSES ET DE LA RELIGION PROTESTANTE.

M E S C H E R S F R E R E S.

L Es égaremens de votre ministre nous ont menés plus loin que je ne pensois : il ne faut pas le quitter sans en examiner les causes, puisque même cette recherche nous conduit naturellement à la troisième partie de ce dernier Avertissement, où nous avons promis de représenter l'état présent de nos controverses, & de toute la religion Protestante.

I.
Dessein
de ce dis-
cours.

Je dis donc que ce qui produit les variations, les incertitudes, les égaremens de ce ministre, & tous les autres excès de sa licencieuse theologie, c'est la constitution de la Réforme, qui n'a ni règle ni principe; & que par la même raison que tout le corps n'a rien de certain, la doctrine des particuliers ne peut être qu'irrégulière & contradictoire.

Il ne faut point se jeter ici dans une longue controverse, mais seulement se souvenir que la Réforme a été bâtie sur ce foudement : qu'on pouvoit toucher toutes les décisions de l'Eglise, & les rappeler à l'examen de l'Ecriture; parceque l'Eglise se pouvoit tromper dans sa doctrine, & n'avoit aucune promesse de l'assistance infallible du Saint-Esprit : de sorte que ses sentimens étoient des sentimens humains, sans qu'il restât sur la terre aucune autorité vivante & parfaite, capable de déterminer le vrai sens de l'Ecriture, ni de fixer les esprits sur les dogmes qui composent le Christianisme. Tel a été le foudement : tel a été le génie de la Réforme; & Calvin l'a par-

II.
Fondement de la Réforme : que l'Eglise n'est pas infallible, & que ses decrets sont sujets à un nouvel examen.

faitement expliqué, lorsque s'objectant à lui-même que par la doctrine qu'il enseignoit, tous les jugemens de l'Eglise, & les conciles les plus anciens, les plus authentiques devenoient sujets à révision, *enforte que tout le monde indifferemment pût recevoir ou rejeter ce qu'ils auront établi: il répond, que leur décision pouvoit servir de préjugé, mais néanmoins dans le fond qu'elle n'empêchoit pas l'examen.*

1731. 4. s. 9.
 III. Je n'ai pas besoin d'examiner si cette doctrine est bonne ou mauvaise: ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'aussi-tôt que Luther & Calvin la firent paroître, on leur prédit qu'en renversant le fondement sur lequel se reposoit la foi des peuples, les anciennes décisions de l'Eglise ne tiendroient pas plus que les dernières; puisque si l'autorité en étoit divine, elle attiroit un respect égal à tous les siècles; & si elle ne l'étoit pas, l'antiquité des premières ne les mettoit pas à couvert des inconveniens où toutes les choses humaines étoient exposées.

Par ce moïen il étoit visible que les articles de foi s'en iroient les uns après les autres: que les esprits une fois émus & abandonnés à eux-mêmes, ne pourroient plus se donner de bornes: ainsi, que l'Indifférence des religions seroit le malheureux fruit des disputes qu'on excitoit dans toute la Chrétienté, & enfin le terme fatal où aboutiroit la Réforme.

IV. L'expérience fit bien-tôt voir la vérité de cette prédiction. Les innovations de Luther attirèrent celles de Zuingle & de Calvin: on avoit beau dire de part & d'autre que l'Ecriture étoit claire: on n'en disputoit pas avec moins d'opiniâtreté, & personne ne cedoit. Quand les Lutheriens, qui étoient la tige de la Réforme, desespérant de ramener par la prétendue évidence des livres divins ceux qui la divisoient dans sa naissance, voulurent en venir à l'autorité & faire des décisions contre les nouveaux Sacramentaires: on

L'expérience a justifié cette prédiction: le Socinianisme a commencé avec la Réforme, & s'est accru avec elle. Hist. des Var. liv. 2. Par. 1. 3.

leur demanda de quel droit, & s'ils vouloient ramener l'autorité de l'Eglise dont ils avoient tous ensemble secoué le joug. Le bon sens favorisoit cette replique: Melancton qui sentoît le foible de son Eglise prétendue, empêchoit autant qu'il pouvoit qu'on ne fit ces décisions, que la propre constitution de la Réforme rendroit toujours méprisables: il ne voioit cependant aucun moïen ni de terminer les disputes ni de les empêcher de s'accroître: si loin qu'il portât les regards par la prévoïance, il ne découvroit que d'affreux combats de theologiens, & des guerres plus impitoyables que celles des Centaures. Les disputes Sociniennes avoient déjà commencé de son tems: mais il connut bien au mouvement qu'il remarquoit dans les esprits, qu'elles seroient un jour poussées beaucoup plus loin: Bon Dieu, disoit-il, quelle tragedie verra la posterité, si on vient un jour à remuer ces questions, si le Verbe, si le Saint-Esprit est une Personne! Il s'en est bien remué d'autres: presque tout le Christianisme a été mis en question: les Sociniens inondent toute la Réforme qui n'a point de barriere à leur opposer, & l'Indifference des religions s'y établit invinciblement par ce moïen.

Pour en être persuadé, il ne faut qu'entendre M. Jurieu, & écouter les raisons qui l'obligent à entreprendre ce parti. C'est premièrement le nombre infini de ceux dont il est formé. Car il y range les Tolerans, peuple immense dans la Réforme, qu'il appelle les Indifferens, parcequ'ils vont à la Tolérance universelle des Religions sous la conduite d'Episcopus & de Socin.

On fait assez sur ce point la pente de l'Angleterre & de la Hollande. Mais nous apprenons de M. Jurieu, que nos prétendus Réformés n'étoient pas exemts d'un si grand mal. Ils n'osoient le faire paroître dans un Roïaume où les Catholiques les éclai-

*Lit. 4. Ep.
14.
Var. 5. n.
31.*

IND.

*v.
L'expérience dé-
couvre de
plus en
plus ce
mal de la
Réforme:
preuve
par M. Ju-
rieu: état
de la Re-
ligion
préten-
due Ré-
formée en
France.*

Tab. Lett.
p. 2.

roient de trop près pour leur permettre de donner un libre effort à leurs sentimens. Mais enfin, dit M. Jurieu, le rideau a été tiré; l'on a vu le fond de l'iniquité; & ces Messieurs se sont presque entièrement découverts, depuis que la persécution les a dispersés en des lieux où ils ont cru pouvoir s'ouvrir avec liberté. Voilà un aveu sincere qui fait bien voir à la France ce qu'elle cachoit dans son sein, pendant qu'elle y portoit tant de ministres. Nous en soupçonnions quelque chose; & M. d'Huissieu, ministre de Saumur, celebre dans la Réforme pour en avoir recueilli la discipline, publia il y a quinze ou vingt ans une *Réunion du Christianisme* sur le pié de la Tolerance universelle, sans en exclure aucuns heretiques, pas même les Sociniens. Ce ministre fut déposé; & encore qu'on fût averti de bien des endroits, que ce feu couvoit sous la cendre plutôt qu'il n'étoit éteint dans la Réforme, nous avions peine à croire qu'il y fût si grand. Mais aujourd'hui M. Jurieu nous ouvre les yeux: il nous apprend que M. Pajon ministre d'Orleans, fameux dans son parti, par sa réponse aux Préjugés legitimes de M. Nicole contre les Calvinistes, & ceux qui établissoient avec lui toute l'operation de la grace dans la seule proposition de la parole de Dieu en niant l'operation & l'influence du Saint-Esprit dans les cœurs, étoient de ces Sociniens & de ces Indifferens cachés, qui, dit-il, *formoient dans les Eglises Réformées de France depuis quelques années ce malheureux parti ou l'on conjuroit contre le Christianisme*. Ce n'étoit donc plus seulement contre l'Eglise Romaine: c'étoit contre le Christianisme en general que la Réforme s'armoit secretement. Le ministre voudroit bien nous faire accroire, que la persécution qu'on faisoit à la prétendue Réforme, l'empêchoit de reprimer les ennemis cachés de la religion Chrétienne: mais au-contraire c'étoit manifestement la crainte

Examen
du Préju-
gé légiti-
me.

Tab. du
Socin.
Lett. 27-5.

des Catholiques qui les tenoit dans le silence. Car n'y aiant que le Calvinisme qui fût toléré dans le royaume, les nouveaux Pelagiens, les nouveaux Paulianistes, & en un mot les Sociniens & les Indifferens avoient tout à craindre. Ils n'avoient donc garde de paroître tant qu'ils étoient parmi nous; & aussi n'ont-ils éclairé qu'à leur dispersion, quand ils se sont trouvés dans des païs, ou, comme dit M. Jurieu, ils ont eu la liberté de parler; c'est-à-dire, dans les païs où la Réforme dominoit.

Voilà donc manifestement cette cabale toute Socinienne, comme l'appelle M. Jurieu, qui ne tendoit pas à moins qu'à ruiner le Christianisme: la voilà, dis-je, fortifiée par le soutien qu'elle trouve dans les païs Protestans, où les Réfugiés de France ont été dispersés. Les jeunes gens, dit notre ministre, venus tout nouvellement de France, gros de la Tolérance universelle de toutes les hereses & de leur esprit de libertinage, ont cru que c'étoit ici le vrai tems & le vrai lieu d'en accoucher. C'est ainsi que la jeunesse étoit élevée parmi nos Prétendus Réformés. Elle étoit grosse de l'Indifférence des Religions; & ce montre que les loix du Royaume ne lui permettoient pas d'enfanter en France, a vû le jour aussi-tôt que cette jeunesse libertine, comme l'appelle M. Jurieu, a respiré en Hollande un air plus libre.

Comme est puissante cette secte dans les païs où écrit M. Jurieu, on le peut juger par la préface de son livre *Des deux Souverains*. Aujourd'hui, dit-il, le monde est plein de ces Indifferens, & particulièrement DANS CES PROVINCES les Sociniens & les Remontrans le sont de profession: MILLE AUTRES le sont d'inclination. Il ne faut donc pas s'étonner si les Réfugiés François se sont enfin accouchés de ce nouveau dogme dans un païs si favorable à sa naissance; & on peut croire que le ministre ne parleroit pas de cette

Vol. IV.

Gg

VI.
Combien
les Pré-
tendus
Réfor-
més de
France
élevoient
mal leur
jeunesse.
Ibid. p. 3.
6. Tab.
LIII. 20.
p. 479.

VII.
Témoi-
gnage de
M. Jurieu
sur l'état
de la Re-
ligion en
Hollan-
de.
Des droits
des deux
Souver-
ains.
Avis au
Lecteur.

maniere d'un païs qui lui a donné une retraite si avantageuse, si la force de la verité ne l'y obligeoit.

VIII.
Le mini-
stre con-
traint de
recon-
noître le
mal qu'il
tâchoit de
détruire.
Tol. Lett.
8. p. 8.
Ibid. p. 48.

C'est en vain qu'il s'efforce ailleurs de diminuer cette cabale de la jeunesse François, en supprimant le grand nombre de ministres qui la compoient. *Le nombre*, dit-il, *n'en est pas grand, & le soupçon ne doit pas tomber sur tant de bons pasteurs qui sont sortis de France.*

Mais le mal éclate malgré lui; ce qui lui fait dire à lui-même, qu'on fait publiquement les éloges de ces livres qui établissent la charité dans la Tolerance du Paganisme, de l'Idolatrie & du Socinianisme: & encore: Notre langue n'étoit pas encore souillée de ces abominations; mais

DEPUIS NOTRE DISPERSION, la terre est couverte de livres François qui établissent ces heresies. Ainsi les Indifferens n'osoient se déclarer étant en France; & on voit toujours que la dispersion a fait éclorre le mal qu'ils tenoient caché. Depuis ce tems, poursuit-il, on voit passer dans les mains de tout le monde les pieces qui établissent cette Tolerance universelle, laquelle enferme la Tolerance du Socinianisme: & on voit sensiblement les tristes progrès que ces méchantes maximes font sur les esprits. Le mal gagne déjà les parties nobles:

Ibid. p. 9. quand, dit-il, le poison commence à passer aux parties nobles, il est tems d'aller aux remèdes: outre que le nombre de ces Indifferens se multiplie PLUS QU'ON NE L'OSE DIRE: par où on voit tout ensemble non-seulement la grandeur du mal, mais encore qu'on n'ose le dire, de-peur de faire paroître la foiblesse de la Réforme, que sa propre constitution entraîne dans l'Indifference des Religions. Cependant, quoiqu'on dissimule & qu'on n'ose pas avouer combien ces Indifferens s'accroissent au milieu de la Réforme, on est forcé d'avouer que ce n'est rien de moins qu'un torrent dont il faut arrêter le cours. Ce qui est très-certain, poursuit le ministre, c'est qu'il est tems de s'opposer à ce TORRENT IMPUR, & de décourcir les per-

Ibid. p. 11.

nicieux desseins des disciples d'Episcopius & de Socin : il seroit à craindre que nos jeunes gens ne se laissent corrompre : & il se trouveroit que notre dispersion auroit servi à nous faire ramasser LA CRASSE ET LA LIE des autres religions.

Il est bien aisé d'entendre ce qui l'a jetté dans cette crainte. En un mot, c'est qu'il apprehende que la dispersion déjà prête à enfanter, comme il disoit, l'Indifférence des Religions, n'acheve de se gâter dans les pays où la liberté de dogmatiser n'a point de bornes ; & par là ne vienne en effet à ramasser en Angleterre & en Hollande la crasse des fausses religions, dont on sait que ces pays abondent. Car, d'abord pour ce qui regarde l'Angleterre, ces disperses l'ont trouvée, dit-il, sous des Princes Papistes ou sans religion, qui étoient bien-aisés de voir l'Indifférence des religions & l'hérésie s'introduire parmi les Protestans, afin de les ramener plus aisément à l'Eglise Romaine. C'est bien fait de charger de tout les Princes Papistes : car l'Indifférence des religions étoit sans doute le meilleur moïen pour induire les esprits à la Religion Catholique, c'est-à-dire, à la plus sévère & la moins tolérante de toutes les religions. Mais laissons M. Jurieu raisonner comme il lui plaira : laissons-lui caractériser à sa mode les deux derniers Rois d'Angleterre ; qu'il fasse s'il peut oublier à tout l'univers ce que Hornebec & Hornius auteurs Protestans ont écrit des Indépendans & des principes d'Indifférence qu'ils ont laissés dans cette île ; & qu'il impute encore à l'Eglise Romaine cette effroyable multiplicité de religions qui y naissoient tous les jours ; non pas sous ces deux Rois que le ministre veut accuser de tout le désordre, mais durant la tyrannie de Cromwell, lorsque le Puritanisme & le Calvinisme y ont été le plus dominans. Sans combattre les raisonnemens de notre ministre, je me contente du fait qu'il avoue. Quoi-

IX.
Progrès
de l'Indif-
férence
dans les
Etats
Prote-
stans se-
lon M.
Jurieu : &
première-
ment en
Angle-
terre.
Ibid. p. 8.

Ibid. p. 10.

qu'il en soit, l'Indifférence des religions avoit la vogue en Angleterre quand les dispersés y sont arrivés; & si nous pressons le ministre de nous en dire la cause, il nous avouera franchement que c'est qu'on y estime Episcopius. *C'est*, dit-il, *ce qui a donné lieu aux Eterodoxes de deça la mer de calomnier l'Eglise Anglicane. Ils ont dit qu'on y expliquoit publiquement Episcopius dans leurs universités, & qu'on n'y faisoit pas de façon de tirer les Sociniens du nombre des heretiques. C'est, poursuit M. Jurieu, ce qui m'a été dit à moi-même par une infinité de gens. Cette fausse accusation est le fruit du commerce trop étroit que quelques theologiens Anglois ont eu avec les œuvres d'Episcopius. A la fin donc il avouera que c'est par principes, à l'exemple d'Episcopius, que l'Angleterre devient Indifférente. Ce n'est pourtant que quelques theologiens Anglois : car il faut toujours extenuer le mal, & couvrir autant qu'on pourra la honte de la Réforme chancelante, qui ne fait plus ce qu'elle veut croire, ni presque même si elle veut être Chrétienne, puisqu'elle embrasse une Indifférence, qui selon M. Jurieu, ne tend à rien de moins qu'à renverser le Christianisme. En effet, quoiqu'il puisse dire de ce petit nombre de theologiens défenseurs d'Episcopius, le nombre en est assez grand pour faire penser à une infinité de gens, qui en ont assuré M. Jurieu, que l'Angleterre ne faisoit point de façon de déclarer son Indifférence, & de tirer les Sociniens du nombre des heretiques.*

X.
Progrès
de ce même mal
dans les
Provinces
Unies,
selon le
même
ministre.
Tab. Lett.
1. p. 2.

Voilà pour ce qui regarde l'Angleterre, où l'on voit que les dispersés Indifférens ont trouvé le champ assez libre : voyons ce qu'ils auront trouvé en Hollande. *Ils ont abusé*, dit notre ministre, *de la Tolérance politique qu'on avoit ailleurs pour les différentes sectes : nous entendons ce langage, & la liberté de ce pais-là qui a fait dire, comme on vient de voir, à M. Jurieu, que tout est plein d'Indifférence dans ces Pro-*

vinces. M. Bafnage n'en a pas moins dit, puisqu'il nous assure que l'heretique n'a rien à craindre dans ces bienheureuses contrées ; & sans besoin d'edits pour s'y maintenir, tout y est tranquille pour lui. Mais cette Tolerance politique, dont on prétend que les dispersés ont abusé, va bien plus loin qu'on ne pense ; puisque selon M. Jurieu, ceux qui l'établissent ne vont pas à moins qu'à ruiner les principes du véritable Christianisme à mettre tout dans l'Indifference, & à ouvrir la porte aux opinions les plus libertines : ce que le ministre confirme, en ajoutant un peu après, que par là on ouvre la porte au libertinage, & qu'on veut se fraier le chemin à l'Indifference des religions.

Droit des deux Sums. P. 117. Sup. n. 7. Bafn. T. 1. c. 6. p. 492.

Tab. Lett. 8. p. 396.

Ibid. p. 402.

Ainsi la Tolerance civile, c'est-à-dire, l'impunité accordée par les magistrats à toutes les sectes ; dans l'esprit de ceux qui la soutiennent, est liée nécessairement avec la Tolerance ecclesiastique : & il ne faut pas regarder ces deux sortes de Tolerances comme opposées l'une à l'autre, mais la dernière comme le prétexte dont l'autre se couvre. Si on se déclaroit ouvertement pour la Tolerance ecclesiastique, c'est-à-dire, qu'on reconnoît tous les heretiques pour vrais membres & vrais enfans de l'Eglise, on marqueroit trop évidemment l'Indifference des religions. On fait donc semblant de se renfermer dans la Tolerance civile. Qu'importe en effet à ceux qui tiennent toute religion pour indifferente, que l'Eglise les condamne ? Cette censure n'est à craindre qu'à ceux qui ont des Eglises, des chaires, ou des pensions ecclesiastiques à perdre : quant aux autres Indifferens, pourvu que le magistrat les laisse en repos, ils jouiront tranquillement de la liberté qu'ils se donnent à eux-mêmes, de penser tout ce qui leur plaît, qui est le charme par où les esprits sont jettés dans ces opinions libertines. C'est-pourquoi ils font tant de bruit, lorsqu'on excite contre eux le magistrat : mais leur dessein ve-

XI. Liaison de la Tolerance civile, avec l'ecclesiastique & avec l'indifference des religions selon M. Jurieu.

ritable est de cacher l'Indifférence des religions sous l'apparence miséricordieuse de la Tolerance civile.

Tab. Lett.
8. art. 1.
p. 398.

C'est ce qui fait dire à M. Jurieu, *que de tous les voiles derrière lesquels se cachent les Indifférens, le dernier & le plus specieux c'est celui de la Tolerance civile*. Elle ne fait donc pas encore un coup dans la Réforme un parti opposé à celui de l'Indifférence des religions; mais le *voile sous lequel se cachent les Indifférens, & le masque dont ils se déguisent*.

XII.
Nombre
immense
des dé-
fenseurs
de la To-
lerance
civile,
selon
M. Ju-
rieu.
Ibid. &
suiv. Ibid.
475. 495.
Ibid.

Mais si cela est, comme il est certain, & que le ministre le prouve par des argumens démonstratifs; on peut juger combien est immense le nombre des Indifférens dans la Réforme, puisqu'on y voit les défenseurs de la Tolerance civile se vanter publiquement *qu'ils sont mille contre un*. Et que ce ne soit pas à tort qu'ils s'en glorifient, l'embarras de M. Jurieu me le fait croire: car écoutons ce qu'il leur répond: *Ils se font, dit-il, un plaisir de voir je ne sais combien de gens qui paroissent les flatter; & cela leur fait dire qu'ils sont mille contre un: mais depuis quel tems & en quel pays? Je leur soutiens qu'avec les Sociniens & les Anabatistes, il n'y a pas eu un seul docteur de marque qui ait appuié leur sentiment*. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'on pensoit sur la Tolerance avant les Sociniens & les Anabatistes, c'est-à-dire, si je ne me trompe, avant que le nombre en fût grossi au point qu'il est: il s'agit de répondre s'il est vrai que les Tolerans soient aujourd'hui *mille contre un*, comme ils s'en vantent; si le ministre n'ose le nier, & ne s'en tire qu'en baisant: *Nous sommes, disent-ils, mille contre un; c'est, répond-il, une fausseté, & je ne connois pas de gens fort distingués qui soient dans ce sentiment*. Quelque beau semblant qu'il fasse, & malgré le démenti qu'il leur donne, il biaise encore: les Indifférens qu'il attaque se vantent, à ce qu'il dit, de la multitude; & il leur répond sur les gens de marque, sur la

p. 558.

distinction des personnes. Mais si on lui demandoit comment il définiroit ces gens distingués, il biaiserait encore beaucoup davantage; & on ne voit que trop, quoiqu'il en loit, que l'Indifférence prend une force invincible dans la Réforme, & que c'est-là ce torrent impur auquel M. Jurieu s'oppose en vain.

Mais les actes du synode VVallon tenu à Amsterdam le 23. Août & les jours suivans de l'an 1690. achevent de démontrer combien ce torrent est enflé & impetueux. Trente-quatre ministres de France réfugiés en Angleterre se plaignent à ce synode du scandale que leur causent ces ministres réfugiés, qui étant infectés de divers erreurs, travaillent, disent-ils, à les semer parmi les peuples. Ces erreurs, poursuivent-ils, ne vont à rien moins qu'à renverser le Christianisme, puisque ce sont celles des Pelagiens & des Ariens que les Sociniens ont joint à leurs systèmes dans ces derniers siècles. On voit qu'ils parlèrent en mêmes termes que le ministre Jurieu, & qu'ils reconnoissent comme lui la ruine du Christianisme dans ces erreurs. Mais le reste s'explique encore beaucoup mieux. Il y en a, continuent-ils, qui soutiennent ouvertement ces erreurs: il y en a d'autres qui se cachent sous le voile d'une Tolerance sans bornes. Ceux-ci ne sont gueres moins dangereux que les autres; & l'expérience a fait voir jusqu'ici, que ceux qui ont affecté une si grande charité pour les Sociniens, ont été Sociniens eux-mêmes, ou n'ont point eu de religion. Enfin le peril est si grand, & la licence est venue à un tel point, qu'il n'est plus permis aux compagnies ecclésiastiques de dissimuler; que ce seroit rendre le mal incurable que de n'y apporter que des remèdes palliatifs.

Il ne faut donc plus cacher l'état triomphant où l'Indifférence qui est une branche du Socinianisme, se trouve aujourd'hui dans la Réforme sous le nom & sous la couleur de la Tolerance; puisque les ministres qui sont à Londres crient à ceux qui sont en

XIII.
Preuve de la même chose par une Lettre des réfugiés de France en Angleterre au Synode d'Amsterdam de l'année dernière.
Lettres écrites au Syn. d'Amst. par plus. Min. réfugi. à Londres.
Tabl. Lett. 8. p. 559.

Hollande, qu'il est tems d'en venir aux derniers remèdes: & ce qu'il y a de plus remarquable dans leur plainte, c'est que nous ne voions point dans cette Lettre de Londre la souscription de plusieurs ministres des plus fameux que nous connoissons: on fait d'ailleurs que ces trente-quatre qui ont signé la Lettre ne font qu'une très-petite partie des ministres réfugiés en Angleterre. Le silence des autres fait bien voir quel est le nombre qui prévaut, & ce que la France nourrissoit sans y penser de Sociniens ou d'Indifferens cachés, pendant qu'elle toleroit la Réforme.

XIV.
Preuve de
la même
chose par
le decret
du syno-
de, & par
ce que M.
Jurieu
écrit de-
puis.
Ibid. 363.

Telle est la plainte que les trente-quatre réfugiés d'Angleterre portent au synode d'Amsterdam contre les Indifferens; mais la réponse que fait le synode montre encore mieux combien est grand ce parti, puisqu'on en parle comme d'un torrent, dont il faut arrêter le cours. On voit même qu'en Angleterre ces réfugiés dont on se plaint, possèdent leur hardiesse jusqu'à débiter leurs impiétés en public en les prêchant ouvertement; ce qui montre combien ils se sentent soutenus: & en effet on n'entend point dire qu'ils soient déposés.

p. 360.

Il ne faut pas s'imaginer que ce mal ne soit qu'en Angleterre. Les réfugiés de ce pays-là écrivent au synode VVallon, qu'il y en a en Hollande de ce caractère; & le synode lui-même parle ainsi dans sa décision: Nous apprenons par les memoires & les instructions de plusieurs Eglises, que quelques esprits inquiets & temeraires sement dans le public & dans le particulier des erreurs capitales, & d'autant plus dangereuses, que sous le nom affecté de la charité & de la Tolerance, elles tendent à faire glisser dans l'ame des simples le poison du Socinianisme & l'Indifference des religions. Les avis ne viennent donc pas d'Angleterre seulement, mais encore de plusieurs Eglises des pays Protestans: le mal

p. 360.

se répand en deçà & au-delà de la mer, & on exhorte les fideles à résister courageusement à ce torrent. p. 367.
C'est donc toujours un torrent dont le cours menace la Réforme: le synode aussi n'épargne rien de ce qui dépend de sa lumière & de son autorité: il suspend, il excommunie, il suscite de tous côtés des observateurs pour veiller sur ce qui se dit non-seulement dans les chaires, mais encore dans les conversations: il autorise autant qu'il se peut les dénonciateurs; il fait en un mot ce que la Réforme a tant blâmé dans la conduite de Rome, & ce qu'elle a tant appelé une tyrannie, une gêne de conscience. Encore n'est-ce pas assez; & voici à quoi les exhorte M. Jurieu. Il est juste, leur dit-il, afin que peu de gens soient suspects, que vous employiez des voies sûres & non équivoques pour distinguer les innocens des coupables. Les mesures que vous avez prises dans votre dernière assemblée (c'est celle dont on vient de voir la sévérité) quelque bien concertées qu'elles paroissent, ne se trouvent pas encore suffisantes pour découvrir les ennemis de nos vérités, & pour soumettre les esprits qui méprisent vos derniers réglemens avec tant de hauteur. C'est pourquoi j'espère, poursuit-il, que dans votre prochaine assemblée vous prendrez des résolutions encore plus fortes & plus efficaces pour arrêter le mal: par où nous voyons tout ensemble & le peu d'effet du synode d'Amsterdam, & les nouvelles rigueurs qu'on prépare, non plus pour punir les Tolerans déclarés; mais pour les discerner & les découvrir comme gens qui se cachent. La Réforme change de méthode: tout s'y échauffe: ceux qu'on ne pourra convaincre d'être hérétiques, seront recherchés, seront punis comme suspects, & rien ne sera à couvert de l'inquisition que M. Jurieu veut établir.

On demandera peut-être ici quel rapport il y a ou de l'Indifférence au Socinianisme, ou du Socinia-

Tabl. Lett.
p. 397.

XV.
Rapport
du Socin-

nianisme
avec l'In-
différen-
ce des
religi-
ons se-
lon M.
Jurieu : le
Socinia-
nisme se-
lon lui est
une reli-
gion de
plein-piè.
P. 12.13.

nilisme à l'Indifférence : c'est ce que M. Jurieu expli-
que très-nettement , lorsqu'il dit que la methode des
Sociniens qu'il entreprend de combattre , est d'insin-
uer d'abord , qu' il ne s'agit de rien d'important entre
eux & les autres Protestans qui ont abandonné le Papij-
me : que ce sont des disputes très-legeres ; & qu'on peut
croire là-dessus tout ce que l'on veut. Quand cela est fait,
continue-t-il , & qu'ils ont persuadé que le Socinianisme
est une religion où l'on se peut sauver , il ne leur est pas
difficile d'achever & de pousser les esprits dans la religion
Socinienne : parce que le Socinianisme est une religion de
plein-piè , qui leve toutes les difficultés , & applant toutes
les hauteurs : ce qui fait , conclut-il , qu'on est bien-aise
de trouver un lieu où l'on se puisse sauver sans être obli-
gé de croire tant de choses qui incommode l'esprit & le
cœur. On ôte tous les mysteres , on éteint les feux
éternels , & on ne cherche qu'à se mettre au large.
C'est ainsi que l'Indifférence & le Socinianisme sont
liés ; & il est aisé de comprendre que ce torrent déb-
bordé de Sociniens ou d'Indifférens , dont la Réfor-
me se plaint elle-même & qu'elle ne peut retenir ,
entraîne naturellement les esprits à cette religion de
plein-piè qui applant toutes les hauteurs du Christianisme.

XVI.
Que la
constitu-
tion de
l'Eglise
Catholi-
que s'op-
pose à
toutes ces
nouveau-
tés : vai-
ne répon-
se du mi-
nistre qui
tâche de
faire croi-
re, qu'elle
est attra-
quée du
même
mal que

Pour exterminer un mal à qui la Réforme prépa-
re déjà d'extrêmes remèdes , le ministre voudroit
nous faire accroire qu'il nous est commun avec elle.
La communion de Rome a senti , dit-il , ce torrent d'im-
pietés qui a presque inondé toute l'Eglise : ce qui a obligé
ses auteurs à écrire plusieurs ouvrages , pour prouver la
vérité de la Religion Chrétienne . Sur ce fondement il
nous donne des Deïstes à la Cour , & des Sociniens
dans l'Eglise en assez grand nombre : en sorte que nous
n'avons rien à reprocher à la Réforme de ce côté-
là. Pour rendre les choses égales , il faudroit encore
nous nommer les roïaumes Catholiques où l'on prê-
che publiquement le Socinianisme & l'Indifférence ;

les conciles qu'on y tient contre ces erreurs; & les ^{la Réfor-}moiens extraordinaires dont on croit y avoir besoin ^{me.} pour en exterminer les sectateurs. Du moins peut-on ^{Tab. Lett.} ^{1. p. 11. 12.} assurer que les Sociniens font peu de bruit dans le monde: & pour moi qui pourrois peut-être en rencontrer quelques-uns, s'il y en avoit dans l'Eglise autant que dit le ministre, je n'en puis pas nommer un seul. Mais après tout, & pour le prendre de plus haut, la question n'est pas de savoir si le nombre des Indifferens, c'est-à-dire celui des impies, s'augmente dans la Chrétienté, & s'il peut y en avoir de cachés parmi nous; ce qu'il faut examiner, c'est d'où cette race est venue, de quel principe elle est née, pourquoi elle se déclare hautement parmi les Protestans. D'abord on avouera, pour peu qu'on ait de bonne foi, que l'Eglise Romaine y est opposée par sa propre constitution. Une Eglise qui pose pour fondement qu'il n'y a de vie ni de salut que dans sa communion, sans doute est opposée par sa nature à l'Indifférence des religions. Une Eglise qui a pour règle de la foi, qu'elle doit avoir aujourd'hui celle qu'elle avoit hier: qui croit que celle d'hier, est celle de tous les siècles passés & futurs; en sorte que la vérité régnera éternellement dans sa communion, & qu'il y a une promesse divine qui l'en assure, est incompatible par son propre fonds avec toutes les nouveautés; & d'autant plus opposée à celle des Sociniens & des Tolerans ou Indifferens, que leurs innovations sont plus hardies. Qu'on vienne dire à une telle Eglise qu'elle ne doit pas adorer le Fils de Dieu autant que le Père, ou que JESUS-CHRIST n'est pas proprement un Redempteur qui ait vraiment satisfait pour elle & payé un prix infini; ou que l'enfer n'est pas éternel comme la béatitude qui nous est promise, ou qu'on puisse trouver son salut autrement qu'avec JESUS-CHRIST & son Eglise: elle

boûchera ses oreilles pour ne point ouïr de tels blasphêmes, & repoussera de toute sa force ces novateurs avec un concours universel : il faut qu'ils sortent ou qu'ils se cachent si bien, qu'il ne leur reste d'asyle que celui de l'hypocrisie ; qui se condamne elle-même à des tenebres éternelles. Voilà où en sont réduits tous les novateurs dans l'Eglise Catholique. Qu'on laisse reposer les peuples sur cette foi & sur la promesse divine, jamais les nouveautés ne seront seulement écoutées. Mais que l'on commence à dire avec la Réforme, qu'il y a sept ou huit cens ans, plus ou moins, que l'erreur & l'idolatrie régneront dans l'Eglise ; c'en est fait : la chaîne est rompue : la promesse est anéantie : on ne tient plus à la succession : l'Antechrist qui ne commençoit qu'au septième ou huitième siècle, si l'on veut prendra naissance au cinquième & en la personne de saint Leon : si l'on veut la corruption aura commencé au concile de Nicée : ce sera plutôt, si l'on veut, & dès le tems qu'on a condamné Paul de Samosate, qui nioit la préexistence du Fils de Dieu : il n'y a plus de dignes à opposer à cette pente secrète qui porte l'esprit de l'homme à cette Religion *de plein-pie*, qui supprime tout l'exercice de la foi, & tout devient indifférent.

XVII. Qu'ainsi ne soit : mettons aux mains un de ces Protestans Indifférens, Sociniens, Pajonistes, Arminiens, si l'on veut ; car tous ces noms symbolisent fort, avec quelque bon Réformé, avec M. Jurieu lui-même, & voyons s'il pourra le vaincre par les principes communs de la Réforme. Cet Indifférent a trois règles : La première ; *Il ne faut connoître nulle autorité que celle de l'Ecriture* : celle-là seule est divine : ne me parlez ni d'Eglise, ni d'antiquité, ni de synode : ce sont tous moïens Papistiques, & la Réforme m'apprend que tout cela n'est pas ma règle. La seconde

Que l'indifférence des Religions doit l'emporter selon les principes de la Réforme : trois règles des indifférens.

régle de nôtre Indifferent: *L'Ecriture pour obliger doit être claire; ce qui ne parle qu'obscurément ne décide rien, & ne fait qu'ouvrir le champ à la dispute: telle est la seconde régle de l'Indifferent. La troisième & la dernière: Ou l'Ecriture paroît enseigner des choses intelligibles, & où la raison ne peut atteindre, comme une Trinité, une Incarnation & le reste: il la faut tourner au sens dont la raison peut s'accommoder, quoiqu'on semble faire violence au texte.* Tout roule sur ces trois maximes: mais voyons un peu plus dans le détail comment les Indifferens les emploient, & si les vieux Réformés les pourront nier ou en éviter les conséquences.

Par la première maxime, *nulle autorité que celle de l'Ecriture*, ils excluent d'abord toutes les confessions de foi de la Réforme, parcequ'elles sont faites, reçues, autorisées par des hommes sujets à errer comme les autres. Quand donc les trente-quatre réfugiés d'Angleterre pressent le synode d'Amsterdam de réduire les proposans & les ministres à la confession Belgique: premièrement ils ne disent rien, car ils ne veulent les y soumettre que dans les articles capitaux, sans expliquer quels ils sont: secondement, ils demandent qu'on impose à ces proposans & à ces ministres un joug humain, & qu'on leur ôte la liberté que l'Evangile Réformé leur a donné de tout examiner, & même les résolutions & les décisions les plus authentiques de l'Eglise.

Cette raison met à couvert nos Indifferens de la décision du synode même; lorsqu'il leur défend, *rien supporter de ce qui pourra contravenir à la doctrine enseignée dans la parole de Dieu, dans la confession de foi, & dans le synode national de Dordrecht*: car d'abord la parole de Dieu visiblement n'est mise là que pour la forme: autrement de deux choses l'une; ou le synode leur défendrait de supporter les Lutheriens contre

XVIII.
Première
régle des
Indifferens,
tirée de l'autorité de l'Ecriture: que la Réforme ne la peut nier; & qu'elle les met à couvert de ce que les trente-quatre réfugiés proposent contre eux.
p. 561.

XIX.
Que la même règle des Indifferens les met à couvert de la décision du synode d'Amsterdam qui les con-

danna p
année
pallée.
p. 567.

le decret de Charenton, & le sentiment unanime de la Réforme Calvinienne; ou elle les forceroit à confesser que la présence réelle, l'ubiquité & le reste qu'il faut passer aux Lutheriens, n'est pas contraire à la parole de Dieu; puisque s'il y étoit contraire, selon les termes de ce synode, on ne pourroit plus le supporter.

Il en faudra donc venir à dire, que la parole de Dieu n'est mise là qu'à condition de l'entendre selon les interpretations des confessions de foi & du synode de Dordrecht: ce qui est manifestement la doctrine que la Réforme a improuvée dans les Catholiques, & une restriction de la liberté qu'elle a donnée d'interpreter l'Ecriture chacun selon son esprit particulier.

XX.
Que l'autorité des confessions de foi de la Réforme, selon M. Jurieu, ne lie point les consciences & n'emporte pas la perte du salut. *Prij. lg. p. 6. 258. 246. & suis. 254. & suis. Hist. de l'Var. Ru. 15. n. 66. & suis. Ibid. n. 83. 84. Ibid.*

Que si M. Jurieu répond, selon les principes de son Systeme, que ces confessions de foi n'obligent pas en conscience, mais à titre de *confederation volontaire & arbitraire*, comme il parle, où l'on a pu recevoir, & d'où aussi l'on peut exclure qui l'on veut: il demeurera pour certain qu'on en peut croire en conscience tout ce qu'on voudra, & que le refus qu'on feroit d'y souscrire ne pourroit avoir que des effets politiques, qui n'auroient aucune liaison avec le salut.

Qu'ainsi ne soit: selon ce ministre on pouvoit régler de telle maniere ces confederations des Eglises, par exemple de Genève & de Suisse, que les Pelagiens & Semi-pelagiens n'en auroient pas été exclus: & ce qui est bien certain, dit-il, c'est qu'on n'a pas eu dessein de danner ceux qui embrasseroient le Semi-pelagianisme: en les excommuniant on ne les exclut que de cette confederation particuliere; de cette Eglise & de ce troupeau particulier, & non pas en general de la société de l'Eglise, & encore moins du salut. On est donc encore libre en conscience de croire ce qu'on voudra de ces confessions de foi: quoiqu'elles le soient

déclarées contre les Semi-pelagiens, on peut encore être ou n'être pas de cette secte: ainsi il en faut toujours revenir au fonds; & les censures lancées sur le fondement de ces confederations arbitraires ne regardent qu'une police extérieure de l'Eglise, qui ne gêne en aucune sorte la liberté intérieure de la conscience.

Il en faut dire autant de tous les synodes, & même de celui de Dordrecht le plus autentique de tous. A quelque autorité qu'on s'efforce de l'élever dans la Réforme, le plus rigide des Intolérans, c'est-à-dire M. Jurieu, se contente qu'on lui accorde que ce synode a pu obliger, non TOUS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ, mais au moins tous ses docteurs, prédicateurs & autres gens qui se mêlent d'enseigner, sans pourtant obliger à la même chose les autres Eglises & les autres communions. Ses decrets ne sont donc pas une règle de vérité proposée à tout le monde, mais une police extérieure du Calvinisme, qui selon les principes de la Réforme ne peut lier les consciences.

Ainsi les Indifferens ont gagné leur cause contre les synodes & les confessions de foi; & à parler sincèrement, il ne faudroit les presser que par l'Ecriture, selon les anciens principes de la Réforme.

Venons au second principe des Indifferens: L'Ecriture pour obliger doit être claire. Ce principe n'est pas moins indubitable dans la Réforme que le précédent; puisque c'est sur ce fondement qu'elle a tant dit que l'Ecriture étoit claire, & qu'il n'y avoit personne, pour occupé ou pour ignorant qu'il fût, qui n'y pût trouver les vérités nécessaires, en considérant par lui-même attentivement les passages, & les conferant avec soin les uns avec les autres. C'est par-là qu'on flattoit le monde & qu'on soutenoit la Réforme: mais c'est maintenant ce qui la perd. Car l'expérience a fait sentir aux simples fideles, & même aux

XXI.
La même chose se doit dire des synodes & de celui de Dordrecht, & tout cela n'est pas une loi pour les Prétendus Réformés qui embrassent l'Indifférence.

Jur. sur les
mes boites,
sect. 18. p.
159. 160.

XXII.
Seconde règle des Indifferens, tirée de la même Ecriture: que cette règle les met à couvert des attaques de la Réforme: la discussion de l'Ecriture impossible aux sim-

plus, se-
lon le
ministre
Jurieu.

plus présomptueux, aux plus entêtez, qu'en effet ils n'entendoient pas ce qu'ils s'imaginoient entendre : ils se sont trouvés si embarrassés entre les raisonnemens des vieux Réformés, & ceux des Arminiens, des Sociniens, des Pajonistes, pour ne point ici parler des Catholiques & des Lutheriens, qu'on a été obligé de leur avouer, qu'au milieu de tant d'ignorances, de tant de distractions & d'occupations nécessaires, l'examen de discussion leur étoit aussi peu possible, que d'ailleurs il leur étoit peu nécessaire.

Syst. liv.
2. c. 22.
p. 407.
403. &
suiv.

C'est ce que M. Jurieu a expressement avoué : car non content d'avoir enseigné dans son Systeme que la discussion n'est nécessaire ni à ceux qui sont déjà dans l'Eglise, ni à ceux qui veulent y entrer, & qu'il ne la peut conseiller ni aux uns ni aux autres ; il ajoute en termes formels, qu'un simple n'en est pas capable : & encore plus expressement : cette voie de trouver la vérité, n'est pas celle de l'examen : car je suppose avec M. Nicole qu'elle est absurde, impossible, ridicule ; & qu'elle surpasse entièrement la portée des simples.

Syst. liv.
3. c. 5.
p. 472.
Ibid. liv. 2.
c. 13. p.
337.

XXIII.

Quel exa-
men M.
Jurieu
laisse aux
fideles; &
qu'au
fond ce
n'est rien
moins qu'
un exa-
men : sa
doctrine
& celle
de M.
Claude
sur l'évi-
dence de
goût &
de senti-
ment.
Ibid. liv.
2. c. 19. p.
380. &
suiv. p.
383.

Il ne faut pourtant pas ôter à nos Prétendus Réformés le mot d'examen dont on les a toujours amusés. Outre l'examen de discussion, on fait que M. Jurieu en a trouvé encore un autre, qu'il appelle d'attention ou d'application de la vérité à l'esprit ; qui, dit-il, est le moyen ordinaire par lequel la foi se forme dans les fideles. Cela consiste, dit-il, dans ce que la vérité, qui proprement est la lumière du monde intelligible, vient s'appliquer à l'esprit tout de même que la lumière sensible s'applique aux yeux corporels : ce qu'il explique en un autre endroit encore plus précitement, lorsqu'il dit que ce qui fait proprement le grand effet pour la production de la foi, c'est la vérité même qui frappe l'entendement comme la lumière frappe les yeux.

A la vérité on ne voit pas bien, pourquoi cette application de la vérité s'appelle examen ; puisque les

yeux bien assurément n'ont point à examiner si c'est la lumière qu'ils découvrent, & qu'ils ne font autre chose que s'ouvrir pour la recevoir. Mais sans disputer des mots, ni raffiner sur les réflexions dont M. Jurieu prétend que cette application de la vérité est accompagnée; souvenons-nous seulement que cet examen qu'il appelle d'attention & d'explication, n'est rien que le goût de l'ame qui distingue le bon du mauvais, le vrai du faux, comme le palais distingue l'amer du doux.

C'est ce qu'il appelle ailleurs la voie d'adhésion ou d'adhérence, & plus ordinairement la voie d'impression, de sentiment ou de goût qu'il reconnoît être la même dont s'étoit servi M. Claude. Par cette voie on rend aux Réformés la facilité dont on les a toujours flattés de se refoudre par eux-mêmes; & on leur donne un moyen aisé de trouver tous les articles de la foi, non plus par la discussion qu'on reconnoît impossible & peu nécessaire pour eux; mais par sentiment & par goût. Il ne faut que leur proposer un amas de vérités, un sommaire de la doctrine Chrétienne: alors indépendamment de toute discussion, & même ce qu'il y a de plus remarquable, indépendamment du livre où la doctrine de l'Evangile & de la véritable Religion est contenue, c'est-à-dire constamment de l'Ecriture: la vérité leur est claire: on la sent comme on sent la lumière quand on la voit; la chaleur quand on est auprès du feu; le doux & l'amer quand on mange. C'est ce qu'a dit M. Jurieu: c'est ce qu'a dit M. Claude: & c'est à quoi se réunit toute la défense de la Réforme.

Ce moyen est aisé sans doute: mais par malheur la même expérience qui a détruit la discussion, détruit encore ce prétendu goût, ce prétendu sentiment. Ne disons donc point aux ministres ce que nous leur avons déjà objecté: que tout cela se dit en l'air & sans fondement: contre les propres prin-

Ibid. liv. 2. c. 24. p. 413.

Ibid. liv. 2. c. 20. 21. 25. liv. 3. c. 5. p. 10. 2. 3. 5. *Ibid.* liv. 3. *Ibid.* liv. 2. c. 25. p. 418. p. 453. *suiv.* *Var.* liv. 15. n. 112. *suiv.*

Ibid. p. 453.

Ibid.

XXIV. Quo ce goût & ce sentiment font une illusion naturelle, &c.

un autre
nom qu'
on donne
à la pré-
vention
& à l'
autorité.
Var. liv.
25. n. 66.
n. suiv.

cipes de la Réforme : avec un peril inevitable de tomber dans le Fanatisme : laissons les raisonnemens & tenons-nous-en à l'experience. Ce qu'il y aura de gens sentés & de bonne foi dans la Réforme, avoueront franchement qu'ils ne sentent pas plus ce goût, cette évidence de la verité aussi claire que la lumière du soleil dans les mysteres de la Trinité, de l'Incarnation & les autres, qu'ils ont senti par la discussion le vrai sens de tous les passages de l'Ecriture : on flattoit leur prétomption en leur disant qu'ils entendoient l'Ecriture par la discussion des passages : on les flatte d'une autre maniere en leur disant qu'ils goûtent & qu'ils sentent la verité des mysteres avec autant de clarté qu'on sent le blanc & le noir, l'amer & le doux. Rien ne peut les empêcher de s'apercevoir de l'illusion qu'on leur fait, ni de sentir qu'on n'a fait que changer les termes : que ce qu'on appelle goût & sentiment, n'est au fond que leur prévention & la soumission qu'on leur inspire pour les sentimens qu'ils ont reçus de leur Eglise & de leurs ministres : qu'on les mene en aveugles, & que quelque nom qu'on donne à la recherche qu'on leur propose de la verité, soit celui de discussion ou celui de sentiment & de goût, on les remet par un autre tour sous l'autorité dont on leur a fait secouer le joug.

XXV.
Troisième
me prin-
cipe des
Indiffe-
rens; qu'il
faut tour-
ner l'E-
criture au
sens le
plus plaui-
sible se-
lon la
raison ;
que la
Réforme
ne peut
éviter ce
piege,

En cet état un Socinien ou rigide ou mitigé vient doucement & sans s'échauffer vous proposer son troisième & dernier principe, qui renferme toute la force, ou plutôt tout le venin de la secte : je le répète : *Où l'Ecriture paroît enseigner des choses que la raison ne peut atteindre par aucun endroit, il la faut tourner au sens dont la raison s'accommode, quoiqu'on semble faire violence au texte.* Je soutiens qu'un Prétendu Réformé tombe nécessairement dans ce piege ; car, dit-il, la Trinité & l'Incarnation sont mysteres impénétrables à ma raison ; tout mon esprit, tous mes sens se re-

volent contre : l'Ecriture qu'on me propose pour me les faire recevoir , fait le sujet de la dispute : la discussion m' est impossible , & mes ministres l' avouënt : l'évidence de sentiment dont ils me flattent n' est qu' illusion : ils ne me laissent sur la terre nulle autorité qui puisse me déterminer dans ces embarras : que reste-t-il à un homme dans cet état que de se laisser doucement aller à cette religion de plein-pié qui applanit toutes les hauteurs , comme disoit M. Jurieu ? On y tombe naturellement ; & il ne faut plus s'étonner si la pente vers ce parti est si violente , & le concours si fréquent de ce côté-là .

Mais le rusé Socinien ne s'en tient pas là , & il soutient au Calviniste qu' il ne peut nier son principe . Pourquoy , dit-il , ne croions-nous pas que Dieu ait des mains & des yeux , ce que l'Ecriture dit si expressément ? C' est parce que ce sens est contraire à la raison . Il en est de même de ces paroles : Ceci est mon corps : si vous ne mangez ma chair & ne bûvez mon sang , &c. Ce sont les paroles du subtil auteur qui a donné au public des *Arvis sur le Tableaux du Socinianisme* . Il engage M. Jurieu dans son principe par un exemple qu' il ne peut rejeter . Dans ces paroles : Ceci est mon corps , tout le Calvinisme reconnoît une figure , pour éviter la violence que la lettre fait à la raison & au sens humain : qui peut donc après cela empêcher le Socinien d'en faire autant sur ces paroles , *Le Verbe étoit Dieu : le Verbe a été fait chair* : & ainsi des autres ? S' il faut de nécessité mettre au large la raison humaine , & que ce soit-là le grand ouvrage de la Réforme , pourquoy ne l'affranchir pas de tous les mystères , & en particulier de celui de la Trinité ou de celui de l' Incarnation , comme de celui de la présence réelle , puisque la raison n' est pas moins choquée de l' un que de l' autre ?

xxxvi.
Que par la croi-
ce du Calvi-
nisme sur la
présence
réelle, le
Socinien
lui prouve
qu'il élu-
de la ré-
gle qu'il
propose
Arvis sur le
Traité du
Socin. 1.
Traité
Idem. art.
1. p. 120

XXVII.
Que les
réponses
du mini-
stre sur
cette
objection
sont in-
soutena-
bles dans
la bouche
d'un Cal-
viniste.
Tub. Lett.
3. p. 107.
Socin. ib.
3. de Ser-
vatore c.
2. et 6.

M. Jurieu déteste cette proposition de Fauste Socin sur la satisfaction de JESUS-CHRIST : *Quand cela se trou-veroit écrit non pas une fois , mais sou-vent dans les écrits sacrés , je ne croirois pourtant pas que la chose allât comme vous pensez ; car comme cela est impossible , j'in-terpréteroïs les passages en leur donnant un sens commode , comme je fais avec les autres en plusieurs autres pas-sages de l'Ecriture .* Notre ministre déteste , & avec raison , cette parole de Socin . Car en suivant la methode qu'il nous y propose , il n'y a plus rien de fixe dans l'Ecriture ; à chaque endroit difficile on sera réduit à soutenir these sur l'impossibilité ; & au lieu d'examiner en simplicité de cœur ce que Dieu dit, il faudra à chaque moment disputer de ce qu'il peut.

On ne sauroit donc rejeter trop loin cette me-thode qui soumet toute l'Ecriture & toute la foi au raisonnement humain . Mais voyons , si la Réforme se peut exempter de cet inconvenient .

Tub. Lett.
3. p. 36.

L'auteur des Avis demande à M. Jurieu , *comment il dispose son cœur dans les mysteres que la raison ne peut atteindre par aucun endroit .* Et ce ministre lui ré-pond : *Je sacrifie à Dieu qui est la première vérité toutes les résistances de ma raison ; la révélation di-vine devient ma souveraine raison .* Cette réponse seroit admirable dans une autre bouche : mais pour la faire avec effi-cace à un Socinien , il faut donc poser pour princi-pe , que par tout où il s'agit de révélation on doit im-poser silence au raisonnement humain , & n'écouter qu'un Dieu qui parle . Ainsi lors qu'il s'agira de la présence réelle , & du sens de ces paroles : *Ceci est mon corps* , il n'est plus permis de répondre comme fait M. Jurieu : *L'Eglise Romaine croit avoir une preuve invincible de la présence réelle dans ces paroles de JESUS-CHRIST : Si quelqu'un ne mange ma chair , &c. Prenez , mangez , ceci est mon corps .*

Des deux
souv. chap.
8. p. 10

Cette prétendue manducation nous conduit à des prodiges, à renverser les loix de la nature, l'essence des choses, la nature de Dieu, l'Ecriture sainte, à nous rendre mangeurs de chair humaine. De là je conclus sans balancer qu'il y a de l'illusion dans la preuve, & de la figure dans le texte. Mais je vous prie, que fait autre chose le Socinien? Ne trouve-t-il pas dans la Trinité, dans l'Incarnation, dans l'immutabilité de Dieu, dans sa prescience, dans le péché originel, dans l'éternité des peines; des prodiges, des renversemens de la nature de Dieu & de l'essence des choses? Faut-il donc entrer avec lui dans cette discussion, & jeter de simples fideles dans la plus subtile & la plus abstraite metaphysique? Ou est donc ce sacrifice de résistance de nôtre raison qu'on nous promettoit; & s'il nous faut disputer & devenir philosophes, que devient la simplicité de la foi?

M. Jurieu dira peut-être: J'emploie, il est vrai, ^{XXVIII.} la résistance de la raison contre la présence réelle: ^{Si les Calvinistes sont reçus, à dire que le mystere de la Trinité & les autres sont moins opposés à la raison que celui de la prescience réelle.} mais c'est aussi que la raison y résiste plus qu'à la Trinité, à l'Incarnation & aux autres mysteres que le Socinien rejette. Vous voilà donc encore un coup à disputer sur le plus & sur le moins de la résistance: il faut faire argumenter le simple fidele, il en faut faire un philosophe, un dialecticien; & celui dont vous ne voulez pas changer la foiblesse ou l'ignorance, de la discussion de l'Ecriture est jetté dans la discussion des subtilités de la philosophie la plus abstraite & la plus contentieuse: est-ce-là ce chemin aisé & cette voie abregée de conduire le Chrétien aux verités révélées?

Mais, direz-vous, il ne s'agit pas de raisonnement: J'ai les sens mêmes pour moi; & je voi bien que du pain n'est pas un corps. Ignorant, qui n'entendez pas que toute la difficulté consiste à savoir, si Dieu ^{XXIX.} ^{Si les Calvinistes sont reçus, à dire}

qu'ils ont
pour eux
les sens.

peut réduire un corps à une si petite étendue! le Lutherien croit qu'il le peut; & si vous vous obstinez à vouloir conserver le pain avec le corps, il le conserve & donne aux sens tout ce qu'ils demandent: vous n'avez donc rien à lui dire de ce côté-là, & vous voilà à disputer sur la nature des corps; à examiner jusqu'à quel point Dieu a voulu que nous connussions le secret de son ouvrage, & s'il ne voit pas dans la nature des corps comme dans celle des esprits, quelque chose de plus caché & de plus foncier, pour ainsi dire, que ce qu'il en a découvert à nôtre foible raison: il faut donc alambiquer son esprit dans ces questions de la possibilité ou impossibilité, c'est-à-dire, dans les plus fines disputes, où la raison puisse entrer, ou plutôt dans les plus dangereux labyrinthes où elle se puisse perdre. Et après tout, s'il se trouve vrai que Dieu puisse réduire un corps à une si petite étendue, qui doute qu'il ne puisse le cacher où il voudra, comme il voudra, & sous telle apparence qu'il voudra? Il a bien caché ses Anges, des esprits si purs, sous la figure des corps, & fait paroître son Saint-Esprit sous la forme d'une Colombe: pourquoi donc ne pourroit-il pas cacher quelque corps qu'il lui plaira sous la figure, sous les apparences, sous la vérité, s'il le veut ainsi, de quelque autre corps que ce soit, puisqu'il les a tous également dans sa puissance? Donc le sens ne décide pas: donc c'est le raisonnement le plus abstrait qu'il faut appeler à son secours, & la plus fine dialectique. Mais s'il faut être dialecticien ou philosophe pour être Chrétien, je le veux être par-tout, dira le Socinien: je veux soumettre à ma raison tous les passages de l'Ecriture où je la trouverai choquée, & autant ceux qui regardent la Trinité & l'Incarnation, que ceux qui regardent la présence réelle. On peut discourir, on peut écrire, on peut chicaner sans fin:

mais à un homme de bonne foi ce raisonnement n'a point de replique.

M. Jurieu dira sans doute, que ce n'est pas la raison seule, mais encore l'Ecriture sainte qu'il oppose au Lutherien & au Catholique sur ces paroles, *Ceci est mon corps*. Mais outre, comme nous verrons, que le Socinien en fait bien autant, voyons ce qui a frappé M. Jurieu, & répétons le passage que nous venons de citer sur ces paroles: *Ceci est mon corps*. Le sens de la présence réelle nous conduit, dit-il, à des prodiges, à renverser les loix de la nature, l'essence des choses, la nature de Dieu, l'Ecriture sainte, à nous rendre mangeurs de chair humaine. L'Ecriture est nommée ici, je l'avouë, car aussi pouvoit-on l'omettre sans abandonner la cause? Mais l'on voit par où l'on commence, ce qu'on exagere, ce qu'on met devant l'Ecriture, ce qu'on met après; & on ressent manifestement que ce qui choque & ce qui décide en cette occasion, c'est enfin naturellement la raison humaine. On sent qu'elle a succombé à la tentation de ne vouloir pas se résoudre à croire des choses où elle a tant à souffrir: c'est en effet ce qui frappe tous les Calvinistes. Un Catholique ou un Lutherien commence avec eux une dispute: forcé par l'impénétrable hauteur des mysteres dont la croïance est commune entre nous tous, le Calviniste reconnoît qu'il ne faut point appeller la raison humaine dans les disputes de la foi. Là-dessus on lui demande qu'il la fasse taire dans la dispute de l'Eucharistie comme dans les autres. La condition est équitable: il faut que le Calviniste la passe. C'en est donc fait: ne parlons plus de raison humaine ni d'impossibilité, ni des essences changées: que Dieu parle ici tout seul. Le Calviniste vous le promettra cent fois; cent fois il vous manquera de parole, & vous le verrez toujours revenir aux peines dont la raison se sent acca-

xxx.
Que ce
qui dé-
tourne les
Calvini-
stes de la
présence
réelle, est
précise-
ment la
même
chose qui
détourne
les Socini-
ens des
autres
mysteres;
c'est-à-di-
re, la rai-
son hu-
maine:
preuve
par M.
Jurieu.

Com. Heb.
Cont. Veff.

blée ; mais je ne voi que du pain ? mais comment un corps humain en deux lieu & dans cet espace ? Je n'en ai jamais vû un seul qui ne se replongeât bientôt dans ces difficultés, qui à vrai dire font les seules qui les frappent. Calvin comme les autres promettoit souvent aux Lutheriens, lorsqu'il disputoit avec eux sur cette matiere, de ne point faire entrer de philosophie ou de raisonnement humain dans cette dispute : cependant à tous les pages il y retomboit. Si les Calvinistes se font justice, ils avoueront qu'ils n'en usent pas d'une autre maniere, & qu'ils en reviennent toujours à des pointilles du raisonnement humain.

XXXI.
Qu'en al-
leguant l'
Ecriture,
le Calvi-
niste ne
fait qu'
imiter le
Socinien,
& qu'il
retombe
dans la
discussion
dont M.
Jurieu
vouloit le
tirer.

Mais n'alleguent-ils pas l'Ecriture ? Sans doute : de la même sorte que font les Sociniens. Je suis la *vi-gne*, je suis la *porte* ; la *pierre étoit CHRIST* : ils prouvent parfaitement bien, qu'il y a dans l'Ecriture des façons de parler figurées : donc celle-ci, *Ceci est mon corps*, est de ce genre. C'est ainsi qu'un Socinien raisonne : Il y a tant de façons de parler où il faut admettre une figure ; pourquoi celle-ci, *Le Verbe étoit Dieu*, le *Verbe a été fait chair*, ne seroit-elle pas de ce nombre ? Ils sauront fort-bien vous dire que JESUS-CHRIST étant sur la terre le représentant de Dieu, revêtu de sa vérité, inondé de sa vertu toute-puissante, on le peut aussi-bien appeller Dieu & vrai Dieu, que le pain de l'Eucharistie est appelé corps. Vous voilà donc dans les discussions, dans la conférence des passages, dans l'embarras des disputes, auxquelles vous ne vouliez pas vous assujettir.

XXXII.
Que visi-
blement
le Calvi-
niste est
détermi-
né contre
la présen-
sance
réelle par

Mais, direz-vous, l'Ecriture est claire pour moi : c'est la question. Le Socinien ne prétend pas moins à cette évidence que vous : voilà donc toujours la foi dépendante des disputes ; & ce moïen abrégé de l'établir tout-d'un-coup & sans discussion vous échappe. Mais enfin, si l'Ecriture est si claire en cette ma-

tiere, d'où vient que le Lutherien ne peut l'enten- le princi-
dre depuis plus de cent cinquante ans de disputes? pe Soci-
Vous ne direz pas que c'est un profane, ennemi de nien.
Dieu, de qui il retire les lumieres, comme vous
pourrez le dire d'un Socinien. Il est du nombre des
ensans de Dieu, du nombre de ceux qu'il enseigne,
qu'il reçoit à sa table & dans son royaume. Voulez-
vous faire dépendre la foi d'un simple fidele d'une
dispute qui demeure encore indécidée après un si long
tems? Avouëz donc la verité: lentez-la du moins:
ce n'est pas l'Ecriture qui vous détermine: la me-
thode Socinienne vous entraîne; & de deux sens qu'
on donne à ces paroles, *Ceci est mon corps*, vous
vous résolvez par celui qui flatte la raison humaine.
Ainsi seront entraînés tous ceux qui mépriseront les
décisions de l'Eglise; & tant qu'on ne voudra point
fonder sur une promesse certaine, une autorité infail-
lible qui arrête la pente des esprits, la facilité déter-
minera, & la religion où il y aura le moins de my-
steres, sera nécessairement la plus suivie.

Mais voici dans les écrits des Indifferens un at- XXXIII.
trait plus inévitable pour les Calvinistes. L'auteur Autre ar-
des Avis demande à M. Jurieu une règle pour di- gument
scerner les articles fondamentaux d'avec les autres. des Soci-
Car il est constant, & le ministre en convient, qu' nien sur
entre les verités fondamentales l'Ecriture contient cent les arti-
cent verités DE DROIT ET DE FAIT, dont l'ignorance cles fon-
ce ne sauroit danner. DE DROIT ET DE FAIT, dont damen-
Il s'agiroit donc de savoir si en ils de-
lisant l'Ecriture, le peuple, les ignorans & les sim- mandent
ples, c'est-à-dire, sans comparaison la plus grande qu'on leur
partie de ceux que Dieu appelle au salut, pourroient fasse voir
trouver cette règle pour discerner les verités dont la distin-
l'igno- tion par
rance ne danne pas, d'avec les autres, & connoître l'Ecritu-
par-consequent quelles erreurs on peut supporter, & re: ce que
jusqu'ou l'on doit étendre la Tolerance: en un mot le mini-
quelle raison il y a d'en exclure les Sociniens plû- stre avoué
qu'il ne
peut faire.
Avis Tr.
1. art. 1. p.
19.
Tab. Lett.
3. p. 119.

tôt que les Lutheriens. C'est ce qu'il faudroit pouvoir établir par l'Ecriture; mais c'est à quoi les ministres ne songent seulement pas. Au-lieu de nous faire voir dans les saints Livres la désignation de ces articles fondamentaux, le sommaire qui les ramasse, ou la marque qui les distingue de tous les autres objets de la révélation, M. Jurieu se jette dans un long raisonnement où il pretend faire voir, sans dire un mot de l'Ecriture, qu'il y a trois caractères pour distinguer ces verités fondamentales: le premier est la révélation; le second est le poids & l'importance: le troisième est la liaison de certaines verités avec la fin de la religion.

Tab. Lett.
3. p. 219.

XXXIV. Il ne faut pas s'arrêter au caractère de révélation qui est le premier, puisque c'est-là que le ministre est d'accord qu'il y a cent & cent verités de droit & de fait révélées dans l'Ecriture, qui néanmoins ne sont pas fondamentales: ce caractère n'est donc pas fort propre à distinguer ces verités d'avec les autres. Passons au second qui est le poids & l'importance: où d'abord il est certain qu'il faut entendre un poids & une importance qui aille jusqu'à rendre ces verités nécessaires au salut: car le ministre ne dira pas que Dieu qui se glorifie par son Prophete d'enseigner des choses utiles: Je suis, dit-il, le Seigneur ton Dieu qui t'enseigne des choses utiles, prenne le soin d'en révéler de peu importantes. Ce n'est donc rien de prouver en general que ces verités soient importantes, si l'on ne prouve qu'elles le sont jusqu'à être de la dernière nécessité pour le salut. Cela posé, écoutons ce que nous dira le ministre: Sur le second caractère qui est le poids & l'importance, il faut savoir que le bon sens & la raison seule en peuvent juger. Dieu a donné à l'homme un discernement capable de juger si une verité est importante ou non à la religion: tout de même qu'il lui a donné des yeux pour distinguer si un ob-

De trois
moïens
proposés
par le mi-
nistre pour
distinguer
les arti-
cles fon-
damen-
taux, deux
d'abord
lui sont
inutiles :
son aveu
qu'on ne
peut faire
ce discer-
nement
par l'E-
criture.
Ibid.
N. 48. 17.

jet est blanc ou noir, grand ou petit, & des mains pour connoître si un corps est pesant ou léger. Voilà de ces évidences que la Réforme nous prêche. M. Claude nous les expliquoit d'une autre façon, & nous disoit, qu'on sent naturellement que l'ame est suffisamment remplie de la vérité, comme on sent naturellement que le corps a pris une nourriture suffisante. Ces ministres pensent par-là trouver un asyle où l'on ne puisse les forcer. Car qui osera disputer avec un homme sur ce qu'il vous dit de son goût, ou prouver à un entêté de sa religion, quelle qu'elle soit, qu'il n'a pas ce goût qu'il nous vante, & qu'il ne sent pas comme à la main le poids des vérités du Christianisme, jusqu'à savoir discerner celles qui sont nécessaires au salut d'avec les autres? Sans doute ils ont trouvé là un beau moïen de chicaner. Mais ce qu'il y a d'abord à leur dire, c'est que sous prétexte de cette évidence de goût & de sentiment, ils renoncent formellement à prouver par l'Ecriture l'importance & la nécessité des vérités fondamentales. M. Jurieu y est exprès: *Il est très-certain, dit-il, qu'il est* ^{Lett. 37. 125.} *très-important de savoir si JESUS-CHRIST est Dieu, ou s'il ne l'est pas: s'il est mort pour satisfaire à la justice de Dieu pour nous: si Dieu connoît les choses à venir, s'il est infini ou non, s'il est l'auteur de tout le bien qui se fait en nous. Et un peu après: Si l'Ecriture sainte* ^{Page 126.} *ne dit pas que ces vérités SOIENT DE LA DERNIERE IMPORTANCE ET NECESSAIRES AU SALUT; c'est parceque cela se voit & se sent assez: on ne s'avise point quand on fait des philosophes de leur dire que le feu est chaud & que la neige est blanche, parceque cela se sent. Ce n'est donc point par l'Ecriture qu'on prouve les articles fondamentaux: chacun les connoît à son goût: c'est-à-dire, chacun les désigne à sa fantaisie, sans qu'on le doive ou qu'on le puisse convaincre ou défabuser sur ces articles.*

XXXV.
Démon-
stration
manifeste
de l'illu-
sion qu'
on fait
aux Pré-
tendus
Réfor-
més en
les ren-
voiant à
leur
goût,
pour di-
tinguer
les arti-
cles fon-
damen-
taux.
Cy-dessus,
n. 36.

Que si on sent que ces articles sont nécessaires au salut, à plus forte raison doit-on sentir qu'ils sont véritables. Si on sent, par exemple, comme M. Jurieu vient de dire, qu'il est nécessaire au salut de croire que Dieu est l'auteur de tout le bien qui se fait en nous, à plus forte raison doit-on sentir que c'est une vérité constante. Car il est clair que la croïance d'une fausseté ne peut pas être nécessaire au salut. Voilà les controverses bien abrégées : on n'a qu'à dire qu'on sent & qu'on goûte, pour se mettre hors de toute atteinte; & par la même raison, vous avez beau dire à un homme : cela se goûte, cela se sent; s'il n'a ni ce sentiment ni ce goût, il vous quittera bien-tôt, & la perte sera sans remède comme les erreurs.

XXXVI.
Suite de
la même
démon-
stration :
les Cal-
vinistes
n'ont
point de
règle
pour to-
lerer Lu-
ther &
les Lu-
thériens
plûtôt
que les
autres :
Semipe-
lagianis-
me des
Luthé-
riens.
Jur. Con-
sult. p. 242.
Var. addit.
en lio. 14.
n. 7.

Qu'ainsi ne soit : à quoi sentez-vous que la présence réelle confessée par les Lutheriens ne soit pas une erreur fondamentale, & qu'ils puissent impunément être des mangeurs de chair humaine? Mais ce dogme de l'ubiquité, *monstre affreux, énorme & horrible*, comme vous l'appellez vous-mêmes, d'une laideur prodigieuse en lui-même, & encore plus prodigieuse dans ses conséquences, puisqu'il ramène au monde la confusion des natures en JÉSUS-CHRIST, & non-seulement celle de l'ame avec le corps, mais encore celle de la divinité avec l'humanité, & en un mot l'Eutychianisme détesté unanimement de toute l'Eglise : à quoi sentez-vous, je vous prie, que le poids d'une telle erreur si grossière, si charnelle & si manifestement contraire à l'Ecriture, ne précipite pas les âmes dans l'enfer? Mais cette erreur abominable d'ôter à la créature toute liberté, & de faire Dieu en termes formels auteur de tous les péchés, comment la pardonnez-vous à Luther? Vous l'en avez convaincu; vous lui avez démontré que c'est un blasphème qui tend au Manichéisme, qui renverse toute religion, & dont néanmoins

Ibid. ad-
dit. n. 2.
3. & suiv.
Jur. Con-

il ne s'est jamais retracté. Où étoit le goût de la ve-
 rité dans ce chef des Réformateurs, lorsqu'il blasphé-
 moit de cette sorte? Mais où étoit-il dans les autres
 Réformateurs qui constamment blasphémoient de mê-
 me? Et par quel goût sentez-vous que cette impiété
 ne les empêchoit pas d'être fideles serviteurs de Dieu?
 On a démontré plus clair que le jour aux Lutheriens
 dans l'histoire des Variations & dans le troisième
 Avertissement, qu'ils sont devenus Semipelagiens en
 attachant la grace de la conversion à une chose qui
 selon eux ne dépend que du libre arbitre, c'est-à-di-
 re, au soin d'assister à la prédication; ce qui est en
 termes formels attribuer à nos propres forces le com-
 mencement de nôtre salut, sans que la grace y soit
 nécessaire. J'ai rapporté les endroits de Beaulieu fa-
 meux ministre de Sedan, où il a convaincu les Lu-
 theriens de cette erreur: M. Bafnage l'a reconnue, &
 il passe à M. de Meaux cette insigne variation de la
 Réforme. Mais l'aveu de M. Jurieu est encore ici
 plus considerable; puisque dans sa Consultation au Do-
 cteur Scultet, il entreprend de lui démontrer ce Se-
 mipelagianisme des Lutheriens, en les convainquant
 d'enseigner que pour avoir la grace de la conver-
 sion, il faut que l'homme fasse auparavant le devoir
 de se convertir par ses forces & ses connoissances na-
 turelles. ce qui est le pur & franc Semipelagianisme,
 & enferme tout le venin de l'heresie Pelagienne.
 Ainsi le fait est constant de l'aveu des ministres &
 de M. Jurieu lui-même.

J'en reviens donc à demander à ce ministre: que
 feriez-vous en cette occasion? Vous n'otiez aban-
 donner les Lutheriens, à qui en termes précis vous
 offrez la communion & la paix malgré cette erreur.
 Que direz-vous donc pour les excuser? que la révé-
 lation du dogme opposé au Semipelagianisme n'est
 pas évidente, & qu'il n'est pas clair dans l'Ecriture

fol. 2. p.
 6. 7. p.
 210. &
 suiv.
 3. Avert.
 n. 3. 4. 5.
 et suiv.
 Var. liv.
 14. n. 3.
 2. et suiv.
 Addit.
 Ibid. Var.
 liv. 8. n.
 48. 52.
 et suiv.
 14. n. 116.
 et suiv.
 3. Avert.
 n. 12. et
 suiv.

Var. 14.
 116.

Bafn. 1. 2.
 liv. 3. c.
 2. n. 4.

Jur. Con-
 sult. p.
 117. 118.
 Var. addit.
 n. 4.
 3. Avert.
 n. 12. et
 suiv.

xxxv.
 Que le
 Semipe-
 lagianif-
 me est &
 n'est pas
 une er-
 reur fon-
 damen-
 tale.
 Contra-

dition
du mini-
stre &
des Cal-
vinistes.
Cousult.
l'id. phio-
lipp. 16.

que c'est Dieu qui commence le salut, comme c'est lui qui l'acheve par sa grace. Mais y-a-t-il rien de plus clair que cette parole de saint Paul : *Celui qui commence en vous la bonne œuvre, l'accomplira*, pour ne point ici parler des autres passages ? Ou bien est-ce que cette erreur des Pelagiens & des Lutheriens n'est pas importante ? Mais vous nous contiez tout-à-l'heure cette vérité, que Dieu est l'auteur de tout le bien qui est en nous (par-conséquent du commencement comme du progrès & de l'accomplissement de nôtre salut) parmi celles qu'on sent d'abord comme nécessaires au salut : enforte qu'on n'a pas besoin de les prouver. Comment donc le Lutherien, vrai enfant de Dieu, selon vous, l'a-t-il oublié, & comment a-t-il varié ? Vous dites tout ce qu'il vous plaît, & vôtre theologie n'a point de règle.

xxxviii.
Que le
goût des
Calvini-
stes & du
ministre
varie sur
le Semi-
pelagian-
isme &
sur la né-
cessité de
l'amour
de Dieu
& des
bonnes
œuvres.
Jur.
Méth. scilicet.
25. p. 113.
121. Var.
liv. 24. n.
23. 24. et
suiv. 92.
93. et suiv.
Var. ad.
dit. n. 5.
Jur. Com-
sult. 2. p.
c. 2. p.
243.
3. Avertisse-
ment. 19. et suiv.

Mais voici bien pis : vous-même vous variez avec les Lutheriens, puisque ce point important de la nécessité de la grace qui étoit autrefois si fondamental, a cessé de l'être depuis que les Lutheriens l'ont rejeté, & qu'en ôtant à Dieu le commencement du salut, ils ne lui en ont plus réservé que l'accomplissement. Comment pourrai-je me fier à ce goût auquel vous me renvoiez, si vous même vous variez dans vôtre goût ? Si en nous disant d'un côté que jamais homme de bien *ni vrai Chrétien ou vrai de-vot fut Pelagien ou Semipelagien*, vous ne laissez pas de nous dire encore qu'un Lutherien franc Semipelagien, selon vous, peut soutenir son erreur sans préjudice de son salut, & sans être exclus du pain de vie ? Mais n'avez-vous pas démontré à ce même Lutherien, qu'il ruine la nécessité des bonnes œuvres, qu'il en ravale le prix, que selon lui l'exercice de l'amour de Dieu n'est nécessaire pour être sauvé ni à la vie ni à la mort ? A quoi reconnoissez-vous que ces dogmes Lutheriens sont de poids pour le salut, & que tant d'autres n'en sont

pas? Ne voiez-vous pas que vous avez un poids *&* *Proverb.*
un poids, chose abominable devant le Seigneur, & que *10.*
vous pesez les erreurs avec une balance trompeuse
& inégale?

De-là vient que le ministre lui-même à la fin ne
se fie pas à cette balance où il pèse les vérités fon-
damentales. Je sai, dit-il, que les préjugés sont capables
de corrompre ce discernement, & que nous jugeons les ar-
ticles & les vérités importantes selon nos passions & nos
préventions. Mais premièrement, le bon sens ne peut être
corrompu qu'à certain degré. Vous voilà donc à exami-
ner en quel degré la prévention peut avoir corrom-
pu votre goût & votre bon sens: qui nous explique-
ra cette enigme? Mais ces vices, poursuit-il, ne peu-
vent aller à faire paroître une montagne comme un grain
de sable, ou un grain de sable comme une montagne. Il
en est de même du jugement qui distingue l'important de
ce qui ne l'est pas en toute matiere. D'où vient donc
que le Lutherien trouve la présence réelle & même
l'ubiquité si importante, pendant que le Calviniste
méprise l'une & l'autre? Ou d'où vient que le Cal-
viniste trouve si importante la nécessité de la grace
& celle de l'amour de Dieu, lorsque le Lutherien ne
la sent pas? Ou pourquoi est-ce que le Calviniste
lui-même se relâche en faveur du Lutherien, & ne
trouve plus essentiel ce qui l'étoit auparavant? A-
vouez que votre bon goût & votre évidence de sen-
timent est une illusion dont vous amusez les entê-
rés. Mais voici dans le discours de M. Jurieu le der-
nier excès de l'extravagance & le renversement en-
tier des maximes de la Réforme. De plus, continue-
t-il, quand le bon sens pourroit être corrompu tout outre *Ibid.*
dans quelques sujets, comme il l'est en effet, la pluralité
n'ira jamais de ce côté-là; & il le prouve par cet
exemple. Il y aura dans une grande ville vingt yeux
viciés qui verront vert & jaune ce qui est blanc, mais

XXXIX.
Le mini-
stre & les
Protes-
tans re-
duits à
compter
les voix,
& à se
faire in-
faillibles
contre les
Indiffe-
rens &
les Tole-
rans.

le reste des habitans qui surpasse infiniment en nombre, redifieront le mauvais jugement de ces vingt yeux, & feront qu'on ne les en croira pas. Vous voilà donc à la fin réduits à compter les voix : & où en étoit la Réforme lorsqu'elle s'est séparée, & qu'on l'appelloit au concile œcumenique de l'Eglise qu'elle quittoit ? Mais quoi ! si les Sociniens prévalent enfin dans la Réforme, si ce torrent dont on ne peut arrêter le cours s'enfle tellement qu'il prévale, & qu'ils en viennent à être sur tous les articles mille contre un, comme ils s'en vantent déjà sur la Tolerance, qui renferme tout le venin de la secte, sans qu'on ose les contredire, le Socinianisme sera véritable ou du moins indifférent. Mais cela, direz-vous, n'arrivera pas : la Réforme est devenue infaillible contre les Tolerans. Aveugles, ne verrez-vous jamais qu'avec ces illusions vous ne contenterez que des entêtés, & que tous les gens de bons sens de votre communion se donneront aux Indifférens, si vous n'avez recours à d'autres principes ?

XL.
Troisième
me moyen
de discer-
ner les
articles
fondamen-
taux, où le
ministre
montre
sa faibles-
se contre
les Socia-
niens.
p. 120. 121.
126. 127.

Enfin, le troisième caractère par où on distingue les articles fondamentaux d'avec les autres, c'est selon M. Jurieu, la liaison de certaines vérités avec la fin de la religion, c'est-à-dire, avec la gloire de Dieu, avec la sanctification & le salut de l'homme. Je le veux : la fin de la religion en general, c'est, 1. dites-vous, de ne croire qu'un Dieu : le Socinien n'en croit qu'un, & il vous accuse d'en croire trois. 2. De n'adorer que lui : ce qu'il faut entendre sans doute d'une adoration souveraine : le Socinien le fait, & il vous accuse de rendre cette adoration à un homme pur. N'importe que vous le croiez Dieu ; vous voulez bien que le Catholique soit idolâtre en adorant dans l'Eucharistie JESUS-CHRIST qu'il y croit présent. Vous direz que c'est une erreur d'adorer à JESUS-CHRIST homme un culte intérieur qui

se rapporte à Dieu: vous dannez donc tous les Peres du quatrième siecle, à qui neanmoins vous faites invoquer les Saints & honorer leurs reliques sans préjudice de leur sainteté ni de leur salut. La 3. fin de la Religion, c'est, dit le ministre, *de regarder Dieu comme celui qui gouverne le monde.* Le Socinien le nie-t-il? Vous sentez-vous si foible contre lui, que vous ne puissiez le combattre qu'en déguisant sa doctrine? 4. *D'attendre de lui des peines ou des récompenses après la mort.* Le Socinien n'en attend-t-il pas; & lui pouvez-vous objecter qu'il rejette absolument les peines de l'autre vie, à cause qu'il ne les croit pas éternelles? Voilà les caracteres essentiels à la religion en general: mais il y en a, dit M. Jurieu, *qui sont particuliers à la Religion Chrétienne, & qui la distinguent de toute autre, comme de croire que JESUS est le Messie; le Socinien le croit: que ce Messie est le Fils de Dieu, & Dieu éternel comme le Pere; c'est la question que vous ne devez pas supposer comme résolue, pendant que vous vous donnez tant de peine à la réloudre: qu'il a satisfait pour les péchés des hommes; autre question à examiner, & non pas à supposer avec le Socinien & avec ceux qui le favorisent: que les morts ressusciteront, qu'il y aura un jugement dernier à la fin du monde; vous calomniez le Socinien si vous l'accusez de nier ces verités: l'avoir s'il les reconnoît dans toute leur étendue, & si ce qui manque à sa foi est fondamental, c'est de quoi vous avez promis de nous instruire, & vous ne faites que le supposer; tant vous êtes forcé à reconnoître que les principes pour fermer la bouche au Socinien, manquent à votre Réforme.*

Et ce qui prouve plus clair que le jour, que le ministre ne fait où il en est; c'est ce qu'il ajoute, que *les verités que les Sociniens veulent ôter à la Religion, sont révélées, & clairement révélées.* Si elles sont ré-

XLI.
Que le
ministre
est à bout
sensiblement dan-

la preuve
qu'il en-
treprend
des arti-
cles fon-
damen-
taux.
Page 123.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Tab. Lett.
2.

XLII.
Quelle
preuves
Tolerans
deman-
doient
à M. Ju-
rieu sur l'
évidence
des arti-
cles fon-
damen-
taux ; &
que ce

velées, & clairement révélées ; si les articles fonda-
mentaux sont si évidens & si aisé à trouver dans l'
Ecriture, pourquoi en craignez-vous la discussion pour
le peuple ? Pourquoi le renvoyez-vous à son goût, à
son sentiment ? goût & sentiment que vous lui don-
nez avant même qu'il ait ouvert l'Ecriture sainte.

Continuons : Ces articles sont clairement révélés, & en mê-
me-tems ils sont de la dernière importance. Mais déjà, pour
la vérité & pour l'évidence de la révélation, le
ministre déclare souvent dans toutes ses Lettres, qu'
il n'y veut pas encore entrer. On voit, dit-il, où
un tel projet nous meneroit. Au-lieu d'un petit ouvrage
à l'usage des moins savans, il faudroit faire un gros
livre qu'à peine les savans auroient le loisir de lire.
Mais si cette discussion est si difficile aux savans mê-
mes, combien est-il manifeste que les moins savans
s'y perdroient ? Que fera-t-il donc ? Il se réduira à
deux articles, qui est celui de la divinité de JESUS-
CHRIST, & de sa satisfaction. Mais songera-t-il du
moins à vous en prouver la vérité ? Point du tout ;
il va entreprendre de vous en prouver l'importance,
& vous en fera voir la vérité dans une seconde par-
tie qu'il ne trouve pas à propos de traiter. Voilà
cette rare methode. Il vous prouvera qu'un article
est important avant que de vous montrer qu'il est
véritable & clairement révélé. C'est où se termine
aujourd'hui toute la theologie Réformée.

Vous direz peut-être, Mes Freres, que vôtre mi-
nistre sans vouloir entrer dans le fond, suppose la
vérité & l'évidence de la révélation, comme une
chose dont les Tolerans qu'il attaque demeurent d'
accord. Mais visiblement il leur impose : au-contrai-
re l'auteur des Avis, auteur que vôtre ministre vou-
loit refuter, avoit raisonné en cette sorte : Je pose,
lui avoit-il dit, le principe de la Réforme, qui est celui
du bon sens : c'est que Dieu ayant donné sa parole aux

hommes afin de les conduire au salut, & Dieu appellant à ce salut beaucoup plus de peuple que de grands & de savans; il s'ensuit nécessairement que ceux du peuple qui ne sont pas privés entièrement de sens commun, peuvent se déterminer sur ces objets fondamentaux par la lecture de la parole de Dieu. Ce principe présumé, il raisonne ainsi: Cela étant, il me semble que l'on peut conclure que tous ces dogmes sur lesquels les savans ont tant de peine à se déterminer, quoiqu'ils travaillent de bonne foi à leur salut, ne sont pas de cette nécessité absolue dont nous parlons. Car si les savans qui ne sont pas la millième partie du peuple, trouvent tous ces embarras qui retiennent les plus sages d'entre eux indéterminés: comment les simples sans étude & sans application pourront-ils voir avec cette certitude que la foi demande, ces objets obscurs & douteux aux savans?

On voit donc que les adversaires de M. Jurieu ne supposent pas que les articles dont il s'agit soient si clairs: au-contraire, ils présupposent qu'ils ne le sont pas au peuple, puisqu'ils excitent tant de disputes parmi les savans, & que les plus sages d'entre eux sont encore indéterminés: & quand même ces savans conviendroient que ces articles leur paroissent clairs dans l'Ecriture, il ne s'ensuit pas qu'ils les crussent clairs pour tout le peuple; au-contraire, l'auteur des Avis conclut ainsi: Plus j'y pense, plus je me persuade que les préjugés tirés des catechismes, plutôt qu'une connoissance puisée dans la parole de Dieu, sont aujourd'hui presque l'unique fondement de la foi des peuples. Ce n'est donc pas l'évidence de la révélation, mais les catechismes & les préjugés de la secte, c'est-à-dire, une autorité humaine qui les persuade.

Enfin, l'auteur des Avis finit son raisonnement par ces paroles: Je croi que l'on peut conclure après cette réflexion, que les points fondamentaux de la Religion

ministre
n'a rien
eu à leur
répondre.
Tab. L. r.
3. Et suiv.
Avis sur le
Tableau,
art. II. p.
20.

ne sont pas à beaucoup près en si grand nombre que plusieurs se l'imaginent aujourd'hui : autrement je croirois que la voie d'examen, qui est le fondement de nôtre Réformation, seroit un principe impossible au peuple, & par conséquent injuste & faux. J'attens avec impatience quelque éclaircissement là-dessus.

Voilà ce qu'attendoient les Tolerans. Ils supposoient que les peuples ne pouvoient pas voir assez clair, pour prendre parti sur les articles qui partageoient les savans. Par-là donc ils insinuoient qu'il falloit réduire les articles fondamentaux à ceux dont tout le monde & les Sociniens comme les autres sont d'accord ; c'est-à-dire, qu'ils les réduisoient à croire que Dieu est un, & que JESUS est son CHRIST : car c'est-de quoi conviennent tous les Chrétiens. Que si le ministre avoit à leur donner une autre marque d'évidence que ce consentement universel, c'étoit à lui à la prouver, & à ne pas ruiner sa cause, en supposant comme prouvé ce qui étoit en question.

XLIII.
Preuve de
l'inévi-
dence des
articles
fonda-
mentaux
selon les
principes
des Calvi-
nistes.

L'exemple des Lutheriens vient ici fort à propos. On demande à M. Jurieu & aux Calvinistes, si la certitude du salut, l'inamissibilité de la justice, la nécessité de la grace pour commencer le salut aussi-bien que pour l'achever, & les autres points décidés dans le synode de Dordrecht ; si la nécessité des bonnes œuvres & celle de l'amour de Dieu ; si cet article important de la Réforme, que JESUS-CHRIST étant qu'homme est uniquement renfermé dans le ciel, sont choses obscurément & douteusement ou clairement révélées ? Si ces articles leur paroissent obscurément révélés, où en est le Calvinisme ? Où en sont les décisions du synode de Dordrecht ? Aura-t-il excommunié tant de ministres, bons Protestans d'ailleurs, pour des articles obscurs & obscurément révélés ? Que si tous les points qu'on vient de réciter, paroissent aux Calvinistes évidemment révélés, pour-

quoi le doute des Lutheriens les ébranle-t-il assez pour les obliger à la Tolerance? Ou pourquoi comprennent-ils pour rien les doutes des autres aussi malaisés à résoudre que ceux des Lutheriens?

Le ministre croit avoir abbatu les Tolerans, quand il leur dit: Est-il possible que Dieu ait voulu révéler la divinité de JESUS-CHRIST, sans obliger à la reconnoître? ou qu'il ait satisfait pour nous, sans imposer aux hommes la nécessité d'accepter ce paiement par la foi? comme si on ne pouvoit pas dire de même: Est-il possible que Dieu ait voulu que nous dûssions tout nôtre salut, & autant le commencement que la fin, à la grace de JESUS-CHRIST; & que ce soit-là le principal fruit de sa mort; & que néanmoins il ne veuille pas que tout le monde reconnoisse cette vérité; & qu'il faille tolerer les Lutheriens qui la rejettent? Ne pourroit-on pas dire aussi: Est-il possible que JESUS-CHRIST ait voulu se rendre réellement présent selon son corps & selon son sang dans le pain & dans le vin de l'Eucharistie, & qu'il n'ait pas voulu nous obliger à reconnoître une présence si merveilleuse, & à lui rendre grâces d'un témoignage si étonnant de son amour? Cependant vous voulez persuader aux Lutheriens qui reconnoissent cette présence, de vous supporter; vous qui loin de la reconnoître, en faites le sujet de vos railleries, c'est-à-dire selon eux, de vos blasphêmes; jusqu'à traiter ceux qui la croient, de mangeurs de chair humaine.

Il ne faut point ici dissimuler une misérable chicane de M. Jurieu, qui soutient que l'article de la présence réelle & de l'union corporelle des fideles avec JESUS-CHRIST ne peut pas être fondamental, parceque les Lutheriens eux-mêmes ne disent pas que cette union corporelle de JESUS-CHRIST avec ses membres, soit absolument nécessaire. Il est donc clair, conclut-
Vol. IV.

XLIV.
Toutes les preuves du ministre sur les articles fondamentaux, combent d'elles-mêmes au seul exemple de la doctrine de la grace, & de celle de la présence réelle.
Lett. quart.
2. n. 5. 6.

XLV.
Suite de la même matière: chicane du ministre.
Jur. de l'Un. de l'Egl. T. 6.
c. 5. p. 60.

il, que les Calvinistes ne nient rien de fondamental & de nécessaire selon les Lutheriens.

Ce ministre ne veut jamais entendre, en quoi consiste la difficulté qu'on lui propose. Il est vrai que les Lutheriens ne disent pas, que cette union corporelle du fidele avec JESUS-CHRIST soit absolument nécessaire, parcequ'ils ne disent pas non plus que la reception de l'Eucharistie le soit; mais si les Lutheriens ne croient pas que la foi de cette union corporelle fût nécessaire à celui qui reçoit l'Eucharistie, pourquoi excluoient-ils de leur communion les Calvinistes avec une inexorable sévérité? Il faut donc bien qu'ils croient absolument nécessaire à tout Chrétien la foi de cette union & de la présence réelle, & qu'ils tiennent ceux qui la nient pour coupables d'une erreur intolérable.

Ainsi il te pourroit très-bien faire, qu'on ne crût pas la communion absolument nécessaire; comme en effet elle ne l'est pas, de la dernière & inévitable nécessité: & qu'on crût absolument nécessaire quand on communie, de savoir ce qu'on y reçoit, & ne pas priver le fidele de la foi de la présence réelle, n'y ayant rien de plus ridicule & de plus impie que de tenir pour indifférent, si ce qu'on reçoit sous le pain & avec le pain, comme parle le Luthérien, est ou n'est pas JESUS-CHRIST même selon la propre substance de son corps & de son sang; puisque c'est faire tomber son indifférence sur la présence ou sur l'absence de JESUS-CHRIST même, & de son humanité sainte.

Ainsi, quoique puisse dire votre ministre, j'en reviens toujours à vous demander, s'il n'est d'aucune importance de savoir que JESUS-CHRIST, entant qu'homme, soit vraiment présent ou non, sous les symboles sacrés? Mais ce seroit en vérité être trop profane que de pousser son indifférence jusque-là, & de

croire si JESUS-CHRIST homme a voulu être présent avec toute la réalité que croit le Lutherien, que cela puisse devenir indifférent à ses fideles. Que si vous êtes enfin forcé d'avouer que c'est-là un point important & très-important, mais non pas de cette importance qui rend un article fondamental & absolument nécessaire pour le salut, puisque même la reception de l'Eucharistie n'est pas de cette nécessité; vous ne nous échapperez pas par cette évasion: car toujours on ne cessera de vous demander ce que vous diriez d'un homme, qui sous prétexte que la cene ou la communion n'est pas absolument nécessaire, rejettoit ce Sacrement en disant qu'il le faut ôter des assemblées chrétiennes, & qu'il n'est pas nécessaire de le conserver dans l'Eglise. Vous n'oseriez soutenir qu'avec cette erreur il fût digne du nom chrétien, ni de la société du peuple de Dieu dont il rejetteroit le sceau sacré. Car par la même raison, sous prétexte qu'on peut absolument être sauvé sans le baptême lorsqu'on y supplée par la contrition ou par le martyre, & que même sans y suppléer par ces moïens, on croit parmi vous que ce Sacrement n'est pas nécessaire au salut des enfans des fideles; il faudroit aussi tolerer ceux qui cesseroient de le donner, ou qui, à l'exemple de Fauste Socin, ne le croiroient plus nécessaire à l'Eglise de JESUS-CHRIST, en disant avec ce temeraire heresiarque, qu'il n'a été institué que pour les commencemens du Christianisme. Or autant qu'il est nécessaire de conserver dans l'Eglise le Sacrement de l'Eucharistie, autant est-il nécessaire d'y conserver la connoissance de la chose sainte qu'elle contient, puisque même saint Paul condamne ex-

*x. Cor. v.
29.*

pressément ceux qui la mangent sans la discerner.

Vous dites que le Socinien détruit la gloire de Dieu en le faisant impuissant, ignorant, changeant: la

*XLVI.
Suite de l'
insuffisan-
ce de la
preuve*

des points
sola-
mentaux;
& la Ré-
forme for-
mée enco-
re une
fois de re-
courir à l'
autorité
de la
pluralité
des voix.
Tab. LIII.
3. p. 157.

teurs auteur du péché; & en niant comme font en-
core les Lutheriens, qu'il soit auteur de tout le bien
qui se fait en nous, ne l'étant pas du commencement
de notre salut? Le Socinien, poursuivez-vous, ôte la
sanctification en détruisant les motifs qui y servent, comme
sont la crainte des peines éternelles: & les Lutheriens ne
vous reprochent-ils pas que vous ôtez aussi ces mo-
tifs par votre certitude du salut, & votre inamissibi-
lité de la justice? Quel différence mettez-vous entre
ôter les peines éternelles & obliger le fidele à croi-
re avec une entière certitude qu'elles ne sont pas
pour lui, puisqu'en quelque excès qu'il tombe, il est
assuré de ne mourir pas dans son péché? *Le Socinien*
ôte la consolation: demandez au Lutherien s'il ne trou-
ve point de consolation dans la foi de la présence
réelle, & s'il ne vous accuse pas de ravir aux enfans
de Dieu cet exercice de leur foi, & ce doux soutien
de leurs ames durant leur pèlerinage. Vous accusez
le Socinien de nier le mérite de JESUS-CHRIST &
de sa mort: le Socinien ne le nie pas absolument.
Vous argumentez, & vous dites qu'il nie le mérite
par voie de satisfaction, ce qui est en quelque façon
le nier; & n'est-ce pas aussi le nier en quelque fa-
çon, & encore d'une façon très-criminelle, que de
croire avec les Lutheriens le commencement du salut
independant de la grace que cette mort nous a mé-
ritée? Et d'ailleurs que répondrez-vous à vos freres les
Anglois Protestans, & à cette opinion qu'on dit se glis-
ser parmi eux? Mais quelle est cette opinion que vous
coulez si doucement? C'est, dites-vous, que JESUS-
CHRIST n'a pas proprement satisfait pour nos péchés, &
qu'il n'est pas mort afin que ses souffrances nous fussent
imputées. Voilà cette opinion qui se glisse en An-
gleterre, selon le ministre. Sur quoi, poursuit-il, ils
tournent en ridicule à ce qu'on m'écrit, la justice im-
putée avec autant de violence que les Papistes ignorans.

Tab. LIII.
2. p. 378.

Ces theologiens dont on vous écrit, qui nient ouvertement que JESUS-CHRIST ait *proprement* satisfait, & tournent en ridicule votre justice imputée *avec autant de violence qu'un Papiste*, apparemment ne se cachent pas. *L'ous avez peine*, dites-vous, à *distinguer cette theologie de l'impiété des Sociniens*; & vous souhaitez qu'on la *stérilise*: mais cependant on ne dit mot à des gens qui nient si ouvertement la satisfaction de JESUS-CHRIST: on laisse *glisser* cette opinion parmi les docteurs, d'où elle passera bien-tôt au peuple, & l'Eglise Anglicane ne se croit pas obligée de régler ses censures par vos décisions. Criez tant que vous voudrez que ces articles sont révélés & clairement révélés, vous en devez dire autant de tous les articles que vous soutenez contre les Lutheriens: & si enfin vous répondez que les articles que vous opposez au Lutheranisme, à la vérité sont révélés & clairement révélés, mais qu'ils ne sont pas pour cela fondamentaux ni de l'importance qu'il faut pour être nécessaires au salut: nous en voilà donc revenus à examiner l'importance des articles révélés. Par quelles règles & sur quels principes? Le ministre n'en a aucun à nous donner; & dans la cinquième Lettre, où il fait les derniers efforts pour éclaircir cette matière, après avoir épuisé toutes les subtilités, il n'y voit plus autre chose à faire que d'en revenir enfin à compter les voix, comme il l'avoit déjà proposé dans la troisième Lettre.

Mais plus il s'explique sur cette matière, plus son embarras est visible; car voici ce qu'il écrit dans cette cinquième Lettre. *Il se peut donc faire, dit-il, qu'il y ait en effet quelques personnes qui soient aveuglées à ce point, de pouvoir croire que la divinité de JESUS CHRIST & sa satisfaction sont des vérités, mais que ce ne sont pas des vérités essentielles à la Religion chrétienne. Mais nous ne croions pas que cet entêtement puisse aller loin ni*

XLVII.
Le ministre enco-
re une fois sen-
sible-
ment for-
cé à de-
meurer court sur les points fondamentaux.
page 203a

s'étendre à beaucoup de personnes : à cause , dit-il , que c'est un état trop violent de croire que certaine personne soit Dieu , & de croire qu'on ne lui fait pas de tort en la regardant comme une creature . Voilà votre dernier refuge : vous en appelez au grand nombre , & vous voulez que les Tolerans demeurent toujours le plus petit . Mais si ce torrent vous inonde , si l'expérience refuse vos raisonnemens , & qu'enfin la Tolerance l'emporte , où en ferez-vous ? Or certainement , au train qu'elle prend , il faudra bien qu'elle prévale , si vous n'avez à lui objecter que le petit nombre de ceux qui la suivent , c'est-à-dire , selon la Réforme , une autorité purement humaine , & le plus foible de tous les secours . Qu'ainsi ne soit : écoutons la suite . *On doit savoir que nous portons ce jugement (que le nombre des Tolerans sera toujours le plus petit) des docteurs & des theologiens ; car autrement je suis bien persuadé , qu'il y a MILLE ET MILLE BONNES GENS dans les communions de nos sectaires qui unissent fort bien ces deux propositions : JESUS-CHRIST est Fils éternel de Dieu ; mais il n'est pas nécessaire de le croire pour être sauvé . Car de quoi ne sont pas capables LES PEUPLES & les gens qui NE SONT PAS DE PROFESSION A' S'APPLIQUER , NI DE CAPACITÉ A' PÉNÉTRER ? Et même entre ceux qui sont appelés A' ENSEIGNER LES AUTRES , COMBIEN PEU Y EN A-T-IL , qui soient capables de voir le fond d'un sujet ? Voilà donc , de votre aveu propre , mille & mille bonnes gens ; & non-seulement parmi les peuples , mais encore parmi ceux qui sont appelés à enseigner les autres , qui ne voient pas l'importance que vous voulez qui saute aux yeux . C'est pour ces mille & mille bonnes gens , pour ces gens qui ne sont pas de profession à s'appliquer , ni de capacité à pénétrer , pour ces gens , dis-je , dont il est certain que toutes les communions sont pleines ; c'est pour eux & pour le grand nom-*

bre même des docteurs que vous jugez incapables de voir le fond d'un sujet : c'est pour eux , encore un coup, que je vous demande une règle. Quelle sera-t-elle ? L'Ecriture ? Mais ils ne sont pas de profession à s'y appliquer, ni de capacité à la pénétrer. Les docteurs ? Mais ce sont ceux-là qui les embarrassent par leurs divisions ; & après tout ce ne sont que des hommes sujets à faillir & en particulier & en corps : des hommes enfin dont le plus grand nombre n'est pas capable, selon vous , de voir le fond d'un sujet. Que pouvez-vous donc donner pour règle à ce grand nombre d'ignorans ? La multitude, qu'ils voient croître tous les jours & en train de se grossir beaucoup davantage ? Le goût & le sentiment ? C'est ce qui les perd : car ils ont tant de goût pour la liberté : la Tolérance leur paroît si belle , si douce, si charitable, & par-là si chrétienne. Quoi donc enfin ? Les synodes , les consistoires , les censures ? Tous ces moyens sont ulés ; & trop foibles , trop décriés dans la Réforme. Il ne reste plus à oppoler que les magistrats ; & c'est à quoi M. Jurieu travaille de toute la force dans les derniers ouvrages.

Cependant dans l'embarras où il est sur les moyens d'établir les articles fondamentaux , il semble quelquefois se repentir d'avoir avoué si souvent qu'il ne les trouve pas marqués dans l'Ecriture. Car il prétend, par exemple, que l'absolue nécessité de croire la divinité de JESUS-CHRIST, à peine d'être damné, est clairement marquée par ces paroles : *Celui qui ne croit pas au Fils éternel de Dieu, est condamné* : où il suppose le mot de *Fils éternel* au-lieu de celui de *Fils unique*, & donne occasion aux Tolerans de lui reprocher qu'il n'a pu trouver la condamnation expresse des Sociniens dans les passages qu'il produit, sans les altérer. Il produit encore ce passage de saint Jean : *Celui qui nie que JESUS soit venu en chair, est l'Anté-*

XVIII.
Vaine
tentative
du mini-
stre pour
prouver
par l'E-
criture
les arti-
cles fon-
damen-
taux.
De l'Un.
Tr. 6. c.
§. 2. 550.
Jean. 3.
18.

De l'Un.
Ibid.

Tab. Lett. christ. Mais que conclut ce passage pour les articles
4. p. 139. fondamentaux, puisque de l'aveu du ministre, saint
1. Jean, Leon & les premiers successeurs ont été le vrai An-
1. 7. techrist, sans préjudice de leur sainteté & de leur sa-
 lut ; par-conséquent sans nier aucun article fonda-
 mental ? Il aura souvent sujet de se repentir d'avoir
 avancé une proposition si insensée : mais après tout
 la question demeure toujours ; ce que c'est que *venir*
en chair. Si c'est donner à JESUS, comme ont fait
 les Marcionites & les Manichéens, au-lieu d'une
 chair humaine une chair fantastique ; les Sociniens
 sont à couvert de ce passage. On fait d'ailleurs ce
 que c'est, selon eux, que *venir en chair* ; & sans ex-
 cuser leurs réponses que je trouve aussi mauvaises
 que M. Jurieu, il est question de sauver de leurs vai-
 nes subtilités ce nombre infini de gens parmi les sa-
 vans aussi-bien que parmi le peuple, qu'on exclut
 de la discussion des passages de l'Ecriture : parcequ'ils
 n'ont ni le loisir ni la capacité de la faire ; ainsi que
 le ministre vient encore d'en convenir.

XLIX.

Si le mi-
 nistre a
 mieux
 établi les
 articles
 fonda-
 mentaux
 dans le
 Traité de
 l'Unité
 de l'Egli-
 se où il
 nous ren-
 voie :
 qu'il y
 met la
 nécessité
 de la gra-
 ce au
 rang des
 consé-
 quences
 non fon-
 damen-
 tales.
Tab. Lett. les principes. Je ne lui veux rien disputer sur cette
2. p. 110.

On voit donc combien est foible la seule barrière
 qu'il met entre lui & les Tolerans, qui est celle des
 points fondamentaux. Il nous renvoie à ce qu'il en
 a dit au Traité VI. de son livre de l'Unité de l'Egli-
 se ; mais il n'y dit pas autre chose, que ce qu'il ré-
 pète dans ses Lettres, & il ne fait que l'étendre,
 comme il en demeure d'accord. Parcourons nean-
 moins ce Traité : nous n'y trouverons que de nou-
 veaux embarras sur cette matière. Après avoir sup-
 posé que les articles fondamentaux sont les principes
 essentiels du Christianisme, il met trois choses non
 fondamentales : 1. *L'explication des mystères.* 2. *Les con-*
sequences, qui se tirent de ces mystères. 3. *Et les vérités*
theologiques qu'on puise dans l'Ecriture ou dans la raison
humaine, mais qui ne sont pas essentiellement liées avec
les principes.

division : je remarquerai seulement quelques conséquences qu'il met parmi les choses non fondamentales : *Le principe du Christianisme*, dit-il, *c'est que l'homme étant tombé volontairement dans la misère par le péché, il lui falloit un redeigneur que Dieu lui a envoie en JESUS-CHRIST. De ce principe les un tirent ces conséquences, que l'homme par son péché avoit entierement perdu toute sa force pour faire le bien & pour tendre à sa fin surnaturelle : les autres les nient. Ce n'est donc pas un principe du Christianisme, que l'homme ait perdu par le péché toute sa force pour faire le bien & tendre à sa fin surnaturelle : ce n'est qu'une conséquence non fondamentale, comme l'appelle le ministre, sur laquelle il convient aussi que les Chrétiens sont partagés ; & il est permis de dire, que la nature tombée a des forces pour faire le bien jusqu'à le pouvoir commencer, ainsi qu'on a vû, par elle-même, & tendre à sa fin surnaturelle : ce qui rétablit en honneur le Semipelagianisme, comme on l'a vû souvent.*

Voici encore une des conséquences non fondamentales que le ministre donne pour exemple. De ce principe, qu'on avoit besoin d'un Redempteur, *les uns concluent, dit-il, que la satisfaction étoit d'une absolue nécessité, les autres n'en veulent pas tomber d'accord. C'est donc une chose libre de croire qu'on ait besoin de la satisfaction de JESUS-CHRIST par une absolue nécessité, ou de croire qu'on pouvoit s'en passer : ce qui seul renverse de fond en comble le système du ministre.*

Car quand il viendra nous dire dans la suite, que pour croire un Redempteur comme fournissant à tous nos besoins, il faut croire qu'il a satisfait parfaitement à la justice de Dieu ; puisque c'est-la un des besoins que la nature & la loi lui faisoient sentir : il sera aisé de lui répondre que tout le besoin que nous sentons, est celui que Dieu nous pardonne nos péchés, en quelque manie-

*Ibid.^{co}
De l'Us.
Tr. 6. c.
1. p. 496.
Ibid. p.
497.*

Ibid.

Ibid.

*Sup. n.
35. 36.*

*L.
Autre
con-
sé-
quence
non fon-
damen-
tale : que
la satis-
faction de
Jesus-
Christ
soit ou ne
soit pas
d'une ab-
solue né-
cessité :
impor-
tance de
cet aveu
du mini-
stre.
Ibid.
Ibid. c. 3.
1. p. 257.*

re que ce soit, ou par la satisfaction de JESUS-CHRIST, ou sans elle : ce qui fait ranger au ministre même parmi les choses indifférentes, l'opinion qui ne veut pas reconnoître que la satisfaction de JESUS-CHRIST soit d'une absolue nécessité.

LI.
Suite de
de cette
matière :
sur quoi
est fondé
le pré-
tendu
gout &
la pré-
tendu
senti-
ment des
articles
fonda-
mentaux :
absurdité
manifeste
de cette
doctrine
par la
seule ex-
position.
Ibid. c. 3.
p. 527.
Sist. liv.
2. c. 25.
p. 429.

Mais dès-là tout son système & celui de M. Claude est à bas. Car voici leur raisonnement : L'homme sentoit son péché : par-conséquent il sentoit que Dieu étoit irrité contre lui, & que sa justice demandoit sa mort ; qu'il falloit donc que cette justice fût parfaitement satisfaite ; donc par un mérite infini ; donc par une Personne infinie ; donc par un Dieu-homme ; donc il falloit qu'il y eût en Dieu plus d'une Personne ; donc l'homme sentoit par son besoin qu'il y avoit une Trinité & une Incarnation ; que ces mystères étoient nécessaires à son salut, & par-conséquent fondamentaux. Voilà ce qu'on sent dans la Réforme. Encore que tout ce discours ne soit qu'un tissu de raisonnemens & de conséquences, il se faut bien garder d'appeller cela raisonnement ; car autrement il y faudroit de la discussion & de la plus fine ; & c'est ce qu'on veut exclure : il faut dire qu'on sent tout cela comme on sent le froid & le chaud, le doux & l'amer, la lumière & les tenebres : & si on ne le sentoit de cette sorte, la Réforme ne sauroit plus où elle en seroit, ni comment elle montreroit les articles fondamentaux.

III.
Que le
senti-
ment
prétendu
du besoin
qu'on a
d'une sa-
tisfaction
infinie,
visible-
ment est
insuffi-
sant pour
établir
les points
fonda-
mentaux.

En vérité c'est trop se moquer du genre humain que de vouloir lui faire accroire qu'on sente de certe sorte une Trinité & une Incarnation. Car supposé qu'on sentit qu'on a besoin d'un Dieu qui satisfasse pour nos péchés, en tout cas on ne sent pas là le Saint-Esprit ni une troisième Personne ; & il suffit qu'il y en ait deux. Mais cette seconde Personne dont on sent, dit-on, qu'on a besoin, sent-on encore qu'on ait besoin qu'elle soit engendrée, & ne

peut-on satisfaire à Dieu si on n'est son Fils, quoique d'ailleurs on lui soit égal? Quoi donc! le Saint-Esprit seroit-il indigne de satisfaire pour nous, s'il avoit plû à Dieu qu'il s'incarnât? Mais sent-on encore, je vous prie, que pour faire une Incarnation il faille reconnoître en Dieu la pluralité des Personnes? Et quand on n'en concevroit qu'une seule, ne concevroit-on pas qu'elle se pourroit incarner? Mais, direz-vous, il faut deux Personnes pour accomplir l'œuvre de la satisfaction: car une même Personne ne se peut satisfaire à elle-même. Aveugles, qui ne sentez pas qu'il faut bien que le Fils de Dieu ait satisfait à lui-même, aussi-bien qu'au Pere & au Saint-Esprit! & si vous dites que comme homme il a satisfait à lui-même comme Dieu, qui empêche qu'on n'en dise autant, quand il n'y auroit en Dieu qu'une Personne?

Je ne parlerai point ici des autres difficultés de cette satisfaction, qui fait dire à un très-grand nombre, & peut-être à la plupart des theologiens, que la satisfaction de JESUS-CHRIST est un mystere d'amour, où Dieu exerce plutôt sa miséricorde en acceptant volontairement la mort de son Fils, qu'il ne satisfait à sa justice selon les regles étroites, & comme parle l'Ecole, *ad strictos juris apices*. Je laisse toutes ces choses & cent autres aussi difficiles, comme le savent les theologiens, qu'on veut pourtant faire sentir aux plus ignorans du peuple. Il me suffit d'avoir fait voir, qu'on n'a senti jufqu'ici dans le discours de M. Jurieu ni la Personne du Saint-Esprit, ni même celle du Fils, ni la procession de l'un, ni l'éternelle generation de l'autre: choses pourtant qui appartiennent aux fondemens de la foi.

Mais en poulant encore les choses plus loin, pour sentir le besoin qu'on a d'un Dieu incarné, il faut sentir en même-tems que Dieu ne nous peut sauver

LIII.
Téme-
rité de
mettre
au nom-

bre des
articles
fonda-
mentaux
l'opinion
qui ré-
duit Dieu
à n'avoir
qu'un
seul
moïen de
sauver les
hommes.
sup. n. 49.

ni nous pardonner nos péchés que par cette voie : autrement si l'on sent qu'il y en a d'autres, on ne sent pas le besoin qu'on a nécessairement de celle-là. Il faut donc pouvoir dire à Dieu : Oui, je sens que vous ne pouvez me sauver qu'en faisant prendre chair humaine à un Dieu qui satisfasse pour mes péchés, & vous n'aviez que ce seul moïen de les pardonner. Cependant M. Jurieu lui-même n'a osé nous obliger de croire que cette voie de sauver les hommes par une satisfaction, soit de nécessité absolue : & quand ce ministre ne nous auroit pas donné cette liberté, qui ne voit que le bon sens nous la donneroit ? puisqu'il n'y a point d'homme assez osé pour proposer aux Chrétiens comme un article fondamental de sa religion, qu'il n'étoit pas possible à Dieu de sauver l'homme par une pure condonation & remission de ses péchés, ni autrement qu'en exigeant de son Fils la satisfaction qu'il lui a offerte.

LIV.
Autre
preuve
de l'ab-
surdité
manifeste
du pré-
tendu
senti-
ment de
M. Ju-
rieu.

Avouons donc de bonne foi, que nous ne sentons ni la Trinité ni l'Incarnation. Nous croïons ces adorables mysteres, parceque Dieu nous l'a ainsi révelé & nous l'a dit : mais que nous les sentions par nos besoins, & encore que nous les sentions comme on sent le froid & le chaud, la lumière & les tenebres, c'est la plus absurde de toutes les illusions. Et pour faire voir à M. Jurieu, s'il en est capable, l'absurdité de ses pensées, il ne faudroit que lui remettre devant les yeux la maniere dont il croit sentir l'ascension du Fils de Dieu : C'est, dit-il, que si on le croit ressuscité ne le trouvant plus sur la terre, il faut nécessairement croire qu'il est monté dans les cieux : ajoutez, car c'est-là l'article, & qu'il est assis à la droite de son Pere, pour de-là gouverner tout l'univers & exercer sa toute puissance qui lui est donnée dans le ciel & dans la terre. Vous sentez tout cela, si nous voulons vous en croire, parceque ne trouvant plus JESUS-

*Ibid. c. 3.
p. 527.*

CHRIST sur la terre, il ne peut être que dans le ciel & à la droite du Pere : il n'étoit pas possible à Dieu de le mettre quelqu'autre part ; si l'on veut, avec Elie & avec Enoc qu'on ne trouve point sur la terre, & que néanmoins on ne place pas à la droite du Pere éternel dans le ciel. Dieu ne pouvoit pas réserver au dernier jour à placer son Fils dans le ciel, lorsqu'il y en viendrait accompagné de tous ses élus & de tous ses membres, après avoir jugé les vivans & les morts. Mais encore où sentez-vous ce jugement, que le Fils de Dieu rendra comme *Fils de l'homme* ? Dieu ne pou- Jms. 27. voit-il pas juger le genre humain par lui-même, & falloit-il nécessairement que JESUS-CHRIST descendit du ciel une seconde fois ? Sentez-vous encore cela dans vos besoins, & soutiendrez-vous à Dieu qu'il ne lui étoit pas possible de faire justice autrement ? Quelle erreur parmi tant des mystères incompréhensibles, d'aimer mieux dire, *je le sens*, que de dire tout simplement, *je les croi*, comme on nous l'avoit appris dans le symbole.

Mais s'il faut ici dire ce que nous sentons, & donner nôtre sentiment pour nôtre règle, je dirai sans balancer à M. Jurieu, que s'il y a quelque chose au monde que je sente, c'est que je n'ai par moi-même aucune force pour m'élever à ma fin surnaturelle, & que j'ai besoin de la grace pour faire la moindre action d'une sincère piété. Cependant M. Jurieu nous permet de ne pas sentir ce besoin : il permet, dis-je, au Lutherien de ne pas sentir qu'il ait besoin d'une grace intérieure & surnaturelle pour commencer son salut : mais moi je sens au-contraindre que si j'en ai besoin pour l'accomplir, j'en ai besoin pour le commencer, & que ces deux choses me sont ou également possibles ou également impossibles. Je pourrais dire encore à M. Jurieu : je sens que si j'ai besoin que JESUS-CHRIST soit ma victime, il faut pour accomplir son sacrifice

qu'il me présente cette victime à manger non-seulement en esprit, mais encore aussi réellement, aussi substantiellement qu'elle a été immolée; autrement je ne sentirois pas assez, que c'est pour moi qu'elle l'a été & qu'elle est tout-à-fait mienne: ainsi cette manducation étoit nécessaire; & quand je supporterois celui qui l'ignore, je ne dois pas supporter celui qui la nie. Voilà, dirai-je, ce que je sens aussi vivement, que M. Jurieu se vante de sentir tout le reste. Le Luthérien le sent comme moi: le Calviniste sent tout le contraire. Mais pourquoi son sentiment prévaudra-t-il au nôtre, puisque nous sommes deux contre lui seul, & que constamment du moins nous l'emportons par le nombre dont nous avons vû tout-à-l'heure que M. Jurieu fait tant de cas?

LVI.

Le goût
& le sentiment où
le ministre réduit la
Réforme, est un
aveu de
son impuissance
à établir
les points
fondamentaux
par la parole
de Dieu.

Ibid. p.
526, p. 529,
530.

LVII.

Autre
moien de
reconnoître les
articles
fondamentaux
proposés
par le
ministre;
& la Ré-

Par toutes ces raisons, & par cent autres qui peuvent venir aisément en la pensée, il est plus clair que le jour, lorsque le ministre nous dit: *On sent bien que tout cela est essentiel à la Religion Chrétienne: & encore: pour distinguer les articles fondamentaux d'avec les autres, il ne faut que la lumière du bon sens qui a été donné à l'homme pour distinguer le grand du petit, le pesant du léger, & l'important de ce qui ne l'est pas;* qu'il faut prendre tous ces beaux discours pour un aveu de son impuissance à établir ces articles par une autre voie, & une excuse qu'on fait aux Réformés de ce qu'on ne peut les trouver dans l'Ecriture, comme le ministre est contraint de le reconnoître.

Au défaut de l'Ecriture, il leur propose encore un autre moien. Les articles fondamentaux sont connus, dit-il, par le respect que les mystères de la Religion impriment naturellement par leur majesté, par leur hauteur & par leur antiquité. Naturellement; ce mot m'étonne: les mystères de la Religion, selon saint Paul, étoient par leur hauteur, ou si vous voulez, par leur apparente bassesse, scandale aux Juifs, & folie

aux Gentils; & n'étoient sagesse qu'à ceux qui avoient commencé par captiver leur intelligence sous l'obéissance de la foi. Mais sans nous arrêter davantage à cet effet des mysteres dont nous venons de parler; c'est ici leur antiquité que le ministre nous donne pour règle. Il s'en explique en ces termes dans le Traité de l'Unité où il nous renvoie: *C'est*, dit-il, *que tout ce que les Chrétiens ont crû unanimement & croient encore, est fondamental*. Vous voilà donc, mes chers Freres, réduits à l'autorité & à une autorité humaine: ou bien il faut avouer avec les Catholiques, que l'autorité de tous les Chrétiens & de l'Eglise universelle qui les rassemble, est une autorité au-dessus de l'homme.

Qu'ainsi ne soit; écoutez comme parle votre ministre: *M. Nicole*, dit-il, *suppose que les Sociniens pourroient rendre le monde & l'Eglise Socinienne; & moi je suppose que la providence de Dieu NE PEUT PAS permettre cela*. Mais pourquoi ne le peut-elle pas permettre? Pourquoi Dieu ne pourra-t-il plus, comme autrefois, laisser les nations aller dans leurs voies: si ce n'est qu'il s'est engagé à toute autre chose par l'alliance qu'il a contractée avec son Eglise, & par la promesse qu'il a faite de la mettre à couvert de l'erreur; ce qui est en termes formels l'infailibilité que nous vous prêchons?

Vous voyez donc plus clair que le jour, qu'il faut emprunter de nous tout ce qu'on dit pour vous affermir dans les fondemens de la foi. Mais cependant ces verités sont si étrangères à la Réforme, qu'elle ne fait comment s'en servir.

Quelquefois M. Jurieu semble vouloir dire: que pour connoître un article comme fondamental, il nous suffit de le voir reçu actuellement de nôtre tems par tous les Chrétiens de l'univers; & c'est pourquoi il a dit, comme vous venez de l'entendre, que Dieu

forme
rappelée
entia à
l'autorité
de l'Eglise.

Tak. Lett.
5. p. 199.
1. Cor.
10. 5.
Tr 6.4.6.
p. 561.
Syst. lit.
2. c. 1.
p. 237.

LVIII.
Le mini-
stre don-
ne pour
loi le
consente-
ment des
Chrétien-
& suppose l'
Eglise
infaillible.
De l'Un.
Tr. 6.1.6.
Ibid. p.
567. Aff.
14. 15.

LIX.
Le mi-
nistre dit
claire-
ment, que
le con-
sente-
ment
actuel des
Chrétien-
tiens est
dans cha-
que tems
la mar-
que cer-
taine d'
une veri-

ré fonda-
mentale. ne peut pas permettre aux Sociniens d'occuper au-
jourd'hui toute l'Eglise. Remarquez, qu'il ne le dit pas
pour une fois & dans le seul Traité de l'Unité: il
avoit déjà dit dans son Systême, que Dieu NE SAU-
ROIT PERMETTRE, que de grandes sociétés chrétienn-
es se trouvent engagées dans des erreurs mortelles, & qu'
elles y persévèrent long-tems. Ce n'étoit donc pas seu-
lement l'Eglise universelle, c'est-à-dire selon ce mi-
nistre, l'amas des grandes sociétés chrétiennes; c'est
encore chaque grande société qui est infaillible à cet
égard. Enfin le même ministre dans ses Lettres pasto-
rales de la troisième année a rangé encore parmi les
suppositions impossibles, celle où l'on diroit que le Socinianisme
AIT PU GAGNER tout le monde ou une partie, comme
a fait le Papisme.

Jur.
Lett. 10.
p. 79.

Remarquez bien, mes chers Freres, encore un
coup: non-seulement Dieu ne peut pas avoir permis,
que l'herésie qui rejette la divinité de JESUS-CHRIST
ait occupé tous les siècles passés, mais encore il ne
peut pas permettre aujourd'hui aux derniers défenseurs
de cette herésie qui sont les Sociniens, de tenir, je
ne dis pas la première place, mais même une gran-
de place dans la Chrétienté; en sorte qu'il nous suffise
de voir cette herésie actuellement rejetée par le gros
des Chrétiens d'aujourd'hui, & même par une gran-
de société chrétienne, pour conclure, sans avoir besoin
de remonter plus haut, que cette herésie est fonda-
mentale.

LX.
Que cet
aveu du
ministre
démon-
tre, que l'
accusa-
tion qu'il
nous fait
sur l'ido-
lâtrie est
une ma-
nière

Mais s'il est ainsi, mes chers Freres; s'il n'est pas
possible à Dieu (après ses promesses) de laisser tom-
ber les grandes sociétés chrétiennes dans le Socinia-
nisme, comment peut-on imaginer qu'il les ait laissé
tomber dans l'idolâtrie? C'est néanmoins ce qui se-
roit arrivé, si c'étoit une idolâtrie d'invoquer les Saints,
& d'en honorer les reliques comme fait l'Eglise Ro-
maine; puisqu'il est certain que cette pratique lui est

commune avec les Grecs , les Nestoriens , les Euty-
chiens , & en un mot avec toutes les communions
que M. Jurieu a rangées parmi les grandes commu-
nions de Chrétiens.

calom-
nie : avec
formel du
ministre
sur l'uni-
versalité
du culte
qu'il pré-
tend ido-
lâtre.

Et il ne faut pas répondre, que les Lutheriens &
les Calvinistes qui sont aussi des grandes sociétés, s'op-
posent à cette doctrine: car il faut prendre les cho-
ses comme elles étoient avant vôtre séparation , il y
a environ deux cens ans. Or en cet état , mes Fre-
re, cette invocation des Saints étoit universelle parmi
les Chrétiens: le fait est constant: M. Jurieu en convient:
Il y a deux cens ans, dit-il, *qu'on eût eu bien de la* De Rom.
peine de trouver une communion qui n'eût pas invoqué Tr. 6. c.
les Saints. Par conséquent de deux choses l'une: ou 6 p. 567.
Dieu avoit laissé tomber non pas une communion,
mais toutes les communions chrétiennes dans l'idolâtrie;
ou c'est une calomnie de donner ce nom à l'invo-
cation des Saints dont nous usons.

Et il ne sert de rien de répondre, que ce ministre
ne dit pas absolument qu'il n'y avoit point de com-
munion qui n'invoquât pas les Saints; mais *qu'on eût*
eu de la peine à en trouver: car cette expression ne
sert qu'à faire voir qu'il voudroit bien pouvoir dé-
guiser un fait qui l'accable. En effet, il est bien
constant que s'il y avoit eu alors quelque grande so-
ciété qui n'eût pas invoqué les Saints, on n'eût point
eu de peine à la trouver: ces grandes sociétés éclarent
aux yeux de tout le monde, & leur culte aussi public
que la lumière du soleil ne peut être ignoré: ainsi on n'a
point de peine à le trouver pour peu qu'on le cherche.

C'est donc en effet, mes Freres, qu'avant vôtre sé-
paration il n'y avoit point de pareilles sociétés chré-
tiennes, où l'on n'invoquât pas les Saints: vous n'
oleriez nous compter pour quelque chose les Vau-
dois réduits à quelques vallées, & quelques Hussites
renfermés dans un coin de la Boheme; car il faudroit

syf. liv. 2.
6. 10
 nous trouver de grandes sociétés, de sociétés étendues, & qui fissent figure dans le monde, comme parle votre ministre: or celles-ci loin d'être étendues, étoient réduites à de petits coins de très-petites provinces, & ne faisoient non plus de figure dans le monde que les Sociniens, qui selon le même ministre n'en ont jamais fait malgré les Eglises qu'ils ont eues dans la Pologne, & qu'ils ont peut-être encore en Transilvanie.

LXI.
 Le ministre contraint de se dédire de l'infailibilité qu'il accordoit au consentement actuel de tous les Chrétiens, retombe dans les mêmes embarras, en proposant pour règle infaillible le consentement des siècles passés.

C'est ici que le ministre accablé ne veut plus que le consentement actuel des sociétés chrétiennes soit un préjugé certain de la vérité: *Ce consentement ne fait preuve*, dit-il, *que quand le consentement des premiers siècles de l'Eglise y entre*; ce qui selon lui ne convient pas à la prière des Saints, inconnue dans son sentiment aux trois premiers siècles. Je le veux; mais premièrement, vous perdez d'abord votre cause contre les Sociniens sur l'immutabilité de Dieu & sur l'égalité de trois Personnes; puisque vous ôtez aux trois premiers siècles la connoissance de ces articles, comme on a vû. Secondement, vous perdez encore contre les mêmes herétiques un avantage présent que vous aviez, en leur faisant voir par un fait certain & palpable qu'ils sont herétiques, & d'une hérésie capitale; puisque nulle Eglise chrétienne qui ait quelque nom, n'est aujourd'hui de leur sentiment. En troisième lieu, je reviens encore contre vous, & je ne cesse de vous dire: Si vous trouvez impossible que l'Eglise devienne Socinienne, comment trouvez-vous plus possible qu'elle devienne idolâtre? Par-consequent tout ce que vous dites de notre idolâtrie n'est qu'illusion. En quatrième lieu, je vous soutiens que par la même raison que l'erreur n'a pû dominer dans les siècles précédens, elle ne peut non plus dominer dans le nôtre, ou dans quelqu' autre qu' on puisse assigner; puisque s'il n'y a point de promesse de préserver l'Eglise d'erreur, tous les siècles y sont sujets, & s'il y a

une promesse, tous les siècles en sont exemts. En cinquième & dernier lieu, sans cela le ministre ne dit rien. Son dessein est d'en venir au discernement des articles fondamentaux par le sentiment unanime de l'Eglise chrétienne, comme par un moyen facile au peuple, par-conséquent sans discussion selon ses principes. Or est-il que la discussion seroit infinie, s'il falloit examiner par le menu la foi de tous les siècles précédens? Il faut donc trouver le moyen de les faire, pour ainsi dire, toucher au doigt à chaque fidele dans le siècle où il est, en lui disant que par la promesse divine la foi d'aujourd'hui est la foi d'hier & celle de tous les siècles, tant précédens que futurs; qui est précisément la doctrine de l'Eglise Catholique.

M. Jurieu voudroit bien dire dans une des ses Lettres pastorales, que ce n'est ni au peuple, ni aux *simples*, mais seulement aux *savans* qu'il propose ce moyen de discerner les articles fondamentaux: mais en cela il continue à montrer qu'il raisonne sans principe, & qu'il parle sans sincérité: puisqu'il vient encore d'écrire le contraire dans la cinquième Lettre de son Tableau, où après avoir établi, comme on a vû, que l'importance des mysteres rejetée par les Sociniens se connoît entre autres choses par leur antiquité: il ajoute, que LES PEUPLES sachant que c'est la foi universelle de l'Eglise de tous les tems, ne peuvent que très-mal-aisément être induits à croire que ces mysteres sont indifferens: au lieu, poursuit-il, que si l'on permet que le dogme de l'Indifférence devienne general; le peuple qui n'aura plus de digne à franchir, se jettera sans difficulté dans le précipice. Ce sont donc en termes formels les peuples qui savent la foi universelle de l'Eglise de tous les tems. Ils ne la savent point par la discussion de l'histoire de tous les siècles: ils ne peuvent donc la savoir que par l'uniformité que la promesse de Dieu y entretient, & parceque la foi de l'Eglise appuyée sur

LXII.
Le mini-
stre vou-
droit se
dédire d'
avoir don-
né pour
règle au
peuple le
consente-
ment de
tous les
siècles :
mais il est
contraint
d'y reve-
nir & de
ramener
la Réfor-
me à la
voie d'
autorité.
3. ans.
Lett. 11. p.
83.
Tab. Lett.
3. p. 199.

Ibid.

cette promesse est infaillible & invariable : sans cette *digne*, poursuit le ministre, *les peuples se jetteroient dans le précipice* de l'Indifférence des religions. Il n'y a donc que cette autorité qui puisse les retenir sur ce penchant : il n'y a que ce moïen de fixer les articles de la Religion : il en faut donc nécessairement revenir à la voie de l'autorité, comme font les Catholiques ; & de l'aveu du ministre, la Religion Chrétienne n'a que cet appui.

LXIII.
Deux-
reurs du
ministre ;
première
erreur, de
rendre
infaillibles
les sociétés
schismatiques,
de même les
hérétiques, comme
celle des A-
riens.
Voyez ci-
dessus, n.
60.

Cependant comme ce principe est étranger à la Réforme, quoiqu'elle soit réduite à s'en servir, M. Jurieu y commet deux fautes essentielles. La première, c'est qu'il étend l'effet de la promesse de Dieu & de l'assistance de son Saint-Esprit, sur toutes les sociétés considérables par leur nombre & qui font figure dans le monde, comme il parle. Dieu ne peut pas, dit-il, abandonner une telle société, jusqu'à y laisser manquer les fondemens du salut. Or cela c'est une erreur manifeste. Car il s'ensuivroit que les Ariens, à qui même nos adversaires ne rougissent pas de donner en un certain tems tout l'univers, mais qui sans exagérer, ont fait long-tems une société considérable, aïant occupé des nations entières, comme les VVandales, les Herules, les VVifigots, les Ostrogots, les Bourguignons, auroient conservé le fondement de la foi, en persistant à nier la divinité de JESUS-CHRIST.

LXIV.
La cause
de cette
erreur est
d'étendre
l'effet de
la promesse
hors du
sein de l'
unité Catholique.
Matth.
28. 20.

L'erreur est d'associer les sectes séparées à des promesses qui originairement ont été données à la tige d'où elles se sont détachées. Par exemple, cette promesse, *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*, suppose une société qui ait toujours été avec JESUS-CHRIST, parce que JESUS-CHRIST aussi a toujours voulu être avec elle. Mais les sectes séparées, par exemple, la Nestorienne ou celles des Cophres & des Abyssins, que le ministre met au rang de celles que Dieu ne peut pas abandonner, s'est delunie du tout, à

qui la promesse avoit été faite. On la doit donc regarder comme déchûe des promesses: ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'effet des promesses & de l'assistance divine: il faut remonter à la source & rechercher avant toutes choses le principe de l'unité, comme l'enseignent les Catholiques.

La seconde erreur du ministre, c'est de restreindre les vérités que JESUS-CHRIST s'est obligé à conserver dans son Eglise, à trois ou quatre; comme si les autres étoient inutiles, & que JESUS-CHRIST qui a envoyé son Saint-Esprit pour les révéler toutes à son Eglise, ne s'en souciât plus. Lorsque l'Esprit Consolateur sera venu il vous apprendra toute vérité, dit le Sauveur: Je suis avec vous, indéfiniment & sans apporter de restriction: Les portes d'enfer ne prévaudront pas, encore sans restriction; pour montrer qu'elles ne pourront prévaloir en rien, ni jusqu'à éteindre quelque vérité, loin de pouvoir les éteindre toutes: d'où vient aussi que l'Eglise est appelée encore sans restriction, la colonne & soutien de la vérité: ce qui enferme indéfiniment toute vérité révélée de Dieu, & enseignée aux Apôtres par le Saint-Esprit. Interpréter avec restriction & réduire à de certaines vérités la promesse de JESUS-CHRIST, c'est établir gratuitement une exception qu'il n'a pas faite: c'est donner, à sa fantaisie, des bornes à sa parole: c'est accuser sa toute-puissance, comme s'il ne pouvoit accomplir au pié de la lettre & dans toute son étendue ce qu'il a promis. Quand donc conformément à cette promesse on dit dans le symbole des Apôtres, qu'on croit l'Eglise Catholique; c'est-à-dire qu'on la croit en tout, & que si elle avoit perdu quelque vérité de celles qui lui ont été révélées, elle ne seroit plus la vraie Eglise: qui est précisément nôtre doctrine, dont le ministre par-conséquent ne peut s'éloigner qu'en détruisant les fondemens qu'il avoit posés.

LXV.
Seconde
erreur du
ministre
de res-
trindre
arbitrai-
rement
les pro-
messes
de JESUS-
CHRIST,
& les vé-
rités qu'il
a promis
de conser-
ver dans
son Eglise.
Jv. 16. 13.
Matth. 28.
20.
H. 16. 18.
1. Tim. 3.
15.

LXVI.
Le mini-
stre abuse
de l'auto-
rité de l'
Eglise
Romaine.
De l'Un.
Tr. 6. c. 3.
p. 537. &
suiv.

C'est en vain que le ministre nous objecte, que l'Eglise Romaine elle-même distingue les points fondamentaux d'avec les autres; car il sait bien que le dessein de cette Eglise n'est pas de retenir dans son sein ceux qui en recevant ces points principaux nieroient les autres qu'elle a reconnus pour expressement révélés: au-contre, dès qu'on rejette quelque'un de ces articles, quel qu'il soit, elle croit qu'on renverse le fondement, & qu'on ébranle autant qu'il est en soi la pierre sur laquelle la foi du fidele est appuïée. L'Eglise Romaine avouë donc, qu'il y a quelques articles principaux qu'il n'est pas permis d'ignorer; & la même autorité de l'Eglise qui lui en fait trouver la verité dans la parole de Dieu, lui en apprend aussi la consequence: mais elle ne dit pas pour cela qu'il soit permis de nier les autres points, également révélés & unanimement reçûs; parce qu'il n'y en a aucun qui ne soit d'une extrême importance, nécessaire au corps de l'Eglise, & même aux particuliers en certains cas, comme nous l'avons dit ailleurs.

On peut voir ce qui est écrit sur cette matiere dans le livre XV. des Variations, & dans nôtre premier Avertissement. Maintenant il me suffit d'avoir fait voir par l'exemple de M. Jurieu, d'un côté, que la Réforme est contrainte de se servir contre ses propres principes de la voie d'autorité; & de l'autre, qu'elle ne fait pas comment il s'en faut servir, & qu'elle en doit apprendre l'usage de l'Eglise Catholique dont elle l'a empruntée.

LXVII.
La Ré-
forme
combien
éloignée
de ses pre-
mières
maximes:
elle re-
connoît
expresse-

Il est maintenant aisé de voir, combien elle est éloignée de ses premières maximes. On n'y entendoit autrefois que ces plausibles discours par lesquels on flattoit le peuple: Nous ne vous imposons pas: lisez vous-mêmes; examinez les Ecritures; vous entendrez tout; & les secrets vous en sont ouverts, du moins pour les verités nécessaires. Le même langage subsi-

ste; mais la chose est bien changée. On veut, mes Freres, que vous portiez à la lecture des saints Livres votre foi toute formée par la voie d'autorité. On vous propose cette autorité dans le consentement unanime de l'Eglise universelle; ce qu'on y a ajouté de ce goût, de cette adhésion, de ce sentiment qui vous rend toute verité aussi manifeste que la lumiere du soleil, n'est encore que l'autorité expliquée en d'autres termes. Tout cela ne signifie autre chose, à parler françois, si ce n'est que vos préjugés & vos confessions de foi vous déterminent, ou, comme disoit tout-à-l'heure l'auteur des Avis, que l'autorité de vos catéchismes & de votre Eglise vous emporte. En effet, il est bien constant que les Remontrans furent d'abord excommuniés, comme suivant une doctrine contraire aux confessions de foi & aux catéchismes reçus dans les Provinces-Unies. C'est ce qui est posé en fait comme constant dans l'histoire des Variations: c'est ce que M. Bafnage n'a osé nier dans la réponse qu'il y fait; on n'a qu'à lire les endroits où il traite cette matiere. Bien plus: comme les Remontrans se servoient des maximes de la Réforme, pour prouver que les synodes qu'on tiendroit contre eux ne lieroient pas leur conscience; celui de Delphit leur répondit, que JESUS-CHRIST qui avoit promis à ses Apôtres l'Esprit de verité, avoit aussi promis à son Eglise d'être toujours avec elle: d'où il concluoit: que lorsqu'il s'assembleroit de plusieurs pais des pasteurs pour décider selon la parole de Dieu ce qu'il faudroit enseigner dans les Eglises, il falloit avec une ferme confiance se persuader, que JESUS-CHRIST seroit avec eux selon sa promesse.

M. Bafnage a vu ce passage dans l'histoire des Variations, & sa réponse aboutit à trois points. Il soutient premièrement, qu'être avec l'Eglise, ce n'est pas la conduire tellement qu'elle ne puisse errer. Second-

ment l'infail-
lité des
conciles :
passage du
synode de
Delphit,
proposé
dans l'hi-
stoire des
Varia-
tions.

Page 20.

Var. div. 14.
n. 79.

Tr. 2. liv.
3. c. 3. 3.

Syn. Delph.
Act. Dord.
Syn. p. 16.
Var. Ibid.
75.

LXVIII.
Chicane
de M.
Bafnage
& pleine
démon-

Affirmation
de la vé-
rité.
Tr. 2. N°. 3.
p. 349.

dement, que cette infailibilité, quand elle seroit promise par ces paroles, ne seroit pas pour cela communiquée à une certaine assemblée de prélats. Troisièmement, que les Réformés espèrent bien de la grace de Dieu, que l'Eglise n'errera pas dans ses jugemens; qu'ils le présument par un jugement de charité; qu'ils ont même quelque confiance que Dieu conduira l'Eglise par son Esprit, afin que ses décisions soient conformes à la vérité; mais ils ne disent pas que leurs synodes ne peuvent errer. C'est ce que j'admire, que n'osant le dire en ces mêmes mots, ils le disent équivalement. Car le synode provincial de Delpht lû & approuvé dans le national, & comme acumenique de Dordrecht, ainsi qu'on l'appelle dans la Réforme, ne parle pas de présomption & d'espérance; mais de confiance: & ce n'est pas quelque confiance qu'il veut qu'on ait en cette occasion, comme le tourne M. Basnage, mais une ferme confiance fondée sur la promesse de JESUS-CHRIST: & ce n'étoit pas en general à toute l'Eglise qu'il attachoit cette promesse, mais à une certaine assemblée de pasteurs qui s'assembleroient de divers pais: & ce qu'il veut qu'on en croie avec une si ferme confiance, c'est que JESUS-CHRIST seroit avec eux selon sa promesse; ce qui sans doute ne seroit pas vrai, s'il les livroit à l'erreur & s'il les abandonnoit à eux-mêmes. Voilà de-quoi on flattoit les peuples de la Réforme dans le scandale qu'y excitoit la querelle des Arminiens. Leurs docteurs leur propoient, à l'exemple des Catholiques, l'assistance du Saint-Esprit, infailiblement attachée aux synodes: les Remontrants avoient beau crier aux ministres, que contre les maximes de leur religion, ils rétablissent le Papisme avec l'infailibilité de l'Eglise & des conciles: la nécessité les y forçoit; & on n'avoit plus d'autre frein pour retenir les esprits. On passa même, pour étourdir le vulgaire par les plus grands mors, à établir dans le synode de Dordrecht l'autorité d'un

concile comme *acumenique & general*, par-consequent en quelque sorte au-dessus du concile national; & la prétendue Eglise Réformée n'oublioit rien, pour imiter ou pour contrefaire l'Eglise Romaine Catholique. Il s'élevoit de routes parts jusques dans son sein des cris continuels: Laissez, disoit-on, ces moïens à Rome: ce sont les principes naturels, qu'elle suit par-consequent de bonne foi; mais nous qui l'avons quittée pour cela même, pouvons-nous ainsi nous démentir? On n'entendoit retentir dans la bouche des Remontrans que cabales, mauvaise foi, politique, pour ne pas dire tyrannie & oppression; & plus la Réforme vouloit se donner d'autorité contre ces ré-gles, moins elle en avoit dans le fond.

C'est la conduite qu'on tient encore aujourd'hui avec les Tolerans: ils sentent bien qu'on ne veut plus les mener que par autorité: l'auteur des Avis sur le Tableau le reproche, en se moquant, à M. Jurieu, & le prie de ne le traiter pas comme le peuple: *Nous ne sommes pas peuples, dit-il; nous sommes de bons Reformes, qui voulons être menés selon les règles de nôtre Réforme par l'évidence de la raison, ou par celle de la révélation expresse.*

Mais on sent l'autorité si nécessaire, que Bullus Protestant Anglois oppose aux Sociniens l'autorité in-faillible du concile de Nicée. Car, dit-il, si dans un article principal on s' imagine que tous les Pasteurs de l'Eglise auront pu tomber dans l'erreur & tromper tous les fideles, comment pourra-t-on défendre la parole de JESUS-CHRIST, qui a promis à ses Apôtres, & en leurs personnes à ses successeurs, d'être toujours avec eux? Promesse, poursuit ce docteur, qui ne seroit pas véritable, puisque les Apôtres ne de-voient pas vivre si long-tems, si ce n'étoit que leurs successeurs sont ici compris en la personne des Apôtres mêmes. Voilà donc manifestement l'Eglise infaillible & son infaillibilité établie

*Præf. ad
Eccles. ame
Syn.
Dordr.
Var. Ibid.
n. 77.*

*LXIX.
Passage
de Bullus
pour l'in-
faillibili-
té des
conciles,
& pour
la voie
d'autori-
té.
page 19.*

*Bull. Def.
fid. Nic.
prom. n.
1. p. 2.
Var. liv.
15. n. 103.*

sur la promesse de JESUS-CHRIST par un si habile Protestant : il ne reite qu'à lui demander si ces divines promesses n'avoient de force que jusqu'au quatrième siecle, & si la succession des Apôtres s'est éteinte alors.

LXX.
M. Jurieu
contraint
d'établir
l'autorité
des conciles,
la détruit en
même-
temps :
comment,
& pour-
quoi ?
Tab. Lit.
5. p. 198.
199.

Mais voici encore sur l'autorité une rare imagination de M. Jurieu : *On voit, dit-il, une providence admirable en ce que Dieu dans le quatrième & cinquième siècles qui sont les derniers de la pureté de l'Eglise, a pris soin de mettre à couvert & la Trinité & l'Incarnation sous l'autorité de plusieurs conciles assemblés de toutes les parties de l'Eglise.* Remarquez en passant, mes Freres, que le quatrième & le cinquième siècles sont les derniers de la pureté de l'Eglise ; où néanmoins le même ministre qui leur donne cette louange, prétend vous faire trouver le règne de l'idolâtrie antichrétienne, comme nous l'avons observé ailleurs. Pour suivons : *Dieu savoit, continue-t-il, que l'Antechrist alloit entrer dans l'Eglise : le ministre oublie ses principes : il y étoit déjà entré ; & c'est par l'Antechrist même, par saint Leon que fut tenu le concile de Calcedoine, un de ceux où la foi de l'Incarnation fut si puissamment affermie. Le ministre poursuit ainsi : Dieu savoit donc que l'Antechrist alloit entrer dans l'Eglise ; qu'il ruineroit la foi ; qu'il entreprendroit d'attaquer les parties les plus augustes du Christianisme ; qu'il anéantiroit & la connoissance, & presque l'autorité des Livres sacrés ; qu'il établiroit pour fondement de la foi des traditions humaines, des jugemens d'hommes, des conciles sujets à erreur. Laissons lui étaler ces calomnies contre l'Eglise Catholique : comme il les suppose sans preuve, laissons-les passer sans repliche, & voyons la consequence qu'il en tire. Avant que cet esprit entrât dans l'Eglise, Dieu par une sagesse profonde mit les articles fondamentaux à l'abri de la seule autorité qui devoit être respectée dans ce Christianisme antichrétien ; & sans cela,*

pourfuit-il, tout le monde seroit aujourd'hui Arien & Socinien; parcequ'il n'y a point d'esprit qui naturellement n'aime à secouer le joug. Graces à la divine misericorde: c'est donc ce joug salutaire de l'autorité des conciles qui a tenu dans le respect les esprits naturellement indociles: c'est à l'abri de cette autorité sacrée que les fondemens de la foi sont demeurés en leur entier. En effet, il n'y a qu'à voir: aussi-tôt que la Réforme s'est opposée à cette autorité des conciles, quelle licence a régné dans les esprits, avec quelle audace & quel concours la Trinité & l'Incarnation ont été attaquées? sans le respect qu'on avoit pour ces conciles tout le monde, dit le ministre, & les Réformés comme les autres, seroit aujourd'hui Arien & Socinien. Mais pourquoi donc n'attribuer un secours si nécessaire au Christianisme qu'à un Christianisme antichrétien, & ne vouloir pas qu'un tel secours si grand, si nécessaire, si essentiel soit donné dès son origine à l'Eglise Chrétienne? Mais si ce secours étoit si nécessaire au Christianisme, selon M. Jurieu, pourquoi le même ministre foule-t-il aux piés les décisions de ces saints conciles & celle du concile d'Ephese, qui est celui où la foi de l'Incarnation a été le plus puissamment affermie? Ce saint concile décida que la sainte Vierge étoit *Mere de Dieu*, & ne trouva point de terme plus propre que celui-là pour fermer la bouche à Nestorius, comme le concile de Nicée n'en avoit point trouvé de plus energique contre les chicanes des Ariens, que celui de consubstantiel. Mais M. Jurieu ne craint pas de dire que ce fut aux Docteurs du cinquieme siecle une temerité malheureuse d'avoir appelé la sainte Vierge, *Mere de Dieu*. Voilà comme il s'oppose au dessein de Dieu, qui vouloit, comme il l'avouë, se servir de l'autorité de ce concile pour affermir la foi de l'Incarnation: & afin que rien ne manque au mépris qu'il

1. Ann.
Lett. 16. p.
130. 131.
1. Avert.
n. 19.

inspire pour cette assemblée, il ajoûte, qu'*aussi Dieu n'a pas versé sa benediction sur la fausse sagesse de ces Docteurs*: au-contre, continue-t-il, *il a permis que la plus criminelle & la plus outrée de toutes les idolâtries* (il veut dire la dévotion à la sainte Vierge) *ait pris son origine de-là*. Voilà donc ce saint concile, un des appuis, selon lui, des fondemens de la foi, livré à l'idolâtrie, & encore à l'idolâtrie *la plus outrée* en punition de sa décision: la corruption du monde, & l'Antichristianisme en fut le fruit. Mais si le concile d'Ephese est si hautement méprisé, on n'a pas plus épargné celui de Nicée. M. Jurieu a entrepris d'y trouver l'inégalité des Personnes, l'imperfection de la naissance du Fils Dieu, & un changement manifeste dans le sein de la divinité. La porte à l'apostasie est ouverte, & ce ministre ébranle avec la révérence des premiers conciles les fondemens de la foi des peuples, que l'Antechrist avoit respectés. Car quel respect veut-il qu'il nous reste pour le concile de Calcedoine, qu'il fait tenir à l'Antechrist même; & en general pour le quatrième & le cinquième siècles, où selon lui l'idolâtrie antichrétienne, & les doctrines des démons ont régné impunément? Les trois premiers siècles sont pleins d'ignorance, Ariens ou pis qu'Ariens; les deux suivans plus éclairés, & *les derniers de la pureté* sont idolâtres & antichrétiens; & il n'y a rien de sain dans le Christianisme. Vous recommencez, dira-t-il, trop souvent le même reproche: qu'il y réponde une fois, & nous nous tairons.

Autant donc qu'il est évident par toutes ces choses, que la Réforme ne se peut passer de la voie d'autorité, autant est-il veritable qu'il ne lui est pas possible de la soutenir: elle lui est trop étrangere, trop incompatible avec ses maximes; tout y respire la liberté de dogmatiser; on ne songe qu'à se met-

tre au large sur les articles de la foi ; ce qui est le chemin manifeste au Socinianisme , ou plutôt, & à ne rien déguiser, le Socinianisme lui-même.

Que ce soit-là l'esprit du parti, M. Jurieu nous en est un grand exemple, puisque nous venons de voir que déjà il fait régner dans les trois premiers siècles de l'Eglise des erreurs manifestement Sociniennes. M. Basnage le seconde dans ce dessein : lorsque je lui nie que les anciens aient enseigné les dogmes pernecieux que son collègue M. Jurieu leur attribue , il me reproche que *je nie les choses les plus claires ; & il se réduit, comme son confrere, à soutenir que malgré ces erreurs des Prélats , la foi de l'Eglise n'étoit pas perie .*

LXXI.
Preuve
par l'ex-
emple
de M. Ju-
rieu, de
M. Bur-
net, & de
M. Bas-
nage: que
tout tend
dans la
Réforme
à l'Indif-
férence
& au So-
cinianif-
me.
Déf. de la
Réf. cont.
les Var.
T. 1. liv.
2. c. 5. p.
378. 479.

Il n'y a qu'à prendre un ton de confiance pour éblouir nos Réformés: mais qu'on pénètre ce qui est caché sous ces grands mots de M. Basnage, on y trouvera qu'il adopte les sentimens de son confrere; c'est-à-dire, qu'il fait nier aux anciens Docteurs l'égalité & la coéternité des trois Personnes divines.

M. Burnet n'est pas plus favorable à l'antiquité. Il prétend que les Peres & les Docteurs de l'Ecole ont demeuré long-tems à faire un système complet de leur notion à l'égard de la divinité : c'est-à-dire, à ne rien dissimuler & à ôter les embarras affectés de cette expression ; qu'on a passé plusieurs siècles, sans avoir une notion complete de Dieu, & à vrai dire sans le bien connoître. Non-seulement, il veut que j'apprenne du Pere Petau combien les idées des Peres des trois premiers siècles étoient obscures sur la Trinité : mais encore il ne craint point d'assurer, que même avant le concile de Nicée on a été long-tems, avant que de mettre l'idée de l'unité de l'essence divine dans l'état où elle est depuis plusieurs siècles. Nous entendons ce langage : nous n'ignorons pas qui sont les Protestans d'Angleterre, qui prétendent que l'unité qu'on reconnoissoit dans

Crit. de l'Hist. des Var.
Ibid.
Ibid.

la nature divine étoit semblable à celle des autres natures, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit qu'une unité d'espece ou de genre; si bien qu'à proprement parler il y avoit plusieurs dieux comme il y a plusieurs hommes. Voilà les erreurs que M. Burnet attribue aux premiers siècles; en-sorte qu'il n'y avoit nulle connoissance certaine & nulle confession claire de l'unité ni de la perfection de Dieu, non plus que de la Trinité de ses Personnes. C'est à peu près dans la foi la même imperfection que reconnoît M. Jurieu: c'est ce qu'il avoit appelé la Trinité informe.

La Réforme a aujourd'hui trois principaux défenseurs, M. Jurieu, M. Burnet, & M. Bafnage: tous trois ont donné les premiers siècles pour fauteurs aux hérésies des Sociniens: nous avons vû les conséquences de cet aveu, d'où l'on induit nécessairement la Tolerance universelle. M. Burnet l'a ouvertement favorisée dans sa préface sur un traité qu'il a traduit de Lactance, & nous produirons bien-tôt d'autres preuves incontestables de son sentiment. Pour ce qui est de M. Bafnage, nous avons vû comme il s'est déjà déclaré pour la Tolerance civile, qui selon M. Jurieu, a une liaison si nécessaire avec l'Indifférence des religions. Il a loué les Magistrats sous qui l'heretique n'a rien à craindre. Nous avons ouï de sa bouche que la punition de Servet, quoiqu'impie & blasphémateur, étoit un reste de Papisme. Par là il met à couvert du dernier supplice les blasphémateurs les plus impies: ce qui favorise une des maximes de la Tolerance, où l'on ne tient pour blasphémateurs que ceux qui s'attaquent à ce qu'ils reconnoissent pour divin: directement contre S. Paul, qui se nomme *blasphémateur*; quoique ce fût, comme il le dit, *dans son ignorance*; & même contre l'Evangile, qui range aussi au nombre des *blasphémateurs* ceux dont les langues impudentes chargeoient d'injures le Sauveur, quoiqu'ils

Basn. T.
1. c. 6. p.
402.
Cy. d'effus,
n. 10.
Dff. de l'
Hist. des
Var. d'eff.
no 3.

1. Tim.
1. 13.

Matt. 27.
39.

le fissent par ignorance, sans connoître le Seigneur de gloire, & que le Sauveur lui-même les ait excusés envers son Pere, en disant qu'ils ne savoient pas ce qu'ils faisoient.

Mat. 3. 17.
Luc. 24.
34.

Le grand principe des Sociniens & l'un de ceux que M. Jurieu attaque le plus, c'est qu'on ne peut nous obliger à croire ce que nous ne connoissons pas clairement. C'étoit aussi le principe des Manichéens; & saint Augustin qui s'est attaché à le détruire en plusieurs de ses ouvrages, a persuadé tout le monde, excepté les Sociniens & M. Basnage. Je remarquerai ici en passant un endroit, où en rapportant les vaines promesses des Manichéens qui s'engageoient à conduire les hommes à la connoissance nette & distincte de la vérité, & qui avoient pour principe qu'on ne doit croire véritables que les choses dont on a des idées claires & distinctes; tout d'un coup, sans qu'il en fût question ou que son discours l'y menât par aucun endroit, il s'avise de dire que saint Augustin réfute ce principe de la manière du monde la plus pitoyable. C'étoit peu de dire la plus foible, ou s'il vouloit la plus fautive: pour insulter plus hautement à saint Augustin, il falloit dire la plus pitoyable: & cela sans alleguer la moindre preuve, sans se mettre du moins en peine de dire mieux que saint Augustin, ni de détruire un principe dont il fait que les Sociniens aussi-bien que les Manichéens font leur appui. Il leur a voulu faire le plaisir de leur donner gain de cause contre saint Augustin, & persuader à tout le monde qu'un Docteur si éclairé est demeuré court en attaquant le principe qui fait tout le fondement de leur hérésie.

LXXII.
M. Basnage autorise le grand principe des Sociniens.
Tab. Lett. 3. p. 231.

Basn. T. 1. 1. p. 4.
Art. 2. p. 127.

C'est en un mot, je l'ai dit souvent & je le répète sans crainte; c'est, dis-je, que la Réforme n'a point de principe universel contre les hérésies, & ne produit aujourd'hui aucun auteur où l'on ne trouve quelque chose de Socinien: mais celui qui en a le plus,

LXXIII.
De tous les ministres Protestans celui qui tient le plus du

Socinia-
nisme,
c'est M.
Jurieu.
Voici. 6.
Avert. 1.
Part. art.
2. 3. 4. 5.

très-certainement c'est M. Jurieu. Avant lui on n'avoit jamais ouï parler d'une Trinité informe. Personne n'avoit encore dit que la doctrine de la grace fût informe & mêlée d'erreurs devant saint Augustin, ou qu'il fallût encore aujourd'hui prêcher à la Pelagienne. Voilà ce qu'enseigne ce grand adverfaire des Sociniens. Il enseigne qu'on ne peut condamner ceux qui font la Trinité nouvelle, & deux de ses Personnes nouvellement produites; qui font dans l'éternité la nature divine imparfaite, divisible, changeante, & les Personnes inégales dans leur operation & leur perfection: ceux qui disent que le concile de Nicée, loin de reprouver ces erreurs, y a consenti & les a autorisées par ses décrets; que la doctrine de l'immutabilité de Dieu est une idée d'aujourd'hui; & qu'on ne peut refuter par l'Ecriture ni accuser d'herésie ceux qui la rejettent.

LXXIV.
Que les
excuses
de ce mi-
nistre sur
ce qu'il a
dit contre
l'im-
mutabili-
té de
Dieu,
achevent
de le con-
vaincre.
Tab. Lett.
2. p. 580.
Tab. Lett.
6. p. 266.
Cf. suiv.

Il est vrai qu'il a pris la peine de répondre à ce dernier reproche; & il soutient qu'il n'a voulu dire autre chose, *sinon que les lumieres naturelles achevent ce que l'Ecriture sainte avoit commencé là-dessus*. Un autre auroit dit, que l'Ecriture confirme & acheve ce que la lumiere naturelle avoit commencé: nôtre ministre aime mieux attribuer le commencement à l'Ecriture & la perfection à la raison; comme si les Ecrivains sacrés n'avoient pas eu la raison, & par-dessus la raison la lumiere du Saint-Esprit qui en perfectionnoit les connoissances. Mais après tout, ce n'est pas-là ce qu'avoit dit le ministre: il avoit dit en termes formels, que les anciens en donnant au Verbe une seconde generation lui donnoient non un nouvel être, mais *une nouvelle maniere d'être*; que cette nouvelle maniere d'être ajoutoit la perfection au Verbe & accomplissoit sa naissance imparfaite jusques-là: *qu'on de-voit pourtant BIEN REMARQUER que l'on ne sauroit refuter PAR L'ECRITURE cette bizarre theo-*

6. Avert.
1. p. art.
1. p. 10. 11.
Tab. Lett.
6. p. 268.

logie des anciens; & c'est, disoit-il, une raison pourquoi on ne leur en sauroit faire une heresie: il n'y a que la seule idée que nous avons AUJOURD'HUI de la parfaite immutabilité de Dieu, qui nous fasse voir la fausseté de ces hypotheses. L'Ecriture n'étoit donc pas suffisante pour nous faire voir un Dieu immuable. Qu'il ne chicane point sur ce mot de faire voir; comme si l'Ecriture nous faisoit croire seulement l'immutabilité de Dieu, & que la raison nous la fit voir. Car il avoit dit clairement, que ces hypotheses des Peres ne sauroient être refutées par l'Ecriture: l'Ecriture ne pouvoit donc ni faire voir ni faire croire, que Dieu fût immuable: l'idée de l'immutabilité est une idée d'aujourd'hui, qui n'étoit ni dans les saints Livres, ni dans la doctrine de ceux qui nous avoient précédés. On a vû quelle est l'ignorance & l'impiété d'une telle proposition. Mais le ministre qui la desavoué, ne sait encore qu'en croire; puisqu'au-lieu de dire à pleine bouche, que nous voïons dans l'Ecriture l'immutabilité de Dieu, il se contente de dire, qu'il n'a jamais dit que l'Ecriture ne servît de rien à en former l'idée. Car, poursuit-il, puisque l'Ecriture sert infiniment à nous donner l'idée de l'être infiniment parfait, elle sert aussi sans doute à nous faire comprendre la parfaite immutabilité de Dieu. Vous diriez que l'Ecriture ne nous dise pas en termes assez formels, que Dieu est immuable jusqu'à exclure de ce premier être, même l'ombre du changement; mais qu'elle serve seulement à nous le faire comprendre, & que ce soit-là une consequence qu'il faille comme arracher de les autres expressions. Je ne m'étonne donc plus, si l'auteur des Avis prend à témoin M. Jurieu des belles lumieres que nous recevons de la philosophie moderne. M. Jurieu sait, dit-il, qu'avant la philosophie de l'incomparable Descartes, on n'avoit aucune juste idée de la nature d'un esprit: sans doute, avant ce philoso-

Jas. 1. 27.

Avis sur le
Tab. art. 3.

phe nous ne savions pas que Dieu fût esprit, ni de nature à n'être aperçû que par la pure intelligence; ni que nôtre ame fût faite à son image; ni qu'il y eût des esprits administrateurs: sans Descartes ces expressions de l'Ecriture étoient pour nous des enigmes; on ne trouvoit pas dans saint Augustin, pour ne point parler des autres Peres, la distinction de l'ame & du corps; on ne la trouvoit pas même dans Platon. M. Jurieu *le fait bien*: car si nous n'entendons que d'aujourd'hui l'immutabilité de Dieu, pourquoi entendrions-nous mieux sa spiritualité, qui seule le rend immuable, puisqu'un corps qui de sa nature est divisible & mobile ne le peut pas être? Que la Réforme qui ne fait rien de tout cela, & qui l'apprend d'aujourd'hui, est éclairée! L'aveuglement de ses docteurs ne le fera-t-elle jamais rougir? Mais ne comprendra-t-elle jamais combien l'esprit du Socinianisme domine en elle, puisque M. Jurieu y est entraîné comme par force en le combattant?

LXXV.
La tolérance est
froitable
qu'on a
pour M.
Jurieu.
6. Avert. 7.
p. n. 105.

Pour ce qui regarde la Tolerance, il n'y a qu'à se souvenir avec quelle évidence nous venons de démontrer que ce ministre l'a autorisée, même en voulant la combattre. Et pour ne point répéter ce qu'on a dit, on ajoutera seulement que M. Jurieu est lui-même le plus grand exemple qu'on puisse jamais proposer de la Tolerance du parti. On lui tolere toutes les erreurs qu'on vient de voir, quoiqu'elles n'emportent rien moins qu'un renversement total des fondemens du Christianisme, & même des principes de la Réforme.

LXXVI.
On tolere
à ce ministre
de dire, qu'on
se peut
sauver
dans une
commu-
nion So-

On lui tolere de dire qu'on se peut sauver dans une communion Socinienne: c'est une accusation que je lui ai faite dans l'histoire des Variations, & dans le premier Avertissement. Il n'est pas nécessaire d'en répéter ici la preuve, puisqu'après avoir beaucoup chicané, le ministre a enfin passé condamna-

tion. Il conclut (l'Evêque de Meaux) son premier
Avvertissement par des preuves, que selon moi on peut être
sauvé dans une communion Socinienne. Il n'y a pas plus
de bonnfci là-dedans, que dans le reste. Si l'on pourroit
conclure quelque chose de mes écrits, ce seroit qu'un hom-
me qui sans être Socinien & en détestant les heresies So-
cinienues, vitroit dans la communion externe des Soci-
niens n'en pouvant sortir, seroit sauvé: c'est ce que je
ne nie pas. Il avouë donc en termes formels le cri-
me dont on l'accuse, qui est qu'on se peut sauver
dans une communion Socinienne.

cinienne:
 avec du
 même
 ministre.
Var. liv.
 15. n. 79.
 1. *Avvert.*
 n. 42.
 Tab. Lett.
 6. p. 298.

Car être à l'exterieur dans cette communion, c'est
 y recevoir les Sacremens, c'est y assister au service,
 aux prêches, aux catechismes, aux prieres, comme
 font les autres avec les marques exterieures de con-
 sentement: il n'y a point d'autres liens exterieurs de
 communion que ceux-là: or si cela est permis, on
 ne fait plus ce que veulent dire ces paroles: Retirez-
 vous des tentes des impies; ni celles-ci de saint Paul:
 Je ne veux point que vous soyez en société avec les dé-
 mons: vous ne pouvez boire le calice du Seigneur & le
 calice des démons: vous ne pouvez participer à la table
 du Seigneur & à la table des démons; ni enfin celles-
 ci du même Apôtre: quelle communion y a-t-il entre la
 justice & l'iniquité? ou quelle convention entre JESUS-
 CHRIST & Belial? ou quel accord peut-il y avoir en-
 tre le temple de Dieu & les idoles? S'il est permis d'
 être uni par les liens exterieurs de la Religion avec
 l'assemblée des impies, tous ces préceptes de l'Apô-
 tre, toutes ces fortes expressions du Saint-Esprit ne
 sont plus qu'un son inutile, & le ministre manife-
 stement les réduit à rien. Ainsi la limitation qu'il
 apporte à sa proposition, en supposant que celui qu'
 il met dans une communion Socinienne n'y sera qu'
 exterieurement, & détestera dans son cœur les heresies
 de cette secte, ne sert qu'à le condamner davantage.

Num. 16.
 16.
 1. Cor. 10.
 20.
 2. Cor. 6. 21.

Car un tel homme sera nécessairement un hypocrite, qui sans être Socinien fera semblant de l'être: or c'est encore pis, s'il se peut, de sauver un tel hypocrite que de sauver un Socinien; puisqu'on peut être Socinien par ignorance & avec une espece de bonne foi, au-lieu qu'on ne peut être hypocrite que par une expresse perfidie & une malice déterminée.

La condition qu'il appose, qu'on demeure innocemment à l'exterieur dans cette communion *n'en pouvant sortir*, met le comble à l'impieté. Car elle suppose, qu'on est excusé de se lier de communion avec les impies *lorsqu'on ne peut en sortir*; c'est-à-dire manifestement, lorsqu'on ne le peut, sans mettre sa vie ou ses biens ou son honneur en peril: or si on reçoit cette excuse, tous les exemples des Martyrs sont des excès; tous les préceptes de l'Evangile qui obligent à mourir plutôt que de trahir la verité & sa conscience, sont des préceptes outrés, qui ne sont propres qu'à envoyer les gens de bien à la boucherie.

Que si enfin le ministre se sent forcé à répondre, que cet homme qui communie à l'exterieur avec les Sociniens, n'en déteste pas seulement les erreurs dans sa conscience, mais déclare publiquement l'horreur qu'il en a; il renverse la supposition. Car cet homme très-constamment n'est plus dans la communion exterieure des Sociniens, puisqu'il y renonce expressement par la profession qu'il fait d'une foi contraire. Un tel homme se gardera bien de faire la cene avec eux ni de prendre le pain sacré de la main de leurs Pasteurs qu'il regarde comme des impies: & s'il assiste à leurs prêches, ce sera comme un étranger qui iroit voir ce qui se passe dans leurs assemblées, ou qui entreroit, si l'on veut, dans une mosquée par simple curiosité.

Que si l'on assiste serieusement au service des So-

ciniens avec le même extérieur que les autres membres de leur assemblée, & en un mot qu'on en fasse son culte ordinaire, on pourra assister de même au culte des Mahométans ou des Idolâtres; les Catholiques, les Lutheriens, les Calvinistes pourront se tromper ainsi les uns les autres, sans préjudice de leur salut; & tout l'univers sera rempli de profanes & d'hypocrites qu'on ne laissera pas de compter parmi les élus. Voilà où aboutit la doctrine du plus rude en apparence des Intolérans; & il s'engage dans tous ces blasphèmes, pendant qu'il tâche le plus de s'en justifier: tant il est secrètement dominé par cet esprit d'irreligion & d'indifférence.

On peut voir sur ce sujet-là ce qui est écrit dans le livre XV. des Variations & dans le premier Avertissement: mais on y peut voir encore de plus grands excès du ministre, puisqu'on y trouve que *danner tous ces Chrétiens innombrables qui vivoient dans la communion externe de l'Arianisme, dont les uns en détectoient les dogmes, les autres les ignoroient, les autres LES TOLEROIENT EN ESPRIT DE PAIX, les autres étoient retenus dans le silence par la crainte & par l'autorité: danner, dis-je, tous ces gens-là, c'est une opinion de bourreau, & qui est digne de la cruauté du Papisme.* Le dogme des Ariens est donc de ces dogmes qu'on peut tolérer en esprit de paix. On a objecté ce passage à M. Jurieu de tous côtés. Il n'y répond pas un seul mot: & voilà de son aveu les Ariens, c'est-à-dire, les ennemis de la divinité de JESUS-CHRIST & de celle du Saint-Esprit, parmi ceux qu'il faut comprendre dans la Tolerance.

Il nous donne pour marque de Socinianisme, de dire que cette secte étoit moins mauvaise que le Papisme: & néanmoins il dit lui-même qu'il est plus difficile de se sauver parmi les Catholiques que parmi les Ariens, qui soutenoient les principaux dogmes des Sociniens.

LXXVII.
La Tolerance
expressement ac-
cordée
aux
Ariens:
passage
de Maju-
rieu qu'il
a laissé
sans re-
plique.
Var. 15.
n. 79. &
suis.
1. Avertis.
n. 41. &
suis. Préf.
legis. p. 22.
Var. 15. 20.

Tot. Lett.
1. p. 7.
Préf. 1. p.
c. 10. Syst.
p. 225.
Var. 15.
172.

LXXVIII.
 Les Nestoriens
 & les Eutychiens
 tolérés
 par ce
 ministre.
*Préj. c. 1.
 p. 16. Syst.
 p. 146.
 150. 154.
 Var. 15.
 35.
 Tub. Lett.
 5. p. 198.*

Si les Ariens sont compris dans la Tolerance, les Nestoriens & les Eutychiens ne pouvoient pas en être exclus. Le ministre les y reçoit en termes formels, & met les sociétés où la confusion des deux natures & la distinction des Personnes sont soutenues en JESUS-CHRIST, au nombre des communions où Dieu se conserve des élus.

Si cela est, cette merveilleuse sagesse de Dieu que le ministre reconnoît dans les quatre premiers conciles, qui, dit-il, ont mis à l'abri les fondemens de la foi, ne sera plus rien; puisque les erreurs condamnées par ces grands conciles n'empêchent pas le salut de ceux qui en seroient infectés, & ne les excluent pas de la Tolerance.

Voilà donc par la doctrine de votre ministre la Tolerance établie en faveur de ceux qui renversent les fondemens de la foi, même ceux qu'on a reconnus dans les quatre premiers conciles; qui de l'aveu du ministre & par les confessions de foi de tous les Protestans, sont les plus essentiels du Christianisme.

LXXIX.
 La Réforme est
 obligée
 de passer
 à M. Jurieu les
 erreurs
 sur le
 goût &
 le senti-
 ment.

Outre ces intolérables erreurs qu'on ne tolere qu'à lui, il y en a d'autres qu'il faut tolérer par les principes de la secte. Les Tolerans s'étonnent qu'on lui laisse dire *qu'on croit, parcequ'on veut croire par goût, par adhésion, par sentiment*, & non pas par discussion ni par examen des passages de l'Ecriture. Mais que pourroit reprendre dans cette doctrine un synode de Protestans, puisqu'ils n'ont de dénouement contre nous que celui-là? M. Jurieu leur dira: Voulez-vous obliger à la discussion ceux à qui leur expérience fait connoître qu'ils n'ont ni la capacité, ni le loisir de la faire? Ils se mocqueront de vous. Les renverrez-vous à l'autorité de l'Eglise? Vous renverrez votre Réforme. Ne voyez-vous donc pas plus clair que le jour, que le goût & le sentiment que M. Claude & moi avons introduit, est le seul refuge qui nous reste, &

que si vous le condannez, tout est perdu pour la Réforme ?

Je ne m'étonne pas non plus qu'on laisse avancer à M. Jurieu tant d'étranges propositions sur les mariages : c'est qu'en effet la Réforme les soutient. Ce n'a pas été assez aux Prétendus Réformateurs d'abandonner la sainte doctrine de toute l'Eglise d'Occident sur l'entière indissolubilité du mariage, même dans le cas d'adultère. Pour adoucir les difficultés du mariage, si grandes qu'elles faisoient dire aux Apôtres : *Maître, s'il est ainsi, il vaut mieux ne se point marier* ; on y permet tous les jours pour beaucoup d'autres sujets, de rompre des mariages faits & con-
sommés dans toutes les formes, & de permettre à un mari & à une femme de prendre un autre époux & une autre épouse, l'autre étant vivante, & très-constamment vivante. Le ministre rapporte un fameux Arrêt de la cour de Hollande en l'an 1630. où du consentement des parties présentes, on résolut un mariage contracté dans toutes les formes : un mari eut la liberté d'épouser une autre femme que la sienne, & la femme de demeurer avec celui qu'elle avoit épousé sur la fausse présomption de la mort de son mari véritable. La défection est une autre cause de rompre le mariage. C'est la pratique constante de l'Eglise de Genève, qui, dit-il, est la source de notre droit canon. On en a, poursuit-il, un exemple tout récent dont je croi que tout le monde a ouï parler : on ne nommera pas les personnes à cause du scandale ; mais cependant quelque grand qu'il soit, on passe par-dessus dans les jugemens. On nommera, continue-t-il, la Demoiselle Serve qui en 1677. épousa un nommé M. Mis-
son fils d'un ministre de Normandie, lequel après avoir
quelque tems demeuré avec elle, l'abandonna. Elle a obtenu permission de se remarier ; ce qu'elle fit. Je ne voi pas après cela, qu'on puisse s'empêcher de rompre

LXXX.
 Erreurs
 de M. Ju-
 rieu & de
 toute la
 Réforme
 sur le ma-
 riage: ex-
 ception à
 la loi E-
 vangeli-
 que, re-
 connue
 par ce
 ministre.
 Matt. 19.
 10.
 Tab. Lm.
 6. p. 303.

Idem 303.
 304.

Ibid.
Page 304.

Man. 29.6.

Ibid. 308.

*Lett. de M.
le Grand à
M. Burnet,
P. 37.*

les mariages pour des maladies incurables ou des incompatibilités aussi sans remèdes. Pour justifier ce libertinage, il suffit à M. Jurieu de dire que les maximes contraires sont prises de la *theologie Romaine*, selon laquelle le mariage est un Sacrement. On voit donc bien la raison qui a inspiré à la Réforme de crier avec tant de force contre le Sacrement de mariage: elle vouloit anéantir cette salutaire contrainte que JESUS-CHRIST avoit établie dans les mariages Chrétiens, & s'ouvrir une large porte à les casser. C'est donc inutilement que JESUS-CHRIST a prononcé, *que l'homme ne separe pas ce que Dieu a uni*. On prétend à la vérité, qu'il y a lui-même apporté une seule exception, & c'est celle du cas de l'adultère: mais la Réforme licencieuse ne s'en est pas contentée, & n'a pas craint d'ajouter à cette unique exception, qui peut avoir quelque couleur dans l'Evangile, une si grande multitude d'autres exceptions dont on n'y en trouve pas le moindre vestige: c'est-à-dire, qu'on a excepté non-seulement, à ce qu'on prétend, selon l'Evangile; & M. Jurieu ne craint point de dire, *que la bonne foi & les loix du prince sont les interpretes DES EXCEPTIONS qu'on peut apporter à la loi Evangelique qui defend le divorce, & qu'elles suffisent pour mettre la conscience en repos*. Les consciences sont si endormies & les cœurs si appelant dans la Réforme, qu'on y demeure en repos, malgré les décisions de l'Evangile, sur les exceptions qu'y apportent des loix & une autorité humaine. Ce n'est pas ici le sentiment d'un ministre particulier; c'est celui de Genève d'où est né le droit canon de la Réforme; c'est celui de l'Eglise Anglicane, qui en est la principale partie, comme l'appelle notre ministre: M. le Grand vient de faire voir à M. Burnet, que selon les loix de cette Eglise, on fait divorce pour avoir abandonné

le mariage pour une trop longue absence; pour des ini-
 mities capitales; pour les mauvais traitemens; & qu'on
 peut se remarier en tous ces cas. Voilà quatre excep-
 tions à l'Evangile, tirées du code des loix ecclesia-
 stiques d'Angleterre, résolues & passées en loi dans
 une assemblée où prêchoit Thomas Cranmer archevêque
 de Cantorbery, le grand Réformateur de ce royaume.
 Quel mariage demeure en sûreté contre ces expres-
 sions, puisqu'on reçoit jusqu'à celle qui se tire des
 aversions invincibles, ce qui enferme manifestement
 l'incompatibilité des humeurs? Je ne m'étonne donc plus
 si ce grand Réformateur a rompu tant de mariages,
 & je m'étonne seulement qu'il ne l'a pas fait avec
 encore moins de façon. Sans recourir au Levitique,
 qui de l'aveu des plus grands auteurs de la Réfor-
 me, ne faisoit loi que pour les Juifs, & sans ache-
 ter à prix d'argent tant de consultations contre le
 mariage de Henri & de Catherine, il n'y avoit qu'
 à alleguer l'aversion implacable de ce roi. Mais peut
 être qu'on n'osoit encore, & que la Réforme n'avoit
 pas acquis toute la force dont elle avoit besoin con-
 tre l'Evangile. On trouveroit néanmoins, si l'on vou-
 loit, ces exceptions dans les autres Réformateurs, dans
 un Luther, dans un Calvin, dans un Bucer, dans
 un Beze. Voilà à quoi aboutit cette prétendue dé-
 licatesse de la Réforme. Elle se vante d'une obser-
 vation étroite de l'Evangile; elle s'élève avec fureur
 contre les Papes, sous prétexte qu'ils ont dispensé de
 la loi de Dieu, à quoi néanmoins il est certain qu'
 ils n'ont jamais seulement songé; & cette fausse ré-
 gularité se termine enfin à trouver eux-mêmes des
 exceptions de la loi Evangelique. Un ministre le dit
 hautement, & aucun synode, aucun consistoire, au-
 cun ministre ne l'en reprend. Il ne se trouve à re-
 lever cette erreur qu'un jeune avocat, qu'il traite im-
 punément avec le dernier mépris: pourquoi? parce

Leg. Ecc.
 Ang. c. 8.
 9. 10. 11.
 p. 50. edit.
 Lond.
 1640.

Jur. Auct.
 cont. M.
 de Beauv.

que les ministres & les synodes & les consistoires savent bien que ce ministre ne fait qu'établir la theologie commune de toutes les Eglises Protestantes, & en particulier de celle de Genève, qui est la source du droit canon, c'est-à-dire, de la licence effrénée du Calvinisme.

XXXXI.
Raisons
qu'on a
dans la
Réforme
de tolérer
tous les
excès de
M. Ju-
rieu.

C'est donc en vain qu'on s'élève contre lui dans le parti & qu'on le défère aux synodes. Après tout, il ne soutient rien qui ne soit ou de l'esprit de la Réforme, ou nécessaire à sa défense. Mais quoi! ces dogmes affreux contre l'immutabilité de Dieu & l'égalité des Personnes divines ne répugnent-ils pas clairement aux confessions de foi des Protestans? Ils y répugnent, je l'avoue, & j'en ai moi-même rapporté les témoignages; mais après tout, s'il eût supprimé ces endroits de sa doctrine, où vouliez-vous qu'il trouvât des variations? Et pour en montrer dans l'ancienne Eglise, ne falloit-il pas tout ensemble en accuser & en excuser les Docteurs? Les accuser, pour montrer qu'on varioit; & à la fois les excuser, pour n'étendre pas l'Intolérance jusqu'à eux? Soutenir une telle cause sans se contredire soi-même, est-ce une chose possible? Mais les synodes auront encore de bien plus fortes raisons pour épargner M. Jurieu, le seul défenseur de la Religion Protestante. Pouvoit-on se passer de lui dans un parti où l'on vouloit soulever les peuples contre leur roi, & les enfans, si l'on eût pu, contre les peres? Il falloit bien assurer que Dieu s'en mêloit: & qui étoit plus affirmatif que notre ministre? *C'est être Pelagien*, dit-il, *de ne vouloir pas appercevoir des miracles de la providence dans les revolutions d'Angleterre, dans celle de Sarvoie, & dans les délivrances de nos freres des Vallées.* Dieu se déclaroit visiblement pour la Réforme; la France alloit succomber sous ces coups du ciel; & le nier, c'étoit alors une herefie. Mais maintenant que sera-

ce donc? & faudra-t-il croire encore tous ces miracles après ce que nous voïons? Il falloit un Jurieu pour pousser l'assurance jusque-là. Mais quel autre étoit plus capable d'émouvoir les peuples, que celui qui leur faisoit voir jusque dans leur rage le soutien de leur foi? Etoit-il aisé de trouver un homme qui attaquât aussi hardiment & avec moins de mesure la majesté des Souverains? Qui sût mieux allumer le feu d'une guerre civile? Qui sût, pour tromper les peuples, si bien soutenir de faux miracles, ou débiter avec un plus grand air de confiance des prophéties qu'il avoit prises dans son cœur? Pour cela ne falloit-il pas avoir le courage de hasarder des prédictions, & de s'immoler pour le parti à la risée inévitable de tout l'univers? Mais quel autre l'eût voulu faire? Quel autre eût voulu donner à ses prédictions cet air mystérieux dont nôtre prophete a paré les siennes, en feignant que par ses desirs, par l'ardeur & la persévérance de ses vœux, il s'étoit enfin ouvert l'entrée dans le secret des prophéties, & que s'il ne disoit pas tout, c'est qu'il ne vouloit pas tout dire? Il s'est vanté d'avoir prédit à un Prince qu'avant que l'année fût révolue, il se verroit la couronne sur la tête. Sans doute il avoit trouvé l'Angleterre bien désignée dans l'Apocalypse, & l'année 1689. y étoit clairement marquée. N'a-t-il pas été un grand prophete d'avoir promis un heureux succès à un Prince qui remuoit de si grans ressorts? Car après tout, qu'avoit-il à craindre en hasardant cette prédiction? ou quel mal lui arriva-t-il pour avoir si mal deviné dans toutes les autres? Le Prince qu'il vouloit flatter, avoit bien parmi ses papiers de meilleures prophéties que celle d'un ministre. Mais qui ne connoît l'usage que les hommes de ce caractère savent faire des prédictions; & combien cependant ils méprisent dans leur cœur, & les dupes qui

*Accomp.
des Proph.
Avis à
tous les
Chréti.*

les croient, & les fanatiques qui les rêvent, ou les séducteurs qui les inventent? M. Jurieu s'est mis au-dessus de tout cela; il a sacrifié sa réputation à la politique du parti, ébloui du grand nom de prophète qu'on lui a donné jusque dans des médailles, il ne peut encore s'en défaire; & après tant d'illusions dont tout le monde se moque dans son parti même, il ose encore prophétiser que les Rois de France, d'Espagne, l'Empereur & tous les Princes Papistes doivent sans doute entrer quelques jours dans l'esprit où entrèrent les Rois d'Angleterre, d'Ecosse, de Suede, de Danemarck dans le siècle passé. Il ne faut plus que vingt ou trente ans pour accomplir cette merveille, & tout s'y dispose, comme on voit. Si toutefois les succès ne répondent pas à son attente, & que les conquêtes de son héros n'avancent pas autant qu'il penle le règne de mille ans après lequel il soupire, il s'est préparé une réponse contre les événemens qui ne voudront pas quadrer assez juste. On sera toujours reçu à dire que Dieu ny prend pas garde de si près; & lorsque même tout sera manifestement contraire aux prédictions, M. Jurieu en tout cas sera toujours aussi grand prophète qu'un Cotterus, & tant d'autres semblables trompeurs convaincus de faux selon lui-même, dont néanmoins il ne laisse pas d'égaliser les visions à celles d'Ezechiel & d'Isaïe. Que diront donc les synodes à un homme dont la Réforme a tant de besoin? Luther n'y fut jamais plus nécessaire. Elle commençoit à languir, & la grace de la nouveauté lui étant ôtée, il ne faut pas s'étonner si loin de faire de nouveaux progrès, elle reculoit en arrière: le fait du moins est constant par M. Jurieu, qui vient de faire publiquement ce triste aveu: *La*

Tab. Lett.
2. p. 505
sc. 6.

Accomp.
des Proph.
Avis à tous
les Chrétiens.

Tab. Lett.
2. p. 506.

Reformation dans ce siècle n'est point avancée; elle étoit plutôt diminuée qu'augmentée: de-peur qu'elle ne tombât tout-à-fait, il en falloit revenir aux impetuosités,

aux emportemens, aux inspirations, aux propheties de Luther. La complexion d'un Calvin pouvoit bien avec son aigreur, avec son chagrin amer & dédaigneux produire des emportemens, des déchainemens, d'autres excès de cette nature: mais elle ne pouvoit fournir ces ardeurs d'imagination qui font les prophetes des fausses religions. Il falloit quelqu'un qui sût émouvoir l'esprit des peuples, tromper leur credulité, les pousser jusqu'au transport & à la fureur. Si le succès n'a pas répondu à la volonté; si par la puissante protection de Dieu il s'est trouvé dans le monde une main plus forte que toutes celles qu'on a tâché vainement d'armer contre elle: ce n'est pas la faute de M. Jurieu; & les synodes qui n'ont rien à lui imputer, ne peuvent aussi rien faire de moins que de se taire, comme ils font, en sa faveur.

Si cependant on méprise ces foibles synodes, & qu'une si timide politique acheve de leur faire perdre le peu de credit qu'ils avoient dans la Réforme, ce n'est pas là aussi que M. Jurieu met sa confiance: c'est aux Princes & aux Magistrats qu'il a recours, & il leur rend le droit de persecuter qu'il leur avoit ravi. J'avois autrefois demandé dans une Lettre particuliere qu'il a imprimée; quelle raison on avoit d'excepter les heretiques du nombre de ces malfaiteurs contre lesquels saint Paul a mis aux Princes l'épée en main. Le ministre m'avoit répondu: *Ce n'est pas à nous à vous montrer que les heretiques ne sont pas de ce nombre: c'est à vous, Messieurs les persecuteurs, à nous prouver qu'ils y soient compris; car poursuit-il, les malsentans & les malfaiteurs ne sont pas la même chose. Alors donc le Magistrat étoit sans pouvoir contre les malsentans; & ce n'étoit pas pour cela qu'il étoit lieutenant de Dieu. Mais maintenant cela est changé: les Princes & les Magistrats sont, dit-il, les images & les oints de Dieu & ses lieutenans en terre. Sans*

LXXXO.
Que le
ministre
qui a be-
soin d'au-
torité, n'
espere
plus qu'en
celle des
Princes :
& qu'il
est con-
traint de
leur ren-
dre le
droit de
persecu-
ter, dont
il les a-
voit pri-
vés.

Jur. Lett.
Past. de la
1. ann.
2. Lett. p.
78.
2. Lett. p.
11.
Ibid.

Tab. Lett.
8. p. 445.
446.

doute ils ont ces beaux titres dans les Ecritures; & pour nous arrêter au dernier, saint Paul nous les représente comme ordonnés de Dieu, pour lui faire rendre obéissance comme ses ministres & ses lieutenans, *Rem. 13.* qui ne portent pas sans cause l'épée qu'il leur a mise en main. Mais ce sont d'étranges lieutenans de Dieu, poursuit le ministre, s'ils ne sont obligés à aucun devoir par rapport à Dieu tantant que Magistrats: comment donc peut-on s'imaginer qu'un Magistrat Chrétien, qui est le lieutenant de Dieu, remplisse tous ses devoirs en conservant pour le temporel la société à la tête de laquelle il se trouve, & qu'il ne soit pas obligé d'empêcher la révolte contre ce Dieu dont il est le lieutenant, afin que le peuple ne choisisse un autre Dieu, ou ne serve le vrai Dieu autrement qu'il ne veut être servi? Le voilà donc redevenu lieutenant de Dieu contre ceux qui ne veulent pas le reconnoître, ou reconnoître son vrai culte; en un mot, contre les malfaisans aussi-bien que contre les malfaiteurs. Que si par l'Épître aux Romains, il est le ministre & le lieutenant de Dieu contre les hérétiques aussi-bien que contre les autres coupables: c'est donc contr'eux aussi qu'il a l'épée en main; & l'Evêque de Meaux n'avoit pas tort, lorsqu'il l'interpretoit de cette sorte.

LXXXIII.
Bornes
chimeri-
ques que
le mini-
stre veut
donner au
pouvoir
des Prin-
ces.

Le ministre a trouvé ici une belle distinction: c'est que le Prince a l'épée en main, même contre les hérétiques; mais pour les gêner seulement, pour les bannir, & non pas pour leur donner la mort. Mais les Tolerans lui demandent où il a trouvé ces bornes qu'il donne à sa fantaisie au pouvoir des Princes. Il n'étoit pas ici question de faire le doux, & de vouloir en apparence épargner le sang. Il ne falloit point, disent-ils, poser de principes d'où l'on tombe pas à pas dans les dernières rigueurs. Qu'ainsi ne soit: n'avez-vous pas dit, que ces aversions que pro-

Lett. R. p.
329.

duisent la diversité des religions, produisent aussi la guerre & la division, & qu'elles en sont une semence? Quand vous le nierez, le fait est trop criant pour être revoué en doute. Si le parti heretique devient inquiet, mutin, & séditieux; s'il est à charge à l'état, & toujours prêt à enfanter les guerres civiles dont il porte la semence dans son sein; le Prince ne pourra-t-il jamais en venir aux derniers remèdes, & portera-t-il l'épée sans cause? Vous vous aveuglez vous-même, si vous croiez pouvoir donner aux Puissances legitimes des bornes que vous ne trouvez point dans les passages que vous produitez. Vous nous alleguez ce passage: *Otez d'entre vous le méchant.* Vous vous trompez d'adresser aux Princes ce précepte de l'Apôtre, qui visiblement ne s'entend que des censures ecclesiastiques; mais si vous voulez l'étendre aux Magistrats, & que ce soit à eux à ôter le méchant, laissez donc à leur prudence les voies de l'ôter. Qui vous a donné le pouvoir de le reduire à des peines legeres, à des gênes, à des prisons, peut-être au banissement tout au plus? Il faut, disent toujours les Tolerans, ou comme nous, leur ôter tout pouvoir de contraîndre les heretiques; ou comme les Catholiques, leur permettre d'en user selon l'exigence des cas. Car s'ils jugent par leur prudence que ce ne soit pas assez ôter le méchant que le bannir, pour faire pulluler ailleurs les impiétés; comme celles de Nestorius se sont répandues en orient par son exil & celui de ses adhérens, qui êtes-vous pour donner des bornes à leur puissance? Et espérez-vous de réduire à des régles invariables ce qui dépend des cas & des circonstances? Aussi ne savez-vous où vous renfermer: & vous le faites clairement paroître par ces paroles: *Dieu veut qu'on use de clemence avec les idolâtres & les heretiques, & qu'on épargne leur vie autant qu'il se peut.* C'est éluder manifestement la dis-

Rom. 13.

Lettre 8.
P. 457.

Lettre de-
me de
Suisse.

Lettre 8.
P. 456.

ficulté. Car quelqu'un a-t-il jamais dit que la clemence fût interdite aux Souverains, ou qu'ils ne soient pas obligés à épargner autant qu'il se peut la vie humaine? Si la seule règle qu'on leur peut donner selon vous, est de l'épargner *autant qu'il se peut*, il ne faut donc pas, comme vous faites, diminuer leur pouvoir, mais leur laisser examiner ce qu'ils peuvent faire avec raison.

XXXIV.
Le mini-
stre ôce
lui-mê-
me les
bornes qu'
il vouloit
donner à
la Puissan-
ce publi-
que.

Page 412.

Mais, direz-vous, la douceur chrétienne doit prévaloir. Sans doute, vous repliqueront les Tolerans, dans tous les cas où vous-même vous ne la jugez pas préjudiciable. Mais vous permettez qu'on procède jusqu'à la peine de mort, lorsqu'il y a des preuves suffisantes de malignité, de mauvaise foi, de dessein de troubler l'Eglise & l'état, & enfin d'impiété & de blasphème conjoint avec audace, impudence & mépris des loix. Vous ajoutez, que la plupart des heresiarches sont impies, & ne se revoltent contre la foi que par un motif d'ambition, d'orgueil, de domination: quand dans ces dispositions ils passent jusqu'à l'outrage & au blasphème, l'Eglise les doit abandonner au Magistrat pour en user selon sa prudence. C'est ce que dit le ministre: ceux qui abandonnent les heresiarches à la prudence du Magistrat jusqu'aux dernières rigueurs, n'ont pas d'autres motifs que ceux-là: il ne reste qu'à tirer de-là le traitement qu'on peut faire aux partisans de ces heresiarches, & enfin aux imitateurs de leur séditeuse & indocile fierté. Pourquoi donc disputer plus long-tems contre un homme qui détruit lui-même ses principes? Il avouë qu'il y a des provinces des Pais-bas, qui n'ont pas même de *conscience* pour les Papistes. Quand on les découvre, dit-il, on ne les protège pas contre la violence des peuples. On entend bien ce langage: mais veut-il mieux abandonner à la violence ceux qu'on prétend heretiques, & les laisser déchirer à une aveu-

Ibid. p.
412.

aveugle fureur, que de les soumettre aux jugemens réguliers du Magistrat? On voit donc que ce ministre ne fait ce qu'il dit. Il n'y a qu'à l'écouter sur le sujet de Servet. Tantôt il n'approuve pas que Genève l'ait condamné au feu à la poursuite de Calvin: il en dédit ses docteurs, & il décide que c'étoit-là un reste de Papisme. Mais quelque fois il revient de cette extrême mollesse: & dit-il, ceux qui condamnent si hautement le supplice de Servet, ne savent pas toutes les circonstances de son crime. Laissons donc peser ces circonstances au Magistrat. L'état est maître de ses pei-
1. Ann. Lett. 2. p. 11.
ibid. p. 422.
page 428.

Mais tous les grans argumens de la Réforme doivent toujours être tirés de l'Apocalypse. Pour bannir éternellement la peine de mort dans les cas de religion, voici comme parle le ministre: N'aura-t-on jamais honte de cette barbarie antichrétienne? Et ne reconnaitra-t-on jamais, que c'est le caractère de la bête de l'Apocalypse qui s'enivre du sang des Saints, qui dévore leur chair, qui leur fait la guerre, qui les surmonte, & qui à cause de cela est appelée bête, lion, ours, leopard? Car il faut avoir renoncé à la raison, à l'humanité, & être devenu une bête, pour en user envers les Chrétiens comme l'Eglise Romaine en use envers nous. Voilà donc en apparence tous les Chrétiens à couvert du dernier supplice. Cela iroit bien pour les Tolerans, si la suite de son passage & de son interpretation n'en ruinoit pas le commencement. Car selon lui, les dix Rois qui détruiront la Prostituée, seront des Rois Réformés: & que feront-ils pour réformer la religion dans leur état? Ils hairont la Prostituée; ils la désoleront; ils la dépouilleront; ils en mangeront les chairs; & ils la consumeront par le feu. Et les oyseaux du ciel seront appelés pour manger les chairs des rois, & les chairs, des capitaines, & les chairs des braves soldats, & celles des chevaux & des car-
LXXXV. Le ministre produit un passage de l'Apocalypse, qui fait contre lui. 1. Ann. Lett. 2. p. 12.
Tab. Lett. 8. p. 505. 506. Apoc. 17. 16.
ibid. 18.
17.

liers, & des petits & des grans ; & des esclaves & des hommes libres . Voilà , ce me semble , assez de carnage , assez de sang répandu , assez de chairs dévorées , assez de feux allumés : mais , selon M. Jurieu , tout cela fera l'ouvrage des Rois Réformés ; c'est par-là que s'accomplira la Réformation , jusqu'ici trop foiblement commencée : la Réformé fera souffrir tous ces maux à des Chrétiens sans doute , puisque ce sera à des Papistes ; ce ne sera pas seulement sur des particuliers , mais sur toute l'Eglise Romaine qu'on exercera ces cruautés . Il ne reste plus qu'à dire qu'il n'appartient qu'aux Rois de la Réforme d'user de l'épée contre les sectes qu'ils croient mauvaises , & que tout leur est permis contre la Prostituée . Mais s'il ne tient qu'à trouver des noms odieux pour les sociétés herétiques & rebelles , l'Ecriture en fourniroit d'assez forts pour animer contre elles le zèle des Princes Catholiques .

LXXXVI.
Les Ré-
formés
Tolérans
& Intolérans se
poussent
de part
& d'autre à l'
absurdité : les
Tolérans commen-
cent , & tournent
contre le
ministre
toutes les
raisons ,
dont il se
sert con-
tre les
Catholi-
ques.
Covarr.
philos.
Lett. ven.
de Suisse.
Appl. des
vrais
Tolérans.

Au reste , afin que M. Jurieu n'aille pas ici se jeter à l'écart , & renouveler toutes les plaintes des Protestans contre la France , ce n'est pas-là de quoi il s'agit , mais en general de la question de la Tolérance civile ; c'est-à-dire , quel droit peut avoir le Magistrat d'établir des peines contre les herétiques . C'est sur cette grande question que les Protestans sont partagés : & je ne craindrai point d'assurer , qu'ils se poussent à bout les uns les autres . Les Tolérans poussent à bout M. Jurieu en lui démontrant qu'il se contredit lui-même , & qu'il faut ou abandonner la doctrine de l'Intolérance , ou permettre au Magistrat autant les derniers supplices qu'il lui défend , que les moindres peines qu'il lui permet . Car aussi , lui dit-on , où a-t-il pris , & où ont pris les Intolérans mitigés ces bornes arbitraires qu'ils veulent donner à un pouvoir qu'ils reconnoissent établi de Dieu en termes indéfinis ? Ou il faut prendre les preuves dans tou-

re leur force, ou il faut les abandonner tout-à-fait : Vous croïez fermer la bouche à M. de Meaux en lui disant : *Si l'Eglise a droit d'implorer le bras seculier pour la punition des heretiques, pourquoi saint Paul dit-il simplement, Evite l'homme heretique ? Que ne dit-il, livre-le au bras seculier, afin qu'il soit brûlé ? Saint Paul ne savoit-il pas que dans peu les Princes seroient Chrétiens, & qu'ils auroient le glaive en main ? N'a-t-il donc donné des préceptes que pour le tems & pour l'état présent ? On vous rend vos propres paroles.* Saint Paul ne savoit-il pas que le Magistrat alloit devenir Chrétien ? Pourquoi donc n'ajoute-t-il pas à l'obligation d'éviter l'homme heretique celle de le gêner, de le contraindre dans l'exercice de sa religion, & enfin de le bannir s'il refuse de se taire ? Il vous plaît maintenant de nous objecter les exemples des Rois d'Israël, qui brisoient les idoles, chassoient & punissoient les idolâtres. Mais ne le punissoient-ils pas jusqu'à employer contr'eux le dernier supplice ? Qui a borné sur cela le pouvoir des Souverains ? C'est, dit-on, qu'en ce tems-là & sous l'ancien Testament l'idolâtrie étoit la vraie felonnie contre Dieu qui étoit alors le vrai Roi de son peuple : & le ministre répond ? *Est-ce qu'aujourd'hui Dieu n'est pas le Roi des nations chrétiennes tout autrement qu'il ne l'est des peuples païens & infidèles ? Retourner à l'infidélité & au paganisme ou à l'idolâtrie, n'est-ce pas aujourd'hui felonnie & rebellion contre Dieu ? Pourquoi donc n'emploiera-t-on pas le même supplice contre le même crime ? Et en est-on quitte pour dire sans preuve, comme fait M. Jurieu, que Dieu maintenant a relâché de sa severité & de ses droits ? Où est écrit ce relâchement ? Et en quel endroit voyons-nous, que la Puissance publique ait été affoiblie par l'Evangile ?*

Lorsqu'il s'agissoit de blâmer les persecutions du

1. Ann.
Lett. 2.
Tit. 33. 10.

Apol. des
Toler.
Lett. ven.
de Suisse.

Tab. Lett.
8. p. 434.
452. 459.
& suiv.

P. 456.

LXXXVII.
Suite des

contradictions du ministre : exemple des Saducéens, *Hists. du Papisme* 2. p. c. 8. Lett. 8. p. 416. 420. Et suiv.

Papisme, le ministre nous alleguoit la tolerance qu'on avoit eüe autrefois pour les Saducéens dans le Judaïsme; & il disoit que le Fils de Dieu ne s'y étoit jamais opposé. Si cet argument prouve quelque chose, il prouve non-seulement qu'on doit épargner les derniers supplices, mais encore jusqu'aux moindres peines, puisqu'on n'en imposoit aucune aux Saducéens. Il prouve même beaucoup davantage; puisque de l'aveu du ministre, on vivoit avec les Saducéens.

Let. 8. *Ibid.* dans le même temple & dans la même communion. Ainsi il est manifeste que cet argument prouve trop, & par conséquent ne prouve rien. Cela est certain, cela est clair; mais le ministre ne veut jamais avoir failli. Pour soutenir son argument des Saducéens, il attaque jusqu'à la maxime: *qui prouve trop, ne prouve rien*; c'est-à-dire, que vous arrêtez où il vous plaît la force de vos raisonnemens, & que vous ne donnez à cette monnoie que le prix que vous voulez.

LXXXVIII. En passant nous remarquerons sur cet argument des Saducéens cette étrange expression de notre ministre: que pour certaines raisons notre Seigneur JESUS-CHRIST *s'est beaucoup moins déchaîné contre les Saducéens que contre les Pharisiens*. Je vous demande si un homme sage a jamais parlé de la sorte? N'est-ce pas faire de notre Sauveur comme un lion furieux qui rompt ses liens & se déchaîne lui-même contre ceux dont il reprend les excès? On voit donc que cet auteur emporté ne songe pas même à ce qu'il doit à JESUS-CHRIST, & s'abandonne à l'ardeur de son imagination. Mais revenons à la Tolerance.

LXXXIX. Les Tolerans démontrent à M. Jurieu non-seulement qu'il se contredit lui-même, mais encore qu'il contredit les principaux docteurs de la Réforme: puisque M. Claude ne craint pas d'assurer que *saint Augustin* s'écrioit sa *memoire*, lorsqu'il soutient qu'il falloit

persecuter les heretiques, & les contraindre à la foi orthodoxe ; ou bien les exterminer : qui est, poursuit ce ministre, un sentiment fort terrible & fort inhumain. Saint Augustin ne propoisoit pas les derniers supplices ; & s'il vouloit qu'on exterminât les Donatistes, ce n'étoit que par les moïens que M. Jurieu approuve à présent. Si donc c'est le sentiment des principaux docteurs de la Réforme, que saint Augustin a flétri sa memoire par cette doctrine, les Tolerans concluent de même que M. Jurieu se deshonoré en conseillant des rigueurs qu'il avoit autrefois tant condamnées.

C'est en vain qu'il semble quelque fois vouloir épargner les sociétés déjà établies : car les Tolerans prouvent au-contraire, que s'il est vrai qu'on soit en droit de poursuivre un heretique qui vient semer ses sentimens dans un lieu où il n'y a aucun exercice ; à plus forte raison doit-on travailler à l'extirpation des sociétés entières, parceque plus une société est nombreuse, plus elle a de docteurs, & plus aussi elle est en état de tout gâter, & de tout perdre par le venin de ses heresies.

Par tels & semblables raisonnemens les Tolerans démontrent à M. Jurieu, que la persecution qu'il veut établir n'a point de bornes, & qu'avec tout le beau semblant de son Intolerance mitigée, il en viendrait bien-tôt au sang, pour peu qu'on lui résistât ou qu'il fût le maître. Avec une telle doctrine, si les Protestans l'embarraissent, il leur faudra bien-tôt changer leur ton plaintif, & les aigres lamentations, par lesquelles dès leur naissance ils ont tâché d'émouvoir toute la terre. Ils ne se vanteront plus d'être cette Eglise posée sous la croix que JESUS-CHRIST préfère à toutes les autres : les sociétés des heretiques jouiront du même privilege : la Réforme perlecutee deviendra persecutrice ; & la souffrance ne se-

XC.
Les Toleraus prouvent au ministre, qu'il ne doit pas plus épargner les sociétés entières que les particuliers.
Lett. de Suisse, p. 213.

XCI.
Le ministre détruit lui-même le vain argument, que la Réforme tiroit de ses persecutions.

ra plus qu'un signe équivoque du véritable Christianisme.

XCII.

Le mini-
stre de
son côté
pousse à
bout les
Tolerans,
& leur
démontre
qu'ils
sont obli-
gés à to-
lerer les
Mahome-
tans
& les
Païens,
aussi bien
que les
hereti-
ques de
la Reli-
gion
Chrétien-
ne.

1. Ann.
Lett. 2. p.
11. De J.
Un. Tr.
6. ch. 6.

Com. pbi-
lof. 7. et
suiv.

M. Jurieu d'autre côté ne poussera pas moins loin les Tolerans: car quelque mine qu'ils fassent, il les forcera à approuver tout le Commentaire philosophique; c'est-à-dire, à confesser premièrement que le Magistrat doit la liberté de conscience à toutes les sectes, & non-seulement à la Socinienne, comme ils en conviennent aisément, mais encore à la Mahometane: car ou la règle est generale, que le Magistrat ne peut contraindre les consciences; ou s'il y a des exceptions, on ne sait plus à quoi s'en tenir ni où s'arrêter.

Les Tolerans se moquent de M. Jurieu, quand il dit que la Tolerance n'est due qu'à ceux qui reçoivent les trois symboles: car ils le poussent à bout en lui demandant où sont écrites ces bornes. Mais s'ils réduisent la Tolerance à ceux qui font profession de reconnoître JESUS-CHRIST pour le Messie, il leur demandera à son tour où est écrite cette exception. Si le Magistrat est persuadé qu'il n'a point d'autorité sur la Religion, ou comme parlent les Tolerans, que la conscience n'est pas de son ressort, & qu'il s'élève sous son empire quelques dévots de l'Alcoran, pourra-t-il leur refuser une Mosquée? Voilà déjà une consequence du Commentaire philosophique qu'il faut recevoir: mais on n'en demeurera pas là; car le subtil Commentateur revient à la charge; & si, dit-il, ce Socinien, ce Mahometan se croit obligé en conscience de prêcher sa doctrine & de se faire convertisseur, il faudra bien le laisser faire, pourvu qu'il se comporte modestement, & qu'il ne soit point séditieux; autrement on le gêneroit dans sa conscience, ce qui par la supposition n'est pas permis. Voilà donc tous les états obligés à tolerer les Prédicans de toutes les sectes; c'est-à-dire, à supporter la séduction, sous prétexte qu'elle fera la modeste-jusqu'à ce qu'elle ait pris racine,

& qu'elle ait acquis assez de force pour attaquer ou pour opprimer tout ce qui pourra s'opposer à ses desseins. Ou s'il est permis de prévoir & de prévenir ce mal, il est donc permis de l'étouffer dès sa naissance, aussi-bien que de le reprimer dans son progrès, & la Tolerance n'est plus qu'un nom en l'air.

Mais quand on sera venu à cet aveu, & qu'on aura accordé au Commentateur, qu'il faut laisser croire & prêcher tout ce qu'on voudra, alors il demandera sans plus de façon l'Indifference des Religions, c'est-à-dire, qu'on n'exclue personne du salut, & que chacun règle sa foi par sa conscience. Les Tolerans mitigés ou dissimulés se recrieront contre cette dernière conséquence, qu'ils protestent de ne vouloir jamais admettre. Mais en ce point M. Jurieu les pousse à bout, en leur disant: *Quand un homme est bien persuadé qu'un malade a la peste, qu'il peut perdre tout un pays & causer la mort à une infinité de gens, il ne conseillera jamais qu'on mette un tel homme au milieu de la foule, & qu'on permette à tout le monde de l'approcher : & s'il permet à tous de le voir, ce sera une marque qu'il croira la maladie légère & nullement contagieuse. La suite n'est pas moins pressante. Ils veulent que nous les croions quand ils disent qu'ils n'estiment pas qu'on peut être sauvé en toutes religions, & qu'il y a des hérésies qui donnent la mort. S'ils pensent cela, où est la charité de vouloir permettre à toutes sortes d'herétiques de prêcher, pour infecter les âmes & pour les danner ?*

Le ministre passe plus loin, & il démontre aux Tolerans par une autre voie, que selon les principes qu'ils supposent avec le Commentateur, il n'est pas possible qu'ils s'en tiennent à la Tolerance civile, où ils semblent vouloir se réduire. Car, dit-il, ce qu'ils promettent de plus spécieux dans leur Tolerance civile, c'est la concorde entre les citoyens qui se supportent

XCIII.
Le ministre force les Tolerans à l'Indifference des Religions.

Tab. Lett.
8. p. 402.

XCIV.
Démonstration du ministre, que la Tolerance civile entraîne l'autre.
Lett. 8. p. 119.

les uns les autres, & la paix dans les états. Mais pour en venir à cette paix, il faut encore établir qu'en est sauve en toutes religions. J'avoue, poursuit-il, qu'avec une telle theologie on pourroit fort bien nourrir la paix entre les diverses religions. Mais tandis que le Papiste me regardera comme un damné, & que je regarderai le Mahometan comme un reprouvé, & le Socinien comme hors du Christianisme, il sera impossible de nourrir la paix entre nous. Car nous ne saurions aimer, souffrir, ni tolerer ceux qui nous dannent. Nos Messieurs sentent bien cela; c'est pourquoi très-assûrément leur but est de nous porter à l'Indifference des Religions, sans laquelle leur Tolérance civile ne serviroit de rien du tout à la paix de la société.

xcv.
Les deux
partis de
la Réfor-
me se
convain-
quent
mutuelle-
ment.

Ainsi l'état où se trouve le parti Protestant, est que les Intolerans & les Tolerans se poussent également aux dernières absurdités, chacun selon ses principes. Les Tolerans veulent conserver la liberté de leurs sentimens, & demeurer affranchis de toute sorte d'autorité capable de les contraindre; ce qui en effet est le vrai esprit de la Réforme, & le charme qui y a jetté tant de monde. M. Jurieu les pousse jusqu'à l'Indifference des Religions. D'autre côté, malgré les maximes de la Réforme, ce ministre sent qu'il a besoin sur la terre d'une autorité contraignante, & ne pouvant la trouver dans l'interieur de son Eglise ni de ses synodes, il est contraint de recourir à celle des Princes: & voilà en même-tems que les Tolerans le poussent malgré qu'il en ait, & de principe en principe jusqu'aux excès les plus odieux, & les plus décriés dans la Réforme.

xcvi.
Que selon
M. Jurieu
le Magis-
trat de
la Réfor-
me ne

En effet, que répondra-t-il à ce dernier raisonnement tout tiré de ses principes & de faits constans? Si le Magistrat Réformé emploie l'épée qu'il a en main pour gêner les consciences, ou il le fera à l'aveugle & sans connoissance du fond sur la foi des décisions de

son Eglise, ou il examinera par lui-même le fond des doctrines qu'il entreprendra d'abolir. Le premier est absolument contraire aux principes de la Réforme, qui ne connoît point cette soumission aux décisions de l'Eglise: le Magistrat de la Pretendue Réforme seroit plus soumis à l'autorité humaine, telle qu'est selon les principes celle de l'Eglise, que le reste du peuple; & on tomberoît dans l'inconvenient tant détesté par M. Jurieu, que les synodes seroient les juges, & les Princes les executeurs & les bourreaux. L'autre parti n'est pas moins absurde, parce que si le Magistrat n'est point de ceux dont parle M. Jurieu, qui n'ont pas la capacité d'examiner les dogmes, il est du moins de ceux qui n'en ont pas le loisir, & à qui pour cette raison la discussion ne convient pas.

peut punir les heretiques.

1. an. Lxx.
2. p. 11.

L'exemple des Empereurs Chrétiens que le ministre propose aux Magistrats de la Réforme, est inutile. Il est vrai que ces Empereurs, comme dit M. Jurieu, ont pros crit & relegué aux extremités de l'empire les heretiques dont la doctrine avoit été condamnée par les conciles: mais c'est qu'après que les conciles avoient prononcé, ces Princes religieux en recevoient la sentence comme sortie de la bouche de Dieu même, ainsi que l'Empereur Constantin reçut le decret de Nicée: mais c'est qu'ils ne croioient pas qu'il fût permis de douter ou de disputer, lorsque l'Eglise s'étoit expliquée dans ses conciles; & ils disoient que chercher encore après leurs décisions, c'étoit vouloir trouver le mensonge, comme Marcien le déclaroit du concile de Calcedoine. En un mot, ils vivoient dans une Eglise, où, comme nous l'avons dit souvent dans ce discours, comme nous l'avons démontré ailleurs, & sans que personne nous ait contredit, on prenoit pour règle de la foi, qu'il falloit tenir aujourd'hui celle qu'on tenoit hier; où la souveraine raison étoit

xcvii.

L'exemple des

Empereurs Ca-

tholiques.

allegué par le

ministre Jurieu,

ne prouve rien dans

la Réforme, dont

la constitution est

contraire à celle de

l'ancienne Eglise.

Ref. Hist. eccl. li. 10.

c. 5. Edit. Val. & Marc.

Conc. Calced. p. 3. m. 3.

1. Avert. n. 29. 30.

31. & suiv. ibidi.

de dire : *Nous batifons dans la même foi dans laquelle nous avons été baptisés*, & nous croïons dignes d'anathème tous ceux qui en condannant leurs prédecesseurs croïent avoir trouvé l'erreur en régné dans l'Eglise de JESUS-CHRIST. En ces tems & selon ces principes, il est aisé de régler la foi, puisque tout dépend du fait de l'innovation dont tout le monde est témoin. Mais comme la Réforme a quitté ce principe salutaire & cet inviolable fondement de la foi des peuples, il faut que son Magistrat comme les autres & plus que les autres, examine toutes les questions naissantes; autrement il se mettroit au halard de tourmenter des innocens, & de prêter son ministère à l'injustice. Ne lui parlons pas de Lutheranisme, d'Arminianisme, ni du Socinianisme vulgaire: encore qu'il y ait pour lui dans toutes ces sectes des labyrinthes inexplicables, puisqu'il ne lui est jamais permis de supposer que la Réforme n'ait pû se tromper dans tous ses synodes & dans toutes les confessions de foi. Tantôt on lui prouvera par une fine critique, qu'un passage & puis un autre ont été fourrés dans l'Evangile. Il ne saura où cela va; & il est clair que cela va à tout. Tantôt on lui fera voir que ni les Prophetes, ni les Evangelistes, ni les Apôtres n'ont été véritablement inspirés; qu'il ne faut point d'inspiration pour raisonner comme fait un saint Paul; & qu'il en faut encore moins pour raconter ce qu'on a vû, comme a fait un saint Mathieu; en un mot, qu'il n'y a rien de certainement inspiré que ce qui est sorti de la propre bouche du Sauveur; encore s'est-il accommodé aux opinions du vulgaire, en citant les Prophetes & les autres Ecrivains sacrés comme vraiment inspirés de Dieu, quoiqu'ils ne le fussent pas. Tout cela c'est impiété, dira-t-on; c'est néanmoins de quoi il s'agit aujourd'hui avec les

Sociniens : mais laissons-les là. Le Magistrat n'aura pas meilleur marché des autres docteurs. Les ennemis déclarés de la grace intérieure, c'est-à-dire, les Pelagiens, très-bons Protestans d'ailleurs, lui demanderont la même tolérance qu'on accorde aux Demi-pelagiens en la personne de ceux de la confession d'Ausbourg. M. Jurieu l'assure déjà, qu'il faut prêcher à la Pelagienne : le même lui dira qu'on ne peut prouver par l'Ecriture l'immutabilité de Dieu, ni par conséquent condamner ceux qui la nient, & qui assèrent sur ce fondement l'inégalité des trois Personnes divines. Si on vient à s'opiniâtrer, & que cette doctrine fasse secte, voilà le Magistrat à chercher. Nous avons vû ce ministre trouver des exceptions à l'Evangile : s'il y en a pour les mariages, pourquoi non en d'autres points aussi importants ? Voilà des questions que nous voyons nées ; mais il y en a d'infinies que nous ne pouvons pas prévoir : car qui pourroit deviner toutes les rêveries des Anabaptistes, des Trembleurs, & des Fanatiques, ou tout ce que peuvent inventer les sectes présentes ou futures ? Il n'y a qu'à voir dans Hornebeck & dans Hornius, les nouvelles religions dont l'Angleterre, la Hollande, & l'Allemagne sont inondées : la mer agitée n'a pas plus de vagues : la terre ne produit pas plus d'épines & plus de chardons. L'Eglise, dira-t-on, décidera ; mais le Magistrat n'en sera pas moins obligé à recevoir les points résolus. Il lui faudra perpétuellement rouler dans son esprit des dogmes de religion dans une Eglise qui ne cesse d'en produire continuellement de nouveaux ; & il passera sa vie dans des disputes, ou pour avoir plutôt fait, il laissera tout le monde à sa bonne foi, au gré & selon les vœux des Tolerans.

A cela, il faut l'avouer, il n'y aura jamais de re-
partie selon les maximes de la Réforme ; mais il n'y

XCXIII.
Le mini.
sire dé-
montre

aux Tule-
rans qu'
ôter à la
Religion
la force
employée
par le
Magi-
strat ,
c'est ané-
antir la
Réforme,
qui n'a
été éta-
blie que
par ce
moyen.
Tab. Lat.
347. 490.

en a non plus à ce qu'objecte M. Jurieu. Vous voulez dire que les Princes en matière de religion ne peuvent user de contrainte : & sur quoi subsiste donc notre Réforme ? En même-tems il leur fait voir plus clair que le jour , & par les actes les plus authentiques de leur religion , qu'en effet Genève , les Suisses , les Républiques , & Villes libres , les Electeurs & les Princes de l'empire , l'Angleterre & l'Ecosse , la Suede & le Danemark (voilà , ce me semble un dénombrement assez exact de tous les païs qui se vantent d'être Réformés) ont employé l'autorité du souverain Magistrat pour abolir le Papisme , & pour établir la Reformation.

Var. liv. 5.
n. 8. &
suiv.

Il n'y a point à s'étonner après cela , si les Princes ont fait la loi dans la Réforme. Nous avons vu que Calvin s'est élevé inutilement contre cet abus , le plus grand à son avis , qu'on pût introduire dans la religion , sans y voir aucun remède . On s'en plaignoit de tous côtés , & les plus zelés ministres s'écrioient : *Les laïques s'attribuent tout , & le Magistrat s'est fait Pape.*

Var. liv.
5. n. 5. "
suiv.

Mais pourquoi se tant récrier ? Le Magistrat avoit raison de vouloir être le maître dans une religion que son autorité avoit établie. Voilà cet ancien Christianisme. Voilà cette Eglise Réformée sur le modele de l'Eglise primitive : cette Eglise qui se vançoit d'être sous la croix & dans l'humiliation , pendant qu'elle ne songeoit qu'à mettre l'autorité & la force de son côté . Pour achever le tableau , il ne faudroit plus qu'ajouter les motifs particuliers de ces changemens que nous avons démontrés ailleurs par le témoignage des chefs de la Réforme ; c'est-à-dire , la licence , le libertinage , la mutinerie des villes qui de sujettes avoient entrepris de se rendre libres , les benefices devenus la proie des Princes , & le reste qu'on peut revoir , pour peu qu'on en doute , dans l'histoire des Variations ; mais nous n'en avons pas

besoin pour l'affaire que nous traitons. Sans s'arrêter à tous ces motifs, les Tolerans trouvent très-mauvais & très-honteux à la Réforme, qu'elle doive son établissement à l'autorité ou plutôt à la violence ; & qu'on ait engagé les Princes à la nouvelle Religion, en les rendant maîtres de tout, & même de la doctrine : Nous croions, dit M. Jurieu, mettre la Réforme à couvert, quand nous prouvons que par-tout elle s'est faite par l'autorité des Souverains. Mais voici de gens (les Tolerans) qui nous enlèvent cette retraite, & qui disent que c'est-là l'opprobre de la Réformation, de ce qu'elle s'est faite par l'autorité des Magistrats ; parce qu'en effet c'est ce qui fait voir que c'est un ouvrage humain, qui doit sa naissance à l'autorité & aux intérêts temporels.

Mais le ministre oppose à des raisons si évidentes des faits qui ne le sont pas moins : car,, il est vrai, „ poursuit-il, que la Réforme s'est faite par l'autorité des Souverains : ainsi s'est-elle faite à Genève „ par le Senat, en Suisse par le Conseil souverain de „ chaque Canton, en Allemagne par les Princes de „ l'empire, dans les Provinces-unies par les Etats ; „ en Dannemark, en Suede, en Anglerterre, en „ Ecosse par l'autorité des Rois & des Parlemens : & „ cette autorité ne s'est pas resserrée à donner pleine „ liberté aux Réformés, elle a passé JUSQU' A OTER „ LES EGLISES AUX PAPISTES & à briser leurs „ images, à défendre l'exercice public de leur culte, „ ET CELA GENERALEMENT PAR-TOUT : & „ même en plusieurs lieux cela est allé jusqu'à défendre par autorité l'exercice particulier du Papisme. „ Que peuvent dire les Tolerans ? Le fait est certain. „ Voilà, leur dit le ministre, selon leurs principes, „ non une partie, mais toute la Réformation établie „ dans le monde par la violence, par la contrainte, „ par des voies injustes & criminelles. Mais la con-

page 562.

„ sequence en est terrible : Ces Messieurs , poursuit
 „ ce ministre, sont de bonnes gens de vouloir bien
 „ demeurer dans une religion ainsi faite... Voilà nô-
 „ tre Réformation qu'on livre piés & poings liés à
 „ toute la malignité de nos ennemis , & à toute l'
 „ ignominie dont on la veut couvrir . Il y a bien
 „ apparence, conclut-il, que Dieu ait permis qu'un
 „ ouvrage dans lequel eux-mêmes reconnoissent le
 „ doigt de Dieu , fût fait universellement par des
 „ voies anti-chrétiennes . “

XCIX.
 La rebel-
 lion & la
 force né-
 cessaires
 aux Pro-
 testans de
 France,
 selon le
 ministre.
 page. 563.

Il paroïsoit ici une échappatoire pour la Réformation de la France, qui s'est faite sans l'autorité de Souverains : mais le ministre y fait bien répondre : car , dit-il ,
premièrement , c'est si peu de chose , qu'elle ne doit pas être comparée à tout le reste ; secondement, quoique la Réformation ait commencé en France sans l'autorité des Souverains , cependant elle ne s'est point établie sans l'autorité des Grands ; & , poursuit-il, si les Rois de Navarre, les Princes du sang & les Grands du royaume ne s'en fussent mêlés (en se revoltant contre leurs Rois , & en faisant nager leur patrie dans le sang des guerres civiles) la véritable religion auroit entièrement succombé, comme elle a fait aujourd' hui . Ne voilà pas une religion bien justifiée ? La force & l'autorité sont si nécessaires à la Réforme, qu'au défaut de la Puissance legitime, il a fallu emprunter celle que les armes & la sédition donnent aux rebelles : mais enfin les faits sont constans , & les Tolerans n'ont rien à y repliquer.

Vantez-vous après cela, que pour attirer ce grand monde qui a suivi la Réforme, il n'a fallu que montrer la lumière de l'Evangile claire par elle-même , & écouter les Réformateurs comme de nouveaux Apôtres, du moins comme des hommes extraordinairement envoyés pour ce grand ouvrage : les Tolerans se riront de ces vains discours , & quelque violence que

vous leur fassiez , ils sentiront bien dans leur cœur que vos vrais Réformateurs sont les Magistrats ignorans , au gré de qui la Réforme a été construite.

Cependant les voilà pressés d'une étrange sorte , ou plutôt tous les Protestans se portent mutuellement des coups mortels. L'un dit que la Religion universellement introduite par l'autorité & la contrainte n'est pas une religion , mais une hypocrisie ; & que forcer en cette sorte les consciences , c'est le pur & véritable anti-christianisme . L'autre dit : Sortez donc de la Réforme , qui constamment n'a point eu un autre établissement : *Vous êtes de bonnes gens , de vouloir bien demeurer dans une religion ainsi faite .*

M. Jurieu ne demeure pas en si beau chemin : dans le besoin qu'il a d'une autorité pour fixer la religion , il prétend qu'il appartient au Magistrat de décider de la foi ; & en cela il faut avouer qu'il ne fait rien de nouveau . Malgré les anciennes maximes de la Réforme , il avoit déjà enseigné ailleurs , comme nous l'avons démontré , que les Synodes ne peuvent point prononcer de jugement en ces matieres ; que les pasteurs ne sont point des juges ; & qu'on les écoute seulement comme des experts . Il avoit encore enseigné que les confederations qui forment les Eglises particulières sont des établissemens arbitraires que les Princes font & desfont , augmentent & diminuent à leur gré , en sorte que tout dépend de leur autorité dans les Eglises . C'est ce qu'il avoit appris de Grotius : mais ce qu'il disoit alors consulement & en general , il le confirme maintenant par des exemples ; & non content d'étaler avec soin les maximes outrées de son auteur , sans presque y rien changer , il accable les Tolerans par un decret des Etats , où ils prononcent tout court sur la foi , sur la vocation , sur la prédestination : le fait est incontestable ; les paroles du decret sont précises ; & le ministre l'avoué.

C.
Le mi-
nistre dé-
montre
aux To-
lerans ,
que les
Princes
de la Ré-
forme
décident
des ma-
tieres de
foi : de-
cret des
Etats gé-
néraux .
Jur. ibid.
500. 504.
& suiv.

Var. liv.
15. n. 69.
105. &
suiv.

Lett. 8. p.
405. 481.
482. 483.
Dec. Ord.
27. *Grot.*
1. 3. p. 147.

Il est vrai qu'avant que de prononcer, les Etats ont écouté les ministres : mais il ne faut pas s'y tromper ; ils les ont écoutés seulement comme conseillers : *Lefquels*, disent-ils, *leur ont donné LEURS CONSEILS par écrit*. Voilà donc le partage des pasteurs, qui est de donner leurs conseils : mais à l'égard de l'autorité, l'Etat se l'attribue toute entière : *Sur-quoi*, disent-ils, *usant de l'autorité qui nous appartient en qualité de souverains Magistrats SELON LA SAINTE PAROLE DE DIEU, & en suivant les exemples des Rois, Princes & Villes qui ont embrassé la Réformation de la religion....* Ils ne hésitent donc point à se rendre les arbitres de la Religion ; ils posent pour indubitable que tous les Princes Réformés ont cette puissance par la parole de Dieu, & de droit divin.

CI. Les Tolérans & Intolérans se poussent à bout mutuellement, les uns en prouvant que les Princes ne doivent pas être les arbitres de la foi ; & les autres en démontrant, que dans le fait ils le sont parmi les Réformés. *Traité de Tolérance.*

Les Tolérans s'y opposent, & ils ne peuvent souffrir que les Princes soient reconnus pour chefs de la Religion. Cette prétention des Princes de la Réformation est détruite par des raisons invincibles. Ce n'est point aux Potentats, mais aux Apôtres & à leurs disciples que le Saint-Esprit a confié le dépôt de la foi : si quelqu'un en doit juger, ce sont ceux à qui la prédication en est commise : en rendre les Princes maîtres, c'est faire de nouveaux Papes ; plus absolus que celui dont on vouloit secouer le joug, & sacrifier la foi à la politique. Si ces raisons ne suffisent pas, les Tolérans ont en main les écrits de Calvin & des autres Réformateurs, qui ont attaqué cette autorité que les Princes s'attribuoient : ils ont la décision expresse du synode national de la Rochelle de 1671. qui condamne en termes formels ceux qui soutiennent, que le Magistrat est chef de l'Eglise, avec toutes les suites de cette doctrine que le ministre Jurieu entreprend de faire revivre dans le Calvinisme. Il y a même encore aujourd'hui parmi les Protestans un parti assez courageux pour soutenir en ce point les anciennes maximes du Calvinisme & la

liberté de l'Eglise : Il y a , dit nôtre ministre, les ^{Tab. Lett. 8. p. 401.} Puritains & les rigides Presbyteriens, qui en arrachant la juridiction au Pape & aux Evêques, ont voulu la transférer au Presbytere & aux synodes ; mais avec tant de rigueur , qu'ils ont prétendu, que les Magistrats n'avoient aucun droit de se mêler des affaires de l'Eglise qu'ils n'y fussent appelés ; & que comme la juridiction civile appartient au seul Magistrat , la juridiction ecclesiastique appartient uniquement aux pasteurs , aux consistoires & aux synodes . Le même ministre nous apprend, que le Clergé Réformé des Provinces-unies dans le fond est de cet avis : il remarque les démêlés ^{page 424.} qui ont été de tout tems dans ce pais-ci entre le Magistrat & le Clergé là-dessus ; & il ne veut pas qu'on oublie ; combien la politique de Grotius a causé de bruit ^{page 428.} & de murmures de la part du Clergé : jusqu'à faire regarder cet auteur , en effet plus juriconsulte que theologien , comme l'oppresser de l'Eglise . Ainsi , à parler de bonne foi , c'est une question encore indécidée , même dans la Réforme , si les Princes ont ce droit, ou s'ils l'usurpent : tout le Clergé Protestant des Pais-bas le leur denie ; & ce parti est si fort que le ministre déclare par deux fois , qu'il ne veut ^{page 428.} pas entrer dans ce démêlé . Mais visiblement il le ^{424.} moque ; & tout en disant qu'il n'y entre pas , il ^{page 428.} déclare qu'il est certain selon son sens , que pour le fond la theologie de Grotius est fondée en raison & en pratique . Il donne aussi pour tout averti , que les Princes sont chefs ^{page 462.} nés de l'Eglise Chrétienne aussi-bien que de la société civile , également maîtres de la Religion comme de l'Etat . Il semble oublier ce qu'il avoit dit, que les Empereurs , à la verité , proscrivoient les heretiques : mais ceux-là ^{page 424.} seulement que les conciles avoient condamnés . Grotius ^{page 482.} l'a converti ; & il approuve à son exemple , que les ^{Grot. Pict. Ord. Hel-} Empereurs , pour ne pas subir le joug tyrannique du Clergé , ^{land, de} aient fait quelque-fois eux-mêmes des formulaires de foi ^{juro passi.}

In Sacr.
t. 3.

pour la décision des controverses, indépendamment de l'Eglise: autrement on ne prouveroit rien; & l'Eglise seroit la maîtresse de la religion, contre la prétention de ces auteurs.

Il faut ici remarquer que ces exemples de formulaires de foi des Empereurs, produits par Grotius, & approuvés, comme on voit, par son disciple Jurieu, sont les Henotiques, les Types, les Ectheses & les autres semblables decrets faits par des Princes heretiques, & détestés unanimement par les orthodoxes. Voilà les exemples que nous produit le ministre, après son maître Grotius: voilà l'excès où s'emporte ce flatteur des Princes, quand il a besoin de leur autorité contre ses adversaires.

CII.
Les Tolérans
sont en
droit de
nier, que
les Magistrats
soient les
chefs de
la Religion;
& M. Jurieu
les autorise
dans
cette
pensée.
page 428.

Il ne tient rien toutefois: la cause est en son entier; & si on laisse la liberté des sentimens, par les principes de la Réforme, celui des Tolérans l'emportera. Il leur sera du moins permis de suivre en cette matière les sentimens du Clergé Protestant des Provinces-Unies: il leur sera, dis-je, permis de le suivre; puisque M. Jurieu, de peur de le condamner, fait semblant, comme on vient de voir, de ne pas entrer dans cette question. Il passe encore plus avant en un autre endroit, où il déclare qu'EN BONNE JUSTICE l'Eglise devroit être maîtresse des ses censures & de la tolérance ecclésiastique, & l'Etat aussi maître de ses peines, & de la tolérance civile. Voilà donc par son sentiment les deux Puissances établies maîtresses, chacune dans son détroit, selon que nous avons vu qu'il avoit été décidé par les synodes; & les décisions des Magistrats, en matière de foi, n'ont point de lieu.

CIII.
Le même
ministre
leur ser-
me la
bouche
par des
allées

Mais enfin le ministre en a besoin: tout ce qu'il dit au contraire n'est que feinte; & il sent bien dans le fond qu'il ne peut le passer d'autorité. Au reste, il n'y a point de raisonnement à lui opposer. Les Etats ont décidé, que c'est à eux à juger les points de foi.

Nous en avons vû le decret exprès, rapporté par ce ministre. Nous avons vû que ce decret reconnoît le même droit dans tous les Etats Protestans ; & si un seul decret ne suffit pas, le ministre en a une infinité à nous produire. En un mot tous les decrets ^{authentiques de la Réforme.} *d'union entre les Provinces, comme est celui d'Utrecht, portant expressement que chaque Province demeurera MAITRESSE DE LA RELIGION, pour la régler & l'établir SELON QU'ELLE JUGERA A PROPOS :* pouvoit-on assujettir en termes plus forts la Religion à l'Etat ? & quelle replique reste-t-il aux Tolerans ?

C'est ainsi que les deux partis ne se laissent mutuellement aucune défense. Les Tolerans se soutiennent par les maximes constantes de la Réforme : les Intolerans s'autorisent par des faits qui ne sont pas moins incontestables : chaque parti l'emporte tour à tour : la Réforme a fait tout le contraire de ce qu'elle s'étoit proposé : elle se vançoit de persuader les hommes par l'évidence de la vérité & de la parole de Dieu, sans aucun mélange d'autorité humaine : c'étoit-là sa maxime : mais dans le fait elle n'a pu ni s'établir, ni se soutenir sans cette autorité qu'elle venoit détruire ; & l'autorité ecclésiastique ayant chez elle de trop débiles fondemens, elle a senti qu'elle ne pouvoit se fixer que par l'autorité des Princes : en sorte que la Religion comme un ouvrage purement humain, n'ait plus de force que par eux ; & qu'à vrai dire, elle ne soit plus qu'une politique. Ainsi la Réforme n'a point de principe, & par sa propre constitution elle est livrée à une éternelle instabilité.

CIV.
Conclusion : que les deux partis opposés triomphent mutuellement dans la Réforme.

C'est ce qui paroît clairement dans tout le parti, de quelque côté qu'on le regarde : l'Indifférence gagne par tout ; & les François réfugiés en Allemagne dans les Etats de M. l'Electeur de Brandebourg, y trouvent

CV.
L'Indifférence des Religions dans l'

Allema-
gne Pro-
testante :
principes
de Stri-
melius
& des
autres ;
qu'on ne
peut exi-
ger d'au-
cun Chré-
tien que
la souscri-
ption à
l'Ecritu-
re.
Conradi
Bergii
theologia
5. 1. p. 8.
9. 5. 2. p.
13.

autant cet esprit que nous l'avons vû en Angleterre & en Hollande . Je ne l'aurois pas voulu assurer , quelque rapport qu'on m'en eût fait de divers endroits , si je n'avois vû moi-même ce qu'on enseigne hautement dans l'academie de Francfort sur l'Oder . Mais on y débite publiquement un petit écrit que le docteur Samuel Strimelius , un des professeurs en theologie de cette academie , met à la tête des theses de theologie de Conrad Bergius , autrefois professeur en theologie de la même université , pour y servir de préface . Ce docteur y propose sans façon la réunion non-seulement en particulier de tous les Protestans les uns avec les autres , mais encore plus universellement DE TOUS CEUX QUI SONT BATISE'S , en soumettant à l'examen de l'Ecriture tous les symboles , c'est-à-dire toutes les professions de foi , tous les decrets des conciles acumeniques , quelque venerables qu'ils soient par leur antiquité , par le consentement de la multitude , par une plus docte & plus exacte explication des dogmes , & par leur zele singulier contre la fureur des heretiques , & en se tenant simplement aux paroles de l'Ecriture , dont on fait bien que les Chrétiens conviendront toujours , sans rien exiger de plus .

C'est ce qu'il déduit clairement des principes de la Réforme en cette sorte . Il pose d'abord pour fondement avec tous les Protestans la clarté & l'intelligibilité de l'Ecriture si parfaite , qu'avec la grace de Dieu commune à tous , & sans aucune explication ajoutée au texte , soit publique soit particuliere , tout homme y peut trouver tout ce qu'il faut croire & faire pour être sauvé : d'où il conclut , que l'Ecriture est très-suffisante & très-claire non-seulement en ce qui regarde le fond des dogmes , mais encore dans les façons de parler dont il les faut expliquer : ce qu'on ne peut nier , continue-t-il , sans nier en même tems la clarté , la perfection & la suffisance de l'Ecriture , sans introduire avec

15id. 5. 3.
p. 13.

page 18.
19.

le Papisme, la source de tous les maux & la torture des consciences.

Sur ce fondement il conclut selon le raisonnement S. 54. 37.
de Jean Bergius, qu'il appelle un grand theologien, & très-zélé pour la paix de l'Eglise: Que si les Sociniens & les Ariens persistoient sans contention dans les expressions de l'Ecriture, sans les détourner ni les tronquer, & aussi sans y ajouter leurs explications & leurs conséquences; on ne devoit pas les condamner, encore qu'ils ne voulussent pas recevoir nos explications ou nos façons de parler humaines; c'est-à-dire, selon le style de ces docteurs, celles qui ne sont pas tirées de l'Ecriture. Car ils posent pour fondement qu'on ne peut contraindre personne à d'autres phrases ou expressions qu'à celles de l'Ecriture. Ce qu'il faut, dit Strimelius, principalement 10. 25. 4.
p. 24.
page 37.
appliquer AUX SOCINIENS modérés, & aux autres qui doutent des dogmes fondamentaux, ou plutôt des explications orthodoxes de ces dogmes; lesquels, poursuit cet auteur, on doit RECEVOIR comme des infirmes dans la foi, quoiqu'ils renvoient en doute les propositions des orthodoxes qui ne se trouvent pas expressement dans l'Ecriture, & qu'ils se croient obligés à s'en abstenir par respect, pourvu qu'ils se renferment dans celles qui s'y trouvent, & qu'ils ne s'emportent pas comme font les plus rigides d'entr'eux, jusqu'à nier les choses que l'Ecriture ne nie pas.

Ainsi, selon ce docteur & selon les autres docteurs de sa religion qu'il cite en grand nombre pour ce sentiment, les Sociniens qu'ils appellent modérés, qui n'avouent non plus que les autres la divinité de JESUS-CHRIST, ni celle du Saint-Esprit, ni l'Incarnation, ni le péché originel, ni la nécessité de la grace, ni l'éternité des peines, ni tant d'autres articles de foi qui sont connus, ne diffèrent pas tant d'avec nous dans les dogmes fondamentaux, que dans l'explication de ces dogmes; ce qui oblige né-

cessairement à les recevoir au nombre des vrais fideles : & quand il faudroit reconnoître, ce qui en effet ne devoit pas être mis en contestation, qu'ils rejettent les articles fondamentaux, on n'a pas droit d'exiger d'eux, non plus que des Ariens, & des autres heretiques, qu'ils confessent avec les Peres de Nicée & de Constantinople, que le Fils de Dieu soit de même substance que son Pere, ou qu'il soit engendré de sa substance, ou qu'il ne soit pas tiré du neant, ou que le Saint-Esprit soit ce Seigneur égal au Pere & au Fils, qu'il faille pour cette raison adorer & glorifier avec eux : car tout cela constamment ne se lisant point expressement dans l'Ecriture, on tombe par tous ces

Ibid. §. 4.
p. 28.

dilcours, disent ces auteurs, dans le cas de vouloir parler mieux que Dieu même. En un mot, il faut effacer par un seul trait tout ce que les premiers conciles, même œcumeniques, ont inséré dans leurs symboles ou dans leurs anatématismes, s'il ne le trouve dans l'Ecriture en termes formels. Car c'est-là

Ibid. §. 4.
p. 31. 32.

ce que ces docteurs appellent parler le langage de Babilone, établir une autorité humaine, & un autre nom que celui de Dieu : n'y ayant rien de plus absurde, di-

Ibid. p. 25.

sent-ils, que de faire accroire à celui qui sait tout, qu'il n'a pas eu la science des mots, lorsqu'il a inspiré les Auteurs sacrés, ou que la force n'en étoit pas présente à son esprit, ou qu'il n'y a pas pris garde, ou qu'il n'a pu faire entrer son lecteur dans sa pensée ; en sorte qu'il lui faille pardonner d'avoir parlé igncramment & inconsidérément ; & que les hommes aient droit de soutenir qu'il falloit choisir d'autres termes que les siens pour bien faire entendre sa pensée, ou du moins pour éviter & convaincre les heresies, & que les leurs enfin sont plus propres à conserver & à défendre ses verités, que ceux dont il s'est

Ibid. p. 25.
28.

servi lui-même : ce qui, disent-ils, n'est autre chose que de vouloir enseigner Dieu & lui apprendre à parler de ses verités, au lieu que nous le devrions apprendre de lui.

Telle est la doctrine qu'on enseignoit en Allemagne dans les academies de l'Etat de Brandebourg: celle de Strimesius professeur en theologie de l'université de Francfort sur l'Oder; celle de Conrad Belgius ci-devant professeur en theologie de la même université, dont il publioit les écrits & recommandoit la doctrine; celle de Jean Bergius, de Gregoire Franc, *une des lumieres de la même academie*, comme il l'appelle; celle de Martin Hundius; celle de Thomas Cartwright Anglois; celle de toute l'academie de Dussbourg dans le Duché de Cleves, & de plusieurs autres docteurs celebres dans la Réforme, & qu'il cite aussi avec honneur. L'abregé & le resultat de leur sentiment est, qu'il ne faut ni tenir ni appeller personne heretique, lorsque dans les matieres de la foi il souscrit à toutes les expressions & manieres de parler de l'Ecriture, & qu'il n'ose rien affirmer ou nier au-delà, mais qu'il se croit obligé à s'abstenir de tout autre terme par une crainte religieuse & de-peur de parler mal-à-propos des choses saintes; & au-contre on doit tenir pour schismatiques tous ceux qui séparent un tel homme comme heretique de leurs assemblées & de leur culte.

On voit par-là où tous ces docteurs, la fleur du parti Protestant, reduisent le Christianisme contre les Sociniens. Il n'est pas permis d'exiger d'eux la souscription des conciles de Nicée & de Constantinople, pour ne point ici parler des autres, ni de leur faire avouer en termes formels, que le Saint-Esprit soit une Personne & quelque chose de subsistant, ni qu'il soit égal au Pere & au Fils, ni que le Fils lui-même soit proprement Dieu sans figure & dans le sens litteral, ni en un mot, d'opposer aux fausses interpretations qu'ils donnent à l'Ecriture, d'autres paroles que celles dont ils abusent pour tromper les simples. Ils n'ont qu'à répondre que s'ils refusent ces expressions, nécessaires pour découvrir leurs équivoques,

ibid. §. 4.
n. 64. 31.

CVI.
Horribles
inconven-
iens de
cette do-
ctrine, &
des prin-
cipes des
Protes-
tans d'où
elle est
tirée.

& qu'ils ne veuillent pas dire, par exemple, que le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit soient vraiment & proprement un seul Dieu éternel; c'est par respect pour l'Ecriture & pour ses dogmes; c'est pour ne point enseigner Dieu, & entreprendre de parler mieux que lui de ses mysteres: il les faudra recevoir dans les assemblées chrétiennes sans aucune note: ce seront ceux qui les refuseront qu'il faudra noter comme schismatiques, & mettre par conséquent dans ce rang les conciles de Nicée & de Constantinople, & tous les autres qui ont obligé de souscrire à leurs formules de foi sous peine d'anatème.

Il ne sert de rien de répondre qu'on les reçoit à la vérité, mais comme des infirmes dans la foi; car ce seroit être trop novice en cette matiere, que d'ignorer que ces heretiques n'en demandent pas davantage. Ces Sociniens qu'on appelle *modérés*, c'est-à-dire dans la vérité, les plus déliés & les plus zelés de cette secte, ne vous iront pas dire à découvert, que le Fils ou le Saint-Esprit, à proprement parler, ne sont pas Dieu. Ils vous diront simplement qu'ils n'osent assurer qu'ils le soient, ni mieux parler que le Saint-Esprit, ou se servir de termes qui ne soient pas dans l'Ecriture. Ils tiennent le même langage sur tous les autres mysteres. Au reste, vous diront-ils avec un air de modestie qui vous surprendra, ils ne veulent pas faire la loi, ni imposer à personne la nécessité de les en croire: trop heureux qu'on veuille bien les supporter, du moins à titre d'infirmes. Car après tout, que leur importe sous quel nom ils s'insinuent dans l'Eglise? Dès qu'on leur permet de douter; on leve toute horreur qu'on doit avoir de leurs dogmes: l'autorité de la foi est anéantie, & il n'y a plus qu'à tendre les bras à toutes les sectes.

CVII.
Démon-
stration

On voit donc en toutes manieres que la pente de la Réforme c'est l'Indifférence. Car à ne se point

flatter; elle doit sentir que la doctrine qu'on vient de voir, est tirée de ses principes les plus essentiels & les plus intimes. En effet, que pourroit-elle répondre à ces docteurs, lorsqu'ils objectent que d'imposer aux consciences la nécessité de souscrire à des expressions qui ne sont pas de l'Ecriture, c'est leur imposer un joug humain; c'est déroger à la plénitude & à la perfection des saints Livres, & les déclarer insuffisans à expliquer la doctrine de la foi; c'est attribuer à d'autres paroles qu'à celles de Dieu la force de soutenir les consciences chancelantes? Mais si l'on admet ces raisonnemens tirés du fonds, & pour ainsi dire des entrailles du Protestantisme, les fraudes des heretiques n'ont point de remèdes, & l'Eglise leur est livrée en proie. Il faut donc avoir recours à d'autres maximes, il faut croire & confesser avec nous l'assistance perpetuelle de l'Esprit donné à l'Eglise non-seulement pour le conserver dans son trésor, mais encore pour interpréter les Ecritures. Car si l'on n'est assuré de cette assistance, l'Eglise pourra se tromper dans ses interpretations: on ne saura si le consubstantiel est bien ou mal ajouté au symbole: on ne pourra y souscrire avec une entiere persuasion, ou comme parle saint Paul, *avec la plénitude de la foi*: on sera contraint d'en demeurer aux termes dont les heretiques abusent, & on n'aura rien à dire à ceux qui offriront de souscrire à l'Ecriture; ce que nulle secte chrétienne ne refusera.

Il ne sert de rien de repliquer, que ces auteurs ou quelques-uns d'eux semblent reconnoître qu'on a pu très-varement & avec le consentement unanime de toute l'Eglise ajouter à l'Ecriture quelques locutions ou quelque phrase, à condition que l'équipollence de ces locutions avec celle de l'Ecriture seroit manifeste & presque sans controverse. Car cela visiblement ce n'est rien dire: puis-que si ces expressions n'ajoutoient rien du tout à l'

que cette doctrine est inséparable de Protestantisme, & ne peut être détruite que par les principes de l'Eglise Catholique.

Ibid. p. 30.

Rom. 4. 21.
Heb. 10.
22.

CYIII. Vaine réponse détruite: preuve par le témoignage des Réformateurs, que la doctrine des Indigne-

rens est
du pre-
mier es-
prit de la
Réforme:
le consub-
stantiel
méprisé,
& les So-
ciniens
admis.
Ibid. p. 25.

Ecriture, & ne servoient pas à serrer de plus près les heretiques, on les introduiroit en vain: & tous-jours, quoiqu'il en soit, pour obliger les Chrétiens à les recevoir, il faudroit présupposer une entiere & indubitable infaillibilité dans le consentement unanime de l'Eglise, & même dans un consentement qui seroit presque sans controverse, & de la plus grande partie: ce qui ne peut convenir avec l'esprit de la Réforme. C'est pourquoi dès son origine elle a répugné à toutes ces additions & interpretations de l'Eglise. Il n'y en eût jamais de plus nécessaire à fermer la bouche aux ennemis de la divinité de JESUS-CHRIST, que celle du consubstantiel. Voici néanmoins ce qu'en dit Luther: *Si mon ame a en aversion le terme de consubstantiel, il ne s'ensuit pas que je sois heretique Ne me dites pas que ce terme a été reçu contre les Ariens: plusieurs & des plus celebres ne l'ont pas reçu, & saint Jérôme souhaitoit qu'on l'abolît. C'est imposer à saint Jérôme: c'est mentir à la face du soleil que de parler de cette sorte, à moins de vouloir compter parmi les plus excellens hommes de l'Eglise les Ariens & les demi-Ariens, qui seuls se sont opposés au consubstantiel de Nicée. Luther continue: Il faut conserver la pureté de l'Ecriture: que l'homme ne présume pas de prononcer de sa bouche quelque chose de plus clair & de plus pur, que Dieu n'a fait de la sienne. Qui n'entend pas la parole de Dieu, lorsqu'il s'explique par lui-même des choses de Dieu, ne doit pas croire qu'il entende mieux l'homme, lorsqu'il parlera des choses qui lui sont étrangères. C'est précisément ce que nous disoient les auteurs qu'on vient de citer; & on voit plus clair que le jour qu'ils n'ont fait que prendre le sens & répéter les paroles du chef de la Réforme. Il pourroit: Personne ne parle mieux que celui qui entend le mieux le sujet dont il parle. Mais qui pourroit entendre les choses de Dieu mieux*

*Luth. rom.
Lat. 10.*

que Dieu même ? Qu'est-ce que les hommes sont capables d'entendre dans les choses divines ? Que le misérable mortel donne donc plutôt gloire à Dieu en confessant qu'il n'entend pas ces paroles , & QU' IL Cesse de les profaner par des termes nouveaux et particuliers, afin que l'aimable sagesse de Dieu nous demeure toute pure & dans sa forme naturelle . On voit par-là, qu'en consequence des fondemens sur lesquels il avoit bâti sa Réforme, il regarde comme opposé à la sagesse de Dieu le terme de consubstantiel ajouté à l'Ecriture dans le symbole de la foi , & traite de profanation & de nouveauté cette addition si nécessaire du concile de Nicée .

Selon ce même principe Calvin a improuvé dans ce concile : Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, comme nous l'avons remarqué ailleurs : & dans un autre endroit il donne pour règle , que *lorsqu'il s'agit de Dieu , nous ne devons pas être moins scrupuleux dans nos expressions que dans nos pensées ; parceque tout ce que nous pouvons penser par nous-mêmes d'un si grand objet, n'est que folie ; & tout ce que nous en pouvons dire est insipide : ce qui lui fait regarder les expressions qu'on ajoute à l'Ecriture , comme étrangères , & comme une source de querelles & de disputes . C'est encore ce que nous disent les Sociniens sur le terme de consubstantiel & sur celui de Trinité , bien qu'il soit consacré depuis tant de siècles par l'usage de tout ce qu'il y a eu de Chrétiens : en quoi ils suivent encore l'exemple de Luther, qui ne trouve rien de plus froid que ce petit mot Trinité, qu'aussi on ne le dit point dans l'Ecriture . C'étoit donc l'esprit de la Réforme dès sa première origine , d'ôter à l'Eglise toutes les interpretations qu'elle ajoutoit à l'Ecriture , quelque nécessaires qu'elles fussent , & de rompre toutes les barrières qu'elle avoit mises entr'elle & les hérétiques .*

*Inst. lib. 1.
c. 13. n. 3.*

*Pistilla
m. dom.
Trin.*

Zanch.
l. 8. traitt.
de script.
quæst. 6. 2.
reg. 7.

Resp. ad
exam.

Zanch.
Epist. ad
Grind.

Conformément à cette doctrine de Luther & de Calvin, Zanchius un des principaux Réformateurs donne pour règle, qu'il n'est pas permis d'interpréter l'Ecriture par d'autres termes que ceux dont elle se sert; & qu'en avoir usé autrement, a été la cause de tous les maux de l'Eglise: se servir de phrases humaines c'est donner lieu, selon lui, à des sentimens humains, Cet auteur, sans contestation un des premiers de la Réforme, ne se contente pas de poser le même fondement que Strimesius & les autres que nous avons cités; mais il en tire les mêmes conséquences en faveur des Sociniens, puisque dans la lettre à Grindal archevêque d'York, qu'il fait servir de préface au livre qu'il lui dédie sur la Trinité; il parle des Sociniens en ces termes: Quelques-uns d'eux sont tombés dans ce sentiment, non pas de bon cœur, mais par quelque sorte de religion, à cause qu'ils craignent que s'ils confessoient & adoroient JÉSUS-CHRIST comme vrai Dieu éternel, ils fussent blasphémateurs & idolâtres. Il faut avoir quelque égard pour des gens de cette sorte, puisque JESUS-CHRIST est venu au monde pour eux, lui qui n'y est point venu pour les reprouvés. Voilà donc manifestement, selon cet auteur, ceux qui ne veulent ni croire ni adorer JESUS-CHRIST comme vrai Dieu éternel, exclus du nombre des reprouvés. Ils n'ont qu'à dire ce qu'ils disent tous, que c'est par crainte de blasphémer & d'idolâtrer qu'ils font ainsi; Zanchius les sauve: & tous nos docteurs Allemans n'ont fait que le copier comme on a vû.

Il est donc encore une fois plus clair que le jour, qu'en rejetant l'autorité & l'infailibilité de l'Eglise, la Réforme a posé le fondement de l'Indifférence des religions: de-sorte que les Protestans qui entrent aujourd'hui en foule dans ce sentiment, ne font que suivre les pas des Réformateurs, & prendre le vrai esprit de la Réforme.

M. Jurieu ne veut pas croire, que les Protestans d'Angleterre soient favorables à cette doctrine. Outre les preuves qu'on a tirées de l'aveu de ce ministre, j'ai pris soin de faire traduire fidèlement de l'Anglois le témoignage d'un des plus celebres auteurs de l'Eglise Anglicane, dont le livre intitulé, *la Religion des Protestans une voie sûre au salut*, fut dédiée par son auteur à Charles I. & dans la suite s'est rendu celebre par le grand nombre d'éditions qu'on en a faites, & depuis peu par les extraits qu'on en a donnés au public. Il pose pour fondement, que comme pour bien juger de la Religion Catholique, il la faut chercher, non dans Bellarmin ou Baronius, ou quelque autre de nos docteurs, & l'apprendre non de la Sorbonne, ni des Jesuites, ni des Dominiquains & des autres Compagnies particulieres, mais du concile de Trente dont les Catholiques Romains font tous profession de recevoir la doctrine: ainsi pour connoître la religion des Protestans, il ne faut prendre ni la doctrine de Luther, ni celle de Calvin ou de Melancton, ni la confession d'Ausbourg ou de Genève, ni le catechisme de Heidelberg, ni les Articles de l'Eglise Anglicane, ni même l'harmonie de toutes les confessions Protestantes: mais ce à quoi ils souscrivent tous comme à une règle parfaite de leur foi & de leurs actions, c'est-à-dire, LA BIBLE. Oui LA BIBLE, continue-t-il, LA BIBLE SEULE est la religion des Protestans: tout ce qu'ils croient au-delà DE LA BIBLE & des consequences NECESSAIRES, INCONTESTABLES ET INDUBITABLES, qui en résultent, est matiere d'opinion & non matiere de foi. Voilà déjà, comme on voit, tous ceux qui se disent Chrétiens bien au large de quelque secte qu'ils soient; puisqu'ils n'ont rien à souscrire ni à recevoir comme de foi que la Bible seule & ses consequences incontestables & indubitables; ce qui ne ferme la porte à aucune secte. C'est la mesure, dit-il, qu'il prend pour

CIX.
Témoi-
gnage de
Chilling-
worth,
celebre
Prote-
stant An-
glois en
faveur de
l'Indiffe-
rence.

chap. 6.
56.

lui-même , c'est celle qu'il propose aux autres ; & je suis , poursuit-il , bien assuré que Dieu ne m'en demande pas davantage.

Dans la suite il y oppose la condition, non-seulement de croire que l'Ecriture est la parole de Dieu , mais aussi, de tâcher d'en trouver le sens & d'y conformer sa vie : ce qui n'exclut encore aucun Chrétien , n'y en ayant point qui ne tâche , ou ne se vante de tâcher de bien entendre l'Ecriture & d'en trouver le vrai sens ; de-sorte qu'on ne peut exclure nulle secte du Christianisme , puisqu'elles professent toutes ce qui seul est jugé nécessaire & suffisant pour le salut .

*Rép. à la
Préf. de
son advers.
n. 26.*

Il appuie encore sur ce principe en disant ,, Que
 „ les Protestans conviennent de ces trois Articles. 1.
 „ Que les livres, de l'Ecriture dont on n'a jamais
 „ douté, sont certainement la parole de Dieu. 2.
 „ Que le sens que Dieu a eu dessein de renfermer
 „ dans ces livres, est certainement vrai. 3. Qu'ils
 „ doivent faire tous leurs efforts pour croire l'Ecri-
 „ ture dans son vrai sens, & y conformer leur vie :
 „ d'où il conclut, Qu'aucune erreur ne peut nuire
 „ au salut de ceux qui sont disposés de cette sorte,
 „ puisque les vérités mêmes, à l'égard desquelles ils
 „ sont dans l'erreur, ils ne laissent pas de les croire
 „ d'une foi implicite : & pourquoi, demande-t-il
 „ à un Catholique, une foi implicite en JESUS-
 „ CHRIST & en sa parole, ne suffiroit-elle pas aussi-
 „ bien qu'une foi implicite à votre Eglise ?

Il n'y a personne qui n'entende la différence qu'il y a entre le Catholique qui dit, *Je crois ce que croit l'Eglise* ; & nôtre Protestant qui dit, *Je crois ce que JESUS-CHRIST veut que je croie, & ce qu'il a voulu enseigner dans sa parole* : car il est aisé de trouver ce que croit l'Eglise , dont les décisions expresses sur chaque erreur sont entre les mains de tout le monde ;

& s'il y reste quelque obscurité, elle est toujours vivante pour s'expliquer; de-lorte qu'être disposé à croire ce que croit l'Eglise, c'est expressément se soumettre à renoncer à ses propres sentimens, s'ils sont contraires à ceux de l'Eglise qu'on peut apprendre aisément; ce qui emporte un renoncement à toute erreur qu'elle a condamnée. Mais le Protestant qui erre, est bien éloigné de cette disposition; puisqu'il a beau dire, Je croi tout ce que veut JESUS-CHRIST & tout ce qui est dans sa parole: JESUS-CHRIST ne viendra pas le délabuser de son erreur, & l'Ecriture ne prendra non plus une autre forme que celle qu'elle a pour l'en tirer: tellement que cette foi implicite qu'il se vante d'avoir en JESUS-CHRIST & à sa parole, n'est au fond qu'une indifférence pour tous les sens qu'on voudra donner à l'Ecriture; & se contenter d'une telle profession de foi, c'est expressément approuver toute sorte de religions.

Ainsi dans cette demande du Protestant, qui paroît si specieuse, *Pourquoi la foi implicite en JESUS-CHRIST n'est-elle pas aussi suffisante que la foi en votre Eglise?* on peut voir quelle illusion est cachée dans les propositions qui ont la plus belle apparence. Mais sans disputer davantage, & pour s'attacher seulement à bien entendre notre docteur, il nous suffit d'avoir vu que cette foi dont il est content, *Je croi ce que veut JESUS-CHRIST*, ou, *ce qu'enseigne son Ecriture*, n'est autre chose que dire, Je croi tout ce que je veux & tout ce qu'il me plaît d'attribuer à JESUS-CHRIST & à sa parole: sans exclure de cette foi aucune religion ou aucune secte de celles qui reçoivent l'Ecriture sainte, pas même les Juifs, puisqu'ils peuvent dire comme nous, Je croi tout ce que Dieu veut, & tout ce qu'il a fait dire du Messie par les Prophetes: ce qui enferme autant toute vérité, &

en particulier la foi en JESUS-CHRIST, que la proposition dont nôtre Protestant s'est contenté.

On peut encore former sur ce modele une autre foi implicite que le Mahometan & le Deïste peut avoir comme le Juif & le Chrétien : Je croi tout ce que Dieu fait : ou si l'on veut encore pousser plus loin, & donner jusqu'à l'Athée, pour ainsi parler, une formule de foi implicite ; Je croi tout ce qui est vrai ; tout ce qui est conforme à la raison : ce qui implicitement comprend tout, & même la foi chrétienne, puisque sans doute elle est conforme à la vérité, & que *nôtre culte*, comme dit saint Paul, *est raisonnable*.

Mais pour nous restreindre aux termes de nôtre Protestant Anglois, on voit combien est vague sa foi implicite ; Je croi JESUS-CHRIST & son Ecriture, & quelle indifférence elle établit : d'où il conclut,

Ibid. n. 26. „ Que dans les contradictions apparentes qui se ren-
 „ contrent souvent entre l' Ecriture, la raison &
 „ l'autorité d'une part ; & l' Ecriture, la raison & l'
 „ autorité d'autre part, si à cause de la diversité
 „ des temperamens, des génies, de l'éducation & des
 „ préjugés inévitables, par lesquels tous les esprits
 „ sont différemment tournés, il arrive qu'ils embras-
 „ sent des opinions différentes dont il ne se peut
 „ que quelques-unes ne soient erronées, c'est faire
 „ Dieu un tyran, & mettre l'homme au desespoir,
 „ que de dire qu'on soit damné pour cela : il suffit,
 „ dit-il, pour le salut, que chacun, autant que son
 „ devoir l'y oblige, tâche de croire l' Ecriture dans
 „ son vrai sens. Ce qu'il appuie enfin de ce raison-
 „ nement : En matiere de religion, pour se soumettre,
Ibid. c. 2. n. 27. „ il faut avoir un juge dont nous soions obligés de
 „ croire que le jugement est juste : en matiere civile,
 „ il suffit d'être honnête homme pour pouvoir devenir
 „ juge ; mais en fait de religion, il faut être infail-

„ liblé. Ainsi n'y aiant point de juge infaillible se-
 „ lon les maximes communes de tous les Protestans,
 „ il n'y a point de juge à qui on doive se soumet-
 „ tre en fait de Religion. D'où il suit, que dans ces
 „ matieres chacun peut garder son sentiment . Je
 „ puis, dit-il, garder mon sentiment sans vous faire
 „ tort ; vous pouvez garder le vôtre sans me faire
 „ tort ; & tout cela se peut faire sans nous apporter
 „ à nous-mêmes aucun préjudice.

Ce qu'il dit, qu'il n'y a point de juge infaillible
 en matiere de Religion , fait bien voir qu'il ne re-
 connoît pas l'Ecriture pour un vrai juge : car d'ail-
 leurs, il est bien certain qu'il la reconnoît pour in-
 faillible ; mais c'est qu'il entend bien que l'Ecriture
 est une loi infaillible, & non pas un juge infaillible ;
 puisqu'il ne faut qu'un peu de bon sens & de bon-
 ne foi, pour voir qu'un juge est celui qui prononce
 sur les différentes interpretations de la loi : ce que la
 loi elle-même visiblement ne fait pas, ni l'Ecriture
 non plus.

Il est maintenant aisé de concevoir tout le raison-
 nement de nôtre auteur , & le voici en bonne for-
 me : Quelque évidence qu'on veuille poser dans l'
 Ecriture , elle n'est pas telle qu'il n'y ait diverses
 manieres de l'entendre , dont quelques-unes sont des
 erreurs contre la foi : c'est pourquoi il y a deux ré-
 gles suffisantes pour sauver les hommes ; la première,
 de recevoir le texte de l'Ecriture avec toutes ses
 conséquences nécessaires, incontestables & indubitables ; la
 seconde, dans tout le reste où l'on pourroit errer contre
 la foi , de tâcher de croire l'Ecriture selon son vrai
 sens, sans se condamner les uns les autres ; parce que
 pour condamner il faut être juge , & en matiere de
 Religion, juge infaillible : or il n'y a point de juge
 de cette sorte . L'Eglise n'est pas infaillible : chaque
 particulier l'est encore moins dans ses sentimens :

CX.
 Démon-
 stration
 par cet
 auteur ,
 qu'il faut
 être Ca-
 tholique
 ou Indif-
 ferent ;
 croire l'
 Eglise in-
 faillible ,
 ou tom-
 ber dans
 l'indiffe-
 rence des
 reli-
 gions .

donc qu'on ne se juge point les uns les autres , & que chacun demeure innocemment & impunément dans son sens ; ce qui est en termes formels l'assurance du salut de chaque Chrétien dans sa Religion, déduite manifestement de ce qu'il n'a point de juge infallible. Il n'y a donc point de milieu entre croire l'Eglise infallible , & sauver tout le monde dans sa Religion ; & n'être pas Catholique, c'est nécessairement être Indifferent.

CXL.
Distinction des
erreurs
fondamentales
d'avec les
autres, selon cet
auteur :
nouvelle démon-
stration
qu'on ne
peut éviter l'in-
différence,
ce, que
par les
principes
des Catho-
liques.
Ibid c. 3.
n. 52.

Il ne faut pourtant pas dissimuler , qu'en disant que chacun se sauve dans son sentiment, nôtre auteur y apporte la restriction, *pourvu que la différence qui sera entre nous ne concerne aucune chose nécessaire au salut, & que nous aimons tellement la vérité, que nous aïons soin d'en instruire nôtre conscience, & que nous la suivions constamment*. Mais il faut voir quelles sont ces choses nécessaires au salut ; & voici comment il les explique : *Touchant la difficulté de distinguer les erreurs d'avec celles qui ne dannent pas, & les vérités fondamentales d'avec celles qui ne sont pas fondamentales : je réponds que la dispute qui est entre les Protestans sur cette question, peut être facilement terminée. Car, ou l'erreur dont on parle est tout-à-fait involontaire, ou elle est volontaire à l'égard de sa cause. Si la cause de l'erreur est quelque faute VOLONTAIRE & évitable, l'erreur même est criminelle, & par-conséquent dannable en elle-même ; mais si je ne suis coupable d'aucune faute de cette nature, SI J'AIME LA VERITE', SI JE LA CHERCHE AVEC SOIN, si je ne prends point conseil de la chair & du sang pour choisir mes opinions, mais de Dieu seul ET DE LA RAISON QU'IL M'A DONNE'E ; si, dis-je, je suis disposé de cette sorte, & que cependant par un effet de l'infirmité humaine, je tombe dans l'erreur, cette erreur ne peut pas être dannable. Voilà en termes formels la distinction des erreurs fondamentales & non fondamentales, établie, non du côté des objets*

de la Religion, ou sur la nature même de ces erreurs, mais sur la disposition de ceux qui y sont; & ce qui tranche en un mot la question des articles fondamentaux, cet auteur les réduit tous à celui-ci, *de croire l'Ecriture*, & de tâcher de la croire dans son vrai sens: Voilà, dit-il, en un mot le catalogue des articles fondamentaux, & ce qui suffit au salut de tout homme: où l'on voit une Tolerance parfaite, & le salut accordé sur le fondement commun des Indifferens, qui eût de sauver tous ceux qui se servent de leur raison pour chercher la verité dans l'Ecriture.

Il n'y a qu'un seul remède à une si dangereuse maladie, qui tend manifestement à l'extinction du Christianisme & de toute Religion: c'est de chercher la verité, non par sa seule raison, mais avec l'Eglise, sous son autorité, sous sa conduite. Car s'il y a au monde un fait constant, c'est que la chercher tout seul, même dans la sainte Ecriture, par son propre esprit, par son propre raisonnement, & non pas avec le corps & dans l'unité de l'Eglise; c'est la source de tous les schismes & de toutes les heresies: & s'il y a un moyen solide d'éviter ce mal & toute innovation dans la foi, c'est celui de soumettre non pas Dieu & son Ecriture, comme on voudroit nous faire accroire que nous le pratiquons, mais son sentiment particulier sur l'intelligence de cette Ecriture, à celui de l'Eglise universelle: & s'il y a un besoin pressant que l'expérience nous rende sensible, c'est celui que nous avons d'un tel secours.

Faute de ne s'en vouloir servir, nôtre Protestant Anglois, avec son amour prétendu pour la raison, pour la verité, pour l'Ecriture, est tombé comme les autres dans l'abîme de l'Indifférence: comme les autres, il a ôté à l'Eglise le moyen de discerner & de convaincre les heretiques, en la réduisant avec eux aux termes précis de l'Ecriture, & bannissant les interpre-

Rép. à la
Préf. n.
27.

CXII.
Par le
mépris
des prin-
cipes ca-
tholiques
le Protes-
tant An-
glois est
plongé
dans l'In-

différence : M.
Burnet dans le
même senti-
ment :
nulle
sortie de
cet abî-
me que
par la
foi de l'
Eglise
Catholi-
que.
*Ibid. ch.
4. n. 16.*

tations qu'elle oppose aux mauvais sens qu'on lui donne. „ Cette prélompion , dit-il , avec laquelle on at-
tribue le sens des hommes aux paroles de Dieu ,
„ le sens particulier des hommes , AUX EXPRES-
SIONS GENERALES du Saint-Esprit , & on obli-
ge la conscience à les recevoir sous peine de
mort & de damnation : cette vaine imagination ,
que nous pouvons MIEUX PARLER des choses
de Dieu que Dieu par ses paroles ; cet orgueil
qui nous porte à canoniser nos propres interpreta-
tions , & à user de tyrannie pour les faire recevoir
aux autres : cette maniere dont on ose RESTRAIN-
DRE la parole de Dieu , la tirer DE SON E'TEN-
DUE & de sa GENERALITE' , & ôter à l'enten-
dement des hommes cette liberté que JESUS-CHRIST ,
& les Apôtres lui ont laissée : tout cela , dis-je , est
& a toujours été la SEULE SOURCE DE TOUS LES
SCHISMES de l'Eglise ; c'est ce qui les rend immor-
tels , c'est ce qui met le feu dans tout le monde chré-
tien , c'est ce qui déchire en pieces non-seulement
la robe , mais encore les entrailles & les membres
de JESUS-CHRIST au grand plaisir des Turcs & des
Juifs , *ridente Turca , nec dolente Judæo*. Otez cette
muraille de SEPARATION , & en un moment
TOUS LES CHRE'TIENS SERONT UNIS : ôtez ces
manieres de persecuter , de brûler , de maudire , de
danner les hommes , parce qu'ils ne souscrivent pas
AUX PAROLES DES HOMMES COMME AUX
PAROLES DE DIEU ; demandez seulement aux
Chrétiens DE CROIRE EN JESUS-CHRIST , & de
n'appeller leur maître qui que soit que lui seul.
Que ceux qui de bouche renoncent à L'INFAILLI-
BILITE' , y renoncent aussi par leurs actions ; réta-
blissez les Chrétiens en leur pleine & entiere liberté
de ne captiver leur entendement QU'A L'ECRITURE
SEULE : & alors , comme les rivières quand elles ont

„ un libre passage, courent toutes à l'Océan; ainsi l'on
 „ peut espérer de la benediction de Dieu, que cette
 „ LIBERTE' UNIVERSELLE réduira incontinent tout
 „ le monde chrétien à la verité & à l'unité. „

A qui en veut ce docteur, sinon manifestement à ceux qui voudroient obliger les Ariens, les Pelagiens, les Sociniens & tous les autres heretiques, à dire que JESUS-CHRIST est Dieu éternel? que le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit sont un seul Dieu souverainement & uniquement adorable, d'une même majesté & d'une même nature? à dire que Dieu & l'homme en JESUS-CHRIST sont une même & seule Personne, à qui est due une seule & même adoration avec le Pere & le Saint-Esprit? à dire qu'il y a un péché originel, véritablement transmis de nôtre premier Pere julqu'à nous? à dire que la grace interieure est absolument nécessaire à chaque action de pieté? à dire que les damnés auront à souffrir la peine d'un feu éternel autrement que saint Jude ne l'a dit des habitants de Sodome & de Gomorrhe, ou autres choses semblables? & en un mot, à qui en veut-il, si ce n'est à ceux qui voudroient pousser les heretiques, quels qu'ils soient, au-delà des expressions de l'Ecriture, qu'ils détournent, comme dit saint Pierre, à un mauvais sens, & les tirer de leur étendue & de leur generalité, comme parle nôtre Anglois?

C'est sur ce pié qu'il travailloit à la réunion du Christianisme: sur le pié de M. d'Huisséau ministre de Saumur, que nos Prétendus Réformés ont condamné : très-bien selon les principes de l'Eglise Catholique, mais très-mal selon les principes de la Réforme: très-bien en présupposant que l'Eglise est infail-
 lible dans ses interpretations, & qu'elle a droit d'obliger tous les Chrétiens à s'y soumettre; mais très-mal en s'attribuant à eux-mêmes par leurs actions une infailibilité qu'ils renonçoient en paroles, selon

que leur reproche cet Anglois; car c'est en présumant cette autorité & infailibilité de l'Eglise qu'ils condamnent des Chrétiens prêts à souscrire à l'Ecriture sainte, & à toutes les expressions, sans en refuser aucune, sans aussi y rien ajouter: pour cette raison seulement qu'ils ne veulent pas se soumettre aux interpretations de l'Eglise, ni renoncer à la liberté qu'ils prétendent que Dieu a donnée de s'en tenir précisément à la parole de l'Ecriture *dans sa généralité*.

C'est ainsi, comme l'on a vû, que l'ont entendu non-seulement Strimesius, & les auteurs qu'il allègue; mais encore dès l'origine de la Réforme, Luther, Calvin, Zanchius, & les Protestans Anglois comme les autres. Chellingworth qui est celui qu'on vient d'entendre, en est une preuve convaincante, parce que son livre a paru avec une approbation autentique & des éloges extraordinaires des theologiens d'Oxford. Aussi est-ce un des plus suivis de tous leurs docteurs. Il s'est formé en Angleterre sur ses principes une secte qui est répandue dans toute l'Eglise Anglicane Protestante, où l'on ne parle que de paix & de charité universelle. Les défenseurs de cette paix se donnent eux-mêmes le nom de *Latitudinariens*: pour exprimer l'étendue de leur tolerance qu'ils appellent charité & moderation; qui est le titre specieux dont on couvre la Tolerance universelle. On ne peut nier que cette doctrine ne se rende commune en Angleterre: & s'il faut parmi ceux qui la défendent à présent, que je produise un auteur connu, je nommerai sans hésiter M. Burnet. C'est lui qui pour lier les mains au Magistrat sur les affaires de la religion, donne pour principe general que *nos pensées qui regardent Dieu, & les actions qui sont les effets de ces pensées, ne sont point de son ressort*. M. Jurieu qui montre aujourd'hui tant de zele pour l'autorité du Magistrat, n'a

*Préf. sur
La II. p. 18.*

qu'à s'attaquer à cet auteur. Mais il lui dira beaucoup d'autres choses qui lui déplairont davantage. Il lui dira, que l'herésie n'est rien du tout *que l'opiniâtreté dans une erreur, après être convaincu que c'est une erreur*: ce qui réduit l'herésie à rien, puisque selon cette définition, il n'y a rien en foi qui soit hérétique, & par-consequent aucune erreur qu'il ne faille tolérer. Il lui dira *que selon les principes de l'Eglise Romaine, qui se croit infallible, l'Intolérance est plus aisée à soutenir*; mais qu'elle ne peut subsister dans une Eglise comme la leur, qui ne prétend rien davantage qu'un pouvoir d'ordre & de gouvernement, qui ne nie pas qu'elle ne puisse se tromper. Il conclura de ce principe, qu'on ne doit pas être trop prompt à juger mal de ceux qui sont d'un autre sentiment que nous, ou agir avec eux d'une manière rigoureuse, PUIS QU'IL EST POSSIBLE QU'ILS AYENT RAISON ET QUE NOUS AYONS TORT: ce qui lui fait appeler la rigueur de ce qu'on appelle l'Eglise Anglicane envers les Nonconformistes, LA RAGE D'UNE PERSECUTION INSENSE'E.

Pour sauver les variations qu'on impute aux Protestans, il répond qu'ils n'ont jamais varié sur le symbole des Apôtres ni sur les dix commandemens: deux piéces où sont contenus tous les articles de foi, le reste qu'on a inséré dans les confessions de foi des Protestans, n'étant selon lui que des vérités théologiques dont les principes de la Réforme ne permettent pas qu'on impose les décisions aux autres hommes, ni qu'on les oblige à les signer ni à en jurer l'observation.

Voilà bien pour M. Jurieu un autre adverfaire qu'un M. Huet, & que les autres ministres qu'il étouffe par ses injures, qu'il accable par la crainte d'être déposés. Celui-ci méprise autant les censures que ses emportemens & sa véhémence; & s'étant si hautement déclaré pour la Tolérance universelle, il ne trouvera pas mauvais que M. Papin rende publique les lettres

Ibid. p. 37.

Ibid. p. 39.

Ibid. p. 39. 40.

Ibid. 46. 47.

Rem. sur les Meth. du Clergé de France Meth. 16. p. 158. art. 3.

qu'il lui a écrites pour autoriser cette doctrine & le discours de Strimesius qu'on vient de citer, c'est-à-dire l'Indifférence la plus déclarée qu'on ait jamais vûe.

Il ne reste plus maintenant que de trancher en un mot une équivoque de quelques-uns de ces docteurs Protestans qui ne veulent pas qu'on les mette au nombre des Indifférens, parceque, disent-ils, bien éloignés d'admettre l'Indifférence des religions, ils reconnoissent qu'il y en a une meilleure que les autres, plus certaine, plus vraie, si l'on veut, à laquelle il faut tâcher de parvenir par l'intelligence de l'Ecriture, qui est la Protestante ou la Réformée: mais tout cela c'est se moquer, puisqu'on a vû qu'en tâchant & en s'efforçant à la manière qu'ils disent de bien entendre l'Ecriture, on n'en est pas moins sauvé, bien qu'on demeure toujours & jusqu'au dernier soupir comme on étoit: qui est précisément ce qu'on appelle l'Indifférence des Religions, puisque dans le fond on se sauve en toutes; & l'expérience fait voir qu'il n'y a, ni ne peut y avoir aucun remède à un si grand mal, qu'en croiant avec les Catholiques que jamais on ne tâche & on ne s'efforce comme il faut jusqu'à ce qu'on en vienne enfin par ses efforts à soumettre de bonne foi son jugement à celui de l'Eglise.

Après cela, mes chers Freres, il ne faut point s'étonner que tout tende dans vôtre Réforme à l'Indifférence des religions, ni qu'une infinité de gens aient dit à M. Jurieu que l'Eglise Anglicane qu'il appelle l'honneur de la Réforme, y tende visiblement comme les autres; puisque nous venons de voir dans ses principaux docteurs, des témoignages si précis de ce sentiment.

CXIII. Sans encore sortir de l'Angleterre, la secte des Indépendans est venue manifestement de la même source; & Jean Hornbeck un des plus celebres docteurs de l'academie d'Utrecht, en est un bon témoin,

L'Indépendantisme sorti de cette source;

lorsqu'il écrit dans le livre où il fait le recueil des sectes : " Qu'ils rejettent toutes les formules, tous les
 „ catechismes, tous les Symboles, même celui des
 „ Apôtres. Ils croient, dit-il, qu'il faut éloigner
 „ toutes ces choses comme apocryphes pour ne s'en
 „ tenir qu'à la seule & unique parole de Dieu. Un
 „ autre, que le même auteur met au rang des En-
 „ thousiastes ou prétendus Inspirés, qui n'étoit point
 „ ignorant, principalement en Hebreu, ni de mau-
 „ vaile vie, disoit qu'il n'y avoit plus d'Eglise de-
 „ puis les Apôtres, parcequ'il n'y avoit plus d'in-
 „ faillibilité sur la terre ; & que les docteurs qui n'
 „ en avoient point, ne s'en vantoient pas moins de
 „ parler au nom de Dieu. Un autre concluoit de-
 „ là, que jusqu'à ce qu'on fût convenu quelle do-
 „ ctrine on auroit à suivre, il falloit établir des as-
 „ semblées où l'on ne lût que le simple texte de
 „ l'Ecriture sans gloses ni expositions ; qu'on ne pro-
 „ nonceroit autre chose dans les chaires ; & que tous
 „ les livres de religion, excepté l'Ecriture seule,
 „ seroient portés au Magistrat. Sur ce fondement il
 „ faisoit le plan d'une Eglise non partielle : il avoit même
 „ composé un livre sous ce titre, & un autre qu'il
 „ intituloit, *La diminution des sectes*. C'étoit visible-
 „ ment le même dessein où sont entrés les docteurs
 „ qu'on vient de produire. Il n'y avoit pour unir
 „ les sectes que de permettre de croire, de dire,
 „ & d'écrire tout ce qu'on voudroit. C'est sauver
 „ tous les heretiques sans les convertir, sans les rame-
 „ ner à la tige d'où toutes les sectes sont sorties, sans
 „ y songer seulement : & au-contraire en laissant ou-
 „ blier aux Chrétiens, s'il se pouvoit, ce principe d'
 „ unité sur lequel le Fils de Dieu a fondé son Eglise,
 „ pour substituer à sa place le caractère de division,
 „ qui est dans le royaume de Satan le principe de la dé-
 „ solation inévitable, conformément à cette parole :

autres se-
 ctes : le
 mépris
 de l'Ecri-
 ture in-
 évitable
 sans les
 interpré-
 tations de
 l'Eglise.
 de Bern-
 miste.
 Summa
 Contrar.
 l. 10.
 p. 686.

Ibid. p.
 436. 437.

Luc. 11. 17. Tout royaume divisé en lui-même sera désolé, & les maisons en tomberont les unes sur les autres. On voit par-là quels prodiges l'ennemi du genre humain vouloit introduire sous prétexte de piété; c'est le vrai mystère d'iniquité, c'est-à-dire, la plus dangereuse hypocrisie, sous couleur de rendre respect à la parole de Dieu, & par-là l'Indifférence des religions, afin de préparer la voie à la grande apostasie qui doit arriver & la révélation de l'Antechrist: & tout cela fondé sur cette maxime, que les interprétations de l'Eglise ne pouvant être plus infaillibles qu'elle-même, il demeureroit libre aux Chrétiens de rejeter les plus authentiques, & de ne se réserver que le simple texte, à condition de le tourmenter & le tordre à sa fantaisie, jusqu'à ce qu'enfin on l'ait forcé à ne plus violenter le sens humain: qui est le but où se termine le Socinianisme, & comme on a vu, le parfait accomplissement de la Réforme des Protestans.

C'est par-là aussi que s'élèvent de tous côtés au milieu d'eux tant de sectes de Phanatiques, parceque d'un côté étant constant que l'Ecriture dont on abuse en tant de manières a besoin d'interprétation, & de l'autre celles de l'Eglise paroissant douteuses ou suspectes aux Protestans par les principes de la secte; on est contraint pour avoir un interprète infaillible, de s'attribuer une inspiration, un instinct venu du Saint-Esprit: d'où l'on est mené pas à pas au mépris du texte sacré, comme l'expérience le fait voir, tous ces Inspirés prétendant enfin être affranchis de la Lettre comme d'une sujétion contraire à la liberté des enfans de Dieu; & ainsi, par la plus grossière de toutes les illusions, une révérence mal entendue de l'Ecriture conduit enfin les esprits à la mépriser.

Pour éviter ces extrémités si visiblement pernicieuses, l'Eglise Catholique, toujours assurée de

l'Esprit qui l'anime & la dirige, n'a aussi jamais hésité à donner dès premiers tems, comme authentiques ses interpretations unanimes : en quoi, loin de croire qu'elle eût dérogé à l'autorité des Livres saints, elle a au-contraindre toujours regardé ses explications comme étant le pur esprit de l'Ecriture, & les traditions constantes & universelles, comme faisant avec l'Ecriture un seul & même corps de révelation.

C'est le seul moyen laissé aux fideles dans une doctrine aussi haute que celle du Christianisme, & dans une aussi grande profondeur que celle de l'Ecriture, d'entretenir parmi eux l'unité que leur ordonne saint Paul en leur disant : *Soiez d'un même cœur & d'une même ame, ayant tous les mêmes sentimens*. Ce qui devoit commencer par la foi, puisque le même saint Paul a dit encore : *Un seul corps & un seul esprit : un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême*. Pour trouver cette unité de foi dans une si effroyable multiplicité de sentimens & de sectes, on voit à quoi il faut réduire la foi chrétienne, & dans quelle generalité il faut prendre l'Ecriture. Nos Indifferens qui en ont honte, & des divisions où l'on tombe par la methode qu'ils proposent pour entendre ce divin Livre, croient y trouver un remède en faisant peu de cas des dogmes speculatifs & abstraits, comme ils les appellent, & ne vantant que la doctrine des mœurs. C'est la maxime de ces Latitudinaristes dont nous venons de parler, qui disent que c'est dans les mœurs qu'il faut rétrécir la voie du ciel en la dilatant pour les dogmes. Tout consiste à bien vivre, disent nos Indifferens ; & l'Ecriture n'a là-dessus aucune obscurité, ni le Christianisme aucun partage. Mais c'est encore, sous le prétexte de la piété, la plus fine & la plus dangereuse hypocrisie. Car d'abord, pourquoi ne vouloir pas, que captiver son intelligence sous des mysteres impénétrables à l'esprit

CXIV.
Illusion
de ceux
qui lai-
sant peu
d'estime
des dog-
mes, ne
vantent
que les
bonnes
mœurs.
Ibid. 2.2.
E. b. 44.5.

humain, soit une chose qui appartienne à la doctrine des mœurs, & une partie principale du culte de Dieu, puisque c'est un des sacrifices qui coûte le plus à la nature & qui est en soi des plus parfaits ? Et pourquoi ne sera-ce pas encore un des exercices de la charité de réduire les vrais Chrétiens à la même foi, en rendant obéissance à la même Eglise, & par-là

Gal. 3. 20. étouffer les dissensions, les inimitiés, les aigreurs & les autres maux de cette nature, parmi lesquels saint Paul a compté les *heresies & les sectes*, comme une source immortelle des *divisions* que l'esprit de JESUS-CHRIST devoit éteindre ? C'est cela néanmoins que nos parfaits Chrétiens font peu d'état, & ne parlent que de bien vivre, comme si bien croire n'en étoit pas le fondement. Mais pour nous restreindre simplement à ce qu'ils appellent les mœurs, où ils semblent vouloir renfermer toute la religion, les Sociniens & les autres qui les vantent tant, n'ont-ils pas été les premiers à censurer les commencemens de la Réforme, où l'on avoit refroidi la pratique de bonnes œuvres, en enseignant clairement qu'elles n'étoient pas nécessaires à la justification ni au salut, non pas même l'amour de Dieu ; mais la seule foi des promesses, ainsi que nous l'avons souvent démontré ? Les mêmes Sociniens ne prouvoient-ils pas invinciblement aussi-bien que les Catholiques, qu'il n'y a rien de plus pernicieux aux bonnes mœurs, que l'inamissibilité de la justice, la certitude du salut, & enfin l'imputation de la justice de JESUS-CHRIST, de la manière dont on l'enseignoit dans la Réforme ? C'en est assez pour les convaincre, qu'il peut se trouver dans l'Ecriture sur les mœurs comme sur les dogmes, des ces généralités où se cachent tant d'opinions & tant d'erreurs différentes. Que si l'on se met à raisonner (& on ne le fait que trop) sur la doctrine des mœurs, sur les inimitiés, sur les usures,

sur la mortification, sur le mensonge, sur la chasteté, sur les mariages; avec ce principe, qu'il faut réduire l'Ecriture sainte à la droite raison, où n'ira-t-on pas? N'a-t-on pas vû la polygamie enseignée par les Protestans, & en spéculation & en pratique? Et ne sera-t-il pas aussi facile de persuader aux hommes, que Dieu n'a pas voulu porter leurs obligations au-delà des règles du bon sens, que de leur persuader qu'il n'a pas voulu porter leur croïance au-delà du bon raisonnement? Mais quand on en sera là, que sera ce que ce bon sens dans les mœurs, sinon ce qu'a déjà été ce bon raisonnement dans la croïance, c'est-à-dire, ce qu'il plaira à un chacun? Ainsi nous perdrons tout l'avantage des décisions de JESUS-CHRIST: l'autorité de la parole sujette à des interpretations arbitraires ne fixera non plus nos agitations, que seroit la liberté naturelle de nôtre raisonnement; & nous nous verrons replongés dans les disputes interminables, qui ont fait tourner la tête aux Philosophes. De cette sorte, il faudra tolérer ceux qui erreront dans les mœurs, comme ceux qui erreront sur les mysteres; & réduite le Christianisme, comme font plusieurs, à la generalité de l'amour de Dieu & du prochain, en quelque sorte qu'on l'applique & qu'on le tourne après cela. Combien ont dogmatisé les Anabatistes & les autres Enthousiastes ou prétendus Inspirés sur les sermens, sur les châtimens, sur la maniere de prier, sur les mariages, sur la magistrature, & sur tout le gouvernement ecclesiastique & seculier; choles si essentielles à la vie chrétienne? Les Sociniens qui ne vantent avec les Indifferens que la bonne vie & la voie étroite dans les mœurs, combien se mettent ils au large lorsqu'ils ne soumettent aux peines de la damnation & à la privation de la vie éternelle que les habitudes vicieuses? Jusque-là que Socin lui-même

Scr. in c.
3. 1. 1 p.
Jo. 1. 10. 6.
T. 1. 1. 10.
F. 1. 1. 10.
194. 1. 10.
ad 1. 10. 1.
2. 1. 10. 1.
quid regni
Pol. 1. 10.
c. 1. 1. 194.
1. 10.

me n'a pas craint de dire : Que le meurtrier ou l'homicide qui est jugé digne de mort , & qui ne peut avoir de part à la vie éternelle , n'est pas celui qui a tué un homme , ou qui a commis un acte d'homicide , mais celui qui a contracté quelque habitude d'un si grand crime . Il n'y a rien de plus inculqué dans ses ouvrages que cette doctrine . C'est aussi le sentiment de la plupart de ses disciples , & entr'autres de Crellius un des plus célèbres , & qui est estimé parmi eux un des plus réguliers sur la doctrine des mœurs : & néanmoins , il fait clairement consister dans l'habitude la nature du péché qui exclut de la vie éternelle : & encore plus expressement , il distingue deux sortes de péchés , dont les premiers , dit-il , sont très-grieux & très-énormes de leur nature ou en approchent beaucoup , dans lesquels celui qui espère la vie éternelle & qui a la crainte de Dieu , ou ne tombe jamais , ou il n'y tombe que lorsqu'il est fort pressé par les desirs de la chair , ou faute d'y penser & par quelque sorte d'imprudence . On voit d'abord que ces péchés , quelque énormes qu'il les représente , ne lui paroissent incompatibles ni avec la crainte de Dieu ni avec l'espérance du salut , que lorsqu'on y tombe souvent , & avec une malice déterminée . Et pour les autres péchés , continue-t-il , qui ne sont pas si énormes & où l'on tombe plus facilement , comme la colere , le desir des voluptés illicites qui ne va point jusqu'à l'acte , & l'ambition desordonnée : si on ne les combat pas dans leur naissance & qu'on leur lâche la bride , je ne croi pas qu'on puisse espérer le salut . Mais si l'on combat avec sa passion & qu'on s'occupe à la reprimer , en sorte qu'on gagne deux choses sur soi-même , l'une souvent de l'éteindre & la bannir de son esprit ; l'autre de l'affoiblir & d'en empêcher en quelque sorte l'effet : je n'ôte pas à un tel homme l'espérance du salut .

On voit par-là de quelle indulgence il use envers les péchés . Car pour ce qui regarde les plus énormes

Et.
Christi. lib.
2. c. 5. T.
4. p. 287.
Risp. ad 3.
510. in
quest.

mes , lors même qu'on les commet en effet , il ne veut pas qu'ils excluent la crainte de Dieu ni l'espérance du salut , si l'on y tombe rarement , & que ce soit par emportement & par quelque sorte d'inconsidération ; car il ne veut même pas que l'inconsidération soit pleine & entière : & pour les péchés de pensée , de consentement ou de volonté , tel qu'est par exemple le desir d'un plaisir illicite , encore que JESUS-CHRIST ait égalé ce desir à un adultère : selon ce nouveau docteur , pour n'être pas damné par un tel crime , il suffit de ne lâcher pas tout-à-fait la bride à sa convoitise , & d'en empêcher , comme il dit , non pas entièrement , mais en quelque sorte l'effet ; qui est un des plus grans affoiblissémens qu'on pût inventer de la doctrine de l'Evangile . Mais de-peur encore d'en trop dire , ou de rendre trop difficile le chemin du ciel , il excuse ces sortes de pécheurs lorsqu'ils sont entraînés au péché par de violentes tentations venues ou ^{Matt. 5. 28.} du naturel ou de l'habitude . Il est vrai qu'il y ajoute deux conditions ; l'une de n'avoir pas eu en soi-même plusieurs de ces dispositions criminelles ; l'autre , d'en récompenser le péché par d'excellentes vertus , comme sont la charité & l'aumône : mais cela lui paroît encore trop dur ; & quand , dit-il , on auroit plusieurs de ces mauvaises dispositions , & qu'on n'auroit point de ces excellentes vertus , je n'oserois ni accorder ni refuser le salut à des hommes qui seroient en cet état .

Il n'est pas ici question de les sauver de la damnation par une sincère & véritable penitence de leurs fautes ; car c'est de-quoi on ne parle pas dans tous ces discours ; & on sait que tous les péchés , même les plus énormes , comme les plus délibérés & les plus fréquens , sont pardonnables en cette sorte : il s'agit de trouver dans le péché des excuses au péché même : & voilà ce qu'en ont pensé ceux de tous les Protestans qui se piquent le plus de conserver entière la règle des mœurs . On

*Soc. Traill.
de Magistr.
cont. Pal.
T. 2. p. 5.
Volzogue.
Infr. ad
util. lib.
N.T. c. 4.
T. 2. p. 1.
251. 290.
Annot. ad
quæst. de
Magistr.
p. 65.
Et seq.*

voit en cet endroit combien ils sont relâchés: ailleurs ils sont rigoureux jusqu'à l'excès, puisqu'ils s'accordent avec les Anabatistes à condamner parmi les Chrétiens, les sermens, la magistrature, la peine de mort, & la guerre, quoiqu'entreprise par autorité publique, quelque juste qu'elle paroisse d'ailleurs.

*Soc. ad
Christoph.
Mest. Ep.
4. T. 1. p.
455.
Volzogue.
comm.
in Luc.
c. 6. v. 35.
T. 1. p. 492.*

Ceux de qui nous venons de voir d'un côté les relâchemens, & de l'autre les rigueurs excessives, sont constamment ceux des Protestans qui ont le plus secoué le joug de l'autorité: ce sont aussi visiblement ceux qui se sont les plus égarés, non-seulement dans les mystères de la Religion, mais encore dans la doctrine des mœurs, qui se vantent de mieux observer que tous les autres. Socin, VVolzogue, & les autres disent que l'usure n'est pas un péché selon les loix chrétiennes: en quoi il faut avouer qu'ils ne dégènerent pas de la doctrine commune des Protestans. Sans parler des autres erreurs des Sociniens dans la matiere des mœurs, on fait la liberté qu'ils donnent tous les jours sur la dissimulation & sur le mensonge; & cela dans la matiere la plus serieuse qu'on puisse traiter parmi les hommes, qui est celle de la Religion. Pour peu que les Princes grondent, ils se cachent sous tel manteau que vous voulez, & ne s'embarrassent point de l'hypocrisie. On voit donc plus clair que le jour, que pour soutenir les mœurs, comme pour soutenir la foi, il y faut ce sermè fondement d'une autorité infaillible qui empêche l'esprit de s'égarer dans les interpretations, qu'une vaine subtilité pourra donner à l'Ecriture sur cette matiere, comme sur toutes les autres; & vanter les mœurs sans cela, c'est sous prétexte de les établir, les détruire & en laisser la règle à l'abandon.

C'est aussi pour obvier à tous ces maux qu'on nous avoit donné dans le symbole l'article de l'Eglise Catholique, où nous trouvons tout ce que saint Paul

nous avoit montré par ces paroles : *Un seul corps & Phil. 2. 2.*
un seul esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul
batême. Mais la Réforme a mis les mains sur cette
 unité qui devoit être inviolable : elle a transformé l'
 Eglise universelle en un amas de sociétés ennemies ,
 qui ne laissent pas , dit M. Jurieu , d'être unies au *Préjug. p.*
corps de l'Eglise Chrétienne, fussent-elles en schisme les
unes contre les autres jusques aux épées tirées. C'est ainsi *4. Var. 25. 51. 53. & suiv.*
 qu'il nous a formé le royaume de JESUS-CHRIST sur
 le modele de celui de satan. Les autres ont poussé à
 bout le principe que ce ministre avoit posé : ils ne
 trouvent ce *seul corps ni ce seul esprit* de saint Paul ,
 qu'en s'accordant à compter pour rien par rapport
 au salut éternel toutes les divisions sur les mysteres :
 ni l'unité de la foi, qu'en la faisant consister dans les
 plus vagues generalités , & en s'élevant au-dessus de
 toutes les décisions & interpretations de l'Eglise : ni
 enfin celle du batême , qu'en sauvant generalement
 toutes les sectes où on le reçoit, sans remonter à la
 source d'où est dérivée cette eau salutaire , & d'où
 tous les heretiques l'ont emportée.

Que si maintenant on veut savoir comment nos
 Indifferens sont disposés envers l'Eglise Romaine, qui
 seule se tient à la tige de son unité primitive, il ne
 faut qu'entendre Strimesius que nous avons tant cité, *CXV.*
 ou plutôt Jean Bergius un de ses auteurs, qui parle *A quelle*
 ainsi : *Si les Papistes ne vouloient point nous obliger à leurs*
propres & particulieres explications, & qu'ils cessassent de
nous juger sur cela, mais qu'ils nous laissassent jouir des
paroles & des explications de JESUS-CHRIST, tout iroit
bien : c'est-à-dire, qu'il les faudroit recevoir du moins à
titre d'infirmes, comme on fait des Sociniens, (car c'
est de-quoi il s'agissoit) & les mettre par-conse-
quent au rang des vrais Chrétiens qui se pourroient
sauver dans leur Religion. Ainsi l'Eglise Romaine
pouvoit avoir part à cette commune confederation

Strim.
Ibid. §. 5.
p. 38.
Ibid. 37.

des Chrétiens que l'on propose aujourd'hui sous le nom de Tolerance, si sans obliger personne aux interpretations qu'elle a reçues de tout tems, elle vouloit se contenter d'une souscription generale aux termes de l'Ecriture, qu'elle pourroit faire avec aussi peu de peine que les autres religions. Car encore qu'elle reconnoisse des traditions non écrites, tout le monde lui rend ce témoignage, qu'elle fait profession de ne rien admettre qui soit contraire à l'Ecriture : son fondement étant celui-ci, qu'il y a une parfaite uniformité dans tout ce qu'ont dit les Apôtres, soit de vive voix, soit par écrit. Elle souscrit donc sans difficulté avec tout le reste des Chrétiens à l'Ecriture sainte, comme à un Livre inspiré de Dieu, & immédiatement dicté par le Saint-Esprit; & elle ne se trouve excluse de cette prétendue société, qu'à cause qu'elle est & sera toujours par sa propre constitution, opposée à l'Indifference des religions, & en un mot, comme parle M. Jurieu, la

*Juv. Lat.
Pastor,
aux fid. de
Paris, &c.*

plus Intolerante de toutes les sectes chrétiennes.

De cette sorte, on voit clairement que ce qui rend cette Eglise si odieuse aux Protestans, c'est principalement & plus que tous les autres dogmes, sa sainte & inflexible incompatibilité, si on peut parler de cette sorte, c'est qu'elle veut être seule, parcequ'elle se croit l'E'pouse, titre qui ne souffre point de partage; c'est qu'elle ne peut souffrir qu'on revoque en doute aucun de ses dogmes, parcequ'elle croit aux promesses & à l'assistance perpetuelle du Saint-Esprit. Car c'est en effet ce qui la rend si severe, si inflexible, & ensuite si odieuse à toutes les sectes séparées, qui la plûpart au commencement ne demandoient autre chose, sinon qu'elle voulût bien les tolerer, ou du moins ne les pas frapper de ses anatêmes. Mais sa sainte severité & la sainte délicatesse de ses sentimens ne lui permettoit pas cette indulgence, ou plûtôt cette

mollesse; & son inflexibilité qui la fait haïr par les sectes schismatiques, la rend chere & venerable aux enfans de Dieu, puisque c'est par-là qu'elle les affermit dans une foi qui ne change pas, & qu'elle leur donne l'assurance de dire en tout tems comme en tous lieux: *Je croi l'Eglise Catholique*: parole qui ne veut pas dire seulement, Je croi qu'il y a une Eglise Catholique & une societé où tous les enfans de Dieu sont recueillis; mais encore expressement, Je croi qu'il y a une Eglise Catholique & une societé unique & universelle, indivisible, où la verité de JESUS-CHRIST, qui est la vie & la nourriture des Chrétiens, est toujours immuablement enseignée; ce qui emporte non-seulement, Je croi qu'elle est; mais encore, Je croi sa doctrine, sans laquelle elle ne seroit pas, & perdrait le nom d'Eglise Catholique. Et de même que JESUS-CHRIST disoit hautement & sans craindre d'être repris; *Qui de vous me convaincra de péché?* ce Joan. 8. 47. qui étoit un des caracteres de sa divinité; ainsi l'Eglise Catholique, sa vraie & unique E'pouse, appuïée sur sa protection & sur sa promesse, dit hardiment à toutes les sectes qui ont rompu avec elle: Qui de vous me convaincra d'avoir innové? Et c'est-là ce qui rend sensible que Dieu est en elle. Car comme ce qui verifie cette parole du Sauveur, *Qui de vous me convaincra de péché?* c'est qu'encore qu'on ait pû dire en general: Cet homme est un séducteur, & autres choses semblables: dans le fait particulier on n'a jamais pû ni le convaincre d'aucune erreur dans sa doctrine, ni marquer avec tant soit peu de vrai-semblance aucune irrégularité dans sa vie. De même si on ose en quelque façon lui comparer son Eglise soutenue de son secours & éclairée de son Esprit, on a bien pû en general lui reprocher des innovations; mais on n'a jamais pû, ni on ne pourra jamais lui démontrer par aucun fait positif, ni qu'elle ait chan-

gé aucun de ses dogmes, ni qu'elle se soit jamais séparée du tronc où elle avoit été inferée, ou de la pierre sur laquelle elle avoit été bâtie. Au-lieu donc qu'elle n'a jamais vû naître de secte, à qui elle n'ait pû dire aussi-tôt hardiment, & sans qu'on le pût nier: Voilà vôtre auteur, voilà vôtre date, & vous n'étiez pas hier; enforte qu'elle leur montre à toutes sur le front le caractère ineffaçable de leur nouveauté: personne n'a jamais pû, & par conséquent ne pourra jamais lui montrer la même chose par aucun fait positif. Car elle a fait en tout tems, & fait encore une si haute profession de ne jamais rien changer dans sa doctrine, que pour peu qu'elle y eût changé, ou qu'elle y changeât, elle ne pourroit soutenir son caractère, & perdrait tous ses enfans. C'est donc là le fondement inébranlable & la pierre sur laquelle est appuyée la foi des humbles Chrétiens: c'est que par la constitution de l'Eglise où ils ont à vivre, la nouveauté dans la doctrine leur y est toujours sensible; & comme nous l'avons dit, toujours reduite à ce fait constant: On croïoit hier ainsi; & on varie dans la foi, si aujourd'hui on ne croit de même. Sur ce fondement, il est clair que ne vouloir point varier & demeurer dans l'Eglise, c'est la même chose. C'est ce qui fait que l'Eglise ne varie jamais; & la maxime contraire fait que les fausses Eglises, & en particulier la Réformée, est exposée à varier toujours, puisque dès qu'elle a trouvé un seul moment où elle est forcée d'avouer qu'il falloit changer la foi de ceux par qui on avoit été instruit, baptisé, communiqué, ordonné, c'est-à-dire la foi d'hier; elle n'a plus de raison de ne changer pas celle qu'elle embrasse aujourd'hui.

CXVI.
Conclu-
sion de ce
discours :
aveu de
M. Bur-

Aussi lorsqu'on lui objecte des variations, on peut voir ce qu'elle répond: *Quand tout ce que dit M. de Meaux seroit vrai*, quand il auroit bien prouvé les variations de nos Eglises, *il n'auroit gagné*, dit M.

Burnet, que ce que nous lui accordons sans qu'il se
 donne la peine de le prouver; c'est que nous ne som-
 mes ni inspirés ni infallibles: nous n'y aspirâmes jamais.
 Sur ce fondement il conclut, que les Réformes, après
 que leurs confessions de foi ont été formées, s'y sont peut-
 être attachés avec trop de roideur, & qu'il sera plus fa-
 cile de montrer qu'ils devoient avoir varié, que de prou-
 ver qu'ils l'ont fait, & qu'ils sont blâmables en cela.
 Voilà ce qu'a écrit M. Burnet: & cela qu'est autre
 chose, à parler franchement, qu'avouer qu'on n'a
 rien de fixe, & que loin de s'étonner d'avoir varié,
 on s'étonne plutôt de n'avoir pas varié beaucoup
 davantage? Mais de-là où tombe-t-on, si ce n'est
 dans l'inconvenient marqué par saint Paul, de floter
 comme des enfans, & de tourner à tout vent de doctri-
 ne; qui est la marque la plus sensible d'une ame
 égarée? Telle est pourtant la réponse, non-seulement
 de M. Burnet ce grand historien de la Réforme,
 mais encore celle de M. Jurieu qui en est le prin-
 cipal défenseur; & afin que rien n'y manque, c'est
 encore celle de M. Balnage: c'est en un mot celle de
 tous les Protestans que nous connoissons, qui en effet
 ne peuvent rien dire de plus specieux selon leurs prin-
 cipes: Quelle merveille que nos Eglises aient va-
 rié, puisque nous ne les reconnoissons pas pour in-
 faillibles? Comme s'ils disoient: Nous sommes une
 secte humaine, qui ne fonde sa stabilité sur aucune
 promesse de Dieu: quelle merveille que nous chan-
 gions, que nos propres confessions de foi n'aient
 rien de fixe? Mais la consequence va bien plus loin.
 On voit l'état présent de la Réforme, & la pente de
 ces Eglises prétendues, qui ont pour fondement qu'il
 n'y a rien de vivant ni de parlant sur la terre, à quoi
 l'on doit s'assujettir en matiere de Religion. Le So-
 cinianisme s'y déborde comme un torrent sous le nom
 de Tolerance; les myteres s'en vont les uns après les

net &
 des autres
 sur la
 faillibili-
 té des
 Eglise
 Prote-
 stantes.
 Burn. Crit.
 des Var.
 p. 7. 8.
 Ibid.

Ep. 4. 14.

Jur. Lett.
 5. 6. 7. &
 8. de l'an.
 1686.
 Baln. Rsp.
 aux Var.
 Préf. &c

autres; la foi s'éteint; la raison humaine en prend la place, & on y tombe à grans flots dans l'Indifférence des religions. Il n'y a qu'à écouter sur cela M. Jurieu & le synode de Rotterdam: on en a vû les actes & les témoignages: on en voudroit revenir à retenir les esprits par l'autorité, & on ne trouve que celle des Princes qu'on puisse opposer à ce torrent; ce qui n'est bon qu'à tenir peut-être les langues un peu plus captives, & à faire couvrir sous la cendre un feu qui éclatera en son tems avec plus de force. Si ce parti d'Indifférens prévaut parmi vous, & que ce torrent vous emporte, vous n'aurez qu'à nous dire encore: *Quelle merveille que l'on varie parmi nous? Nous n'étions pas infailibles.* Ceux-là même qui tâchent de vous redresser, varient d'une manière pitoïable. Dès que M. Jurieu entreprend de justifier les variations, & d'en montrer dans l'Eglise, le voilà visiblement emporté lui-même de l'esprit de variation & de vertige: l'immutabilité de Dieu, l'égalité des Personnes ne tient plus; la foi de Nicée vacile; les fondemens de la Religion sont écroulés; l'antiquité la plus pure ne les a pas connus; le ministre ne laisse rien en son entier; & tout fourmille d'erreurs dans ses écrits. Il trouve des exceptions à l'Evangile: la Réforme n'a plus de ressource que dans l'autorité des Princes; & M. Jurieu la veut contraindre à les reconnoître pour chefs, également maîtres de la Religion & de l'E'tat. Malgré ces nouveautés & ces erreurs, tous les synodes se taisent devant lui. Qui fait, si ses sentimens ne prévaudront pas, ou si les Tolerans mal attaqués par un homme qui n'a ni principes ni suite dans ses discours, ne prendront pas le dessus? N'importe: & quoi qu'il en arrive, il n'y aura qu'à nous dire: *Nous n'étions pas infailibles.* Mais cela même, c'est avouer en d'autres termes, que si on ne connoît point

d'Eglise infaillible, on est exposé à changer sans fin, sans pouvoir trouver d'autre repos que celui de l'Indifférence des religions. C'est ce qu'on avoit prévu qui arriveroit à la Réforme: cent preuves invincibles le démontroient; & nous avons maintenant pour nous la plus claire comme la plus forte de tous les preuves, c'est-à-dire l'expérience. Que si ces variations & cette legereté vous paroissent la suite inévitable de la doctrine qui ne connoît point l'Eglise pour infaillible, & qu'il n'y ait point de milieu entre tourner à tout vent, & s'appuyer sur l'autorité des décisions ecclesiastiques, comme sur une pierre inébranlable, on voit où est le salut du Christianisme. Je n'ai donc plus rien à dire. Que M. Jurieu replique ou se taise, je garderai également le silence. Assez de gens le refuteront dans son parti, si on y laisse la liberté de le faire; & il ne sera pas long-tems sans se refuter lui-même. Que dirois-je donc à un homme à qui la foiblesse de la cause, autant que son ardente imagination ne fournit que des idées qui s'effacent les unes les autres? Qu'il dogmatise donc, à la bonne heure, & qu'il prophétise tant qu'il lui plaira; je laisserai refuter ses propheties au tems, & sa doctrine à lui-même: & il ne me restera qu'à prier Dieu, qu'il ouvre les yeux aux Protestans, pour voir ce signe d'erreur qu'il élève au milieu d'eux, dans l'instabilité de leur doctrine.

E X T R A I T S

De quelques Lettres de M. Burnet.

EN attendant le livre (*a*) de M. Papin que ses infirmités connues retardent depuis si long-tems, le lecteur sera bien aisé de voir les extraits des Lettres de M. Burnet que j'ai promises, (*b*) & en même-tems de savoir à quelle occasion elles ont été écrites. Ce jeune ministre, celebre dans son parti pour son esprit & pour son savoir, comme il paroît par le témoignage que lui rend M. Jurieu, & Protestant de très-bonne foi, s'il en fut jamais, a toujours crû, comme il est vrai, que le principe fondamental de la Religion Protestante étoit de ne reconnoître sur la terre aucune autorité que celle de l'Ecriture en general, sans se croire astreint à aucune tradition, interpretation, détermination de l'Eglise, soit ancienne, soit moderne: voilà son principe, ou plutôt celui de la religion où il avoit été élevé. Zelé qu'il étoit pour son parti, il se retira, comme les autres, depuis la revocation de l'Edit de Nantes; & après avoir été fait prêtre de l'Eglise Anglicane Protestante avec toute sorte de bons témoignages, il exerça son ministère avec beaucoup de reputation dans quelques villes des plus celebres du Nord. Le caractère de son esprit est d'être suivi, & de pousser un principe dans toutes ses consequences. Celui de ne reconnoître aucune autorité sur la terre lui re-

(b) *Sup.*
n. 112.

(*a*) Ce livre de M. Papin a pour titre, *La Tolerance des Protestans & l'autorité de l'Eglise*. Il a été imprimé à Paris en 1692. Mais comme l'édition manque depuis long-tems, on espere d'en donner en peu de tems une nouvelle, avec les additions & remarques trouvées parmi les papiers de l'Auteur, qui mourut l'année dernière 1709. dans le tems qu'il travailloit à revoir cet ouvrage pour une seconde édition.

noit autant au cœur que la religion qu'il professoit, parceque c'en est le fondement, & à vrai dire, ce qui la distingue de la foi Romaine. Plus il suivoit ce principe, plus il sentoit que ni les décisions des synodes, ni les confessions de foi, ni enfin ce qu'on appelloit dans le parti la Traditive des Eglises Protestantes, n'étoient un principe suffisant pour le déterminer: au contraire l'autorité qu'il voïoit qu'on vouloit donner à toutes ces choses contre les vrais principes de la Réforme, lui paroïssoit, comme elle étoit selon ces principes, un joug tout-à-fait humain qu'on imposoit aux consciences, & un vrai retour au Papisme. En cet état on voit bien qu'il devoit devenir fort Tolerant: il s'enfonçoit insensiblement dans la Tolerance où les principes de sa religion le conduisoient, & il est vrai qu'il se mettoit beaucoup au large: car il ne connoissoit pas ce joug salutaire que l'autorité de l'Eglise impose à nôtre raison chancelante par elle-même; & la Réforme lui avoit appris à le regarder comme une tyrannie. Il est toujours demeuré fort persuadé de la divinité de JESUS-CHRIST, & par là très-éloigné des Sociniens. Mais comme il ne s'en éloignoit que par des raisonnemens qu'il faisoit en son esprit sur l'Ecriture, & qu'il voïoit que les autres en faisoient de tout contraires, sans qu'aucune autorité qui fût sur la terre pût déterminer les esprits d'un côté plutôt que de l'autre, il ne voïoit point par quel endroit il pouvoit les condamner ni les exclure du salut, non plus que les autres sectes du Christianisme. Alors donc il composa le petit livre, *De la foi reduite à ses justes bornes*, où il est vrai qu'il donne à pleines voiles dans la Tolerance universelle. Le reste de son histoire n'est pas de ce lieu, non plus que les fameux démêlés qu'il eût avec M. Jurieu sur la matiere de la grace. M. Papin suivoit la doctrine de son oncle M. Pajon;

& bon Protestant qu'il étoit, il n'avoit pas crû que l'autorité du synode d'Anjou fût suffisante pour l'en détourner. En un mot, il donnoit tout au raisonnement, & il n'avoit rien alors qui pût l'empêcher d'ouvrir une vaste carrière à ses sentimens, ni de jouir du charme décevant qui accompagne naturellement cette liberté. Ce qu'il y avoit pour lui de plus dangereux, c'est qu'il trouvoit les plus beaux esprits de la Réforme, & entre autres M. Burnet dans la même opinion, comme on le va voir par les extraits de ses Lettres. Il alloit donc devant lui dans le chemin de la Tolerance, sans que rien le pût retenir, jusqu'à ce qu'aïant aperçû que le principe de la Réforme qui le forçoit à tolerer les Sociniens, ennemis de la divinité de JESUS-CHRIST, le poussoit encore plus loin, & qu'il falloit nécessairement étendre la Tolerance au-delà des bornes du Christianisme ; c'est-à-dire, mettre le salut hors de JESUS-CHRIST, & tolerer toute religion, qui étoit, à dire le vrai, n'en avoir aucune : à la vûe de cet abîme, saisi de fraïeur il fit un pas en arriere. Il se mit à envisager la sainte & inévitable autorité de l'Eglise Catholique, il crut, il se convertit : & maintenant il produit les Lettres de M. Burnet, en témoignage aux Protestans, que s'il est tombé dans l'erreur de l'Indifférence jusqu'à l'excès qu'on a vû, il y a été conduit par leurs principes, & confirmé par l'approbation de leurs plus celebres docteurs. Il produiroit aisément beaucoup d'autres Lettres de ses amis que j'ai vûes en original : mais il ne veut point leur faire de peine, ni les exposer à la redoutable colere de M. Jurieu : assuré, comme j'ai dit, que M. Burnet ne le craint pas ; & d'ailleurs ce docteur s'étant déclaré pour la Tolerance aussi hautement qu'on l'a pû voir, ce n'est pas trahir un secret que d'exposer ses sentimens aux yeux du public. Voici donc ce qu'il

a écrit sur le livre, *De la foi réduite à ses justes bornes*. Sup. n. 1121.

De la Lettre écrite à la Haye le 3. Septembre 1687.

Enfin, je vous souhaite toute sorte de bonheur, mon cher Ami. Pour votre antagoniste (*M. Jurieu*) je ne doute pas qu'il fera tout ce qu'il pourra pour vous nuire, mais j'espère que ce sera sans effet. J'ai vû le livret dont vous parlez; (*La foi réduite à ses justes bornes*) & je demeure d'accord POUR LE GROS, quoiqu'il y a quelque chose que peut-être j'aurois raïé, si on m'avoit consulté avant l'impression; car il faut éviter de donner des prises à ceux qui les cherchent. Encore une fois, je vous souhaite un bon voïage & toutes sortes de prosperités, & m'assûre que vous vous souviendrez quelquefois de celui qui est sans ceremonie & avec beaucoup de sincerité

Tout à vous, G. BURNET.

M. Papin lui aïant envoïé le discours de Strimefius si déclaré pour l'Indifference, comme on l'a pû voir ci-dessus, M. Burnet lui fit cette réponse.

De la Lettre écrite à la Haye le 27. d'Avril 1688.

J'ai vû avec beaucoup de plaisir que M. Strimefius a porté les principes de la Tolerance chrétienne fort loin; ce qui lui attirera peut-être la censure de tous les rigides: mais nous verrons comme il sera appuyé, car C'EST UN PAS TRE'S-DIGNE D'UN BON CHRE'TIEN ET D'UN GRAND THEOLOGIEN qu'il vient de faire; & vous avez raison de dire qu'il a porté la Tolerance plus loin que n'a fait votre livre, &c.

Tout à vous, BURNET.

Je ne croi pas que personne en demande davantage sur ce sujet. Au reste, quand M. Jurieu me reproche dans le libelle qu'il a écrit contre M. Papin, que je n'ai pas fait abjurer à ce ministre son Socinianisme ni son Pelagianisme, il ne songe pas que le symbole de Nicée est à la tête de la profession de foi des Catholiques, & qu'on y reçoit expressement la doctrine de la session VI. du concile de Trente, où le Pelagianisme & le Semi-pelagianisme sont de nouveau frappés d'anathème.



DE NOMBREMENT

DE QUELQUES HERESIES.

Plusieurs qui se sont trouvés embarrassés des heresies tant de fois nommées dans l'histoire des Variations, & dans les Avertissemens comme dans les autres livres de controverses, m'en ont demandé l'explication; & c'est pour les satisfaire que j'en fais cette description grossiere, mais suffisante pour leur instruction.

Les Marcionites & les Manichéens croient deux premiers Principes indépendans, l'un du bien & l'autre du mal; l'un créateur du monde corporel, l'autre des esprits; l'un du corps, & l'autre de l'ame; l'un auteur de l'Ancien Testament, l'autre du Nouveau: le corps de JESUS-CHRIST phantastique: le mariage mauvais: le vin & beaucoup de viandes, mauvaises par leur nature, &c.

Les Paulianistes & Photiniens croient JESUS-CHRIST un homme pur, & nioient sa préexistence avant sa conception dans le sein de la Vierge. Paul de Samosate Patriarche d'Antioche, & Photin Evêque de Sirmich font en divers tems les chefs de cette heresie. Cerinthus, Ebion, & d'autres avoient enseigné la même doctrine.

Novatien refusoit à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés.

Les Donatistes rejettoient le Batême donné par les heretiques, même dans la forme legitime; & croient que l'Eglise perissoit par les vices de ses ministres.

Arius prêtre d'Alexandrie, & les Ariens nioient la divinité de JESUS-CHRIST.

Macedonius Patriarche de Constantinople nioit celle du Saint-Esprit. Le premier est condamné au

concile de Nicée, & le second dans le concile de Constantinople.

Nestorius Patriarche de Constantinople divisoit la Personne de JESUS-CHRIST, & nioit que Dieu & l'homme fussent en lui une seule & même Personne; ce qui l'obligeoit à nier que la sainte Vierge fût Mere de Dieu. Il est condamné dans le concile d'Ephèse III. general ou œcumenique.

Eutyches abbé de Constantinople confondoit les deux natures de JESUS-CHRIST, & disoit qu'il ne s'étoit fait qu'une seule & même nature de sa nature divine & de l'humaine: lui & Dioscore Patriarche d'Alexandrie qui le soutenoit, furent condamnés au concile de Calcedoine IV. general.

Aëtius prêtre Arien, rejettoit l'Episcopat, la priere pour les morts, les jeûnes réglés, & quelques autres observances de l'Eglise; & il ajoûtoit ces erreurs à l'Arianisme.

Pelage & les Pelagiens nioient le péché originel, & ne reconnoissoient pas la nécessité de la grace intérieure. Les demi-Pelagiens sans auteur certain confessoient le péché originel, & ne nioient pas la nécessité de la grace pour accomplir l'œuvre de nôtre salut; mais ils disoient qu'elle se donnoit selon les merites précédens, & que l'homme commençoit son salut de lui-même sans la grace. Les Pelagiens & demi-Pelagiens sont condamnés par divers conciles particuliers, tenus à Milevi, à Carthage, à Orange, &c. approuvés par les Papes saint Innocent, saint Zosime, saint Celestin, & saint Leon.

Vigilance refuté par saint Jérôme, rejettoit l'invocation des Saints, & le culte de leurs Reliques. Son heresie s'est dissipée d'elle-même.

Les Iconoclastes ou briseurs d'Images, ôtoient aux Images de JESUS-CHRIST, de sa sainte Mere & des Saints le culte relatif, & les brisoient, selon leur

nom. Ils furent condamnés au concile II. de Nicée, VII. general.

Berenger nioit la présence réelle & la transsubstantiation. Il est condamné par divers conciles, & par les Papes Nicolas II. & Gregoire VII.

Les Albigeois renouvelloient les erreurs des Manichéens: & les Vaudois celles de Vigilance & d'Aëtius, que les Albigeois suivoient aussi. Tous nioient la primauté de l'Eglise Romaine qu'ils tenoient pour le siege de l'Antechrist. Ils sont condamnés en divers conciles provinciaux & generaux, sur tout par ceux de Latran II. & IV.

Jean VViclef enseignoit la même erreur, & nioit la transsubstantiation. Ses erreurs au nombre de quarante-cinq ont été condamnées au concile de Constance.

Jean Hus condamné au même concile, blâmoit la Soustraction de la Coupe. VViclef & lui souûtenoient qu'on perdoit toute dignité ecclesiastique & temporelle en perdant la grace, & que les Sacremens perdoient leur vertu entre les mains des pécheurs: ce que les Albigeois & Vaudois croioient aussi.

Les Bohemiens étoient disciples de Jean Hus, & se partageoient en diverses sectes.

Luther entr'autres erreurs nioit le changement du pain au Corps.

Calvin nioit la présence réelle; & l'un & l'autre renouvelloient les erreurs de Vigilance, d'Aëtius, des Iconoclastes, avec beaucoup d'autres.

Les Ubiquitaires croient JESUS-CHRIST présent par tout selon la nature humaine: ils font le gros des Lutheriens.

Lælio & Fautste Socin Italiens, sont chefs des Sociniens qui ont ramassé toutes les erreurs, celles de Paul de Samosate, celles de Pelage, celles d'Aëtius & de Vigilance, celles de Berenger, avec une in-

finité d'autres. Ils nioient l'éternité des peines d'enfer, &c.

Arminius & les Arminiens ont été séparés des Calvinistes, & sont condamnés au Synode de Dordrecht, principalement pour avoir nié la certitude du salut, & l'inaémissibilité de la justice. Ils sont fort suspects de Socinianisme; &, comme les Sociniens, ils panchent à l'Indifférence des religions.

Les Tolerans répandus dans tout le parti Protestant sont de même avis; & soutiennent que le Magistrat n'a pas pouvoir de punir les hérétiques.



T A B L E

DES CHAPITRES

contenus dans les six Avertissemens aux Protestans sur les
Lettres du Ministre Jurieu.

PREMIER AVERTISSEMENT.

*Le Christianisme fectri, & le Socinianisme autorisé
par le Ministre Jurieu.*

I. <i>Caractères des hérésies & des docteurs qui les défendent, par saint Paul.</i>	1
II. <i>Que ces caractères conviennent manifestement au ministre Jurieu.</i>	2
III. <i>Le ministre entreprend de soutenir, que l'Eglise dans ses plus beaux siècles a toujours varié dans sa foi.</i>	3
IV. <i>Ce ministre ne se souvient plus d'un passage de Vincent de Léris qu'il avoit produit ailleurs.</i>	5
V. <i>Que ma proposition que le ministre Jurieu trouve si nouvelle, est précisément celle que Vincent de Léris a enseignée.</i>	6
VI. <i>Que les variations introduites par le ministre regardent le fond de la croyance, même dans les dogmes principaux: la Trinité informe selon lui.</i>	8
VII. <i>Selon M. Jurieu les premiers Chrétiens ne croioient pas, que la Personne du Fils de Dieu, & toute la Trinité fût éternelle.</i>	9
VIII. <i>Avèuglement du ministre qui décide, que cette erreur qu'on attribue aux anciens, n'est pas fondamentale.</i>	10
IX. <i>Selon M. Jurieu les premiers Chrétiens ne croioient pas, que Dieu fût immuable.</i>	11
X. <i>Que selon M. Jurieu les premiers Chrétiens croioient les Personnes divines, inégales.</i>	13
XI. <i>Que selon M. Jurieu on peut être dans les mêmes erreurs, & reconnoître du changement dans la substance de Dieu, sans ruiner les fondemens de la foi.</i>	Ibid.
XII. <i>Que le ministre approuve lui-même, qu'on mette le Fils de Dieu au rang des choses faites; & que personne ne le reprend de ses erreurs.</i>	14
XIII. <i>Le Mystère de l'Incarnation également ignoré par les premiers Chrétiens, selon M. Jurieu.</i>	16
XIV. <i>Les premiers Chrétiens ignoroient ce que la raison naturelle enseignoit aux Païens, même l'unité de Dieu & sa perfection.</i>	Ibid.
XV. <i>Suite de la doctrine du ministre: tous les fondemens de la foi ignorés & combattus par les Chrétiens des quatre premiers siècles.</i>	18
XVI. <i>Que les Peres, selon le ministre, loin d'entendre l'Ecriture sainte, en la lisoient même pas.</i>	21

Vols. IV.

XVII. Réflexions sur les erreurs attribuées aux premiers siècles du Christianisme.	23
XVIII. Que l'Eglise Chrétienne, selon le ministre, a été la plus malheureuse & la plus mal instruite de toutes les sociétés.	23
XIX. La décision du concile d'Ephefe censurée par le ministre Jurieu. Les Sociniens triomphent selon ces maximes.	25
XX. L'Ecriture même ne subsiste plus. JESUS-CHRIST & les Apôtres n'ont plus d'autorité.	28
XXI. Les Sociniens, autrement les Tolerans, poussent le ministre dans une manifeste contradiction, & ne lui laissent aucune réplique.	29
XXII. Que le ministre poussé par les embarras de sa cause, visiblement ne fait où il en est.	31
XXIII. Que tout ce qu'il pourra dire, sera également contre lui.	33
XXIV. Etrange état où ce ministre met les Protestans.	34
XXV. Les Peres calomniés par M. Jurieu, justifiés non-seulement par les Catholiques, mais encore par les Protestans: la calomnie du ministre contre Athenagoras.	35
XXVI. Calomnie de M. Jurieu contre saint Cyprien.	36
XXVII. Passage de saint Augustin, pour montrer que l'Eglise apprend de nouveaux dogmes: que ce passage est falsifié, & prouve tout le contraire.	38
XXVIII. Qu'un passage du P. Petau produit par M. Jurieu, dit encore tout le contraire de ce que prétend ce ministre.	39
XXIX. Erreur grossière du ministre, qui croit que la foi de la Trinité & de l'Incarnation s'est formée quand on a fait des décisions. Preuve du contraire par le concile de Calcedoine.	40
XXX. Suite de la preuve, en remontant du concile de Calcedoine aux conciles précédens, & jusqu'à l'origine du Christianisme. Passage de saint Athanasie.	42
XXXI. Manière abrégée & de fait, pratiquée dans les conciles, pour prouver la nouveauté des hérétiques.	46
XXXII. Rien à hésiter dans les conciles, & rien à chercher après.	47
XXXIII. Ce que c'est que la Catholicité. Que l'hérésie a toujours été une opinion particulière, & celle du petit nombre contre le grand.	48
XXXIV. La même chose est prouvée dans la matière de la Grace, & contre les Pelagiens.	Ibid.
XXXV. Comment l'Eglise profite des hérésies; & si c'est dans le fond de la doctrine.	50
XXXVI. Teméraire raisonnement, & grossière erreur de M. Jurieu.	51
XXXVII. Que cette méthode de convaincre les hérétiques par leur nouveauté, & leur petit nombre, est ancienne & Apostolique.	52
XXXVIII. Que le ministre Jurieu a refusé de confondre les Sociniens par cette méthode, parce qu'il se seroit aussi confondu lui-même.	56
XXXIX. Qu'on mène insensiblement les Protestans au Socinianisme, & par quels degrés.	Ibid.
XL. Que le ministre Jurieu a rangé les Sociniens dans le corps de l'Eglise universelle.	57
XLI. Que le corps de l'Eglise chrétienne, & le corps de l'Eglise catho-	

- lique, c'est le même selon ce ministre; & que les Sociniens y sont compris. 58
- XLII. Que ce ministre se moque, quand il dit qu'il met les Sociniens dans l'Eglise catholique ou universelle, au même sens qu'il y met les Mahométans. 59
- XLIII. Que ce ministre enseigne positivement, qu'une société Socinienne peut contenir dans sa communion de vrais enfans de Dieu, & qu'on y peut faire son salut. Ibid.
- XLIV. Que le ministre avoué qu'on se sauveroit parmi les Sociniens, s'ils faisoient nombre; & qu'il se moque en disant que cela veut dire, si, par impossible. 63
- XLV. Autre illusion du ministre; & que selon sa doctrine on se peut sauver en communiant au dehors avec les Sociniens. 64
- XLVI. Que le ministre a accordé & accorde encore la tolérance aux Ariens & aux Sociniens. Ibid.
- XLVII. Les Sociniens plus fers que jamais par les pas qu'on fait vers eux dans la Réforme Prétendue. 65
- XLVIII. Blasphème des Sociniens, confirmé par la doctrine du ministre Jurieu. 66
- XLIX. Conclusion de ce discours. Réflexion sur l'état présent du Parti Protestant. 67

SECOND AVERTISSEMENT

*La Réforme convaincue d'erreur & d'impiété par
M. Jurieu.*

- I. **D**Essein des deux Avertissemens suivans. 69
- II. Emportement du ministre, qui appelle l'auteur de l'histoire des Variations au jugement de Dieu comme un calomniateur. 70
- III. Dieu auteur du péché: premier blasphème de la Réforme, prouvé par le ministre Jurieu. Paroles de Melancton approuvées par Luther. 71
- IV. Pareils blasphèmes trouvés dans Luther par le ministre Jurieu. 72
- V. M. Jurieu démontre que Luther a établi ces blasphèmes comme dogmes capitaux, & ne les a jamais retradés. 73
- VI. Calvin & Beze convaincus d'avoir dit les mêmes choses, que le ministre Jurieu a reconnues pour des blasphèmes; & qu'il n'a osé les excuser tout-à-fait d'impiété. 78
- VII. Que le ministre Jurieu n'a rien eu à dire aux Lutheriens, qui convainquent les Calvinistes des mêmes blasphèmes dont les Calvinistes les convainquent; & qu'il a avoué le fait. 79
- VIII. Que le ministre Jurieu dit pour toute excuse, que la Réforme s'est corrigée de ces blasphèmes depuis cent ans; mais qu'en même tems il a fait voir qu'elle y persevere encore, & qu'elle ne s'en est corrigée qu'en apparence. 80
- IX. Que loin d'avoir justifié la Réforme de l'erreur, de faire Dieu auteur

du péché; M. Jurieu y est lui-même autant que Luther qu'il en con-	82
<u>X. Qu'il appelle vainement à son secours les Thomistes & les autres Do-</u>	
<u>cteurs Catholiques; & qu'il ne se soutient pas un seul moment.</u>	85
<u>XI. Réflexion sur les blasphèmes des Réformateurs & de la Réforme.</u>	87
<u>XII. Semipelagianisme des Lutheriens avoué par le ministre Jurieu.</u>	90
<u>XIII. Preuves de M. Jurieu pour le Semipelagianisme des Lutheriens.</u>	92
<u>XIV. Suite des preuves de M. Jurieu. Passage de Calixte.</u>	95
<u>XV. Prodigieuse variation de toute la Réforme dans le Semipelagianisme</u>	
<u>des Lutheriens, & dans le consentement des Calvinistes.</u>	96
<u>XVI. Contradiction de M. Jurieu sur le Semipelagianisme: que c'est une</u>	
<u>erreur mortelle, & que ce n'en est pas une.</u>	97
<u>XVII. Etrange parole du ministre Jurieu: qu'il faut exhorter à la Pela-</u>	
<u>gienne. Inconstance de sa doctrine; quelle en est la cause.</u>	98
<u>XVIII. Vaine récrimination de M. Jurieu sur les Molinistes. Calomnie con-</u>	
<u>tre l'Eglise Romaine.</u>	99
<u>XIX. Erreur des Lutheriens sur la nécessité des bonnes œuvres, detestée &</u>	
<u>en même tems tolérée par M. Jurieu.</u>	101
<u>XX. Noire calomnie du ministre qui accuse l'Eglise Romaine, & qui ac-</u>	
<u>cuse l'Evêque de Meaux d'avoir nié dans son Catechisme l'obligation</u>	
<u>d'aimer Dieu.</u>	102
<u>XXI. Calomnie contre l'Eglise, qu'on accuse aussi de nier l'obligation d'</u>	
<u>aimer Dieu, pendant qu'elle censure ceux qui la nient.</u>	105
<u>XXII. Les Calvinistes coupables du crime qu'ils nous imputent.</u>	106
<u>XXIII. Compensation d'erreur proposée entre les Lutheriens & les Calvi-</u>	
<u>nistes. Mauvaise foi du ministre qui le nie, & ses récriminations calom-</u>	
<u>niennes.</u>	Ibid.
<u>XXIV. Que les Calvinistes ne peuvent plus dire, que les erreurs des Lu-</u>	
<u>theriens ne les touchent pas.</u>	111
<u>XXV. Conclusion de cet Avertissement, & le sujet du suivant.</u>	112

TROISIEME AVERTISSEMENT.

Le salut dans l'Eglise Romaine, selon M. Jurieu: le Fanatisme établi dans la Réforme par les Ministres Claude & Jurieu, selon la doctrine des Quakers: tout le Parti Protestant exclus du titre d'Eglise par M. Jurieu.

- I. **D**Essin de cet Avertissement. Que de l'aveu du ministre on se sau-
ve dans l'Eglise Romaine; & que c'est en vain qu'il tâche de
revoquer cet aveu. 113
- II. Que l'Eglise Romaine est rangée par le ministre parmi les sociétés qu'
il appelle vivantes; & ce que veut dire ce mot. 114
- III. Deux raisons dont se sert le ministre, pour montrer qu'il n'a pas dû
dire qu'on se sauvât dans la communion de l'Eglise Romaine. 118

- IV. *Que l'idolâtrie attribuée par le ministre à l'Eglise Romaine, selon lui, n'empêche pas qu'on ne s'y sauve.* 119
- V. *Vains emportemens du ministre, qui n'oppose que des injures aux passagers tirés de ses livres, dont on l'accable.* 120
- VI. *Saint Leon quoique fort avant engagé dans l'idolâtrie, s'est sauvé selon le ministre.* Ibid.
- VII. *L'idolâtrie, selon le ministre, n'empêche pas d'être saint. Preuve par l'idolâtrie attribuée aux Peres du quatrième siecle.* 122
- VIII. *Cette objection méprisée, & le fait confirmé par le ministre.* 123
- IX. *Réponse de M. Jurieu qui se détruit par elle-même. E'tat du culte des Saints dans le quatrième siecle.* 124
- X. *Passage exprès du ministre, où il dit qu'on se peut sauver dans les Eglises les plus corrompues, & jusques dans celle de l'Antechrist.* 127
- XI. *Autre passage, où il met le peuple saint dans Babylone jusqu'au jour de sa chute; & le prouve par l'Apocalypse.* 129
- XII. *Illusion du ministre, qui répond qu'il n'a sauvé dans l'Eglise Romaine que les enfans baptisés.* 130
- XIII. *Suite des passages du ministre; où il reconnoît dans l'Eglise Romaine d'autres élus que les enfans.* 131
- XIV. *Suite de la même matiere.* 135
- XV. *Qu'on ne peut sans trop d'injustice nous refuser le salut, après l'avoir accordé à tant d'autres sectes dont la corruption est avouée.* 137
- XVI. *Que ce n'est que par politique qu'on a cessé dans la Réforme de nous recevoir au salut; & que M. Jurieu nous a lui-même découvert ce secret du Parti.* 140
- XVII. *Combien est important l'aveu du ministre; & qu'il rend les Protestans inexcusables.* 143
- XVIII. *Par quelles raisons le ministre a été forcé à cet aveu; & qu'on n'en peut plus revenir.* 146
- XIX. *Importance de la dispute sur l'article de l'Eglise: il force M. Jurieu à reconnoître l'Eglise infaillible.* 148
- XX. *Ce ministre répond lui-même à ce qu'il nous objecte de plus fort; & premièrement l'embarras où il prétend nous jeter, pour connoître la foi de l'Eglise universelle.* 151
- XXI. *Le ministre forcé de dire, que la dispute sur les points fondamentaux ne regarde point le peuple. Absurdité de cette pensée.* 153
- XXII. *M. Jurieu contraint de renvoyer les fideles à l'autorité de l'Eglise, & puis de les retirer de ce refuge.* 155
- XXIII. *Que le ministre nous donne lui-même un moyen facile pour reconnoître la foi de tous les siecles; & nous démontre que se soumettre à l'autorité de l'Eglise, ce n'est pas se soumettre aux hommes, mais à Dieu.* 157
- XXIV. *Les ministres Claude & Jurieu contraints d'abandonner la nécessité de la règle de l'Ecriture, pour former la foi du Chrétien.* 158
- XXV. *Raisons inevitables qui les ont poussés à cette doctrine, si contraire à leurs maximes.* 160
- XXVI. *Fanatisme manifeste de cette doctrine, & sa parfaite conformité avec les Quakers.* 162

XXVII. Que le ministre Jurieu n'a pu exclure les Sociniens du titre d'Eglise, sans en exclure toute la Réforme. Aveu memorable de ce M. sur la succession & l'étendue de l'Eglise.	164
XXVIII. Réflexion sur cette doctrine. Vaindre inévitable de la vérité, & sa force pour se faire reconnoître.	165
XXIX. Que cet aveu du ministre est forcé en cet endroit, aussi bien que dans tous les autres.	166
XXX. Vaine défaite des sept mille qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Fait évident qui démontre, que ces sept mille n'ont jamais été.	167
XXXI. Ce fait articulé nettement; & embarras des ministres Claude & Jurieu.	169
XXXII. Suite des embarras du ministre Jurieu.	171
XXXIII. Conclusion & abrégé de ce Discours.	174

QUATRIEME AVERTISSEMENT.

*La sainteté & la concorde du Mariage chrétien,
violées.*

I. Dessein des deux Avertissemens suivans.	177
II. Permission donnée par les Chefs de la Réforme à Philippe Landgrave de Hesse, de tenir deux femmes ensemble: nécessité de défendre cette scandaleuse permission.	Ibid.
III. Le ministre Jurieu tente vainement de rendre le fait douteux.	179
IV. Vaines clameurs du ministre & ses honteuses récriminations.	180
V. Ignorance de ce ministre sur la loi des mariages.	181
VI. Nouveaux articles des Réformés, proposés par M. Jurieu sur le mariage & sur le divorce.	184
VII. Etrange idée du divorce, & suite d'extravagances.	187
VIII. Application des principes de M. Jurieu à l'affaire du Landgrave.	Ibid.
IX. Que les termes du ministre sont incompatibles; & que sa doctrine se détruit par elle-même.	189
X. Les raisonnemens du ministre sur les loix divines & sur celles du mariage, convaincus de fausseté.	190
XI. Fausses idées du ministre sur le divorce & sur la séparation des mariés.	Ibid.
XII. Que malgré M. Jurieu, les Chefs de la Réforme demeurent couverts d'un éternel opprobre.	191
XIII. Un ministre tâche vainement à réprimer M. Jurieu.	193

CINQUIÈME AVERTISSEMENT.

*Le fondement des Empires renversé par le Ministre
Jurieu.*

- I. *Caractères bien différens de l'ancien Christianisme, & du Christianisme prétendu Réformé.* 195
- II. *Dessin de cet Avertissement.* 197
- III. *Les guerres civiles sous prétexte de Religion ont paru pour la première fois dans l'hérésie.* 198

Maxime de M. Jurieu : qu'on peut faire la guerre à son Prince & à la Patrie, pour défendre la Religion : que cette maxime est née dans l'hérésie.
Variations de la Réforme.

- IV. *Variations de la Réforme sur ce sujet.* 199
- V. *Malheurs de la France par la Réforme.* 201
- VI. *Seditieuses explications de l'Apocalypse.* 203
- VII. *Autres variations de la Réforme : ses vains efforts pour prouver que ses guerres civiles n'ont pas été des guerres de la Religion.* Ibid.
- VIII. *Paroles remarquables de M. Jurieu, qui condamne les guerres civiles de la Réforme.* 204
- IX. *M. Jurieu n'a rien eu à répliquer aux preuves, par lesquelles on a fait voir que ces guerres de la Réforme, ont été entreprises par maxime de Religion.* Ibid.
- X. *Decret décisif du synode national de Lyon, qui contraint M. Jurieu à se dédire.* 205
- XI. *Contradictions de la Réforme : M. Jurieu contraint de soutenir les guerres civiles qu'il avoit condamnées.* 206

Réponses de M. Jurieu à l'exemple de l'ancienne Eglise. Question ; si la soumission des premiers Chrétiens, n'étoit que de conseil, ou en tout cas un précepte accommodé à un certain tems.

- XII. *Sentimens des Martyrs : ce que M. Jurieu y a répondu.* 208
- XIII. *Première glose de M. Jurieu ; que l'obéissance proposée aux Chrétiens durant les persécutions, étoit de perfection & de conseil, & non d'obligation & de commandement. Preuve du contraire.* 212
- XIV. *Autre glose de M. Jurieu & de Buchanan ; que l'obéissance des Chrétiens étoit formée sur leur impuissance, & le précepte d'obéir accommodé au tems.* 218

XV. Les deux gloses de M. Jurieu détruites par un seul mot de saint Paul.	220
XVI. Cette vérité confirmée par les maximes & la pratique de l'Eglise persécutée.	221
XVII. E'tat de l'Eglise sous Julien l'Apostat.	223
XVIII. Sous Constance.	229
XIX. Sous Valens, Justine, & en Afrique sous la tyrannie des Vandales.	231
XX. Les Chrétiens de Perse, les Gots persécutés par Athanaric.	232
XXI. Réflexion sur le discours précédent: opposition entre les premiers Chrétiens, & les Chrétiens prétendus Reformés.	234
XXII. Vain prétexte des guerres civiles, apporté par M. Jurieu: & leur vraie cause.	235

Exemples de M. Jurieu en faveur des guerres civiles
de Religion. Premier exemple tiré de JESUS-
CHRIST même.

XXIII. Prétention de M. Jurieu; que JESUS-CHRIST a autorisé les Apôtres à se servir de l'épée contre les Ministres de la Justice qui se faisoient de sa personne.	238
---	-----

Second exemple. Des Machabées.

XXIV. Six circonstances de l'histoire des Machabées, qui font voir que leurs guerres étoient légitimes, & entreprises par une inspiration particulière.	242
XXV. Différence extrême des Machabées & des Protestans dans l'état de la Religion & dans celui des personnes.	248
XXVI. Exemples du respect de l'ancien peuple envers les Rois impies & persécuteurs; & que ce sont-là les seuls exemples que l'Eglise s'est proposés, comme ceux qui établissent la conduite ordinaire.	251

Troisième exemple. Celui de David.

XXVII. Que selon les principes du ministre l'exemple de David n'est pas à suivre.	253
XXVIII. Fondement de la conduite de David: erreur du ministre qui en fait un particulier.	255
XXIX. Que David n'a rien entrepris contre son Prince & son pays.	256
XXX. Que le ministre donne à David des sentimens impies contre Saül, que David a toujours abhorrés.	257

Raonnement de M. Jurieu en faveur des guerres civiles de Religion.

- XXXI. *Etranges excès du ministre contre la Puissance publique.* 261
 XXXII. *Toutes les formes de gouvernement, & toutes les assemblées législatives, également attaquées par le ministre.* 263
 XXXIII. *Etat de la question impertinemment posée, & l'autorité de Grotius vainement alléguée.* 266
 XXXIV. *Qu'on n'a rien eu à répondre aux nouvelles preuves des assesseurs autorisés dans la Réforme.* 267
 XXXV. *Comment on peut accorder ces excès avec des sentimens de Religion: exemple des Donatistes.* 270

De la souveraineté du peuple: principe de la politique de M. Jurieu: profanation de l'Ecriture pour l'établir.

- XXXVI. *Dessin du ministre de prouver par l'Ecriture la souveraineté de tous les peuples du monde.* 272
 XXXVII. *Erreur de M. Jurieu sur les premiers tems du peuple Hébreu.* Ibid.
 XXXVIII. *Autre erreur du ministre, qui prétend que le peuple fit Saül son premier Roi, & étoit en droit de le faire.* 273
 XXXIX. *Suite des erreurs du ministre. Second exemple qui est celui de David, & d'Abiathar.* 275
 XL. *Troisième exemple du ministre: celui d'Absalom, & augmentations d'absurdités.* 279
 XLI. *Quatrième exemple: celui d'Adonias.* 280
 XLII. *Cinquième & dernier exemple: celui des Asmonéens ou Machabées.* 281
 XLIII. *Falsification du texte sacré: bêtise sur les chapitres VIII. & X. du premier des Rois.* 282
 XLIV. *Quel étoit le droit de régner parmi les Hébreux; & de l'indépendance de leurs Rois dans leur première monarchie.* 284
 XLV. *Le droit de régner parmi les Hébreux n'étoit pas particulier à ce peuple, ni moins indépendant parmi les autres nations.* 288
 XLVI. *Que l'indépendance des Souverains est également établie dans la monarchie renaissante des Hébreux sous les Machabées: acte du peuple en faveur de Simon le Machabée.* Ibid.
 XLVII. *Réflexions sur cet acte, & parfaite indépendance des Souverains successeurs de Simon.* 289
 XLVIII. *Réflexions générales sur toute la doctrine précédente, & renversément manifeste du grand principe du ministre.* 290

Principes de la politique de M. Jurieu, & leur absurdité.

- XLIX. Définition du peuple, que le ministre fait Souverain: qu'il met la souveraineté dans l'anarchie. 293
- L. Doctrine des pactes & des relations de M. Jurieu, combien pleine d'absurdités: & premièrement sur la servitude. 298
- LI. Que le ministre se contredit lui-même, lorsqu'il parle du droit de conquête comme d'une pure violence. 300
- LII. Autres absurdités sur la relation de pere à enfant, & de mari à femme: erreur grossière du ministre, qui confond les devoirs avec les pâtes. Ibid.
- LIII. Application aux droits des Rois & des peuples: temeraire proposition de M. Jurieu. 303
- LIV. Erections des deux monarchies du peuple de Dieu, contraires aux prétentions du ministre. Nouvelles réflexions sur le chapitre VIII. du I. Livre des Rois: érection de la monarchie des Medes. 304
- LV. Réponse à une demande de M. Jurieu: pourquoi les peuples auroient fait les Rois si puissans. 305
- LVI. L'intérêt mutuel des Souverains & des peuples fait la borne la plus naturelle de la souveraineté. 307
- LVII. Le ministre met le fondement de sa politique dans des suppositions chimeriques. 309
- LVIII. Selon M. Jurieu, on ne sait ce que c'est que le peuple: confusion de sa politique qui retombe dans ce qu'elle a voulu éviter. 311
- LIX. Suite de confusion. Maxime du ministre Jurieu; que le peuple n'a pas besoin d'avoir raison, pour valider ses actes: le peuple sous Cromwell. 312
- LX. Les flatteurs des peuples sont les flatteurs des tyrans, & établissent la tyrannie: exemple de nos jours. 315
- LXI. L'Eglise Anglicane convaincue par le ministre Jurieu d'avoir changé les maximes de sa religion. Ibid.
- LXII. Le Cromwellisme rétabli par les maximes du ministre Jurieu, & par les nouvelles maximes de l'Eglise Anglicane. 317
- LXIII. Illusion du ministre sur la qualité de Chef de l'Eglise Anglicane. 319
- LXIV. Conclusion de ce Discours. Opposition des sentimens des Prétendus Réformés d'aujourd'hui, avec ceux qu'ils témoignent au commencement. 320

SIXIÈME ET DERNIER AVERTISSEMENT.

*L'Antiquité éclaircie sur l'immutabilité de l'Etre divin,
& sur l'égalité des trois Personnes divines.*

*L'état présent des controverses & de la Religion Prote-
stante, contre la sixième & septième Lettre du
Tableau de M. Jurieu.*

- I. **E**xposition des emportemens & des calomnies du ministre. 325
 II. Etat de cette dispute, remis devant les yeux du lecteur. Di-
 vision de ce Discours en trois questions. 327

PREMIÈRE PARTIE.

Que le ministre renverse ses propres principes & le
 fondement de la foi, par les variations qu'il
 introduit dans l'ancienne Eglise.

ARTICLE I.

*Dénombrement de ses erreurs: la Trinité directement at-
 taquée, avec l'immutabilité, & la spiritualité ou
 simplicité de l'être divin.*

- III. Que le ministre renonce à la solution de quinze ou vingt difficultés
 essentielles, & ne s'attache qu'à la dispute de la Trinité, où il tombe
 dans de nouvelles erreurs. 332
 IV. Ancienne & nouvelle doctrine du ministre, également pleine de blasphè-
 mes. 336
 V. Que le ministre a changé son système de 1689.: les vaines distinctions
 qu'il a tâché d'introduire: son prétendu développement du Verbe di-
 vin. Ibid.
 VI. Qu'en 1689. le ministre ne faisoit du Fils de Dieu qu'un germe im-
 parfait, & non une Personne. 338
 VII. Que le ministre se dédit; & que ce qu'il dit de nouveau, ne vaut
 pas mieux: sa double generation attribuée au Verbe divin. 339
 VIII. Le Fils de Dieu dans le sein du Pere comme un enfant avant sa
 naissance: que le ministre entend cela au pied de la lettre: que sa do-
 ctrine est contraire, selon lui-même, à l'immutabilité de Dieu. 340
 IX. Que le ministre introduit un Dieu muable & corporel. 341
 X. Démonstration, que Dieu & le Verbe des les trois premiers siècles sont

- muables, imparfaits, & corporels, selon la supposition du ministre.* 342
 XI. *Que le ministre en s'expliquant en 1690. & dans son Tableau, met le comble à ses erreurs: passage plein d'impiété & d'absurdité.* 343
 XII. *Etrange idée du ministre sur l'immutabilité de Dieu: que la foi en est nouvelle dans l'Eglise; & que nous ne l'avons point par les Ecritures, mais par la seule philosophie.* 344

A R T I C L E I I.

Erreur du ministre, qui ne veut voir la parfaite immutabilité de Dieu dans les Peres, ni dans l'Ecriture même.

- XIII. *Passages des trois premiers siècles sur la parfaite immutabilité de Dieu: que le ministre ne connoît rien dans l'antiquité.* 345
 XIV. *Que les anciens ont vu dans l'Ecriture la parfaite immutabilité de Dieu.* 348
 XV. *Que l'immutabilité du Fils de Dieu paroît aussi dans l'Ecriture.* 349
 XVI. *Que le ministre rejette sa propre confession de foi, lorsqu'il ne veut pas reconnoître l'immutabilité de Dieu dans l'Ecriture.* Ibid.
 XVII. *Que les passages qui prouvent l'immutabilité de Dieu, la prouvent parfaite: chicane du ministre.* 350
 XVIII. *Si c'est faire Dieu immuable, que de ne le faire changer que dans les manières d'être: que le ministre tombe dans les mêmes erreurs qu'il reprend dans les Sociniens.* Ibid.
 XIX. *Vanteries du ministre, qui défie ses adversaires de gager contre lui.* 353

A R T I C L E I I I.

Que le ministre détruit non-seulement l'immutabilité, mais encore la spiritualité de Dieu.

- XX. *Que le Dieu des premiers siècles étoit, selon le ministre, un Dieu qui s'étendoit & se resserroit, & véritablement un corps.* Ibid.
 XXI. *Suite de cette matière.* 355
 XXII. *Que les erreurs que le ministre attribue aux Peres, ne sont pas des conséquences qu'il tire de leur doctrine, mais leurs propositions, selon lui-même.* Ibid.
 XXIII. *Que les envelopemens & développemens que le ministre attribue aux Peres, ne se trouvent point dans leurs écrits.* 356

ARTICLE IV.

Suite des blasphèmes du ministre; & qu'il fait la Trinité, véritablement informe en toutes façons.

XXIV. *Que la foi de la Trinité a été informe, selon le ministre, durant plus de trois siècles entiers; & que ses propres excuses aboutissent de l'abîmer.* 356

XXV. *Que la Trinité est informe en elle-même, selon le ministre, & ne s'est formée qu'avec le tems.* 358

ARTICLE V.

Autre blasphème du ministre: l'inégalité dans les Personnes divines: principes pour expliquer les passages dont il abuse.

XXVI. *Que le ministre rend les Personnes divines, véritablement inégales.* 359

XXVII. *Que leur inégalité est une inégalité en perfection & en opération.* Ibid.

XXVIII. *Que le ministre renverse sa propre confession de foi.* 360

XXIX. *Que selon lui, l'inégalité des trois Personnes divines ne peut être refusée par l'Écriture.* 361

XXX. *Que selon les anciens Docteurs, la primauté de l'origine n'emporte point l'inégalité entre les Personnes divines.* 362

XXXI. *En quel sens le Fils de Dieu est la sagesse & la raison de son Pere; & que ce sens exclut l'inégalité.* 364

XXXII. *Il est aussi parfait, d'être le terme, que d'être le principe des émanations divines.* 365

XXXIII. *L'inégalité dans nos idées ne conclut pas l'inégalité dans leur objet.* 366

XXXIV. *Si l'on a pu dire, que le Fils étoit engendré par le conseil & la volonté de son Pere, sans détruire l'égalité de l'un & de l'autre.* 367

XXXV. *Si l'on a pu dire, que le Fils de Dieu est le conseiller & le ministre de son Pere, sans le faire inférieur & inégal.* 368

XXXVI. *Ce que signifie le nom de ministre, attribué au Fils de Dieu.* 369

XXXVII. *Que les Peres qui se sont servis du mot de ministre, ont bien su en bannir l'imperfection qui l'accompagnait naturellement.* 370

XXXVIII. *Pourquoi on ne se sert plus de ce terme; & quel en a été l'usage contre ceux qui violaient que le Fils de Dieu fût une Personne.* Ibid.

XXXIX. *Comment Dieu commande à son Fils.* 371

XL. *En quel sens on a pu dire, que le Fils de Dieu étoit une portion de la substance de son Pere; & si ce terme induisait l'inégalité: comment & en quel sens le Pere est le tout.* 372

- XLI. Puissance de l'unité ; & que les Personnes divines devoient toutes se rapporter à un seul principe. Sublime theologie de saint Athanase. 374
- XLII. Pourquoi le Pere est appelé Dieu avec une attribution particuliere ; & d'où vient qu'ordinairement la priere & l'adoration s'adresse au Pere. Ibid. 375
- XLIII. Pourquoi dans les choses divines on se sert de similitudes, tirées des choses humaines. 376
- XLIV. Comment il faut prendre les comparaisons tirées des choses créées : deux excellentes comparaisons des saints Peres sur la generation du Fils de Dieu. 376
- XLV. Qu'en se servant des comparaisons tirées des choses corporelles, les Peres ont toujours présupposé que Dieu étoit un pur esprit. 378
- XLVI. Que les Peres ont su épurer toutes les expressions tirées des choses humaines, & établir l'égalité du Pere & du Fils. 379

A R T I C L E VI.

Prodige d'égarement dans le ministre, qui veut trouver l'inegalité des trois Personnes divines, jusque dans le concile de Nicée.

- XLVII. Que le ministre prétend trouver l'inégalité du Pere & du Fils dans les paroles du symbole de Nicée. 380
- XLVIII. Combien le ministre abuse de Tertullien ; & combien son raisonnement est tiré par les cheveux. 381
- XLIX. Le ministre veut trouver dans le concile de Nicée tout le contraire de ce que les Peres qui y ont assisté, y ont compris : passages de saint Athanase, de saint Hilaire, d'Eusebe de Cesarée. 383
- L. Que la comparaison du soleil & du rayon vient originellement de saint Paul, qui a expressement établi l'égalité. 385

A R T I C L E VII.

Autre égarement du ministre sur le concile de Nicée, où il veut trouver ses deux prétendues natiuités du Verbe.

- LI. Anathémisme du concile de Nicée, où le ministre prétend trouver deux natiuités dans le Verbe. 386
- LII. Comment saint Athanase & saint Hilaire ont entendu l'anathémisme du concile de Nicée dont le ministre abuse. 387
- LIII. Pourquoi on s'attache ici à refuter des absurdités, qui ne mériteroient que du mépris. 388
- LIV. Que le ministre fait dire au concile de Nicée, que le Fils de Dieu est muable ; & que le concile dit formellement tout le contraire. 389

- LV. *Que saint Athanase dit aussi très-formellement, que le Fils de Dieu est immuable comme son Pere.* 390
- LVI. *Suite du raisonnement de saint Athanase; & combien il est ruineux aux prétentions du ministre.* 391
- LVII. *Que le Fils de Dieu comme Dieu, est incapable d'être exalté selon saint Athanase, tout au-contre du ministre qui le fait croire en perfection.* Ibid.
- LVIII. *Saint Alexandre d'Alexandrie, autre Pere du concile de Nicée, raisonne sur les mêmes fondemens que saint Athanase.* 392

ARTICLE VIII.

Suite des égaremens du ministre, qui fait établir au Concile trois naissances du Fils de Dieu, au-lieu des deux qu'il confesse, l'une du Fils comme Dieu & l'autre comme homme.

- LIX. *Que le concile de Nicée a suivi saint Jean, & n'a reconnu en JESUS-CHRIST que deux naissances, suivant ses deux natures.* 393
- LX. *Proposée de Miché qui s'accorde avec saint Jean. Que le Fils de Dieu seroit imparfait, s'il naissoit deux fois comme Dieu.* 394
- LXI. *Que la doctrine des deux naissances est formellement rejetée par saint Alexandre d'Alexandrie.* 395
- LXII. *Que le ministre rejette sa propre confession de foi, en accusant d'erreur le concile de Nicée.* Ibid.
- LXIII. *Que le ministre s'empare sans aucunes bornes.* 396

ARTICLE IX.

Sur la distinction que fait le ministre entre la foi de l'Eglise, & la theologie des Peres.

- LXIV. *Qu'en l'état où le ministre représente la theologie des Peres, la foi de l'Eglise ne pouvoit subsister.* 397

ARTICLE X.

La mauvaise foi du ministre dans les passages qu'il produit des saints Docteurs des trois premiers siècles.

- LXV. *Qu'il y a de la mauvaise foi à nous obliger à la discussion de ces passages.* 398
- LXVI. *Vraie methode de la dispute, où l'on ne doit jamais s'obliger à prouver les verités dont on est d'accord.* 399

LXVII. Que cette methode de supposer dans les disputes les choses dont on convient, est celle de l'Apôtre.	400
LXVIII. Passage de saint Hippolyte évêque & martyr, objecté par le ministre, mais qui sert de dénouement à tous les autres qu'il produit.	402
LXIX. Passage d'Athenagore, embrouillé & falsifié par le ministre.	405
LXX. Suite du passage d'Athenagore, qui en fait tout le dénouement, & que le ministre supprime.	408
LXXI. Dessin d'Athenagore dans ce passage, qui fait un nouveau dénouement de la doctrine des Peres.	409
LXXII. Comment le Fils de Dieu est créé, selon quelques Peres: autre dénouement de leur doctrine.	410
LXXIII. Temerité du ministre qui accuse les anciens Peres de sortir de la simplicité de l'Ecriture: quel a été le Platonisme de ces saints Docteurs.	411
LXXIV. Mauvaise foi du ministre qui attribue sa double nativité à des auteurs, d'où il n'a pu tirer aucun passage: saint Justin, saint Irenée, saint Hippolyte.	412
LXXV. Mauvaise foi du ministre sur le sujet de saint Cyprien.	413
LXXVI. Mauvaise foi du ministre sur le sujet des autres Peres.	414
LXXVII. L'injustice du ministre, qui veut qu'on lui montre dans les premiers siecles la refutation expresse d'une chimere qui n'y fut jamais.	Ibid.
LXXVIII. Autre faux raisonnement du ministre sur Tertullien & saint Cyprien.	415
LXXIX. Avec quelle mauvaise foi le ministre a rangé parmi les errans, saint Clement d'Alexandrie: passage de ce saint Prêtre.	Ibid.
LXXX. Mauvaise foi du ministre sur le sujet de Bullus Protestant Anglois, qu'on lui avoit objecté dans le premier Avertissement.	419
LXXXI. Prodigieuse difference entre la doctrine de Bullus, & celle de M. Jurieu qui veut lui être semblable.	420

A R T I C L E X I.

Que selon ses propres principes, le ministre devoit recevoir le denouement de Bullus; & qu'il tombe manifestement dans l'extravagance.

LXXXII. Que le caractere de comparaison qui se trouve dans les passages dont le ministre abuse, ne lui permettoit pas de les prendre au pie de la lettre.	Ibid.
LXXXIII. Que visiblement les comparaisons tirées des operations de nôtre ame, n'étoient encore qu'un bégaïement en les comparant à la naissance du Verbe.	421
LXXXIV. Que toute la suite du discours des Peres conduisoit naturellement l'esprit au sens figuré & metaphorique.	Ibid.
LXXXV. Démonstration manifeste, que tout ici se devoit entendre par similitude.	423

- LXXXVI. S'il est possible, que Tertullien & les autres Peres aient pensé les extravagances que le ministre leur impute. 424
- LXXXVII. Que l'explication qu'on a donnée à Tertullien, sert à plus forte raison pour les autres Peres. 425
- LXXXVIII. Aveu du ministre; qu'on ne peut entendre Tertullien & les autres Peres, sans avoir recours au sens figuré. Ibid.
- LXXXIX. Que toutes les locutions des Peres déterminoient l'esprit au sens figuré. 426
- XC. Principe du ministre, qui ne veut pas qu'on prenne les Peres pour des insensés: qu'avec sa double generation il les fait plus insensés que ceux qui les font Ariens. Ibid.
- XCI. Que l'erreur que le ministre attribue aux Peres, est la folie la plus manifeste qu'on pût jamais imaginer; & que le Socinianisme ou l'Arianisme ne sont rien en comparaison. 428
- XCII. Que dans les passages de Tertullien objectés par le ministre, la métaphore saute aux yeux à toutes les lignes. Ibid.
- XCIII. Mauvaise foi du ministre qui objecte des passages de Tertullien, que lui-même il ne peut prendre au pié de la lettre. 429
- XCIV. Mauvaise foi du ministre, évidemment démontrée par la réponse qu'il fait lui-même à Tertullien. Ibid.
- XCV. On indique le vrai dénouement du passage de Tertullien contre Hermogene; & on démontre manifestement la mauvaise foi du ministre. 431
- XCVI. Raisons du ministre pour exclure la métaphore de Bullus: absurdité manifeste de la première raison. 432
- XCVII. Faux axiome du ministre, qui dit qu'on ne se sert pas de métaphores avec les païens ni avec les hérétiques: il détruit lui-même ce faux principe. 433
- XCVIII. Que le ministre pour éviter de faire dire des absurdités aux anciens, leur en fait dire de plus outrées. 434
- XCIX. Le ministre a senti lui-même, que ses sentimens étoient outrés. Ibid.
- C. Le ministre en accusant l'Evêque de Meaux de fourberie & de friponnerie, trompe visiblement son lecteur, & lui dissimule ce qui ôteroit d'abord toute la difficulté. 435
- CI. Que le ministre objecte en vain le Pere Petau qui s'est parfaitement expliqué dans la préface de son second tome des Dogmes théologiques. 436
- CII. Mauvaise foi du ministre qui accuse le Pere Petau d'avoir établi dans sa préface la foi de la Trinité, comme auroient fait les Ariens & les Sociniens. 437
- CIII. Que ce que le ministre objecte du Pere Petau & de M. l'Abbé Huet nommé Evêque d'Avranche, ne l'excuse pas. 438
- CIV. Que le ministre se distingue de tous les auteurs qui accusent les Peres d'arianisme, en ce qu'il met cette doctrine au-dessus de toute censure; ce que ni Catholique ni Protestant n'avoient fait avant lui. 441

SECONDE PARTIE.

*Que le ministre ne peut se défendre d'approuver la
Tolérance universelle.*

- CV. Avantages que les Tolerans tirent de la doctrine du ministre. 443
 CVI. Trois réponses du ministre, pour montrer que la doctrine qui étoit
 tolerable dans les Peres, ne l'est plus à présent. 444
 CVII. Que le ministre se contredit, lorsqu'il avance que cette matiere est
 maintenant plus éclairée que durant les premiers siecles. Ibid.
 CVIII. Qu'en tolerant les erreurs qu'il attribuoit aux trois premiers sie-
 cles en l'an 1689. le ministre est contraint de tolerer une partie très-
 essentielle de l'Arianisme & du Socinianisme. 445
 CIX. Que le ministre en se corrigeant dans ses Lettres de 1690. laisse les
 erreurs qu'il attribue aux trois premiers siecles, également intolera-
 bles. 446
 CX. Que le ministre poussé par les Catholiques & les Tolerans ne se peut
 défendre contre eux que par des principes contradictoires. 447
 CXI. Illusion du ministre, & démonstration plus manifeste de ses contradi-
 ctions. 448
 CXII. E'trange constitution des trois premiers siecles, où selon le sentiment
 du ministre la foi du peuple demouroit pure, pendant que celle de tous
 les Docteurs, sans en excepter aucun, étoit corrompue. Ibid.
 CXIII. Autres illusions du ministre: comme il fuit la difficulté: son mépris
 pour les premiers siecles, en faisant semblant de les honorer. 450
 CXIV. Que le ministre permet tous aux Tolerans, en approuvant qu'on ait
 dit que le Fils de Dieu a été fait. 451
 CXV. Que le ministre qui n'en peut plus, substitue les calomnies aux bon-
 nes raisons. 455

TROISIEME ET DERNIERE PARTIE.

*État présent des Controverses & de la Religion
Protestante.*

- I. **D**Esssein de ce Discours. 461
 II. Fondement de la Réforme; que l'Eglise n'est pas infallible,
 & que ses decrets sont sujets à un nouvel examen. Ibid.
 III. On prédit d'abord à la Réforme, que ce principe la meneroit à l'In-
 difference des Religions. 462
 IV. L'expérience a justifié cette prédiction: le Socinianisme a commencé
 avec la Réforme, & s'est accru avec elle. Ibid.
 V. L'expérience découvre de plus en plus le mal de la Réforme: preuve
 par M. Jurieu: état de la Religion prétendue Réformée en France. 463

- VI. Combien les prétendus Réformés de France étioient mal leur jeu-
neuse. 465
- VII. Témoignage de M. Jurieu sur l'état de la Religion en Hollande. Ibid.
- VIII. Le ministre contraint de reconnoître le mal qu'il tâchoit de dégu-
iser. 466
- IX. Progrès de l'Indifférence dans les états des Protestans, selon M. Ju-
rieu; & premièrement en Angleterre. 467
- X. Progrès de ce même mal dans les Provinces-Unies, selon le même mi-
nistre. 468
- XI. Liaison de la Tolérance civile avec l'ecclésiastique & avec l'Indifféren-
ce des Religions, selon M. Jurieu. 469
- XII. Nombre immense des défenseurs de la Tolérance civile, selon M. Ju-
rieu. 470
- XIII. Preuve de la même chose par une Lettre des réfugiés de France &
d'Angleterre au synode d'Amsterdam de l'année dernière. 471
- XIV. Preuve de la même chose par le decret du synode, & par ce que M.
Jurieu a écrit depuis. 472
- XV. Rapport du Socinianisme avec l'Indifférence des Religions, selon M. Ju-
rieu: le Socinianisme selon lui est une Religion de plein-pié. 473
- XVI. Que la constitution de l'Eglise Catholique s'oppose à toutes ces nou-
veautés: vaine réponse du ministre qui tâche de faire croire, qu'elle est
attaquée du même mal que la Réforme. 474
- XVII. Que l'Indifférence des Religions doit l'emporter selon les principes
de la Réforme: trois règles des Indifférens. 476
- XVIII. Première règle des Indifférens, tirée de l'autorité de l'Ecriture:
que la Réforme ne la peut nier, & qu'elle les met à couvert de ce
que les trente-quatre réfugiés proposent contre eux. 477
- XIX. Que la même règle des Indifférens les met à couvert de la décision
du synode d'Amsterdam, qui les condamna l'année passée. Ibid.
- XX. Que l'autorité des confessions de foi de la Réforme, selon M. Jurieu,
ne lie point les consciences, & n'emporte pas la perte du salut. 478
- XXI. La même chose se doit dire des synodes & de celui de Dordrecht; &
tout cela n'est pas une loi pour les prétendus Réformés qui embrassent
l'Indifférence. 479
- XXII. Seconde règle des Indifférens, tirée de la même Ecriture: que cette
règle les met à couvert des attaques de la Réforme: la discussion de l'
Ecriture impossible aux simples, selon le ministre Jurieu. Ibid.
- XXIII. Quel examen M. Jurieu laisse au fidele; & qu'au fond ce n'est rien
moins qu'un examen: sa doctrine & celle de M. Claude sur l'évidence
de goût & de sentiment. 480
- XXIV. Que ce goût & ce sentiment sont une illusion manifeste, & un au-
tre nom qu'on donne à la prévention & à l'autorité. 481
- XXV. Troisième principe des Indifférens: qu'il faut tourner l'Ecriture au
sens le plus plausible selon la raison: que la Réforme ne peut éviter ce
piège. 482
- XXVI. Que par la croiance du Calviniste sur la présence réelle, le Soci-
nien lui prouve qu'il élude la règle qu'il propose. 483

- XXVII. *Que les réponses du ministre sur cette objection sont insoutenables dans la bouche d'un Calviniste.* 484
- XXVIII. *Si les Calvinistes sont reçus à dire, que le mystère de la Trinité & les autres sont moins opposés à la raison que celui de la présence réelle.* 485
- XXIX. *Si les Calvinistes sont reçus à dire, qu'ils ont pour eux les sens.* Ibid.
- XXX. *Que ce qui détourne les Calvinistes de la présence réelle, est précisément la même chose qui détourne les Sociniens des autres mystères, c'est-à-dire la raison humaine: preuve par M. Jurieu.* 487
- XXXI. *Qu'en alléguant l'Ecriture, le Calviniste ne fait qu'imiter le Socinien; & qu'il retombe dans la discussion dont M. Jurieu le vouloit tirer.* 488
- XXXII. *Que visiblement le Calviniste est déterminé contre la présence réelle par le principe Socinien.* Ibid.
- XXXIII. *Autre argument des Sociniens sur les articles fondamentaux dont ils demandent qu'on leur fasse voir la distinction par l'Ecriture; ce que le ministre avoue qu'il ne peut faire.* 489
- XXXIV. *De trois moyens proposés par le ministre, pour distinguer les articles fondamentaux, deux d'abord lui sont inutiles: son aveu qu'on ne peut faire ce discernement par l'Ecriture.* 490
- XXXV. *Démonstration manifeste de l'illusion qu'on fait aux prétendus Réformés en les renvoyant à leur goût pour distinguer les articles fondamentaux.* 492
- XXXVI. *Suite de la même démonstration: les Calvinistes n'ont point de règle pour tolérer Luther & les Lutheriens plutôt que les autres: Semipelagianisme des Lutheriens.* Ibid.
- XXXVII. *Que le Semipelagianisme est & n'est pas une erreur fondamentale. Contradiction du ministre & des Calvinistes.* 493
- XXXVIII. *Que le goût des Calvinistes & du ministre varie sur le Semipelagianisme & sur la nécessité de l'amour de Dieu & des bonnes œuvres.* 494
- XXXIX. *Le ministre & les Protestans réduits à compter les voix, & à se faire infaillibles contre les Indifférens & les Tolérans.* 495
- XL. *Troisième moyen de discerner les articles fondamentaux, où le ministre montre sa faiblesse contre les Sociniens.* 496
- XLI. *Que le ministre est à bout sensiblement dans la preuve qu'il entreprend des articles fondamentaux.* 497
- XLII. *Quelle preuve les Tolérans demandoient à M. Jurieu sur l'évidence des articles fondamentaux; & que ce ministre n'a rien eu à leur répondre.* 498
- XLIII. *Preuve de l'inévidence des articles fondamentaux selon les principes des Calvinistes.* 500
- XLIV. *Toutes les preuves du ministre sur les articles fondamentaux tombent d'elles-mêmes au seul exemple de la doctrine de la grâce & de celle de la présence réelle.* 501
- XLV. *Suite de la même matière: chicane du ministre.* Ibid.
- XLVI. *Suite de l'insuffisance de la preuve des points fondamentaux: & la*

- Réforme forcée encore une fois de recourir à l'autorité & à la pluralité des voix. 503
- XLVII. Le ministre encore une fois sensiblement forcé à demeurer court sur les points fondamentaux. 505
- XLVIII. Vaine tentative du ministre pour prouver par l'Ecriture les articles fondamentaux. 507
- XLIX. Si le ministre a mieux établi les articles fondamentaux dans le traité de l'Unité où il nous renvoie: qu'il y met la nécessité de la grâce au rang des conséquences non fondamentales. 508
- L. Autre conséquence non fondamentale; que la satisfaction de JESUS-CHRIST soit ou ne soit pas d'une absolue nécessité: importance de cet aveu du ministre. 509
- LI. Suite de cette matière: sur quoi est fondé le prétendu goût & le prétendu sentiment des articles fondamentaux: absurdité manifeste de cette doctrine par sa seule exposition. 510
- LII. Que le sentiment prétendu du besoin qu'en a d'une satisfaction infinie, visiblement est insuffisant pour établir les points fondamentaux. Ibid.
- LIII. Temerité de mettre au nombre des articles fondamentaux l'opinion qui réduit Dieu à n'avoir qu'un seul moyen de sauver les hommes. 511
- LIV. Autre preuve de l'absurdité manifeste du prétendu sentiment de M. Jurieu. 512
- LV. Que le ministre détruit en termes formels sa prétendue évidence des articles fondamentaux dans celle de nos besoins. 513
- LVI. Le goût & le sentiment où le ministre réduit la Réforme, est un aveu de son impuissance à établir les points fondamentaux, par la parole de Dieu. 514
- LVII. Autre moyen de reconnoître les articles fondamentaux, opposé par le ministre; & la Réforme rappelée enfin à l'autorité de l'Eglise. Ibid.
- LVIII. Le ministre donne pour loi le consentement des Chrétiens, & suppose l'Eglise infaillible. 515
- LIX. Le ministre dit clairement, que le consentement actuel des Chrétiens est dans chaque tems la marque certaine d'une vérité fondamentale. Ibid.
- LX. Que cet aveu du ministre démontre que l'accusation qu'il nous fait sur l'idolâtrie est une manifeste calomnie: aveu formel du ministre sur l'universalité du culte qu'il prétend idolâtre. 516
- LXI. Le ministre contraint de se dédire de l'infaillibilité qu'il accorde au consentement actuel de tous les Chrétiens, retombe dans les mêmes embarras en proposant pour règle infaillible le consentement des siècles passés. 518
- LXII. Le ministre voudroit se dédire d'avoir donné pour règle au peuple le consentement de tous les siècles: mais il est contraint d'y revenir & de ramener la Réforme à la voie d'autorité. 519
- LXIII. Deux erreurs du ministre: première erreur, de rendre infaillibles les sociétés schismatiques, & même les hérétiques, comme celle des Ariens. 520
- LXIV. La cause de cette erreur est d'étendre l'effet de la promesse hors du sein de l'Unité Catholique. Ibid.
- LXV. Seconde erreur du ministre, de restreindre arbitrairement les promes-

<i>ses de JESUS-CHRIST , & les verités qu'il a promis de conserver dans son Eglise.</i>	521
LXVI. <i>Le ministre abuse de l'autorité de l'Eglise Romaine.</i>	522
LXVII. <i>La Réforme combien éloignée de ses premières maximes: elle reconnoit expressement l'infaillibilité des conciles: passage du synode de Delphi, proposé dans l'histoire des Variations.</i>	Ibid.
LXVIII. <i>Chicanes de M. Basnage, & pleine démonstration de la vérité.</i>	523
LXIX. <i>Passage de Bullus pour l'infaillibilité des conciles & pour la voie d'autorité.</i>	525
LXX. <i>M. Jurieu contraint d'établir l'autorité des conciles, la détruit en même-tems: comment, & pourquoi.</i>	526
LXXI. <i>Preuve par l'exemple de M. Jurieu, de M. Burnet, & de M. Basnage; que tout tend dans la Réforme à l'Indifférence & au Socinianisme.</i>	529
LXXII. <i>M. Basnage autorise le grand principe des Sociniens.</i>	531
LXXIII. <i>De tous les ministres Protestans, celui qui tient le plus du Socinianisme, c'est M. Jurieu.</i>	Ibid.
LXXIV. <i>Que les excuses de ce ministre sur ce qu'il dit contre l'immutabilité de Dieu, achevent de le convaincre.</i>	532
LXXV. <i>La tolérance effroyable qu'on a pour M. Jurieu.</i>	534
LXXVI. <i>On tolère à ce ministre de dire qu'on se peut sauver dans une communion Socinienne: avoué du même ministre.</i>	Ibid.
LXXVII. <i>La Tolérance expressement accordée aux Ariens: passage du ministre qu'il a laissé sans réplique.</i>	537
LXXVIII. <i>Les Nestoriens & les Eutychiens tolérés par ce ministre.</i>	538
LXXIX. <i>La Réforme est obligée de passer à M. Jurieu ses erreurs sur le goût & le sentiment.</i>	Ibid.
LXXX. <i>Erreurs de M. Jurieu & de toute la Réforme sur le mariage: exception à la loi Evangelique, reconnue par ce ministre.</i>	539
LXXXI. <i>Raisons qu'on a dans la Réforme de tolérer tous les excès de M. Jurieu.</i>	542
LXXXII. <i>Que le ministre qui a besoin d'autorité, n'espère plus qu'en celle des Princes; & qu'il est contraint de leur rendre le droit de persécuter dont il les avoit privés.</i>	545
LXXXIII. <i>Bornes chimériques que le ministre veut donner au pouvoir des Princes.</i>	546
LXXXIV. <i>Le ministre ôte de lui-même les bornes qu'il vouloit donner à la Puissance publique.</i>	548
LXXXV. <i>Le ministre produit un passage de l'Apocalypse qui fait contre lui.</i>	549
LXXXVI. <i>Les Réformés Tolérans & Intolérans se poussent de part & d'autre à l'absurdité: les Tolérans commencent & tournent contre le ministre toutes les raisons dont il se sert contre les Catholiques.</i>	550
LXXXVII. <i>Suite des contradictions du ministre: exemple des Saducéens.</i>	551
LXXXVIII. <i>Irrévérence du ministre contre JESUS-CHRIST.</i>	552
LXXXIX. <i>Les Tolérans objectent au ministre Jurieu un passage exprès du ministre Claude.</i>	Ibid.

- XC. Les Tolerans prouvent au ministre, qu'il ne doit pas plus épargner les sociétés entières que les particulieres. 553
- XCi. Le ministre détruit lui même le vain argument que la Réforme tiroit de ses persecutions. Ibid.
- XCII. Le ministre de son côté pousse à bout les Tolerans, & leur démontre qu'ils sont obligés à tolérer les Mahometans & les Païens aussi-bien que les heretiques de la Religion chrétienne. 554
- XCIII. Le ministre force les Tolerans à l'Indifférence des Religions. 555
- XCIV. Démonstration du ministre, que la Tolerance civile entraîne l'autre. Ibid.
- XCV. Les deux partis de la Réforme se convainquent mutuellement. 556
- XCvi. Que selon M. Jurieu, le Magistrat de la Réforme ne peut punir les heretiques. Ibid.
- XCvii. L'exemple des Empereurs Catholiques allegué par le ministre Jurieu, ne prouve rien dans la Réforme dont la constitution est contraire à celle de l'ancienne Eglise. 557
- XCviii. Le ministre démontre aux Tolerans, qu'ôter à la Religion la force emploie par le Magistrat, c'est anéantir la Réforme qui n'a été établie que par ce moyen. 559
- XCix. La rebellion & la force nécessaire aux Protestans de France, selon le ministre. 562
- C. Le ministre démontre aux Tolerans que les Princes de la Réforme décident des matieres de foi: decret des Etats généraux. 563
- CI. Les Tolerans & les Intolerans se poussent à bout mutuellement; les uns en prouvant que les Princes ne doivent pas être les arbitres de la foi; & les autres en démontrant que dans le fait ils le sont parmi les Réformés. 564
- CII. Les Tolerans sont en droit de nier, que les Magistrats soient les chefs de la Religion; & M. Jurieu les autorise dans cette pensée. 566
- CIII. Le ministre leur ferme la bouche par des actes autentiques de la Réforme. Ibid.
- CIV. Conclusion: que les deux partis opposés triomphent mutuellement dans la Réforme. 567
- CV. L'Indifférence des Religions dans l'Allemagne Protestante: principes de Strimchus & des autres, qu'on ne peut exiger d'aucun Chrétien que la souscription à l'Ecriture. Ibid.
- CVI. Horribles Inconveniens de cette doctrine & des principes des Protestans d'où elle est tirée. 571
- CVII. Démonstration que cette doctrine est inséparable du Protestantisme, & ne peut être détruite que par les principes de l'Eglise Catholique. 572
- CVIII. Vaine réponse détruite: preuve par le témoignage des Réformateurs, que la doctrine des Indifférens est du premier esprit de la Réforme: le consubstantiel méprisé, & les Sociniens admis. 573
- CIX. Témoignage de Chillingworth celebre Protestant Anglois, en faveur de l'Indifférence. 577
- CX. Démonstration par cet auteur; qu'il faut être Catholique ou Indifférent; croire l'Eglise infallible, ou tomber dans l'Indifférence des Religions. 581

CXI. Distinction des erreurs fondamentales d'avec les autres, selon cet auteur: nouvelle démonstration, qu'on ne peut éviter l'Indifférence que par les principes des Catholiques.	582
CXII. Par le mépris des principes Catholiques, le Protestant Anglois est plongé dans l'Indifférence: M. Burnet dans le même sentiment: nulle sortie de cet abîme que par la foi de l'Eglise Catholique.	583
CXIII. L'Indépendantisme sorti de cette source: autres sectes: le mépris de l'Ecriture inévitable sans les interprétations de l'Eglise.	588
CXIV. Illusion de ceux qui faisant peu d'estime des dogmes, ne vantent que les bonnes mœurs.	591
CXV. A quelle condition nos docteurs Indifférens s'offrent à tolérer l'Eglise Romaine: confiance & fermeté de cette Eglise.	597
CXVI. Conclusion de ce discours: aveu de M. Burnet & des autres sur l'instabilité des Eglises Protestantes.	600
Extraits de quelques Lettres de M. Burnet.	604
Dénombrement de quelques héréses.	609

T A B L E

DES MATIERES

Traitées dans les six Avertissemens.

A

- S. Alexandre d'Alexandrie* : sa doctrine sur l'immutabilité du Verbe. page 393
- Amour de Dieu*, combien nécessaire dans la pénitence. 102. & *suiv.*
- dans toute la vie. 105. & *suiv.* Ce que l'Eglise enseigne de cette obligation. Ibid.
- Amour Conjugal*, en quoi consiste. 178. & *suiv.*
- Amsterdam*. Voyez, *Synode d'Amsterdam*.
- Angleterre*, Eglise *Anglicane* a changé ses maximes sur la Religion & sur l'autorité des Rois. 315. & *suiv.* Ce que c'est que le Chef de l'Eglise *Anglicane*. 319. & *suiv.* L'Eglise *Anglicane* combien portée à l'Indifférence des Religions. 463. Combien on y favorise l'Episcopat. *Ibid.* & la doctrine opposée à la satisfaction de JESUS-CHRIST, & à la justice imputée. 504. Sa doctrine sur les mariages. 540
- Apocalypse*, interprétée par les prétendus Réformés pour autoriser la prise des armes. 203. & le carnage exercé sur ceux qu'ils nomment Papistes. 648. & *suiv.* 561.
- Articles fondamentaux* : les ministres demeurent d'accord, qu'ils ne les peuvent démontrer par l'Ecriture. 490. & *suiv.* La prétendue évidence de goût & de sentiment sur ces articles, combien fautive & illusoire. 492. & *suiv.* Variations sur ce goût & ce sentiment. 494. Le Semipelagianisme autrefois fondamental, ne l'est plus, depuis que les Lutheriens l'ont embrassé. *Ibid.* 508. & *suiv.* Autres articles de même. 495. & *suiv.* Cette prétendue évidence de sentiment & de goût, établie par le ministre Jurieu, & détruite par lui-même. *Ibid.* 498. Si les Tolerans présupposent l'évidence des articles contraires au Socinianisme : que c'est tout le contraire. 498. 499. Raisonnement des ministres contre les Sociniens sur les articles fondamentaux, détruits par les ministres mêmes. 500. & *suiv.* 503. & *suiv.* Les ministres réduits sur ce point à se déterminer par la pluralité des voix. 505. & *suiv.* Le ministre Jurieu poussé à bout sur ce point, semble se repentir d'avoir avoué, que ces articles ne se prouvent que par l'Ecriture. 509. & *suiv.* Vanité & illusion de ces preuves. 510. & *suiv.* Les ministres contraints d'en revenir à l'autorité de l'Eglise visible. 514. & *suiv.* Ce principe si nécessaire à la Réforme, est d'ailleurs incompatible avec elle. 515. & *suiv.* 518. & *suiv.* 520. Les ministres contraints d'ôter au peuple la connoissance de la distinction des articles fondamentaux. 519. Absurdités de cette doctrine. *Ibid.* Doctrine de l'Eglise Romaine sur les articles fondamentaux, mal objectée par le ministre Jurieu. 522.

S. Athanasie explique l'étendue de la foi. 44. son antiquité. 53. 55. Il explique l'unité parfaite de Dieu. 374. l'égalité du Verbe. 384. 386. 387. son immutabilité. 390.

Athenagore : sa doctrine sur l'immutabilité de l'être divin. 35. 347. sur la generation du Verbe, embrouillé, tronqué, falsifié par le ministre Jurieu. *Ibid.*

S. Augustin explique, comment l'Eglise ne varie jamais. 38. 49. comment elle apprend tous les jours. 38. 50. Passage de ce Saint, tronqué & falsifié par le ministre Jurieu. 39.

Avis sur le Tableau du Socinianisme : raisonnemens de l'auteur de ce Livre. 483. & *suiv.* 497. & *suiv.* Il nie que la spiritualité fût connue avant Descartes. 533.

B

Babylone peut entrer dans l'Eglise, selon le ministre. 129.

Basnage ministre, combien favorable à la Tolérance. 469. 530. Il favorise les Sociniens. 529. & en soutient le grand principe. 531.

Beze fait Dieu, auteur du péché. 78. & *suiv.*

Blasphêmes des Réformateurs. 71. 75. & *suiv.* 72. 82. 87. Blasphême ce que c'est selon les Tolerans ou Indifferens, & selon le ministre Basnage. 530.

Bucanan : sa doctrine seditieuse. 215. 218. 220.

Bullus explique l'unique generation du Verbe dans l'éternité. 341. Il démontre qu'il y a des figures dans les Peres, qui semblent y être contraires. 352. 419. Elles sont rejetées par M. Jurieu. 392. sur de mauvaises raisons. 393. & *suiv.* Le même Bullus établit l'infailibilité des conciles generaux. 525.

Burnet favorise les Sociniens. 529. & *suiv.* Il embrasse manifestement l'Indifference des religions. 566. 604. 607. Son aveu ; que le principe Protestant induit l'instabilité dans la doctrine. 601.

C

Calixte Lutherien enseigne le Semipelagianisme. 95.

Calvin fait Dieu, auteur du péché. 78. Il n'explique pas suffisamment l'obéissance due aux Rois. 200. 320. Il approuve la guerre civile. 321. 322. Il pose pour principe ; que les jugemens de l'Eglise sont sujets à revision. 461. 462. Il reprend le concile de Nicée, & les interpretations nécessaires de l'Ecriture. 575.

Caractere des heresies par S. Paul 1. 2. des docteurs qui les excitent. *Ibid.* de M. Jurieu. 2. 3. des premiers Chrétiens. 195. & *suiv.* des prétendus Réformés. *Ibid.*

Chillingworth docteur Protestant Anglois, Chef de la secte des Indifferens ou Latitudinariens. 586. Approbation de son livre. 577. 586. Ses principes pour établir l'Indifference. 577. jusqu'à 586. ne sont autres que les principes communs de la Réforme. *Ibid.* On démontre selon lui, qu'il faut croire l'Eglise infailible, ou tomber dans l'Indif-

ference. 581. Articles fondamentaux; qu'il n'y en a point, selon lui, ni d'erreur fondamentale condamnée en elle-même. 582. & *suiv.* Généralité de l'Ecriture à la quelle il se faut tenir, selon lui. 583. & *suiv.* Tous les heretiques à couvert par ses principes, jusqu'aux Sociniens. 585. Ses principes combien specieux, combien faux & pernicieux, quand on les pénètre. 577. & *suiv.* Voiez, *Tolerans, Tolerance.*

Chrétiens, combien soumis aux Empereurs durant les persecutions. 208. & *suiv.* 216. & *suiv.* 225. & *suiv.* Leur grand nombre dès lors. 209. 221. 226.

S. Clement d'Alexandrie explique la parfaite égalité en Dieu. 372. 379. 416. Beau passage de ce Père sur la divinité du Fils. 417.

Compensation d'erreurs, proposée par M. Jurieu aux Lutheriens. 106. & *suiv.*

Conciles: leur infaillibilité reconnue par les Protestans. Voiez, *Bullus, Eglise, Synode de Delphé*. Autorité de la Tradition, établie par le concile de Calcedoine. 41. 47. par ceux d'Ephèse & de Nicée. 42. & *suiv.* 47. Erreur du ministre Jurieu sur la foi de Nicée, & sa refutation. 380. & *suiv.* 384. 393. & *suiv.* Autorité des quatre premiers Conciles, établie par le ministre Jurieu. 526. & *suiv.* détruite par lui-même. *Ibid.* Le concile d'Ephèse accusé de temerité par ce ministre, pour avoir appelé la sainte Vierge, Mere de Dieu 527. 528.

Confessions de foi de la Réforme, selon M. Jurieu, ne lient point les consciences. 478. Selon M. Burnet, peuvent être changées, & on ne s'y arrête que trop 586. & *suiv.*

Constitution de la Réforme. 552.

Cromwell: quelle étoit sous lui l'autorité du peuple. 314. 317. & *suiv.*

S. Cyprien explique la satisfaction de JESUS-CHRIST. 37. Comment il explique la generation du Verbe. 413.

D

David, combien soumis à Saül. 253. & *suiv.* De qui il a reçu la roiauté. 275. Il a établi Salomon, Roi. 280.

Divorce. Voiez, *Mariage*.

E

Egalité des Personnes divines. Voiez, *Inégalité*.

Eglise n'a jamais varié. 3. 4. ni sur la Trinité 10. 11. & *suiv.* 41. & *suiv.* ni sur l'Incarnation. *Ibid.* ni sur la Grace. 49. L'Eglise profite des heresies. 51. Elle se fonde sur l'antiquité. 52. L'Eglise calomniée sur le Pelagianisme, qu'on lui impute. 98. & *suiv.* sur la nécessité de l'amour de Dieu. 102. L'Eglise, selon M. Jurieu, composée de corps & d'ame. 114. divisée en sociétés vivantes & mortes. 115. & *suiv.* L'Eglise Romaine, quoiqu' idolâtre, fait néanmoins des Saints. 119. & *suiv.* Elle a ses élus. 132. 133. M. Jurieu forcé de le reconnoître par ses principes. 137. 140. 141. 146. &

suiv. Eglise toujours visible . 146. Eglise infaillible 148. L' importance de la question de l' Eglise . 148. & *suiv.* S' il est difficile de connaître l' Eglise . 151. 152. On en revient à son autorité 155. 156. En quoi elle consiste . 157. Etendue & succession de l' Eglise . 164. Son accroissement prodigieux . 110. 220. & *suiv.* 225. 226. Sa doctrine sur la soumission aux Puissances . 208. & *suiv.* 212. & *suiv.* 216. & *suiv.* 221. & *suiv.* 225. & *suiv.* Exemples de l' Eglise primitive & de JESUS CHRIST même , sur cette soumission . 238. & *suiv.* 244. & *suiv.* L' Eglise n' est pas infaillible , selon les Protestans . 461. & *suiv.* Force de l' Eglise dans son infaillibilité . 474. & *suiv.* L' Eglise catholique , combien opposée par sa constitution à l' Indifférence des religions & à toute innovation . *Ibid.* Infaillibilité des jugemens ecclésiastiques , reconnue par les Protestans : par le Synode de Delpht . 522. & *suiv.* par Bullus 525. Vaine réponse du ministre Basnage . 523. & *suiv.* Voyez, *Conciles, Tolérans, & Tolérance.*

Evangile: exception à l' Evangile, selon le ministre Jurieu . 539. selon l' Eglise de Geneve, & selon l' Eglise Anglicane . 540. 541.

Eucharistie: les Sociniens poussent les Calvinistes dans leurs erreurs, par les principes que les Calvinistes enseignent sur l' Eucharistie . 483. & *suiv.* Preuve par le ministre Jurieu . *Ibid.* Vaines réponses détruites . 484. Que les ministres & M. Jurieu n' ont à alléguer que le principe des Sociniens , qui est la raison humaine . 485. & *suiv.* Parallèle des Sociniens & des Calvinistes . 488. Doctrine de la présence réelle dans l' Eucharistie : si on peut dire , que les Luthériens ne la croient pas nécessaire . 508. 509. Cavillation du ministre Jurieu . *Ibid.* *Evidence* des sentimens dans les articles de foi , selon le ministre Jurieu , indépendamment de l' Ecriture . 480. & *suiv.* Démentie par l' expérience . *Ibid.* Absurdité de cette évidence prétendue . *Ibid.* 490. & *suiv.* 519. & *suiv.* Voyez, *Articles fondamentaux.*

Eutychiens, sauvés par M. Jurieu . 115.

Examen: celui de discussion , inutile & impossible , selon le ministre Jurieu . 479. celui d' attention ou de sentiment , proposé par le ministre Jurieu . 480. & *suiv.* combien absurde . *Ibid.*

F

Fanatiques: leurs theses conformes à la doctrine du ministre Jurieu . 162. par où obligés à recourir à l' inspiration . 588. & *suiv.* & par là même au mépris de l' Ecriture . 591.

Fideles cachés: qu' il n' ont jamais été . 164. & *suiv.* 169. & *suiv.*

Foi n' a jamais varié . 5. ni sur la Trinité . 9. 10. & *suiv.* 326. La foi fondée sur la Tradition . 42. 43. La foi de la Trinité . *Ibid.* La foi répandue par tout . 44. 45. La foi est de toute antiquité . 46. & *suiv.* 49. & *suiv.* 52. & *suiv.* 55. & *suiv.* Il faut se soumettre aux mystères de la foi . 86. Que l' Ecriture , selon les ministres , n' est pas nécessaire pour former la foi du Chrétien . 158. & *suiv.* Par quelles raisons ils ont été forcés à cet aveu . 160 & *suiv.*

Fondement de la Réforme , sur quoi . 461.

France, combien a souffert par les prétendus Réformés. 221. Combien elle nourrissoit de Tolerans ou d'Indifférens, & de Sociniens cachés, pendant qu'elle toleroit la Réforme prétendue. 463. Combien les prétendus Réformés de France élevoient mal leur jeunesse. 461.

G

Gerard, docteur Lutherien, démontre aux Calvinistes, qu'ils font Dieu, auteur du péché. 79. & *suiv.*

S. Gregoire Thaumaturge explique l'égalité du Verbe. 379.

Guerres de Religion, excitées dès le commencement par les heretiques. 198. injustes, selon M. Jurieu. 203. justes, selon lui-même. *Ibid.* entreprises par maxime. 206. & *suiv.* par l'autorité des Synodes. *Ibid.* Malheurs qu'elles ont causés en France. 201. & *suiv.* La vraie cause de ces guerres. 235. 236. Faux raisonnement de M. Jurieu pour les autoriser. 261. & *suiv.* 265. 270. Droit de la guerre. 300.

H

Henry IV. se détermine à rentrer dans l'Eglise Romaine, par l'aveu que lui font ses ministres, qu'on peut s'y sauver. 141.

Heresies caractérisées par saint Paul. 1. 2. L'heresie est une opinion particuliere 48. nouvelle. 52. & *suiv.* du petit nombre. 56. toujours chancelante. 80. & *suiv.* 96. 98. & *suiv.* Dénombrement de quelques heresies, nécessaire à entendre les livres des Controverses. 609. & *suiv.*

S. Hilaire explique l'égalité du Verbe. 384. & *suiv.* 387. & les anathématismes du concile de Nicée. *Ibid.*

S. Hippolyte explique la generation du Verbe. 402.

M. Huet nommé à l'Evêché d'Avranché, justifié contre les accusations de M. Jurieu. 438.

M. d'Huisseau, ministre de Saumur favorisé la Tolerance universelle. 464.

I

Immutabilité de Dieu & de son Verbe, ignorées par les anciens Docteurs, selon le ministre Jurieu. 336. Ce dogme est rangé par ce ministre entre les dogmes nouveaux & d'aujourd'hui 344. & *suiv.* Ceux qui le nient, selon lui, ne peuvent être refutés par l'Ecriture. *Ibid.* Cette erreur est contraire à la confession de foi des prétendus Réformés. 349. Comment il s'excuse de cette impiété; & que ses excuses achevent de le convaincre. 351. Ce dogme clairement enseigné par les Peres, par Tertullien. 345. & *suiv.* par Theophile d'Antioche, par Athenagore, par S. Justin, par S. Hippolyte, & par S. Clement d'Alexandrie. 347. Passage de l'Ecriture, où ces Peres ont trouvé ce dogme. 348. Chicanes de ce ministre, refutées 350. Le concile de Nicée accusé par ce ministre de n'avoir pas connu l'immutabilité du Verbe. 344. 389. Refutation de cette erreur par les propres termes du concile.

le. 389. par S. Athanase. 390. par S. Alexandre d'Alexandrie. 392.

Indifférens, Indifférence des religions. Voyez, *Tolérans, Tolérance*.

Inégalité des Personnes divines, imputée aux anciens par le ministre Jurieu. 359. & *suiv.* & même au concile de Nicée. 380. & *suiv.* Ces erreurs réfutées. 359. & *suiv.* 380. & *suiv.*

Infailibilité de l'Eglise, reconnu par M. Jurieu. 148. & *suiv.* rejetée par les premiers Réformateurs. 461. & *suiv.* & quelles en ont été les suites. *Ibid.* 466. Elle est universelle, selon ce ministre. 517. & *suiv.* & devoit être indubitable selon ses principes. *Ibid.*

Invocation des Saints, vraie idolatrie selon M. Jurieu. 120. attribuée aux Peres du quatrième siecle. 122.

M. Jurieu porte les caractères de l'herésie. 2. 3. Il soutient, que la foi a varié. 3. & *suiv.* sur la Trinité. 9. & *suiv.* sur l'immutabilité de Dieu, & sur la Personne du Verbe. *Ibid.* & 13. 14. Ses excès sur cette matiere. 14. 15. sur l'Incarnation 16. 25. 26. sur l'unité de Dieu. 16. & *suiv.* sur la providence. 19. sur la grace. *Ibid.* sur le péché originel. 20. sur la satisfaction de JESUS-CHRIST. 22. Il calomnie les anciens Peres: *pages ci-dessus.* & 21. & *suiv.* 35. 36. & *suiv.* 39. & *suiv.* Combien il donne de prise aux Sociniens & aux Tolérans. 27. 28. Les contradictions du ministre. 30. 31. Ses erreurs. 40. & *suiv.* 51. & *suiv.* Il conduit les Protestans au Socinianisme. 56. 57. & range les Sociniens dans l'Eglise. 57. 58. 59. Il avoué, qu'on se peut sauver parmi eux. 59. 60. 63. Leur accorde la Tolérance. 64. 65. Son emportement contre M. de Meaux. 70. 90. Il reconnoît des blasphèmes dans Melancton. 71. 72. & dans Luther. 72. 73. & *suiv.* Il avoué le même des Calvinistes. 78. & *suiv.* Il les enseigne lui-même. 79. & *suiv.* Il convainc les Luthetiens de Semipelagianisme. 90. 91. & leur tolere cette erreur. 95. 96. Ses contradictions à ce sujet. 97. 98. Il convainc les Lutheriens de condamner les bonnes œuvres. 101. 102. & le leur passe. *Ibid.* Ses calomnies à ce sujet contre M. de Meaux. 102. & *suiv.* & contre l'Eglise Catholique. 105. 106. Il propose aux Lutheriens la compensation d'erreurs. 106. 107. Sa mauvaise foi & ses calomnies contre M. de Meaux à ce sujet. 107. 108. Il avoué, qu'on se sauve dans l'Eglise Romaine. 113. 114. puis s'en défend. 118. Il avoué, qu'on le nie par politique. 140. 141. forcé à l'avoué par ses principes. 119. 131. 132. 135. & *suiv.* 137. & *suiv.* 140. & *suiv.* 143. & *suiv.* 146. & *suiv.* Ses emportemens contre M. de Meaux. 120. Selon lui, S. Leon est idolâtre. 120. 121. Ses contradictions sur l'idolâtrie de l'Eglise. 124. 125. Il accorde le salut aux sectes les plus corrompues. 127. 128. Sa vaine restriction de dire, qu'il n'accorde le salut qu'aux enfans dans l'Eglise Romaine. 130. & *suiv.* Preuve qu'il y sauve les adultes. 133. & *suiv.* 135. & *suiv.* 137. & *suiv.* Il détruit la difficulté qu'il propose à trouver la foi de l'Eglise. 151. 152. Il avoué, que l'étendue & la succession est un caractère de l'Eglise. 164. & *suiv.* 165. & *suiv.* Son embarras sur les fideles cachés. 169. 170. 171. & *suiv.* Ses égaremens au sujet du mariage du Landgrave. 179. 180. 185. Il est repris par ses confreres. 185. 193. & *suiv.* Ses contradictions sur les guerres civiles, qu'il est forcé de condamner. 204. &

fuiv. 206. & *fuiv.* Son esprit seditieux. 209. & *fuiv.* Ses excès contre les Puissances legitimes. 270. & *fuiv.* 272. & *fuiv.* 274. & *fuiv.* Il en a pûité les maximes dans Bucanan. 209. 212. & *fuiv.* Il attribue à foiblesse & à erreur la patience des Chrétiens durant les persecutions. 209. 210. 212. 219. Ce sentiment refuté. *Ibid.* Fausse couleur qu'il donne aux guerres civiles. 234. & *fuiv.* Il les appuie de faux exemples. 238. & *fuiv.* 242. & *fuiv.* 253. & *fuiv.* leur fausseté decouverte. *Ibid.* Ses excès contre la Puissance publique. 261. & *fuiv.* 265. & *fuiv.* 260. 270. & *fuiv.* Ses reveries sur l'indépendance des peuples. 272. & *fuiv.* Ses preuves tirées de l'Ecriture à ce sujet, refutées. 273. & *fuiv.* celles tirées de Saül. *Ibid.* de David, & d'Isboseth 276. & *fuiv.* d'Ab-salon. 279. d'Adonias 280. des Asmonéens. 281. Ses reveries. 284. & *fuiv.* 290. & *fuiv.* Ses chimeres sur l'état populaire. 293. & *fuiv.* 298. & *fuiv.* 300. & *fuiv.* 303. & *fuiv.* 309. & *fuiv.* 311. & *fuiv.* Ses principes vont à établir la tyrannie. 315. Ce qu'il pense de l'Angle-terre. 315. 316. 317. 318.

M. Jurieu repris dans le parti, & ses heresies présentées à un Syno-de. 330. & *fuiv.* Sa fotte vanterie. 353. Sa mauvaise foi sur les Pe-res. 405. & *fuiv.* 408. & *fuiv.* 412. & *fuiv.* 415. & *fuiv.* 429. & *fuiv.* & sur le Pere Petau. 436. 437. 438. Il les embrouille. *Ibid.* & 405. leur fait dire des absurdités. 402. Erreurs qu'il attribue aux Peres. 332. 333. 336. 434. & *fuiv.* sur la Trinité. 338. 353. & *fuiv.* 356. & *fuiv.* contre sa confession de soi. 349. 360. 391. contre l'Ecriture. 361. 362. 393. 394. sur la generation du Verbe. 339. 340. sur l'immutabilité de Dieu. 341. 342. 344. 345. 350. & *fuiv.* sur la simplici-té de Dieu. 336. & *fuiv.* Il attribue les mêmes erreurs au concile de Nicée. 380. 381. 386. & *fuiv.* 389. & *fuiv.* & à Tertullien. 481. & *fuiv.* contre le témoignage des Peres de ce concile. 384. de S. Atha-nase. 387. 390. & de S. Hilaire. 384. 387. M. Jurieu outre tout. 434. 435. Ses calomnies contre M. de Meaux. 331. 332. 435. 436. 439. Son aveu sur le nombre des Sociniens & des Tolerans. 464. 465. & *fuiv. 469. & *fuiv.* Il les favorise. 443. & *fuiv.* 447. & *fuiv.* Il explique ce que c'est que le Socinianisme. 482. 483. A quoi il réduit le principe de l'examen. 480. & *fuiv.* Il est embarrassé par les maximes des Soci-niens, à n'avoir rien leur à répondre. 482. 483. 489. & *fuiv.* Fausse-té de son principe de l'évidence de goût. 492. 493. & *fuiv.* Ses vaines excuses pour ce qu'il a dit contre l'immutabilité de Dieu. 442. Combien d'excès on lui tolere dans la Réforme sur le Socinianisme. 534. & *fuiv.* sur l'Arianisme. 537. sur les mariages. 539. Exception à l'Evangile à ce sujet. 540. 541. Pourquoi on est contraint à lui tolerer tous ses excès. 541. & *fuiv.* Sa prodigieuse irreverence envers JESUS-CHRIST. 552. S. Justin définit l'être divin par son immutabilité. 547. Comment il entend l'égalité du Fils. 370. 377. Ce qu'il pense de la spiritualité de Dieu. 379.*

L

S. Leon idolâtre, selon le ministre, est reconnu pour Saint. 120. 121. 122.

Lettre écrite au Synode d'Amsterdam sur le progrès de l'Indifférence. 471.

Luther enseigne, que Dieu donne les hommes par sa volonté. 72. & *suiv.* 75. & *suiv.* Il défend qu'on prenne les armes, & l'ordonne après. 199. 200.

Luthériens convaincus d'être Semipelagiens. 90. 91. 92. & *suiv.* de condamner les bonnes œuvres. 101. & *suiv.* Ils sont tolérés par M. Jurieu dans ses erreurs. 111. & *suiv.* 492. & *suiv.* Voyez, *Semipelagianisme.*

M

Macabées: par quels principes ils ont pris les armes. 242. & *suiv.* par quelle autorité leur famille est montée sur le trône. 281. & *suiv.* 288. & *suiv.* 291.

Magistrats. Voyez, *Princes.*

Mariage rétabli par JESUS-CHRIST, selon sa première institution. 178. *Mariage du Landgrave.* *Ibid.* & 188. *Loix du mariage.* 182. & *suiv.* *Divorce* combien aisé dans la Réforme. *Ibid.* & 339 & *suiv.* par une exception à l'Evangile, selon le ministre Jurieu. 339. & *suiv.* selon l'Eglise de Genève, & selon l'Eglise Anglicane Protestante. *Ibid.*

Martyrs soumis aux Empereurs par conscience. 208. & *suiv.* 212. & *suiv.* 221. & *suiv.* 225. & *suiv.* 228. & *suiv.* 232. & *suiv.*

Melancton fait Dieu, auteur du péché. 71. condamne la prise des armes. 199. Sa prévoyance sur les suites du principe; qu'il faut tout examiner. 463.

Molinistes, s'ils sont Semipelagiens. 99.

Myſteres, combien élevés & incompréhensibles. 85.

N

Nestoriens sauvés, selon M. Jurieu. 115. 116.

P

M. *Pajon* ministre d'Orleans, Socinien par l'aveu de M. Jurieu. 464.

M. *Papin* ministre converti, comment il est sorti de l'erreur de la Tolérance ou Indifférence. 604. & *suiv.*

S. *Paul* caractérise les hérésies. 1. 2. Sa doctrine sur l'unité de cœur & de sentimens. 391. éludée par les Protestans. *Ibid.* & 397. comment suivie dans l'Eglise Catholique. *Ibid.* Doctrine du même Apôtre contre l'instabilité de la doctrine, incompatible avec les principes des Protestans. 601. & *suiv.*

Le P. *Petau* explique les sentimens des Saints P. P. sur les mystères. 23. & *suiv.* calomnié par M. Jurieu. 437. & *suiv.* Il expose la divinité du Verbe par tous les anciens. *Ibid.* par S. Justin, par Origène, par S. Denis d'Alexandrie, S. Gregoire Thaumaturge, Tertullien, Novatien, Arnobe, & Lactance. *Ibid.*

Peuple: son autorité, selon M. Jurieu. 261. 262. & *suiv.* 265. & *suiv.*

168. & *suiv.* Sa puissance souveraine, selon lui-même. 171. & *suiv.* Preuve de ce ministre tirée du peuple Hebreu. 173. & *suiv.* de David & d'Isboeth. 176. & *suiv.* d'Abfalon. 179. & *suiv.* des Macabées. 181. & *suiv.* Autres preuves tirées de l'Ecriture. 184. & *suiv.* 188. & *suiv.* Ses reveries refutées. 190. & *suiv.* 193. & *suiv.* 198. & *suiv.* 312. & *suiv.* 319. & *suiv.*

Philippe Landgrave de Hesse: son second mariage, sa première femme vivante. 177. 178. & *suiv.* 187. 188. & *suiv.* Vaines réponses de M. Jurieu. *Ibid.*

Points fondamentaux. Voyez, *Articles fondamentaux*.

Politique du parti à nier, qu'on se peut sauver dans l'Eglise Romaine. 137. 138. & *suiv.* Politique de M. Jurieu, refutée. 293. & *suiv.* 298. & *suiv.* 300. & *suiv.* 303. & *suiv.* 309. & *suiv.* 312. & *suiv.*

Polygamie introduite par les prétendus Réformateurs. 184. 185. & *suiv.* 188. & *suiv.*

Présence réelle. Voyez, *Eucharistie*.

Princes, choisis par M. Jurieu pour arbitres des controverses. 109. & *suiv.* Ils doivent persecuter, selon lui. 535. & *suiv.* contre ses propres maximes. *Ibid.* Dans la punition des heretiques les Princes Protestans ne sont point en droit de suivre l'exemple des anciens Empereurs. 556. 557. Les Empereurs chrétiens combien soumis à la doctrine infallible de l'Eglise & des conciles. *Ibid.* & *suiv.* Toute la prétendue Réforme établie par l'autorité des Princes. 559. 560. & *suiv.* même en France, selon le ministre Jurieu; c'est à dire par la revolte 562. Les Princes décident de la foi de plein droit, selon la pratique des Protestans. 563. & *suiv.* Cela est pourtant contre les maximes de la Religion Protestante, qui se combat elle-même. 564. 565. & *suiv.* Le ministre Jurieu contraire à lui-même sur cette pratique. 566. Les Princes, Chefs de l'Eglise. 567. & *suiv.* Etranges paroles de ce ministre sur ce sujet. 566. & *suiv.*

Q

Quakers: leurs theses 162. Elles sont conformes à la doctrine de M. Jurieu. *Ibid.*

R

Réforme, *Réformés*, *Réformateurs*, convaincus de faire Dieu, auteur du péché. 71. & *suiv.* 75. & *suiv.* 78. & *suiv.* 80. & *suiv.* 82. & *suiv.* Ils se contredisent, & s'entr'accusent les uns les autres. 87. 88. & *suiv.* Leurs blasphèmes de nouveau découverts. *Ibid.* Ils se proposent de passer mutuellement leurs erreurs. 106. 107. & *suiv.* & par là se rendent coupables des erreurs les uns des autres. 111. & *suiv.* Ils sont forcés à avouer, qu'on se sauve dans l'Eglise Romaine. 140. 141. & *suiv.* 146. 147. & depuis l'ont nié par politique. 140. 141. Ils avouent que l'Ecriture n'est plus nécessaire pour former la foi du Chrétien. 157. 158. Par quelles raisons ils y ont été forcés. 160. 161. Ils n'ont ni la succession ni l'étendue parmi eux. 164. 165. forcés à reconnoi-

tre, que c' est un des caracteres de l'Eglise. *Ibid.* Leur embarras sur les fideles cachés. 168. 169. Leur permission accordée au Landgrave d'avoir deux femmes. 177. 178. 187. Malheurs de la France par la Réforme. 201. 202. Leurs variations sur la prise des armes. *Ibid.* & *suiv.* Ils l'autorisent par maxime. 206. & *suiv.* 209. & *suiv.* 218. & *suiv.* 234. & *suiv.* L'esprit de revolte régné parmi eux. 261. 262. 265. & *suiv.* 268. & *suiv.* 272. & *suiv.* 276. & *suiv.* 281. & *suiv.* 284. & *suiv.* 288. & *suiv.* 293. & *suiv.* Ils sont convaincus de l'assassinat du Duc de Guise & autres. 268. 269. Principes des Réformateurs : que l'Eglise n'est pas infaillible : & que ses jugemens sont sujets à revision. 361. 362. enseigné par Calvin. *Ibid.* Source de toutes les erreurs de la Réforme en general, & de tous ses docteurs particuliers. 462. 463. La Réforme établie par la force & l'autorité. 560. 561. & *suiv.* même en France. 562. Inévitable instabilité de sa doctrine par les principes qu'elle pose. 550. & *suiv.* 600. 601. *jusqu'à la fin.* Aveu de M. Burnet. *Ibid.* & des autres Protestans. *Ibid.*

Règles des Indifferens, quelles. 476. 477. Première règle. *Ibid.* & *suiv.* Seconde règle. 479. & *suiv.* Troisième règle. 482. & *suiv.* Que les prétendus Réformés ne les peuvent rejeter. *Ibid.*

Rois, de qui tiennent leur puissance. 212. 213. & *suiv.* 218. & *suiv.* 221. & *suiv.* 226. 227. & *suiv.* 231. 232. & *suiv.* 234. & *suiv.* 248. 249. & *suiv.* 251. 252. 253. & *suiv.* 257. 258. & *suiv.* 261. 262. & *suiv.* 265. & *suiv.* 272. 273. & *suiv.* 276. 277. & *suiv.* 280. 281. & *suiv.* 283. 284. & *suiv.* 288. 289. & *suiv.* Reveries de M. Jurieu contre leur puissance, réfutées. 293. & *suiv.* 298. & *suiv.* 303. 304. & *suiv.* *jusqu'aux pages* 317.

S

Salomon : passage celebre des Proverbes de Salomon sur la generation du Verbe. 408. 409. 413. 414.

Le Salut parmi les Sociniens, selon M. Jurieu. 58. 59. parmi les Catholiques, selon lui-même. 114. 115. 118. 140. & *suiv.* parmi les Nestoriens & les Eutychiens. 115. 116. M. Jurieu se défend d'accorder le salut aux Catholiques. 118. Il y est forcé. 119. Le salut accordé par lui aux sectes les plus corrompues. 127. 128. Illusion de dire, qu'il ne l'accorde qu'aux enfans dans l'Eglise Romaine. 130. 137. & *suiv.*

Scullet, Lutherien & Semipelagien. 132.

Semipelagianisme enseigné par les Lutheriens 128. & *suiv.* 492. & *suiv.* de quelle consequence cela est 493. 494. Vainement attribué aux Molinistes. 146. 147.

Sociniens : leur doctrine. 25 26. 611. & *suiv.* Il sont membres de l'Eglise, selon M. Jurieu. 57. 58. On peut se sauver parmi eux. *Ibid.* & 59. 60. Combien ils se prévalent de la temeraire doctrine de ce ministre. 64. 326. 338. 352. *suiv.* Maxime de Fauste Socin pour soumettre la foi à la raison. 479. 480. reprouvée par le ministre Jurieu. *Ibid.* qui néanmoins est contraint de la suivre. *Ibid.* Les Sociniens se sont formés de la Réforme & par ses principes. 462. & *suiv.* Combien

ils se prévalent du principe de la Réforme; qu'il faut tout examiner. 462. 474. & *suiv.* Combien leur nombre est grand parmi les Protestans. 472. 473. & *suiv.* Leurs égaremens sur la doctrine de mœurs, qu'ils se vantent d'avoir établie, & de la suivre plus que tous les autres Chrétiens. 591. 592. & *suiv.*

Sirimejus fameux professeur en theologie de l'Academie de Francofort sur l'Oder: ce qu'il enseigne sur la Tolerance ou l'Indifférence des religions. 568. 569. 570. & *suiv.* Sa doctrine autorisée par un nombre infini d'autres Protestans. *Ibid.* par des Academies entieres. *Ibid.* La Tolerance étendue jusqu'aux Sociniens; & leur salut assuré. *Ibid.* Principes de la Réforme, d'où suit nécessairement cette Indifférence. *Ibid.* Voyez, *Tolerance*.

Sully (M. de) avoué qu'on se sauve dans l'Eglise Romaine. 142. Que, selon lui, c'est le sentiment des ministres. *Ibid.*

Synode d'Amsterdam. 471. ses actes. 472. & *suiv.* Voyez, *Tolerance*. *Synode* de Dordrecht. 479. Les Synodes de Delph & de Dordrecht établissent l'infailibilité des jugemens ecclésiastiques. 522. 523. & *suiv.* Vaines réponses du ministre Basnage. *Ibid.*

T

Tertullien explique l'immutabilité de Dieu. 345. 346. sa spiritualité. 422. l'égalité du Verbe. 381. 382. sa generation. 422. 423. Passages de cet Auteur, expliqués. 428. 429. & *suiv.* 434.

Theophile d'Antioche explique l'immutabilité de Dieu. 346. 347.

Tolerans, Tolerance. Les Tolerans convainquent M. Jurieu. 29. 30. Tolerance offerte par M. Jurieu aux Lutheriens, pour toutes leurs erreurs. 108. 109. Quels avantages les Tolerans tirent de la doctrine de M. Jurieu. 443. & *suiv.* 447. 451. 452. Ils se fondent sur le principe; qu'il faut examiner tout. 461. 462. 474. & *suiv.* Ce que c'est que la Tolerance civile & ecclésiastique. 468. & *suiv.* Liaison de ces deux Tolerances entr'elles. 469. & *suiv.* avec l'Indifférence des religions. *Ibid.* avec le Socinianisme. 474. Chicane & cavillation des Tolerans, pour se distinguer des Indifférens. 496. & *suiv.* Combien la Tolerance ou l'Indifférence gagne parmi les Protestans. 465. & *suiv.* 472. & *suiv.* Les Tolerans mille contre un. 470. Les Protestans de France combien entachés du mal de l'Indifférence. 463. & *suiv.* Ce mal caché en France, éclate depuis leur dispersion. 466. & *suiv.* Combien ce mal est grand en Hollande 465. & *suiv.* 467. Preuve de l'étendue de ce mal parmi les Protestans de France & de Hollande, par une Lettre de plusieurs ministres réfugiés à Londres. & *suiv.* par les actes du synode de VVallon d'Amsterdam en 1690. 472. & *suiv.* Tolerance ou Indifférence en Angleterre. 467. Combien on y favorise Episcopius, qui est le Chef des Indifférens. 468. Les Indifférens d'Angleterre s'appellent Latitudinariens, & pourquoi. 586. Cette opinion est commune dans l'Eglise Protestante. *Ibid.* Principes de cette secte, établis par Chillingworth celebre docteur Protestant. 577. & *suiv.* Son livre combien approuvé. *Ibid.* & 586. Voyez, *Chillingworth*.

M. Burnet est de cette opinion, & manifestement Indifferent. 586. 586. 587. Indépensans d'Angleterre établissent l'Indifference. 588. 589. Autres sectes qui tendent à la même fin. *Ibid.* & *suiv.* La même erreur en Allemagne, publiquement enseignée dans l'Academie de Francfort sur l'Oder par les principaux professeurs en theologie: doctrine de Strimefius & ses principes pour établir l'Indifference, même à l'égard des Sociniens. 567. 568. & *suiv.* Sa doctrine autorisée par un grand nombre d'auteurs, & par des Academies entieres. *Ibid.* & 571. Voyez, *Strimefius*. Ses principes tirés des Réformateurs, de Luther, de Calvin, de Zanchius 573. 574. 575. & *suiv.* Ce dernier met les Sociniens au nombre des élus. 576. Les principes des Indifferens sont les principes communs de la Réforme. 476. & *suiv.* 487. & *suiv.* 566. & *suiv.* 584. & *suiv.* Que la constitution de l'Eglise Romaine est directement opposée à l'Indifference. 461. 462. 585. 587. 596. & *suiv.* Qu'il faut être ou Catholique ou Indifferent. 581. & *suiv.* 591. & *suiv.* Vaine excuse des Tolerans sur l'indifference des dogmes; qu'il suffit de bien vivre, quoiqu'on croie. 588. 589. & *suiv.* 591. & *suiv.* réfutée. *Ibid.* Que selon les principes des Indifferens & des Protestans en general, la doctrine des mœurs demeure aussi incertaine que tout le reste de la foi. *Ibid.* Voyez, *Sociniens*. Les Protestans Tolerans & Intolerans se poussent à bout les uns les autres, & ne se laissent mutuellement aucune replique. 483. & *suiv.* 488. & *suiv.* 507. & *suiv.* 545. & *suiv.* 549. & *suiv.* 550. & *suiv.* 556. & *suiv.*

Trinité des Personnes sans inégalité, expliquée par l'Ecriture. 362. 363. sans inégalité du côté du Verbe. 364. 365. 367. & *suiv.* 371. & *suiv.* 386. & *suiv.* 393. 394. & *suiv.* Preuves tirées de Tertullien. 369. de S. Justin. 370. de S. Clement d'Alexandrie. 372. 415. & *suiv.* En Dieu tout se réduit à l'unité. 374. Difficultés sur la Personne du Pere, expliquées. 362. & *suiv.* 373. L'usage des comparaisons dans ce mystere. 375. 476. & *suiv.* 420. & *suiv.* par l'Ecriture. 377. par les Peres. 379. & *suiv.* 381. & *suiv.* 383. & *suiv.* Témoignage de S. Hippolyte pour la generation du Verbe. 402. Autre d'Athenagore. 405. & *suiv.* 408. & *suiv.* Explication d'Athenagore. 409. & *suiv.* Difficultés sur la generation du Verbe. 410. 411. Les expressions des Peres sur cette generation se prennent au sens figuré. 421. & *suiv.*

V

Variation, caractère de l'heresie. 2. 3. 327. & *suiv.* Variation de la Réforme sur le Semipelagianisme. 97. sur la prise des armes. 199. 203. sur l'autorité des Rois. 315. 320. 321. & *suiv.*

Vincent de Lerins enseigne, que la foi ne varie jamais. 5. & *suiv.* 48. 51. 53. 55.

Visibilité de l'Eglise. 148. & *suiv.*

Z

Zanchius, un des principaux Réformateurs: sa règle dans l'interpretation de l'Ecriture. 576. Cette auteur excuse les Sociniens. *Ibid.*

F I N.



MAG 2003765



